This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

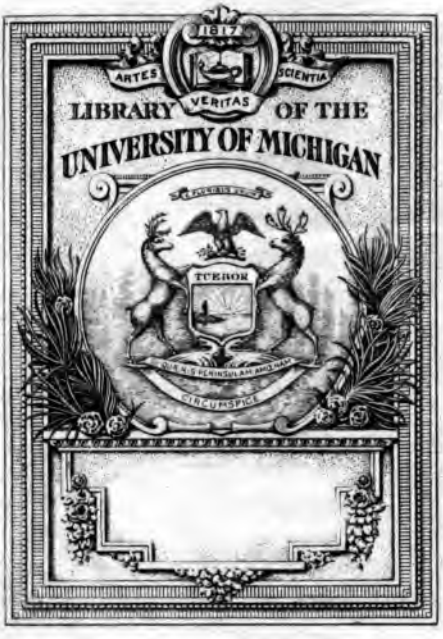
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

A.3
19

OPERE

DI

VITTORIO ALFIERI

RISTAMPATE

NEL

PRIMO CENTENARIO DELLA SUA MORTE

VOL. VII

TRAGEDIE

TOMO III

1903

DITTA G. B. PARAVIA E COMP.

TORINO-ROMA-MILANO-FIRENZE-NAPOLI

N. 852 . 64.

NU

OPERE

DI

VITTORIO ALFIERI

RISTAMPATE

NEL

PRIMO CENTENARIO DELLA SUA MORTE

VOLUME VII.

TRAGEDIE

ORIGINALI E TRADOTTE

DI

VITTORIO ALFIERI

TOMO TERZO

1903
DITTA G. B. PARAVIA E COMP.
TORINO-ROMA-MILANO-FIRENZE-NAPOLI

PROPRIETÀ LETTERARIA

Torino — Stamperia Reale di G. B. Paravia e Comp.
1869-902 (C5M) VIII-903

TRAGEDIE POSTUME.

ANTONIO E CLEOPATRA.[1]

[1] « Rappresentata per mia disgrazia e fortuna il 16 giugno 1775 nel Teatro « Carignano in Torino. V. ALFIERI. »

PERSONAGGI.

EGIZJ.	ROMANI.
CLEOPATRA.	ANTONIO.
ISMENE.	CANIDIO.
DIOMEDE.	AUGUSTO.
	SETTIMIO.
	GUARDIE D'AUGUSTO.

La Scena è in Alessandria, nella Reggia di Cleopatra.

SEPTEMBER
17636

ATTO PRIMO.

SCENA I.

CLEOPATRA, ISMENE.

Cleopatra. Che farò?... Giusti Dei... scampo non veggo
Ad isfuggire il precipizio orrendo.
Ogni stato, benchè meschino e vile,
Mi raffiguro in mente; ogni periglio
Stolta ravviso, e niun, fra tanti, ardisco
Affrontare, o fuggir: dubbj crudeli
Squarcianmi il petto, e non mi fan morire,
Nè mi lasciano pur riposo e vita.
Raccapriccio d'orror; l'onore, il regno
Prezzo non son d'un tradimento atroce:
Ambo mi par d'aver perduti; e Antonio,
Antonio, sì, vedo talor fra l'ombre
Gridar vendetta, e strascinarmi seco.
Tanto dunque, o rimorsi, è il poter vostro?
Ismene. Se hai pietà di te stessa, i moti affrena
D'un disperato cuor: d'altro non temi,
Che non più riveder quel fido amante?
Ma ignori ancor, se vincitore o vinto,
Se viva o no.
Cleopatra. E s'ei vivesse ancora,
Con qual fronte, in qual modo, a lui davanti
Presentarmi potrò, se l'ho tradito?
Della virtù qual è la forza ignota,
Se un reo neppur può tollerarne i guardi?
Ismene. No, regina, non è sì reo quel core,
Che sente ancor rimorsi...
Cleopatra. Ah! sì, li sento;
E notte e dì, e accompagnata e sola
Sieguonmi ovunque; e il lor funesto aspetto
Non mi lascia di pace un sol momento.
Eppur, gridano invan; nell'alma mia

Servir dovranno a più feroci affetti;
Nè scorgi tu questo mio cuor qual sia.
Mille rivolgo atri pensieri in mente,
Ma il crudel dubbio, d'ogni mal peggiore,
Vietami ognor la necessaria scelta.

Ismene. Cleopatra, perchè prima sciogliesti
L'Egizie vele all'aura, allor che d'Azio
N'ingombravano il mar le navi amiche?
E allor che il mondo, alla gran lite intento,
Pendea per darsi al vincitore in preda,
Chi mai t'indusse a così incauta fuga?

Cleopatra. Amor non è, che m'avvelena i giorni;
Mossemi ognor l'ambizïon d'impero.
Tutte tentai, e niuna invan, le vie,
Che all'alto fin trarmi dovean gloriosa:
Ogni passione in me soggiacque a quella,
Ed alla mia passion le altrui serviro.
Cesare il primo, il crin mi cinse altero
Del gran diadema; e non al solo Egitto
Leggi dettai, chè quanta terra oppressa
Avea già Roma, e il vincitor di lei,
Vidi talora ai cenni miei soggetta.
Era il mio cor d'alta corona il prezzo,
Nè l'ebbe alcun, fuorchè reggesse il mondo.
Un trono, a cui da sì gran tempo avea
La virtude, l'onor, la fe, donata,
Non lo volli affidare al dubbio evento,
E alla sorte inegual dell'armi infide...
Serbar lo volli; e lo perdei fuggendo;...
Vacilla il piè su questo inerme soglio;
E a disarmare il vincitor nemico,
Altro più non mi resta che il mio pianto...
Tardi m'affliggo, e non cancella il pianto
Un tanto error, anzi lo fa più vile.

Ismene. Regina, il tuo dolor desta pietade
In ogni cor, ma la pietade è vana;
Rientra in te, rasciuga il pianto, e mira
Con più intrepido ciglio ogni sventura;
Nè soggiacer; ch'alma regale è forza
Si mostri ognor de' mali suoi maggiore.
I mezzi adopra che parran più pronti
Alla salute, od al riparo almeno
Del regno tuo.

Cleopatra. Mezzi non vedo, ignoto
Della gran pugna essendo ancor l'evento;

Nè error novello ai già commessi errori
Aggiunger so, finchè mi sia palese.
D'Azio lasciai l'instabil mar coperto
Di navi, e d'armi e di agguerrita gente;
Sì che l'onda in quel dì vermiglia e tinta
Di sangue fu, di Roma a danno ed onta.
Era lo stuol più numeroso e forte,
Quel ch'Antonio reggea; e le sue navi,
Ergendo in mar li minaccevol rostri,
Parean schernir coll'ampia mole i legni
Piccioli e frali del nemico altero.
Sì, questo è ver; ma avea la sorte e i Numi
Da gran tempo per lui Augusto amici;
E chi amici non gli ha, gli sfida invano.
Or che d'Antonio la fortuna è stanca,
Or che d'Augusto mal conosco i sensi,
Or che, tremante, inutil voti io formo,
Nè so per chi; della futura sorte
Fra i dubbj orror, sola smaniando, e in preda
Ad un mortal dolor, che più sperare
Mi lice omai? tutto nel cuor m'addita,
Che vinta son, che non si scampa a morte,
E a morte infame.

Ismene. Non è tempo ancora
Di disperare appien del tuo destino.
Chi può saper, s'alle nemiche turbe
Non avrà volto la fortuna il tergo,
Ovver se Augusto, vincitor pietoso,
A te non renderà quanto ti diero
Un dì Cesare e Antonio?

Cleopatra. Il cor nutrirmi
Potrò di speme, allor che ben distinti
Ravviserò dal vincitore il vinto;
Ma in fin che ondeggia infra i rivai la sorte,
Trapasserò i miei dì mesti e penosi
In vano pianto; e di dolor non solo
Io piangerò, ma ancor di sdegno e d'onta.
Ma Diomede s'appressa;... il cuor mi palpita.

SCENA II.

DIOMEDE, CLEOPATRA, ISMENE.

Cleopatra. Fedel Diomede, apportator di vita,
O di morte mi sei?... Che rintracciasti?

Si compì il mio destin?... parla. —

Diomede. Regina,
I cenni tuoi ad adempir n'andava,
Quando scendendo alla marina in riva
Vidi affollar l'insana plebe al porto;
Confuse grida udii; s'eran di pianto,
Di gioja o di stupor, nulla indagando,
V'andai io stesso, e la cagion funesta
Di tal romor, pur troppo a me fu nota:
Poche, sdrucite e fuggitive navi,
Miseri avanzi dell'audaci squadre,
Eran l'oggetto de' perversi gridi
Del basso volgo, che schernisce ognora
Quei che non teme.

Cleopatra. E in esse eravi Antonio?

Diomede. Canidio, duce alla fuggiasca gente
Credea trovarlo in questa terra amica.
Invan di lui e in terra e in mar cercossi:
Vinti, dispersi, e dal terror fugati
I soldati, che in folla approdan quivi,
Più dal dolor che dal nemico oppressi,
Chiedean scendendo, e in flebil voce, Antonio:
L'Egitto a loro il difensor richiama;
Tutti gridano invan; l'eco funesto
Di tante voci all'aura è sparso indarno,
Nè a lui perviene.

Cleopatra. Abbandonato e solo,
E da tutti tradito è dunque Antonio?
E sarà invendicato?

Diomede. Eh! no, regina;
Lascian gli Dei inferocir fra loro
Spesso i mortai; ma de' misfatti il frutto
Negan talor; nè 'l traditor d'Antonio
Impunito n'andrà d'un tal delitto.
Ma spenta nel mio cuor non è la speme;
E sia pietade, ovver giustizia, o amore,
A più gran fin parmi che sia serbato
Uom così invitto.

Cleopatra. E come mai fra tanti
De' suoi nessuno il vide? in qual maniera
Lasciò l'armata? e chi con lui? favella.

Diomede. Allor che intesi egli non esser quivi,
Tacito e mesto a te ne venni in pria
L'alta sventura a raccontar: fra breve
Tutto saprai qui da Canidio istesso.

SCENA III.

CLEOPATRA, ISMENE, DIOMEDE, CANIDIO.

Cleopatra. Canidio, e tu sempre d'Antonio a lato,
Tu, che da lui pugnando eri indiviso,
Premi quel suolo ove Cleopatra impera,
Senza saper di lui, nè tremi?
Canidio. Ah! basta,
Non dir di più; quando un Romano è vinto,
L'opprime il duol più che ogni amaro detto.
Cleopatra. Ma la cagion della sconfitta intiera? —
Canidio. Eran le turbe audaci al gran cimento,
Come ben sai, già preparate, e tutti
Alla causa d'Antonio intenti e fidi,
Fremean di rabbia, e di furor ripieni:
Ogni indugio sdegnando, e sangue e vita
Aveano a lui pria di pugnar donato.
Mal atto a raffrenar l'impeto altero
Di tante squadre, e d'egual'ira acceso
Io stesso alfin, altro pensiero in mente
Non rivolgea, se non vendetta, o morte.
Primo giurai che di Farsalia il fallo
Azio emendato avria: ma inutil voto!
Sorge improvviso un romor dubbio e strano;
Crescendo va, finchè la rea novella
D'Antonio accerta l'incredibil fuga:
Corre di bocca in bocca, e vanne a volo,
Chè sempre così van gl'infausti avvisi:
Fu visto allora in un sol punto ognuno,
Smarrita l'alma, errar tremante, e parve
Ch'involato n'avesse Antonio seco,
Quanta virtude e quanto onor fu in loro.
Fugge il soldato al fine, e invan si tenta
D'oppor di gloria il nome al reo timore.
Pallidi, sbigottiti, e sordi ai cenni,
Si scordano di gloria insino il nome.
Occhi non han che per veder perigli;[1]
Muovono ovunque irresoluto il piede,
Trovansi ognor nemici a tergo e a fronte.
Miseri! nel fuggir credeano scampo
Di ritrovar, e nello scampo han morte;
Morte atroce e crudel, scema d'onore.
Fu dell'invida sorte il colpo avverso;

L'empia s'avvide, ch'altri non potea
Se non Antonio istesso, i suoi fugare.
Invan di lui si rintracciaro i passi;
Sparì, fu ignoto ad ogni umana gente:
La fama forse al suo destin pietosa,
Che grande il propagò, vil, lo nascose.
Quel dì fatal, ch'esser dovea d'ognuno
Di noi l'ultimo giorno, a incerta speme
M'aperse il cuor; credei ch'a'piedi almeno
Del mio signor, avrei l'inutil vita,
Peso odïoso ai vinti, a lui donata.
Quella che ad Azio sì onorevol morte
Fuggimmi, al Nilo or ritrovar credea.
Ma fin che a noi il suo destin palese
Ci renda il cielo, i giorni a lui riserbo.
Felice me, se pur quel dì riveggo,
Ove armata la destra in sua difesa,
Col mio morir, potrò giovargli ancora!

Cleopatra. Ma tu con lieve e fuggitivo stuolo
Come approdasti salvo a queste sponde?
Non signoreggia il mar l'accorto Augusto?
E a questa riva, ardimentose e fiere
Non t'inseguir le vincitrici vele?

Canidio. Forse dobbiam, regina, il nostro scampo
Alle piccole forze, e 'l sol disprezzo
Destammo in cuor dell'orgoglioso Augusto.
Ei senza fallo a debellar s'appresta
Questi avanzi d'Antonio. Ei non tralascia
Di sì facil vittoria i dolci frutti:
E infin ch'a lui ride la sorte amica,
Trascorrerà fastoso il mondo intero.

Cleopatra. Evvi al vincere un punto, e passa e fugge:
Tradita è la gran causa; a tal dolore,
Non regge l'alma oppressa. Itene, sola
Restar vogl'io.

‹ L'ho trovato ottimo nell'83 ›.

SCENA IV.

CLEOPATRA.

Alfin mi sia concesso
Strappare il vel che nei profondi abissi
D'un simulato cuor, nasconde il vero.
Antonio è vinto: e al tradimento e all'onta
Forse non sopravvisse; il reo disegno,
Che osai formar, ecco eseguito: e tanto,
No, non dovea sperar da fuga iniqua.
Ma la metà dell'opra ancor mi resta,
E la più dubbia: ogni misfatto è vano,
Se al mio destin non incateno Augusto.
E del suo cuor chi mi risponde? Amore:
Quel terribile Nume, il sol che forse
Incensino gli eroi; quello, che femmi
Arbitra del destin d'Antonio e Giulio:
Quel, ch'inspirai sì spesso, e mai conobbi,
E quello infin da cui, inerme e vinta,
Ritrassi gloria, il vincitor domando.
Al mio desir sol s'opponeva Antonio:
S'ei non è più, il soggiogar fia lieve...
Cleopatra, che fai?... Lo stile immergi,
E a replicati colpi, in sen d'Antonio...
D'un tratto solo, e amante, e scettro, e onore,
E patria, e vita, e libertà gl'involi
Perchè t'amava... e amarti era delitto?
Ingratissima donna, a quale orrore
T'ha spinta in oggi l'ambizione insana?
Ecco... mi par... l'ombra tradita avanza
Pallida... minacciante; ed assetata
Abbeverarsi vuol di sangue infido.
Ah! vieni; sì... vieni, che ignudo il petto
Io ti presento, inerme... E che?... vacilli?
Feri, crudel, e non temer che il ciglio,
A raddolcirti avvezzo, or neppur mova
Al balenar del vindice tuo ferro...
Ma che? vaneggio... E crederò al timore?
Regna, Cleopatra; e per regnare ardisci
Qualunque via: fra lo splendor del trono
Se celar non potrai gli empj misfatti,
Gli chiuda allor, teco, la tomba amica.

ATTO SECONDO.

SCENA I.

ANTONIO.

L'orrido laberinto, in cui, fra l'arti
Di femminili inganni, il cor perdesti,
Ecco rivedi, Antonio: ah! me felice,
Se, in un col cuor, senno, virtude e onore
Non avessi smarrito... oh freddi marmi,
Che fra voi m'accoglieste arbitro e rege
Un dì del mondo intero, or che ramingo
E fuggitivo e vinto a voi ne vengo,
Taciti, par, la mia viltà sdegnate
Perfin di rinfacciarmi! ove m'ascondo?...
Terra, e tu reggi il vergognoso peso,
E a te ignoto finor, d'un vil Romano?...
Irati Dei, non fu pietà la vostra
Che dal mar, dai nemici, e da me stesso
Salvo, mi trasse a queste inique sponde...
Inique, sì, ma pur bramate sponde,
Nel rivedervi, il cor palpita in petto.
Perfido amor, se tanto m'odii e abborri,
Perchè, spietato, non mi desti morte
Là fra le turbe più onorata, e degna
D'un gran coraggio? Amor, credesti forse
Co' più vili tuoi servi aver confusa
L'alma d'Antonio?... Eh! sì... non v'è il più vile;...
E invano omai ricerco in me l'eroe.
Incrudelisci, impera; il reo consiglio
Che mi mosse a seguir l'amante infida,
Fu dei furori tuoi bastante segno,
Come del mio servir... ma chi s'appressa?
In ogni volto un traditor ravviso
In questa iniqua corte. Il sol Diomede
Sarà fedel fra tanti. È desso appunto.

SCENA II.

ANTONIO, DIOMEDE.

Antonio. Diomede, il tuo signor!
Diomede. Antonio! e come
Tu nell'Egitto, e tu fra queste mura?
Come approdasti al Nilo? e qual fu il Nume,
Che celò l'alta preda al reo nemico,
Ed oggi a noi inaspettato porta
L'illustre difensor?
Antonio. E allor che giungo
Tradito, solo, inonorato e inerme,
Vuoi che mi porti il cielo? ah! di' piuttosto,
Che fu la trama nel tartareo speco
Ordita, là nel sen di Furie ultrici,
Che, scemandomi il cor, m'hanno in quest'oggi
Per supplizio crudel serbato a vita.
Il crederesti? Antonio ancor respira,
Solo perchè fu vile: il picciol legno,
A cui volli affidar, pur troppo incauto,
Me stesso e la mia fama, erasi appena
Dall'audaci mie schiere allontanato,
Per inseguir le traditrici vele,
Quando assalito da maggior nemico,
Solo a fuggir, non a pugnare intento,
E ad ambo inetto, ad onta mia soggiacque.
Un tribuno, che meco incontro ai Parti
Un dì pugnò, indi rivolte ha l'armi
Contro di me, era il nemico indegno
Cui m'asservia la sorte; ei ben conobbe
D'Antonio il volto, e non d'Antonio il braccio;
Alla debol difesa, e chi 'l ravvisa?
In sì meschino stato, allor non desto
Che un'odiosa pietade e un reo disprezzo
Dell'inimico in sen: superbo e altiero
Di sì facile preda, intanto egli osa
E libertade e vita a me donare...
Oh terribil rossor! oh infamia atroce!
L'iniquo don, più d'ogni morte amaro,
Antonio accetta: il vincitor rivolge
Di già le prore audaci, e invola seco
E l'onor tutto e la virtude e 'l lustro
Di mie vittorie e de' trionfi miei.

Stupido allora il mio cammin prosieguo,
Ed alla estrema infamia alfin pervengo.
Vedi a qual prezzo io queste sponde afferro,
Vedilo, e di' se poi mi porta il cielo.

Diomede. Tempra, o signor, troppa amarezza il gaudio,
Che sì dolce provai nel rivederti.
La tua sorte compiango, e 'l duol divido;
Agli aspri colpi dell'avversa sorte
Irrigidisci l'alma, amante invero:
Ma pria d'amar, Romano fosti...

Antonio. Amico,
Di già t'intendo, ed arrossir mi fai
Se la virtù m'insegni, in me negletta
Ma estinta no: sfido il destin, gli Dei,
Di vedermi da lor più a lungo oppresso:
Nè con vani lamenti, o bassi voti
Implorerò di tanti mali il fine:
Sia qual si vuol, senza tremar l'attendo.
Ma dell'indegno, e pur sì caro oggetto
Dell'amor mio, che fu? parla: Cleopatra
Felicemente è giunta a questi lidi?
Oh quanto l'amo ancor! invan nel petto
Reprimer vo' l'inique fiamme, e rie;
Una debol virtù non basta a tanto.

Diomede. Colei che fu d'ogni tuo mal cagione,
Or più di te, prova il destino acerbo.
Sì, più di te infelice, agli aspri affanni,
Ed ai fieri rimorsi, e ai dubbj orrori,
In preda ognor, vive li giorni in pianto.
In Egitto ciascun ti crede estinto.
Fuggitivo Canidio a noi ne venne
Con poca gente, e sol da lui si seppe
E la tua fuga e la sconfitta intiera.

Antonio. Come? Canidio qui? rotta è l'armata,
E fuggitiva? ancor questo mancava
Alla somma dei mali: e che? stupisco
Della fuga de' miei? allor che il primo
Ne diedi il vile esempio? e onor richiedo
Nel cuor d'altrui, allor che il mio n'è privo?
Dovean morir per la mia causa iniqua
Quell'alme, assai più della mia romane?
Ah! no: serbate a più gran fin que' giorni:
Se di patria l'amor contro ai tiranni
L'armi vostre non volge a pro di Roma,
Per estirparne un dì la schiatta indegna,

Pugnando almen per più glorioso duce,
Morite allor, Romani invittí, in campo...
Poichè d'amante, e non d'Antonio il core
In me riserbo: amor mal soffre ancora
Ch'io non rivegga il desïato oggetto,
Per cui l'onor disprezzo: in quali stanze
Il suo dolor nasconde? ove s'aggira?

Diomede. Talor qui meco trattener si suole:
Verrà fra brevi istanti. Eccola appunto.

Antonio. O tirannico amor, come perverti
Ogni ragione in noi! e un innocente
Perchè lasci tremare in faccia al reo?
O fallace beltade, e come ascondi
Sotto angelico ammanto un cor protervo?
Come a danno di noi ti serpe in seno
Tanta viltà, tanta perfidia e frode?

SCENA III.

CLEOPATRA, ANTONIO, DIOMEDE.

Cleopatra. E fia pur ver?... Che miro!... Antonio, o l'ombra
Di lui sei tu?... è sogno?

Antonio. Empia, son io.
Tu mi credevi estinto, e al falso grido
L'inumano desir ben s'accordava; —
Ma vivo ancor, nè d'Acheronte il passo
Tragitterà l'alma d'Antonio inulta:
L'aspetto mio ti turba.

Cleopatra. E vuoi, o Antonio,
Ch'io con sereno e simulato viso
Gioja ti mostri, allor che il duol m'uccide?
Irato, bieco, minaccioso e truce
Or ti riveggo; e ti lasciai fedele,
Tenero amante...

Antonio. O donna ingrata e rea;
Non proferir sì dolci e sacri nomi;
Furon lusinghe un dì, pria che tradito
Barbaramente tu m'avessi; ed ora
Involti ad arte infra mendaci labbri,
Son nuove offese: un traditor non sente
Le divine d'amor fiamme nel petto,
E mal le finge.

Cleopatra. Ah! se d'amore in vece,
Un sì barbaro cuor serbassi in seno,

Disprezzerei l'ingiusto tuo furore.

Antonio. E ingiusto il chiami? e tanto udir degg'io?
Deh! volgi i lumi, e il mio dolente stato,
Cruda, se il puoi, a tuo piacer contempla:
Contempla l'opra; e la mercè ne aspetta.
Non ti bastava adunque avermi servo?
Vil mi volesti in faccia al mondo intero? —
Se non amor, ma crudel odio in petto
Serbavi a chi di troppo amor fu reo,
Perchè, barbara, almen non gliel dicesti?
Antonio allor, dell'ire tue ministro,
Avrebbe ei stesso il rio furor saziato.
Ma poi vedermi a tale infamia e tanta
Da te serbato, e il tradimento insigne
Dover soffrir... ah! questo è troppo... indegna,
Perfida, leggi in quell'istesso volto,
In cui prima scorgevi amore e fede,
D'un'atroce vendetta il rio disegno.

Cleopatra. Ah mio signor, che dici? almen m'ascolta.

Antonio. Troppo, e più che non merti io t'ascoltai:
E allor che a questo vacillante core
Parlasti lusinghiera, ingannatrice,
In me tacque ogni affetto: e sordo in prima
Alla voce d'onor, tutto obliando
Il patrio amor, la degna sposa, e il mondo,
Cui leggi avria donato, ozioso trassi
Fra gli infami tuoi lacci oscuri i giorni:
E allor che scosso da sì reo letargo,
Dell'impero e di Roma ancor riveggo
Nelle mie man la sorte, un'alma vile
Tenta rapirmi, con l'iniqua fuga,
La non dubbia vittoria? ah! il vil son io:
A che seguirti? Eran gli Egizj imbelli
Inutili alla pugna, e tu d'impaccio
Eri, più che d'aita, alla mia fama;...
Se disprezzarti un sol momento ardivo,
Il vincitor sarei: doppia la gloria
Dal magnanimo sprezzo avrei ritratta:
Gli espugnati nemici, e il vinto amore
Ti mostreriano in me, e a tuo dispetto,
Oggi il primo e il maggior d'ogni Romano.
La rea cagion, per cui l'ultimo appena
Son fra i mortali, in questo dì funesto,
Veggo innante di me, la soffro, ed anzi
(Oh vituperio estremo!) ancor l'adoro. —

Sì, t'amo, e il sai: tel dice il mondo intero,
E il mio rossore, e il mio perduto onore.
L'odiosa vita ancor dovria donarti;
Ma, se pur l'alma sopravvive a morte,
Chi m'assicura, là fra l'ombre amiche,
Che la funesta imago a me non venga,
Lacerandomi il sen, toglier la pace?
E vita e morte abborro. Ah! tu m'addita
Per ultima pietà, qual sia pur quella,
Che strappando dal cor l'iniquo affetto,
Fin dall'ima radice ancor ne svelga
L'insoffribile, infausta, aspra memoria.

Cleopatra. Barbaro, cerchi al tuo furor sollievo?
Amor non è quel che tu senti in petto,
Io lo conosco: e ben quel ferro stringi:
Ti scopro il sen, ove posasti amante;
Tu nol ravvisi, o nol rammenti almeno;
Tu l'intrepida mano alzi, e lo vibri...
Il sangue allor, che tu credesti infido,
Gorgogliando trascorre; ne son lorde
Di già le vesti, il piè n'è tinto, ed ambe
Fumian le mani; quanto fiato allora
Resta a Cleopatra, a te volgendo i lumi
Pieni d'amor, di morte, accoglie e spreme
Per dirti: addio, t'amai, ma per te moro...
Ecco, che pasci allor lo sguardo irato
Nell'estinto nemico, e a poco a poco
Il tuo furor scemando, in te rivive
Già la costanza, e la virtù primiera.

Antonio. Cleopatra, e chi mai ti diè tal possa
Di deludermi ognor? amo perfino
Gl'inganni tuoi, e quei fallaci accenti
Han dall'orecchio al cor la via trovata.
Ti bramerei fedele, e pur spergiura
Tremo di ravvisarti: e qual sarai?
Dubbj, orror, cruda morte, il vel squarciate,
Il vel che tuttavia m'ingombra il vero.

Cleopatra. Ah! caro Antonio, ah! per pietà mi credi;
Non si finge tal duolo, o mal si finge.
Placati, ascolta, indi ritorna all'ira.
Condannami innocente, e rea m'assolvi;
Fa' quanto vuoi; più mormorar non m'odi.

Antonio. Vuoi che t'ascolti, e poi ch'io torni all'ira?
Ah! ben lo sai, che, se tu parli, hai vinto.
Se condannar ti vo', non deggio udirti...

E pure udir vorrei... o laccio indegno,
Che l'alma mia mal grado anco incateni,
Spezzarti adunque io non saprò giammai?

Cleopatra. Se all'apparenza sola oggi dai fede,
O all'empio stuol di lusinghieri amici,
Ovvero al tristo e non pensato evento,
Che seguì il mio fuggir, la rea son io:
Scampo non ho: sol tua pietade imploro.
Ma se dai luogo al ver, giustizia attendo,
E nulla temo. Apparecchiato all'armi
E alla vittoria, Antonio, io ti lasciai.
Nol niego, è ver; ma per salvarti, e il regno
E la tua amante, osai sciogliere le vele,
E fu virtù la temeraria fuga.
Seppi in quel dì, ove a pugnar s'accinse
Roma con Roma, che l'Egitto infido,
A noi ribelle, il vacillante giogo
Scuoter voleva, e pien d'armata gente
Già s'apprestava a dare in sen. ricetto
A' perfidi nemici, e seppi a un tratto,
Che ne veniano molti a queste spiagge,
Forza aggiungendo a quanto l'arte ordiva.
Non fu timor quel che rivolse il piede,
Poichè n'andava de' nemici a fronte,
Disprezzando per te perigli e morte.
No, non tremai, nè per il trono avíto,
Nè per la mia salvezza; io, te fuggendo,
Per te solo fuggivo: altra non cerca
In me cagion; ch'altra che te non vedi.
Utile ad Azio? ad Azio ratta io volo.
Giovarti spero al Nilo? ecco le prore
Ho già rivolte al Nilo... Ahimè, che quando
Stolta credetti al mio signor giovare,
Inonorato e vinto a morte il trassi!
Queta ogni gente, e i traditor fugati
Seppi approdando. Or mi risparmia, o duce,
Il dirti qual restassi, e i rei rimorsi,
L'affanno, il duol, l'aspro tormento, e 'l pianto
In cui mi strussi, e struggerò tutt'ora:
A tai sensi ridir lingua non basta;
Quel cor che in sen racchiudi or te li dica,
Che del mio cuor conosce i moti appieno.
Se sopravvissi, non fu amor di vita,
Che vita in te, e non altronde io traggo:
Rivederti sperai, giurarti amore,

Dirti che fida io fui, indi morire.

Antonio. Chi può saper se senti affetti, ovvero
Se sol li fingi? ah! si dovriano in volto
Vedere impresse, e con non dubbj segni,
Degl'iniqui mortali e l'alme e l'opre.
Cleopatra, l'amor che il cuor mi rode,
Ogni senso mi vieta, e a te lo dona:
Ma sian veri i tuoi detti, o sian mendaci,
È giunta l'ora in cui si scioglie il nodo,
Nè dilungar si può: giudice il mondo
Sarà fra noi, e fian palesi allora
Le menti nostre. A questi lidi Augusto
Di fortuna sull'ali omai s'appressa.
Nè perciò tremo: alla difesa armati,
Oggi a sicura morte andranno in campo
Li fuggitivi avanzi d'Azio, imbelli:
Ed io con loro. Il vincitor vedrammi
Più grande almen della mia sorte avversa,
Colà vinto morir, ma non fuggire.
Regina, addio.

SCENA IV.

CLEOPATRA, DIOMEDE.

Cleopatra. Ah! non mi lascia... Udisti?

Diomede. Sta fra virtude e amor, l'eroe, dubbioso.

Cleopatra. È l'odio ognora il primo d'ogni affetto;
Allor ch'è figlio di sprezzato amore.
Egli più non mi crede? ei più non mi ama?
Ei mi disprezza? io già l'abborro; e giuro
Che il più acerbo nemico...

Diomede. Ove trascorri?
Chi infelice rendesti, insulti ancora?
Poichè l'Egitto ognor serbato ai lacci
Deve servire all'un dei due rivali,
Si elegga Antonio: è generoso e grande:
Debole, finto e fier tiranno è Augusto.

Cleopatra. No, che all'Egitto son funesti entrambi...
Ed io frattanto, spettatrice oziosa
De' miei scorni sarò, della rovina
Di questo regno? ah! no, non fia giammai;
Ove manca il poter, l'arte mi giovi.
Trionferò del vincitor, del vinto:
Sì, tanto spero, e già m'accingo all'opra;
Tutto farò per ottenerne il fine.

SCENA V.

DIOMEDE.

Soggiacerà, sì, la virtude inerme,
Nè mai s'armano invan perfidia e frode.
Oh sommi Dei! fu d'amor vostro un pegno
Crear li regi, oppur nell'ire estreme
Li feste voi per nostro rio flagello?

ATTO TERZO.

SCENA I.

CLEOPATRA, ISMENE.

Ismene. Augusto al fin, signor del mondo intero,
Queste sponde afferrò: picciole forze,
Ed un gran cuore, a lui oppone Antonio;
Regina, e allor che ognun trascorre all'armi,
Per contrastare al vincitor l'ingresso
Di questo regno; che dal dubbio evento
E il tuo destino e quel d'Antonio pende,
Sola, nel gran periglio, oggi non tremi?
Cleopatra. Non tremo no, che il mio destin m'è noto:
Antonio invan vuol ripigliar l'impero
Sul cuor de' suoi; ei lo perdette allora
Che non vinto fuggì; tradì l'onore,
E la vittoria, e i suoi fidi soldati:
Il disperato ardir, con cui li guida
Alla sicura morte, or non emenda
Un tanto fallo; e il tradiran lui stesso.
Ismene. Sono ignoti ai Romani i tradimenti.
Cleopatra. Sì, questo è ver; ma maggiormente a sdegno
Han l'obbedir a chi fu vile un giorno.
Oh quanto sei tu dei maneggi ignara,
Ismene! oh quanto poco esperta a corte!
E tu credesti che 'l bramato frutto
Del mio primo fuggir d'Azio in Egitto,
Mi lascerei strappar di mano adesso?

Che il mio destino, e quel d'un regno intero
Affiderei al troppo incauto braccio,
E all'inutil valor d'un cieco amante?
No, che non son sì stolta, e nuova trama
S'ordì nel campo a sicurar la prima.
S'udranno appena le guerriere trombe
Intronar della zuffa il segno altiero,
Ch' in mar le navi, e le coorti in terra,
Abbandonato il loro prisco duce,
All'insegne d'Augusto andran soggette.
Dalla fuga di ognuno Antonio inerme,
Ritornerà in se stesso il suo furore.

Ismene. Oh giusto ciel! regina, e che mai festi?
E qual mercè dal tradimento aspetti,
Se d'Augusto i pensier per anco ignori?

Cleopatra. Ei non ignora i miei: di sue vittorie
Io fui strumento; e ancor che iniqui i mezzi
Adoperassi a tanto, utili troppo
Furo a dargli l'impero; e a disprezzarlo,
Benchè sia il frutto d'un'indegna frode,
Non ha bastante il cuor Augusto in petto.
Ma che veggo? s'avanza Antonio irato;
Di furore e di morte ha il volto asperso...
Ma se a tanta ignominia ei sopravvisse,
No, non temer, Cleopatra, ei t'ama ancora.

SCENA II.

ANTONIO, CLEOPATRA, ISMENE.

Antonio. Al fin trionfi, o donna, ed è compita,
Sì, l'opra iniqua... A che nascesti, Antonio?
Del disonor di Roma e di natura...
Lo scherno in oggi sei del mondo intero;
Ognun ti fugge; ognun ti sprezza; io stesso
Mi fuggo invano, invan mi sprezzo e abborro...
Tu sola forse, più fedel nemica,
Odiarmi sì, non disprezzarmi ardisci;
E ben ti sta: che assai di me più vile,
Nel rivedermi ti confondi e tremi;
E il reo timor, odio più reo nasconde.
Oh! simulata donna; angue funesto,
Che il sen trafigge a chi lo rende a vita:
Donna, dal ciel nell' ire sue formata,
Che, di pietade indegna, ancor mi desta

Mal mio grado a pietà, ch'è mio supplizio,
E mia morte talor, talor mia vita;
Ma che d'infamia ognor m'intesse i giorni!
Ho la vendetta in mano; eppur la mano
Non alzerò per vendicarmi: e quanto
Ella sia dolce il sai, ch'è il Nume tuo,
E il sol che incensi, e degl'incensi tuoi
Il sol che non si offenda... ingrata donna...
Misero Antonio: a sì funesto fine
Ti riserbava il ciel? ti fe' sì grande
In vita un dì, poi sì meschino in morte?
Alma luce del sol, perchè rischiari
Cotai misfatti d'ogni luce indegni?
Terra, dovevi, in quel fatal momento,
Tremare, aprirti, e nei profondi abissi
Inghiottir me, e la memoria meco
Dell'onta mia, del tradimento iniquo.

Cleopatra. Prosiegui, Antonio; a dir ti resta ancora.
Di', che pur troppo il ciel ho desto all'ira,
In quel giorno fatal, ov'io ti vidi,
Ov'io t'amai, in cui perdei me stessa,
E l'onor mio, e il mio riposo, e 'l regno:
Giorno fatale in ver: ma pur felice,
Che il rimembrarlo, al cuor m'è grato ancora:
Non mi parea delitto allor l'amarti;
M'avvedo sì, ch'era delitto atroce.
Quanti orribili nomi, e quanti strazi
Suggerir ti potrà l'empio furore,
Foran lieve castigo al grave eccesso
D'amarti un solo istante: altra non cerco
Nè trovo colpa in me.

Antonio. Tu vuoi, Cleopatra,
Con menzogneri detti ancor smentire
La terra, il ciel, l'inferno, e l'onda, in oggi,
Di mia vergogna testimon veraci.
Non vidi io stesso (e fia pur ver, che il vidi!)
I legni miei di traditor ripieni,
Cui l'affogarli solo era pietade,
Ardimentosi andarne ai legni avversi,
A sommergerli no, non a pugnarli,
Ma ad accoppiar fra lor le navi infide,
Indi tutte nemiche, a me rivolte
Indirizzar le temerarie prore?
Non vidi ancor gli empj soldati in terra,
Che a me facean corona, e fronte all'oste,

Fra cui sperai se non vittoria, morte,
Dal vile esempio infidi, e l'alma e 'l piede
Dal sentiero d'onor ritrarre anch'essi,
A fuggirsene amici ai rei nemici?
Antonio sol quivi restò nel campo
Della viltà: rivolsi il guardo attorno,
Un amico cercando, e più nol vidi;
Un inimico volli, il qual pietoso
Mi trapassasse il sen, nè mi fu dato:
Morte impetrai, e morte sorda ai prieghi
D'un'alma vil, rivolse il tergo ancora.
Che mi restò? L'amor... l'iniquo amore...
O nero cuor, tu, ch'agghiacciato ignori
Fiamma d'amor; come infuocasti il mio?
E al mesto, infausto e doloroso aspetto
Di chi tanto t'amò, donna, non piangi?

Cleopatra. D'un traditor t'insulterebbe il pianto: —
Tutti del cielo attesterei li Numi,
E tutti invan, se me spergiura credi.
Attesterò l'amor ch'avesti un giorno:
Per quello sì, ch'era verace, io giuro,
Ch'empia non son, che da' miei mali oppressa,
De' mali tuoi solo m'affanna il peso.
Ma quel barbaro sprezzo, Antonio, è troppo:
E se i Romani tuoi fur vili e infidi,
Come ricade in me l'onta di loro?
Tu di regnar nell'arte esperto duce,
Tu ravvisar dovevi i traditori,
Che nel tuo campo...

Antonio. Il ravvisarli ognora
Facil cosa non è; lo sguardo altero
Della virtù, no, non s'abbassa a tanto.
Son l'alme grandi ai tradimenti inette,
E ai traditori in preda... Ecco l'istante,
Ove smentir tu mi potrai coll'opre.
Antonio è vinto, e l'avvenir funesto
E l'avverso destin, sol gli appresenta
Catene, infamia, o morte. Egual fortuna,
Poichè infida non sei, a te si aspetta.
Creder ti deggio al vincitor nemica,
E a me fedel? Ecco la prova estrema...
Donna, vivrai senza d'Antonio, e priva
Sì dell'onor, come del regno; e in seno
Di vil servaggio, i giorni tuoi tessuti
D'ignominia saran, di scherni e pianti.

Disonor del tuo sesso, e in odio al mio,
Da tutti invano implorerai pietade,
E la pietà perfin ti fia negata...
Se ti sapessi odiar, dolce vendetta
Proverei nel serbarti a vita infame...
Ecco d'infausto amor l'ultimo dono,
Ed a chi sente amor, forse il più caro.
Ecco il ferro, o regina; in lui ravvisa
Quel che corregge in man d'eroi la sorte,
E ne vendica ognor gl'indegni oltraggi.
Fra l'infamia e la morte, e chi vacilla?
Il tuo cor ne trafiggi,[1] indi fumante
Rendilo a me, e allor trafiggo il mio.
Feri intrepida... Oh ciel!... tu impallidisci?

Cleopatra. E questo è don del generoso Antonio...
Nè inaspettato giunge: hai di virtude
Il sacro nome ognor fra' labbri, e intanto
Non ne ardisci calcar l'aspro sentiero;
E a guidarti fra l'ombre oggi par degna
Colei che già sprezzasti... Il don m'è grato.
D'insegnarti a morir n'andrò superba;
Ma, se dall'aspra morte, onore, e fama,
E trionfo ritrar oggi degg'io,
Mancami sol, che la tua man più cara
Guidi l'acciar; forse la mia, tremante,
O mal atta a ferir, potria smentire
E il mio valor, e il tuo pensier feroce.
In questo cuor, per non ignota strada,
Il ferro scenda ultor: quivi, scolpita
Ritroverà la tua funesta imago;
Tu l'imprimesti in lui, tu la cancella,
Stringi il pugnal, feri... rivolgi il ciglio?

Antonio. Donna crudel, vuoi ch'io t'uccida? ah! troppo,
Troppo, sì, tu ravvisi i moti insani,
E il fallace furor di cieco amante.
Tu per mia man trafitta? e tu lo credi?
Agghiaccio al rio pensier; e qual tu sia,
Iniqua o fida, avrei, tremante, il ferro
Strappato, sì, dalla tua destra ardita,
Se il serbavi ministro all'ire stolte:...
Donna, se viver puoi, me piangi; e vivi...
Di più dirti non posso; a me lo stile.[2]

[1] Le dà il ferro.
[2] Ripiglia il ferro in atto di uccidersi.

SCENA III.

ANTONIO, CLEOPATRA, DIOMEDE, ISMENE.

Diomede. Ah! mio signor, che fai? t'arresta.
Antonio. E d'onde,
D'onde cotanto ardir? chi fia che tenti
Morte impedire al disperato Antonio?
Diomede. Trattenni il braccio, e non per darti vita,
Ma per serbarti illeso il prisco onore.
Antonio. Ed in man d'un Romano il ferro ognora
Non cancella ogni macchia? e il prisco onore
Non rende a chi fier se l'immerge in seno?
Diomede. Ma con romana destra hai da ferire,
Non già con man di furibondo amante.
S'appressa Augusto.
Antonio. Resti Cleopatra seco:
Io non sarei che un testimonio indegno
Dell'orgoglio di lui, di sua bassezza,
Dell'onta mia.
Cleopatra. Or la misura è colma
Del mio dolor, e de' tuoi fieri insulti.
Ti lascio, Antonio; oh me felice appieno,
Se pur, vittima sola oggi cadendo,
L'onor io rendo a te, la pace al mondo!

SCENA IV.

ANTONIO, DIOMEDE.

Antonio. Tu vanne ancor, Diomede; ed io frattanto,
D'un vincitor il non mai visto aspetto
Reggerò sol, poichè l'infamia reggo
D'essere il vinto... Udiam d'Augusto i sensi...
Per ischernirti, o sorte, assai m'avanza
Quando restami un ferro a darmi morte.[1]

[1] « 1790. Ponendo, *o sorte,* in fin del primo, questi due versi non sareb-
« bero cattivi in un'ottava: e qui son pessimi per la loro trivialità, e unifor-
« mità di armonia. »

SCENA V.[1]

ANTONIO, AUGUSTO, SETTIMIO.

Augusto. Antonio, a te qual vincitor non vengo.
Cieca la sorte, e a suo piacer fallace,
Dà gl'imperj talor, talor gli toglie,
E spesso a lei s'oppone invan virtude.
Sarei pur troppo de' suoi doni indegno,
Se n'andassi con te superbo e altero:
Le inimicizie, e gli odj, e le contese
Spargansi fra di noi d'eterno obblio:
L'emulo di tua gloria in me non vedi.
Antonio. Dacchè fra noi si bipartì l'impero
Del mondo tutto, e ch'io lasciai di Roma

[1] « 1790. Maggio. Per mio divertimento. — A voler provare cosa operi la « locuzione, ho rifatto il più de' versi di questa Scena senza mutarvi un pen- « siero, e ciascuno giudichi quale sia l'influenza dello stile. »

Augusto. Antonio, a te qual vincitor non vengo.
Cieca la sorte, e a suo piacer fallace,
Dona talor, toglie talor gl'imperj,
E invan si oppone a lei virtude. Indegno
Sarei pur troppo de' suoi doni, ov'io
Teco altero ne andassi. Or via, fra noi
Tacciano gli odj omai, nè Antonio stimi
Emulo omai della sua gloria Augusto.
Antonio. Da che fra noi si bipartiva il mondo,
E ch'io Roma lasciava, il ciel ne attesto,
Altro che pace io non bramai. Ma, noto
Troppo ben t'è, qual rimaneasi Roma
Da che inondata di romano sangue
L'ebbero e Mario e Silla. Ah! da quel giorno
Non fu più Roma. Ogni virtù sua prima
Scemar vedendo, al troppo vasto impero
Ella indarno volgea gli attonit'occhi;
Che al troppo grave peso era pur forza
Che soggiacesse da se stessa vinta.
Non nasco io, no, tiranno; in petto un'alma
Romana io vanto: inutil pregio allora
Che più Roma non è! Cesare vivo,
Non isdegnai d'esser a lui secondo:
Ma il mondo intero ei debellato avea;
E adorno il crine d'immortali allori,
Ebbe a vile il diadema. Ahi, di tant'uomo
Indegna orrida morte! inique spade
Troncaro i giorni suoi: ma almen non giacque
Inulto ei, no: di Grecia e d'Asia i campi
Il san per me se n'irrigò la tomba
Più sangue assai che pianto. Allor, le antiche
Mie vittorie, il mio lustro, e gli anni miei,
Tutto allora mi fea di Roma il primo;
E allor di Ottavio esser pur volli io pari.
L'armi poscia impugnai, quel dì ch'io vidi,
A certa prova, che me ugual sdegnavi.

L'eccelse mura, (il ciel n'attesto, e sveli
I miei retti pensieri) altro che pace
Non respirava Antonio, e pace ognora
Volea serbar fra le romane genti.
Augusto, il sai, che da quel giorno infausto,
In cui Silla crudel, Mario orgoglioso,
Primi fur visti ad inondar di sangue,
E di sangue roman, Roma soggetta;
Roma dal giorno in poi non fu più quella.
In lei già scema la virtù primiera,
E l'attonito sguardo invan volgendo
Al troppo vasto impero, al fin soggiacque
Vinta lei stessa, dal soverchio peso;...
Io tiranno non nacqui, e l'alma in petto
Mi diè natura, e generosa, e grande,
E degna infin d'un cittadin di Roma.
Ma inutil don! che Roma più non era.
Finchè Cesare visse, a lui secondo
Non disdegnai d'annoverarmi in Roma.
Ma il mondo intero ei debellato avea,
E di gloriosi e di immortali allori
Adorno il crin, ebbe il diadema a sdegno,
E il rifiutò, come mercè non degna
Dell'alma sua maggior d'ogni corona:
Era sì grande, e pur morío di morte
Empia, nefanda, e di tant'uomo indegna;
Ma non fu inulto: e il san la Grecia e l'Asia,
Dalla mia man di tanto sangue intrise,
Che il pianto sol non ne irrigò la tomba. —
Le antiche guerre, e le vittorie e 'l lustro,
Le gloriose ferite e l'età mia,
Tutto, di Roma allor primo mi fea;
Eppur io volli esser l'egual d'Augusto;
Nè all'armi alfin ebbe ricorso Antonio,
Che quando vide, e certamente il vide,
Che a te, d'essermi egual, poco parea.

Augusto. Non fu l'insana ambizïon d'impero,
Che contro a te, malgrado mio, mi mosse,
Ma bensì i torti replicati e espressi,
Con cui Roma insultasti, Ottavia e 'l mondo.
Ottavia sì, quell'infelice donna,
Che a te fida consorte esser dovea
D'eterna pace un pegno, e iniquamente
Da te sprezzata, fu cagion di guerra;
Ma innocente cagion: Roma sdegnata

Fremè di rabbia, nel vederla espulsa
Dai tetti tuoi, come se fella e iniqua
Ottavia fosse; indi scacciata, al pianto
Ognun destò, che la vedea seguíta
Dai figli tuoi, cui in sì fiero istante
Dolce madre mostrossi, e non madrigna.
A tal virtude, ed al paterno affetto
Tu insensibile sol, tu sol crudele,
La sposa e i figli n'obliavi in seno
D'una turpe mollezza. E quest'è poco.
Tu smembravi l'impero a tuo talento,
E le intere provincie, e i regni interi,
Pur troppo è ver, tu ritoglievi a Roma,
Per darli a chi? a una regina imbelle
D'Egitto, ed a' suoi figli. I regni stessi,
Per cui torrenti di romano sangue
Corsero ad inondar l'Affrica e l'Asia,
L'Europa e il mondo, or degli Egizj prenci
Son fatti preda: e di quai prenci ancora!
Di quegli, sì, che l'orgogliosa Roma
Disdegnerebbe annoverar fra i servi...
E a ciò pensasti? ah! no: richiami Antonio
La sua grand'alma in sè: giudice sia.

Antonio. E le intere provincie e i regni interi
Donai, sì, è ver: men generoso e grande,
Tu di regni e provincie un dì spogliasti
Lepido inetto, e l'infelice Sesto,
Del tradito Pompeio illustre figlio.
Prima con lor, indi con me rompesti
De' trattati la fe sacra e giurata;
Schernendo in un Antonio, Roma e i Numi.
Ma tu di ciò non parli, e Ottavia sola
Fu la cagion di guerra: e strana in vero,
Infra i possenti imperator Romani,
Cagion di guerra. I torti miei non niego,
Che alla sposa mi fer crudele e infido;
Ma involontari furo. Il mondo ressi,
E m'obbedì: solo il funesto amore,
Che con magica possa in me s'infuse,
Non ressi, no, non m'obbedì giammai.
Non arrossisco già nel dir gli errori
C'ho per amor commesso; e non son vili;
Ch'anco illustra gli error l'alma d'Antonio.
Ma il patto iniquo, che d'Ottavia sposo
In Roma femmi, e che annullar dovea

L'ambizïon fra noi, l'invidia e gli odj,
No, non bastava a tanto: il rischiarava
Sotto un di pace simulato aspetto
La discordia fatal con atra face.
Ed i nefandi nodi, a cui cimento
Fu il sangue sol di proscrizioni inique,
Esser dovean funesti al mondo intero...
Tu mi vincesti e ad Azio ed in Egitto;
Ma non pugnasti meco. Ogni Romano,
A seguir Marte avvezzo, avrebbe a sdegno
Una turpe vittoria, orribil frutto
Della viltade altrui, non del valore.

Augusto. Perciò m'è odiosa tal vittoria, e spenta
Io ne vorrei perfin la rea memoria.
A me non resti, che l'illustre onore
D'aver renduto il valoroso Antonio
Alla sua gloria, a Roma, ed a se stesso.
Lascia, lascia, o signor, coteste sponde;
Sono al tuo onor nemiche, e alla tua pace
Saran funeste ognora. Ah ci rivegga,
Ci accolga in seno ancor, Roma felice,
Entrambo amici, e del suo sangue avari!
Non ti trattenga più l'infido oggetto,
Per cui cessasti un dì d'esser Romano.
Un'ingrata abbandona al suo destino,
Poichè d'Antonio indegna...

Antonio. Ah! tu m'offendi,
E ch'io son vinto mi rammenti adesso,
Se Cleopatra insulti. Io l'amo ancora.
E ciò ti basti; e se non basta, sappi
Che ad onta mia, e ancor che forse indegna
D'un sol sospir pur troppo sia l'infida,
Assai più dell'impero e della vita,
E dell'onor perfin, io l'amo ancora.
Fu degl'invidi Numi un don funesto
L'iniquo amor, per cui di lor men grande
N'apparsi in terra... Al fin saprò dal petto
Strapparlo con la vita. Io nulla chiedo
Oggi per me; ma inorridisco, e fremo
Solo in pensar che Cleopatra avvinta
In Roma un dì... grande ti credo al pari
Della tua gran fortuna. —

Augusto. Antonio, serba,
Serba i tuoi giorni a più onorevol fine;
Nè più rivolgi il tuo pietoso ciglio

A rimirar dei traditor la sorte.

Antonio. Non vive Antonio vinto, e infin che vive
Pensier non muta, e allor ch'amò davvero,
Fin nei singulti estremi egli ama ancora.
Andrà Cleopatra in Roma al tuo trionfo?

Augusto. Pietosa Roma, ai debellati regi
Rende talora il mal difeso trono.
Io di Roma non son che un cittadino,
Che l'onor n'assicura a mano armata:
Il senato, quell'arbitro del mondo,
Del destino d'Egitto arbitro adesso...

Antonio. Basta. T'intendo; e fra i tuoi labbri, i nomi
Di cittadin, di Roma e di senato,
Nomi già sacri un giorno e vani in oggi,
Sono un mentito velo, e vi si asconde
Sotto pietoso ammanto un reo tiranno.
Crudel, trionfa: oggi implorai mercede;
Tu la negasti, e l'onta mia s'accrebbe;
Ma non perciò vedrassi unqua soggetta
D'Augusto in Roma quella donna istessa,
Che dell'amor d'Antonio un dì fu degna.
Dalla necessità, Romana anch'ella,
Saprà schernirti, e trïonfar d'Augusto.

SCENA VI.

AUGUSTO, SETTIMIO.

Settimio. Signor, que' detti sì orgogliosi e audaci
Non ti destano all'ira? e qual dovresti
Tu vincitor parlar, poichè nel vinto
Tracotanza sì grande ancor s'annida?

Augusto. Sia ministro l'amor di mia vendetta;
Quell'amor che di senno Antonio ha scemo.
Qual visse, mora quell'insano amante.

Settimio. Ma se l'amore a disperata morte
Trarre potrà lo sventurato Antonio,
Abbada pur, che può l'istesso amore,
Al timor del trionfo aggiunto, trarre
Ad un istesso fin Cleopatra ancora.

Augusto. L'interessato amor di Cleopatra,
Fu la mercè dei fortunati eroi:
Non serba amor quell'ambiziosa donna
A un infelice vinto; il sol timore
L'avvince in oggi al reo destin d'Antonio;

Ed il timor dai detti miei fia sgombro.
Sarà l'infida all'alto mio disegno
Fedel ministra; e abbenchè mille i mezzi
Per dar morte al rivale in mano io serbi,
Si scelga quel che, a lui più acerbo e crudo,
Di me la gloria non oscuri in parte.
Pera per man della sua iniqua donna
Antonio in oggi; indi Cleopatra istessa
Al trionfo serbata, e a morte vile,
N'abbia dei traditor la giusta pena...
Così spenti saranno i miei nemici.

Settimio. Ma la regina è accorta e menzognera.

Augusto. Donna s'inganni con donnesche frodi.
Vietò costei che la regal carriera
Compiesser Giulio e Antonio; io, saggio reso
Dal tristo esempio, eviterò lo scoglio.
Ma tu frattanto al porto vanne, amico,
A veleggiare al primo cenno, e lascia
La cura a me d'incatenar la sorte.
Pasci, pasci il tuo cuor, Cleopatra insana,
Della fallace e ingiurïosa speme
D'annoverare infra i tuoi servi Augusto.
Tu mi vedi al tuo carro? io già ti scorgo,
Con più giusta ragione, avvinta al mio.

ATTO QUARTO.

SCENA I.

CLEOPATRA, DIOMEDE.

Cleopatra. Cleopatra, coraggio; il ciglio volgi
All'impero del mondo baldanzosa:
Tu nascesti a regnar, e invan s'armava
Contro di te l'invida sorte, invano.
M'offre Antonio, d'amor per prova estrema,
Una morte penosa; e vita e onore,
Ed il trono perfin, mi rende Augusto:
Nè mi toglie la speme assai più cara,
D'incatenarlo un dì servo d'amore.
Non vacilla il mio cor fra i due rivali.

E a te che par, Diomede?

Diomede. Alla regina
Dirò, che Antonio è sventurato e vinto;
Ch'Augusto è il vincitor; che non fu dato
D'obbedire all'amor, unqua, ai tiranni,
E ch'agli occhi d'un saggio appar talora
Più pregievol la tomba assai che il trono.

Cleopatra. Ma tu, che andasti esplorator d'Augusto,
D'ogni picciol suo moto a me da' conto.
Pronunziando il mio nome, di', il vedesti
Cangiar d'aspetto, od arrossire in volto?
Che osservasti negli occhi, in quei sinceri
Specchi dell'alma? parla, e parla vero.

Diomede. Sinistri eventi, nel sinistro sguardo
Del simulato Augusto, altro non vidi;
Se abbado poi al suo parlar fallace,
Debole ed empio un traditor vi scorgo.

Cleopatra. Ma quanto disse, e non pensò, potrebbe
Più sincero ridir oggi, e fra poco.

Diomede. Oh quanto sei, per ingannar te stessa,
Ingegnosa, o regina! ei viene, appunto:
Eccolo. —

Cleopatra. Vanne: io rimarrò qui sola...
Ma che? palpiti, o cuor,... e non sei uso,
Da lungo tempo a simular gli affetti?
Qual pieghevol serpente, indaga il modo
Di penetrar le tortuose strade
Di quel core, che a te servo vuoi fare.

SCENA II.

CLEOPATRA, AUGUSTO.

Cleopatra. Soffri, o signor, che un'infelice donna
Che fu regina, ed or t'è fatta serva,
A un vincitor, di cui non fu nemica,
Umíl si prostri: e non fia vil l'omaggio,
Se alla virtù, non a fortuna il presto.

Augusto. Tu ricevi gli omaggi, e non gli presti. —

Cleopatra. E chi mai vide insuperbiti o lesi
In ciel gli Dei, quando di puro incenso
Fuman per nostra mano i sacri altari?
D'aver prostrato alli tuoi piedi un regé,
Non vai superbo, no, ch'altri n'avesti;
E molto men da' miei sinceri voti,

Un vincitor tuo par può andarne offeso.

Augusto. M'offendo, sì, se vincitor mi chiami:
Di te nol son; se tal mi fea la sorte,
Al mio desir ribelle, allor vedresti
Il vincitore umíle al piè del vinto.

Cleopatra. Contro mia voglia, armata in campo a danno
Di te, signor, quivi condotta a forza,
Prigioniera direi, e non regina;
D'ottener la vittoria ognor tremando,
Sperai dal cielo, e n'implorai talora,
Dell'armi nostre ad onta, intera strage.
Contro il parer d'ognuno, in Azio io volli,
Che s'affidasse la gran pugna all'onde;
All'onde infide, e a mal conteste navi:
Per me fu in terra spettatrice oziosa,
La possente d'Antonio audace armata;
Fremere invan di non pugnar la vidi:
Io così le involai la gloria e l'armi.
Io fuggitiva, anzichè vinta, ad Azio
Non temei testimonio il mondo intero
Di quel pensier che già nudrivo in petto:
Se Augusto, infine, incontrastato il passo
Libero mosse dell'Egitto ai lidi,
Nè ravvisò, approdando, un sol nemico,
Fuorchè l'inerme Antonio, è l'opra ancora
Di colei che nemica un dì t'apparve.
Nè ciò ti dissi per aver mercede;
Ch'io l'ebbi allor, se t'ho giovato in parte,
Nell'acquistar quella vittoria illustre,
Che lo scettro ti diè del mondo intero.

Augusto. Nè Augusto sdegna, od ha rossor di questi
Allori tuoi, che la tua man gli cinse;
Il donator mi rende il don più grato.
Se avvien ch'un dì della civil discordia
Per me fia spenta la funesta face,
E che Roma a se stessa al fin pietosa,
E da' suoi mali saggia, e l'ire e l'armi
Più non rivolga in se; felice io sono:
D'oziosa pace in grembo, allor fia lieve,
L'annichilare un importun senato,
E le grida acquetar del popol fello,
Che, temerario, in Roma, a chi lo regge,
Cieco ricusa d'ubbidire ancora.
Se ciò lice sperar da sorte amica,
Avventurato il giorno, in cui, deposto

Per mia mano a' tuoi piedi un tanto scettro,
Creder potrò che tu non abbi a sdegno
Di dividerne meco il dolce peso!
Più nobil meta nei lavor di Marte,
Dacchè combatte, non attinse Augusto. —
Ma son, pur troppo, quei felici tempi
Da me lontani ancor: non sono estinti
I nemici d'Augusto, e quei di Roma;
E mi sapranno intorbidar la pace.
Antonio è vinto, è fuggitivo, è inerme;
Ma Antonio è vivo; e Antonio serba in petto
Odio crudele, inimicizia atroce
Contro di me: più generoso Augusto,
Più magnanimo e grande, ei non oscura
Della vittoria il lustro; alla vendetta
Ha chiuso il cor: ogni vendetta è indegna. —
Di te pur troppo il reo destin compiango
Se dei servire ai suoi feroci affetti:
Antonio forse non è, qual tu il credi,
Di te verace amante; e tu, regina,
Tu piangerai d'averlo amato, un giorno.

Cleopatra. Sì, che pur troppo amai Antonio ingrato;
Ma più non l'amo, e ad emendare il fallo
Di già m'accinsi: e non vendetta, od odio
Mi spinge in oggi a cancellar l'errore,
Ma la ragion, l'alta ragion dei regi.
Il suo morir, già da gran tempo, apparve
Util non sol, ma necessario a questo
Depredato da lui misero regno;
Ed ora poi, che il viver suo potrebbe
Di Roma rïaprir le antiche piaghe,
Toglier la pace al mondo, e ostare in parte
Alla di te felicità suprema,
Saria delitto il riserbar pietade.

Augusto. Pur troppo è ver che la pietade ognora
Non è virtù nel cuor dei regi.

Cleopatra. Augusto,
Assai dicesti: ogni pietade è spenta...
Ma qual ti diede il cielo alto potere
Di regger l'alme con sì dolce impero?
E come mai nell'alma mia gli affetti,
A tuo piacer, tutti v'estingui, o desti? —
Tu di Cesare sei la viva imago,
E vedo in te quel portamento altero,
Ed, in età più giovanil, gl'istessi

Allori in fronte, e a palpitar nel petto
Ti vedo ancor quell'alma sua divina. —
Amai Cesare un dì, nè l'ebbe a sdegno:
Perchè, signor, non ti conobbi io prima!
Così, dappoi, a men gloriose fiamme,
Non avrei nel mio sen dato ricetto:
Augusto, ah sì! sarei di te più degna.

Augusto. T'amò Cesare, è ver; ma chi ti vide,
E non t'amò? Augusto sol fu quello,
Cui involasti il cuor con la tua fama,
Pria che col ciglio. Io trascorrendo all'armi
Contro d'Antonio, e all'ire, in lui non vidi
Solo un emulo al trono, ed alla gloria,
Ma un odioso rival vi scorsi ancora;
E il mondo sol, della vittoria il prezzo
Non era, no; ch'agli occhi miei più caro,
Più gloriöso ancora era il tuo cuore.
Ma viene Antonio, e il simular fia d'uopo.

Cleopatra. Il suo destin, finchè s'adempia, ignori.

SCENA III.

ANTONIO, AUGUSTO, CLEOPATRA.

Antonio. Oh ciel! che miro? e fia pur ver? Cleopatra,
Tu con l'abbominato mio nemico?
Oh! gelosia crudel, furor, vendetta,
Se a smarrir la ragione in me bastate,
Come?... perchè, la disperata mano
Non bastate a guidar nell'imo cuore
D'entrambi i traditor?

Cleopatra. Antonio, e quando
Agli odiosi sospetti, e ai crudi insulti
Meta porrai?

Antonio. Quando le Parche ingorde
Avran fatto di me barbaro scempio.

Augusto. Qual insano furor t'offusca il senno?
Per qual ragion debol mi credi, ed empio?
T'inganni assai, e tu non pensi, o Antonio,
Che il tuo furore in me furor non desta,
Ma che potria bensì destar pietade.

Antonio. Dal tuo cor la pietade omai sbandisci:
Falsa m'adira, e m'avvilisce vera,
E qualsivoglia in te m'offende ognora.
Nulla attendo da Augusto, e nulla chiedo.

Quanto potè, involommi, e sol mi resta
Un ben, che ognor ebbe i tiranni a scherno:
Questa è l'alma romana, e non soggiace
Alle sventure mai, anzi più altera
Tale riserba in sè natia fierezza,
Che, vinta, ancor può al vincitor far onta.
La mano istessa d'una donna imbelle,
Che a me toglie l'impero, a te lo dona;
Nè so di noi chi più arrossir dovrebbe.
Cleopatra, ad Augusto or mi posponi,
E n'hai ragion, che l'alma tua ben degna
È di quella d'Augusto: elle son pari
In bassezza, e d'egual tempra formate,
Ne fu a danno di me fabro l'inferno.
Facea l'alto mio cuor troppo contrasto
Colla viltà dei vostri: itene alteri
Del rapido trionfo, e vi scordate
Che dalla frode e dall'orror l'aveste:
Di tiranno e di donna armi ben degne;
Armi usate dei vili, a Antonio ignote.

Augusto. Ma l'odïosa diffidenza, e il basso
E vil sospetto, dei tiranni ancora
Son l'armi usate: e il grande Antonio in oggi
Dovria sdegnar d'accarezzarle in seno.
La diffidenza è sconosciuta a Augusto,
E in cuor d'altrui non l'eccitò giammai.
È colpevol Cleopatra, ma infelice:
Sì, tutto in lei della nemica sorte
M'addita i colpi, e più infelice ancora
Mi par, che rea. Teco sul trono assisa,
Ed ebbri entrambo d'un insano amore,
Di tuo splendor ella fu a parte un giorno:
Più sconsigliato ancor, poichè più grande,
Degli errori di lei tu fosti a parte.
Compiango Antonio, e lo vorrei felice
A costo mio. E la regina ancora
Io pur salva vorrei ritrar da quella,
Che l'avvenir le appresta orrida sorte:
E ciò, nol posso.

Antonio. Il puoi, lo devi, Augusto,
Ed il farai, se apprezzi ancor l'onore.
Io non accetto l'orgoglioso dono,
Che a me vuoi far, della metà del mondo:
Il mondo cedo, e sol ti chieggo, in oggi,
Che si serbi a Cleopatra il trono avito,

E che reggan l'Egitto i figli sui.
Per me non voglio, se non quanta terra
A ricoprir fia d'uopo l'urna breve,
Che accoglierà fra poco il cener mio.

Cleopatra. Ah! che dicesti, Antonio? e qual riserbi
Non meno a me, che a te crudel pensiero?
Ah! mio signor, che fai? ripiglia il trono,
E la vita e l'onor: più della morte,
Questi doni mi sono acerbi e crudi,
Se goderli con te non m'è concesso.
Ch'io sola segga sul funesto soglio,
Ch'ambo n'accolse, e ch'or tu avesti a sdegno?
Ch'io viva allor che a disperata morte
Barbaramente il tuo furor ti mena?
Inanimato corpo unqua non visse;
Io tal sarei, quando d'Antonio scema.
Ah! non fia mai. A te s'aspetta, Augusto,
L'intera gloria di serbarlo in vita:
Sì, malgrado di lui, salvalo, e viva.
Se il mio morir può sol placar l'infido,
In me rivolga la ferocia e l'ira,
E il mio corpo si strazii a suo talento;
S'egli viva mi vuol, del mondo scherno,
E al trionfal tuo carro in Roma avvinta,
Antonio viva, e regni..., al carro io volo.
Nulla ti chiesi, Augusto, infin che sola
Mi trovai nel periglio: ora lo deggio
Ad Antonio, a me stessa, e al mondo tutto
Di non aver altro destin che il suo!
Colla virtù tu ne confondi entrambi;
Alta vendetta, agli alti cuor concessa:
Salva Cleopatra, acciò fia salvo Antonio.
Io, divisa da lui, non ho più vita;
Ei, pur troppo, da me vita riceve.
Tu impietosisci, Augusto: ah! non rivolgi
L'umido ciglio altronde; ah! no, non cela
Di un benefico cuor divini segni:
Solo l'ascolta; è generoso, e grande,
Ed eloquente più che i detti miei:
A' tuoi piedi n'avrò trionfo, o morte.

Antonio. Forse avvilir mi vuoi? forse ti scordi,
Che per Antonio preghi, e che l'impero
Del mondo tutto una viltà non vale?

Augusto. Ardua in ver, ma gloriosa impresa
Fu sempre mai il soggiogar se stesso.

Benchè, a danno di me, forse riporti
In sul mio cuor questa vittoria illustre,
Vie più grande ne fora ancor l'onore.
Saprassi un dì, nelle future etadi,
Ch'Augusto in un sol giorno il mondo ha vinto
E il vincitor del mondo. Alma regina,
Vivi, regna, dividi e vita e trono,
Se felice lo puoi, col prisco amante.
Colà nel tempio, testimoni i Numi,
E i Romani n'avremo, e il mondo intero,
Della non dubbia pace; e là si giuri
Dell'odio antico un memorando obblio.
Si mostri Antonio del mio don più grande;
L'accetti, e sia del donator l'eguale.
San gl' imperj acquistar gli eroi comuni,
Ma sprezzarli non san che Antonio e Augusto.

SCENA IV.

CLEOPATRA, ANTONIO.

Antonio. Regina, a tanto che ti spinge? amore,
Odio, o disprezzo? ah! non l'amor per certo.
Un trono, allor che di viltade è il prezzo,
Mi ricopre d'orror, d'infamia e d'onta.
Io già ritrassi ogni pensier dal soglio,
E più intrepido il guardo ho volto a morte.
Smentisca il ciel li vaticinj miei;
Ma, se non erro, un dì la morte ancora
Fia il sol rimedio a tue sventure estreme.
Non è sincero, qual lo credi, Augusto;
Non è un eroe; e simularne i detti
Quasi non sa. Vanne, regina, al tempio:
Là degli uomini in faccia e degli Dei,
Se ti piace così, vanne a arrossire:
Io la vittima son prima, che debbe
Farvi i Numi propizj; e il sangue mio
Bastasse pure al reo furor d'Augusto...
Ricada in te più avventurata sorte,
Donna, di quella ond'è il mio cor presago.
Cleopatra. Al par di te sprezzo la morte, e fora,
Se m' ingannasse Augusto, il mio rimedio.
Quando fia necessario, e chi cel vieta?
Ma se tu m'ami ancora, e se d'Augusto
Son veri i detti; e allor perchè morire?

Sa il mondo tutto, che da' tuoi primi anni,
Più ad accordar, che ad implorar perdono
Avvezzo fosti: or del perdon raccogli
Tu i dolci frutti, e a me l'onta ne resti.
E che sarà, se non è il crudo amore,
Quel che mi spinge ad abbassarmi ai prieghi?
Se amor non fosse, ad implorar mercede
Non mi vedrebbe il vincitor; dal vinto
Solo un ferro vorrei, solo la morte.

Antonio. Tu vuoi ch'io viva, e il dono iniquo accetti:
Io non dovrei; ma il mio dover cangiossi,
Da gran tempo di già, nel tuo volere.
Al tempio andrò per impetrar dai Numi
L'arte suprema di conoscer gli empj.

SCENA V.

CLEOPATRA.

No, che non vai, credulo amante, al tempio;
Bensì ne vai a inaspettata morte...
Ritrovi morte, e tradimento atroce,
Dove vita attendevi, amore e pace...
Come? rimorsi ancor? lungi n'andate,
Vili, da me... a intimorir n'andate
I cuor deboli e stolti; o in me tacete...
Abbandonarti, o trono, allor che il piede
Innalzo già per risalirti altera?
Ah! ciò non fia: perisca Antonio: pera
Il mondo tutto, pria che lasciarti mai.
Ma qual braccio adoprar?... Ecco Diomede.

SCENA VI.

CLEOPATRA, DIOMEDE.

Cleopatra. Il ciel t'invia, Diomede; a lui ministro
Dell'ire sue ti vuole: oggi perire
Antonio deve: il vuol l'onor, la gloria
Di me tradita, e il vuol la pace ancora,
La sicurezza e lo splendor d'Egitto.
Più della tua, non ho destra nè fida,
Nè ardita. Antonio passerà a momenti
Per quel sentiero oscur, che dalla reggia
Al tempio mena; e là cada trafitto.

Eccoti il ferro; ei lo ravvisi, e sappia,
Che quella man che a lui fu cara un giorno,
Alla tua l'affidò, oggi a svenarlo;
E sappia ancor, che non s'insulta invano
Una regina e donna. Egli mi volle
Per la pace scambiar serva d'Augusto:
Per me si uccida il traditore ingrato.
Va', non parla, ubbidisci, e non t'arresti
L'atrocità del colpo. Allor che servi
Al tuo sovran, più non vi son delitti;
Il tutto è onor. Ma che! vacilli? vola
Rapido apportator del mio furore,
O tu primo cadrai vittima al suolo.

ATTO QUINTO.

SCENA I.

CLEOPATRA, ISMENE, DIOMEDE.

Cleopatra. Mi vendicasti adunque, e più non vive?
Diomede. Sì, regina, e d'un sol colpo funesto
Tolsi la vita a Antonio, e a me l'onore.
Cleopatra. Nell'udire il mio nome, e che ti disse?
Diomede. Oh cielo! e vuoi ch'un nuovo orror s'aggiunga
Al commesso delitto? e ch'io rammembri
Ciò che l'oscura notte e il nero Averno
Dovrian coprir d'un sempiterno obblio?
No; rinnovar nol posso; all'atro colpo
Rivolsi gli occhi, ed agghiacciato il sangue
Intorno al cor ristette, e l'alma allora,
D'orror stupida e muta, non sapea
Qual iniquo, nefando e atroce colpo,
L'empia mano vibrasse, a lei ribella:
Colpo, per cui ed infelice e amara
Mi fora ognor la vita; ed a te stessa,
Alla pace, all'onor, al regno tuo,
Forse, più che non credi, avverso colpo.
Cleopatra. Ma frattanto il goder mi sia concesso
Della vendetta i desïati frutti:
A inacerbito cuor quanto son dolci!

L'odïose d'Antonio aspre catene,
Son rotte al fin; mi si ridesta in petto,
La speranza e la gioja, in bando poste
Dalla mesta e severa tirannia.
Ma viene Augusto. Oh quanto a lui fia grata,
E quanto utile a me, la nuova acerba!

SCENA II.

AUGUSTO, CLEOPATRA, ISMENE, DIOMEDE.

Cleopatra. Per te, signor, ogni mio affetto è vinto:
Tacque il rimorso, e la pietà si tacque;
E, d'un sol colpo, per mia mano estinti
Son d'Augusto e di Roma oggi i nemici:
Più non respira Antonio; ed un possente
Motor mi spinse a tanto... E che?... gli sguardi
Biechi, attoniti volgi, e fissi al suolo?
Confuso, mesto ed agghiacciato, ascolti
Li detti miei, quando di gioja il petto
Ti dovrian inondar?... Che fu?...
Augusto. Regina,
Io men grande sarei, se non piangessi
Di un infelice, e pur sì grande eroe,
La deplorabil morte. Ah! sì, che Antonio,
Un sì invitto guerrier, benchè nemico,
D'un più nobile fine era ben degno.
Cleopatra. Qual insolita in te favella è questa?
Pria che cadesse, nol dicesti grande:
Quel che vivo abborristi, or piangi estinto?
Come hai tu l'alma fluttuante ognora,
Fra la falsa virtude e 'l vizio vero?
Ti mostri ad arte qual eroe sublime,
Ma ti fe' la natura un vil tiranno:
Sotto un finto dolore invan t'ascondi. —
Augusto. Fu mio nemico, è ver, nemico odioso
Antonio sì, ma fu Romano ancora [1];
Ed a scemar li suoi nemici, Augusto
Non implorò donnesca mano imbelle;
A tanto, mai, non abbassò se stesso:
I tradimenti ignoro; e son, pur troppo,
Ai tradimenti avvezzi i re d'Egitto.

[1] « Ecco un verso in vece di due, 1783: »
Nemico a me, sì; ma Romano egli era.

Cleopatra. Sì, sgombra il vel; la scellerata mente
Del più iniquo mortal m'è nota adesso.
L'empie lusinghe, e i tuoi mendaci detti,
Di cui fu solo testimonio il cielo,
M' intesseranno i dì d'eterno pianto...
Ma non t'attesto, o ciel; di tai misfatti
Consapevol non sei, o a non vederli,
Sdegnoso il ciglio tu rivolgi altronde:
Se ciò non fosse, e a chi sarian serbati,
Quei, che l'empio schernì, fulmini vostri?
Augusto. Non profanar del ciel con labbra impure
Il sacro nome: agli empj ognor fu sordo.
T'appresta intanto a seguitarmi in Roma;
Dell'atroce delitto a render conto
T'appresta ancor; nè la fallace speme
Ti muova omai, ch'unqua impunita vada
D' un sì grande Roman la morte acerba.

SCENA III.

CLEOPATRA, DIOMEDE, ISMENE.

Cleopatra. Oh reo dolor! duol non sentito ancora!
Da rabbia, da furor, muta ed oppressa
Io schernita mi veggo, e fremo invano?...
Orride serpi, che al Gorgoneo teschio
Avvolte siete, a me più dolce fora
Il vostro aspetto, dell'aspetto atroce
Di quel, vie più di voi orrido mostro...
Io son tradita... ma con l'armi istesse,
Con cui tradito ho l'infelice Antonio.
Sconsigliata, che feci?... Antonio!... Antonio!...
Oh pentimento più del fallo iniquo!
Non di virtù, non di pietà sei figlio,
Ma d'inerme furor, empio e deluso.
E voi, rimorsi da gran tempo oppressi,
Voi risorgete in folla a far vendetta,
E vendetta crudel del mio disprezzo?
Ma non è tempo d'ascoltarvi ancora;
E son vani i lamenti, e i pianti vani,
E tardi troppo. Ad emendar delitti,
Necessario è talor l'oprarne nuovi.[1]

[1] « 1783. Nuovi talora è necessario oprarne. »
« 1790. Forza è talor nuovi adoprarne... Ahi stolta! »

Stolta, che dissi? e quando mai delitto
Fu il gastigar un empio? Augusto pera,
Come Antonio perì: la giusta morte
Voto agli Dei, per espiar l'ingiusta.
Si versi tutto quell'infido sangue,
E su la tomba dell'estinto Antonio;...
Si placherà così l'ombra tradita.

Diomede. Più necessario, e men del primo orrendo,
Ma difficil pur troppo, è un tal delitto.
Alcun s'appressa.

Cleopatra. Antonio! eterni Dei!
Apriti, o suolo. Ove mi celo? indegno,
Mentitore, così tu mi tradisci?

Diomede. Per non tradir l'onor, tradisco un rege,
Che m'impone misfatti.

SCENA IV.

ANTONIO, CLEOPATRA, DIOMEDE, ISMENE.

Antonio. Un ferro è questo,
E ravvisar lo dei, Cleopatra, è tuo.
Con micidial, barbara tempra, in oggi,
Sul tuo gelido cor di pietra, aguzzo,
Tu il destinavi a trapassarmi il petto.
Sol t'ingannasti in affidarlo ad altri,
Fuorchè a te stessa; era tant'opra, degna
D'un'alma cruda, e bassamente iniqua,
Qual è la tua. Ma la bontà dei Numi,
D'alme simíli è coi mortali avara...
Questo ferro, pur troppo, assai mi dice,
E più di te, li tuoi pensier feroci;
E quanti un dì, fra le spergiure labbra,
Sensi d'amor, donna crudel, fingesti,
In questo dì tutti smentisce il ferro. —
Oh reo pugnal, in te pur troppo io leggo
La perfidia, l'orror di donna infida,
E d'un debole amante il rio destino!
Sì; che l'acerba e dolorosa istoria,
Del mio funesto amor, tutta rintraccio,
Ed in note di sangue, in te scolpita;
Ma, sia pur quel che miro, orrendo e crudo,
L'alma d'Antonio a instupidir non basta...
Donna, del tuo furor l'ultima meta
Conoscer volli; e di gran tratto avanzi

Il mio debol pensier, agli odj inetto:
Più tarda assai la mente mia si mostra
A concepir le iniquità, le frodi,
Che la tua mente audace a porle in opra.
Poichè a tanto giungesti, all'ira stolta
E all'insano furor d'offeso amante,
Ricetto niego; e ognor l'avria negato,
Se la vita insidiando, e non l'onore,
Tu m'avessi, com'oggi, ognor tradito.
Con rimproveri acerbi, a te ragione
Non chiederò dell'oltraggiata fede:
Ridonderebbe in me somma viltade,
Nè in quel cor desterei onta, o rossore.
Tu dell'iniquità giungesti al sommo;
Di commozione in te l'ombra non veggo. —
Scoperti i falli suoi Medea turbossi;
E nell'inferno ancor Megera e Aletto,
Confuse in volto, ad arrossir fur viste:
Tu sola, o donna, freddamente atroce,
Ne' tuoi delitti infiggi bieco il ciglio,
E sol ti penti che non sia compito
Il tradimento indegno.

Cleopatra. È ver, non sento
Nè pietà, nè rimorsi; e il sol furore
M'alberga in seno; e non mi resta a dire,
Se non ch'io fui la più spietata donna,
Che l'inimico cielo irato e crudo,
Per castigo del mondo unqua creasse;
Perfida sì; non, qual dovevo, accorta.
Son vinta alfin dai tradimenti istessi,
Che mi daran la palma: assai più iniquo,
Più traditor di me, giubbila Augusto:
Io piango invan. — Deboli troppo i detti
Sono a spiegar l'orrido caso acerbo; —
Rendimi il ferro; ei parlerà più fiero.

Antonio. Tel renderò fra breve: ed arrossire
Il vincitor vedrassi, in faccia al vinto.

SCENA V.

AUGUSTO, SETTIMIO, CLEOPATRA, ISMENE, ANTONIO, DIOMEDE.

Augusto. M'ingannò la regina, o fu ingannata.

Antonio. Vieni, orgoglioso vincitor superbo,
Del tuo valor vieni a raccorre il frutto;

Che il trionfo di te soltanto è degno.
Io non vivrò, se non che brevi istanti,
E quanto basti ad ostentare al mondo,
E il cor d'Antonio e la viltà d'Augusto.
Sorte, a virtude in questo dì ribella,
Ti diè vittoria, è ver, ma non ti diede
L'alma romana a sostenerne il merto.
Le vicende dell'armi, a me funeste,
T'han posto in alto dell'instabil rota,
E là ti mostri generoso e pio,
Qual benefico Nume al volgo ignaro,
Ch'ai tiranni felici arride ognora...
Men parzial della sorte, e più propizia,
Qual sia l'eroe di noi, morte lo dica.
Tu l'apprestavi a me, bassa ed infame;
Or per ultimo dono, il ciel più grato,
Libera, invitta me l'accorda, e degna.
Non mi spaventa, no, l'orrida morte;
La vidi spesso, e non rivolsi il ciglio;
L'alma avvezzai a disprezzarla ognora;
Fuggì da me, nè mai fuggir mi vide,
Ed or l'affronto. Oh dolce morte! oh cara!
Qualor mi togli a reo servaggio indegno,
Non sei tu d'ogni bene il primo e il solo?
Qualor degli avi non oscuri i fasti,
E la d'eroi feconda inclita terra,
Che mi fu patria, e a me non sarà tomba,
Non cancelli ogni error commesso in vita?
Ah! sì; tu rendi a chi ti sprezza ed ama
La smarrita virtude e il prisco onore...
Onor... virtù... gloria, valor, che siete?
Ombre fallaci, che fra noi mortali
Creò l'orgoglio: v'aggirate in vano
A morte intorno, ch'ogni vel strappando,
Tutte in bando vi pon, v'annienta e strugge...
Fuggi, fuggi, o regina, all'aspro orrore
D'un trionfo, peggior d'ogni aspra morte.
Perchè morir soltanto è a noi concesso?
Io ti darei più della vita ancora...
Augusto, a te resti pur l'orbe intero:
Poichè a regnar, pur troppo, io non t'appresi:
Se al par di me, sei sventurato un giorno,
Al par d'Antonio, a morir forte impara...[1]

[1] Si uccide.

Diomede. Prode guerrier! invido il ciel ti fura
A questa ingrata terra.[1]
Augusto. A viva forza,
Se non vagliono i preghi, omai si tragga
La regina da questi...
Cleopatra. Arresta, o barbaro;
Tu mi vuoi al tuo carro avvinta in Roma?
Ma nell'orror, nel sangue e nella morte,
Sì, lascia almen, che gli occhi miei compiaccia;
Ch'io vi smarrisca i sensi, e ne ritragga
Furor novello... A castigare gli empj
Poi ch'è sì lento il cielo, e ch'io non posso
Trapassare il tuo sen; trapasso il mio.[2]
Augusto. Cleopatra... oh cielo!...
Cleopatra. Ero di vita... indegna...
Ma, se funeste esser ti ponno un giorno
Le imprecazion da reo furor dettate;
L'orror, gli inganni, e i tradimenti ognora
Ti sieguan fidi, e in fin ti sia concessa
La dovuta ai tiranni orrida morte...
Furie... infernali Furie... a me venite?...
Io già vi sieguo... ah!... con viperea face
Tu rischiarar mi vuoi, discordia nera.
Donala a me... Nel mio morir potessi
Incendïare almen, struggere il mondo...
Gridi vendetta, Antonio?... e questo è sangue...
Ma è sangue infido... orror... eccidio... morte...[3]
Augusto. Partiam, Romani; in questa iniqua terra,
Tutto spira il terror; il ciel n'è impuro,
L'aer perfin è d'ogni vizio infetto.

[1] Si ritira Antonio in scena.
[2] Si ferisce.
[3] Muore.

ABELE.

TRAMELOGEDIA.

PREFAZIONE DELL'AUTORE [1]

Avendo io imposto un nome straordinario a questa mia teatral produzione, (qual ch'ella siasi) mi trovo costretto a dar brevemente ragione di essa, dichiarandone il titolo.

Tramelogedia, voce che il tempo giudicherà poi se barbara debba riputarsi o Italiana, mi parve la più adattata parola per caratterizzare quest'opera, della quale mi riuscirà forse più facile il dire quello ch'essa non è, che di appurare quel ch'ella sia.

Tragedia non è; poich'ella pecca contro varie delle principali regole di un tal genere; e si prevale di mezzi che la sana Tragedia non può nè deve assolutamente ammettere.

Commedia non è; poichè l'azione imita personaggi per la loro antichità ragguardevolissimi; le peripezie ne sono dolorose; la catastrofe, tragica quanto nessun'altra mai. E benchè colla Pastorale sembri avere alcuna analogia, per la semplicità dei soggetti; pure, ella se ne scosta affatto nella condotta complicatissima e mista di molto mirabile, e nei mezzi di progredire, e nello scioglimento della favola.

Dramma non è; (intendendo questa parola nel senso adottato dal presente secolo) poichè se del Dramma musicale parliamo, questa composizione mia sì per l'unità d'azione rigorosissima, sì per avere circa i due terzi delle sue scene scritte e recitate a tragedia, non lo somiglia per nulla: se poi del Dramma (cioè Tragedia urbana) parliamo, essa lo somiglia ancor meno; trattandosi, come ho dianzi osservato, di personaggi eccelsi, e prevalendosi essa continuamente del mirabile e del soprannaturale.

Tragi-commedia non è; perchè quella parte che in essa non è tragica, non è perciò comica in nessuna maniera.

Nè, finalmente, da chi sa di quest'arte si potrà dire che il presente poema somigli alla Greca Tragedia, nella quale la melodia dei Cori vi si trova frammista in maniera da farla giu-

[1] « 25 aprile 1796. ».

stamente chiamare Melo-tragedia; titolo, che per essere sano e ragionevole, mal si converrebbe alla mia, che tutta è sragionevole forse, e stravagante per certo. Nella Tragedia Greca vi ha anche alcun luogo il mirabile; ma con unità stretta di luogo, e di tempo, e di azione: i Cori vi sono cantati da personaggi non fantastici, i quali poi anche recitano in versi giambi, e dialogizzano coi personaggi eroici, e sono di continuo innestati in ogni atto di essa. Al contrario, in questa mia i personaggi cantanti e fantastici rimangono quasi totalmente separati dai tragici, e benchè tutte due queste specie diverse operino per lo stesso fine, elle operano per lo più ciascuna da sè; nel modo appunto, in cui ne' poemi epici le macchine celesti concertano separatamente fra loro quelle operazioni soprannaturali, che poi influiranno per mezzi straordinarj su le azioni degli eroi.

Opera-tragedia sarebbe dunque il vocabolo che più esattamente verrebbe a definire una Tragedia mista di melodia e di mirabile, qual è questa. Io perciò, volendole dar un titolo, che dignitosamente spiegasse la cosa, ho intarsiata la parola *melo* nella parola *tragedia,* in maniera ch'ella non ne guastasse la terminazione, non badando alla radice del nome. Che se badato ci avessi, non avrei certamente spaccato in due il τραγος, temendo che i pedanti non me ne lasciassero poi giustamente le corna:[1] ma ho voluto che la stravagante parola a bella prima interpretasse la stravagante intenzione dell'autore, di voler innestare nella Tragedia la Cantata Epica, senza pur togliere, massimamente al quint'atto, la totalità del tragico effetto. Ma io stesso sarò il primo a riconoscere questo genere (ove pur genere sia) per mostruoso, e da non dover mai trovar luogo in alcuna sana poetica. Mi si dirà: perchè dunque inventarlo, e valersene? Ed ecco, mi appresto a dare anche di questo ragione.

La stolta e puerile vanità di voler essere riputato l'inventore di un nuovo genere drammatico, non fu certamente il motivo che a questo m'indusse. Troppo ben m'era noto, che la vera palma letteraria si acquista col perfettamente eseguire nei generi di già ritrovati; e non mai coll'inventarne, peggiorando, dei nuovi. Ma siccome io stava scrivendo in lingua italiana, e per gl'Italiani, non poteva in tutto interamente prescindere dagli usi ed abusi, e pensare e non pensare dell'Italia. Questa regione d'Europa giace presentemente in una quasi totale politica nullità, la quale moltissimo influisce su la sua o nullità, o trista o falsa esistenza morale, letteraria, e massimamente teatrale. Ciò essendo, o nessune, o pochissime tragedie,

[1] Variante: « non me ne restasser le corna. »

PREFAZIONE DELL'AUTORE[1]

Avendo io imposto un nome straordinario a questa mia teatral produzione, (qual ch'ella siasi) mi trovo costretto a dar brevemente ragione di essa, dichiarandone il titolo.

Tramelogedia, voce che il tempo giudicherà poi se barbara debba riputarsi o Italiana, mi parve la più adattata parola per caratterizzare quest'opera, della quale mi riuscirà forse più facile il dire quello ch'essa non è, che di appurare quel ch'ella sia.

Tragedia non è; poich'ella pecca contro varie delle principali regole di un tal genere; e si prevale di mezzi che la sana Tragedia non può nè deve assolutamente ammettere.

Commedia non è; poichè l'azione imita personaggi per la loro antichità ragguardevolissimi; le peripezie ne sono dolorose; la catastrofe, tragica quanto nessun'altra mai. E benchè colla Pastorale sembri avere alcuna analogia, per la semplicità dei soggetti; pure, ella se ne scosta affatto nella condotta complicatissima e mista di molto mirabile, e nei mezzi di progredire, e nello scioglimento della favola.

Dramma non è; (intendendo questa parola nel senso adottato dal presente secolo) poichè se del Dramma musicale parliamo, questa composizione mia sì per l'unità d'azione rigorosissima, sì per avere circa i due terzi delle sue scene scritte e recitate a tragedia, non lo somiglia per nulla: se poi del Dramma (cioè Tragedia urbana) parliamo, essa lo somiglia ancor meno; trattandosi, come ho dianzi osservato, di personaggi eccelsi, e prevalendosi essa continuamente del mirabile e del soprannaturale.

Tragi-commedia non è; perchè quella parte che in essa non è tragica, non è perciò comica in nessuna maniera.

Nè, finalmente, da chi sa di quest'arte si potrà dire che il presente poema somigli alla Greca Tragedia, nella quale la melodia dei Cori vi si trova frammista in maniera da farla giu-

[1] « 25 aprile 1796. ».

stamente chiamare Melo-tragedia; titolo, che per essere sano e ragionevole, mal si converrebbe alla mia, che tutta è sragionevole forse, e stravagante per certo. Nella Tragedia Greca vi ha anche alcun luogo il mirabile; ma con unità stretta di luogo, e di tempo, e di azione: i Cori vi sono cantati da personaggi non fantastici, i quali poi anche recitano in versi giambi, e dialogizzano coi personaggi eroici, e sono di continuo innestati in ogni atto di essa. Al contrario, in questa mia i personaggi cantanti e fantastici rimangono quasi totalmente separati dai tragici, e benchè tutte due queste specie diverse operino per lo stesso fine, elle operano per lo più ciascuna da sè; nel modo appunto, in cui ne' poemi epici le macchine celesti concertano separatamente fra loro quelle operazioni soprannaturali, che poi influiranno per mezzi straordinarj su le azioni degli eroi.

Opera-tragedia sarebbe dunque il vocabolo che più esattamente verrebbe a definire una Tragedia mista di melodia e di mirabile, qual è questa. Io perciò, volendole dar un titolo, che dignitosamente spiegasse la cosa, ho intarsiata la parola *melo* nella parola *tragedia,* in maniera ch'ella non ne guastasse la terminazione, non badando alla radice del nome. Che se badato ci avessi, non avrei certamente spaccato in due il τραγος, temendo che i pedanti non me ne lasciassero poi giustamente le corna:[1] ma ho voluto che la stravagante parola a bella prima interpretasse la stravagante intenzione dell'autore, di voler innestare nella Tragedia la Cantata Epica, senza pur togliere, massimamente al quint'atto, la totalità del tragico effetto. Ma io stesso sarò il primo a riconoscere questo genere (ove pur genere sia) per mostruoso, e da non dover mai trovar luogo in alcuna sana poetica. Mi si dirà: perchè dunque inventarlo, e valersene? Ed ecco, mi appresto a dare anche di questo ragione.

La stolta e puerile vanità di voler essere riputato l'inventore di un nuovo genere drammatico, non fu certamente il motivo che a questo m'indusse. Troppo ben m'era noto, che la vera palma letteraria si acquista col perfettamente eseguire nei generi di già ritrovati; e non mai coll'inventarne, peggiorando, dei nuovi. Ma siccome io stava scrivendo in lingua italiana, e per gl'Italiani, non poteva in tutto interamente prescindere dagli usi ed abusi, e pensare e non pensare dell'Italia. Questa regione d'Europa giace presentemente in una quasi totale politica nullità, la quale moltissimo influisce su la sua o nullità, o trista o falsa esistenza morale, letteraria, e massimamente teatrale. Ciò essendo, o nessune, o pochissime tragedie,

[1] Variante: « non me ne restasser le corna. »

degne di un tal nome, vi si scrive; e nessunissima poi se ne recita mai mediocremente; perchè non vi sono attori; perchè non vi sono nè intendenti, nè pagatori. Avvezzi dunque gl'Italiani a marcir ne' teatri, senza pure aver teatro, coll'Opera in musica hanno ritrovato uno stucchevole trastullo all' orecchio, che a poco a poco li ha poi fatti incapaci di esercitare in questi loro sedicenti teatri nessuna di quelle facoltà intellettuali necessarie per sentire, gustare, giudicare, od intendere almeno, una vera tragedia. Così, tutta orecchi, e niente mentale trovandosi essere la platea Italiana, da questi orecchiuti giudici ne scaturiscono dei vieppiù orecchiuti scrittori ed attori: onde, per questa parte altresì, come per non poche altre, noi siamo giustamente il ludibrio del rimanente dell'Europa.

Questa sola ragione, già fin dai primi miei anni letterarj, mi movea ad indagare, se non sarebbe stato possibile di presentare a sì fatta gente un misto spettacolo, in cui per mezzo degli orecchi usando una util fraude ai loro intelletti, si venisse ad infondere in essi il gusto della tragedia. Nel tempo ch'io scriveva (o credeva scrivere) delle vere tragedie, non volli ad esse frammischiare questo genere spurio, per non nuocere a quelle: onde di questo *Abele* io feci l'ossatura soltanto: e cinque altre Tramelogedie ideai, riserbandomi poi, a tragedie finite, di eseguirle. Varie circostanze mi disturbarono questo mio disegno in appresso, sì che questa sola, che io mi trovava aver già abbozzata, impresi a finire. Dell'altre cinque abbandonai totalmente il pensiere: perchè se il genere sarà tale da poter riuscire, un altro scrittore potrà, migliorandolo, comporne molte altre sul modello di questa; se poi il genere non fosse eseguibile, sarà molto meno male l'averne io fatta una sola, che sei.

Dopo sì fatto preambolo, mi rimane di dare alcuni schiarimenti su l' intenzione, su i mezzi, e su l' esecuzione di questo mostruoso spettacolo; e di spiegare con qual arte egli possa (come il puntello d'un edifizio, che a poco a poco tolto via, lo lascia poi puro e perfetto) servire, direi così, di mezzano al futuro gusto ed intelligenza della semplice e vera tragedia; la quale poi da sè stessa a sostituirsi verrebbe alla Tramelogedia, qualora questa fosse pervenuta a riaprire la necessarissima comunicazione fra l'intelletto e l'udito, che ora per disgrazia degl'Italiani si trova totalmente intercetta nelle loro platee.

Chi dunque volesse scrivere delle tramelogedie, (ove pure alcuno, persuaso da questa mia prova, intraprendesse ciò mai) dovrebbe da prima eleggersi soggetti rimotissimi da noi di tempo, di costumi e di luogo; ai quali si possa con verisimiglianza adattare il mirabile religioso, senza renderli troppo improbabili, o risibili. Dovrebbe poi usare una somma avvertenza

nel distribuire l'episodico maraviglioso, che è la parte musicale, in tal maniera, ch'egli venisse a servire all'effetto della tragedia senza guastarlo, ed anzi accrescendolo quanto sarà possibile. E parimente, nella parte tragica dovrebbe far sì, che ancorch'ella ricevesse alcuna influenza dalla parte episodica e maravigliosa, venisse nondimeno a dominarla in tal guisa, che nessuno ponga in dubbio il primato della parte tragica su la parte musicale; ma che pure l'una coll'altra riescano coerenti e avviluppate talmente, che non si possa togliere l'Opera senza menomar la tragedia; nè toglier la tragedia, senza annichilare il tutto. E non sarà facile che io chiarissimamente mi spieghi per tutti, trattandosi di materia nuova, ed, in parte, dipendente dalla fantasia. Ma spero, che per chi intende dell'arte, queste mie poche parole, comentate poi dall'*Abele* che le segue, verranno a spiegare, o ad accennare l'intenzione dell'autore, col fatto.

Comunque poi si venisse a distribuire il poema, sarebbe avvertenza necessaria il fare il quint'atto tutto meramente tragico, non interrompendo nè guastando mai la catastrofe con nessuna mistura melodica. Si potrebbe accrescerla bensì, appena ch'ella fosse eseguita, coll'aggiungervi alcuno squarcio melodico: ma sempre con molto giudizio; perchè l'intenzione di questo spettacolo essendo di lasciare gli uditori occupati intellettualmente, e commossi di cuore, non già di lasciarli colla semplice romba musicale negli orecchi, il termine dev'esserne tragedia assoluta. Anzi, dalla destrezza dell'autore nel maneggiare queste due parti a dovere, ne avverrà che gli uditori, stimando d'essere venuti all'Opera, si saranno, per così dire, senza avvedersene ingoiata la tragedia; ma questa, cogli orli del vaso inzuccherati, come appunto si dà la salute e la vita agl'infermi fanciulli.

Io, quanto alla distribuzione, in questa tramelogedia ho voluto fare il prim'atto tutto Opera, il secondo tutto Tragedia, il terzo ed il quarto Tragedia mista, ed il quinto di nuovo schietta Tragedia; fuorchè in ultimo i pochi versi della voce d'Iddio, che sono come lo scioglimento della macchina. Altri farà a posta sua altrimenti; ed io pure, se avessi compiute quell'altre, avrei in ciascuna variato circa la distribuzione, secondo che avrebbe richiesto il soggetto.

I culti religiosi degli antichi Egizj, dei Persiani, degli Ebrei, Caldei, Arabi, ed Indiani, dei Celti e Scozzesi, dei Greci stessi; e fra i moderni popoli, quelli dei Messicani e Peruviani, come rimoti molto di luogo, possono prestare ampia materia a questa specie di Dramma, essendo tutti a dovizia forniti di quel mirabile che qui si richiede; e lo possono somministrare sempre

nuovo e diverso, ed egualmente efficace. Il campo, come poesia, è vastissimo. Chi è buon lirico vi può sfoggiare; e così chi è buon tragico: poichè raccozzati questi due rami di sublime poesia, possono tra lor gareggiare, senza che l'uno l'altro danneggi. Potrà l'autore ai suddetti culti religiosi e costumi di queste remote nazioni appoggiare dei fatti cavati dalla tradizione, dalla favola, dalla storia, ed anco interamente inventati; ma sotto la scorza di nomi già cogniti, e di avvenimenti verisimili, secondo gli usi e lo stato politico di quelle contrade in cui si vorrà fingere il fatto.

Ma chi poi volesse far recitare o questa, od altra tramelogedia, che su queste basi posasse, avverta principalmente di provvedersi due ben distinte Compagnie, l'una di attori tragici, l'altra di cantanti; le quali, per lo più disgiunte di scena, dovranno ciascuna coi loro diversi mezzi cooperare all' istesso fine. I tragici attori supporranno di recitare una qualche tragedia, in cui alcun cantante, senza punto sturbarli, viene introdotto a cantare. I cantanti all'incontro (come più presuntuosi, più ignoranti, e assai più viziati che non lo sono per ora gli attori) supporranno che pel loro comodo e riposo, fra un atto e l'altro della lor Opera, i tragici danno un intermezzo. Così lusingata o delusa la loro stolida superbia, e tenuti poi in rispetto dalla generosa paga, costoro serviranno forse al soggetto senza avvedersene.

Se questo genere potesse operare il miracolo d' instillare negl'Italiani l'amore della tragedia, io mi verrei forse allora a pregiare d'averlo promosso; e desidererei, anche non lo stimando per buono, ch' egli fino ad un certo segno si propagasse: essendo ben certo in me stesso, che in breve poi la sana e schietta tragedia ne farebbe piena giustizia, col sottentrare essa in suo luogo, e sbandire la tramelogedia fra i parti mostruosi ed anfibj. Ma questo mostro sarebbe almeno stato utile in parte, se alla tragedia avesse disgombrata la strada, finora pur tanto impedita.

Se poi questa mia temeraria impresa di voler inventare del falso, quando già tanto ce n'era, non dovesse produrre che degli errori, e dei mostri peggiori ancora di quest'*Abele,* desidero in tal caso d'essere stato io il solo a tentarlo, e che un sì fatto genere in questo solo mio parto e nasca e perisca.

Del resto, questa specie di rappresentazioni, come molto spettacolosa, piacerà facilmente al volgo: come nuova, ed in parte anche falsa, piacerà pure ai tanti amatori del nuovo e del falso. La Tramelogedia, oltre ciò, avrà gran bisogno della protezione dei principi e dei governi, o sia dei potenti e dei ricchi; perchè ella non potrà mai essere bene eseguita in teatro, ed ottenere

il suo pieno effetto, senza un'enorme spesa nei vestiarj, decorazioni, e soggetti. Questa sua natia dipendenza, di cui ella è degna, e che tanto meno me la rende gradita, parrebbe dover essere un grand'ostacolo al di lei esito: ma quella stessa ragione potrebbe anche operare il di lei innalzamento. Un qualche matrimonio di principi, una coronazione, una pace gloriosa, o qual altra di simili feste, potrebbe forse prestar l'occasione di tentare per amor di novità la rappresentazione d'una tramelogedia con la necessaria sua pompa. Ed in sì fatta occorrenza, la borsa del principe potrà, non in tutto, ma in parte supplire al poco ingegno ed al poco giudizio degli autori, ove tali pur fossero; stante che, anche una mediocrissima composizione, coll'aiuto magico del maestro di cappella, dei cantanti, ballerini, attori, scene e vestiario, verrà pure a dilettare moltissimo il volgo. E questa è altresì l'una delle principali ragioni per cui io stesso, piuttosto padrigno che padre, giudico la Tramelogedia di gran lunga inferiore alla vera tragedia; poichè questa, col solo mezzo di cinque o sei personaggi che intendano e sappiano l'arte loro, soggiogherà e l'intelletto ed il cuore degli ascoltanti, senza che v'entri per nulla il veicolo degli altri sensi, e senza il superfluo apparato pomposo.

Finisco, augurando all'Italia ch'ella abbia una volta (se non per mio mezzo, per quello di qualunque altro autore) un vero teatro, in cui si assegni a ciascun'arte il suo debito luogo; e che l'Opera, confinata dentro ai naturali suoi limiti di argomenti favolosi, scherzosi e amorosi, non si usurpi più lungamente il primato su la divina Tragedia. Troppo è diverso il frutto di questi due spettacoli, perchè mai una sana Nazione li lasci tra essi gareggiare del pari: l'Opera gli animi snerva e degrada; la Tragedia gl'innalza, ingrandisce e corrobora. Possa dunque la tramelogedia preparare in parte questo necessario e prezioso cangiamento, per cui gl'Italiani dalla loro effeminatissima Opera alla virile Tragedia salendo, dalla nullità loro politica alla dignità di vera Nazione a un tempo stesso s'innalzino.

nuovo e diverso, ed egualmente efficace. Il campo, come poesia, è vastissimo. Chi è buon lirico vi può sfoggiare; e così chi è buon tragico: poichè raccozzati questi due rami di sublime poesia, possono tra lor gareggiare, senza che l'uno l'altro danneggi. Potrà l'autore ai suddetti culti religiosi e costumi di queste remote nazioni appoggiare dei fatti cavati dalla tradizione, dalla favola, dalla storia, ed anco interamente inventati; ma sotto la scorza di nomi già cogniti, e di avvenimenti verisimili, secondo gli usi e lo stato politico di quelle contrade in cui si vorrà fingere il fatto.

Ma chi poi volesse far recitare o questa, od altra tramelogedia, che su queste basi posasse, avverta principalmente di provvedersi due ben distinte Compagnie, l'una di attori tragici, l'altra di cantanti; le quali, per lo più disgiunte di scena, dovranno ciascuna coi loro diversi mezzi cooperare all' istesso fine. I tragici attori supporranno di recitare una qualche tragedia, in cui alcun cantante, senza punto sturbarli, viene introdotto a cantare. I cantanti all'incontro (come più presuntuosi, più ignoranti, e assai più viziati che non lo sono per ora gli attori) supporranno che pel loro comodo e riposo, fra un atto e l'altro della lor Opera, i tragici danno un intermezzo. Così lusingata o delusa la loro stolida superbia, e tenuti poi in rispetto dalla generosa paga, costoro serviranno forse al soggetto senza avvedersene.

Se questo genere potesse operare il miracolo d' instillare negl'Italiani l'amore della tragedia, io mi verrei forse allora a pregiare d'averlo promosso; e desidererei, anche non lo stimando per buono, ch' egli fino ad un certo segno si propagasse: essendo ben certo in me stesso, che in breve poi la sana e schietta tragedia ne farebbe piena giustizia, col sottentrare essa in suo luogo, e sbandire la tramelogedia fra i parti mostruosi ed anfibj. Ma questo mostro sarebbe almeno stato utile in parte, se alla tragedia avesse disgombrata la strada, finora pur tanto impedita.

Se poi questa mia temeraria impresa di voler inventare del falso, quando già tanto ce n'era, non dovesse produrre che degli errori, e dei mostri peggiori ancora di quest'*Abele,* desidero in tal caso d'essere stato io il solo a tentarlo, e che un sì fatto genere in questo solo mio parto e nasca e perisca.

Del resto, questa specie di rappresentazioni, come molto spettacolosa, piacerà facilmente al volgo; come nuova, ed in parte anche falsa, piacerà pure ai tanti amatori del nuovo e del falso. La Tramelogedia, oltre ciò, avrà gran bisogno della protezione dei principi e dei governi, o sia dei potenti e dei ricchi; perchè ella non potrà mai essere bene eseguita in teatro, ed ottenere

il suo pieno effetto, senza un'enorme spesa nei vestiarj, decorazioni, e soggetti. Questa sua natia dipendenza, di cui ella è degna, e che tanto meno me la rende gradita, parrebbe dover essere un grand'ostacolo al di lei esito: ma quella stessa ragione potrebbe anche operare il di lei innalzamento. Un qualche matrimonio di principi, una coronazione, una pace gloriosa, o qual altra di simili feste, potrebbe forse prestar l'occasione di tentare per amor di novità la rappresentazione d'una tramelogedia con la necessaria sua pompa. Ed in sì fatta occorrenza, la borsa del principe potrà, non in tutto, ma in parte supplire al poco ingegno ed al poco giudizio degli autori, ove tali pur fossero; stante che, anche una mediocrissima composizione, coll'aiuto magico del maestro di cappella, dei cantanti, ballerini, attori, scene e vestiario, verrà pure a dilettare moltissimo il volgo. E questa è altresì l'una delle principali ragioni per cui io stesso, piuttosto padrigno che padre, giudico la Tramelogedia di gran lunga inferiore alla vera tragedia; poichè questa, col solo mezzo di cinque o sei personaggi che intendano e sappiano l'arte loro, soggiogherà e l'intelletto ed il cuore degli ascoltanti, senza che v'entri per nulla il veicolo degli altri sensi, e senza il superfluo apparato pomposo.

Finisco, augurando all'Italia ch'ella abbia una volta (se non per mio mezzo, per quello di qualunque altro autore) un vero teatro, in cui si assegni a ciascun'arte il suo debito luogo; e che l'Opera, confinata dentro ai naturali suoi limiti di argomenti favolosi, scherzosi e amorosi, non si usurpi più lungamente il primato su la divina Tragedia. Troppo è diverso il frutto di questi due spettacoli, perchè mai una sana Nazione li lasci tra essi gareggiare del pari: l'Opera gli animi snerva e degrada; la Tragedia gl'innalza, ingrandisce e corrobora. Possa dunque la tramelogedia preparare in parte questo necessario e prezioso cangiamento, per cui gl'Italiani dalla loro effeminatissima Opera alla virile Tragedia salendo, dalla nullità loro politica alla dignità di vera Nazione a un tempo stesso s'innalzino.

PERSONAGGI.

Personaggi fantastici.

LA VOCE D'IDDIO.
LUCIFERO.
BELZEBÙ.
MAMMONA.
ASTAROTTE.
IL PECCATO.
L'INVIDIA.
LA MORTE.
CORO D'ANGELI.
CORO DI DEMONJ.

Personaggi tragici.

ADAMO.
EVA.
CAINO.
ABELE.

NB. I personaggi fantastici, i di cui versi tutti son lirici e rimati, sempre o a recitativo o ad arietta li cantano.

I personaggi tragici recitano i versi sciolti; e quando hanno alcun verso lirico, a recitativo lo notano.

SCENA — *Varia quasi ad ogni Atto.*

ATTO PRIMO.

SCENA I.

Reggia di Lucifero.

LUCIFERO, IL PECCATO.[1]

Il Peccato. « Imperator del doloroso regno, »
Al negro abisso io torno,
Dopo aver fatto per più dì soggiorno
Su nella terra, dove l'uom si annida,
E altero sfida
Il poter nostro, ch'ei si prende a sdegno.
Lucifero. Scusa non entra, il sai, dolce mio figlio,
In questo eterno esiglio.
Render ragion dell'oprar tuo mi dei,
Sì ch'io ne appaghi poi gl'inferni Dei.
Non eseguivi dunque l'ordin mio?
Quel fango vil, che costassù si appella
L'Uomo, non è (qual merta) infame e rio,
E innocenza pur troppo ancor lo abbella?
Il Peccato. Là dove splende il sole,
Io messaggier n'andava invan spedito,
Padre, da te: regnar, là non m'è dato;
Per ora almeno. Il tuo potere a scherno,
A dileggio lo Inferno
Dall'uom si tiene; ond'io, mesto, avvilito,
Lascio la terra in cui me Dio non vuole:
E, disperato, all'orride latébre
Torno di queste incessanti tenébre.
Lucifero. Ma, che festi lassù?
Come a' miei cenni obbedisti, perverso?
Qual lusinga, qual arte, qual forza
Da te adoprata fu?
Qual minaccia, qual ferro hai converso

[1] Questa scena sarà notata a recitativo andante, con note lunghe; ma la cantilena sarà variata, e imitante le parole.

Contro quella per sè sì fievol scorza
Dell'uom di carne nato,
Ed al peccar creato?
Quattro son soli, infino ad ora, in terra
I precursori delle umane genti.
Già i duo primi parenti,
Sol mostrandomi a lor, senz'aspra guerra,
Molto fec'io dolenti.
Duo figli, ad essi aggiunti,
Spiranti aure di vita il sole or vede,
E il fargli or tutti rei tua forza eccede?...

Il Peccato. Troppo son tutti ancora in Dio congiunti.
Bench'egli, acceso in formidabil ira,
Fuor dell'Eden cacciasse Adamo in bando,
Non gli ha del tutto pur sua man sovrana
Abbandonati a lor natura vana,
Ma sovr'essi si aggira.
Di ciascun uomo stassi al fianco sempre
Un dei celesti messaggieri alati
Dell'eterno Fattore,
Che abbagliante splendore
Fa balenar nell'aure, ignudo brando
Dall'infuocate tempre:
E noi, messi d'Inferno, saettati
Dall'alta possa de' vibranti rai,
Lontani stiamo, attoniti, tremanti;
Nè ci dan loco mai.
Que' vili schiavi del sovran comando,
Già per timor fedeli a Dio, costanti
Nemici a noi; quei, che il servaggio innaura,
Che il nostro mal ristaura;
Si glorian quelli or d'occupar tal loco,
Di custodir quell'uomo,
Che, in se stesso sì poco,
Tutto perdeva al luccicar d'un pomo.

Lucifero. Che ascolto? oh rabbia! e dai celesti scanni
Non basta loro vincitori averne
Cacciati, e astretti, e schiacciati, e sepolti
In queste mute luride caverne?
Per darci ognor più affanni,
L'uom, per mia astuzia fatto
Di ragion nostra, or vonno a noi sottratto,
Sì ch'ei neppur ci ascolti?
Tosto, or tosto al riparo. — Olà, s'intuoni
Dalla sonante spaventosa tromba

Il carme, onde si aduna
De' possenti miei figli
La gigantesca immensa schiera bruna.
Su, su: del ripercosso eco rintroni
Ogni mia grotta in questa vasta tomba. —
Tu narra loro i corsi tuoi perigli;
Narra dell'uom, lassù, qual v'abbia ei cuna;
Onde al riparo omai per noi si corra,
Nè di obbedirci più quel vile abborra.

SCENA II.[1]

LUCIFERO, IL PECCATO, CORO DI DEMONJ.

Coro. A consiglio, a consiglio adunatevi,
O possenti feroci guerrieri;
Dal letargo, su su, risvegliatevi,
Angeli neri.
Venite, udite la fera voce
Del vostro re tonante,
Che rimbombante
Tutti vi appella in questa immensa foce.

Una voce del C. Voi, che nel lago di sangue giacete,
E di quel vi pascete;
Voi, che in bitume sepolti vi siete
Tra zolfi bollentissimi;
E voi, che tra fierissimi
Muggiti, latrati,
Ruggiti, ululati
De' tanti nostri
Orrendi mostri
Lagrimosi rabbiosi vivete;

Coro. Venite, udite la fera voce
Del vostro re tonante,
Che rimbombante
Tutti vi appella in questa immensa foce.

Altra voce del C. Ecco, viene il tremendo Astarotte,
Che gigante su tutti torreggia:
Ai suoi passi traballa la reggia,
E si addoppia la nostra atra notte.

Coro. A consiglio, a consiglio adunatevi,
O possenti feroci guerrieri.

[1] Questa scena sarà divisa in Cori ed Ariette; il tutto con maestrevole varietà, a giudizio dell'intendente Compositore.

Altra voce del C. Or, qual silenzio ingombra
Il procedente stuolo?
Ognuno, ecco, disgombra
Per dar loco ad un solo!
Or veggio, è il venerando
Nostro secondo re,
Che di fiamma ha lo brando;
Belzebub è.

Coro. Dal letargo, su su, risvegliatevi,
Angeli neri.

Altra voce del C. Ma, chi vien d'oro si carco,
E di gemme sì splendente,
Con tanta gente?
Salve, o Mammona, di tesori parco;
A te s'inchinino,
A te si prostrino,
Te primo adorino lassù i mortali,
Nostri nemici frali:
Tu in lor saetta da infallibil arco.

Coro. Venite, udite la fera voce
Del vostro re tonante,
Che rimbombante
Tutti vi appella in questa immensa foce.

Altra voce del C. Omai già piena piena
La regal sala vasta,
A folla tal non basta:
Ve' come lenta va,
Al brandir dello scettro
Che Lucifero fa,
Intorno intorno ogni parete indietro:[1]
Cessato è il cenno; e sta
La cerchia, dove il nostro re l'affrena.

Coro. Adunato è già l'alto consiglio;
E riverente ognuno,
Della cagion digiuno,
Da Lucifero pende col ciglio.

[1] Questo pensiere è tolto dal Milton. Un ingegnoso macchinista avrà campo di sbizzarrirsi nell'eseguirlo: come pure un abile maestro di musica, nell'imitare coi suoni questa retrocessione lenta delle scene.

SCENA III.[1]

LUCIFERO, ASTAROTTE, BELZEBÙ, MAMMONA, IL PECCATO, DEMONJ CHE NON PARLANO, CORO.

Lucifero. Dei d'Inferno, ascoltatemi: alte cose
In brevi detti a voi narrare io deggio;
« Cose, ch'io porto in cor gran tempo ascose, »
E me fan mesto in sul tartareo seggio.
Qui non rammento il tristo dì, che pose
Quaggiù noi prodi, in Ciel serbando il peggio:
Della ingiustizia del divin Fattore
Opra or vi svelo di più rio rancore.
Quel bipede animal, del sozzo limo
Creato in terra, ed a regnar sovr'essa
Pur destinato fin dal nascer primo;
(Benchè pentito dell'opra sua stessa
Sia 'l Creatore omai, s'io dritto estimo)
Quell'animal, per più nostr'onta espressa,
Ora in terra non sol ventura ottiene,
Ma in Ciel, quando che sia, salire ha spene.
E Dio il consente; ed al ben far gli è sprone
Questa ardita speranza, in cui si estolle;
Come il timor d'esser fra noi, (cagione
Primiera e sola) dal mal fare il tolle.
Tal di sè stolta e audace opinïone
Trargli è mestieri; e sbaldanzire il folle,
Sì ch'egli aver fra noi l'ultimo loco
Agli infami suoi falli estimi poco.
Questo mio primo e più diletto figlio,
Lassù lasciato a far valer mia forza,
Da ch'io dato ebbi ad Eva il gran consiglio,
E spogliata ivi mia squammosa scorza;
Questo, ad ogni nostr'arte diè di piglio;
Ma più gran possa la mia possa ammorza:
Puro ivi l'uom, dietro all'usbergo stassi
D'Angiol celeste, che ne scorta i passi.
E perch'a voi più aperto sia lo scherno,
Che di noi tutti il verme vil si prende;
E perchè più frustrato omai l'Inferno
Non sia di prede, ch'egli immense attende;

[1] Questa scena ripiglia un recitativo come la prima; variata però sempre la cantilena a seconda dei metri.

Piacciavi udir, da chi 'l notò, l'interno
Stato dell'uom, che ancor beato il rende.
Quindi ogni gioja sua per noi si sterpa
Sì che, a ciò nato, in duolo e falli ei serpa.

Il Peccato. Vero è, pur troppo! ed in voce di pianto
Voi mi udrete frementi or la sua vita
Ritrarvi appieno, ancor felice, ahi quanto!
Eva, sorge coll'alba; e tosto invita
Dalle tepide foglie a sorger anco
Lui, che ad ogni sua impresa è socio e aita.
Queta la mente e riposato il fianco,
Volgonsi entrambi al lucido orïente;
E, a quel Dio che non mai vien loro manco,
Prosternandosi, adoran caldamente:
Nè in lor (bontà d'Iddio soverchia udite)
Quel supplizio de' rei niun d'essi sente;
Quel rimorso, che addoppia le ferite:
Già perdonato è il loro fallo appieno;
Già, quasi pure, son lor preci udite.
Poscia, con volto placido e sereno,
A destare i lor figli ambo sen vanno,
Fraterna coppia a un solo strato in seno.
Caino e Abele in dolci nodi stanno
Abbracciati giacendo in queto sonno,
Che li ristora del diurno affanno.
E, sorti appena anch'essi, all'alto Donno
Porgono accetti preghi; indi a loro opra
Ritornan baldi, e fan quant'ei più ponno,
Onde al padre la mensa ognor si copra.

Coro. Oh rabbia! oh vista!
Dunque il sudore,
Con cui mercarsi
Donde sfamarsi
Gl'iniqui denno,
A lor nè il senno
Toglie, nè il core
D'orror contrista?

Il Peccato. Il giovinetto Abel sue pecorelle
Tragge fuor dell'ovile ai lieti paschi,
Candide sì, ch'egli si specchia in elle.
Ma più adulto Cain, suoi spirti maschi
Volge a lavoro più gravoso e duro;
La terra ei squarcia, ove il buon seme caschi
Fra rotte glebe, e poggi indi maturo:
Ed egli e Abele, con fraterna gara,

Danno ai parenti il cibo e il latte puro.
Ma si aiutan l'un l'altro: Abel, più cara
Tien la fraterna ampia dorata messe:
Cain, più il gregge che il terren ch'egli ara.
Le bianchissime lane intanto tesse
La industre madre, ond'ei si vestan tutti,
Poichè le vesti han d'innocenza smesse.
Nell'innestare Adamo e potar frutti,
Suoi dì consuma; e in rifiorir la vile
Alga, che ammanta i lor meschin ridutti.
Pur, così speso in opera servile
Intero il dì, non tornano dolenti
Alla sudata mensa lor sottile;
Ma ringraziando Iddio, di sè contenti.

Coro. Vil verme fetido,
Al sudor di tua fronte
Pasciti, pasciti;
E di tua colpa l'onte
Lava, se il puoi, così.

Una voce del Coro. Vita, or sì dispari
Dalla tua vita prima,
Traggi, e non mormori?
E lo cor non ti lima
Il tuo ben che fuggì?

Coro. Abbattuto, avvilito, scacciato
Dal ridente tuo bel Paradiso,
A cui fosti in mal punto creato,
Or non sei da' tuoi stenti conquiso?
E ancora il viso
Innalzando, ringrazi quel Dio,
C'or ti è fabro di un viver sì rio?

Il Peccato. Per ogni parte io dunque adito volli
Aprirmi ad essi: or, tra i parenti e i figli;
Or, tra i consorti; or, tra i fraterni molli
Giovani petti, scarsi di consigli;
Ma ognor la spada orribile rovente
D'Angiol celeste a me troncò gli artigli:
Sì che, al core afferrarmi di tal gente
Mai non potendo, testimone io stetti
Dei gaudj loro; io, di furor fremente.
Dardi temprati in fuoco d'ira eletti
Or io scoccai d'Adamo in cor; perch'Eva
Sia da lui carca di oltraggiosi detti,
Come colei che il viver loro aggreva.
Ma invan miei dardi in lui: l'Angiol v'infonde

Pietà, che al perdonare il cuor solleva.
Or, nel donnesco sen piaghe profonde
Già sto per far, volgendo in odio l'onta
Del proprio fallo; e a me già già risponde
Eva; quand'ecco a lei con destra pronta
L'Angiol soccorre, e l'odio stempra, e cara
Le fa di Adamo la virtù già conta.
Indarno in somma la bevanda amara
Di discordia lor mesco in guise mille:
Ratto a tutte un potere alto ripara,
D'amor vie più destando in lor faville.

Coro. E perdente fia l'Inferno
Contro al Cielo un'altra volta,
Or che lite, in ver non molta,
Chi dell'uom s'abbia il governo,
Dà la palma al vincitor?
Poca gloria il vincer fora,
Che per l'uom l'Inferno è fatto:
Ma soffrire, a nessun patto,
Non vogliam ch'ei lotti ancora;
Saria troppo a noi disnor.

Belzebù. Possente re del tenebroso Abisso,
Poichè a consiglio i tuoi ministri or chiami,
Certo, udir tu l'ignudo vero brami;
Ond'io dirtelo appieno in core ho fisso.
Dacchè tu sotto le serpentee spoglie
La debil donna al grave error traesti,
Sgombrar sì tosto di lassù, mal festi;
Tel provi il pianto, ch'or da noi sen coglie.
Vince, chi dura. A sottentrarti in terra
Se niun tra noi tu giudicavi degno,
Men ratto il piè ritorcere al tuo regno
Dovevi tu, se il mio parer non erra.
Ma, e chi lasciavi a sostener tal pugna,
Che l'uom di colpa in colpa strascinasse?
Il sol Peccato; quasi ei sol bastasse,
Quando a lui nostra forza non si aggiugna.
Ben di Superbia egli a te nacque, e tutti
Ei chiude in sè d'ogni mal'opra i semi:
Ma quindi appunto i mezzi in lui fian scemi
Per far che l'uom pieno un delitto frutti.
O legïone di Demonj in armi
Dovea dunque sgombrargli il varco a forza;
O mandar si dovea, sott'altra scorza,
Peste maggior con lusinghieri carmi.

Coro. Ben dice il nostro
Gran Belzebù.
O forza vera,
O fraude intera,
D'ogni alto mostro
Vittoria fu.
Ben dice il nostro
Gran Belzebù.

Mammona. Perchè a vittoria = mandar tue squadre,
Se da meno sudore uguale gloria
Può ridondartene, = almo gran Padre?
Tiene una livida = gemma lo Inferno,
Al cui mostrarsi ognun di noi si abbrivida;
Di fera Invidia = l'alito eterno.
Quella terribile, = che noi dal Cielo
Precipitò nel fuoco inestinguibile,
All'uom mortifera, = porti il rio gelo.
Essa, col placido = mentito aspetto,
Gli farà il cor fin da radice fracido;
Essa, iniquissimi = l'animo e il petto.

Coro. Esci, esci, Invidia pallida,
Dalla chiostra tua squallida:
Vanne, del Cielo a scorno,
Lassù il sereno giorno
Ad offuscar.

Una voce del Coro. Teco arreca gli orribili
Serpi tuoi gelidi,
Che coi lor sibili
Fan l'aure tremar.
L'irto tuo crine fasciane,
Lo sen riempine,
E alcuni lasciane
Tue vesti affibbiar.

Cori. Esci, esci, Invidia pallida,
Dalla chiostra tua squallida.

Altra voce del C. Con sua lurida teda,
La Discordia preceda
I tuoi passi a rischiarar;
Rechi essa fiele e sangue,
Se mai tua rabbia langue,
Per poterti dissetar.

Coro. Vanne, del Cielo a scorno,
Lassù il sereno giorno
Ad offuscar

Altra voce del C. Già il suo fiato, gelato, ammorbato,

Da sua chiostra alla nostra ne mostra
Procedente l'alitar.
Ecco viene; ecco viene, ella tiene
Un serpente, morente, fra 'l dente,
Che il finisce di sbranar [1].

Astarotte. Questa, sì, questa, al di cui giunger farsi
Muto e tremante il gran Concilio veggo;
Questa in terra da noi debb'or mandarsi:
Che s'io nel libro del *Sarà* ben leggo,
Costei mai più dal fianco dell'uom torre
Non si vorrà, nè palma altra raccorre.
Più può sol essa, che a migliaja accolte
Legïoni vestite tutto ferro:
E in disgombrarne le tartaree volte,
Col crearla d'Inferno in terra sgherro,
Doppio guadagno fa la eterna notte,
E in un dell'uomo le speranze ha rotte.
Ma vuolsi aggiunger anco a lei la sorda
Figlia seconda del re nostro, Morte:
Quella, che invan qui sta di prede ingorda,
Poichè il suo artiglio fia nell'uom sol forte:
Quella, che in terra ognora il crudo morso
Pascer sol debbe, e non lentar mai corso.
Dietro ai passi d'Invidia, esca, ed accarni
Con sua gialla spolpata mano adunca
L'uom, che ancor non la vide, e il squatri e scarni.
La terra omai di messe tal si ingiunca;
Nè d'uman sangue la terra è satolla,
Se da radice pria svelta non crolla.

Coro. Morte, Morte, a dischiuder le porte
Dell'Inferno doloroso,
Vanne in terra, ed afférravi forte
Quel vermetto sì orgoglioso,
Che sua sorte — ancor tutta non sa.
Vanne, o Morte, — in terra va.

La Morte. Chi mi chiama?
Dove sono?
Dove vo?
Chi tonò?
Che farò?
Chi mi sfama?

Coro. Morte, Morte, a dischiuder le porte

[1] Silenzio universale. — S'inoltri lentamente l'Invidia, mentre tutti i Personaggi ed il Coro si tacciono.

Dell'Inferno doloroso,
Vanne, o Morte, in terra va.

a Morte. Si farà.
La mia falce,
La clessidra,
Ed ogn'Idra
Farò calce.
In terra vo. [1] —
Chi, chi tonò?

ucifero. Figlia, quel che l' orecchia ora t' introna
Alto fragor, è del mio popol grido,
A cui pur anco il mio voler consuona,
Ch'è di spiccarti dal paterno lido.
Va dunque in terra, ed a null'uom perdona:
Ma sempre arreca pria l'ultimo strido
Ai men rei, che con mano accenneratti
Questa, che fida norma ognor saratti.
Entrambe intanto lo squallor natio
Ammantate or di falso e blando aspetto:
Tu dai serpenti, un giovenil tuo brio
Fingi, e in somma beltade un molle petto:
Tu dalla falce, le ignude ossa e il rio
Tuo ceffo appiatta in matronale assetto;
Madre e figlia parrete. Io voi da presso
Seguo lassù, col mio figliuolo, io stesso. —
Sì, Dei d'Inferno, a ritornar mi appresto
Anch'io lassù, col figlio amato al fianco.
Non fia tra voi chi a mia possanza infesto,
Me tacci omai d'imperator non franco:
Mandar potrei tal che al parlare è presto,
Ma che all'oprar saria presto assai manco.
Io vado, vinco, e riedo; al tornar poscia,
Darò a chi 'l merta col disnor l'angoscia.

oro. Viva, viva il nostro re.
In lui senno, in lui coraggio;
Del suo popolo al vantaggio
Sempre sempre intento egli è.
Viva, viva il nostro re.

na voce del Coro. Duci e guerrieri,
Cherubin neri,
Tutti a far corte,
Fin su le porte

[1] Qui si alza un grido universale, che interrompe il cantar della Morte.

Arroventate,
Su, tutti, andate
Dietro al magnanimo
D' Inferno re.

Coro. Viva il magnanimo
D' Inferno re.

ATTO SECONDO.

SCENA I.

Capanna d'Adamo.

ADAMO, EVA.

Eva. Già d'occidente al balzo il sol si appressa,
Eppure ancor non tornano i diletti
Nostri due figli: or che mai fia?

Adamo. Deh! dolce
Amatissima mia consorte e suora,
Deh, di ciò non turbarti! Anco più tardi
Già tornare altre volte li vedemmo.
La greggia nostra, il sai, mercè la tanta
Bontà d' Iddio, si fa di giorno in giorno
Numerosa vieppiù; tal che omai solo
Non è bastante il giovinetto Abele
A frenarla; onde spesso a Cain tocca
Di abbandonar la marra sua nel campo
Del sudor lungo, e andargli ravvïando
I troppo baldi agnelli. Oggi ciò forse
Accadea: non fan quindi ancor ritorno.

Eva. E ciò appunto contristami. È sì fievole
Di questo nostro Abele ancor la tempra,
Ch'io sempre temo, per lo strazio grande
Ch'ei tutto giorno fa di se.

Adamo. Che vuoi?
Iddio Signor cel diede, Iddio Signore
Cel serberà. Debol non era ei forse
Anche Caino in sul fiorir suo primo?
Ed ei pur sol, senza fraterno aiuto,
La custodiva.

Eva. È vero; ma di tanto
Era minor la greggia nostra allora.
Adamo. Ma in somma, poi ch'egli è voler sovrano
Che in immenso propaghisi la nostra
Prosapia; or vuolsi, antivedendo, a tutti
Accertar l'esca con industre senno.
Eva. Che mi rammenti, Adamo? ahi me infelice!
Son io cagion del faticoso ingrato
Travaglio lungo, onde a sussister hanno
I tuoi figli e nepoti! Io, mai non porgo
Alla mia bocca il cibo a noi prodotto
Dalle dure fatiche di Caino,
Ch'io non ne pianga, ed in me non mi adiri.
Adamo. Parte di me, più di me stesso cara,
Altro dolor che il tuo sai ch'io non provo.
Pel nostro amor ten prego, a questo amaro
Tosco non dare entro al tuo petto or loco.
Nulla fa invano Iddio. Se così è stato,
Esser così dovea. Nulla a me duole
Il presente esser nostro. Ozio e diletto,
Là nel terrestre Paradiso ameno,
Troppo in ver ci assaliva. Or l'alta speme
Di rieder là, quando che sia; la speme
Di un Paradiso meritar con l'opre,
Che ai nostri orecchi balenava il tuono
Della voce d'Iddio; sprone a laudarlo,
Sprone al ben far, ne sarà quella.
Eva. Adamo,
Oh! qual dolcezza ne' tuoi detti io scorgo;
Qual verità! la voce tua rischiara,
Amabil raggio, e acqueta ogni tempesta
Del mio cuore. Si affaccian molte nubi
A ingombrarmi la mente: un sol tuo sguardo,
In cui d'amore e d'innocente gioja
Scintilla il puro, ogni mio duol dilegua.
Se tu sapessi, con quanto piacere,
Per te, pei figli, io m'affatichi...
Adamo. Io scerno
Te dal non tuo fallir, Eva mia dolce,
Più che nol pensi, assai. Quel che ci apponi
Candido latte alla frugale mensa,
Candido è men del tuo tenero cuore.
Io chiedo sempre una figliuola a Dio,
Che te somigli, onde altre figlie poscia
Nascan beando i pronipoti nostri,

Come tu fai beato me.

Eva. La bramo
Io, più di te: compagna a me di sesso,
« Figlia negli anni, ed in amor sorella »
Sarammi, io spero: e l'indole sua mite
Pari fia (così prego) alla leggiadra
Indole amabil del mio Abele.

Adamo. Ognora
Più per Abel che per Caino madre
Ti vai mostrando: or, perchè fia?

Eva. Tra queste
Mie braccia Abele io l'ultimo portava;
Ei quindi in me più tenerezza desta:
Non già più amore. È ver, che s'io d'entrambi
Madre non fossi, un non so che in Abele
Di più innocente e docile, più forza
Fariami al cor, che il ruvido maschio aspro
Contegno di Caino. Or dimmi; un certo
Non so qual tetro inesplicabil segno,
Come se fosse una nube di sangue,
Non ti sembr'egli pur tra ciglio e ciglio
Veder scolpito di Caino in fronte?

Adamo. Occhi ho di padre: in ambo, un figlio scorgo:
Deh! col mio sguardo omai tu pur li mira.
Col vivo esempio di virtude, al bene
Indirizziamli noi. Tardo al ben fare
Non fu Cain finora: il padre intanto
Veglia sovr'esso sempre. Eccolo, agli anni
Bollenti è giunto, ove, leon feroce,
Rugge indomito l'animo. Ben io,
Ben la rimembro l'inquïeta fiamma,
Ch'entr'ogni vena allora mi scorrea:
Eppure allor tenea sovra il mio capo,
Ben altro padre, il Creator, la mano:
Mia norma e fren, l'Onnipossente allora.
Per quanto il può mia debolezza, in opra
Tutto porrò per trarlo al retto. Agguaglia
Fra lor tu intanto, come ognora il festi,
Ed i precetti ed i materni amplessi,
Quasi fosser sol uno. — Eccoli appunto.

SCENA II.

CAINO, ABELE, ADAMO, EVA.

Eva. Oh figli miei! perchè indugiaste tanto?
Perchè tenerci in angoscia sì a lungo?
Abele. Madre amata, perdonaci; cagione
Di ciò son io.
Caino. Tu 'l vedi: in collo io porto
Quest'agnellina.
Abele. È la diletta mia.
Sempr'ella fugge: è vispa troppo: in una
Ripid'erta scoscesa oggi tant'oltre
Intricavasi, ch'ella nel burrone
Iva giù giù...
Caino. Sì, che a gran pena e rischio
Vi si potea per prenderla poi scendere.
Abele. Tu, vi scendevi; io, non l'osava.
Caino. È salva.
Abele. Ma in questa spalla è gravemente offesa;
Poverina! e lamentasi...
Caino. Più male
Hai tu di lei: via! non dolerti, o dolce
Abele mio; vo' farle un caldo impiastro
D'erbe e di latte, e l'avrai sana tosto.
Ma poi di viminetti un guinzaglino
Ti tesserò, perchè tu ben l'affreni.
È petulante troppo: così sempre
L'avrai sott'occhio, e meglio l'altre tutte
Custodirai con tuo diletto.
Adamo. O figli,
In voi mi bèo: l'udir quei puri accenti,
Fraterni tanto, immensa gioja spande
Nel mio paterno cuore. O tu, che tanta
Del tuo minor fratello cura prendi,
Benedetto sii tu! Così prendeva
Di te, quand'eri fanciullino, io cura.
Nei campi e boschi, il tuo fratello, o Abele,
È il tuo padre secondo.
Abele. E tale io 'l tengo,
E il sa ben egli. Ah! se sapessi, o padre,
Quanta fatica egli ha per me, per questo
Lascivo gregge mio! mi scoppia il core,
D'esser costretto a sturbarlo sì spesso.

Caino. Taci, via: che siam noi, se non sol uno?
Tu crescerai: s'imbrunerà il tuo mento;
S'inforzerà il tuo braccio, e allor nel duro
Campo a me pur soccorrerai; mentr'altri
Fratelli nostri (che assai ne speriamo,
Come il padre ci disse) al gregge allora
Attenderanno.

Eva. Adamo, ecco allestita
Già la cenetta nostra. Amati figli,
Via, venite; posatevi; sediamoci;
Tosto che il padre avrà, d'Iddio nel nome,
Benedetta quest'esca ch'ei ci dona.

Adamo.[1] Almo Padre celeste,
Che invisibil ci vedi,
Deh! tua presenza a queste
Gioje nostre concedi.
Te, quando spunta il sole,
Te, quando a mezzo è il corso,
Te, quando il cela
Dell'alto monte il dorso;
Te sempre invoca e vuole,
Chi un nulla fora senza tua tutela.

Tutti quattro. Almo Padre celeste,
Che invisibil ci vedi,
Deh! tua presenza a queste
Gioje nostre concedi.

Adamo. Or sediamo, e pasciamoci; or, che ognuno
Si è procacciato il vitto suo coll'opra.
Voi, giovinetti, al certo, più che stanchi
Sarete anco affamati. Ad essi pria
Dunque ministra, o donna.

Eva. Oggi v'ho fatto,
Dolci miei figli, un ritondetto impasto
Di farina e di latte, in su le vive
Brage indurato: eccoven parte: io spero
V'abbia a piacer; gustatelo, e daravvi
Forza ben altra.

Abele. Oh buono! oh, madre mia,
Quant'è mai dolce e buono! e come ha nome?
Io nol saprei: mai non cen desti.

Caino. Or tieni,
Fratellino; quest'altro anco tu mangia.

[1] Adamo, siccome attor tragico, e non cantore, reciterà questi versi lirici con intonazione più pomposa degli altri, e cantilena lirica, senza pur cantare.

Eva. No, no; che non è giusto: tu lavori
Più assai di lui; dei più gran parte averne.
Caino. Più che in mangiarlo io stesso, assai più godo
Nel darlo a lui.
Abele. Tu sei pur buono. O madre,
Piglio, o non piglio? ei mel vuol dare; e tanto
Mi piace, e tanto...
Adamo. Via; l'abbia Abelino:
E a te, figliuolo, in contraccambio voglio
Dar questa pera: ell'è di quelle appunto
Da me innestate: to'; vedi bellezza!
La ti riempie ambe le mani quasi:
Mangiala tu, per amor mio.
Caino. Che grato,
Che prezïoso succo! ma vo' darne
Anco ad Abele uno spicchietto.
Eva. Oh! mira
Ghiottarello: mai cosa ei non rifiuta.
Abele. Io? gli obbedisco in tutto come a padre.
Eva. Sei pur vezzoso!
Adamo. Benedetti entrambi!
Siete i nostri occhi voi; sarete i fidi
Bastoni un dì della nostra vecchiaja.
Abele. Ma, che cosa è questa vostra vecchiaja,
Di cui sì spesso favellare io v'odo?
Adamo. Ah, figlio! ell'è tutto il contrario, in tutto,
Di quello ch'or sei tu. Giorno per giorno,
Alla tua forza, alla bellezza tua,
Alla statura, all'intelletto, al senno,
Alcuna cosa sempre ti si accresce:
Così, giorno per giorno, alcuna cosa
Di queste tutte scemasi ed annullasi
Nei genitori tuoi.
Abele. Ma, donde avviene?
Voi, che pur siete sì benigni, e tanto
Ci amate, voi pur crescere dovreste
In ogni cosa, e più di noi.
Adamo. Vedevi,
Abel, tu mai, nello spuntar dell'alba,
Al primo uscir dalla capanna nostra,
Vedevi mai la rosa, pregna tutta
Di notturna benefica rugiada,
Star tumidetta aspettando che il sole,
Almo apritor delle sue foglie, irraggi?
Abele. Oh! questo sì vedeva io spesso, ed anzi

Caino. Taci, via: che siam noi, se non sol uno?
Tu crescerai: s'imbrunerà il tuo mento;
S'inforzerà il tuo braccio, e allor nel duro
Campo a me pur soccorrerai; mentr'altri
Fratelli nostri (che assai ne speriamo,
Come il padre ci disse) al gregge allora
Attenderanno.

Eva. Adamo, ecco allestita
Già la cenetta nostra. Amati figli,
Via, venite; posatevi; sediamoci;
Tosto che il padre avrà, d'Iddio nel nome,
Benedetta quest'esca ch'ei ci dona.

Adamo.[1] Almo Padre celeste,
Che invisibil ci vedi,
Deh! tua presenza a queste
Gioje nostre concedi.
Te, quando spunta il sole,
Te, quando a mezzo è il corso,
Te, quando il cela
Dell'alto monte il dorso;
Te sempre invoca e vuole,
Chi un nulla fora senza tua tutela.

Tutti quattro. Almo Padre celeste,
Che invisibil ci vedi,
Deh! tua presenza a queste
Gioje nostre concedi.

Adamo. Or sediamo, e pasciamoci; or, che ognuno
Si è procacciato il vitto suo coll'opra.
Voi, giovinetti, al certo, più che stanchi
Sarete anco affamati. Ad essi pria
Dunque ministra, o donna.

Eva. Oggi v'ho fatto,
Dolci miei figli, un ritondetto impasto
Di farina e di latte, in su le vive
Brage indurato: eccoven parte: io spero
V'abbia a piacer; gustatelo, e daravvi
Forza ben altra.

Abele. Oh buono! oh, madre mia,
Quant'è mai dolce e buono! e come ha nome?
Io nol saprei: mai non cen desti.

Caino. Or tieni,
Fratellino; quest'altro anco tu mangia.

[1] Adamo, siccome attor tragico, e non cantore, reciterà questi versi lirici con intonazione più pomposa degli altri, e cantilena lirica, senza pur cantare.

Eva. No, no; che non è giusto: tu lavori
Più assai di lui; dei più gran parte averne.
Caino. Più che in mangiarlo io stesso, assai più godo
Nel darlo a lui.
Abele. Tu sei pur buono. O madre,
Piglio, o non piglio? ei mel vuol dare; e tanto
Mi piace, e tanto...
Adamo. Via; l'abbia Abelino:
E a te, figliuolo, in contraccambio voglio
Dar questa pera: ell'è di quelle appunto
Da me innestate: to'; vedi bellezza!
La ti riempie ambe le mani quasi:
Mangiala tu, per amor mio.
Caino. Che grato,
Che prezïoso succo! ma vo' darne
Anco ad Abele uno spicchietto.
Eva. Oh! mira
Ghiottarello: mai cosa ei non rifiuta.
Abele. Io? gli obbedisco in tutto come a padre.
Eva. Sei pur vezzoso!
Adamo. Benedetti entrambi!
Siete i nostri occhi voi; sarete i fidi
Bastoni un dì della nostra vecchiaja.
Abele. Ma, che cosa è questa vostra vecchiaja,
Di cui sì spesso favellare io v'odo?
Adamo. Ah, figlio! ell'è tutto il contrario, in tutto,
Di quello ch'or sei tu. Giorno per giorno,
Alla tua forza, alla bellezza tua,
Alla statura, all'intelletto, al senno,
Alcuna cosa sempre ti si accresce:
Così, giorno per giorno, alcuna cosa
Di queste tutte scemasi ed annullasi
Nei genitori tuoi.
Abele. Ma, donde avviene?
Voi, che pur siete sì benigni, e tanto
Ci amate, voi pur crescere dovreste
In ogni cosa, e più di noi.
Adamo. Vedevi,
Abel, tu mai, nello spuntar dell'alba,
Al primo uscir dalla capanna nostra,
Vedevi mai la rosa, pregna tutta
Di notturna benefica rugiada,
Star tumidetta aspettando che il sole,
Almo apritor delle sue foglie, irraggi?
Abele. Oh! questo sì vedeva io spesso, ed anzi

Anco osservava, al ritornar la sera,
Che inaridita e mezz'arsa e inchinata
Ell'era; e mezza appena, il giorno appresso;
E il terzo dì, non v'era più.

Adamo. Vedesti,
Figlio mio, ciò che dopo alquanti soli
Addiverrà del viver mio, di quello
Della tua madre.

Abele. Oh cielo! e verrà giorno,
Ch'io cercherovvi, e che in nessuna parte
Non troverò i miei buoni genitori,
Mai più?

Adamo. Mi sforza al pianto (ohimè!) con questo
Suo innocente parlare. Ah! che mai femmo,
Eva mia, che mai femmo?

Caino. Or, di che piangi,
Padre amato?

Abele. E la madre anch'ella, (oh Dio!)
Si asconde il viso lagrimando. Ah! forse
Co' miei detti vi spiacqui? or, perdonatemi,
Più non sarò con domande importuno.

Adamo.[1] Di me non duolmi; io meritai pur peggio:
Questi innocenti, dolgonmi. Deh, quale
Immenso bene il mio fallir lor toglie! —

Caino. Taciamci, o Abele. Il genitor favella,
Grave e pensoso, con se stesso.

Adamo. O figli,
Già s'inoltra la notte; ite al riposo:
Vi benedice il padre: in Dio felici
Dormite voi. Su la nascente aurora,
Io desterovvi dal fraterno strato.
Dormite or queti nel sonno profondo
Dell'amena innocenza.

Abele. Andiam; che omai
Dalla stanchezza, io più non posso.

Caino. Andiamo.
Ma tu pur, madre, pria dei benedirci.

Eva. Ed abbracciarvi, amati figli, a un tempo.[2]

[1] Da se.

[2] Si ritirano i figli verso lo strato loro, opposto a quello che occuperanno poi Eva ed Adamo, dopo le ultime parole dell'atto.

SCENA III.

ADAMO, EVA.

Adamo. Eva, dimmi, co' figli mai parola
Facevi tu del mio perduto bene?
Eva. Mai non la fei: tu l'inibisti: io tacqui.
Adamo. Ed io, mal cauto, e da mia doglia vinto,
Io quasi or dianzi mi tradiva. Ah, noto
Mai non sia lor tal fatto! io tema avrei,
Ch'essi perciò ci amasser meno. Or, vieni;
Posiam noi pure. — Onnipossente Padre,
Deh, su noi l'occhio tuo sempre mai vegli!

ATTO TERZO.

SCENA I.

Notte. — Capanna d'Adamo.

LUCIFERO, IL PECCATO, L'INVIDIA, LA MORTE, DEMONJ.
ABELE E CAINO DORMIENTI, ADAMO ED EVA DORMIENTI.

Lucifero. Dove sono or quegli Angioli celesti,
Sempre a scacciarci presti?
Il Peccato. Al tuo venir fors'essi spaventati,
Diedero il dorso...
Lucifero. E fur ben consigliati.
Ma tosto, or tosto, pria che d'altri armati
Traggan soccorso,
Che ponga al nostro ardire un duro morso,
Facciasi l'alto effetto.
Coro di D. Invidia, Morte, all'uomo ogni diletto
Attoscate, troncate, sbarbate:
Ogni suo ben passato oggi si stempre;
E qual ci nasce, abbia onde pianger sempre.
Coro di Lucifero, Peccato, Invidia e Morte.
Sì, s'attoschi, si tronchi, si sbarbi
Ogni suo bene.
Coro di D. Il fior d'Inferno viene

Anco osservava, al ritornar la sera,
Che inaridita e mezz'arsa e inchinata
Ell'era; e mezza appena, il giorno appresso;
E il terzo dì, non v'era più.

Adamo. Vedesti,
Figlio mio, ciò che dopo alquanti soli
Addiverrà del viver mio, di quello
Della tua madre.

Abele. Oh cielo! e verrà giorno,
Ch'io cercherovvi, e che in nessuna parte
Non troverò i miei buoni genitori,
Mai più?

Adamo. Mi sforza al pianto (ohimè!) con questo
Suo innocente parlare. Ah! che mai femmo,
Eva mia, che mai femmo?

Caino. Or, di che piangi,
Padre amato?

Abele. E la madre anch'ella, (oh Dio!)
Si asconde il viso lagrimando. Ah! forse
Co' miei detti vi spiacqui? or, perdonatemi,
Più non sarò con domande importuno.

Adamo.[1] Di me non duolmi; io meritai pur peggio:
Questi innocenti, dolgonmi. Deh, quale
Immenso bene il mio fallir lor toglie! —

Caino. Taciamci, o Abele. Il genitor favella,
Grave e pensoso, con se stesso.

Adamo. O figli,
Già s'inoltra la notte; ite al riposo:
Vi benedice il padre: in Dio felici
Dormite voi. Su la nascente aurora,
Io desterovvi dal fraterno strato.
Dormite or queti nel sonno profondo
Dell'amena innocenza.

Abele. Andiam; che omai
Dalla stanchezza, io più non posso.

Caino. Andiamo.
Ma tu pur, madre, pria dei benedirci.

Eva. Ed abbracciarvi, amati figli, a un tempo.[2]

[1] Da se.

[2] Si ritirano i figli verso lo strato loro, opposto a quello che occuperanno poi Eva ed Adamo, dopo le ultime parole dell'atto.

SCENA III.

ADAMO, EVA.

Adamo. Eva, dimmi, co' figli mai parola
Facevi tu del mio perduto bene?
Eva. Mai non la fei: tu l'inibisti: io tacqui.
Adamo. Ed io, mal cauto, e da mia doglia vinto,
Io quasi or dianzi mi tradiva. Ah, noto
Mai non sia lor tal fatto! io tema avrei,
Ch'essi perciò ci amasser meno. Or, vieni;
Posiam noi pure. — Onnipossente Padre,
Deh, su noi l'occhio tuo sempre mai vegli!

ATTO TERZO.

SCENA I.

Notte. — Capanna d'Adamo.

LUCIFERO, IL PECCATO, L'INVIDIA, LA MORTE, DEMONJ.
ABELE E CAINO DORMIENTI, ADAMO ED EVA DORMIENTI.

Lucifero. Dove sono or quegli Angioli celesti,
Sempre a scacciarci presti?
Il Peccato. Al tuo venir fors'essi spaventati,
Diedero il dorso...
Lucifero. E fur ben consigliati.
Ma tosto, or tosto, pria che d'altri armati
Traggan soccorso,
Che ponga al nostro ardire un duro morso,
Facciasi l'alto effetto.
Coro di D. Invidia, Morte, all'uomo ogni diletto
Attoscate, troncate, sbarbate:
Ogni suo ben passato oggi si stempre;
E qual ci nasce, abbia onde pianger sempre.
Coro di Lucifero, Peccato, Invidia e Morte.
Sì, s'attoschi, si tronchi, si sbarbi
Ogni suo bene.
Coro di D. Il fior d'Inferno viene

I caparbj
A disfar.
Sì, s'attoschi, si tronchi, si sbarbi
Ogni suo bene.

Lucifero. Senza tremar.

Tutti. Senza tremar.
Ogni, ogni bene,
Senza tremar.

L'Invidia. Ecco mia preda: questi,
Che qui supino dorme:
Truci in volto ha le forme,
Vada, vada, e si annesti
Seco, ed al cor ben ben se gli avviticchi,
Questa mia serpe, e gliel rosicchi a spicchi.

La Morte. A me quest'altro piace,
Che al di lui fianco giace.
Piace a me la gioventù:
Segnare il vo'.
Dormi, dormi pur tu;
Doman tuo sangue tutto io mi berrò.
Sì, giovincel; da te
Principierà 'l mio esser, che non è.
Quanto ne piangerà
Quell'altra coppia, che sen dorme or là!

Lucifero. Già già il sottile serpentel tuo livido
Sovra Caino strisciasi,
E in mezzo al cor gli pianta il fero brivido.
Già d'Abele il destino irrevocabile
Sul di lui volto stampasi:
Niun può torlo a tua falce inesorabile.
Ben feste, o figlie, l'alto dover vostro:
Quel che a far vi rimane, al fatto, è poco.
Or visibili, or no; talor col nostro,
Talor col finto aspetto, in ogni loco,
Or da lunge, or da presso, omai si debbe
Sempre osservar da nui,
Se alcun di questi dui
Il suo calice amaro appien non bebbe.
Sgombriamo intanto: non è lunge il giorno:
Lasciam ch'entri la luce, ed esca il sonno.
Pria che in questi mortali occhi ritorno
Faccia dei sensi l'oziöso donno,
Per lo gran pianto saran consumati.
Sgombriamo, or sì; armati
Sempre aggiriamci a queste soglie intorno.

SCENA II.[1]

CAINO, E GLI ALTRI, DORMIENTI.

Che fu? che fu?... Son io ben desto?... Or, donde,
Dond'è che il sonno, anzi il venir dell'alba,
Già mi abbandona? è notte ancora. Il sonno,
Fors'io mercato col sudor diurno
Non mel sono abbastanza?... Ecco, questi altri
Dormir frattanto placidi. E che fanno,
Che fan costor poscia svegliati, e sorti
Dalle lor foglie morbide? Caino,
Caino fa; tutto, Caino: e il caro,
E l'occhio pur dei genitori, è Abele.
Mi si vorria ciò ascondere, ma indarno.
Pur troppo io 'l veggo. A che più stai, Caino,
Fra questa a te nemica gente? — Oh cielo!
Nemici a me il fratel, la madre, il padre?...
Son io ben desto? Or, che diss'io?... Ma quale
Gel, non sentito pria, mi assale il petto?
E come, a un tempo, in mezzo al gelo avvampo
Di subit'ira? Or, che diss'io?... Ben dissi:
Questo nido d'ingrati io, sì, per sempre,
Lasciarlo vo'. Saprò ben io, con questo
Robusto braccio, da me solo, e vitto
Procacciarmi, e quïete. Ah! fra noi troppo
Fur disuguali i patti: or si ricompri
Col mio sudor mia libertade almeno.
Vieni, o tu, dura marra, a me ne vieni
Compagna tu; fiera nessuna io temo,
Di te munito: o marra, arme, e ricchezza,
E del retaggio mio paterno sola
Parte a me sii. Più starmi io qui non posso:
A viva forza, una invisibil mano
Fuor mi strascina. Vadasi. Non posso
Veder più, no, costoro tutti immersi
Placidamente in usurpato sonno.
Ch'io mai più non li vegga! mai, mai più.

Spariti tutti i Demonj, Caino destatosi balza dallo strato.

I caparbj
A disfar.
Sì, s'attoschi, si tronchi, si sbarbi
Ogni suo bene.

Lucifero. Senza tremar.

Tutti. Senza tremar.
Ogni, ogni bene,
Senza tremar.

L'Invidia. Ecco mia preda: questi,
Che qui supino dorme:
Truci in volto ha le forme,
Vada, vada, e si annesti
Seco, ed al cor ben ben se gli avviticchi,
Questa mia serpe, e gliel rosicchi a spicchi.

La Morte. A me quest'altro piace,
Che al di lui fianco giace.
Piace a me la gioventù:
Segnare il vo'.
Dormi, dormi pur tu;
Doman tuo sangue tutto io mi berrò.
Sì, giovincel; da te
Principierà 'l mio esser, che non è.
Quanto ne piangerà
Quell'altra coppia, che sen dorme or là!

Lucifero. Già già il sottile serpentel tuo livido
Sovra Caino strisciasi,
E in mezzo al cor gli pianta il fero brivido.
Già d'Abele il destino irrevocabile
Sul di lui volto stampasi:
Niun può torlo a tua falce inesorabile.
Ben feste, o figlie, l'alto dover vostro:
Quel che a far vi rimane, al fatto, è poco.
Or visibili, or no; talor col nostro,
Talor col finto aspetto, in ogni loco,
Or da lunge, or da presso, omai si debbe
Sempre osservar da nui,
Se alcun di questi dui
Il suo calice amaro appien non bebbe.
Sgombriamo intanto: non è lunge il giorno:
Lasciam ch'entri la luce, ed esca il sonno.
Pria che in questi mortali occhi ritorno
Faccia dei sensi l'ozïoso donno,
Per lo gran pianto saran consumati.
Sgombriamo, or sì; armati
Sempre aggiriamci a queste soglie intorno.

SCENA II.[1]

CAINO, E GLI ALTRI, DORMIENTI.

Che fu? che fu?... Son io ben desto?... Or, donde,
Dond'è che il sonno, anzi il venir dell'alba,
Già mi abbandona? è notte ancora. Il sonno,
Fors'io mercato col sudor diurno
Non mel sono abbastanza?... Ecco, questi altri
Dormir frattanto placidi. E che fanno,
Che fan costor poscia svegliati, e sorti
Dalle lor foglie morbide? Caino,
Caino fa; tutto, Caino: e il caro,
E l'occhio pur dei genitori, è Abele.
Mi si vorria ciò ascondere, ma indarno.
Pur troppo io 'l veggo. A che più stai, Caino,
Fra questa a te nemica gente? — Oh cielo!
Nemici a me il fratel, la madre, il padre?...
Son io ben desto? Or, che diss'io?... Ma quale
Gel, non sentito pria, mi assale il petto?
E come, a un tempo, in mezzo al gelo avvampo
Di subit'ira? Or, che diss'io?... Ben dissi:
Questo nido d'ingrati io, sì, per sempre,
Lasciarlo vo'. Saprò ben io, con questo
Robusto braccio, da me solo, e vitto
Procacciarmi, e quïete. Ah! fra noi troppo
Fur disuguali i patti: or si ricompri
Col mio sudor mia libertade almeno.
Vieni, o tu, dura marra, a me ne vieni
Compagna tu; fiera nessuna io temo,
Di te munito: o marra, arme, e ricchezza,
E del retaggio mio paterno sola
Parte a me sii. Più starmi io qui non posso:
A viva forza, una invisibil mano
Fuor mi strascina. Vadasi. Non posso
Veder più, no, costoro tutti immersi
Placidamente in usurpato sonno.
Ch'io mai più non li vegga! mai, mai più.

Spariti tutti i Demonj, Caino destatosi balza dallo strato.

SCENA III.

RIAPPARISCONO LUCIFERO E L'INVIDIA.

Lucifero. Sieguilo, sieguilo, troppo a lui manca
Dell'ira orribile, che il de' pur rodere;
Sieguilo, sieguilo; tutto lo abbranca.
L'Invidia. L'orme sue più non lascio:
Ma per noi la cerasta
Opra intanto, e gli guasta,
Tutto in un fascio,
Ed occhi, ed alma, e senno, e cuore, e mente.
Lucifero. Sola, tu dunque, or basta
Presso colui: presso quest'altra gente
Quanto più posso intanto
Starò, di negra nube entro l'ammanto.

SCENA IV.

ADAMO, EVA, ABELE; LUCIFERO, IN UNA NUBE.

Adamo.[1] Figli, su, su: dolci miei figli, assai
Al riposo donaste. È tempo, è tempo
Di render grazie, e cantar lodi a Dio,
Pria ch'all'opra torniate... Ma, che veggio?
Sorto è Caino già? sollecito egli,
Più che il padre? Fors'io più dell'usato
Indugiavami? eh! no: comincia appena
Ora una dubbia luce a muover guerra
All'aer nero. — Ove sei tu, Caino?
Caino, ove sei tu? — Nè pur sua marra
Ritrovo al loco consueto! all'opra
Ito egli già? ma, senza Abele? e pria
Ch'io l'abbracciassi e lo benedicessi?
Parmi, ed è, cosa non possibil... Eva,
Vieni; e tu pure a rintracciar Caino
Aiutami.
Eva. Che fia? là più non giace
D'Abele al fianco?
Adamo. No; nè, intorno intorno
Perch'io più volte ad alta voce il chiami,
Ei mi risponde.

[1] Sorgendo dallo strato.

Eva. Ah! mi spaventa questo.
Senza il fratel non suole egli mai passo
Muover; e molto men, pria che raggiorni.
Chi sa in qual'ora uscisse? udiam se Abele
Nulla ne sa. Svegliati, o figlio; destati,
Chè n'è ben tempo.

Abele.[1] Oh madre! ah, tu mi salva:
Questa tua voce a un rio mostro m'invola:
Salvami, o madre, salvami.

Eva. Che parli?
Che hai tu visto? che temi?

Adamo. Oh Dio! quest'alba
D'infausto giorno messaggiera infausta
Sorger mi pare.

Eva. Or, ti rinfranca, o figlio:
Della tua madre tu stai fra le braccia.
Di che paventi? ansante...

Abele. Oh madre!... Appena
Ora, ed a stento, gli occhi mi si sgombrano
Da una nera caligine... Ritrovo
Or lena un poco.

Adamo. Onde mai tale e tanto
Affanno?...

Abele. I sogni miei, che m'eran sempre
Piacevoli e dolcissimi, mi furo
Orrida angoscia in questa notte intera.
E appunto ora, quand'io della tua voce
Udendo il suono in piè balzava, appunto
Or mi parea di star là nella cupa
Grotta del fonte; e che, mentr'io nell'onde
Limpide e fredde, per trar di mie vene
Del sol l'arsura, entrambe diguazzava
Le ignude braccia in giù spenzolato,
Di sotto l'acqua a un tratto un mostro in su
Per pigliarmi scagliavasi; e all'indietro
Io supino cadea. Poi mi pareva
Veder fuggire il mio timido gregge,
Come inseguíto; e d'un'ignota fiera,
Che lo si sbrana, gli urli, e de' miei fidi
Agnellini i più cari, udiva i gemiti:
Ond'io, Caino, a tutto andar, Caino,
Gridava; ed ei non rispondeva. Ed io,
Per dare ajuto al gregge mio, correa,

[1] Balzato in piedi, corre fra le braccia della madre.

E correa sempre più. Ma il mostro appena
Vedemi, lascia gli agnellini, e corre
A spalancata gola addosso a me;
Con gli occhi come fiamma: ed è sei tanti
Del nostro maggior cane; e già mi addenta. —
Oh Dio! qual gelo mi sentiva! Ed ecco,
Odo la voce tua, madre; e mi trovo
Fra le tue braccia.

Adamo. E sorger non sentivi
Dal fianco tuo Caino?

Abele. Io, no. Ma forse
Non vi giace egli più, là dov'egli era
Quand'ambo ci corcammo?

Eva. Ecco, del tutto
Sorta è l'aurora. Inchiniamoci all'alto
Onnipossente nostro Padre: ei solo
D'ogni mal nostro è sanator: sol egli
Sgombrar ci può d'ogni terrore i petti.

Adamo. Bramo adorar pur io, ma un non so quale
Ostacol sento a mie preci frapporsi,
E muto farmi. Eppur, sa Dio se in esso
Confido io sempre, e solo in esso! Or dimmi,
Eva, l'anima tua giace ella pure
In cotal torpidezza? ovver sol io
Assalito ne sono?

Eva. Oh! mira: vedi
Nube là, tutta negra, fuor che il lembo,
Ch'ell'ha come di sangue? una simíle
Ne vidi io già, ma non terribil tanto,
Nel dì, nell'ora che assalirmi venne
Quel maladetto ingannator serpente.
Ahi noi miseri! ohimè! qualche gran danno
Or ci sovrasta.

Abele. Oh! spaventati or dunque
Siete pur voi dal sogno mio? Siam tutti
In tanta angoscia, e il fratel ci abbandona?
Volo in traccia di lui. Deh! v'indugiate
A porger preghi a Dio, finchè con esso
Io qui tornato, rïuniti tutti
Compier possiamo il dover sacro. Io tosto
Lo troverò: certo, è nel campo; e forse
Di qualche ajuto or gli fa d'uopo. Un qualche
Tetro sogno lui forse anco strappava
Dall'inquïeto strato.

Adamo. Chi sa! forse

Ell'è così. Ma sia che vuol, ben parli,
Figliuol mio; non conviensi al dì dar capo,
Senza aver tutti, rïuniti, ad una
Voce invocato Iddio. Va, corri e torna.

Eva. Solo un istante, o figlio; ch'io t'abbracci
Pria ben bene. Or va pure, e presto presto
Col fratel torna: e digli che noi stiamo
In un mortale affanno per lui solo.
Sii sollecito, sai?[1] — Deh, come ratto!...
Par ch'ali snelle al lieve piede impenni.

SCENA V.

ADAMO, EVA, POI LA VOCE D'IDDIO.

Adamo. Oimè! mal femmo di lasciar soletto
Andarne il garzoncello...

Eva. Ah! sì...

Adamo. Ma come
Or ci penso io soltanto? Richiamarlo...
Ma, lungi è troppo. E s'io il seguissi?... Oh cielo!
Te lascierei... Ma donde in me sì fera
Perturbazione insolita?

Eva. Seguiamlo
Piuttosto entrambi.

Adamo. E che saria, se poscia
Per altra via fors'essi desser volta,
E noi qui non trovassero? nè loro
Ritrovassimo noi? tu 'l vedi; a doppia
Angoscia ci esporremo. In Dio frattanto
Speriamo: in breve...

Eva. Ah! ch'io nel cor mi sento
Inspiegabili moti; smisurata
Malinconia mi opprime: il pianto, or dianzi
Nell'abbracciare Abele, mi s'apriva
Strada per gli occhi a forza: parea quasi,
Ch'io l'abbracciassi per l'ultima volta,
E il terribil suo sogno!... oh Dio! se mai,
Dio permettente, una tal fiera... Oh! quanto,
Quanto mal festi di non ir tu stesso
Or di Caino in traccia!

Adamo. Amata donna,

[1] All'uscir di Abele sparisce la nube, dentro la quale Lucifero stava.

E correa sempre più. Ma il mostro appena
Vedemi, lascia gli agnellini, e corre
A spalancata gola addosso a me;
Con gli occhi come fiamma: ed è sei tanti
Del nostro maggior cane; e già mi addenta. —
Oh Dio! qual gelo mi sentiva! Ed ecco,
Odo la voce tua, madre; e mi trovo
Fra le tue braccia.

Adamo. E sorger non sentivi
Dal fianco tuo Caino?

Abele. Io, no. Ma forse
Non vi giace egli più, là dov'egli era
Quand'ambo ci corcammo?

Eva. Ecco, del tutto
Sorta è l'aurora. Inchiniamoci all'alto
Onnipossente nostro Padre: ei solo
D'ogni mal nostro è sanator: sol egli
Sgombrar ci può d'ogni terrore i petti.

Adamo. Bramo adorar pur io, ma un non so quale
Ostacol sento a mie preci frapporsi,
E muto farmi. Eppur, sa Dio se in esso
Confido io sempre, e solo in esso! Or dimmi,
Eva, l'anima tua giace ella pure
In cotal torpidezza? ovver sol io
Assalito ne sono?

Eva. Oh! mira: vedi
Nube là, tutta negra, fuor che il lembo,
Ch'ell'ha come di sangue? una simíle
Ne vidi io già, ma non terribil tanto,
Nel dì, nell'ora che assalirmi venne
Quel maladetto ingannator serpente.
Ahi noi miseri! ohimè! qualche gran danno
Or ci sovrasta.

Abele. Oh! spaventati or dunque
Siete pur voi dal sogno mio? Siam tutti
In tanta angoscia, e il fratel ci abbandona?
Volo in traccia di lui. Deh! v'indugiate
A porger preghi a Dio, finchè con esso
Io qui tornato, rïuniti tutti
Compier possiamo il dover sacro. Io tosto
Lo troverò: certo, è nel campo; e forse
Di qualche ajuto or gli fa d'uopo. Un qualche
Tetro sogno lui forse anco strappava
Dall'inquïeto strato.

Adamo. Chi sa! forse

Ell'è così. Ma sia che vuol, ben parli,
Figliuol mio; non conviensi al dì dar capo,
Senza aver tutti, riuniti, ad una
Voce invocato Iddio. Va, corri e torna.

Eva. Solo un istante, o figlio; ch'io t'abbracci
Pria ben bene. Or va pure, e presto presto
Col fratel torna: e digli che noi stiamo
In un mortale affanno per lui solo.
Sii sollecito, sai? [1] — Deh, come ratto!...
Par ch'ali snelle al lieve piede impenni.

SCENA V.

ADAMO, EVA, POI LA VOCE D'IDDIO.

Adamo. Oimè! mal femmo di lasciar soletto
Andarne il garzoncello...

Eva. Ah! sì...

Adamo. Ma come
Or ci penso io soltanto? Richiamarlo...
Ma, lungi è troppo. E s'io il seguissi?... Oh cielo!
Te lascierei... Ma donde in me sì fera
Perturbazione insolita?

Eva. Seguiamlo
Piuttosto entrambi.

Adamo. E che saria, se poscia
Per altra via fors'essi desser volta,
E noi qui non trovassero? nè loro
Ritrovassimo noi? tu 'l vedi; a doppia
Angoscia ci esporremo. In Dio frattanto
Speriamo: in breve...

Eva. Ah! ch'io nel cor mi sento
Inspiegabili moti; smisurata
Malinconia mi opprime: il pianto, or dianzi
Nell'abbracciare Abele, mi s'apriva
Strada per gli occhi a forza: parea quasi,
Ch'io l'abbracciassi per l'ultima volta,
E il terribil suo sogno!... oh Dio! se mai,
Dio permettente, una tal fiera... Oh! quanto,
Quanto mal festi di non ir tu stesso
Or di Caino in traccia!

Adamo. Amata donna,

[1] All'uscir di Abele sparisce la nube, dentro la quale Lucifero stava.

Acqueta or l'alma un poco: ecco, più forte
Già già mi sento in me. Dal fianco parmi
Che un non so qual gravoso alito tetro
Mi si togliesse: il cor più non mi stringe
Quel rio fetore incognito; la mente
Più non mi offusca. Errai, certo, e non poco,
Nell'invïar così soletto Abele:
Io, di Caino in traccia, irne sol io
Dovea; deh! come smemorato io tanto
Era in tal punto? Al mio gridar, mi avria
Caino udito, anco varcato ei fosse
Oltre la selva. Oh Dio! ma che far debbo?
Irne? te lascio; attenderli? fors'essi
Non riedono. Atterriamci, Eva diletta,
Al Creatore: i preghi tuoi tu mesci
Tacitamente ai miei; finchè dall'alto
L'ajutatrice sua sonante voce
Senno ci arrechi.

Eva. A lui, sì, prosterniamoci.

Adamo.[1] Padre e Signor, salvezza nostra e luce;
Tutto sai, tutto vedi,
Nè cosa avvien che il tuo voler non sia:
Se dunque falsa or credi
La cagion che tai tenebre ne adduce,
Un soffio tuo la sforzi a sparir via:
Ma, se infortunio vero a noi traluce,
Sommo Fattor, concedi,
Non di sottrarcen, che ogni mal mertiamo,
Ma di saper noi pria
Per qual di noi più paventar dobbiamo.

La voce d'Iddio.[2]
Sorgi, Adamo. Non sono a me i tuoi preghi
Discari, no: ma irrevocabil legge
Vuol che al destin ti pieghi,
Che i casi vostri imperïoso regge.[3]

Coro d'Angeli invisibili.
Adamo, un uom tu sei:
Cede al destino ogni creata cosa:
E tu pur ceder dei.
Meglio in Dio, che in tutt'altro, il cor si posa.

[1] Qui pure, previa una breve armonia istrumentale, Adamo intuonerà questa preghiera con cantilena lirica.
[2] Precedono lampi e tuoni.
[3] Lampi e tuoni.

Una voce del Coro.

Nè arene il mar cotante,
Nè stelle ha il cielo, quante
Verran da voi le umane creature.
Vedrà coperto appieno
La terra il suo gran seno
Di genti innumerabili future.

Un'altra voce.

Ma in un con lor creata
Dei mali e beni loro
La somma immensa, è dal destin librata.
Avverso, ei fia la cote
A cui si aguzzi l'oro
Della virtù, che incontro a tutto puote.
Prospero, ei fia lo scoglio
Contro il qual romper denno
Il lieve umano senno,
E il suo usato nocchier, l'umano orgoglio.

La voce d'Iddio. [1]

Qual ch'ei sia dunque, il destin vostro emana
D'alto consiglio eterno.
Volgi, volgi al superno
Facitor d'ogni cosa umile il ciglio:
E, rassegnato figlio,
Non muover mai la tua ragione insana
A investigar cagion celeste arcana. —

Adamo. Eva, adoriam, tremiamo; e, al pianger nati,
Piangiamo: altro non resta. Omai, si sorga;
E d'Iddio, qual ch'ei sia, l'alto volere
In silenzio si aspetti. Abbiam (pur troppo)
Disobbedito a Dio, sola una volta.
Ma i nostri figli abbandonare intanto
Noi non dobbiamo, ah no! ciò non comanda
Nè Dio mai, nè il destino. Andiam; si cerchi
Di lor per tutto: vieni; uniti poscia
Noi quattro in uno, aspetterem che tutti
Il rio destino a un tratto ci percuota.

Eva. Oh figli nostri! or dove siete? In traccia
D'essi andiam tosto. Ah quai terrori e quanti
Al cor materno misero fan guerra!

[1] Precedono, e sieguono, lampi e tuoni.

ATTO QUARTO.

SCENA I.

Vasta campagna.

ABELE, PRECEDUTO DA LUCIFERO, INVISIBILE AD ESSO.

Abele. Ecco, ch'io già del buon desio su l'orme
Tratto mi son fino al deserto piano;
E appena appena ancor la selva io veggo,
Che mi lasciai da tergo. Oh quante volte
Gridato ho già, Cain, Caino! ed egli
Di tempo in tempo mi va rispondendo,
Nè so di donde; e mai veder nol posso.
Or da un lato, or dall'altro, e innanzi spesso,
E talor dalle spalle, averlo parmi;
Ma vie più sempre la voce allontanasi,
Quant' io m'inoltro più. — Cain, Caino:
Fratel mio caro...
Lucifero.[1] Oh! se' tu quivi, Abele?
Abele.[2] Sì, son io; deh, ti mostra! — Or, come mai
In così vasto e ignudo pian sua voce
Suonar mi puote, e ch'io nol vegga? Ah! questa,
Questa è per certo inconcepibil cosa.
Cain, Caino; pregoti, a me vieni;
Stanco son io; deh vieni!... Ei più non s'ode.
Ma, che fia mai? deh come solo io sono!
Come farò a tornarmene senz'esso?
Che dirà 'l padre? e il suo dolore? e quello
D'Eva infelice? e il mio dolore? io starmi
Senza Caino? Un po' ripresa ho lena:
Vo' seguir oltre: addietro esser non puote.
Cain, Caino, ove sei tu?
Lucifero. Qua oltre.
Abele. Eccol di nuovo: oh come lungi ei suona!
Or m'avveggo: ei s'è tratto infin là, dove
Scorre profondo incassato il gran fiume,

[1] Imitando la voce di Caino.
[2] Volgendosi verso la udita voce.

Ch'io mai non vidi; ma cel disse il padre,
Ch'evvi là il fiume. Il troverò là dunque.
Veder nol posso, perchè la scoscesa
Ripa il nasconde: il troverò. Caino,
Io vengo, io vengo; aspettami. Là volo.

SCENA II.

L'INVIDIA, LA MORTE.[1]

La Morte. Dove, dove mi trai
Trasmutata così?
Potrò uccidere omai?
Quando avrò preda? di'.
L'Invidia. Seguirmi dei: tacerti, o dir ben poco,
E al mio inganno dar loco.
Madre or mi sei: sotto quel denso velo
Cela ben ben tuo ceffo:
E breve breve, ogni qualvolta io accenni,
Risponderai, ma con materno zelo.
Ben sai ch'io non ti sbeffo;
Non mi guastar l'opra a che fare io venni.
La Morte. Farò, dirò:
Ma nulla so,
Fuorchè falciar;
Dei tu in mio pro
Mèsse apprestar.
L'Invidia. Vieni, in disparte trátti: ecco Caino.
Pria di mostrarci noi,
Udiam se ha cor ferino,
S'ei bevve appieno il fiel de' serpi suoi.

SCENA III.

CAINO.[2]

Che fai, Caino? ove t'aggiri?... Io 'l piede,
Per ritornar, più volte ho già ritorto,
E vie più sempre una incognita forza
Tornami a spinger lungi dal paterno
Desïato ricetto. Insolita ira
Mi divora, mi strugge; e in chi sfogarla,

[1] Trasfigurate.
[2] Entra di donde entrò Abele, come s'egli fosse stato dietro.

ATTO QUARTO.

SCENA I.

Vasta campagna.

ABELE, PRECEDUTO DA LUCIFERO, INVISIBILE AD ESSO.

Abele. Ecco, ch'io già del buon desio su l'orme
Tratto mi son fino al deserto piano;
E appena appena ancor la selva io veggo,
Che mi lasciai da tergo. Oh quante volte
Gridato ho già, Cain, Caino! ed egli
Di tempo in tempo mi va rispondendo,
Nè so di donde; e mai veder nol posso.
Or da un lato, or dall'altro, e innanzi spesso,
E talor dalle spalle, averlo parmi;
Ma vie più sempre la voce allontanasi,
Quant'io m'inoltro più. — Cain, Caino:
Fratel mio caro...
Lucifero.[1] Oh! se' tu quivi, Abele?
Abele.[2] Sì, son io; deh, ti mostra! — Or, come mai
In così vasto e ignudo pian sua voce
Suonar mi puote, e ch'io nol vegga? Ah! questa,
Questa è per certo inconcepibil cosa.
Cain, Caino; pregoti, a me vieni;
Stanco son io; deh vieni!... Ei più non s'ode.
Ma, che fia mai? deh come solo io sono!
Come farò a tornarmene senz'esso?
Che dirà 'l padre? e il suo dolore? e quello
D'Eva infelice? e il mio dolore? io starmi
Senza Caino? Un po' ripresa ho lena:
Vo' seguir oltre: addietro esser non puote.
Cain, Caino, ove sei tu?
Lucifero. Qua oltre.
Abele. Eccol di nuovo: oh come lungi ei suona!
Or m'avveggo: ei s'è tratto infin là, dove
Scorre profondo incassato il gran fiume,

[1] Imitando la voce di Caino.
[2] Volgendosi verso la udita voce.

Ch'io mai non vidi; ma cel disse il padre,
Ch'evvi là il fiume. Il troverò là dunque.
Veder nol posso, perchè la scoscesa
Ripa il nasconde: il troverò. Caino,
Io vengo, io vengo; aspettami. Là volo.

SCENA II.

L'INVIDIA, LA MORTE. [1]

La Morte. Dove, dove mi trai
Trasmutata così?
Potrò uccidere omai?
Quando avrò preda? di'.
L'Invidia. Seguirmi dei: tacerti, o dir ben poco,
E al mio inganno dar loco.
Madre or mi sei: sotto quel denso velo
Cela ben ben tuo ceffo:
E breve breve, ogni qualvolta io accenni,
Risponderai, ma con materno zelo.
Ben sai ch'io non ti sbeffo;
Non mi guastar l'opra a che fare io venni.
La Morte. Farò, dirò:
Ma nulla so,
Fuorchè falciar;
Dei tu in mio pro
Mèsse apprestar.
L'Invidia. Vieni, in disparte trátti: ecco Caino.
Pria di mostrarci noi,
Udiam se ha cor ferino,
S'ei bevve appieno il fiel de' serpi suoi.

SCENA III.

CAINO. [2]

Che fai, Caino? ove t'aggiri?... Io 'l piede,
Per ritornar, più volte ho già ritorto,
E vie più sempre una incognita forza
Tornami a spinger lungi dal paterno
Desïato ricetto. Insolita ira
Mi divora, mi strugge; e in chi sfogarla,

[1] Trasfigurate.
[2] Entra di donde entrò Abele, come s'egli fosse stato dietro.

Non so. — Ma pur sul cuore a un tempo stesso
I flebili lamenti mi rimbombano
Dei genitori miseri, che indarno
Or mi cercano, al certo. E il dolce mio
Fratel d'amore... Or, di chi parlo? ahi! stolto,
Che pensi tu? nel loro Abele han tutto
I genitori tuoi; sol esso basta
E a' tuoi parenti e a Dio: sì, il Creatore,
Del solo Abele i sacrificj a grado
Par ch'ei si tenga. — Ah! di Cain non havvi
Chi cerchi, no; nè di Cain chi curi.
E sia pur ciò: nè di nessuno io curo. —
Ma, donde il sai? Che t'han mai detto, o fatto,
Che di ciò ti convinca? In piena pace,
Ier sera all'annottar, dopo la lieta
Cena, non eri benedetto il primo
Tu, Cain, dal tuo padre? e quindi al fianco,
Anzi abbracciato strettamente al collo
Del tenero amorevole fratello,
Non ti addormivi tu, beato? Or donde,
Come, perchè, fra smanie orrende io sorsi;
E fuggitivo, e sconoscente, e errante,
Sordo a ragion, dal ver diviso, (ahi lasso!)
Imperversando io vo? Su via, si vinca;
Sì la malnata passïon si vinca.
Torno a voi, già ritorno, o dolci, o amati
Miei genitori; a voi, che al par d'Abele
Mi amate, ah! sì; più assai, che nol merto io. —
Ma, che veggo? ben veggo? a me davanti
Si appresentan due umane creature?
E s'inoltrano? e vestono com'Eva!
Oh! l'una il viso ha come Abel fiorito,
Ma più leggiadro ancora! altri v'ha dunque
Di nostra specie in terra? eppure il padre
Diceami ognor, che i soli eramo noi...

SCENA IV.

L'INVIDIA, CAINO, LA MORTE.

L'Invidia. O giovine, che titubi, e consideri,
Fra palpiti atrocissimi, il gran fiedere
Che addoppiano col brivido, ond'assideri,
Quegli aspidi che avvinghianti com'edere;
Deh! piacciati, (se impavido desideri

Al giubilo incessabile pur riedere)
Deh! piacciati alle limpide acque intendere,
Che debbono lietissimo l'uom rendere.

aino. Oh! chi sei tu, che in così strani accenti
Mi favelli? Altri dunque, a noi non noti,
Uomini v'ha su questa terra? Ah! trammi
Di dubbio tu: dimmi chi sei: ma adopra
Un favellar più alquanto al mio simíle,
Sì ch'io più lieve intendati; ten prego.

'Invidia. D'Adamo il figlio, al tuo parlar ravviso.
Non bastò dunque al padre tuo di farsi
Egli sbandir, con sua vergogna tanta,
Dal bel terrestre Paradiso, ov'io
Con infiniti altri mi albergo? a lui
No, non bastò ciò dunque? al proprio figlio
Ei volle inoltre ogni notizia torre
Di un tanto ben perduto, e torgli a un tempo
Al racquistarlo ogni possibil via?

aino. Oh! che mi narri? un Paradiso in terra
Evvi; e in bando mandatone fu Adamo?
Ed egli ad un suo figlio un ben sì immenso
Cela, e impedisce?

'Invidia. Ingiusto e duro padre,
Al proprio figlio invidia egli quel bene,
Ond'ei mostrossi indegno. Oltre alle rive
Là del gran fiume, io stavami con questa
Dolce mia madre: ed io di là vedea
(Che il tutto vede e sa, chi quivi alberga)
Te fuggiasco, lasciata la capanna
Del padre tuo, venirne errante...

aino. Or, come
Di me sai tutto, ed io?...

'Invidia. Pari non siamo.
A noi beati abitator perenni
Di quella opposta spiaggia, il tutto è lieve.
Ivi lontana o non saputa cosa,
O impossibile a noi, son nomi ignoti:
Ivi in gran copia siam, fratelli e suore,
E figli e padri; ivi ad ogni uom si aggiunge
Una, com'io; qual vedi Eva congiunta
Viver col padre tuo. — Pietà mi prese
Dell'ignoranza tua; quindi a incontrarti
Io fin qui m'inoltrai. Sol che ti attenti
Varcar le limpid'onde, a me tu pari
Tosto sei fatto; e là, s'ella a te piace,

Posseditor di questa mia beltade
Farti potrò; come pur teco ogni altro
Mio ben divider quivi mi fia dato,
Cui tanti aduna quel beato suolo.

Caino. Ma come mai quell'ottimo mio padre,
Che tanto ci ama, un tanto ben potea,
Crudel, celarci? In core alto contrasto
Provar mi fai, col parlar tuo. Mi muove
La tua beltade assai; la lusinghiera
Speme di te; quel favellar tuo dolce,
Cui non udiva il pari io mai; mi muove,
Tutto in te: ma poss'io pur fra gli stenti
Dell'incessante affaticarsi ingrato
Abbandonare i miei, per trarre io poscia,
Io fra delizie in ozio agiata vita?

L'Invidia. Ben pensi tu. Servi, su dunque, e pena,
E affaticati, e suda. Altri frattanto
Pria di te quivi occuperà il tuo stato.

Caino. Altri? chi mai?

L'Invidia. Cieco ben sei.

Caino. Ma, forse
Rimane là loco sol uno?

L'Invidia. A un solo
Figliuol d'Adamo il varco ivi è concesso:
Celato a te, ma non a tutti...

Caino. Oh quale,
Qual gel di nuovo entro mi scorre! orrendo
M'agita un dubbio...

L'Invidia. È manifesta cosa,
Non dubbia omai: tuoi pensier tutti io scerno:
Adamo, sì, tutto al suo Abel svelava,
Quanto a te nascondea...

Caino. Che sento!

L'Invidia. E il loco
Per lui serba egli.

Caino. Oh rabbia! Or tutta appieno,
Tutta or si sgombra la caligin densa
Che le viste offuscavami: quel moto,
Che in me feroce incognito indistinto,
All'aspetto talor, talvolta al nome
Solo d'Abele, in tutto me sentiva,
Eccone il fonte.

L'Invidia. Or tutto sai. Sol bada,
Che i passi tuoi non antivenga Abele.
Giunto tu appena all'altra riva, incontro

A te farommi, e tua sarò: ma teco
Dato non m'è d'irne a tal varco: intanto,
A confermarti in tuo proposto, or bada
Quant'io farò. — Madre, per dargli un lieve
Saggio di nostra avventurata gente,
Ch'oltre a quell'acque ei troverà, non fora,
Dimmi, opportuno un bel drappello eletto
Fargliene qui subitamente innanzi
Baldo apparire?

Morte. A senno tuo puoi farlo,
Amata figlia.

L'Invidia. Or tu vedrai, Caino,
Popol leggiadro, e tra soavi note
Agili danze armoniche, onde ratto
Sarà il tuo core. — Almi fratelli, a volo,
Rapidi al par del mio pensier, giungete.[1]

SCENA V.

LA MORTE, L'INVIDIA, CAINO, CORO DI DANZATORI E DANZATRICI, CORO DI CANTATORI E CANTATRICI.

Coro.[2] Chi la giojosa nostra
Terra abitar non puote,
Di lagrime le gote
E di sudor la fronte allagherà:
Ma chi nell'aurea chiostra
Pon le beate piante,
Ha scritta in adamante
L'intera eterna sua felicità.

Coro destro. In quest'orrido deserto
Qual fia mai l'uom sventurato,
Che a selvaggio vitto incerto
Dal destin fu condannato?

Coro sinistro. Uomo, ah! no, quel che qui alberga,
Uom non è come il siam noi:
Lo percosse orribil verga,
Che ha cangiato i fati suoi.

Coro intero. Ma, chi non gustò del pomo
Perderà il bell'esser d'uomo?

[1] Percuote col piede la terra; e tosto appariscono da ogni parte i diversi Cori di musici e danzatori.

[2] Mentre il Coro musicale bipartitosi canta, dagli altri si intrecciano varie danze.

Una voce del Coro.[1] Nol perderà, no, no. —
Tu, che del rigido
Rotto divieto
Nulla pur sai;
Tu dei nel frigido
Bel fiume lieto
Tuffar tuo' guai.
Che perder l'uom non può
Suo dritto mai.
Coro intero. Nol perderà, no, no.
Una voce di donna, dal coro.
Vieni, o figliuol d'Adamo,
Là dove in festa eterna
Uguale alla superna
Vita noi pur viviamo.
Nè il sol tu splendere,
Qual colà splende,
Nè visto hai scendere,
Qual colà scende,
Dolce manna dal ciel:
Una voce d'uomo. Nè il rio trascorrere
Candido latte;
Nè all'uom soccorrere
L'elci e le fratte,
Di purissimo miel.
Le due voci d'uomo e donna.
Vieni, o figliuol d'Adamo,
Là dove in festa eterna
Uguale alla superna
Vita noi pur viviamo.
Coro intero. Vieni, o figliuol d'Adamo,
Là dove noi viviamo.
Affrettati, su su:
Che quanto tardi più,
Tanto più lieve può
Altri preceder te.
Se il bene sai quant'è,
Nol perderai, no, no.[2]

[1] Mentre canta alcuna voce sola del Coro, si sospendono le danze: tosto che il Coro intero ripiglia, ricominciansi.

[2] Più volte questo verso. — Al cessar del Coro, spariscono i danzatori e cantori.

SCENA VI.

LA MORTE, CAINO, L'INVIDIA.

L'Invidia. Destati omai dal tuo stupor, Caino.
Vedesti, udisti: a me non resta or altro
Che darti, in pegno di mia fe', mia destra.
Prendila, prendi.[1]

SCENA VII.

CAINO.

Or, deh! trattienti. — Oh quale
Brivido fiero al cor m'è corso! il sangue
Gelido par quivi stagnarsi... Oh quale
Tosto sottentra orribil vampa! io corro
Su i passi tuoi, pria che il fellon d'Abele
Non mi preceda là.

SCENA VIII.

CAINO, ED ABELE.[2]

Abele. Cain! che veggio?
Caino.[3] Ah! traditor, di là tu vieni? io tosto
Ten punirò.
Abele.[4] Madre, soccorso, aita.
Caino.[5] Fuggi pur tu, raggiungerotti io ratto.

[1] Nel toccargli la mano, sparisce con la madre.
[2] Che torna di verso il fiume.
[3] Gli corre incontro con la marra.
[4] Fuggendo indietro.
[5] Inseguendolo, si trae dalla vista.

ATTO QUINTO.[1]

SCENA I.

CAINO, ABELE.

Caino. Vieni, fellone; vieni.[2]
Abele. O fratel mio,
Pietà! che feci?...
Caino. Vieni; assai qui lungi
Dal desiato fiume spirerai
Il tuo vitale ultimo spirto.
Abele. Ah! m'odi:
Deh, fratello, mi ascolta.
Caino. No, quel bene
Che a me spettava, e ch'io non ebbi, no,
Nè tu pur lo averai. Perfido, mira,
Mirati intorno; il rio deserto è questo,
Donde fuggivi, e dove me lasciavi:
Non vedran, no, gli ultimi sguardi tuoi
Quell'onda no, che in tuo sleal pensiero
Già varcata tenevi: in questa arena,
Estinto qui, tu giacerai.
Abele. Ma, oh Dio!
Perchè ciò mai? spiegami almen tuoi detti:
Io non t'intendo: spiegati, e m'ascolta;
Di me tu poscia a voglia tua fa strazio,
Ma pria m'ascolta, deh!
Caino. Favella.
Abele. Dimmi,
In che ti offesi?... Ohimè! ma come io posso
Parlare a te, finchè sì torvo e fero
Sovra me stai? gonfio le nari e il collo;
Fiamma e sangue gli sguardi; il labro, il volto,
Livido tutto; e il tremito che t'agita
E le ginocchia, e le braccia, e la testa! —
Pietà, fratello: un po' ti acqueta: allenta

[1] Tra il quarto e il quinto, non avrà luogo altro che una breve sinfonia, finchè Caino riconduca il raggiunto fratello. La Scena è la stessa.
[2] Strascinandolo per le chiome.

Dalle tue mani or le mie chiome alquanto,
Sì ch'io respiri.

'aino. Abele, io mai creduto
Non ti avrei traditore.

Abele. Ed io nol sono.
E lo sa il padre; e il sai tu pure.

'aino. Il padre?
Nol mi nomar: padre d'entrambi al pari,
E giusto, io 'l tenni, e m'ingannò.

Abele. Che parli?
Puoi dubitar dell'amor suo? tu appena
Da noi stamane dileguato t'eri,
Ch'ansio per te, di mortal doglia pregno,
Il padre tosto dietro all'orme tue
Invïavami...

'aino. Il so, perfidi; e prova
Orribil m'era, e indubitabil, questa,
Del mal fratello e del più iniquo padre.
Tutto so; cadde il velo; appien l'arcano
V'ha chi svelommi: in mio pensier son fermo
Ch'esser non debbi a costo mio tu mai
Felice, no.

Abele. Te, per quel Dio ch'entrambi
Ci creò, ci mantenne, io te scongiuro,
Fa ch'io t'intenda: in che mancai? che arcano
Ti fu svelato? oh Dio! sovra il mio volto,
Negli occhi miei, ne' detti, nel contegno,
Non ti si affaccia or l'innocenza mia?
Io felice a tuo costo? esser felice
Può Abele mai, se tu nol sei? Deh, visto
Mi avessi tu, quand'io stamane al fianco
Non ti trovai, destandomi! oh qual pianto
Io ne faceva, e i genitori! Intero
Quindi il dì tutto ho consumato indarno
Affannoso cercandoti e chiamandoti,
Nè ti trovando mai; bench'io tua voce
Di tempo in tempo mi sentissi innanzi,
Che rispondea lontana: ed io più sempre
Mi venia dilungando seguitandoti
Fin là sul fiume; oltre le cui largh'onde
Tremai che tu, qual nuotator robusto,
Varcato fossi...

aino. E di quel fiume ardisci,
Tu temerario, a me muover parola?
Tremasti, il credo, che varcatol' io,

Tolta fosse in eterno a te la speme
Di mai varcarlo tu. Col vero il falso
Mescere anc'osi? e che di là mia voce
Ti rispondesse, assevri? Ma omai giunto
È il fin d'ogni arte iniqua: invan miei passi
Antivenir quivi tentasti: in tempo
Ti soprarrivo, il vedi: or, non che il fiume,
Del ciel pur l'aure non vedrai più mai.
Ch'io t'annichili; prostrati.

Abele. La marra,
Trattieni, deh! non mi percuoter: vedi,
Io mi ti prostro, e tue ginocchia abbraccio.
Deh, la marra trattieni! Odimi: il suono
Di questa voce mia, colà pe' campi,
Tante volte acquetavati, quand'eri
Or con le dure zolle, or con le agnelle
Forte adirato, ma non mai quant'ora.
Fratello del cor mio...

Caino. Più nol ti sono.

Abele. Ma tel son io pur sempre: e il sei tu pure:
Confido in te, sono innocente: io 'l giuro
Pe' genitori entrambi; io mai non seppi,
Nulla mai, di quel fiume; e nulla intendo
Or delle accuse tue.

Caino. Malizia tanta,
Doppiezza tanta, in sì recente etade?
Ah! di più rabbia il finger tuo m'infiamma,
Vil mentitore...

Abele. Il tuo Abel, mentitore?

Caino. Muori.

Abele. Abbracciami pria.

Caino. Ti abborro.

Abele. Ed io
T'amo ancora. Percuotimi, se il vuoi;
Io non resisto, vedi; ma nol merto.

Caino. — Eppur, quel pianto suo, quel giovenile
Suo candor, che par vero, e il dolce usato
Suon di sua voce, a me fa forza: il braccio
Cademi, e l'ira. — Ma, il mio ben per sempre
Stolta pietade or mel torria?... Me lasso!
Che risolvo? che fo? —

Abele. Fra te, che parli?
A me ti volgi: mirami: tu indarno
Ora il viso mi ascondi: infra le atroci
Orride smanie tue, sì, balenommi

Dall'umido tuo ciglio un breve raggio
D'amor fraterno e di pietà. Ti prenda,
Deh! pietà, sì, della mia giovinezza,
E di te stesso. Oh! credi tu, che Iddio
Poscia mai più nè i preghi tuoi, nè i doni,
Gradir vorrà, se del fraterno sangue
Tinto ei ti vede? E la misera nostra
Ottima madre, che d'entrambi i figli
Orba così faresti? perchè, al certo,
Ucciso me, non ardiresti ad essa
Innanzi mai, mai più, venirle. Ah! pensa
Qual, senza noi, vivria quella infelice:
Pensa...

Caino. Ah, fratello! il cor mi squarci a brani:
Sorgi omai, sorgi: io ti perdono: in questo
Abbraccio... Ma, che fo? che dissi? Iniquo,
Prestigio sono i pianti tuoi: non dubbio
È il tradimento tuo; perdon non merti;
Nè ti perdono io, no.

Abele. Che veggo? or crudo
Già più di pria ritorni?

Caino. Io, sì, ritorno
Qual teco deggio. Or, sia che vuol; quel bene
« Si nieghi a me, pur che a costui si nieghi. » —
Non più perdon, pietà non più; non havvi
Più nè fratel, nè genitor, nè madre.
Già d'atro sangue l'occhio mi si offusca:
Un mostro io scorgo ai piedi miei. Via, muori.
Chi mi rattiene? Chi mi spinge il braccio?
Qual voce tuona?

Abele. Iddio ci vede.

Caino. Iddio?
Parvemi udirlo: ed or, vederlo parmi,
Perseguirmi, terribile: già in alto
Veggo piombante sul mio capo reo
Questa mia stessa insanguinata marra!

Abele. È fuor di senno, affatto. Oh vista! Io tremo...
Da capo a piè...

Caino. Prendi tu, Abele, prendi
Tu questa marra; e ad ambe man percuoti
Sovra il mio capo tu. Che tardi? or mira,
Niuna difesa io fo: ratto, mi uccidi:
Uccidi me; dal mio furor che riede,
In altra guisa non puoi tu sottrarti:
Te ne scongiuro; affrettati.

Tolta fosse in eterno a te la speme
Di mai varcarlo tu. Col vero il falso
Mescere anc'osi? e che di là mia voce
Ti rispondesse, assevri? Ma omai giunto
È il fin d'ogni arte iniqua: invan miei passi
Antivenir quivi tentasti: in tempo
Ti soprarrivo, il vedi: or, non che il fiume,
Del ciel pur l'aure non vedrai più mai.
Ch'io t'annichili; prostrati.

Abele. La marra,
Trattieni, deh! non mi percuoter: vedi,
Io mi ti prostro, e tue ginocchia abbraccio.
Deh, la marra trattieni! Odimi: il suono
Di questa voce mia, colà pe' campi,
Tante volte acquetavati, quand'eri
Or con le dure zolle, or con le agnelle
Forte adirato, ma non mai quant'ora.
Fratello del cor mio...

Caino. Più nol ti sono.

Abele. Ma tel son io pur sempre: e il sei tu pure:
Confido in te, sono innocente: io 'l giuro
Pe' genitori entrambi; io mai non seppi,
Nulla mai, di quel fiume; e nulla intendo
Or delle accuse tue.

Caino. Malizia tanta,
Doppiezza tanta, in sì recente etade?
Ah! di più rabbia il finger tuo m'infiamma,
Vil mentitore...

Abele. Il tuo Abel, mentitore?

Caino. Muori.

Abele. Abbracciami pria.

Caino. Ti abborro.

Abele. Ed io
T'amo ancora. Percuotimi, se il vuoi;
Io non resisto, vedi; ma nol merto.

Caino. — Eppur, quel pianto suo, quel giovenile
Suo candor, che par vero, e il dolce usato
Suon di sua voce, a me fa forza: il braccio
Cademi, e l'ira. — Ma, il mio ben per sempre
Stolta pietade or mel torria?... Me lasso!
Che risolvo? che fo? —

Abele. Fra te, che parli?
A me ti volgi: mirami: tu indarno
Ora il viso mi ascondi: infra le atroci
Orride smanie tue, sì, balenommi

Dall'umido tuo ciglio un breve raggio
D'amor fraterno e di pietà. Ti prenda,
Deh! pietà, sì, della mia giovinezza,
E di te stesso. Oh! credi tu, che Iddio
Poscia mai più nè i preghi tuoi, nè i doni,
Gradir vorrà, se del fraterno sangue
Tinto ei ti vede? E la misera nostra
Ottima madre, che d'entrambi i figli
Orba così faresti? perchè, al certo,
Ucciso me, non ardiresti ad essa
Innanzi mai, mai più, venirle. Ah! pensa
Qual, senza noi, vivria quella infelice:
Pensa...

Caino. Ah, fratello! il cor mi squarci a brani:
Sorgi omai, sorgi: io ti perdono: in questo
Abbraccio... Ma, che fo? che dissi? Iniquo,
Prestigio sono i pianti tuoi: non dubbio
È il tradimento tuo; perdon non merti;
Nè ti perdono io, no.

Abele. Che veggo? or crudo
Già più di pria ritorni?

Caino. Io, sì, ritorno
Qual teco deggio. Or, sia che vuol; quel bene
« Si nieghi a me, pur che a costui si nieghi. » —
Non più perdon, pietà non più; non havvi
Più nè fratel, nè genitor, nè madre.
Già d'atro sangue l'occhio mi si offusca:
Un mostro io scorgo ai piedi miei. Via, muori.
Chi mi rattiene? Chi mi spinge il braccio?
Qual voce tuona?

Abele. Iddio ci vede.

Caino. Iddio?
Parvemi udirlo: ed or, vederlo parmi,
Perseguirmi, terribile: già in alto
Veggo piombante sul mio capo reo
Questa mia stessa insanguinata marra!

Abele. È fuor di senno, affatto. Oh vista! Io tremo...
Da capo a piè...

Caino. Prendi tu, Abele, prendi
Tu questa marra; e ad ambe man percuoti
Sovra il mio capo tu. Che tardi? or mira,
Niuna difesa io fo: ratto, mi uccidi:
Uccidi me; dal mio furor che riede,
In altra guisa non puoi tu sottrarti:
Te ne scongiuro; affrettati.

Abele. Che ascolto?
Ch'io te percuota? e perchè mai, s'io t'amo
Pur come pria? Deh! calmati: rientra,
In te rientra: andianne uniti al padre:
Egli t'attende...

Caino. Il padre? al padre andarne
Io teco? or sì, t'intendo: appien tradito
Ti sei tu stesso. Al sol suo nome, in petto
Tutto, e più fero, il mio furor rinasce.
Muori una volta, muori.[1]

Abele. Ohimè!... mi sento
Mancare... Oh madre mia!...

Caino. Che feci? il sangue
Mi zampillò sul volto! ei cade; ei sviene...
Ahi vista!... Ove mi ascondo?... Oh ciel! che feci?
Empia marra, per sempre in bando vanne
Dalla mia man, dagli occhi miei... Che ascolto?
Oimè! già già la rimbombante voce
D'Iddio mi chiama... Ove fuggir? là rugge
L'ira atroce del padre... Qua i singulti
Del fratel moribondo... Ove celarmi?
Fuggasi.[2]

SCENA II.

ABELE,[3] POI ADAMO.

Abele. Ahi fera doglia!... Oh, come scorre
Il mio sangue!...

Adamo.[4] Già omai verso l'occaso
Rapido inchina il sole, ed io per anco
Pur non li trovo! Abbiamo intero il giorno
Eva ed io consumato in rintracciarli,
E nulla n'è... Ma questa, ecco sì, questa
L'orma è d'Abele: seguasi.[5]

Abele. Ohimè misero!...
Chi mi soccorre?... Oh madre mia!...

Adamo. Che sento!
Singhiozzi umani! e par pianto di Abele...

[1] Lo ferisce.
[2] Fugge.
[3] Morente.
[4] Di verso la selva.
[5] S'inoltra.

Oh ciel! che veggo io là? di sangue un rivo?...
E un corpo, ohimè, più oltre giace?... Abele!
O figlio mio, tu qui?... Sovra il tuo corpo
Ch'io spiri almen l'ultimo fiato!

Abele. Oh voce!...
Parmi del padre... Oh! sei tu desso?... il mio
Occhio si appanna, e mal discerno... Ah! dimmi,
Ancor vedrò... la... dolce madre?...

Adamo. Oh figlio!...
Oh giorno!... Oh vista!... Oh, qual profonda e vasta
Piaga spaccò quest'innocente capo!
Ah! rimedio non havvi. Ma un tal colpo
Chi dietti, o figlio? e qual fu l'arme?... Oh cielo!
Vegg'io, ben veggio di Cain la marra
Là giacer sanguinosa?... Oh duolo! Oh rabbia!
E fia possibil ciò? Cain ti uccise?
Il fratello il fratello? Armarmi io stesso,
Io stesso vo' dell'arme tua; trovarti,
E trucidarti di mia mano. O giusto
Onnipossente Iddio, tu un tal misfatto
Vedesti, e il soffri? e l'uccisor respira?
Dove, dov'è l'infame? E tu non festi,
Sommo Iddio, sotto i piè di cotal mostro
Spalancarsi in voragine tremenda
La dura terra ad ingojarlo? Ah! dunque,
Ah! sì, tu vuoi che per mia man punito
Sia quel delitto inemendabil: dunque
Di quel fellon le sanguinose tracce
Tu vuoi ch'io segua: eccole appunto: avrai,
Empio Cain, da me la morte... Oh Dio!
Ma questo io lascio ancor spirante...

Abele. Oh padre!...
Riedi a me, riedi... Se il potrò,... dirotti...

Adamo. Figlio, ma come a te Caino?...

Abele. Egli... era...
Fuor di se:... non era egli... Anch'ei t'è figlio...
Perdonagli,... com'io...

Adamo. Tu mi sei figlio,
Tu solo. Oh sensi! Oh pietà vera! Oh Abele!
Imagin mia, mio tutto... Or, come mai
Potea quel crudo?...

Abele. Padre; ah!... dimmi... il vero;
Disegnavi tu mai... torre... a Caino,...
E dare... a me,... qualche gran ben,... che stesse
Oltre... il fiume?...

Adamo. Oh! che dici? un figlio solo
Teneva io sempre in ambi voi.
Abele. Dunqu'era...
Ingannato Cain;... che ciò... più volte...
Pien di furor... diceami... Fu questa...
La cagion sola:... un fier... contrasto lungo...
Ebbe in se stesso... pria; ma... poscia... vinto,
Mi percosse... e fuggissi... — Omai... mi manca,
Padre,... la lena... Abbracciami...
Adamo. Egli muore...
Oh Dio!... Cessò. — Misero padre! Oh come
Quell'estremo singulto a un tempo tronca
Gli ha la voce e la vita! — Eccoti dunque,
Fera Morte terribile, che figlia
Sei del trasgresso mio! Spietata Morte,
A' colpi tuoi dovea soggiacer primo
Un innocente giovinetto mai?
Me, me ferire, e me primier, me solo,
Dovevi tu... — Che fo, senza i miei figli?...
E quest'amato estinto corpo, ad Eva
Come il potrò nasconder io? Tacerlo?
Invano: eppur, come gliel narro? E dove,
Dove riporre il caro Abele? Oh Dio!
Come da lui staccarmi? — Ma, che miro?
Venir ver me con gli stanchi suoi passi
Eva da lungi! ah! d'aspettarmi pure
Oltre la selva ella promise... Ahi lasso! —
Ma s'incontri e rattengasi; a tal vista
Morte assalirla a un tratto puote... Io tremo.
Ah, già veduto ell'hammi, e più si affretta...

SCENA III.

EVA E ADAMO.[1]

Adamo. Perchè venisti o donna? or non ti lice
Qui più inoltrarti: riedi; ah! tosto riedi
Alla capanna nostra; ivi tra breve
Raggiungerotti.
Eva. Oh ciel! che veggo? in volto
Qual ti sta nuovo orribil turbamento?
Ritrovati non gli hai?
Adamo. No: ma, ben presto...

[1] Che corre a incontrarla.

Deh! torna tu su l'orme tue frattanto...
Eva. Ch'io ti lasci?... E i miei figli, ove son dunque?
Ma, che miro? macchiata è la tua veste
Di fresco sangue? e n'hai le man pur tinte?
Oimè! che fu, dolce mio Adamo? eppure
Piaga non hai nel corpo tuo... Ma, quale,
Qual veggo io là sangue sul suolo? e presso
Starvi la marra di Caino?... e quella,
Anco è di sangue intrisa?... Ah! lascia; io voglio
Voglio inoltrarmi io là; veder...
Adamo. No; pregoti...
Eva. Invano...
Adamo. Eva, t'arresta: a patto niuno
Inoltrar non ti lascio.
Eva.[1] Ma dagli occhi
A te, malgrado tuo, prorompe un fiume
Di lagrime!... Vederne, ad ogni costo,
Vo' la cagione... Ah! ben vid'io;... là giace
Il mio Abele... me misera!... La marra...
Il sangue... Intendo...
Adamo. Ah! non abbiam più figli.
Eva. Abel, mia vita... Il rattenermi è vano,
È vano omai... Ch'io ancor ti abbracci, Abele.
Adamo. Rattenerla, è impossibile: al materno
Dolore immenso un qualche sfogo...
Eva. Adamo,
E l'uccisor, Dio nol puniva?
Adamo. Indarno,
Empio Cain, fuggisti; e da me indarno
Ti celerai. Percuoterà il tuo orecchio
(Sii pur da me quanto più il puoi tu lungi)
Di mie minacce il rimbombar tremendo,
E farà il cor tremarti.
Eva. Abele, Abele...
Ah! più non m'ode... — Un traditor, tel dissi,
Un traditor tra ciglio e ciglio ognora
Io vedeva in Caino.
Adamo. In terra mai
Non troverà quel traditor, nè pace,
Nè sicurtà, nè asilo. — Or, maladetto
Sii tu, Cain, da Dio, come dal padre.
Tremante sempre, infra caverne, a guisa
D'irsuta belva, asconditi: di vili

[1] Alquanto più inoltrandosi a forza.

Amare e poche ghiande abbiti incerto
Stentato vitto; e il rio ti mesca fiele:
Crudi rimorsi il cor ti strazin sempre:
Siati il sole odïoso; orride larve
La spaventevol notte ti appresenti.
Così strascina i tuoi giorni infelici
In lunga morte. — Onnipossente Iddio,
Tu, s'egli è giusto l'imprecar ch'io feci,
Tu l'avvalora, coll'eterno assenso!

La voce d'Iddio. [1]

Uom, lasciato a te stesso, ecco qual sei. —
Ma bevuto ha la terra il sangue primo,
E udito ha il Cielo i vostri giusti omei:
Cain fia tratto d'ogni orrore all'imo,
Feroce esemplo spaventoso ai rei. —
Sfogato il pianto, dal terrestre limo
Voi gli occhi ergete al Creator, che vuole
Novella darvi e più felice prole.

Eva. Onnipotente Iddio, rendimi Abele,
Rendimi Abele...

Adamo. Donna, il pianger lice,
Non il dolersi. Iddio parlò: si adori.

Eva. Taccio, e l'adoro, in sul mio Abel prostrata. [2]

[1] Preceduta e seguita da lampi e tuoni.

[2] Cadono entrambi prosternati: col volto su la terra, Adamo; Eva, sul morto figlio.

ALCESTE SECONDA.

ALLA NOBIL DONNA

LA SIGNORA CONTESSA

LUISA STOLBERG D'ALBANIA (*).

Donna, due lustri compie omai ch' io posi
Al mio tragico ardir meta perenne,
E il pugnale e il coturno in un deposi
D'Apollo al piè con pio voto solenne.
Ebbi il tuo nome, allor ch'io Mirra esposi,
Propizia vela alle mie stanche antenne;
Intitolarti or quindi in me proposi
Il men reo fior del mio tradur decenne.
Specchio a te stessa e l'una e l'altra Alceste,
Cui dagli Ellènij modi ai Toschi adatto,
Io ti consacro: ultimo don fian queste.
Deh, tregua dando il Tempo al vol suo ratto,
Sorte a me pari al buon Ferete appreste,
S'io nell'un dei due Admeti ho me ritratto!

Firenze, Decembre, 1798.

VITTORIO ALFIERI.

(*) Questo Sonetto nel Ms. sta innanzi alle due ALCESTI, cioè a questa che è realmente dell'Alfieri, benchè fingasi tradotta, e a quella scritta da Euripide, la quale trovasi in fine del presente volume.

PERSONAGGI.

FEREO.	ERCOLE.	
ADMETO.	CORO DI MATRONE TESSALE.	
ALCESTE.	FANCIULLA DI ADMETO	*che non*
EUMELO.	ANCELLE D'ALCESTE	*parlano.*

Scena, la Reggia di Fereo in Fere, capitale della Tessaglia.

ATTO PRIMO.

SCENA I.

FEREO.

Misero padre, infra tremende angosce
Palpitante, aspettando semivivo
Stai dell'oracol Delfico le note.
Chiaro faranti irremissibilmente,
Se nel Destin sia scritto che tu debba
Orbo restar dell'adorato Admeto,
Unico figlio tuo. — Deh! tu, di Cirra
Nume sovrano, a me benigno Apollo,
Se di tua deitade un dì degnasti
Lieta pur far questa mia reggia, in cui
T'ebber pastore ignoto i nostri armenti;
Se in guise tante di tua grazia eccelsa
Abbellir me non degno ospite tuo
Piacqueti allor; deh! risanato rendi
Ad un cadente genitore il figlio,
Che in sul bel fior degli anni suoi languisce
Della tomba or su l'orlo! — Io più non trovo
Nè sonno mai, nè pace. Ecco sparita
Or ora è appena questa notte eterna,
Cui precorse il mio sorgere. Nè posso,
Per più sventura mia, l'acerbo duolo
Sfogare intero di mia fida antiqua
Consorte in seno: ah! troncherei d'un colpo
Della sua vita il debil filo, ov'io
A lei svelassi l'imminente fine
Del figlio unico nostro. Ella, dagli anni
Affievolita, il piede omai non volge
Fuor di sue regie stanze: onde finora,
In parte, il duol che tutta Fere ingombra,
È ignoto a lei. Ma il saprà pure! ah, sola
Tu mi rattieni in vita, egregia, amata
Degli anni miei compagna! ov'io non fossi

Necessario al tuo vivere, dai Numi
Implorerei la morte mia, per torre
A Pluto Admeto... Ma, che veggio? Alceste
Frettolosa ver me! Forse a lei prima
Noto il risponder dell'oracol era?

SCENA II.

ALCESTE, FEREO.

Alceste. Le paterne tue lagrime rasciuga,
O re: la morte del tuo figlio omai
Non ti avverrà di piangere.
Fereo. Che ascolto!
Oh gioja! Apollo dunque?... Havvi una speme?...
Alceste. Speme, a te, sì, vien dal fatidic'antro:
Nè di un sì fatto annunzio ad altri volli
Ceder l'onor; dal labro mio dovevi
Averlo tu.
Fereo. Deh! dimmi: il figlio in vita
Rimarrassi?
Alceste. A te, vivo ei rimarrassi:
Certezza n'abbi. Apollo il disse, e Alceste
Tel ridice, e tel giura.
Fereo. Oh detti! oh gioja!
Vivo il tuo sposo!...
Alceste. Ma perciò non fia
Già che risorga in queste afflitte mura
Oggi la gioja.
Fereo. E che? pianto esser puote,
Dove Admeto risorge?... Oh ciel! che fia?
Tu, che tanto pur l'ami, udendol salvo,
E il fausto avviso a un disperato padre
Or tu stessa arrecandone, di morte
Tinte hai le guance? e al balenar repente
Di un mezzo gaudio in su l'ingenua fronte,
Succeder tosto in negro ammanto festi
Un torbido silenzio? Ah! parla...
Alceste. I Numi,
L'impreteribil norma loro anch'essi
Hanno; e del Fato le tremende leggi
Non si attentano infrangere. Non poco
Donârti i Numi or nel donarti Admeto.
Fereo. Donna, or più che i tuoi detti, il guardo e gli atti
Raccapricciar mi fanno. E quai fien dunque,

Ahi! quali i patti a lato a cui funesta
Dell'adorato Admeto tuo la vita
A noi riesca, ed a te stessa?

Alceste. O padre,
Se, col tacertel'io, restarti ignoto
L'atro arcano potesse, ah! nol sapresti,
Se non compiuto il sacrificio pria:
Ma udirlo, oimè! tu dei pur troppo; or dunque
Da me tu l'odi.

Fereo. Entro ogni fibra un fero
Brivido già scorrer mi fai: non sono
Io genitor soltanto: affetti molti
Squarcianmi a gara il core: egregia nuora,
Io più che figlia t'amo; amo i tuoi figli,
Ambo i dolci nepoti, all'avo antico
Speme immensa e diletto: e ognor più sempre
Dopo lustri ben dieci in cor mi avvampa
Pura ed intera alta amichevol fiamma
Per la consorte indivisibil mia.
Pensa or tu dunque in quali atroci angosce
Stommi, aspettando i detti tuoi; cui veggo,
Ah! sì, ben veggo che di augurio infausto
Qualcun del sangue mio percuoter denno.

Alceste. Furare a Morte i dritti suoi, nè il ponno
Anco i celesti. Con le adunche mani
Ella già già stava afferrando Admeto,
Vittima illustre: Admeto, unico erede
Del bel Tessalo regno: in sul vigore
Della viril sua etade; appien felice
Nella reggia, e dai sudditi, e dai chiari
Suoi genitori, e dai vicini stati,
Venerato, adorato: e che dir deggio
Poi, dalla fida Alceste sua? tal preda
Certa già già la insazïabil Morte
Teneasi; Apollo or gliela toglie; un'altra
(Pari non mai, che pari altra non havvi),
In di lui vece aver debb'ella: e questa
Esser dee del suo sangue, o a lui di stretta
Aderenza congiunta; e all'Orco andarne
Spontaneo scambio, pel risorto Admeto.
Ecco a quai patti ei salvo fia.

Fereo. Che ascolto!
Miseri noi! qual vittima?... chi fia
Per se bastante?...

Alceste. Il fero scambio, o padre,

Necessario al tuo vivere, dai Numi
Implorerei la morte mia, per torre
A Pluto Admeto... Ma, che veggio? Alceste
Frettolosa ver me! Forse a lei prima
Noto il risponder dell'oracol era?

SCENA II.

ALCESTE, FEREO.

Alceste. Le paterne tue lagrime rasciuga,
O re: la morte del tuo figlio omai
Non ti avverrà di piangere.
Fereo. Che ascolto!
Oh gioja! Apollo dunque?... Havvi una speme?...
Alceste. Speme, a te, sì, vien dal fatidic'antro:
Nè di un sì fatto annunzio ad altri volli
Ceder l'onor; dal labro mio dovevi
Averlo tu.
Fereo. Deh! dimmi: il figlio in vita
Rimarrassi?
Alceste. A te, vivo ei rimarrassi:
Certezza n'abbi. Apollo il disse, e Alceste
Tel ridice, e tel giura.
Fereo. Oh detti! oh gioja!
Vivo il tuo sposo!...
Alceste. Ma perciò non fia
Già che risorga in queste afflitte mura
Oggi la gioja.
Fereo. E che? pianto esser puote,
Dove Admeto risorge?... Oh ciel! che fia?
Tu, che tanto pur l'ami, udendol salvo,
E il fausto avviso a un disperato padre
Or tu stessa arrecandone, di morte
Tinte hai le guance? e al balenar repente
Di un mezzo gaudio in su l'ingenua fronte,
Succeder tosto in negro ammanto festi
Un torbido silenzio? Ah! parla...
Alceste. I Numi,
L'impreteribil norma loro anch'essi
Hanno; e del Fato le tremende leggi
Non si attentano infrangere. Non poco
Donârti i Numi or nel donarti Admeto.
Fereo. Donna, or più che i tuoi detti, il guardo e gli atti
Raccapricciar mi fanno. E quai fien dunque,

Ahi! quali i patti a lato a cui funesta
Dell'adorato Admeto tuo la vita
A noi riesca, ed a te stessa?

Alceste. O padre,
Se, col tacertel'io, restarti ignoto
L'atro arcano potesse, ah! nol sapresti,
Se non compiuto il sacrificio pria:
Ma udirlo, oimè! tu dei pur troppo; or dunque
Da me tu l'odi.

Fereo. Entro ogni fibra un fero
Brivido già scorrer mi fai: non sono
Io genitor soltanto: affetti molti
Squarcianmi a gara il core: egregia nuora,
Io più che figlia t'amo; amo i tuoi figli,
Ambo i dolci nepoti, all'avo antico
Speme immensa e diletto: e ognor più sempre
Dopo lustri ben dieci in cor mi avvampa
Pura ed intera alta amichevol fiamma
Per la consorte indivisibil mia.
Pensa or tu dunque in quali atroci angosce
Stommi, aspettando i detti tuoi; cui veggo,
Ah! sì, ben veggo che di augurio infausto
Qualcun del sangue mio percuoter denno.

Alceste. Furare a Morte i dritti suoi, nè il ponno
Anco i celesti. Con le adunche mani
Ella già già stava afferrando Admeto,
Vittima illustre: Admeto, unico erede
Del bel Tessalo regno: in sul vigore
Della viril sua etade; appien felice
Nella reggia, e dai sudditi, e dai chiari
Suoi genitori, e dai vicini stati,
Venerato, adorato: e che dir deggio
Poi, dalla fida Alceste sua? tal preda
Certa già già la insazïabil Morte
Teneasi; Apollo or gliela toglie; un'altra
(Pari non mai, che pari altra non havvi),
In di lui vece aver debb'ella: e questa
Esser dee del suo sangue, o a lui di stretta
Aderenza congiunta; e all'Orco andarne
Spontaneo scambio, pel risorto Admeto.
Ecco a quai patti ei salvo fia.

Fereo. Che ascolto!
Miseri noi! qual vittima?... chi fia
Per se bastante?...

Alceste. Il fero scambio, o padre,

È fatto già. Presta è la preda; e indegna
Non fia del tutto del serbato Admeto.
Nè tu, il cui santo simulacro in questo
Limitar sorge, o Dea magna d'Averno,
Disdegnerai tal vittima.

Fereo. Già presta
È la vittima! oh cielo! ella è del nostro
Sangue: e tu dianzi a me dicevi, o donna,
Ch' io rasciugassi il pianto mio?...

Alceste. Tel dissi;
E tel ridico; non dovrai tu il figlio
Piangere; io pianger non dovrò il marito.
Salvo Admeto, lamento altro non puossi
Udir qui omai, che di gran lunga agguagli
Quel che apprestava il morir suo. D'un qualche
Pianto, ma breve, e misto anco di gioja,
Si onorerà la vittima scambiata
Per la vita d'Admeto. Ai Numi inferni
La omai giurata irremissibil preda
Spontanea, son io.

Fereo. Che festi? oh cielo!
Che festi? e salvo l'infelice Admeto
Credi a tal patto? Oh ciel! viver puot'egli
Senza te mai? degli occhi suoi la luce
Tu sei: tu l'alma sua; tu, più diletta
A lui, più assai che i suoi pur tanto amati
Genitori; più cara, che i suoi figli;
Più di se stesso, cara. Ah! no; non fia
Ciò mai. Sul fior di tua beltade, o Alceste,
Perir tu prima, per uccider poscia
Non che il tuo sposo stesso, anco noi tutti
Che t'adoriam qual figlia? Orba la reggia,
Orbo fia 'l regno, ove tu manchi. E i figli,
Pensastil tu? quei teneri tuoi figli
Che farian senza te? Tu, d'altri eredi
Liete puoi far le Tessale contrade:
D'ogni gioja domestica tu fonte,
Tu sei di Admeto la verace e prima
E sola vita. Ah! non morrai, tel giuro,
Finchè morir poss'io. Questo è, ben questo,
È il capo, cui tacitamente or chiede
L'oracolo. Io, tronco arido omai,
Quell'io mi son, che dee morir pel figlio.
Gli anni miei molti, e le speranze morte,
E il corso aringo, e la pietà di padre,

E la pietà di maraviglia mista
Per giovin donna, di celesti doti
Ricca pur tanto; ah! tutto omai scolpisce
In adamante il morir mio. Tu, vivi;
Tel comanda Fereo; nè mai l'amore
Di giovinetta sposa fia che avanzi
Di antico padre il generoso amore.

Alceste. E l'alma tua sublime, e il vero immenso
Affetto tuo di padre, a me ben noti
Erano: e quindi, antivenirli io seppi.
Ma s'io prestai queta udïenza intera
Ai detti tuoi, Fereo, vogli or tu pure
Contraccambiar d'alto silenzio i miei;
Cui tu, convinto appieno tosto, indarno
Ribatter poi vorresti.

Fereo. E che puoi dirmi?
Che udir poss'io? salvar davvero Admeto
Io vo': tu il perdi, con te stessa: all'are
Io corro...

Alceste. Arresta il piè: tardi v'andresti.
Già il mio giuro terribile dai cupi
Suoi regni udìa Proserpina; ed accetto
Anco l'ebb'ella indissolubilmente.
Secura in me del morir mio già stommi,
Cui nulla omai può togliermi. Tu dunque
Ora i miei sensi ascolta; e tu, qual vero
Padre, al proposto mio fermo consuona.
Non leggerezza femminile, o vano
Di gloria amore, a ciò mi han tratto: il vuole
Invincibil ragione. Odimi. Il sangue
Tutto di Admeto, a me non men che caro,
Sacro è pur anco: il genitor, la madre,
E i figli suoi, questo è d'Admeto il sangue:
Or, qual di questi in vece sua disfatto
Esser potea da Morte? il figlio forse?
Ei, due lustri non compie: ancor che in esso
L'ardir non manchi, l'età sua capace
Non è per anco di spontaneo vero
Voler di morte: e se il pur fosse, io madre,
D'unico figlio il soffrirei? Lo stesso
Dico vieppiù della minor donzella.
Riman l'antica, e sempre inferma madre;
Specchio d'ogni alta matronal virtude;
Pronta, (son certa) ove il sapesse, a darsi
Vittima a Stige del suo figlio in vece:

Ma tu poi, di', tu che sol vivi in essa,
Dimmi, in un col suo vivere non fora
Tronco all'istante il tuo? Dunque in te solo,
Ecco, che a forza ricadea l'orrendo
Scambio, se primo eri ad udir del Nume
La terribil risposta. Onde mia cura
Fu di carpirla io prima; io, che straniera
In questa reggia venni, e a me pur largo
Concede il Fato, che salvarne io possa
Tutti ad un tempo i prezïosi germi.

Fereo. Pianger mi fai: di maraviglia immensa
Piena m'hai l'alma, e il cuore a brani a brani
Mi squarci intanto. Oh ciel!...

Alceste. Pianger, tu il puoi,
Sul mio destin; ma tu biasmare, o padre,
L'alto proposto mio, nè il puoi, nè il dei.
Quanto più a me costa il morir, più degna
Di redimere Admeto, a Pluto io scendo
Tanto gradita più. Voler del Cielo
Quest'era al certo: e di convincerne anco
Lo stesso Admeto mio la cura assumo.
Il disperato suo dolor, già il veggo,
Ma affrontarlo non temo. Il Ciel darammi
Forza anco a ciò: le mie ragion farogli
Con man palpare; e proverogli, spero,
Che il conjugal puro suo immenso amore,
S'io 'l possedea, mertavalo. Al Destino
Cedere, è forza: ma il piegarsi ad esso
Senza infranger pur l'animo, discerne
Dal volgar uom l'alteramente nato.
Nel mio coraggio addoppierassi il suo:
Salvo io l'avrò coi genitori e i figli;
Viva, egli amommi: onorerammi estinta.

Fereo. Muto rimango, annichilato: in petto
Nobil invidia, alto dolore, e dura
Di me vergogna insopportabil sento.
Farò...

Alceste. Farai che la memoria mia
Qui sacra resti, al mio pensier tu stesso
Or servendo, qual dei. Salvar tu il figlio,
Ed io 'l marito, deggio: ecco d'entrambi
L'alto dovere, e il solo. E già di nuovo
Il fatal voto al tuo cospetto io giuro...
E già compiendo ei vassi... Ah! sì; ne provo
Già i crudi effetti. Una vorace ardente

Febbre già già pel mio mortal serpeggia.
Dubbio non v'ha: Pluto il mio voto accolse;
A se mi chiama; ed omai salvo è Admeto.

Fereo. A lui men corro: egli fors'anco...

Alceste. A lui
Non è chi giunga anzi di me: già pria
Chiusi ad ogni uom n'ebb'io gli accessi tutti.
Io risanarlo, ed annunziargliel'io
Debbo; non altri. Or tu, che pur tant'ami
L'egregia tua consorte, a lei ten vola,
E il lieto avviso del risorto figlio,
Bench'ella infermo a morte nol credesse,
Recagliel tu.

Fereo. Noi miseri...

Alceste. Voi lieti,
Che rïaveste il già perduto figlio.
Vanne; ten prego: invan ti opponi; io fatta
Son più che donna. Ogni timor sia muto:
Di Admeto io son la salvatrice: or tutti
Obbediscan me qui. — Deh! voi di Fere
Degne matrone, or della reggia uscite,
Ed un augusto sacrificio tosto
Apprestate a Proserpina. Si canti
L'inno dovuto alla terribil Diva,
L'ara apprestando appiè di questo altero
Simulacro di lei: tra breve io riedo
A compier qui 'l solenne rito, o donne.

SCENA III.

CORO, FEREO.

Fereo. Oh coraggio! oh virtude!... Oh non mai visto
Amor di sposa!... Ahi sventurato Admeto,
Se a tal costo pur vivere tu dei!

SCENA IV.

CORO.

STROFE.

Benigna ascolta i voti nostri, o Diva
Dell'Averno terribile;
S'è pur possibile,
Che d'Acheronte oltre la infausta riva

Di mortal prego scenda ai cupi regni
Mai voce viva:
Gli occhi di pianto amaramente pregni,
Tremanti tutti al perigliar di Admeto,
Supplici oriam che il Nume tuo si degni
Far per ora divieto
Alla vorace insazïabil Morte
Di ferir uom sì pio, sì amato, e forte.

ANTISTROFE.

Speme egli sola ai genitor cadenti,
Cui pur troppo è probabile
Che inconsolabile
Lutto torrìa dal libro dei viventi:
Admeto, speme di Tessaglia tutta,
Che vedria spenti
Con lui suo lieto stato, e in un distrutta
L'alta possanza, in cui secura or giace;
S'ei pria non ha sua prole al regno instrutta
Coll'animo sagace:
Tropp'uopo è a noi la sua terrestre salma;
Che Admeto e Alceste son duo corpi e un'alma.

EPODO.

Se un dì rapita appo la piaggia ondosa
Dell'Etna tu, nè il rapitor discaro
Tenevi pur, nè amaro
T'era il tenor de' suoi cocenti detti;
Piena tu il cor di conjugali affetti,
Ai mali altrui pietosa,
Dea, troncar deh non vogli oggi i diletti
Di fida amante e riamata sposa!

ATTO SECONDO.

SCENA I.

CORO, ADMETO.

Coro. Ma, che vediam? fia vero? Admeto il passo
Prospero e franco e frettoloso volge
Ver noi! Stavasi dianzi ei moribondo,

Ed or sì tosto?... Admeto, agli occhi nostri
Crederem noi?

Admeto. Sì, donne; risanato
Di corpo appieno in un istante io sono;
Ma non di mente, no.

Coro. Che fia? tu giri
Intorno intorno perturbato il guardo.

Admeto. Ditemi, deh! la mia divina Alceste
Dov'è? per tutto, invan la cerco.

Coro. In questo
Limitar sacro della reggia, or dianzi
C'invitava ella ad alta voce; e tosto
Poi c'imponea cantare inni devoti...

Admeto. A Proserpina?

Coro. Sì. Balda frattanto
Ella inoltrava in ver sue stanze il piede;
A prepararsi al sacrificio forse,
Che qui apprestar c'impone.

Admeto. Itene ratte
Su l'orme sue voi dunque; ite: fors'ella
Nel sacello d'Apolline devota
Le rituali abluzïoni or compie:
Deh! trovatela, ed oda ella da voi,
Ch'io sano, eppur di tremito ripieno,
Prostrato ai piè di questa fatal Dea,
Aspettando lei stommi.

SCENA II.

ADMETO.

Ohimè! comanda
Di qui apprestarle un sacrificio? — Ah! m'odi,
Dea possente d'Averno; or tu, ch'or dianzi
In suon feroce tanto me appellavi,
Qual non dubbia tua vittima; deh! tosto,
Ove pur mai questa recente orrenda
Mia visïon, verace esser dovesse,
Deh! tu ripiglia questa fral mia spoglia.
A tai patti, io non vivo. Ecco, mi atterro
Al simulacro tuo, d'atre corone
Di funereo cipresso adorno all'uopo:
E t'invoco, e scongiuroti di darmi
Ben mille morti pria, che non mai trarre
Tal visïone al vero.

SCENA III.

FEREO, ADMETO.

Fereo. A queste soglie
Del caro figliuol mio sempre ritorno
Ansïoso, tremante: eppur lontano
Starne a lungo non posso. I feri detti
Della misera Alceste un solo istante
Non mi lascian di tregua. Almen chiarirmi
Con gli occhi miei vogl'io, se già risorto
Dalle stancate sue fatali piume
Sia il mio Admeto.

Admeto.[1] Admeto? Oh, chi mi appella?
Che veggo? oh ciel! tu, padre?

Fereo. Al Ciel sia laude!
Verace almeno è il rinsanir tuo pieno:
E l'instantanea guisa onde l'avesti,
Prodigïosa ell'è pur anco. Oh! dolce,
Unico figlio mio, risorto al fine
Ti rïabbraccio! e di bel nuovo io posso
In te la speme mia, quella del regno,
E la speme di tutti, omai riporre.

Admeto. Che parli tu di speme? Ah, no! me vedi
Sano di aspetto forse, ma infelice
Più mille volte che di morte in grembo,
Qual io mi stava or dianzi. Alto spavento,
Non naturale al certo, di me tutto
S'indonna, o padre: ed i miei passi, e i detti,
E i pensieri, e i terrori, e l'agitata
Attonit'alma, e il sospirar profondo;
Tutto, (tu il vedi) accenna irsi cangiando
Quel morbo rio mortifero di corpo
In nuova, e vieppiù fera orrida assai,
Egritudine d'animo.

Fereo. Dal pianto
Io mi rattengo a stento. — Ah! figlio; hai dunque
Vista Alceste, ed uditala...

Admeto. Per anco
Vista non l'ho, da che pur io riveggo
Con occhi omai non appannati in morte
Questa luce del sole. In ogni parte

[1] Ergendo il capo dal suolo.

Io della reggia al sorger mio trascorsi
Per rintracciarla, e indarno: al fin le sue
Fide matrone, agli occhi miei qui occorse,
Dentro invïai ver essa, e qui frattanto
Aspettandola stavami. Deh! quante,
Quante mai cose, Alceste mia, narrarti
Deggio, tremando! entro il tuo cuor celeste
D'ogni mio affetto sfogo almen ritrovo:
In calma alquanto ritornar miei spirti,
(Se v'ha chi il possa) il puoi tu sola.

Pereo. Oh cielo!
Misero figlio!... Ascoltami: or fia 'l meglio
Un cotal poco rendere a quïete,
Pria di vederla, i tuoi mal fermi ancora
Troppo agitati sensi. In egre membra
Quasi non cape una istantanea piena
Salute: or forse vaneggiar ti fanno
Le troppo a lungo infievolite fibre
Del travagliato cerebro.

Admeto. Deh, fosse
Pur vero, o padre! ma più intera mai
Del corpo in me non albergò salute,
Di quella che or vi alberga: e in me pur tutte
Nitide sento del pensier le posse,
Quant'io mai le provassi. Ah! non vaneggio,
No, padre amato: ma il repente modo
Ond'io risorsi, e la seguíta tosto
Mia visïon palpabile tremenda,
Avrian disturbo anco arrecato ad ogni
Più saldo e indomit'animo. — Sommerso,
Ha poch'ore, in mortifero letargo
Io giaceami; tu il sai. Gli occhi miei, gravi
Di stigia nebbia, nulla omai scernevano:
Adombrata la mente, annichilati
Presso che tutti i sensi, ov'io mi stessi,
Nè tra cui, nol sapea. Forse, in tal punto,
E dall'amante moglie e da' miei fidi
Un cotal poco a un apparente sonno
Lasciato in grembo, io rimaneami solo:
O il credo, almen; poichè niun ente al fianco
Mi trovai nel risorgere. Ma intanto,
Fra l'esistere e il no stavami, quando,
Più ardente assai che di terrena fiamma,
Raggio improvviso mi saetta, e a forza
Gli occhi miei schiude. Ecco, il sovrano Iddio,

SCENA III.

FEREO, ADMETO.

Fereo. A queste soglie
Del caro figliuol mio sempre ritorno
Ansïoso, tremante: eppur lontano
Starne a lungo non posso. I feri detti
Della misera Alceste un solo istante
Non mi lascian di tregua. Almen chiarirmi
Con gli occhi miei vogl'io, se già risorto
Dalle stancate sue fatali piume
Sia il mio Admeto.

Admeto.[1] Admeto? Oh, chi mi appella?
Che veggo? oh ciel! tu, padre?

Fereo. Al Ciel sia laude!
Verace almeno è il rinsanir tuo pieno:
E l'instantanea guisa onde l'avesti,
Prodigïosa ell'è pur anco. Oh! dolce,
Unico figlio mio, risorto al fine
Ti rïabbraccio! e di bel nuovo io posso
In te la speme mia, quella del regno,
E la speme di tutti, omai riporre.

Admeto. Che parli tu di speme? Ah, no! me vedi
Sano di aspetto forse, ma infelice
Più mille volte che di morte in grembo,
Qual io mi stava or dianzi. Alto spavento,
Non naturale al certo, di me tutto
S'indonna, o padre: ed i miei passi, e i detti,
E i pensieri, e i terrori, e l'agitata
Attonit'alma, e il sospirar profondo;
Tutto, (tu il vedi) accenna irsi cangiando
Quel morbo rio mortifero di corpo
In nuova, e vieppiù fera orrida assai,
Egritudine d'animo.

Fereo. Dal pianto
Io mi rattengo a stento. — Ah! figlio; hai dunque
Vista Alceste, ed uditala...

Admeto. Per anco
Vista non l'ho, da che pur io riveggo
Con occhi omai non appannati in morte
Questa luce del sole. In ogni parte

[1] Ergendo il capo dal suolo.

Io della reggia al sorger mio trascorsi
Per rintracciarla, e indarno: al fin le sue
Fide matrone, agli occhi miei qui occorse,
Dentro invïai ver essa, e qui frattanto
Aspettandola stavami. Deh! quante,
Quante mai cose, Alceste mia, narrarti
Deggio, tremando! entro il tuo cuor celeste
D'ogni mio affetto sfogo almen ritrovo:
In calma alquanto ritornar miei spirti,
(Se v'ha chi il possa) il puoi tu sola.

Pereo. Oh cielo!
Misero figlio!... Ascoltami: or fia 'l meglio
Un cotal poco rendere a quïete,
Pria di vederla, i tuoi mal fermi ancora
Troppo agitati sensi. In egre membra
Quasi non cape una istantanea piena
Salute: or forse vaneggiar ti fanno
Le troppo a lungo infievolite fibre
Del travagliato cerebro.

Admeto. Deh, fosse
Pur vero, o padre! ma più intera mai
Del corpo in me non albergò salute,
Di quella che or vi alberga: e in me pur tutte
Nitide sento del pensier le posse,
Quant'io mai le provassi. Ah! non vaneggio,
No, padre amato: ma il repente modo
Ond'io risorsi, e la seguíta tosto
Mia visïon palpabile tremenda,
Avrian disturbo anco arrecato ad ogni
Più saldo e indomit'animo. — Sommerso,
Ha poch'ore, in mortifero letargo
Io giaceami; tu il sai. Gli occhi miei, gravi
Di stigia nebbia, nulla omai scernevano:
Adombrata la mente, annichilati
Presso che tutti i sensi, ov'io mi stessi,
Nè tra cui, nol sapea. Forse, in tal punto,
E dall'amante moglie e da' miei fidi
Un cotal poco a un apparente sonno
Lasciato in grembo, io rimaneami solo:
O il credo, almen; poichè niun ente al fianco
Mi trovai nel risorgere. Ma intanto,
Fra l'esistere e il no stavami, quando,
Più ardente assai che di terrena fiamma,
Raggio improvviso mi saetta, e a forza
Gli occhi miei schiude. Ecco, il sovrano Iddio,

Quel già cotanto a noi propizio Apollo,
Qual già il vedemmo in questa reggia il giorno,
Che non più a noi mortal pastor, ma eccelso
Aperto Nume consentia mostrarsi:
Tal egli s'era: e in suo splendor divino
Al mio letto appressandosi, con lieve
Atto celeste un'alma panacea
Mirabile, odorifera, vitale,
Alle mie nari ei sottopone appena,
E la benigna sua destra ad un tempo
Mi stende, e grida: Admeto, sorgi: i preghi
Dei genitori e di tua rara sposa
Sono esauditi: or, vivi. — E i detti, e il fatto,
E il mio guarire, e il suo sparir, son uno.
Dal letto io balzo già: pien d'alta gioja,
Ch'ogni voce mi toglie, ecco mi prostro
Al Dio che ancor della immortal sua luce
Splendido un solco ergentesi nell'aure
Si lasciava da tergo. Indi, nel cuore
Il pensier primo che sorgeami, egli era
Di abbracciar la mia Alceste; che mai niuna
Gioja, cui seco non divida io tosto,
A me par gioja.

Fereo. Oh sacro Apollo! oh vero
Nume di noi proteggitor sovrano!
L'alte promesse tue ben or ravviso,
Che al tuo partir ne festi.

Admeto. Ma tu, padre,
Il tutto ancora non udivi: alquanto
Sospendi ancora i voti tuoi. — Men giva
Io dunque ratto della sposa in traccia;
Quand'ecco, in su la soglia a me da fronte
Appresentarsi in spaventevol forma
La Morte. In sul mio capo la tagliente
Orrida falce ben tre volte e quattro
Minacciosa brandisce; indi, con voce
Di tuono irata: Admeto, grida, Admeto,
Un prepotente Iddio per or t'invola
Dalla non mai vincibil falce mia;
Ma di me lieta riportar la palma,
Nol creder tu. Vivrai, pur troppo: indarno
Del Destino immutabile si attenta
Romper Febo le leggi; or, sì, vivrai;
Ma in tali angosce, che non mai vorresti
Esser tu nato: il dì, ben mille volte

Invocherai me fatta sorda allora
Ai preghi tuoi, come finor tu il fosti
Alle minacce mie, volente Apollo. —
Disse: ed un nembo di caligin atra
Diffondendomi intorno, in un dirotto
Pianto lasciommi semivivo. A stento
Pria brancolando inoltromi per girne
Fuor della reggia: e vieppiù sempre poscia,
Quasi incalzato, io corro e non so dove:
Alceste chiamo, Alceste; ella non m'ode.
Donne qui trovo, e un sacrificio intendo
Apprestarsi a Proserpina: mi atterro
Al simulacro suo: tremante stommi.
Che sperar? che temer? che dir? che farmi?...
Ah, padre! io son misero assai.

'ereo. Che deggio
Pur dirgli?... oh cielo!... Ma, che veggo? Alceste?
Oh figlio! oh figlio!

SCENA IV.

ALCESTE, FEREO, ADMETO.

lceste. Oh me felice! Admeto,
Parte miglior dell'alma mia, tu vivi,
E sano sei quanto il mai fosti. I Numi
Cel promisero già; rendiamli or dunque
Devote grazie; e i loro alti decreti,
Quai ch'ei pur sieno, or veneriamo a gara.

dmeto. Oh ciel! son questi, amata sposa, or questi
Son gli atti e i detti, che il tuo immenso amore
Soli per me t'inspira, il dì ch'io riedo
A inaspettata vita? Egra ti veggio,
Squallida il volto, addolorata il petto;
Nel favellar, mal certa; e, non che un raggio
Spunti di gioja in su l'ingenua fronte,
Gli atri solchi vegg'io tra ciglio e ciglio
D'angoscia profondissima. Ahi me misero!
Qual mi son dunque io mai, poichè da morte
Scampato pur, prima a me stesso, e quindi
A' miei più cari tutti espressa doglia,
Non già letizia, arreco? — Ah, fien, pur troppo,
Veraci fieno i miei terrori!

lceste. Padre,
In questo nostro limitar pur anco

Io non credea trovarti. Irne all'antica
Misera madre del tuo Admeto, e mia,
E consolarla con la fausta nuova
Del risanato figlio, il promettevi
A me tu stesso, or dianzi.

Fereo. Alceste, intendo
Il tuo dire: la nuova io già recava
Alla consorte mia; ver essa or torno:
Col tuo sposo ti lascio. Acqueta intanto
Nel tuo petto ogni dubbio: ah! no; non ebbi
L'ardir, nè il cor di assumermi col figlio
Niun de' tuoi dritti sacrosanti.

Admeto. Or, quali
Detti fra voi?...

Fereo. Chiari a te fieno, in breve:
Me, figlio amato, rivedrai qui tosto.

SCENA V.

ADMETO, ALCESTE.

Admeto. Ma, che fia mai? ciascun di voi qui veggo
Del risanar mio ratto starsi afflitto,
Quanto del morir mio pur dianzi il fosse?

Alceste. Admeto, ognor venerator profondo
Degl'Iddii te conobbi...

Admeto. E il son, più sempre,
Or che dal divo Apollo in don sì espresso
La vita io m'ebbi. Ah! fida sposa, allora
Dov'eri tu? perchè non t'ebbi al fianco,
In quell'istante sì gradito, e a un tempo
A me tremendo e sovruman pur tanto?
Allo sparir del sanator mio Nume,
Forse l'aspetto tuo mi avria del tutto
Francata in un la mente: al reo fantasma,
Che mi apparia poi tosto, ah! tu sottratto
Forse mi avresti!

Alceste. Oh sposo! io non t'avrei
Per certo, ahi! no, racconsolato allora,
Come or neppure io 'l posso.

Admeto. E sia che vuolsi:
Cessi al fine il mortifero silenzio
Di tutti voi. Saper dai labri io voglio,
Ciò che cogli atti e col tacer funesto
Mi si va rivelando. Unica donna,

Sposa adorata mia, sa il Ciel s'io t'ami;
E se ragion null'altra omai mi fesse,
A paragon dell'amor tuo, la vita
Bramare: con te sola, a me fia dolce
I di lei beni pochi e i guai pur tanti
Ir dividendo. Ma giovommi or forse
Scampar da morte, quando a me sul capo
Una qualch'altra ria sventura ignota
Mi si accenna pendente? Nè tu stessa
Negarmel'osi. Io raccapriccio; e udirla
Voglio; e d'udirla, tremo.

Alceste. Admeto, in vita
Restar tu dei: scritto è nei fati. È sacra,
È necessaria la tua vita a entrambi
I tuoi cadenti genitori; a entrambi
I tuoi teneri figli; all'ampio regno;
Ai tuoi Tessali tutti.

Admeto. Alceste, oh cielo!
E tutti, a cui fia d'uopo il viver mio,
Fuorchè te stessa, annoveri? Che miro?
E il mal represso pianto al fin prorompe
Su la squallida guancia? e un fero tremito
La lingua e tutte le tue membra in guisa
Spaventevole scuote!...

Alceste. Ah! non più tempo
È di tacermi: un sì funesto arcano
Fia impossibil celartelo; nè udirlo,
Fuorchè da me, tu dei. Deh, pur potessi,
Misera me! com'io la forza e ardire
Di compier m'ebbi il sacrosanto mio
Alto dover, deh! pur così potessi
Gli effetti rei dissimularten meglio!
Ma imperïosa, su i diritti suoi
Rugge Natura: ohimè! pur troppo io madre
Sono: e tua sposa io fui...

Admeto. Qual detto?...

Alceste. Ah! dirti
Più non poss'io che il sono.

Admeto. Un mortal gelo
Al cor mi è sceso. Oh ciel! non più mia sposa
Nomarti puoi?

Alceste. Son tua, ma per poch'ore...

Admeto. Che fia? chi torti a me ardirebbe?

Alceste. I Numi;
Quei, che già mi ti diero. A lor giurato

Ho il mio morir spontanea, per trarti
Da morte. Il volle irrevocabil Fato.

Admeto. Ahi dispietata, insana donna! e a morte
Sottratto hai me, col dar te stessa a morte?
Due n'uccidesti a un colpo: ai figli nostri
Tolto hai tu, cruda, i genitori entrambi,
E madre sei?

Alceste. Fui moglie anzi che madre:
E ai figli nostri anco minor fia danno,
L'esser di me pria che del padre orbati.

Admeto. E ch'io a te sopravviva, o Alceste, il credi
Possibil tu?

Alceste. Possibil tutto, ai Numi:
E a te il comandan essi. Or degg'io forse
Ad obbedirli, a venerarli, o Admeto,
A te insegnar, che d'ogni pio sei norma?
Essi infermo ti vollero; essi, addurre
Poscia in forse il tuo vivere; poi, darti
Quasi vita seconda; e, di te in vece,
Vittima aversi alcun tuo fido: ed essi
(Dubitarne puoi tu?) me debil madre,
Me sposa amante, al sagrificio eccelso
Degli anni miei per gli anni tuoi guidaro
Con invisibil mano, essi soltanto.

Admeto. I Numi? ah! no: forse d'inferno i Numi...

Alceste. Ch'osi tu dire, ohimè! Dal Ciel mi sento
Spirare al core inesplicabil alto
Ardir, sovra l'umano. Ah! mai non fia
Che il mio Admeto da me vincer si lasci
Nè in coraggio viril, nè in piena e santa
Obbedïenza al Cielo. A me, se caro
Costi il morir, tu il pensa: e a te, ben veggo,
Più caro ancor forse avverrà che costi
Il dover sopravvivermi. A vicenda
E a gara entrambi, per l'amor dei figli,
Per la gloria del regno e l'util loro,
E per lasciar religïoso esemplo
Di verace pietà, scegliemmo or noi,
L'un di morir, di sopravviver l'altro,
Bench'orbo pur della metà più cara
Di se medesmo. Nè smentir vorresti
Tu i miei voti: nè il puoi, s'anco il volessi.
Di tua ragione omai non è tua vita:
Ei n'è solo signore il sommo Apollo,
Ei che a te la serbava. E il di lui nume,

Che spirto forse alle mie voci or fassi,
Già il veggo, in te muto un tremore infonde,
Nè replicarmi ardisci: e in me frattanto
Vieppiù sempre insanabile serpeggia
La mortifera febbre.

SCENA VI.

CORO, ALCESTE, ADMETO.

Alceste. In tempo, o donne,
Voi qui giungete: alla custodia vostra
Brevi momenti, infin ch'io rieda, or resti
Quest'infelice: nè voi, d'un sol passo
Dal suo fianco scostatevi. M'è d'uopo
Qui nel gran punto aver pur meco i figli:
Con essi io torno; e qui starò poi sempre.

STROFE I.

Coro. Qual grazia mai funesta
Piovea dal Ciel su la magion d'Admeto,
Poich'ora al doppio mesta,
Dopo il sanato sposo,
L'egregia figlia del gran Pelio resta?
Ed ei fa intanto a ogni uom di sè divieto,
E in atto doloroso
Stassi immobile; e muto
Stassi, trafitto il cor da stral segreto:
E par, più che il morire, a lui penoso
Il riviver temuto.

ANTISTROFE I.

D'atra orribil procella
L'impeto mugghia, e spaventevol onda
Ambo i fianchi flagella
Di alato nobil pino,
Il cui futuro immenso corso abbella
Speme di altero varco a intatta sponda.
Il pietoso Destino
Nol vuol de' flutti preda:
Ma che pro, se di onor quanto il circonda,
Vele, antenne, timone, ardir divino,
Tutto ei rapir si veda?

STROFE II.

Coro. Tal è Admeto, cui tolto il morir era;
Ma non per questo ei vive,
Perch'or gli nieghi il Fato morte intera.
Uom, che nulla più spera,
Non è fra i vivi, no: penna ei di vetro,
Che in adamante scrive,
S'infrange ognora all'odïosa cote
Di sorte avversa, al cui feroce metro
Nulla star contro puote.
Sculto ha d'Admeto in fronte il duol che il preme,
Che in eterno è per lui morta ogni speme.

ANTISTROFE II.

O di Latona tu splendido figlio,
Nume eccelso di Delo,
Se di Morte involasti al crudo artiglio,
Con un girar di ciglio,
Questo germe d'un sangue a te sì caro,
Al cui devoto zelo
Premio te stesso in pastorale ammanto
Già concedevi nel tuo esiglio amaro;
Ah! perch'ei sempre in pianto
Vivesse poscia, ah no, tu nol salvasti:
Tragli or dunque ogni duol, tu ch'a ciò basti.

ATTO TERZO.

SCENA I.

ALCESTE, COL FIGLIO EUMELO, E LA FIGLIA PER MANO, SEGUITA E SORRETTA DA VARIE ANCELLE. ADMETO IN DISPARTE, E CORO.

Alceste. Fide ancelle, qui, ai piè del simulacro
Di questa Dea terribile, il mio strato
Stendete voi: debbo offerirle io stessa
La sua vittima qui. Voi, figli, intanto
Itene entrambi al padre vostro: ei stassi
(Vedetel voi?) muto, e dolente, e solo
Colà: ma in lui, quanta ne avesse ei mai,

Già rifiorì l'amabile salute,
Ed ei per voi vivrassi. Itene, al collo
Le innocenti amorose braccia vostre
Avvincetegli or voi.

Eumelo. Deh! padre amato,
Fia dunque ver che ti vediam risorto?
Oh qual gioja è la nostra!

Admeto. Ah! fra noi gioja
Non v'è più mai. Lasciatemi; scostatevi;
Troppo efferato è il mio dolore: affetti
Più non conosco al mondo: io, d'esser padre,
Neppur più il so.

Eumelo. Che sento! ohimè! tuoi figli
Più non siam noi? Tai detti io non intendo.
Via, più forte abbracciamlo, o fida suora;
Forza fia pur che alfin ci riabbracci.

Admeto. Oh figli!... oh figli!... Ah, quai saette al cuore
E gl'innocenti detti, e gl'innocenti
Baci vostri or mi sono! Io più non basto
Al fero strazio. I dolci accenti vostri
Percosso m'hanno, e rintracciato al vivo
Il dolce suon del favellar d'Alceste. —
Alceste! Alceste! — Era mia sposa il fiore
Del sesso tutto: dal consorte amata,
Al par di lei, non fu mai donna; ed essa
Pur fu l'ingrata, essa la cruda e l'empia,
Che abbandonar volle e il marito e i figli! —
Sì, figli miei, questa è colei ch'a un punto
Orbi vi vuol dei genitori entrambi.

Alceste.[1] Oh dolore! ben odo i feri detti
Del disperato Admeto. Ad ogni costo,
A me spetta il soccorrerlo con queste
Ultime forze mie. Venite, o donne;
Sorreggendomi, al misero appressatemi,
Ch'ei mi vegga e mi ascolti.

Admeto. Alceste? Oh cielo!
Ti veggo ancora? e quella or sei, tu stessa,
Che in mio soccorso vieni? e sì pur t'odo,
Mentre morente stai? Deh! sul tuo strato
Riedi: a me tocca, a me, quivi star sempre
Al tuo spossato fianco.

Alceste. È vana affatto
Ogni cura di me: bensì convienti...

[1] Sorgendo, sorretta, dallo strato.

Admeto. Oh voce! Oh sguardi! Or questi, ch'io pur miro
Entro a mortal caligine sepolti,
Son questi, ohimè, quei già sì vividi occhi,
Ch'eran mia luce, e mio conforto e vita?
Qual fosco raggio balenar mi veggio
Sul chino capo mio! qual moribonda
Voce sul cuor piombavami! tu muori,
O troppo fida Alceste; e per me muori!

Coro. Ecco il funesto arcano. Or tutte appieno
D'ambo gli sposi le diverse orrende
Smanie intendiamo.

Admeto. Alceste, e tu sorreggi
Pietosa tu, questo mio grave tanto
Capo, ognor ricadente, con l'estreme
Vitali forze di tua fievol mano? —
Ah! dal feral contatto, in me già tutto
Il furor disperato si ridesta,
E si addoppia. Già in piè balzo; già corro
Al simulacro di quel Nume ingordo,
Che aspetta la tua vittima: là voglio,
Pria che tu muoja, immolar io me stesso.

Alceste. Ogni furor fia vano: i figli, e queste
Matrone alte di Fere, e queste fide
Ancelle nostre, e Alceste semiviva,
Tutti, ostacol possente or qui stiam noi
Contra ogni tua spietata mira insana.
Siate voi, figli, ai furïosi moti
Del padre, inciampo: attorcigliati statevi
Così pendenti dai ginocchi suoi.

Admeto. Vano ogni inciampo; ogni voler de' Numi,
Vano. Signor de' giorni miei, son io:
Io 'l sono, e giuro...

Alceste. Ah! sì; tu giuri, Admeto,
Di viver pe' tuoi figli; e a me tu il giuri.
Ogni altro irriverente giuro infausto,
Cui tu accennar contro al voler dei Numi
Ti attentassi empiamente, profferirlo,
No, nol potria pur mai, s'anco il volesse,
Il devoto tuo labro, incatenato
Dai Numi stessi. Il vedi: al parlar mio
Prestano or forza i soli Dei: trasfusa
In te, per mezzo mio, comandan essi
La sublime costanza: a lor ti arrendi.
Vieni; acquetati; assistimi; sollievo
Dolce e primiero a quest'ultimo passo,

Cui mi appresso, tu fammiti, qual dei:
Ma non mi dar in sì funesto punto
Martoro tu, via peggior della morte.
Vieni, o fido, accompagnami.

Coro. Oh, qual possa
Ne' detti suoi! d'Admeto il furor cade
Al dolce incanto dei celesti accenti
Della morente donna.

Alceste. Omai non regge
Contro agli strali di ragion verace.
Donne, or si torni a lenti passi dove
Il mio strato mi aspetta.

Coro. E tu pur vieni,
Admeto, al di lei fianco. Intanto, forse
Chi 'l sa, s'ora non vogliono gli Dei
Soltanto in voi porre in tal guisa a prova
E il coraggio e l'amore e la pietade?
No, noi del tutto non teniam per anco
Morta ogni speme.

Alceste. Admeto, io ben ti leggo
Scolpito in volto quel parlar, che il fero
Tuo singhiozzar profondo al labro niega.
Ed anch'io parlo a stento; ma gli estremi
Miei sensi, è forza che tu in cor li porti
Fino alla tomba impressi. Odili; pregni
Di conjugale e di materno amore,
Dogliosi fienti, ma vitali a un tempo.
Non che coi detti, col pensier neppure,
Non io l'oltraggio a te farò giammai,
Di temer che tu porgere di sposo
Possa tua destra ad altra donna un giorno.
No, mai, tu Admeto, a questi nostri amati
Comuni figli sovrappor potresti
Una madrigna: dell'amor che immenso
Ci avvampa entrambi, un tal sospetto è indegno.
Ah! non è questo il mio timor, te in vita
Or dopo me lasciando. Altro non temo,
Se non che tu, troppo ostinato e immerso
Nel rio dolore, a danno de' tuoi figli,
E del tuo regno e di te stesso a danno,
Di questa impresa mia furar non vogli
A tutti il frutto, o non curando, od anco
Abbreviando i giorni tuoi. Ma freno
Ti saran questi. Or mira, in man ti pongo
Questa tua figlia e mia; perenne immago

Della fida sua madre, a fianco l'abbi,
Ad essa vivi: al tuo cessar, deh! pensa,
Non rimarria chi degno eletto sposo
A tempo suo le desse. E a questo nostro
Leggiadro unico erede, a questa speme
Del Tessalico impero, al cessar tuo
Chi potria mai del ben regnar prestargli
E i consigli e gli aiuti e l'alto esemplo?

SCENA II.

FEREO, ALCESTE, ADMETO, CORO, E FIGLI D'ADMETO.

Alceste. Vieni, o padre, tu pure; a noi ti appressa;
Mira il tuo figlio misero, cui manca
E voce e senso e lena. Or per lui tremo,
E lasciarlo pur deggio. Al di lui fianco
Tu starai sempre, osservator severo
D'ogni suo moto. — Io taccio: omai compiuto
Quasi è del tutto il sagrificio mio.
Fereo. Figlio, abbracciami: volgi, al padre volgi,
Deh! tu gli sguardi.
Admeto. Al padre? e il sei tu forse?
Fereo. Oh! ciel, che ascolto? e nol sei tu pur anco?
Admeto. Io 'l fui; ma nulla omai più son: la vista
Dei già miei figli emmi dolor: la tua,
Più assai che duol, mi desta ira, o Fereo.
Fereo. Così mi parli? e neppur più mi appelli
Col nome almen di padre?
Alceste. Ohimè, quali odo
Dalle labbra d'Admeto snaturati
Detti non suoi!
Admeto. Ben miei, ben giusti or sono
Questi accenti, in cui m'è proromper forza.
Or, non sei tu, Fereo, nol sei tu solo,
L'empia cagion d'ogni mio orribil danno?
Tu, mal mio grado, a viva forza, in Delfo
Mandavi per l'oracolo; mentr'io,
Presago quasi del funesto dono
Che mi farian gli Dei, vietando andava
Che in guisa niuna il lor volere in luce
Trar si dovesse. Io, vinto allor dal morbo,
Al destin rassegnatomi, diviso
Per lo più da me stesso, iva a gran passi,
Senza pure avvedermene, alla tomba;

Perchè ritrarmen tu?...

Fereo. Dunque a delitto
Or tu mi ascrivi l'amor mio paterno?
E in ciò ti offesi? Ah, figlio! e il potev'io,
In sul vigor degli anni tuoi vederti
Perire, e non tentar io per salvarti
Tutti e gli umani ed i celesti mezzi?

Admeto. E mi hai tu salvo, col tuo oracol crudo?
Non mi morrò fors'io pur anco? e morte
Ben altramente dispietata orrenda
La mia sarà. Ma, il dì che pur giungea
La risposta fatal di Delfo, or dimmi,
In qual guisa, perchè gli avidi orecchi
Della mia Alceste, anzi che i tuoi, la udiro?
Perchè, se pur dovuta ell'era all'Orco
Una spontanea vittima in mia vece,
Perchè, tu primo, or di', perchè tu solo,
Che tanto amor per l'unico tuo figlio
Aver ti vanti, allor perchè non eri
Presto a redimer con la vita tua
Il mio morire, tu?

Alceste. Sposo, e tu farti
Minor pur tanto di te stesso or osi
Con cotai sensi? ad empia ira trascorri
Contro al tuo padre, tu? di chi ti dava
La vita un dì, tu chieder, tu bramare
Duramente la morte?

Fereo. O figlio! acerba
Emmi bensì, ma non del tutto ingiusta
Or la rampogna tua: benchè tu appieno
Non sappi, no, ciò che ad Alceste è noto.
Essa dirtel potria, quanta e qual arte
Per deludermi usasse, indi furarmi
L'onor di dar per te mia vita.

Alceste. Admeto,
Il puro vero ei dice. Io fui, che prima
Intercettai l'oracolo: poi tutte
Preoccupar dell'adempirlo io seppi
Scaltramente le vie: chiaro pur troppo
Era che a me sì generoso incarco
Spettava: ed io l'assunsi: ogni amor cede
A quel di sposa. Il punto stesso, in cui
Seppi che andarne in contraccambio a Stige
L'uno tra noi, per te sottrarne, er'uopo;
Quel punto stesso udia l'alto mio giuro

Di scender per te a Stige. Era in mia mano
Da quel punto il salvarti; altrui non chiesi
Ciò che potea, voleva, e doveva io.

Fereo. Or qui far pompa di maggior virtude,
Ch'io non m'avessi, Admeto, non mi udrai.
Qual io per te nudrissi affetto in seno,
Unico figlio mio, senza ch'io 'l dica,
Tu il sai: tel dice l'affidato scettro,
Ch'io spontaneo lasciavati anzi tempo
In mia verde vecchiaja. Annichilato
Fu da me stesso il mio poter, per farti
(Me vivo pur) re di Tessaglia e mio.
Prova era questa, credilo, cui niuna
Pareggia; e non men pento; ed in vederti
Adorato dai sudditi, son pago.
Vinto in me dunque il re dal padre, acchiusa
Nella tua gloria ogni mia gloria ell'era.
Io, d'ogni stolta ambizïon disgombro,
Privata vita alla consorte accanto
Traea felice. E qui, non niegherotti,
Nè arrossirò nel dirtelo, che dolce
M'era ancor molto il viver ch'io divido,
Or già tanti anni, con sì amata donna,
Con la tua egregia venerabil madre:
Specchio è dell'alma mia; per essa io vivo,
E in essa vivo.

Coro. Oh puro cuore! oh rara
Virtude!

Fereo. Admeto, quell'affetto istesso,
Ch'or disperatamente ebbeti spinto
Ad oltraggiare il padre tuo; lo stesso
Affetto di marito, in me non scemo
Dal gel degli anni, mi avria tolto forse
Quel coraggio sublime, onde trionfa
Or la tua Alceste d'ogni maschio petto.
Per te morir non mi attentava io forse,
La mia donna lasciando: ma, se due,
D'una in vece, dovute erano a Pluto
Le vittime; se in sorte alla cadente
Moglie mia fida il natural morire
Toccato fosse; ah! nè un istante allora
Io stava in dubbio di seguirla, io sciolto
Allor da tutti i vincoli di vita.
Non così, no, quand'io dovuto avessi
Quella compagna mia di tanti lustri

Abbandonare, in tale etade, in tale
Egro stato, a se stessa, alla funesta
Solitaria vecchiezza. Oh cielo! un fero
Brivido a me correa dentro ogni vena,
Solo in pensarlo. Eppure, io per salvarti,
Diletto figlio mio, (se a me giungea
Pria che ad essa l'oracolo) io data
Avrei pur anco a così immenso costo
Per te la vita mia: ne attesto il Cielo;
E la tua Alceste attesto, che primiera
A me recò l'oracolo, e i veraci
Sensi scoprì del mio dolore.

Alceste. Io sola,
(E con qual arte!) io l'ingannava, e tolto
Gli era da me il morire.

Admeto. Oh sposa! oh padre!
D'uopo a te, no, non eran or cotanti
E sì cocenti sviscerati detti,
Con cui tu il cor mi trapassasti in mille
Guise tremende, perch'io a te davanti,
Pien di vergogna e di rimorso e d'alta
Inesplicabil doglia, muto stessi.
S'io t'oltraggiai, fuor di mio senno il fea,
Per disperata angoscia. — Alceste! Alceste!
Deh quante volte io chiamerotti, e indarno!

Alceste. Padre, e tu sposo, amati nomi, in breve
Io vi lascio, e per sempre. A voi sian legge
Queste parole mie tutte di pace,
Ch'ultime a voi pronunzio. In te, Fereo,
Come in terso cristallo, traspariva
Or dal tuo dir la inenarrabil pura
Degli affetti di padre e di marito
Sacra dolcezza; e tu pur anco, Admeto,
Padre e marito sei, ma in un sei figlio;
Sacri a te sempre i genitori entrambi
Sieno; e la destra tua pegno or mi sia,
Che tu vivrai pe' figli nostri. A un tempo
Dall'adorata tua sposa ricevi
Alfin l'amplesso estremo.

Admeto. E in quest'amplesso
Sarà ver ch'io non spiri?...

Alceste. Amiche donne,
Spiccate or voi con dolce forza, io 'l voglio,
Da me quest'infelice; e con lui pure
Questi teneri figli. Addio, miei figli. —

Tutto è compiuto omai. Fereo, tua cura
Fia di vegliar sul misero mio sposo,
Nè abbandonarlo mai.

Eumelo.[1] Deh, dolce madre,
Tu ci abbandoni! e ci han da te disgiunti!

Fereo. Tolta a noi tutti ogni favella ha il pianto.
Admeto, ohimè! più di lei semivivo,
D'ogni senso è smarrito. Ancor più lunge
Strasciniamolo, o donne; al tutto fuori
Della vista d'Alceste.

Alceste. O voi, fidate
Ancelle mie, prestatemi ancor questo
Pietoso ufficio: in queto atto pudico
Da voi composte alla morte imminente
Sian queste membra torpide...

Il Coro d'Alceste. Oh quai fievoli
Accenti manda a stento! Ahi, poco avanza!

CORO.

Il Coro d'Alceste.[2]

STROFE I.

Tacite, tacite,
Piangiam sommesse:
Guai, se quel misero
Or si avvedesse
Del nostro singhiozzar!

ANTISTROFE I.

Fida, sorreggile
Tu la cadente
Testa; e tu, chiudile
L'occhio morente,
Dolce ancora a mirar.

EPODO I.

Deh, qual lungo penar,
Pria che davver conquiso,
Pria che davver reciso
Sia 'l viver dal morir!

[1] Rivolgendosi addietro.

[2] Il Coro, divisosi in due parti, mezzo circonda Alceste, e mezzo si trae in disparte intorno ad Admeto. Quindi a vicenda poi cantano separatamente. Il Coro d'Alceste canta sottovoce la sua strofe I: poi il Coro d'Admeto la sua strofe II; e sempre così fin a tutto l'epodo II.

Morte, Morte,
Compi, affretta il tuo lavoro,
E non dar più omai martoro
Alla forte,
Alla celeste
Unica Alceste
Degna di non morir.

CORO.

Il Coro d'Admeto.

STROFE II.

Non basta, or, no, la vista
Torgli dell'imminente orribil caso,
Colla girevol lista
Nostra dintorno a lui muto rimaso:
Anco il suo udito è forza ora ingannar.

ANTISTROFE II.

Speme no, non è morta
Mai per niun caso in chi gl'Iddii ben cole;
Spesso il Ciel riconforta
Chi rassegnato e puro a lui si duole:
Dunque alte voci or vuolsi al Ciel mandar.

EPODO II.

Pregar, pregar, pregar:
Ch'altro ponno i mortali al pianger nati,
Cui sovrastanno adamantini Fati?
Giove, Giove,
Reggitor dell'universo,
Deh! per te non sia sommerso
Nell'angoscioso mar
Chi non muove
Il piè, nè il ciglio,
Se non qual figlio,
Ch'altro non sa che il padre venerar.

Tutto è compiuto omai. Fereo, tua cura
Fia di vegliar sul misero mio sposo,
Nè abbandonarlo mai.

Eumelo.[1] Deh, dolce madre,
Tu ci abbandoni! e ci han da te disgiunti!

Fereo. Tolta a noi tutti ogni favella ha il pianto.
Admeto, ohimè! più di lei semivivo,
D'ogni senso è smarrito. Ancor più lunge
Strasciniamolo, o donne; al tutto fuori
Della vista d'Alceste.

Alceste. O voi, fidate
Ancelle mie, prestatemi ancor questo
Pietoso ufficio: in queto atto pudico
Da voi composte alla morte imminente
Sian queste membra torpide...

Il Coro d'Alceste. Oh quai fievoli
Accenti manda a stento! Ahi, poco avanza!

CORO.

Il Coro d'Alceste.[2]

STROFE I.

Tacite, tacite,
Piangiam sommesse:
Guai, se quel misero
Or si avvedesse
Del nostro singhiozzar!

ANTISTROFE I.

Fida, sorreggile
Tu la cadente
Testa; e tu, chiudile
L'occhio morente,
Dolce ancora a mirar.

EPODO I.

Deh, qual lungo penar,
Pria che davver conquiso,
Pria che davver reciso
Sia 'l viver dal morir!

[1] Rivolgendosi addietro.

[2] Il Coro, divisosi in due parti, mezzo circonda Alceste, e mezzo si trae in disparte intorno ad Admeto. Quindi a vicenda poi cantano separatamente. Il Coro d'Alceste canta sottovoce la sua strofe I: poi il Coro d'Admeto la sua strofe II; e sempre così fin a tutto l'epodo II.

Morte, Morte,
Compi, affretta il tuo lavoro,
E non dar più omai martoro
Alla forte,
Alla celeste
Unica Alceste
Degna di non morir.

CORO.

Il Coro d'Admeto.

STROFE II.

Non basta, or, no, la vista
Torgli dell'imminente orribil caso,
Colla girevol lista
Nostra dintorno a lui muto rimaso:
Anco il suo udito è forza ora ingannar.

ANTISTROFE II.

Speme no, non è morta
Mai per niun caso in chi gl'Iddii ben cole;
Spesso il Ciel riconforta
Chi rassegnato e puro a lui si duole:
Dunque alte voci or vuolsi al Ciel mandar.

EPODO II.

Pregar, pregar, pregar:
Ch'altro ponno i mortali al pianger nati,
Cui sovrastanno adamantini Fati?
Giove, Giove,
Reggitor dell'universo,
Deh! per te non sia sommerso
Nell'angoscioso mar
Chi non muove
Il piè, nè il ciglio,
Se non qual figlio,
Ch'altro non sa che il padre venerar.

ATTO QUARTO.

SCENA I.

ALCESTE, ATTORNIATA DALLE ANCELLE, E DA PARTE DEL CORO: ADMETO, DALLA PARTE OPPOSTA, ATTORNIATO DA FEREO, DA EUMELO, DALLA FIGLIA, E DALL'ALTRA PARTE DEL CORO. AL TERMINARE DEL CORO LIRICO, S'INOLTRA IN SCENA ERCOLE.

Il Coro d'Alceste.
Ma, qual s'inoltra in sovrumano aspetto,
Altero eroe? Ben è, ben ei di Alcmena
È il generoso figlio; in questa reggia
Visto da noi, non ha molti anni. O prole
Nobil di Giove, or qual cagion mai guida
In cotal punto i passi tuoi ver queste
Soglie infelici?
Ercole. Al suon d'infausto annunzio,
Di mia traccia sviandomi, qui vengo.
Seppi che Admeto a mortal morbo in preda
Ver la tomba strascinasi: deh, quanto
Dolce sarammi e cruda vista a un tempo
L'illustre amico! Ma fors'io, deh! dite,
Non giungo in tempo?
Il Coro d'Alceste. Ah! non sai tutto. È in vita
Admeto, e sano egli è di corpo. Oh cielo!...
Ma in vece sua per lui spontanea muore
L'adorata sua Alceste. Eccola: quasi
Spira essa già l'ultimo fiato...
Ercole. Oh vista!
Che mi narrate, o donne? Oh in ver sublime
Unica moglie! Oh tra i mortali tutti
Miserissimo Admeto! Ov'è? ch'io il vegga...
Il Coro d'Alceste.
Deh! no; più là non inoltrar tu il piede:
Dai sensi tutti Admeto ivi diviso,
Ed esanime quasi, infra i suoi figli
Stassene; al fianco il genitor Fereo
Sol gli si appressa lagrimoso: or dianzi
A viva forza a stento egli staccavalo
Dal collo della moglie moribonda;

Or dal letargo suo se tu il traessi,
Fia 'l peggio; in guisa niuna consolarlo,
Nè il potresti pur tu.

Ercole. Chi 'l sa? — Ma intanto
Indugiar qui non vuolsi. Alceste, parmi,
Viva è pur anco.

Il Coro d'Alceste. Un lievissimo spirto
Che appena appena vacillar farebbe
La sottil fiamma di lieve facella,
Esce tuttor dal suo labro morente.
Ma, svanito ogni senso, appien già quasi
Chiusi son gli occhi; un gelido torpore
Per ogni membro suo già serpe...

Ercole. Basti
Che vista io l'abbia ancor di qua dall'onde
Di Stige irremeabili. Voi tosto,
O fide donne, or dunque in calda fretta
Chetamente portatela per quella
Più segregata via, fin dentro al magno
Tempio d'Apollo e di Mercurio. Quivi,
A quella sacra profetessa antiqua
In mio nome affidatela; ed ognuna
Di voi qui faccia immantinente poscia
Ratto ritorno; e guai, s'anzi ch'io rieda,
Niuna di voi svelar si attenta il fatto
Al tristo Admeto. Itene pronte, e mute
Sì, che lo stuol che Admeto ivi circonda
In sua doglia sepolto, omai non possa
Nè osservarvi, nè udirvi. E dell'eccelso
Mio genitor, del sommo Giove, o donne,
Paventate lo sdegno, (oltre il mio sdegno)
Se intero intero questo mio comando
Sagaci e in un discrete or non compieste.

SCENA II.

ERCOLE, FEREO, ADMETO, I FIGLI D'ADMETO, E PARTE DEL CORO.

Ercole.[1] Spero; e non poco: ove pur giusto il Cielo
Arrider voglia ai voti miei. Ma omai
Fuor del cospetto nostro dilungatasi
La mesta pompa ell'è, che il semivivo
Corpo accompagna. Il favorevol punto

[1] In disparte.

Quest'è, ch'io breve a favellar m'inoltri
All'infelice Admeto. — Adito dassi
Ad un ospite antico?

Il Coro d'Admeto. Ercole!

Fereo. Oh Numi!
Chi veggio?

Ercole. Admeto; Admeto; ergi, ten prego,
La fronte alquanto: or, deh! riapri il ciglio,
E un tuo diletto amico vero mira,
Che del tuo morbo al grido ha tosto l'orme
Ver te rivolte. E che? nè un cenno pure
D'uom vivo dai? così tu accogli Alcide?

Admeto. Chi d'Alcide parlò? Qual voce!... Oh cielo!
E fia ver ciò ch'io veggo? Ercole fido,
Il tuo labro appellavami? — Son io
Desto, o vaneggio?

Ercole. Il ver tu vedi: io sono
Ercole, sì, giunto al tuo fianco in tempo.

Admeto. Ah! che di' tu? tardi giungesti: estinto
Ogni mio ben per sempre...

Ercole. Il cuor rinfranca:
Nulla narrarmi; il tutto so: confida,
Non è morta ogni speme: amico sei
D'Ercole tu: d'Ercole amici, i Numi;
E un qualche Iddio qui forse ora mi spinse.
Io tel comando; spera.

Admeto. Oh detti! oh gioja!
Esser potria pur mai?... Redimer forse
Dal fero Pluto la mia Alceste?... Un fuoco
Vital dentro alle mie gelide vene
Di nuovo avvampa ai detti tuoi. — Che dico?
Misero me! stolta e fallace ahi troppo
Lusinga ell'è! Fato tremendo, eterno,
Ch'il ruppe mai? nè Giove il può...

Ercole. Son note
Le vie d'Averno a me; tu il sai: per ora
Io qui più a lungo rimaner non deggio;
Ma in breve, o Admeto, in questa soglia appunto,
Mi rivedrai. Di più non dico. Impongo
A te bensì, che nè d'un passo pure
Da questo regio limitar ti debbi
Allontanare, anzi ch'io torni: il piede
Nè più addentro inoltrar puoi nella reggia,
Nè fuor d'essa protrarlo. Infra non molto,
In questo loco stesso, io recherotti

Non so ben qual, ma non leggier sollievo.
Admeto. Almo eroe, deh! concedi almen ch'io pria
Al sovrumano valor tuo mi atterri:
Pieno tu il cor m'hai di baldanza...
Ercole. Avravvi
Tempo assai poscia a disfogar tuoi sensi. —
Fereo, tu intanto, ottimo padre, e voi
Di Fere alte matrone, al di lui fianco
Statevi. Parto: a tutti voi lo affido.

SCENA III.

FEREO, ADMETO COI FIGLI, E PARTE DEL CORO.

Fereo. Il vedi or tu, diletto figlio, il vedi,
S'uom che ben puro infra i mortali viva
Religïoso osservator dei Numi,
Amici ei poscia a sè li trovi all'uopo?
Se, donde ei men l'attende, ai danni suoi
Rimedio o tregua scaturir si vegga?
Admeto. Certo, all' intensa mia insanabil doglia
Un po' di tregua parean dar gli accenti
D'Ercole invitto; e il rimirar sua fronte
Serena tanto, e sì secura in atto.
Or non è dunque in peggior punto Alceste,
Che non si fosse dianzi? O Morte, hai dunque
Sospeso alquanto il fero assalto? Or, via;
Sciogliete il cerchio, che al mio corpo intorno
Feste pietosi; apritemi ver essa
Adito nuovo; un'altra volta almeno
Ch' io la rivegga ancora. O figli, andiamo,
Riappressiamci all'adorabil donna. —
Che vegg' io? qual solingo orrido vuoto
Si è fatto là? Non è la immagin quella
Della Diva d'Averno? appiè dell'alta
Sua base or dianzi Alceste in su lo strato
Giacea di morte, infra sue donne: or dove,
Dove son elle? ov'è lo strato? Oh cielo!
Sparita è Alceste!...
Fereo. Or, che fu mai?
Il Coro d'Admeto. Sparite
Con essa pur le donne nostre!
Admeto. Alceste!
Alceste, ove se' tu?
Fereo. Deserto io miro

Con maraviglia il loco.

Admeto. O sia verace,
O finto in voi sia lo stupor, le incerte
Parole vostre, e lo squallor dei volti,
E il mal represso pianto, ahimè! pur troppo,
Ogni vostr'atto annichilate immerge
Le mie speranze in notte sempiterna.
Più non esiste Alceste. — E il dolor mio
Così tu a giuoco ti prendevi, o Alcide?
Nel punto stesso, in cui del tutto è spento
Ogni mio ben per sempre, lusingarmi
Con artefatti sensi? Oh rabbia! e voi,
Voi pure d'ingannarmi vi attentaste?
Dov'è, dov'è? vederla voglio: o estinta,
O semiviva sia, vederla voglio:
Precipitarmi, o Alceste, in su l'amato
Tuo corpo io voglio, e sovr'esso spirare.

Fereo. Deh! ti acqueta; mi ascolta; il ver saprassi
Tosto; ma estinta io non la credo.

Il Coro d'Admeto. Or, ecco
Ratte ver noi ritornan le compagne.
Tutto saprai.

SCENA IV.

Il coro d'Alceste, Admeto, Fereo, i figli, e il coro d'Admeto.

Admeto. Donde venite, o donne?
Dove ne giste? Alceste, ov'è? da voi
La chieggo, la rivoglio. Or via... Che veggio?
Voi vi turbate; e scolorite, e mute,
E tremanti... ahi me misero! già tutto
Pur troppo intesi: la mia vita è spenta:
Tutto cessò. Ma l'adorato corpo,
Non vi crediate già dagli occhi miei
Sottrarre, infin ch'io pur quest'odïosa
Luce sopporto: io 'l troverò...

Fereo. Deh! figlio,
Nol ti rimembri, che imponeati Alcide
Di non portar fuor della reggia l'orme,
E di attenderlo qui?

Il Coro d'Admeto. Come a noi pure
Di starti al fianco, ed impedirti...

Admeto. Indarno,
Indarno or voi, quai che vi siate e quanti,

Deboli e crudi e in un volgari amici,
Contro me congiurate. Altro è, ben altro
In me il dolor, che non l'inutil gelo
In voi della fallace ragion vostra.
Non son d'insano or l'opre mie; ma saldo
Volere intero, ed invincibil figlia
Di ragionato senno, la feroce
Disperazione mia, m'impongon ora
L'alto proposto irrevocabil, donde
Nè voi, nè il tempo, nè d'Olimpo i Numi,
Nè quei d'Abisso, svolgermi mai ponno.
Donne, a voi lo ridico; il corpo io voglio
Della consorte mia.

Il Coro d'Alceste. Per or vederla
Nè il puoi, nè il dei: ma ben giurar possiamti,
Ch'ella estinta non era...

Admeto. Al par che stolte,
Spergiure voi, gli avviluppati detti
A che movete? Ogni ingannarmi è vano.
Non la vedev'io forse or dianzi in questo
Loco fatale appena appena viva?
E nell'orecchio non mi suonan forse
Tuttora i frali estremi accenti suoi?
Tu, padre, a viva forza mi staccavi
Dal collo amato. Ahi me infelice! ed io
Non la vedrò mai più? Quelle funeste
E in un soavi voci sue ch'io udiva,
Eran l'ultime dunque?

Fereo. Unico mio
Diletto figlio, Admeto, apri, ten prego,
Alla ragion la mente. Ercole in somma...

Admeto. Fallace amico, a me l'ultimo colpo
Ercole diede. — Ma ben disse in vero,
Ch'io mai di qui partirmi non dovria:
Starommi io qui per sempre. Il piè là entro,
Come inoltrar potrei? mai più, no, mai,
In quelle mute soglie dolorose,
Ov'io con essa stavami felice,
Nè i Numi stessi invidïava, amante
Riamato d'Alceste; in quelle soglie
Vivo mai più non entrerò. Per poco,
Ne andrò di qui chiamando ad alta voce
L'adorato tuo nome: ma l'infausto
Talamo orrendo, che già due ne accolse,
Nol rivedrò più mai, nè quel tuo fido

Seggio, in cui sempre ti sedevi... Oh vista!
Deserto stassi... Ah! qui spirasti, Alceste:
E forza egli è ch'io pur qui spiri; e fia
Tra breve, il giuro.

Fereo. Ah! no: promesso hai dianzi
Tacitamente alla tua stessa Alceste,
Di viver pe' tuoi figli.

Admeto. O figli amati!
Figli d'Alceste e miei, venite entrambi
Or tra mie braccia, per l'ultima volta.
Tu, donzelletta, vieni; che in te figga
Gli estremi baci e di padre e di sposo.
Dell'adorata madre il vivo specchio
Tu sei, pur troppo: oh rare forme! O voi,
Che stima e amore e maraviglia in petto
Per la bontà, per la beltà nudriste
D'incomparabil donna; o voi, che ad essa
Potrete pur sorvivere, voi fate
Che intatte al mondo le divine forme
Restin di lei; che in tele e in marmi e in bronzi
La eternino gli artefici più dotti;
Sì, che ai remoti posteri l'imago
Di virtude cotanta in tal beltade,
Viva quasi trapassi.

Eumelo. Ah! non più mai
La rivedrem noi dunque?

Admeto. Oh detti! Ah! tosto
Dal mio fianco staccate questi miseri
Orfani figli: rimirarli omai,
Più nol posso. Deh! Morte, affretta, o Morte,
La tua strage seconda. Alceste è spenta;
E vivo è Admeto?... Un ferro, or chi mel niega?
Un ferro io voglio. Invan voi mi accerchiate;
Tentate invan voi di frenarmi.

Fereo. E indarno
Tu d'infierir contro te stesso speri.
Troppi siam; tu sei solo, e inerme, il vedi;
Te difendiam da te medesmo or noi.
E ucciderai, pria che te stesso, io 'l giuro,
Il proprio padre tu.

Admeto. Serbar me dunque
Vivo malgrado mio, voi spereresteste?
Mille son, mille, del morir le vie;
Ma non di furto io tenterolle. Appunto,
Voi testimoni appunto or qui m'eleggo

Della immutabil mia sentenza estrema. —
Giuro ai celesti Iddii, giuro agl'inferni,
Che omai nè cibo alcuno, nè una pure
Goccia di semplice acqua in guisa niuna
A sostentare il corpo mio per queste
Fauci mai più non scenderà. Ch'io poscia,
Irriverente, un tal mio giuro infranga,
Tanto possibil fia, quanto che Alceste,
Rotte le leggi dell'eterno Fato,
Dal negro Averno a riveder quest'alma
Luce del sol mai rieda. — Udiste? Or queto,
E in me securo, io stommi. A piacer vostro,
Voi, crudi amici, con pietà fallace
Frenatemi, opprimetemi, straziatemi,
E per anco negatemi la vista
Del sospirato corpo: io già con essa
Sto fra gli estinti. Or tu, se mai mi amasti,
Padre, tu queste mie spoglie poi chiudi
Entro uno stesso avello con le spoglie
Della mia Alceste. — E qui do fine ai detti.
Nè un sospiro, nè un moto omai, nè un cenno
Uscirà più da me.

Fereo. Deh, figlio, figlio!...
Lo abbandonan le forze...

Coro. In lui cogli inni,
Donne, avviviam religïosa spene.

CORO.

MONOSTROFE.

Tutto ei può, tutto egli è, tutto ei penétra
Col folgor ratto del divin suo ciglio,
Il regnator dell'etra.
Nè indarno mai, nè a caso
Scagliato è strale d'immortal consiglio.
Non disdegnando umane forme, ei volle
Il clavigero figlio
Già procrear di Alcmena bella in seno;
Quel forte Alcide, che su i forti estolle
(D'ira celeste invaso)
Suo braccio sì, ch'ogni valor vien meno
Di qual che contrastargli ardisca folle.
Ciò seppe Anteo gigante;
E Cigno, alto guerrier, figlio di Marte;
E Marte stesso il seppe, e il sepper quante

Idre e Chimere, e Gerïoni e mostri
Vinti a' dì nostri,
Di loro spoglie a forza a lui fean parte.
Or fia che indarno, o a caso,
Di sperar c'imponesse un uom cotanto,
Presso cui l'opra è tutto, e nulla il vanto? —
Muto e tremante
Ogni uom si prostri;
Chè tutto può, tutto è, tutto ei penétra
Col folgor ratto del divin suo ciglio
Il regnator dell'etra.

ATTO QUINTO.

SCENA I.

CORO, ADMETO GIACENTE IMMOBILE SOTTO LA STATUA DI PROSERPINA, FEREO, I FIGLI D'ADMETO, ERCOLE CON UNA DONNA VELATA, CUI LASCIATA IN DISPARTE, S'INOLTRA POI EGLI SOLO.

Fereo.[1] Tacete, o donne; ecco, già riede Alcide,
Leal quanto magnanimo.
Coro. E su l'orme
Sue frettolose, da lungi lo segue
Con passi incerti una velata donna,
In portamento altera.
Fereo.[2] Eccelso eroe,
Deh! vieni; e tu, (che il puoi tu sol) sottraggi
Da orribil morte il disperato amico.
Il Coro d'Alceste.
Deh, qual crudel comando a noi tu davi,
Ercole invitto! il semivivo corpo
Portammo fuor d'ogni qualunque vista;
E fide poscia, ma tremanti e incerte
Sul destino d'Alceste, al re negammo
Dar di noi conto: e il tacer nostro, o i detti
Rotti e dubbiosi, a replicati colpi
Immergevan sì addentro in cor d'Admeto

[1] Vedendo Ercole.
[2] Incontrandolo.

Lo stil, ch'egli ai celesti e agl'infernali
Numi giurava...

Ercole. O donne, i giusti Dei
D'uom disperato i giuramenti mai
Non accettan, nè ascoltano. Qui vengo
D'ogni qualunque giuro a scioglierl'io. —
Admeto, a te il promisi, a te ritorno;
Eccomi, sorgi. — Ma che fia? nè udirmi
Pur dimostra egli?

Fereo. Oh cielo! Il rio proposto
Ei fermo ha in sè, non dar più cenno niuno
D'uom vivo omai.

Ercole. Duol che di re sia degno,
Mostra, o Admeto, e non più. Qual uom del volgo,
Vinto or forse ti dai? D'Ercole amico,
D'Ercole i sensi ad emular tu apprendi.

Admeto. Al rampognar di cotant'uom tacermi,
Viltade fora. In me volgari sensi,
Ercole, il sai, non allignâr finora.
Ma priega tu l'alto tuo padre, e il priega
Quanto più caldo puoi, che a te mai noto
D'orbo amatore il rio dolor non faccia.
Travaglio egli è, sotto il cui peso è forza,
Oltre ogni Erculea prova, infranger l'alma.
Securo omai per la vicina morte
Me vedi, e di te degno. Or dunque, amica
La man mi porgi per l'ultima volta:
Il pegno estremo, ch'io ti chieggo, o Alcide,
Dell'amistade nostra santa, è il corpo,
L'amato corpo della estinta... Indarno
Sottrar tu il festi da' miei sguardi or dianzi;
Non può il vederla, accrescermi dolore...
Deh! dunque impon che mi si renda: io voglio
Rivederla, e morir...

Ercole. Al tornar mio,
Un qualche dolce e non leggier sollievo
Di arrecarti promisi; ed io tel reco;
E non minor di qualunque altro al certo
Attender mai tu osassi. Una adorata
Fida compagna il Fato a te togliea:
Or per mia man ti dona (e d'accettarla
T'impone) il Fato stesso altra compagna.

Admeto. Ch'osi tu dirmi, Alcide?

Ercole. Eccola. Inoltra,
O eccelsa donna, il piede. Ascosa stassi

Sotto codesto velo alta beltade:
E vie più bella ancor l'alma si asconde
Sotto le dolci spoglie: « un puro cuore,
« Con sublime intelletto; umil costume,
« In regal sangue: » i pregi tutti in somma,
Che in donna il Ciel mai racchiudesse, or tutti
Gli abbi in costei, pari ad Alceste almeno.

Admeto. Donna ad Alceste pari? Udir degg'io
Tal sacrilego detto? — Odimi, Alcide.
Se in te pur sempre io venerai di Giove
Il figlio illustre; e se l'eroe, l'amico,
Con tanto amor, con riverenza tanta,
Accolsi in te; spregiar, derider, anco
Dei tu perciò me disperato amante?
Ad un eroe tuo par, si addicon elle
Cotai scede in tal punto?

Fereo. Ah figlio! e in lui
Non rispetti l'interprete dei Numi?

Admeto. Se Admeto mai nè reo nè vile ai Numi
Apparve pur, perchè serbarlo or essi
A sì gran costo a vita orribil tanto?
Ovver, s'io degno m'era pur di morte
Prematura, perchè pigliavansi essi
Per la mia vita la vita d'Alceste?
Per ucciderci entrambi. — E sia dei Numi
Pieno il voler; purch'io mi muoja.

Ercole. Ardita
A lui ti accosta, o donna; e, a ravvedersi
Dell'error suo, tu sforzalo; tu fagli
Sentir d'Alcide la possanza a un tempo,
E degli Dei.

Admeto. L'audace piè tu arretra,
Qual che ti sii pur tu. Crudo è l'oltraggio,
Insopportabil m'è, quel ch'or mi fai
Con la presenza tua. Sol'una Alceste,
Una sola era in terra infra i mortali:
Eravi, oh cielo! e più non è... Ma, s'anco
Altra simile e pari ad essa i Numi
Crear per me volessero, sol quella,
Quella mia prima, ell'è la mia; nè mai
Altra al mio fianco... Oh ciel! che dico? Io fremo,
Solo in pensarlo. Itene dunque or voi,
Itene or tutti, deh! Che omai vi giova
D'intorbidarmi i miei pensieri estremi?
Teco, mia Alceste, teco, i brevi istanti

Che di vita mi avanzano, vo' trarre,
Fin che s'adempia il giuro mio.

Ercole. Ma quale,
Qual dunque fu l'empio suo giuro?

Fereo. Oh cielo!
Mentre or dianzi da noi tolta pur gli era
Ogni via d'infierir contro se stesso,
Egli in sicura spaventevol voce
Giurava, (e noi qui testimoni a forza
Prendea del giuro) ai celestiali Numi
Giurava, e agl'infernali: che più mai,
Nè d'acqua pur semplice stilla al suo
Labro mai più non perverrebbe: e aggiunse:
l'ossibil tanto, ch'io rompa il mio giuro,
Quant'è possibil che ritorni a vita
Alceste mai.

Ercole. Compiuto dunque, o Admeto,
È il giuramento tuo: costei t'ha sciolto.
Eccola; mira! Alceste viva è questa. [1]

Admeto. Che veggo? oh cielo!

Fereo. Or qual prestigio!...

Coro. Oh nuovo
Spavento! e che, dai chiostri atri di Pluto
Scampar sì tosto?...

Admeto. Immobil stassi, e muta:
Ahi, questa è l'ombra sua, ma non è dessa!

Ercole. Dubbi, e terrore, e maraviglia, omai
Cessino in voi: la vera, unica e viva
Alceste è questa, e non d'Alceste l'ombra:
E intera grazia ottiene ella dai Numi,
Pria d'esser tratta al ritual lavacro,
Di pur poterti ed abbracciare, o Admeto,
E favellarti.

Alceste. Admeto, amato sposo,
Noi riunisce, e per gran tempo, il Cielo.

Admeto. Ah! l'alma voce, l'adorata voce
Quest'è d'Alceste; e questa or dal sepolcro
Hammi chiamato. Alceste, io pur ti stringo
Dunque di nuovo infra mie braccia? Or venga,
Venga pur Morte.

Ercole. Or lungo bando è dato
Da questa reggia alla funesta Parca.

Alceste. Molti e lieti anni infra i parenti e i figli

[1] La svela.

Trarremo insieme: e sovruman stromento
D'inaudito prodigio, Ercole adora.

Admeto. Splendere in te già un Semidio ben veggo:
Ch'io mi ti atterri...

Ercole. Sorgi: altro non sono
Io, ch'un mortal; ma non discaro ai Numi.

Admeto. Oh ciel! muto son io per la gran gioja.
Agli occhi miei quasi non credo: eppure
Queste ch'io stringo, elle son pur le amate
Vere tue mani, o Alceste: e quei vitali
Divini accenti che ascoltai, dal tuo
Labro adorato uscian veracemente.

Alceste. Sposo, ed io pure i disperati detti
Del tuo dolore immenso or dianzi udiva,
Da te creduta estinta! Oh qual segreta
Inesplicabil gioja, nel vederti
Di me sì pieno, ancor che scevro affatto
D'ogni speme di me! Troppo tu m'ami,
E il tuo feroce giuramento il prova. —
Altro non resta, che, abbracciati i figli,
Ringraziar pomposamente i Numi.

Fereo. Venite or sì, voi pargoletti, al seno
Dei racquistati genitori entrambi.

Eumelo. Madre, e noi pur quanto abbiam pianto! Oh cielo!
Vederti più, nol mi credeva.

Ercole. Io mai
Più giocondo spettacolo di questo
Non vidi, nè più tenero. Mi sento
Dolci lagrime insolite far forza
Al ciglio mio pur anco.

Fereo. E qual poi fia
Dell'antiqua tua madre oggi la gioja
Nel rivederti, o Admeto!

Coro. In te gli Dei
Lor possanza mostraro.

Ercole. Opra ben tutto
Fu dei Celesti. Ad essi piacque, o Admeto,
Che tu infermassi a morte, onde poi campo
Alla virtù magnanima d'Alceste
Schiuso venisse; ed agli Iddii pur piacque,
Che tu estinta credendola, l'immenso
Tuo amor mostrassi col feroce giuro
Di non mai sopravviverle.

Admeto. Ma, come
Concesso t'era dalle ingorde fauci

Pur sottrarla dell'Orco?

Ercole. Arcani questi
Son della eccelsa Onnipotenza, in cui
Vano del par che temerario or fora
Ogni indagar d'umano senno. Alcide,
In tal portento, esecutor sommesso
Del comando dei Numi, altro ei non era.
Nè il dire a me più lice; nè a voi lice
Il ricercar più oltre. Unico esemplo
Di conjugale amor, felici e degni
Sposi, all'età lontane i nomi vostri
E celebrati e riveriti andranno.

Fereo. Tutto or dunque di giubbili festivi
Suoni e la reggia, e la cittade, e intera
La beata Tessaglia.

Ercole. Ed io con voi
Tre pieni giorni infra conviti e canti
Festeggiando starommi. A compier quindi
Altro comando d'Euristeo (deh fosse
L'ultimo questo!) il mio destin mi sprona
In Tracia, ad acquistargli a forza i crudi
Dïomedèi carnivori destrieri. —
Ma intanto or qui le mie passate angosce,
E le future, allevïar mi giovi
Mirando in voi d'ogni celeste dote
Un vivo specchio in terra. Era sol degno
Di Alceste Admeto; e sol di Admeto, Alceste.

Coro. E degni entrambi del sublime Alcide.

SCHIARIMENTO DEL TRADUTTORE

SU QUESTA

ALCESTE SECONDA.

Nell'anno 1794, ritrovandomi io traduttore in Firenze, comprai su un muricciuolo un fastellone di libri sudici, fra' quali v'erano pur anche alcuni classici di non cattive edizioni. Dissemi il muricciolajo, essere stati tutti que' libri appartenenza d'un certo prete, morto decrepito e povero, del quale o non mi disse il nome, o mi passò di mente. Portatili a casa, facendone la rivista, ritrovai in un fascetto d'alcune operuccie legate insieme, un manoscritto piuttosto bello e bastantemente pulito, che mi avvidi esser greco. Ma siccome io non sapeva assolutamente di questa lingua altro che il semplice alfabeto, ed anche malamente, io venni con molta pena a raccapezzare, compitando le lettere del frontespizio, le due parole ALCESTE ed EURIPIDE. Onde, credendomi che il manoscritto fosse una copia della ben nota Alceste di Euripide, senza badarvi altrimenti, lo buttai là fra i libri dimenticati, come cosa che mi riusciva inutile affatto.

Successivamente poi, nell'anno 1795, entratami per via d'ozio la vergogna nell'ossa, del trovarmi io giunto oramai all'età di quarantasei anni, e d'avere da ben anni venti esercitato come che fosse l'arte delle lettere, e schiccherate fra le altre cose tante tragedie, senza pure aver mai non che studiati, ma nè letti tampoco i fonti sublimi di quell'arte divina; allora solamente, (ancorchè tardetto) intrapresi a leggere dopo Omero i tre Tragici Greci, cominciando da Eschilo. E li andai leggendo in quelle traduzioni latine letterali, che si sogliono porre a colonna col testo greco. E crescendomi progressivamente sempre più col leggere, e la curiosità e la vergogna, ed una certa tacita speranza o lusinga di poterli pure una volta ed intendere, e gustare, e sviscerare direi nel loro originale idioma, m'impelagai senza accorgermene in questo oceano immenso della lingua greca, di cui se anco altri trent'anni vivessi, non ne potrò mai vedere certamente la riva.

Verso la metà dell'anno 1796 mi posi dunque a studiare in tutta regola e ostinatissimamente da me solo le diverse grammatiche greche. E cominciando dalle latine-greche, a poco a poco mi disfeci dell'interprete, e seguitai lo studio nelle grammatiche greche soltanto, il che accrescendo la difficoltà, accrebbe pure anche il frutto non poco. E quanti ritrovava più ostacoli, tanto infiammandomi più, e, o bene o male, alcun poco pur progredendo; pervenni nell'anno susseguente al punto di poter esattamente appurare dove le traduzioni letterali si trovavano accurate, dove no; dove deboli, dove equivalenti; ed in somma a poterle sempre andantemente raffrontare col testo.

In questa maniera frattanto, studiando e bestemmiando e penando, io era pervenuto ad aver lette tutte le trentatrè Tragedie greche, e le undici Commedie di Aristofane: e alcune delle tragedie le avea lette sino in due e tre volte in diversi tempi; e tra queste, l'Alceste di Euripide, la quale per via del soggetto mi era sommamente piaciuta oltre le altre tutte e sue e degli altri.

Cercando dunque io ogni mezzo per andarmi un poco più sempre rinfrancando nell'intelligenza della lingua, mi entrò allora il pensiero di tradurre tutta l'Alceste, di cui già alcuni degli squarci più belli mi si eran fatti tradurre quasi per forza, senza ch'io punto pensassi a pigliar tale assunto. Ma, accintomi al lavoro, ad ogni pagina quasi io incontrava delle difficoltà non piccole, alle quali nè traduzion letterale, nè note, nè varietà di lezioni bastavano per farmi sicuro dell'intenzione dell'autore. Inceppatomi una volta tra l'altre in uno di questi sì fatti scogli, mi tornò allora in mente quel mio Manoscritto comprato da più di due anni, di cui ho fatta menzione. Fattane tosto ricerca, con molta ansietà mi accingeva a consultarlo su quei passi dubbiosi; ma non vi essendo nel manoscritto nè i numeri apposti ai versi, nè divisione nessuna di scene nè di atti, come usa nei testi greci, non mi veniva mai fatto di rintracciare quel tale o tal verso o parlata, ch'io avrei voluto raffrontare coi testi stampati.

Dopo essermici impazzato più volte, e sempre senza niun frutto, allora finalmente (ve' bella sagacità e prestezza d'intelletto!) incominciai a dubitare fra me, che quel mio manoscritto non fosse la solita e nota Alceste di Euripide. E fattomi ad esaminarla con flemma da capo, tosto me ne accertai scorgendovi da bel principio una total differenza nel numero e qualità dei personaggi; e successivamente poi leggendola tutta alla meglio, (con logorarvi sopra essa un lessico) gli atti e le scene e i cori, tutto ritrovai differentissimo essere dall'altra.

Quando ebbi dunque finita la traduzione dell'Alceste prima, mi accinsi immediatamente a tradurre quest'Alceste seconda. E

ne non mai si legge così scrupolosamente niun'opera, quanto
overla tradurre, io andava tuttavia ritrovando in questa
da tragedia una quasichè ribollitura, direi, degli stessi pen-
parole, immagini ed affetti, ma sempre sotto altre forme
tati, e con molta diversità distribuiti: talchè io non ben sa-
nè so, qual idea critica formarmi di quest'Alceste, che ora
reva poter pur essere anch'essa di Euripide, ed ora no.
, qual ch'ella si fosse, appena io n'ebbi terminata la tra-
ne, che già già non poco pavoneggiandomi di questa lette-
scoperta, e non avendo inteso che nessun dotto di Lipsia
e finora mostrato di aver notizia di questa seconda Alceste
ripide; io cresciuto in baldanza me ne stava covando una
azione latina (Dio sa come) da premettersi a questa tra-
ne; e pensavami di prolissamente corredarla di notizie
iche, antiquarie e lapidarie, e d'induzioni, e di congetture,
arie lezioni sul manoscritto: individuando se egli fosse
eo o membranaceo, di un tal secolo o di un tal altro; ed
ed altre, ingegnose a parer mio ed utilissime esercitazioni
rte tragica, su la Tragedia degli antichi, su i Cori, e su
in somma quel ch'io mi credea di sapere, che avrebbero
nte accresciuto il volume di quest'Alceste cadetta, ch'ella
ebbe rimasta in aspetto di accessorio più assai che di
pale. Ma il giorno (ohimè) in cui già già stava io per emet-
quella dottrinevole disertazione, andai per riprendere il
iojello manoscritto nella cassetta dove me lo soleva pre-
nente custodire: ed, oh cielo! tutto ricercai, rivoltai, scon-
il mio fedele scrittojo; fra tutti i miei libri e carte inve-
con ostinata diligenza più giorni, nè mai più mi venne
di rintracciarlo.
sperato per una sì importante perdita, e stanco rifinito di
e sì faticose ricerche, me ne andai finalmente a letto una
Ed ecco (effetto forse di troppo accesa o di troppo spos-
antasia) appena chiudeva io gli occhi, ecco che una testa
ripide, la quale disegnata da amata mano appesa pende
mia cameretta, pareva sorridendo guardarmi; e giurato
così tra il sonno e la veglia, che quella venerabile imma-
mi articolasse distintamente queste non poche parole, che
i fedelmente registro:
on ti affliggere più oramai dello smarrito tuo manoscritto.
ercheresti tu invano. Espresso volere mio egli è, che tu
lo rivegga mai più; siccome voler mio parimente è stato,
tu solo per ora ne avessi notizia. Ma, poichè tu hai in-
mente ed esattissimamente tradotta questa mia Alceste
nda, non men che la prima; sarà poi pensier mio una
a di fare a suo tempo ricomparire alla luce quel mio testo

« smarritosi, il quale per esser stato ignoto finora, verrà forse anco « tacciato di apocrifo. Intanto, con questi miei ammonimenti « paterni io ti voglio risparmiar la vergogna che tu ritrarresti « dal volerti spacciare per erudito, non lo essendo tu stato mai. « E voglio che tu per ora, con questa tua seconda Alceste tra- « dotta, abbi ad incontrare piuttosto la taccia d'impostore, quasi « che tu da un manoscritto a me falsamente attribuito ricavata « l'avessi; e forse anco ti lascerò incontrare la taccia di sper- « giuro ad Apollo, ove mai tu ne fossi creduto l'autore, contro « il tuo espresso giuramento prestato a quel nostro comune Iddio « or son ben dieci anni, di non ti calzare mai più da quel punto « in poi il coturno: ogni altro letterario pericolo in somma ti « lascerò correre, piuttosto che quello del *dissertazionare*[1] senza « dottrina. Io dunque ti inibisco assolutamente di appiccicare a « niuna di queste due Alcesti nè prefazione, nè note, nè diser- « tazione, nè altro; fuorchè la semplice narrazione di quanto ti « è accaduto intorno a questa seconda: ed anche t'impongo di « narrare il fatto in umil prosa, per non gli dare aspetto nes- « suno di poetica favola. »

Al cessare di questi amorevoli accenti, io mi risvegliai stupefatto; e addolorato sì, ma in un rassegnato pienamente ai non dubbj comandi di un tanto Personaggio. Ed ecco il come stan qui queste due traduzioni, l'una all'altra accoppiate, ed a parer mio inseparabili. Rimane con tutto ciò la libertà al leggitore interissima, di accettare o scartare o l'una o l'altra, od entrambe.

IL FINE.

Dì 15 Settembre, 1799. In Firenze.

[1] Euripide, avvezzo nella sua divina lingua a formare a suo piacimento delle nuove parole, si è presa anche in questa la licenza di stamparsi il *dissertazionare;* ed io non fo altro che servilmente ripeterla.

ALFIERI, CALSABIGI, CESAROTTI.

PARERI SULLE TRAGEDIE.

« smarritosi, il quale per esser stato ignoto finora, verrà forse anco « tacciato di apocrifo. Intanto, con questi miei ammonimenti « paterni io ti voglio risparmiar la vergogna che tu ritrarresti « dal volerti spacciare per erudito, non lo essendo tu stato mai. « E voglio che tu per ora, con questa tua seconda Alceste tra- « dotta, abbi ad incontrare piuttosto la taccia d'impostore, quasi « che tu da un manoscritto a me falsamente attribuito ricavata « l'avessi; e forse anco ti lascerò incontrare la taccia di sper- « giuro ad Apollo, ove mai tu ne fossi creduto l'autore, contro « il tuo espresso giuramento prestato a quel nostro comune Iddio « or son ben dieci anni, di non ti calzare mai più da quel punto « in poi il coturno: ogni altro letterario pericolo in somma ti « lascerò correre, piuttosto che quello del *dissertazionare*[1] senza « dottrina. Io dunque ti inibisco assolutamente di appiccicare a « niuna di queste due Alcesti nè prefazione, nè note, nè diser- « tazione, nè altro; fuorchè la semplice narrazione di quanto ti « è accaduto intorno a questa seconda: ed anche t'impongo di « narrare il fatto in umil prosa, per non gli dare aspetto nes- « suno di poetica favola. »

Al cessare di questi amorevoli accenti, io mi risvegliai stupefatto; e addolorato sì, ma in un rassegnato pienamente ai non dubbj comandi di un tanto Personaggio. Ed ecco il come stan qui queste due traduzioni, l'una all'altra accoppiate, ed a parer mio inseparabili. Rimane con tutto ciò la libertà al leggitore interissima, di accettare o scartare o l'una o l'altra, od entrambe.

IL FINE.

Dì 15 Settembre, 1799. In Firenze.

[1] Euripide, avvezzo nella sua divina lingua a formare a suo piacimento delle nuove parole, si è presa anche in questa la licenza di stamparsi il *dissertazionare;* ed io non fo altro che servilmente ripeterla.

ALFIERI, CALSABIGI, CESAROTTI.

PARERI SULLE TRAGEDIE.

PARERE DELL'AUTORE

SULL'ARTE COMICA IN ITALIA.

Per far nascere teatro in Italia vorrebbero esser prima autori tragici e comici, poi attori, poi spettatori.

Gli autori sommi possono bensì essere impediti, ma non mai da nessun principe nè accademia creati.

Quando ci saranno autori sommi, o supposto che ci siano, gli attori, ove non debbano contrastare colla fame, e recitare oggi il Brighella, e domani l'Alessandro, facilmente si formeranno a poco a poco da se, per semplice forza di natura, e senza verun altro principio della propria arte, fuorchè di sapere la lor parte a segno di far tutte le prove senza rammentatore; di dire adagio a segno di poter capire essi stessi, e riflettere a quel che dicono (mezzo infallibile per far capire e sentire gli uditori); ed in ultimo di saper parlare e pronunziare la lingua toscana; cosa, senza di cui ogni recita sarà sempre ridicola. E, prescindendo da ogni disputa di primato d' idioma in Italia, è certo che le cose teatrali sono scritte, per quanto sa l' autore, sempre in lingua toscana; onde vogliono essere pronunziate in lingua e accento toscano. E se in Parigi un attore pronunziasse in un teatro una sola parola francese con accento provenzale o d'altra provincia, sarebbe fischiato, e non tollerato, quando anche fosse eccellente per la comica.

Gli spettatori pure si formeranno a poco a poco il gusto, e la loro critica diventerà acuta in proporzione che l'arte degli attori diventerà sottile ed esatta: e gli attori diventeranno sottili ed esatti, a misura che saranno educati, inciviliti, agiati, considerati, liberi, e d'alto animo: questo vuol dire, per prima base, non nati pezzenti, nè della feccia della plebe.

Gli autori in fine si perfezioneranno assai, quando, recitati da simili attori, potranno veder in teatro l'effetto per l'appunto d'ogni loro più menoma avvertenza, e giudicare dall'effetto dove s'abbia a mutare, dove a togliere, dove ad aggiungere. E fra autori, attori e spettatori, che tutti tre sanno e fanno il dover loro, presto si cammina d'accordo; e non solo ogni sillaba e punto, ma ogni più sottile intenzione dell'autore ha e dimostra,

per mezzo dell'attore, il suo effetto presso gli spettatori. Questi tre si danno la mano, e sono ad un tempo stesso tutti tre a vicenda cagione ed effetto della perfezione dell'arte.

Restringendo dunque in brevissime parole il tutto, dico, che quando ci saranno gli autori sommi, e si pagheranno moltissimo gli attori perchè divengan tali, gli spettatori saran belli e fatti. Un attore, che dirà bene delle cose buone, si farà ascoltare per forza; e chi le avrà sentite per solo un anno continuo, non vorrà più in appresso sentirne delle mediocri, nè mal recitate; ma anzi sempre di bene in meglio, perfezionando il proprio criterio, l'uditore terrà a segno gli autori e gli attori.

Nascano dunque e scrivano egregiamente gli autori; dicano da principio gli attori francamente, con intelligenza (cioè adagio), e toscanamente; stiano in profondo silenzio gli spettatori: e il teatro è nato. Perfezionato, lo sarà da se, purchè i principj siano stati sani; e tutti i principj riduco ad un solo, di dire adagio (cioè con intelligenza) cose che meritino essere ascoltate. Il formare attori, volendo da essi queste qualità, senza cui attore non v'ha, di sapere la parte, e dire adagio, esclude di valersi assolutamente di nessuno di quelli che si chiamano tali presentemente in Italia. Avvezzi all'opposto per l'appunto di quel che si richiede, non si piegherebbero mai a nessuna vera scuola. Giovani di onesta nascita, di sani costumi, e di sufficiente educazione, sarebbero il proprio; e si troverebbero, stante la scarsezza dei beni di fortuna, sia in Toscana, che altrove; ma meglio sempre toscani, per la pronunzia. La difficoltà maggiore è nel trovar donne, perchè di onesti parenti non consentono a mostrarsi in palco; ma quando il mestiere di attore fosse illustrato dalla opinione pubblica, e la splendida loro paga esimesse da ogni sospetto i loro costumi, si troverebbero anche le donne: e con esse un ottimo segreto per farle recitare a senso, e non cantare a verso a verso, come sogliono, sarà di dar loro la parte scritta come se fosse in prosa. Non dico però che nè in uno, nè in due, nè in pochi anni si avrebbe una ottima compagnia; ma si avrebbe tale da potersi ascoltare, e da quella farne nascere altra migliore, e via via venirne poi all'ottimo, a cui in nessuna cosa da nessun popolo si è venuto di slancio. Ci si arriva tardi o tosto, pigliando la strada vera, che è sempre una; ma se si travía, non si ritrova mai più, fuorchè riprincipiando da capo. Questo è lo stato presente dell'Italia teatrale.

Se una tragedia o commedia degna d'esser ben recitata si volesse vedere in palco meno straziata del solito, direi agli attori qualunque siano: Leggetela prima e capitela; poi studiatela, poi recitatela a me; e non siate frattanto solleciti di nessuna cosa al mondo fuorchè della parte vostra: posato sempre

il principio, che costoro possano per la loro educazione e circostanze ben capire e sentire quel che diranno. Io ascolto la prima prova, senza rammentatore affatto; me la recitano a senso, adagio, e con buona pronunzia. Costoro non sono però buoni attori; ma son già tali, che l'Italia finora non ha neppure idea di simili. Biasimo molte cose, e sento la seconda prova: ne biasimo molte altre più; e successivamente sento e biasimo la terza, e la quarta, e la decima. Costoro non combattuti dalla necessità, pieni di una certa emulazione fra loro, stimolati anco dalla vergogna, dopo dieci prove han fatto la parte talmente propria, han detto così adagio, e hanno perciò avuto talmente campo a riflettere a quel che dicono, che a poco a poco son venuti a segno di dirlo assai meglio. Finalmente vanno in palco, e son certamente ascoltati, perchè recitano, e non cantano: sanno ottimamente la parte, e ne son pieni, perchè la sanno. Una cosa che dicono bene, apre gli occhi agli spettatori su cento altre che dicono male; e lodandoli di quella, non possono a meno di non biasimarli di quest'altre. L'attore riflette dopo al più o meno effetto ottenuto; ragiona, combina, varia, riprova; e così in capo di dieci recite, l'attore e lo spettatore si sono migliorati l'un l'altro, e ciascuno ha imparato un poco più l'arte sua; e così pure l'autore, che fra gli spettatori standosi, deve aver visto tante più cose che niuno degli altri. Ecco il teatro che vola alla perfezione: scuola viva per gli autori, emulazione fra gli attori, dispute e arrotamento d'ingegno fra gli uditori. S'impara il valor delle parole quando elle sono ben poste dallo scrittore, e ben recitate dall' attore; si esaminano i pensieri, si riflette, si ragiona, si giudica.

Ma il credere che in nessun'altra maniera si possa principiare quest' impresa, è errore. Son da venti anni, che i nostri comici, smettendo le magíe, gli Arlecchini, e i Brighelli, si son creduti entrare in riga di attori: ma hanno recitato delle composizioni deboli, lunghe, snervate; o delle traduzioni simili, le quali neppure però hanno avuto quell'effetto di cui erano suscettibili stante la bontà dell'originale, che potea pur far perdonare la prolissità e fiacchezza della traduzione. Costoro non hanno mai neppure per ombra contentato nessuna persona di senso e di gusto: da prima perchè non seppero mai bene la parte loro; perchè cantarono i versi, e non li recitarono (se pure quei versi erano recitabili non cantando); perchè non capirono per lo più la metà di quel che cantarono: poi perchè da ineducati come erano faceano mille cose indecenti in teatro, cioè di boccheggiare se avevano a morire, di contorcersi e sfigurarsi se aveano ad esprimere qualche passione che non sentivano: perchè avean fatto due o tre sole prove, e male, in

vece di dieci esatte che bisognavano; perchè avidi solamente di guadagno, e a ciò sforzati dalla loro miseria, han pensato solamente a far guadagno, e non a far bene; perchè chi gli ha diretti, o non sapeva, o non voleva, o non poteva, o bestemmiandoli non vedeva l' ora di liberarsi da così indocili, ignoranti, e presuntuosi scolari; perchè hanno recitato oggi la tragedia nuova con impegno, come essi dicono, ma la sera prima una commediaccia, e la sera dopo una tragediaccia; perchè, perchè, ecc. e ne infilzerei dei perchè più di mille. Ma ognuno li sa; e a ridurli tutti in uno, dico, che non v'è stato finora in Italia neppure principio di vera arte comica, perchè nessun'arte si sa da chi con molto amore e calore non l' impara; e nessuno la impara se non v'è chi col ben giudicarne la insegni; e nessuno la insegna se non v'è cosa che meriti d'essere l'oggetto di quell'arte. Niuno al certo potrebbe dirigere e insegnare la egregia scultura dove non si potesse avere nessuna materia nobile e soda da far delle statue: così non c'è arte di recita in Italia finora, perchè non vi sono tragedie, nè commedie eccellenti. Quando elle ci siano, non può essere molto lontano il nascimento dell'arte di recitarle; perchè le cose degne d'essere ben dette, si faranno per forza dir bene, tosto che a lettura saranno intese, gustate, e sentite; e tosto che il tedio dei presenti eunuchi che tiranneggiano le nostre scene, richiamerà al teatro gl' italiani per pascer la mente, ed innalzar l'animo, in vece di satollare l'orecchio, e fra la mollezza e l'ozio seppellire l'ingegno.

LETTERA DI RANIERI DE' CALSABIGI

ALL'AUTORE,

SULLE QUATTRO SUE PRIME TRAGEDIE.

Envy will merit, as its shade, pursue;
But, like a shadow, proves the substance true.
POPE'S *Essay on criticism.*

Non so se più con lei, stimatissimo signor Conte, o se più coll'Italia nostra io debba congratularmi delle quattro bellissime tragedie, che ella ha finalmente stampate, lasciandoci la lusinga di vederne date alla luce delle altre, giacchè annunzia per primo volume questo che si è degnato trasmettermi.

Un bel tesoro ella ha messo insieme per noi Italiani, che siamo stati fin qui tanto vergognosamente poveri nella tragedia: lo ha raccolto anche per gl'Inglesi, a noi ugualmente meschini, se si eccettuino, non le tragedie intere, assai più difettose delle nostre, ma alcuni sublimi pezzi del celebre Shakspeare: potrà servire ai Francesi stessi, i quali, essendo mancati Crebillon e Voltaire, sono pure caduti in bassa fortuna, con probabilità di non così presto risorgere.

Sì, ardisco asserirlo, amico veneratissimo:

Dixisti insigne, recens et adhuc
Indictum ore alio.

Quanti da qui avanti anderanno a provvedersi da lei di situazioni nuove e teatrali, di caratteri al vivo e con ardito e fiero pennello delineati, e di vigorose, energiche, laconiche espressioni? Quanti da un solo suo pensiero, passandolo alla trafila, ne ricaveranno interi periodi, ed anche scene intere? Ella c'insegna

Magnumque loqui, nitique cothurno;

spoglia la nostra tragica Musa dei cenci, de' quali finora andò sconciamente vestita; ci consola delle nostre miserie drammatiche; e ci mette in possesso di qualche ricco e decoroso manto,

col quale mostrarci possiamo non inferiori a quella nazione che con giustizia, fino al giorno d'oggi, ci ha guardati con occhio di compassione, e meritamente derisi.

Se alcuno di tranquilla pazienza dotato si accinge a leggere, amico stimatissimo, quelle poche nostre tragedie, che, separate da un immenso numero di storpiate sorelle, si stampano tuttavia col fastoso titolo di scelte, e si annunziano come modelli; se, facendo forza a se stesso, ardisce scorrerle dal principio al fine; si dia luogo al vero, cosa mai ci trova? Piani stravolti, complicati, intralciati, inverisimili, e sceneggiatura male intesa; personaggi inutili; duplicità di azione; caratteri improprj; concetti o giganteschi, o puerili; versi languidi; frasi stiracchiate; poesia non armonica, o non naturale: ed il tutto poi corredato di descrizioni, di paragoni fuor di luogo, di squarci oziosi di filosofia, di politica; intrecciati d'amoretti svenevoli, di leziose parole, di tenerezze triviali, che ad ogni scena s'incontrano. Della forza tragica, dell' urto delle passioni, delle sorprendenti rivoluzioni teatrali, non ve n'è pur segno: quello che

Pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,

invano vi si cerca; quello che interessa, ammaestra, trattiene, incanta,

Delectando, pariterque monendo,

non vi s'incontra affatto: tutto si riduce ad una concatenazione di spesso insulsi versi, nei quali

Acer spiritus ac vis,
Nec verbis, nec rebus inest.

Ed eccogli, signor Conte, (forse con un poco troppo di cattivo umore, ma però con verità) liberamente descritta quella che da noi venne fin qui chiamata Tragedia. Il maggior vanto che dar le possiamo è d'essere composta colle regole che Aristotele prescrisse; perchè avendocene il Trissino dato il modello nella sua *Sofonisba,* niuno ha ardito di allontanarsene.

Ma perchè, mi si dirà, ci siamo noi fermati in questi limiti, tanto dalla perfezione tragica lontani? Perchè nissuno fra noi (quando per altro ad ogni passo c'incontriamo in poeti, o che tali si chiamano) ha fin qui prodotto una tragedia da mettere in confronto con quelle de' Greci, o almeno de' Francesi, che si ammirano? Perchè, quasi disperando di rivaleggiarli, ci siam noi rivolti a quel genere di drammi per musica, che ridicoli nel caduto secolo, sono poi stati dal Zeno resi più sopportabili, e dal Metastasio perfezionati; lasciando in potere di quei nostri

vicini il coturno e la laurea tragica, senza tentare sforzi ulteriori per disputargliela? Risponderò separatamente a questi quesiti, figurandomi d'averne trovata la soluzione.

Dopo la *Sofonisba* del Trissino di sopra citata, che andò in scena in Roma; dopo alcune altre tragedie (che furono i nostri primi vagiti tragici) in Firenze e in Ferrara rappresentate, non ci mancarono in vero i poeti che continuarono a scriverne delle nuove, ed ottennero di esporle sopra i teatri.

Ma quali furono questi nostri teatri? Alcune poche volte teatri di Corte, e per lo più di signori, i quali, o ne' loro palazzi, o nelle loro ville, li fecero fabbricare. In queste temporarie scene, o da cortigiani comandati dal principe, o da cavalieri e dame amici, volontariamente uniti in compagnia, quelle tragedie che si sceglievano, una o poche più volte si recitavano in società. Così l' Italia non avendo mai posseduto teatro tragico permanente, nè attori di professione, questi tali spettacoli non si poterono propriamente chiamare che tentativi passaggieri, e di poco o nissun profitto per l'arte.

Peggio poi fu quando le truppe d' istrioni, che sole han sempre sulla scena italiana regnato, s'impadronirono di quelle più o meno informi tragedie, fatte comuni per via della stampa. Ognuno sa di qual sorte di sciocchi, e sgraziati buffoni, queste truppe vagabonde siano per lo più state composte. È noto a tutti, che la maggior parte di questi barbari attori, gente della plebe più inculta e meno educata, è per lo più nata in quelle provincie nelle quali la pura nostra lingua, nè si parla, nè si sa pronunziare: e però scilinguando costoro una tragedia, producono negli uditori quella sensazione stomachevole, che in Parigi produrrebbero le tragedie stesse di Racine e Voltaire, se recitate vi fossero nel gergo loro da attori guasconi, piccardi, o altri provinciali. Sa ciascuno di noi a quali ridicole, sgarbate, sconce, e spesso deformi donne, sieno per lo più date in preda le parti sublimi delle Fedre, delle Andromache, delle Semiramidi, delle Zaire, per lacerarle a mezza lingua in dialetto bolognese, lombardo, o genovese, e recitarle e gestirle senza garbo nè grazia, come farebbero le donnicciuole delle piazze.

E in tal guisa la mancanza assoluta di nobile e perpetuo e decente teatro, e quella ben anche più importante di attori idonei, distolsero i nostri poeti dall' applicarsi a comporre la vera tragedia; il pubblico dall'accorrere in folla di persone studiose e distinte allo spettacolo; e noi tutti dal mettervi un'importanza, e farne un oggetto di gloria nazionale.

Di più, divisa l' Italia in tanti piccoli Stati, non ebbe mai un punto grande e centrale, ove riunire un generale e vivo impegno per l' italica ambizione. Il Romano, il Lombardo, il

vece di dieci esatte che bisognavano; perchè avidi solamente di guadagno, e a ciò sforzati dalla loro miseria, han pensato solamente a far guadagno, e non a far bene; perchè chi gli ha diretti, o non sapeva, o non voleva, o non poteva, o bestemmiandoli non vedeva l' ora di liberarsi da così indocili, ignoranti, e presuntuosi scolari; perchè hanno recitato oggi la tragedia nuova con impegno, come essi dicono, ma la sera prima una commediaccia, e la sera dopo una tragediaccia; perchè, perchè, ecc. e ne infilzerei dei perchè più di mille. Ma ognuno li sa; e a ridurli tutti in uno, dico, che non v'è stato finora in Italia neppure principio di vera arte comica, perchè nessun'arte si sa da chi con molto amore e calore non l' impara; e nessuno la impara se non v'è chi col ben giudicarne la insegni; e nessuno la insegna se non v'è cosa che meriti d'essere l'oggetto di quell'arte. Niuno al certo potrebbe dirigere e insegnare la egregia scultura dove non si potesse avere nessuna materia nobile e soda da far delle statue: così non c'è arte di recita in Italia finora, perchè non vi sono tragedie, nè commedie eccellenti. Quando elle ci siano, non può essere molto lontano il nascimento dell'arte di recitarle; perchè le cose degne d'essere ben dette, si faranno per forza dir bene, tosto che a lettura saranno intese, gustate, e sentite; e tosto che il tedio dei presenti eunuchi che tiranneggiano le nostre scene, richiamerà al teatro gl' italiani per pascer la mente, ed innalzar l'animo, in vece di satollare l'orecchio, e fra la mollezza e l'ozio seppellire l'ingegno.

LETTERA DI RANIERI DE' CALSABIGI

ALL'AUTORE,

SULLE QUATTRO SUE PRIME TRAGEDIE.

Envy will merit, as its shade, pursue;
But, like a shadow, proves the substance true.
POPE'S *Essay on criticism.*

Non so se più con lei, stimatissimo signor Conte, o se più coll'Italia nostra io debba congratularmi delle quattro bellissime tragedie, che ella ha finalmente stampate, lasciandoci la lusinga di vederne date alla luce delle altre, giacchè annunzia per primo volume questo che si è degnato trasmettermi.

Un bel tesoro ella ha messo insieme per noi Italiani, che siamo stati fin qui tanto vergognosamente poveri nella tragedia; lo ha raccolto anche per gl'Inglesi, a noi ugualmente meschini, se si eccettuino, non le tragedie intere, assai più difettose delle nostre, ma alcuni sublimi pezzi del celebre Shakspeare: potrà servire ai Francesi stessi, i quali, essendo mancati Crebillon e Voltaire, sono pure caduti in bassa fortuna, con probabilità di non così presto risorgere.

Sì, ardisco asserirlo, amico veneratissimo:

Dixisti insigne, recens et adhuc
Indictum ore alio.

Quanti da qui avanti anderanno a provvedersi da lei di situazioni nuove e teatrali, di caratteri al vivo e con ardito e fiero pennello delineati, e di vigorose, energiche, laconiche espressioni? Quanti da un solo suo pensiero, passandolo alla trafila, ne ricaveranno interi periodi, ed anche scene intere? Ella c'insegna

Magnumque loqui, nitique cothurno;

spoglia la nostra tragica Musa dei cenci, de' quali finora andò sconciamente vestita; ci consola delle nostre miserie drammatiche; e ci mette in possesso di qualche ricco e decoroso manto,

vece di dieci esatte che bisognavano; perchè avidi solamente di guadagno, e a ciò sforzati dalla loro miseria, han pensato solamente a far guadagno, e non a far bene; perchè chi gli ha diretti, o non sapeva, o non voleva, o non poteva, o bestemmiandoli non vedeva l' ora di liberarsi da così indocili, ignoranti, e presuntuosi scolari; perchè hanno recitato oggi la tragedia nuova con impegno, come essi dicono, ma la sera prima una commediaccia, e la sera dopo una tragediaccia; perchè, perchè, ecc. e ne infilzerei dei perchè più di mille. Ma ognuno li sa; e a ridurli tutti in uno, dico, che non v'è stato finora in Italia neppure principio di vera arte comica, perchè nessun'arte si sa da chi con molto amore e calore non l' impara; e nessuno la impara se non v'è chi col ben giudicarne la insegni; e nessuno la insegna se non v'è cosa che meriti d'essere l'oggetto di quell'arte. Niuno al certo potrebbe dirigere e insegnare la egregia scultura dove non si potesse avere nessuna materia nobile e soda da far delle statue: così non c'è arte di recita in Italia finora, perchè non vi sono tragedie, nè commedie eccellenti. Quando elle ci siano, non può essere molto lontano il nascimento dell'arte di recitarle; perchè le cose degne d'essere ben dette, si faranno per forza dir bene, tosto che a lettura saranno intese, gustate, e sentite; e tosto che il tedio dei presenti eunuchi che tiranneggiano le nostre scene, richiamerà al teatro gl' italiani per pascer la mente, ed innalzar l'animo, in vece di satollare l'orecchio, e fra la mollezza e l'ozio seppellire l'ingegno.

LETTERA DI RANIERI DE' CALSABIGI

ALL'AUTORE,

SULLE QUATTRO SUE PRIME TRAGEDIE.

Envy will merit, as its shade, pursue;
But, like a shadow, proves the substance true.
POPE'S *Essay on criticism.*

Non so se più con lei, stimatissimo signor Conte, o se più coll'Italia nostra io debba congratularmi delle quattro bellissime tragedie, che ella ha finalmente stampate, lasciandoci la lusinga di vederne date alla luce delle altre, giacchè annunzia per primo volume questo che si è degnato trasmettermi.

Un bel tesoro ella ha messo insieme per noi Italiani, che siamo stati fin qui tanto vergognosamente poveri nella tragedia: lo ha raccolto anche per gl'Inglesi, a noi ugualmente meschini, se si eccettuino, non le tragedie intere, assai più difettose delle nostre, ma alcuni sublimi pezzi del celebre Shakspeare: potrà servire ai Francesi stessi, i quali, essendo mancati Crebillon e Voltaire, sono pure caduti in bassa fortuna, con probabilità di non così presto risorgere.

Sì, ardisco asserirlo, amico veneratissimo:

Dixisti insigne, recens et adhuc
Indictum ore alio.

Quanti da qui avanti anderanno a provvedersi da lei di situazioni nuove e teatrali, di caratteri al vivo e con ardito e fiero pennello delineati, e di vigorose, energiche, laconiche espressioni? Quanti da un solo suo pensiero, passandolo alla trafila, ne ricaveranno interi periodi, ed anche scene intere? Ella c'insegna

Magnumque loqui, nitique cothurno;

spoglia la nostra tragica Musa dei cenci, de' quali finora andò sconciamente vestita; ci consola delle nostre miserie drammatiche; e ci mette in possesso di qualche ricco e decoroso manto,

col quale mostrarci possiamo non inferiori a quella nazione che con giustizia, fino al giorno d'oggi, ci ha guardati con occhio di compassione, e meritamente derisi.

Se alcuno di tranquilla pazienza dotato si accinge a leggere, amico stimatissimo, quelle poche nostre tragedie, che, separate da un immenso numero di storpiate sorelle, si stampano tuttavia col fastoso titolo di scelte, e si annunziano come modelli; se, facendo forza a se stesso, ardisce scorrerle dal principio al fine; si dia luogo al vero, cosa mai ci trova? Piani stravolti, complicati, intralciati, inverisimili, e sceneggiatura male intesa; personaggi inutili; duplicità di azione; caratteri improprj; concetti o giganteschi, o puerili; versi languidi; frasi stiracchiate; poesia non armonica, o non naturale: ed il tutto poi corredato di descrizioni, di paragoni fuor di luogo, di squarci oziosi di filosofia, di politica; intrecciati d'amoretti svenevoli, di leziose parole, di tenerezze triviali, che ad ogni scena s'incontrano. Della forza tragica, dell' urto delle passioni, delle sorprendenti rivoluzioni teatrali, non ve n'è pur segno: quello che

Pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falsis terroribus implet,

invano vi si cerca; quello che interessa, ammaestra, trattiene, incanta,

Delectando, pariterque monendo,

non vi s'incontra affatto: tutto si riduce ad una concatenazione di spesso insulsi versi, nei quali

Acer spiritus ac vis,
Nec verbis, nec rebus inest.

Ed eccogli, signor Conte, (forse con un poco troppo di cattivo umore, ma però con verità) liberamente descritta quella che da noi venne fin qui chiamata Tragedia. Il maggior vanto che dar le possiamo è d'essere composta colle regole che Aristotele prescrisse; perchè avendocene il Trissino dato il modello nella sua *Sofonisba,* niuno ha ardito di allontanarsene.

Ma perchè, mi si dirà, ci siamo noi fermati in questi limiti, tanto dalla perfezione tragica lontani? Perchè nissuno fra noi (quando per altro ad ogni passo c'incontriamo in poeti, o che tali si chiamano) ha fin qui prodotto una tragedia da mettere in confronto con quelle de' Greci, o almeno de' Francesi, che si ammirano? Perchè, quasi disperando di rivaleggiarli, ci siam noi rivolti a quel genere di drammi per musica, che ridicoli nel caduto secolo, sono poi stati dal Zeno resi più sopportabili, e dal Metastasio perfezionati; lasciando in potere di quei nostri

vicini il coturno e la laurea tragica, senza tentare sforzi ulteriori per disputargliela? Risponderò separatamente a questi quesiti, figurandomi d'averne trovata la soluzione.

Dopo la *Sofonisba* del Trissino di sopra citata, che andò in scena in Roma; dopo alcune altre tragedie (che furono i nostri primi vagiti tragici) in Firenze e in Ferrara rappresentate, non ci mancarono in vero i poeti che continuarono a scriverne delle nuove, ed ottennero di esporle sopra i teatri.

Ma quali furono questi nostri teatri? Alcune poche volte teatri di Corte, e per lo più di signori, i quali, o ne' loro palazzi, o nelle loro ville, li fecero fabbricare. In queste temporarie scene, o da cortigiani comandati dal principe, o da cavalieri e dame amici, volontariamente uniti in compagnia, quelle tragedie che si sceglievano, una o poche più volte si recitavano in società. Così l' Italia non avendo mai posseduto teatro tragico permanente, nè attori di professione, questi tali spettacoli non si poterono propriamente chiamare che tentativi passaggieri, e di poco o nissun profitto per l'arte.

Peggio poi fu quando le truppe d' istrioni, che sole han sempre sulla scena italiana regnato, s'impadronirono di quelle più o meno informi tragedie, fatte comuni per via della stampa. Ognuno sa di qual sorte di sciocchi, e sgraziati buffoni, queste truppe vagabonde siano per lo più state composte. È noto a tutti, che la maggior parte di questi barbari attori, gente della plebe più inculta e meno educata, è per lo più nata in quelle provincie nelle quali la pura nostra lingua, nè si parla, nè si sa pronunziare: e però scilinguando costoro una tragedia, producono negli uditori quella sensazione stomachevole, che in Parigi produrrebbero le tragedie stesse di Racine e Voltaire, se recitate vi fossero nel gergo loro da attori guasconi, piccardi, o altri provinciali. Sa ciascuno di noi a quali ridicole, sgarbate, sconce, e spesso deformi donne, sieno per lo più date in preda le parti sublimi delle Fedre, delle Andromache, delle Semiramidi, delle Zaire, per lacerarle a mezza lingua in dialetto bolognese, lombardo, o genovese, e recitarle e gestirle senza garbo nè grazia, come farebbero le donnicciuole delle piazze.

E in tal guisa la mancanza assoluta di nobile e perpetuo e decente teatro, e quella ben anche più importante di attori idonei, distolsero i nostri poeti dall' applicarsi a comporre la vera tragedia; il pubblico dall'accorrere in folla di persone studiose e distinte allo spettacolo; e noi tutti dal mettervi un'importanza, e farne un oggetto di gloria nazionale.

Di più, divisa l' Italia in tanti piccoli Stati, non ebbe mai un punto grande e centrale, ove riunire un generale e vivo impegno per l' italica ambizione. Il Romano, il Lombardo, il

Toscano, il Piemontese, il Veneziano, il Napoletano, si riguardarono come separati d'interessi, e come nemici, o almeno rivali, e nelle scienze e nelle belle arti. Lo furono nella pittura: le diverse scuole si urtarono, si lacerarono fra loro; il romano pittore cercò di deprimere il bolognese, questo il fiorentino, e il fiorentino il veneziano e il napoletano. Ciascuno fece setta a parte, con detrimento generale della nazione.

Tanto accadde appunto nella poesia. Si rammentino in prova le inette critiche fatte dagli insulsi Infarinati al divino poema del Tasso. I libercoli che da que' signori del buratto (che ben possiamo chiamar burattini) contro quell'immortal poema furono scritti, riempiono una buona scansía. Si accinsero tutti a provare, sotto la bandiera del signor Lionardo, non Leonárdo Salviati (per maggior pretesa eleganza di lingua), che la *Gerusalemme Liberata* era una sguajataggine. Impazzir fecero il troppo irritabile autore, già per infelice passione attristato e scomposto: sedussero i meschini parolaj invidiosi della sublime corona dal Tasso ottenuta: ebbero un breve corso di vita, come i nocivi insetti fastidiosi; ma poi sprofondarono nell'obblio che meritavano.

Da quella pedantesca genía presero però l'origine i paragoni ridicoli fra l'*Orlando furioso* e la *Gerusalemme:* ridicoli, perchè mettevano in confronto l'*Iliade* colle *Novelle arabe,* l'*Eneide* co' romanzi dei paladini di Francia. Di là nacquero le predilezioni puerili del parlare e scrivere Petrarchesco, e le insensate pretensioni di voler giudicare la lingua già adulta del sedicesimo secolo, sulla grammatica di quella del quattordicesimo, che appena usciva di culla.

Separati, come accennai, gl'Italiani d'interessi e d'ambizione nelle scienze e nelle belle arti; e (presa ogni parte d'Italia da sè) non trovandosi ella abbastanza facoltosa per stabilire, e poi mantenere per l'intero corso dell'anno il teatro tragico nazionale, continuarono, è vero, a scrivere di volta in volta delle tragedie, ma sempre su' modelli di quelle prime; le stamparono ancora, ma non poterono esporle mai al pubblico in un teatro; cimento essenzialissimo per osservarne l'effetto. E cosa esser può mai una tragedia composta così a tastone, senza la pratica dell'effetto teatrale? Abbandonato il poeta ad indovinarlo, si trova nella dubbiezza involto, in cui si troverebbe quel pittore, o scultore, cui un gran quadro, o un gruppo di statue, comandato fosse, senza che ei sapesse se in terra, in una galleria, in una piazza, o sopra il frontispizio di un arco trionfale o di un tempio, si destinasse di collocarlo. Mancante così del discernimento di ciò che più può fare impressione nell'animo dello spettatore, interessarlo, o scuoterlo, il poeta comporrà sì una tragedia sulle regole prescritte, ed anche in culto stile; ma

probabilmente riuscirà senza moto, languida, fredda, nojosa, e stentata.

Nè questa indispensabile pratica tragica acquistar si può senza frequentare il teatro, e meditarlo, con una provvista preventivamente fatta di tutte l'altre cognizioni necessarie all'arte drammatica. Mancando questa esperienza, (che difficilmente si ottiene, se, col possesso delle lingue straniere, i teatri meglio corredati d'attori delle altre nazioni non si veggano, non si meditino, con critica e sano discernimento) non potrà farsi gran progresso in questa nobilissima parte della poesia. Rari sono quegl'ingegni, che quasi inspirati, da per se stessi si formano, e si sollevano; e questi ad un tratto l'arte non perfezionano, ma solo aprono agli altri le strade. Corneille, cui servirono di scorta Mairet, Rotrou, ed altri imperfetti tragici, formò Racine: questi due formarono Voltaire e Crebillon. Così, fra' Greci, da Eschilo fu formato Sofocle, e da questo Euripide, ma colla guida di un teatro permanente. Destituito della pratica dell'effetto teatrale un poeta non potrà far colpo nelle sue tragedie, se non momentaneo in qualche scena, derivata dal riscaldamento e entusiasmo suo; o in qualche sfogo di tenera passione, che con maggior facilità negli animi s' insinua, e gli agita e scuote.

È dunque, secondo me, incontrastabile, che il teatro fisso forma principalmente i poeti e gli attori; e che gli attori e i poeti si perfezionano scambievolmente. Onde qualora un principe italiano desiderasse d'introdurre nel suo Stato l'utile e dilettevole drammatica, converrebbe che cominciasse a stabilire un teatro continuo e permanente. Dovrebbe poi unire un numero de' migliori attori che trovar si potessero; scegliendo nelle compagnie, che corrono per le città, que' rarissimi che pronunzian bene la lingua, che hanno un personale grazioso e disinvolto, una bella voce, ed una qualche intelligenza, o naturale, o acquistata. Sarebbe soprattutto necessario, che unisse delle donne, nelle quali queste doti concorressero; liberandole dalla diffamazione, a cui, non si sa perchè, sono state da noi condannate tutte quelle che salgono in scena, senza far distinzione alcuna ragionevole fra loro per la condotta e il costume. Stipendiata poi sufficientemente questa truppa così ben scelta, e formato un giudizioso repertorio di tragedie e commedie, o proprie nostre, o con forza e vaghezza tradotte, con opportuna distribuzione di parti, ogni giorno si dovrebbe far comparire in teatro a recitarle; quando prima coll'assistenza d'intelligenti direttori le avesse bastantemente concertate per la verità della declamazione, del gesto, e de' movimenti teatrali. Da questo così ammaestrato spettacolo, frequentandolo i giovani poeti, si

troverebbero insensibilmente istruiti nel maneggio delle passioni, nella sceneggiatura, ne' piani tragici, e in quanto può contribuire a produrre eccellenti tragedie: non trascorrerebbero dietro agl'impeti della sregolata immaginazione; imparerebbero il vero linguaggio naturale della scena, ed a poco a poco giungerebbero a quella perfezione, che in Italia ora appena si conosce.

Sprovveduti di tutto i nostri poeti, ed in particolare di questo essenzialissimo specchio del permanente teatro, in cui vedere

Quid sit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non;

pure si accingono, per nostra digrazia, a comporre la tragedia. Pensano che quando hanno osservate le prescritte regole, han fatto tutto; e non si avveggono che sono pigmei, che pazzamente imprendono a maneggiare la clava d'Ercole: non riflettono che

Non satis est dixisse: Ego mira poëmata pango:

non rammentano qual dura impresa sia di lottare co' Sofocli, cogli Euripidi, e con altri tre o quattro tragici, che riempiono il vasto vuoto di ventiquattro secoli. Si scordano, che tutte le tragedie da un secolo in qua fischiate, vituperate, derise, son però scritte secondo le regole: quasi che bastasse l'osservar le unità per giungere alla perfezione; e che poco o nulla importasse poi la cognizione degli uomini, del loro carattere, del loro costume, del cor loro, in tutti i secoli, in tutte l'educazioni, in tutte le legislazioni, in tutti i paesi, in tutte le età, in tutti i diversi culti; che inutil fosse l'arte, tanto difficile, di ben formare un piano, di ben dividerlo, e sceneggiarlo, e ristringerlo, affinchè l'interesse sempre cresca, mai non languisca; e finalmente d'esser dotato della immaginazione poetica, principal pregio d'ogni genere di poesia, e della vena fluida, dell'eleganza del dire, dell'impeto e della robustezza del pensare, della vaghezza e franchezza del colorire, e di quello che in somma chiama Orazio

Mens divinior, atque os
Magna sonaturum;

talenti diversi tanto, che sembra che facciano uno sforzo la natura e l'arte, quando giungono a riunirli.

Or ecco perchè, mancando a noi, stimatissimo amico, un teatro tragico stabile, essendovene però un musico quasi che costante in molte città, a questo ci siamo rivolti, immaginando de' mostri. Tali sono i nostri drammi per musica, almeno quelli della maggior parte de' poeti teatrali. Apostolo Zeno, per mi-

gliorarne il piano, abbandonò que' ridicoli dello scorso secolo, e volle adattare all'Opera il taglio delle tragedie francesi. In tal guisa ci veggiamo una lunghezza, che insopportabile anche per la sola declamazione, si rifletta quanto esser lo debba per il canto. Abbiamo introdotte esposizioni lunghe, complicazione d'intreccio, duplicità d'azione, scene interminabili scientifiche, e pettegole passioncelle, tutte calcate sopra uno stesso disegno. Di nostro ci abbiamo aggiunte le similitudini (invenzione gotica), gli scioglimenti stiracchiati, i perpetui discorsi di morale, e fin'anche di guerra, di politica e di governo, che tanto bene al teatro si confanno, quanto un vestito d'Arlecchino alla divina statua dell'Apollo del Vaticano.

So benissimo, che non senza motivo si è adottato questo piano. Con queste riempiture egli è facilissimo l'andare innanzi. I personaggi tutti han sempre molto da dire, perchè li facciamo tutti innamorati, con incrociati amori, e fino i confidenti, ed i capitani delle guardie. E quando pure ci mancasse materia in qualche scena, abbiamo subito in pronto le dicerie filosofiche e i paragoni: dove che, quando si tratta del *simplex et unum;* quando è forza ristringersi a que' personaggi che l'azione prescrive, e non più; quando questi non hanno da parlare che secondo il loro carattere e nella loro passione; allora fornir pienamente, e con interesse, tre o cinque atti, col solo linguaggio del core, e senza quello dell'ingegno,

Pauci, quos æquus amavit
Juppiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti potuere.

In questo spettacolo musico tutto passa, tutto si sopporta: la poesia è la cosa che meno si contempla; niuno la legge, niuno l'ascolta; e con ragione. Si aspetta l'arietta gorgheggiata, il duetto di due colori, il *rondeau* rifiorito; e frattanto si discorre, si scherza, si ciarla, si amoreggia; e così smoderatamente, che ne' nostri teatri si verifica ciò che scrisse Orazio di quelli del suo tempo:

Quæ pervincere voces
Evaluere sonum, referunt quem nostra theatra?
Garganum mugire putes nemus.

Con queste nostre onorevoli costumanze, ponno lusingarsi gli odierni poeti d'acquistarsi un nome per altro poco durevole, e più tosto biasimato, che ammirato fuori della patria: ponno vantarsi, felicitarsi, applaudirsi; e andare avanti con poco ingegno, e meno fatica; e conseguire gli elogi e le predilezioni delle nostre dame e donnicciuole.

Siccome però, signor Conte veneratissimo,

Iliacos intra muros peccatur, et extra:

così, se volgendo l'occhio dal nostro infelice teatro, all'inglese mi fermo, non ho troppo motivo di lodarlo in ogni sua parte.

Questa illustre nazione, che affetta maniera e pensar diverso da tutte l'altre, nazione libera e fiera, anche nella tragedia ha voluto singolarizzarsi. Ha adottato, come nel suo governo, una particolar costituzione tragica sua per il suo teatro: se ne contenta, e n'è vanagloriosa, malgrado gli schiamazzi dell'altre tutte. Per il famoso Shakspeare, autore di questa nuova costituzione, le unità sono catene proprie per gli schiavi; il verisimile è un ritrovato d'una immaginazione scoraggita. Egli non vide, o non si curò di vedere nè le poetiche, nè i modelli de' Greci, come il nostro Metastasio asseriva di non aver mai letti nè voluti leggere i Francesi, per sfuggirne l'imitazione. Il tragico inglese volò dunque con impeto proprio suo. Produsse de' mostri, ma degli originali; introdusse personaggi senza numero. A' pugnali, a' veleni degli assassini e de' tiranni, alle morti, e al sangue, mescolò le facezie de' servi sciocchi, spesso sciocchi effettivamente. Ne' suoi drammi, compassionevol strage si vede in una scena, si ride in quella che seguita. Non si curò egli di abbellir la natura; la mostrò tale qual era al tempo suo, rozza, feroce, selvaggia: ma selvaggi erano a dir vero coloro che in scena introdusse, e forse quelli ancora che assistevano a que' suoi spettacoli. Mise fuori gli spettri e l'ombre con grande incontro, e a mio parere con gran giudizio: sono queste (che che se ne dica) le macchine più efficaci a movere il terrore; e si adattavano maravigliosamente poi agli animi superstiziosi e creduli de' suoi compatriotti. Forse allora, ed in animi di quella tempera, non faceva grande effetto la semplice morte violenta: Shakspeare le multiplicò dunque fino alla nausea; diede agli assassini la rabbia sanguinaria, la brutalità, e lo scherno mostruoso. E quando si accorse che la sua udienza nè anche perciò si agitava, si commoveva, andò a cercare le forze motrici per quei cori induriti, fino all'inferno. Mescolò prosa e verso, e il triviale col sublime, con questa particolarità, che il suo triviale è appunto quello del basso volgo, il suo sublime è quello di Longino. I suoi successori, il fiorito ed elegante e poetico Dryden, il tenero Rowe (tenero però quanto gli permette il carattere nazionale), il fervido ma sconnesso Otway, il politico e meditante Addisson, e freddo (eccetto nel suo soliloquio di Catone

Deliberatâ morte ferocior),

tutti procurarono d'imitare quel loro maestro. Non l'ottennero, o ben di rado nel caratteristico distintivo suo, nel grande, nel fiero, nel pittoresco, perchè non ebbero il suo ingegno: talchè l'antico Shakspeare, l'Eschilo inglese restò padrone della scena; ed ancora vi signoreggia, ancora spaventa, ancora fa arricciare i capelli agli spettatori; a dispetto d'essersi, e ripuliti, e istruiti; perchè quando questo singolar poeta intende di spaventare, distrugge colle sue fiere, strette, vibrate espressioni ogni prevenzione, ogni difesa. A questo padre della tragedia sua si fermò l'Inghilterra: questo suo Eschilo non fu seguitato da' Sofocli e dagli Euripidi. Sembra che la Musa tragica abbia, morendo Shakspeare, pronunziato

Thus far extend, thus far thy bounds,
O english stage.

Passando poi ad esaminare con imparzialità il teatro tragico francese, egli è senza contrasto il migliore che esista; ma conviene però confessare che non pochi difetti vi s'incontrano. Vi è molta narrativa, molta declamazione, poco movimento, pochissima azione. I personaggi, che vi compariscono, sono modellati sul fare francese: tutti presso a poco si somigliano; pensano, parlano com'è la moda in Francia; amano come i pastori di Fontenelle. Passioni greche, romane, scite, africane, asiatiche dell'antichità, se bene gli eroi di quelle nazioni si mettano in scena, di rado s'incontrano.

Di rado vi si trovano i gran pensieri di quell'anime libere, di quelle costituzioni virtuose, di quelle politiche d'allora: tutto è del nostro tempo. La tragedia francese è forzata, inceppata ne' legami di una decenza che hanno là immaginata. Il discorso poetico è spesso, anzi quasi sempre, elegante; ma quasi sempre si raggira in querele amorose sottilmente sillogizzate. Vi han trasportato tutte le eroidi di Ovidio, e l'elegie de' poeti appassionati, ma rivestiti a modo loro. Eccone la prova. Prendo all'apertura del libro la prima tragedia che mi si presenta, l'*Andromaca,* una delle più belle dell'immortale Racine. La scena che mi vien sotto gli occhi è la quarta dell'atto primo fra Pirro e Andromaca: scena di cento trenta versi, che non contiene che una lunga disputa in forma, in cui si argomenta sottilizzando se la vedova di Ettore possa e debba amare il figlio di Achille; di quell'Achille che le uccise il consorte, e lo strascinò dietro al suo carro intorno alle mura di Troja. Chi fosse questo Pirro ce lo dice Virgilio:

Primoque in limine Pyrrhus
Exultat telis, et luce coruscat ahenâ.

Il poeta lo rassomiglia a un serpente,

Mala gramina pastus:

indi a un fiume, che, rompendo le sponde,

Cum stabulis armenta trahit:

quando poi lo fa parlare, con crudele insulto gli fa dire al rispettabile canuto Priamo, mentre l'uccide:

Referes ergo hæc, et nuncius ibis
Pelidæ genitori:

e nell'atto di assassinare un vecchio senza difesa:

Nunc morere . . . . Altaria ad ipsa trementem
Traxit, ...
Implicuitque comam læva, ...
. . . Ac lateri capulo tenus abdidit ensem.

(si noti questo eccesso rabbioso) *abdidit ensem.*

Or questo Pirro, in tal guisa tratteggiato dal primo poeta del mondo, sentiamo con quanta galanteria parigina vien fatto parlare da Racine alla lacrimosa Andromaca:

Me cherchiez-vous, madame?
Un espoir si charmant me seroit-il permis?

e segue a dirle:

Peut-on haïr sans cesse, et punit-on toujours?
Que vos beaux yeux sur moi se sont bien exercés!
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai...
Tant de foi, tant de pleurs, tant d'ardeurs inquiètes...

Lascerò di trascrivere altri versi: credo che questi soprabbondino in prova di quanto ho sopra avanzato. Queste tenerezze, languidezze, vezzi, carezze amorose, e que' concettini, sicuramente non sono appropriati a Pirro. [1]

---

[1] Nel *Mitridate,* deplorando questo re la passione che sente per Monima, che sospetta innamorata del suo diletto figlio Zifares, si lagna in tal guisa:

J'ai su, par une longue et pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie:
Ah! qu'il eût mieux valu, plus sage ou plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années.

Questi versi sono citati da Voltaire con nazionale compiacimento, e spacciati come degni di servir di modello. Avrebbe egli però dovuto dirci che cosa siano

Se ancora (per mostrare che non siamo ingiusti a segno di fissarci ad un esempio solo) ponderiamo come parla in *Britannico* quel mostro di Nerone, ci confermeremo in ciò che ho assunto di dimostrare. Nerone è conosciuto, mercè a Tacito e a Svetonio, è conosciuto, dico, a' giorni nostri, quanto lo fu in Roma durante il suo abbominevole regno. Nel *Britannico* noi lo troviamo a ciarlare per cento sessanta versi con quella

---

questi ardori avvelenati. Forse quelli della veste di Deianira a Ercole, o di Medea a Creusa? Avrebbe dovuto discolpare il concetto che tanto è osservabile negli ultimi due versi, ne' quali con un giochetto di parole scherza il poeta fra questi avvelenati ardori e il core agghiacciato dal freddo degli anni. Una tal freddura li degrada, a mio credere. Se si unisca all'altra di quel citato verso di Pirro nell'*Andromaca:*

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai;

ed a qualche altra ancora che trovar potrei in Racine; pare, che avrebbe dovuto trattenere i Francesi dall'imputare con tanto disprezzo il difetto de' concetti al Tasso nostro, e di chiamare *cinquant* la sua poesia immortale, in parola del niente pittor-poeta Boileau. Sfido chiunque di trovare due freddure più solenni di queste in tutta la *Gerusalemme liberata.*

Se questa moderazione avessero avuta i Francesi (come a vero dire l'ebbe spesso il sublime Voltaire), non si meriterebbero quel rimprovero Oraziano

Cum tua pervideas oculis mala lippus inunctis,
Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum?

Questi piccoli difetti punto non scemano la mia somma ammirazione per il gran Racine. Ma qualora s'abbiano a citare de' versi di qualche poeta, convien farlo con avvedutezza, per non esporsi a riprensione. Io di Racine appunto voglio qui citarne alcuni, che sorpassano quanto di più poetico, di più pittoresco, di più animato si trova in tutti i tragici antichi e moderni. Tali sono quelli che pronunzia Clitennestra nel momento che crede sacrificarsi la figlia: scena IV, atto V, dell'*Ifigenia.*

Quoi! pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abymes nouveaux?
Quoi! lorsque les chassant du port qui les recèle
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents, si longtemps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés?
Et toi, Soleil, et toi, qui dans cette contrée
Reconnois l'héritier et le vrai fils d'Atrée,
Toi qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin!
Mais cependant, ô ciel! ô mère infortunée!
De festons odieux ma fille couronnée
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés!
Calchas va dans son sang... Barbares, arrêtez!
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre...
J'entend gronder la foudre, et sens trembler la terre;
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ses coups.

Oh divino entusiasmo! oh modello d'eloquenza incomparabile per ogni secolo, per ogni nazione! oh impeto tragico inimitabile! Son giusto, ma dovrebbe essere a noi resa egual giustizia dagli scrittori francesi.

immaginaria Giunia, introdotta per compiacere le dame galanti della Corte. Colla stessa galanteria si spiega l'ostinato Mitridate,

Adversis rerum immersabilis undis,

colla sventurata Monima. Nello stesso venusto stile parla il turco Bajazzette a Attalide; collo stesso anche il nemico d'amore, il semisalvatico Ippolito, alla favolosa Aricia; col medesimo vezzo lo sdolcinato Tito alla sua fedel Berenice. Si rileggano quelle tragedie; e non sarò accusato di malignità nell'impegno che ho di far vedere, che tutti gli eroi delle tragedie francesi sono vestiti d'un colore.

Meno teneri e meno spasimanti sono per verità quelli di Corneille. L'ingegno suo era più sollevato: troppo pieno di grandiose immagini, stenta ad avvilirsi nelle smorfie amorose; e quando lo fa, ci rappresenta Polifemo che vuol vezzeggiare con Galatea. Ma si osservi, che tutti altresì i suoi personaggi son somiglianti nel gigantesco suo, nella sua ruvidezza. Corneille è quasi sempre al di là della natura: le sue figure sono costantemente massicce e stragrandi: il sentenzioso di Lucano, il rettorico di Seneca sovente vi s'incontra: anche esso, cercando imitarli,

Nubes et inania captat;

e quando con simulata delicatezza vorrebbe pure nella passione d'amore ingentilire i suoi eroi, siccome lo spiega senza sentirlo, vi si scopre subito l'artifizio.

Crebillon, suo ammiratore e discepolo, è sempre nero, e troppo nero; e il suo stile è difettoso e inelegante. Voltaire trascura i suoi piani, onde sovente inciampa nell'inverisimile; e basta solo a provarlo la sua *Semiramide*, del di cui troppo inverisimile piano uscì, pochi anni sono, una giudiziosa insolubil critica in Londra. Non ha sfuggito affatto il difetto della declamazione, non quello di travestire i suoi personaggi alla francese. Non mi dilungherò in altre prove, per non esser tedioso.

Ma, a dispetto di quanto si può con occhio troppo acuto rilevar di debole e difettoso nelle tragedie di questi quattro sublimi poeti, non vi è niente di meglio al mondo. Uguagliano gli antichi Greci, e in alcune cose, anzi in molte, li superano. Se più avessero imitata la natura; se meno avessero concesso al gusto frivolo del tempo in cui scrissero (tempo in cui le idee vere e maestose dell'antichità venivano schernite e abborrite), avrebbero per i tragici futuri stabilito il *non plus ultra* teatrale. Ma la perfezione è collocata al di sopra dell'umanità; il più

grande in qualunque scienza, o bell'arte, è quello che ha meno difetti:

Optimus ille est,
Qui minimis urgetur.

Tali sono questi illustri tragici della Francia.

Quando mi torna in mente il celebre detto di Orazio:

Ut pictura, poesis;

mi compiaccio in credere che sia più significante e misterioso, di quello che comunemente si pensa: parmi che, a guisa d'un oracolo, gran cose racchiuda, e che molto sia necessario meditarci sopra per interpretarlo. Si contenti, signor Conte stimatissimo, che gli dica ciò che mi è venuto nell'idea sopra queste poche parole. Il mio lungo studio sul teatro tragico mi autorizza (almeno così mi lusingo) a proporre il mio sentimento, qualunque sia.

Penso dunque, che la tragedia altro esser non deve, che una serie di quadri, i quali un soggetto tragico preso a trattare somministrar possa all'immaginazione, alla fantasia d'uno di quegli eccellenti pittori, che meriti andar distinto col nome, non troppo frequentemente concesso, di pittor-poeta. Dilucidato sarà meglio questo mio pensiero con un esempio.

Supponendo adunque che a taluno di questi pittor-poeti eccellenti nella composizione, come Rubens, Giulio romano, Tintoretto, o altro emulo loro, fosse comandato da qualche sovrano di dipingere in ampia sala il sagrifizio d'Ifigenia: egli è chiaro, che questa a lui proposta istoria o favola dovrebbe in diversi quadri distribuire: quadri che, esponendola dal suo principio, nella da lui ideata catastrofe, o scioglimento, andassero a terminarla.

Immaginato il suo piano intiero, il pittore ne sceglierebbe le situazioni più pompose e interessanti, che al suo giudizio si presentassero. Ad ognuna di queste assegnerebbe uno de' suoi quadri. In questi io raffiguro gli atti di una tragedia. Quelle situazioni, che fossero più idonee a svelare i caratteri de' personaggi introdotti, e le passioni che gli agitavano, e quelle che più movimento ad esse somministrassero, sicuramente dal pittor-poeta sarebbero preferite; perchè queste situazioni appunto cagionano nello spettatore maggior diletto, curiosità, sorpresa, e interesse.

Il primo suo quadro però rappresentar potrebbe l'armata navale greca nel porto d'Aulide ancorata, colle bandiere e fiamme non agitate dal vento; e soldati e marinari oziosi e inoperosi sul lido. Sul davanti, da una parte, dipingerebbe la real

tenda di Agamennone, in cui da' capitani con Calcante si terrebbe consiglio, a trovare il mezzo di placar gli Dei per conseguire il vento, onde navigare a' lidi trojani. Principalissima figura in questo quadro dovrebbe esser Calcante, che, invasato, annunzia lo sdegno de' Numi, e la consulta da farsi dell'oracolo di Apollo, accennando un tempio in lontano sopra un promontorio innalzato: proposizione alla quale Agamennone e gli eroi greci mostrano di acconsentire.

Il secondo quadro (che ben può stare nello stesso primo atto) sarebbe l'arrivo pomposo al campo di Clitennestra moglie, e d'Ifigenia figlia di Agamennone. È questa promessa sposa ad Achille. Le principesse, allo scendere d'un superbo cocchio, sono da Agamennone, da' capitani greci, e da Achille incontrate. Il seguito delle medesime, con quello degli eroi (che io riguardo come i cori di una tragedia) esprimono la comune approvazione degli illustri sponsali, la comune allegrezza. Achille, Ifigenia, Clitennestra, Agamennone mostrano l'eccesso del loro giubbilo.

Nel terzo quadro si vedrebbe un'ara in lontano, verso la quale, a celebrare il grande imeneo, s'incamminano lieti gli sposi, Agamennone, Clitennestra, ed il seguito de' principali del greco esercito. Spettatori e spettatrici, coronati di fiori, cantano l'epitalamio al suono di numerosi strumenti. Questo gruppo occuperebbe una parte del quadro: dall'altra, in severo sembiante, accompagnato da sacerdoti e sacrificatori, si presenterebbe Calcante. Sarebbe la comitiva degli sposi in faccia a lui soffermata: si vedrebbero turbarsi Clitennestra ed Agamennone; e quella, in atto di venir meno, sostenersi da due sue seguaci: smarrita Ifigenia s'appoggerebbe ad Achille: infiammato, e acceso di sdegno l'eroe si vedrebbe in sembiante minaccioso: stupiti si rappresenterebbero i capitani del seguito; mentre che Calcante, accennando, pronunziato l'oracolo, e vibrando il sacro ferro verso Ifigenia, esprimerebbe esser lei appunto la vittima che il cielo domanda.

Nel quadro seguente si dipingerebbe Achille furioso, in attitudine di sguainar la spada contro Calcante e Agamennone. Ai piedi d'Achille si mostrerebbe Clitennestra prostrata fra un gruppo di meste donzelle: piangente sarebbe dipinta Ifigenia. All'intorno si figurerebbero eroi greci pensierosi, ed incerti fra la compassione per la principessa, ed il terrore per la religione. Ulisse potrebbe fermare il braccio del minaccioso Achille. Il volgo, in diverse passioni tratteggiate in volto di ciascheduno, empirebbe il rimanente della composizione.

In un altro quadro, fra' sacerdoti scortati dal feroce Calcante, accompagnati da fanatici soldati, campeggerebbe Ifigenia nel-

l'atto di essere svelta a forza dalle braccia della invano fremente e supplicante Clitennestra. Calcante, acceso da religioso zelo, sarebbe espresso in figura di animare que' satelliti alla crudele impresa, mostrando loro esser quella la volontà de' Numi. Confusi gruppi di damigelle delle principesse, altre atterrite, altre piangenti, altre in atto di difendere Ifigenia, riempir si vedrebbero il campo del quadro.

E nell'ultimo, mentre all'ara, davanti alla statua di Diana, coronata di fiori e pallida e semiviva si vedrebbe prostrata la misera Ifigenia; mentre Clitennestra, dalle guardie fermata in distanza, sarebbe dipinta in attitudine di slanciarsi verso la figlia; mentre il fiero Calcante vibrar già si mirerebbe il sacro coltello: colla spada in mano il furibondo Achille dipinto sarebbe, afferrando la destra del sacerdote, e in punto di ucciderlo. I suoi Tessali da una parte si vedrebbero abbassar giù le aste; e le schiere greche, dall'altra, in figura di opporsi a loro. Agamennone, fra' capitani greci, sarebbe dipinto col volto coperto. Ma Diana in nuvola, con una cerva a' piedi, mostrerebbe scendere verso l'altare, soddisfatta dell'ubbidienza. In lontananza, sulla flotta ondeggerebbero le bandiere delle navi; gonfie sariano dipinte alcune spiegate vele, ed occupati alle sarte i marinari: contrassegni evidenti di esser placati gli Dei, assicurata la vita d'Ifigenia, contento Achille, calmati Agamennone e Clitennestra: e con felice scioglimento terminata l'azione [1].

A prima vista si scopre che, in questi diversi quadri, tutto quel movimento che quella celebre favola prestar può all'immaginazione, compendiato si trova. Il pittore, che è poeta muto, non potendo far parlare i personaggi che introduce, è necessitato a farli agire. Qui niente ci astrae, nè ci divaga. Tutto serve a rappresentarci le passioni di quegli eroi in quel solenne turbamento. A me sembra, che se una tal continuazione di quadri (che formano una dipinta tragedia) ben disegnata fosse, e arditamente e fieramente colorita da un primario pittore, desterebbe negli animi degli spettatori il terrore e la compassione, con maggior sentimento e maggiore energia e celerità, che una tragedia sullo stesso soggetto composta, o letta, o in teatro rappresentata.

Se dietro questa mia idea anderà ella, signor Conte stimatissimo, esaminando le meglio disegnate tragedie che si conoscano,

---

[1] Sei sono i quadri da me immaginati: in pittura possono a piacere moltiplicarsi le situazioni. Non è sottoposto il pittore all'unità del tempo: può vagare quanto gli aggrada. La sua opera, è in sua libertà di chiamarla tragedia, se ristringe a cinque quadri la storia o favola che a dipingere si accinse: la chiamerà poema, se un maggior numero dalla fantasia gliene viene somministrato.

tenda di Agamennone, in cui da' capitani con Calcante si terrebbe consiglio, a trovare il mezzo di placar gli Dei per conseguire il vento, onde navigare a' lidi trojani. Principalissima figura in questo quadro dovrebbe esser Calcante, che, invasato, annunzia lo sdegno de' Numi, e la consulta da farsi dell'oracolo di Apollo, accennando un tempio in lontano sopra un promontorio innalzato: proposizione alla quale Agamennone e gli eroi greci mostrano di acconsentire.

Il secondo quadro (che ben può stare nello stesso primo atto) sarebbe l'arrivo pomposo al campo di Clitennestra moglie, e d'Ifigenia figlia di Agamennone. È questa promessa sposa ad Achille. Le principesse, allo scendere d'un superbo cocchio, sono da Agamennone, da' capitani greci, e da Achille incontrate. Il seguito delle medesime, con quello degli eroi (che io riguardo come i cori di una tragedia) esprimono la comune approvazione degli illustri sponsali, la comune allegrezza. Achille, Ifigenia, Clitennestra, Agamennone mostrano l'eccesso del loro giubbilo.

Nel terzo quadro si vedrebbe un'ara in lontano, verso la quale, a celebrare il grande imeneo, s'incamminano lieti gli sposi, Agamennone, Clitennestra, ed il seguito de' principali del greco esercito. Spettatori e spettatrici, coronati di fiori, cantano l'epitalamio al suono di numerosi strumenti. Questo gruppo occuperebbe una parte del quadro: dall'altra, in severo sembiante, accompagnato da sacerdoti e sacrificatori, si presenterebbe Calcante. Sarebbe la comitiva degli sposi in faccia a lui soffermata: si vedrebbero turbarsi Clitennestra ed Agamennone; e quella, in atto di venir meno, sostenersi da due sue seguaci: smarrita Ifigenia s'appoggerebbe ad Achille: infiammato, e acceso di sdegno l'eroe si vedrebbe in sembiante minaccioso: stupiti si rappresenterebbero i capitani del seguito; mentre che Calcante, accennando, pronunziato l'oracolo, e vibrando il sacro ferro verso Ifigenia, esprimerebbe esser lei appunto la vittima che il cielo domanda.

Nel quadro seguente si dipingerebbe Achille furioso, in attitudine di sguainar la spada contro Calcante e Agamennone. Ai piedi d'Achille si mostrerebbe Clitennestra prostrata fra un gruppo di meste donzelle: piangente sarebbe dipinta Ifigenia. All'intorno si figurerebbero eroi greci pensierosi, ed incerti fra la compassione per la principessa, ed il terrore per la religione. Ulisse potrebbe fermare il braccio del minaccioso Achille. Il volgo, in diverse passioni tratteggiate in volto di ciascheduno, empirebbe il rimanente della composizione.

In un altro quadro, fra' sacerdoti scortati dal feroce Calcante, accompagnati da fanatici soldati, campeggerebbe Ifigenia nel-

l'atto di essere svelta a forza dalle braccia della invano fremente e supplicante Clitennestra. Calcante, acceso da religioso zelo, sarebbe espresso in figura di animare que' satelliti alla crudele impresa, mostrando loro esser quella la volontà de' Numi. Confusi gruppi di damigelle delle principesse, altre atterrite, altre piangenti, altre in atto di difendere Ifigenia, riempir si vedrebbero il campo del quadro.

E nell'ultimo, mentre all'ara, davanti alla statua di Diana, coronata di fiori e pallida e semiviva si vedrebbe prostrata la misera Ifigenia; mentre Clitennestra, dalle guardie fermata in distanza, sarebbe dipinta in attitudine di slanciarsi verso la figlia; mentre il fiero Calcante vibrar già si mirerebbe il sacro coltello: colla spada in mano il furibondo Achille dipinto sarebbe, afferrando la destra del sacerdote, e in punto di ucciderlo. I suoi Tessali da una parte si vedrebbero abbassar giù le aste; e le schiere greche, dall'altra, in figura di opporsi a loro. Agamennone, fra' capitani greci, sarebbe dipinto col volto coperto. Ma Diana in nuvola, con una cerva a' piedi, mostrerebbe scendere verso l'altare, soddisfatta dell'ubbidienza. In lontananza, sulla flotta ondeggerebbero le bandiere delle navi; gonfie sariano dipinte alcune spiegate vele, ed occupati alle sarte i marinari: contrassegni evidenti di esser placati gli Dei, assicurata la vita d'Ifigenia, contento Achille, calmati Agamennone e Clitennestra: e con felice scioglimento terminata l'azione [1].

A prima vista si scopre che, in questi diversi quadri, tutto quel movimento che quella celebre favola prestar può all'immaginazione, compendiato si trova. Il pittore, che è poeta muto, non potendo far parlare i personaggi che introduce, è necessitato a farli agire. Qui niente ci astrae, nè ci divaga. Tutto serve a rappresentarci le passioni di quegli eroi in quel solenne turbamento. A me sembra, che se una tal continuazione di quadri (che formano una dipinta tragedia) ben disegnata fosse, e arditamente e fieramente colorita da un primario pittore, desterebbe negli animi degli spettatori il terrore e la compassione, con maggior sentimento e maggiore energia e celerità, che una tragedia sullo stesso soggetto composta, o letta, o in teatro rappresentata.

Se dietro questa mia idea anderà ella, signor Conte stimatissimo, esaminando le meglio disegnate tragedie che si conoscano,

---

[1] Sei sono i quadri da me immaginati: in pittura possono a piacere moltiplicarsi le situazioni. Non è sottoposto il pittore all'unità del tempo: può vagare quanto gli aggrada. La sua opera, è in sua libertà di chiamarla tragedia, se ristringe a cinque quadri la storia o favola che a dipingere si accinse: la chiamerà poema, se un maggior numero dalla fantasia gliene viene somministrato.

rileverà, credo, che vi si adattano maravigliosamente, e che tanto più vi si adattano, quanto più sono meglio disegnate e sceneggiate. Anzi, l'imperfezione di molte penso che derivi dal non essere state maneggiate su questo meccanismo. Le tragedie son tanto più interessanti e più perfette, quanto son meno declamatorie, più in movimento, e più pittoresche; e però somministrano alla fantasia più ricche e più interessanti situazioni per la pittura; come più d'ogni altro epico poema ce le presenta la divina *Gerusalemme* del Tasso, omai espressa in migliaja di quadri, di sbozzi, e disegni.

Or quando tutto ciò sia vero, come, secondo me, egli è incontrastabile, ecco che avremo la vera chiave, e per giudicare del merito d'ogni poema, e singolarmente della tragedia, e per formarne il piano più perfetto, e la più interessante sceneggiatura.

I pantomimi (intendo parlare di quelli degli antichi) co' gesti, co' movimenti, colle attitudini, animavano le figure o i personaggi che imitavano; li caratterizzavano, e gradatamente di scena in scena li conducevano a collocarsi in que' quadri o gruppi, co' quali immaginavano più far colpo sugli animi degli spettatori. Così intessevano qualunque azione o tragica o comica, dal suo principio fino al meditato scioglimento, senza pur dire una parola. Pilade e Batillo così, a mio credere, disegnavano le loro rappresentazioni. L'effetto di queste pantomime, che *saltazioni* chiamavano gli antichi, era maraviglioso; come ci lasciò scritto Luciano, come ce lo dice Apulejo, concordi con tutti gli scrittori di que' secoli, che di questi spettacoli ci diedero qualche notizia.

Non voglio io entrare, per non troppo dilungarmi, in questa ora sì poco nota materia, perchè per dilucidarla mi converrebbe fare una dissertazione. Rammenterò solo, relativamente all'effetto che questi muti spettacoli producevano negli spettatori, i versi di Giovenale:

Cheironomon Ledam molli saltante Bathyllo,
Tuccia vesicæ non imperat;

e quelli di Manilio, il quale d'un di questi celebri pantomimi così fa l'elogio:

Omnis fortunæ vultum per membra reducet;
. . . cogetque videre
Præsentem Trojam, Priamumque ante ora cadentem:
Quodque aget, id credes, stupefactus imagine veri:

e rimandando il curioso per più ampie notizie agli autori sopra citati, l'avvertirò di riflettere al furore del pubblico per queste

teatrali rappresentazioni; e ai partiti che insorsero così strepitosi e fervidi per Pilade e Batillo, e per Ila e Pilade, che Augusto si credè in dovere di reprimerli, ed altri imperatori dopo di lui.

Ma dunque, ciò che principalmente muove, agita, atterrisce, o impietosisce lo spettatore in una azione tragica teatrale, non è il parlare. Lo accennò Orazio dicendo:

Segnius irritant animos demissa per aures,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus;

ma dunque, il troppo vagare nel discorso, il declamare, il dissertare nuoce all'interesse; ma dunque, evidente è che quanto più il poeta fa ciarlare i personaggi che introduce, tanto più si allontana dall'oggetto primario della tragedia.

E ciò essendo vero, come mi speranzo averlo provato, ne risulta evidentemente: che è difettoso ogni piano tragico, in cui troppo si ragiona, e poco si fa; che è d'uopo toglierne, per accostarsi alla perfezione dell'arte, *gli ambiziosi ornamenti;* e che fabbricandosi il piano medesimo, con una serie e continuazione di quadri, come ho proposto, (quadri che ristringeranno il discorso a quel poco indispensabile per caratterizzare i personaggi, e condurli in quella situazione pittoresca che ha da colpire, e efficacemente scuotere gli animi degli spettatori) si otterrà di fare d'ogni azione teatrale la miglior distribuzione; e la più viva, la più interessante, la più animata, la più commovente tragedia, che far si possa.

Il disporre però in tal maniera il piano di una tragedia non è da tutti. La sceneggiatura, che deve far nascere questi gruppi, questi quadri, è difficilissima a combinare. La cosa che meno adesso si studia, è questo piano, questa sceneggiatura; si abbandona al caso; non si bada all'inverisimile. E pure da una tal disposizione assolutamente dipende il non mancar mai di materia da trattar nelle scene, e la riuscita della tragedia medesima.

Qualche cosa di simile a quello che io penso, e che ho esposto, ha ella, amico stimatissimo, avuto in mente nello scrivere le sue. Osservo che ha costantemente cercato di farvisi poeta-pittore, col metter quasi tutto in azione. Se talora si è lasciato trasportare dalla pratica attuale, d' abbandonare alla narrativa ciò che s'incontra di più vigoroso, di più capace di scuotere in una azione tragica, ha procurato però di non trattenervisi lungamente: come Racine, che *dormitat* nel racconto che mette in bocca di Teramene a Teseo della morte d'Ippolito; racconto in oggi escluso da quella bella tragedia, che terminava in destar la noja, in vece di muovere la compassione. Or eccomi sopra ciascheduna delle quattro del primo tomo, che mi ha favorito, a dirgliene il mio sentimento.

L'azione del *Filippo* è una, ben distribuita, naturalmente condotta. L'esposizione non è ricercata: alla prima scena sanno gli spettatori di che si tratta. I caratteri son veri: quello del cortigiano Gomez, e di quella orrida corte, è egregio; Filippo è ritratto dal vivo; il Tiberio delle Spagne si riconosce da tutti. Da lui si ascoltano *suspensa semper, et obscura verba:* in lui si vede l'uomo *sine miseratione, sine ira;* e lo troviamo sempre *obstinatum, clausumque, ne quo affectu perrumperetur:* tocchi maestri del carattere di Tiberio, fortemente espressi da Tacito. Quel Leonardo è un ipocrita degno di quel monarca. Perez è un raro esempio di virtù fra que' ribaldi, per fare un contrasto e un chiaroscuro. Isabella è incauta, ingenua, amorosa; e Carlo, quel che ce lo descrive la storia arcana di quel regno d'empietà, d'artifizio, di veleni e di sangue; è poco avveduto, impetuoso, perchè esasperato, ma degnamente degenere dal barbaro padre, e però non trattato come figlio.

I sospetti del tiranno re dominano la scena: sono messi in moto, e maneggiati con maestria; sono il nodo che intreccia e scioglie l'azione, come nel *Mitridate* di Racine.

Ma in questo, con un artifizio troppo volgare, si degrada il re per penetrar nell'animo della troppo amorosa e poco accorta Monima. Le propone di fare a lei sposare il suo figlio Zifares ch' ella ama; amore di cui il geloso Mitridate è insospettito. Questa proposizione gliela fa quasi subito dopo che le ha esagerata la sua passione per lei, e le ha annunziati imminenti i suoi proprj sponsali con essa. Monima ha dunque più motivi di non fidarsi della compiacente proposta del re: onde mi par difetto di giudizio il farla così subito cadere nel laccio che se le tende; laccio, che a lei doveva necessariamente essere visibile. Dal fervore dell'amor di Mitridate già noto, e di recente novamente palesato a Monima, alla condescendenza di cederla ad altri, non v'è gradazione insensibile, ove appoggiare una scusa a tanta semplicità.[1] Questa semplicità, se si consideri il carattere di Monima, è puramente dal poeta in quella scena supposta ad arbitrio suo, a suo comodo, e non verisimile. Meglio assai pensato è l'inganno del *Filippo*. Non vi si tratta di cedere Isabella a Carlo già figliastro suo, ma di consultarla sulla di lui condotta; onde molto meno può in lei nascere dubbio e diffidenza. Nè al tentativo che fa Filippo sul cuore della regina,

[1] Si osservi che Mitridate mette in campo, parlando della sua passione a Monima, e l'età sua cadente, e le sue disgrazie, per provarle quanto ei l'ama: e poi torna a parlarne, e le adduce per i ragionevoli motivi che lo obbligano a cederla al figlio. Questo solo poteva bastare alla donzella per metterla in diffidenza.

malgrado l'intervento dell'amato Carlo, ella si palesa con dabbenaggine, come Monima in Racine al geloso Mitridate. Qualche suo movimento involontario può bene accrescergli i gelosi sospetti; ma questi non sono una prova compita de' di lei amori col principe: lo scoprimento n'è riservato al finto, astuto, e perverso Gomez, nel momento terribile che le asserisce essersi già pronunziata sentenza di morte contro il suo amante, che con tanta ipocrisia e malizia compiange. È però assai più naturale, assai più verisimile l'artifizio.

Avrei, per altro, desiderato che fosse meglio sviluppata l'accusa del re contro il figlio d'averlo voluto trucidare. Non ben si rileva, se l'attentato sia fondato sul vero, o se sia puro pretesto del padre per rendere il principe reo ed odioso. Se non è che un puro ritrovato, non basta, a mio credere, che Perez ne dimostri la falsità: dovuto avrebbe Carlo con orrore, con esecrazione dilucidarlo, smentirlo egli stesso, quando Filippo glielo rinfaccia, e non rivolgersi a estranei rimproveri. La palese sua innocenza servito avrebbe a render più orribile il carattere dell'accusatore e falsario padre.

Per quanto osservo nel *Polinice,* ella è maestro nel trattar le tragedie senza amori. Difficile impresa, e sopra tutto per i nostri moderni poeti, ai quali se questa affluente materia venga interdetta, si trovano esausto subito il tesoretto che si son fatto, d'arzigogoli fanciulleschi. L'azione del *Polinice* è una delle più tragiche dell'antichità; non v'è chi meglio di lei l'abbia maneggiata. Sono veri i caratteri: migliore è alquanto di quello di Eteocle, il carattere di Polinice; tale doveva essere, perchè Eteocle, col mancare ai patti solenni, è la prima cagione dell'odio e della guerra fraterna. Giocasta e Antigone sono quelle appunto che ci ha ritratte la storia. Creonte intreccia l'azione col suo carattere ambizioso e falso; accende i suoi nipoti alle gare, agli sdegni; trama insidie e tradimenti; disegna disfarsi de' due principi, ed occupare il trono. La scena del giuramento è bellissima; nè sono meno belle le scene fra la madre e i figli. Il piano è semplice, e corre rapidamente allo scioglimento; è terribile questo, e sugli occhi degli spettatori.

Parrà forse a taluno non troppo decisiva la mira, per cui Creonte infiamma alternamente all'ira i due furiosi nipoti. Può egli verisimilmente sperare la morte contemporanea d'ambedue, per impadronirsi egli medesimo del disputato scettro? Sembrano dunque troppo frivole le lusinghe di regno in lui supposte, per determinarlo a spiegare un carattere tanto reo, a meditare tante scelleratezze. Ma appunto perchè egli è così iniquo, se gli può attribuire il disegno di uccidere a tradimento il superstite de' fratelli, e di contrastar poi colla guerra la successione alla

corona del figlio già nato a Polinice, che ne sarebbe il legittimo erede in ogni caso. Antigone già intender ci lascia che le mire di Creonte sono dirette ad usurpare il trono: vorrei però che egli stesso ce le accennasse in poche parole.

Trovo ancora, che il motivo addotto da Eteocle per lasciarsi fuggir di mano il fratello, permettendogli tornar libero al suo campo quando, come assicura, potrebbe farlo facilmente a tradimento uccidere, trovandosi nella sua reggia in poter suo; trovo, dico, che questo motivo non parrà sufficientemente fondato per appoggiarvi lo scioglimento dell'azione. Il motivo si è, che all'odio suo non basta la sola morte di Polinice; e che vuole egli stesso dissetarsi col suo sangue. Mi si dirà che l'odio lo accieca: ma può egli accecarsi a segno di avventurar se stesso? può egli esser sicuro di vincere il fratello, non men di lui risoluto e feroce? è egli prudente nell'abbandonare al caso e la sua vendetta, e lo scettro, che si assicura con sbrigarsi di Polinice con un tradimento? Gli ostacoli che può naturalmente prevedere a questo assassinio (ostacoli dipendenti dalla tenerezza della madre, dalla vigilanza amorosa della sorella) potrebbero in qualche maniera scusare questa sua inverisimile risoluzione. La giustificherebbero ancor più, se in qualche luogo c'indicasse Eteocle questi probabili ostacoli, derivanti dalla oculatezza di Giocasta e d'Antigone.

Non conosco su' teatri tragici soggetto più uno, più semplice, più semplicemente disposto di quello dell'*Antigone,* ch'ella ha saputo restringere a quattro personaggi. L'amore fra Antigone ed Emone è veramente degno del coturno. Non v'è sulle scene tenerezza di moglie più lagrimevole di quella d'Argia, non tirannide più orribile di quella di Creonte, che giunge fino a calpestare l'amor paterno. Tante passioni a contrasto dan luogo a maravigliosi accidenti, a sentimenti di eroismo, che sorprendono; come nella scena seconda dell'atto terzo fra Antigone, Emone e Creonte, e nella seguente fra i due primi personaggi.

Nell'atto quinto, scena quarta, ove Creonte (l'odio del quale contro la principessa è frenetico) comanda che non si tragga a seppellirsi viva come avea ordinato, ma sia ricondotta al suo carcere; questa mutazione in un cor feroce, ostinato e risoluto, com'è il suo, sembra troppo repentina, ed appoggiata sopra riguardi troppo leggieri. Ma l'uscita d'Antigone verso il luogo del supplizio ha somministrato l'incontro di lei con Argia, e la loro tenerissima separazione; e poi io penso che basti a disimpegnare la nuova risoluzione di Creonte l'apologia ch'egli stesso ne fa nell'atto quinto, scena quinta.

Così nella scena terza e quarta dell'atto quarto, si potrà forse dire che troppo in Emone fidi il barbaro padre. Non dico che

n'abbia a temere per se stesso; il di lui virtuoso carattere può pienamente rassicurarlo: ma nella risoluzione immutabile e feroce, in cui è fermo d'uccidere Antigone ad onta del figlio, per motivi ostinati d'odio, di vendetta, di ragione di Stato, il suo figurarsi che Emone non procuri d'involarla con ogni sforzo alla morte, può stimarsi inverisimile; e tanto più, che non prende alcuna misura contro una violenza del figlio, troppo facile a supporsi. La sua soverchia fidanza non può sicuramente fondarla Creonte sulla magnanimità di Emone: nè il figlio sarà, in un certo e possente riguardo, meno virtuoso, se colla forza che adoprar gli si concede, salva l'amata dalla morte, e se impedisce al padre di commettere un nuovo odioso delitto.

Eccomi all'ultima tragedia. Se bene, come spiegato mi sono, le tre precedenti mi sembrino bellissime, a questa mi sento inclinato a dare la preferenza. È piena della vera educazione, del vero spirito romano di quel tempo. Non è incorso ella, signor Conte riveritissimo, nell'errore preso da altri poeti, di far pensare e parlare i suoi personaggi di un'epoca, come parlavano e pensavano quelli di un'altra diversa. A me sembra che Corneille sia caduto in questo difetto ne' suoi *Orazj,* perchè attribuisce ai Romani, allora sudditi d'un re, l'amore per la patria, e l'energia pubblica dell'età de' Gracchi.

Nella sua *Virginia* mi sento trasportare al tempo dei decemviri. I suoi Romani, uomini e donne, son quelli che nè pur quest'ombra di servitù vollero sopportare; sono,

Devota morti pectora liberæ;

e pensano, e ragionano su questo principio.

Grandi e vivi sono i ritratti, ch'ella vi ha disegnati e coloriti. Icilio, già tribuno predominante nelle popolari adunanze, spiega la stessa licenza di prima; licenza concedutagli dalle leggi, dal costume, e avvalorata dalla sua passione per Virginia, dall'odio contro il patriziato, dalla libertà tribunizia. Virginio educato al campo, non nel foro, avvezzo alla disciplina militare, è più moderato verso chi, secondo le promulgate leggi, ha un imperio; ma ove si tratta di perdere la libertà, è audace non meno, non meno risoluto; Virginia e Icilio si amano, ma alla romana; però le loro tenerezze partecipano sempre del caratteristico patrio; nè si veggono in quelle le sdolcinate espressioni, non romane, ma romanesche, delle Marzie, delle Servilie, delle Vitellie, delle Sabine, che incontriamo nei drammi musici. Appio è colui, in cui deve andare a ferire l'odiosità di Roma, e giustificare la magnanima risoluzione che vi si prende di abolire il decemvirato. Egli è però tratteggiato da far nascere abborrimento: è ambizioso, parziale, malvagio; abusa delle leggi e della podestà:

è superbo come patrizio; e più ancora superbo per essere della famiglia Claudia, ch'ebbe per distintivo l'orgoglio. Ma egli è altresì intrigante, astuto, eloquente, e proprio a sedurre, a raggirare la moltitudine per i suoi fini indiretti e perversi.

Dalla sfrenata libidine e dalla prepotente malvagità d'Appio, dall'amor virtuoso di Virginia, dall'amor libero e intollerante d'Icilio, dalla tenerezza della madre, dall'affetto paterno di Virginio, nasce l'urto delle passioni che regnano sempre agitate, sempre calorose in tutto il dramma.

Le parlate al popolo di questi personaggi, secondo i movimenti che prova ciascun di loro, e i principj e le massime che loro le dettano, sono tutte pompose, maravigliose tutte. Ci trasportano al foro, al tribunale dell'infame magistrato. Pende il giudizio, c'interessa; c'intimorisce il disegno del venale accusatore, la trama dell'iniquo giudice. Si vorrebbe veder trionfare Virginio, e punire gli strumenti rei della sua terribile e dolorosa situazione.

Fiera scena d'amore, ma romano, è la terza dell'atto terzo fra padre, madre, figlia e sposo; le loro espressioni penetrano al vivo. Nella scena quarta dell'atto quarto, in cui Appio tenta sedurre Virginia, il momento di debolezza in lei è con grande artifizio maneggiato, affinchè il di lei carattere non ecceda il naturale. Virginia Romana, è peraltro sensibile e amorosa: pare che ceder voglia in un istante; ma la virtù patria, l'educazione subito riprendono vigore. Lo scioglimento è grandioso, e, quello che io più di tutto valuto, è presente. Il lettore è agitato dal terrore e dalla compassione; quanto più dovrà esserlo lo spettatore! Non saprei ove trovare una catastrofe più teatrale di questa. Il foro, il tribunale, il decemviro, i littori, gli armati, il popolo, i personaggi, operanti tutti, tutti allo scioglimento inservienti, devono produrre in teatro. a parer mio, un effetto molto maggiore di quello che produce il tanto e con tanta ragione ammirato della *Rodoguna* di Corneille. La prova, son certo, verificherà questa mia assertiva.

Sbrigato in tal guisa, stimatissimo amico, da' piani delle sue bellissime tragedie, passerò a dirle quali sono que' passi, que' tratti, che in esse mi hanno più commosso. E cominciando dalla prima, tutti quei discorsi artifiziosi di Filippo nelle scene seconda e quarta dell' atto secondo, nelle quali, con astuzia somma a forza repressa in lui, trasparisce la sua atroce gelosia, mi fecero una grande impressione. È mirabile con qual destrezza, ed ambiguità di senso, vi si mescola la parola di matrigna, e quella d'amore, col nero e cupo disegno di chiamare sopra i volti dei commossi amanti i colori della passione sepolta.

Nel *Polinice* quasi tutte le scene sono sparse di sì sollevati,

ma naturali, sentimenti, che ne condannerei la profusione se fosse difetto. Hanno in me prodotta una impressione tale, che provo sempre nel rileggerle quel ribrezzo, che solamente conosce chi è poeta.

Egli è opinione, che per vedere se veramente sublime sia un lavoro poetico, si debba tradurre in un'altra lingua. Se, spogliato delle vaghezze che gli presta la sua, si sostiene col solo pregio de' pensieri maestosi, veri, e appropriati; se vi si trovano ancora nella traduzione,

Disjecti membra poetæ;

si può francamente pronunziare che sia tale.

A questa prova ho voluto esporre alcuni squarci del *Polinice,* traducendoli in francese, come ho saputo meglio. Si giudicherà se siano ugualmente sublimi, ugualmente belli nell'uno e nell'altro idioma. Ecco la risposta di Giocasta a Polinice, atto secondo, scena quarta. Le adduce il figlio, per giustificar la guerra che move al fratello, che incorrer non vuole nel disprezzo generale della Grecia; la madre risponde:

« O la belle vertu! La Grèce doit donc t'estimer parce que « tu n'es pas plus méchant que ton frère! L'objet le plus cher « à ton cœur est donc le trône! Tu ne songes donc pas quel « malheur c'est d'être roi! Regarde tes aïeux: quel d'entre eux « régna dans Thèbes sans crimes? Le trône où OEdipe fut assis « est en effet bien illustre! Crains-tu que la terre ignore « qu'OEdipe eut des enfants? Es-tu vertueux? laisse la cou- « ronne aux parjures. Veux-tu te venger de ton frère? veux-tu « qu'il devienne l'horreur de Thèbes, de la Grèce, du monde « entier? laisse-le régner. Moi-même, le front orné du diadème, « malgré son vain éclat, n'ai-je pas vu couler mes tristes jours « dans les larmes? n'ai-je pas porté envie à l'état le plus vil? « O trône! tu n'es qu'une ancienne injustice, qu'on a toujours « tolérée, et toujours détestée.[1] Funeste honneur! plût aux « dieux que le sort m'en eût toujours éloignée! je ne serois pas « la mère et la femme d'OEdippe: perfides! je ne serois pas « votre mère. »

Aggiungerò la parlata colla quale Giocasta termina la tragedia.

---

[1] Questa invettiva contro il carattere e la dignità reale, con infinito accorgimento e giudizio è posta qui in bocca di Giocasta, per disgustarne il figlio, e terminar le gare fraterne; ed è uno de' passi più sublimi che s'incontrino nella tragedia. Come dunque potè essa, con sì poca accortezza, e niuna riflessione, o troppa, ma ignorante malignità essere ripresa?

Demetri, teque, Tigelli,
Discipularum inter jubeo plorare cathedras.

« Que vois-je? un abyme immense s'ouvre sous mes pas: « les royaumes effrayants de la mort se présentent à mes yeux!... « Ombre pâle de Laïus, tu me tends les bras!... à ta criminelle « épouse! Quel horrible spectacle!... je te vois percé de coups! « tes mains, ton visage, sont ensanglantés! Tu pleures, mal- « heureux! tu cries vengeance! Quel fut l'impie qui déchira ton « sein?... quel fut-il!... ce fut OEdipe, cet OEdipe ton fils... que « je reçus dans ton lit fumant encore de ton sang. — Mais « quelle voix prononce mon nom?... J'entends un bruit affreux « qui remplit d'horreur les enfers... un cliquetis d'armes et « d'épées... O fils de mon fils!... ô mes fils!... ombres féroces!... « ô frères! vos fureurs durent donc encore après le trépas!... « Accours, Laïus; c'est à toi de les séparer... Mais j'aperçois à « leur côté ces infâmes Euménides. Vengeresse Alecton, c'est « moi qui suis leur mère; tourne vers moi ton pâle flambeau; « lance sur moi tes vipères. Voici, voici le flanc incestueux qui « enfanta ces monstres. Furie! que tardes-tu?... qu'est-ce qui « t'arrête? Je vole vers toi... Je... meurs...

Nell'*Antigone* è interessantissima la scena dell'agnizione fra essa e Argia, moglie di Polinice estinto; e sublimi e teneri tutti ne sono i sentimenti. Ugualmente bella è la scena seconda dell'atto terzo, in cui ammirai le energiche risposte d'Antigone a Creonte, che offerisce lasciarle la vita purchè sposi Emone. La seguente fra Emone ed Antigone, amanti sì, ma dell'amore adattato alle lor passioni diverse, è ugualmente toccante. Quel comando della principessa all'amante, che per vendicarsi del padre vuole uccidersi,

Vivi, Emon, tel comando. È in noi delitto
L'amarci tal, ch'io col morir lo ammendo,
Col viver tu;

e quel laconico dialogo fra Creonte ed Antigone:

Creonte. Scegliesti?
Antigone. Ho scelto.
Creonte. Emon?
Antigone. Morte.
Creonte. L'avrai.

è degno di Sofocle. È ammirabile la dignità, di cui riveste Antigone l'odio suo contro Creonte, giustissimo e dovuto, quando ad onta di quello, nella scena seconda del suddetto atto, riprende acerbamente Emone dell'oblio del dover di figlio verso il padre. L'addio delle due principesse all'atto terzo fa piangere.

Tutto mi piace, e mi appassiona nella *Virginia;* e le libere parlate d'Icilio, e le artifiziose d'Appio, e le tenere fra il padre

e la figlia. La scena terza dell'atto terzo fra madre, padre, figlia, e sposo, merita di esser molto meditata. Fra' tratti sorprendenti, dei quali è ripiena, osservai un tocco di pennello maestro, che adombra la catastrofe, e ne fui sorpreso; eccolo:

Virginio. Oh donna! oh di quai prodi
Perisce il seme, col perir di queste
Libere, altere, generose piante!
Icilio. Ben altrimenti piangere dovremmo,
Se fosser nati i figli. A duro passo
Tratti saremmo or noi... Svenarli, o schiavi
Lasciarli... Ah! schiavo il sangue mio? Non mai...
Padre io non son;... se il fossi...
Virginio. Orribil lampo
Mi fan tuoi detti traveder... Deh! taci,
Taci per or.

Questa scena a me pare un modello di tragica poesia, e la più bella che s'incontri nelle quattro tragedie.

Preveggo, amico riveritissimo, che lette avendo fin qui queste mie osservazioni, ella mi riguarderà come troppo parziale suo. Ma no; la verità mi dettò queste lodi; la verità medesima mi obbliga a dirle ciò che ancora trovare desidererei nelle suddette sue tragedie.

Qualche riflessione già feci a luogo suo toccante la condotta. Dissi con libertà amichevole quanto mi venne alla mente; accennai il difetto, forse ingannandomi; lo difesi, forse senza necessità. Adesso, quel che sono per dire, mi sembra che da lei meriti qualche più serio riguardo.

Appunto nella *Virginia,* non son contento, quante volte la rileggo, dello scioglimento. Muore la donzella uccisa dal padre: si solleva il popolo: ma lo scellerato Appio, dopo tanti, e sì odiosi, e sì esecrandi misfatti; dopo avere, colla sua tirannica libidine, eccitata in un padre tanto benemerito di Roma una disperazione così compassionevole e necessaria; dopo esserci stato dipinto, nel corso intiero dell'azione, degno dell'abborrimento di ognuno, ed aver destata negli animi nostri questa sensazione; costui, non solo non paga colla morte la pena di tanti delitti in conformità della storia, ma trionfa, ma ancora minaccia e il misero Virginio e la tumultuante plebe; e altro non si può arguire dagli ultimi suoi impudenti discorsi, se non che, e per lo meno, ei rimanga impunito. Questa catastrofe inaspettata, e contraria alle leggi della tragedia, e più ancora a quel desiderio che ella con tanto senno e maestria ha insinuato negli spettatori, a forza di pennelleggiare vigorosamente il carattere iniquo

del decemviro, deve necessariamente rimandarli mal soddisfatti, e rammaricati nel vedere esultante l'abborrito personaggio, e oppressa e straziata la virtù. A mio credere, per ben terminar la sua tragedia, è forza farlo perire in iscena: ella può sbrigarsene in pochi versi.

Anche lo scioglimento di *Antigone* può forse non soddisfare tutti i lettori. So benissimo che il carattere infame di Creonte è tale, che la morte di un figlio, e unico, non deve portarlo alla disperazione. Ma i pochi versi co' quali ei chiude l'azione, possono far pensare che questa morte sia per lui indifferente, quando per altro si è egli mostrato assai compiacente, assai debole per il figlio, nel corso della tragedia. Ha impiegato ogni mezzo per soddisfare i di lui amori; nè i suoi rimproveri, nè le sue minacce han potuto indurlo a prendere la minima precauzione di prudenza. L'affetto paterno è dunque dominante in Creonte; ma quando Emone sopra gli occhi suoi si uccide, egli non fa che prevedere con freddezza il castigo del cielo.

Io poi nel *Filippo* avrei voluto che quel tiranno, nel fine dell' ultima scena, avesse allontanato Gomez, e fosse rimasto solo a pascere lo sguardo con atroce delizia, e di lui degna, dell'orrido spettacolo del figlio e della sposa estinti; e che in pochi sensi e feroci di scherno per quegl'infelici, saziasse la sua mostruosa vendetta con esultanza e compiacenza; dichiarando la loro innocenza, e il sacrifizio che fatto ne aveva alla sola sua nera gelosia. Così, penso, sarebbero state date le ultime pennellate all'orribil suo carattere: ne avrebbe egli riportato un generale e forse espressivo abborrimento alla rappresentazione, come lo ha però meritato. Mi dirà, che io mi lascio sedurre dalla maniera di Shakspeare: e che quello che vorrei inserito nel *Filippo,* cagionerebbe nell'udienza forse una commozione d'orrore per il poeta. Ma quando ciò succedesse, crederei aver ottenuto l'intento che ciascheduno in scriver tragedie si deve proporre.

Ogni poeta ha la sua maniera, come l'hanno i pittori: ha la sua Sofocle, la sua Euripide, la sua Corneille, la sua Racine. Questi due tragici moderni hanno ciaschedun di loro formata una scuola: quella del primo tende al grande, al sublime, al maestoso; all'ampolloso, al vago, all'elegante, all'accurato, all'esatto inclina quella del secondo. L'una e l'altra ebbe i suoi seguaci, i suoi partigiani. Crebillon si distinse in quella di Corneille: in quella di Racine non si osserva tragico di gran grido. Voltaire si fece una maniera propria sua: cercò d'imitare l'uno e l'altro: si abbandonò anche al suo ingegno, e si rese originale. Shakspeare ha una maniera stravagante, rozza, selvaggia, ma dipinge al vivo, al vivo rende i caratteri e le passioni de' personaggi. Noi, tragici non abbiamo; ond'ella non ha potuto imitar

nessuno dei nostri. Non veggo neppure imitati costantemente da lei nè i Greci, nè i Francesi: mi servirò dunque per definir lei dell'espressione usata da Tiberio per Curzio Rufo: *Curtius Rufus videtur mihi ex se natus.* Ella è nato da se, ed ha creata una maniera tutta sua; e prevedo che la sua formerà fra noi la prima scuola. Che se, meditando attentamente sul suo fare, voglio pure trovarci qualche paragone, parmi che a luoghi, e per l'energia, e per la brevità, e per la fierezza, a Shakspeare più che a qualunque altro rassomigliare si debba. Per darne una prova, permetta che io gli trascriva alcuni passi di questo poeta, tali e quali altre volte senza impegno, e per solo studio mio, in versi o in prosa gli ho tradotti. Si rileverà da questi, mi lusingo, non esser lontana dal vera la mia opinione.

Riccardo III (nella scena quinta dell' atto quinto della tragedia che porta il suo nome) svegliandosi subito dopo il sogno, in cui veder gli parve minacciarsi esterminio e morte da tutti quelli che barbaramente avea uccisi, così parla:

Presto un altro destrier... Le mie ferite
Presto fasciate... O Dio, pietà!... Ma... piano...
Fu sogno... Oh come mi contristi in sogno,
O coscienza codarda!... Un fosco lume
Tremola nelle faci;... a mezzo il corso
Non è la notte... Gelido sudore
Mi scorre sopra le aggricciate carni...
Perchè?... Temo di me?... Io son qui solo...
Riccardo ama Riccardo... Ed io... son io...
V'è qui un sicario?... No... Sì... io vi sono...
Dunque fuggiam... Che?... da me stesso?... Sì,
Da me stesso. Perchè?... Perchè vendetta
Non faccia... Come!... in me di me? Io m'amo...
M'amo? per qual ragion? per qualche bene
Ch'io mi sia fatto? Ah! no: m'odio più tosto
Per mille abbominevoli, odïosi
Delitti che ho commesso... Un scellerato
Io son... Mento... Nol sono. O stolto, meglio
Parla di te;... non adularti, o stolto...
La mia coscienza ha mille lingue; ognuna
Fa il suo racconto, e ciaschedun racconto
Condanna me di scellerato ed empio...
Spergiuro... e quanto esser si può spergiuro;
Ed assassino il più atroce di quanti
Sian stati mai. Tanti delitti miei,
E orrendi tutti, al tribunal son tutti,
Gridando: È reo, è reo... Son disperato...

Niun fra' viventi m'ama: niun, s'io moro,
Avrà di me pietà. Come l'avrebbe,
S'io di me stesso in me pietà non sento?
Tutti gli spettri di color ch'io uccisi,
Veder mi parve alla mia tenda, e tutti
Minacciarmi vendetta al nuovo giorno; *etc.*

Nella stessa tragedia la regina Elisabetta, vedova d'Edoardo IV, a Riccardo che le chiede la figlia in moglie, e le domanda in qual maniera possa meritar l'amore della principessa, così risponde:

Mandale, per colui che i suoi fratelli
Empio svenò, due sanguinosi cori,
E siano in essi i nomi lor scolpiti.
Ella allor piangerà; tu le presenta
In quell'istante insanguinato velo,
Che degli amati suoi germani il sangue
Bevve, e comanda a lei che se ne asciughi
Gli occhi bagnati in pianto. E se non basta
Questo tuo dono, e di te degno dono,
A far che t'ami, ancor le scrivi; tutte
Le glorie tue a lei racconta, e dille
Che svenasti i suoi zii, i suoi congiunti
Tutti, per amor suo... *etc.*

In *Romeo e Giulietta,* nella scena quarta del quint'atto, alla sua sposa, che morta crede nella tomba, e prima di bere il veleno, così parla Romeo:

« Oh amor mio! oh mia sposa! La morte, che ha succhiato « il mele de' tuoi fiati, non ha ancora acquistato potere sulla « tua bellezza; no, ancora non sei vinta dalla morte; ancora « l'insegna della beltà spiega le sue porpore sulle tue guance e « sulle tue labbra, e la pallida bandiera della morte fin là an- « cora non s'inoltra... Ah cara Giulietta! perchè sei ancora così « bella?... Io voglio sempre rimaner teco, e non partir mai da « questo nero albergo. Qui fermar voglio il mio sempiterno ri- « poso, e scuotere il giogo delle avverse stelle, che son stanco « di soffrire. Occhi miei, saziate i vostri ultimi sguardi: pren- « dete, o mie braccia, i vostri amplessi estremi; e voi, mie labbra, « voi porte della mia vita, con un pudico bacio sigillate il mio « eterno contratto colla morte ».

Questo spirito tragico di Shakspeare, signor Conte degnissimo, se in lei è passato, come io penso, si è molto migliorato; profittando delle sue più estese cognizioni, e di quelle del secolo in cui viviamo. Così troviamo in lei quello, che allora

mancò al poeta inglese, per moderare la sua sregolata fantasia, e ristringerla fra' limiti del verisimile e del decente, e produrre in tal guisa perfette e ammirabili tragedie.

Non mi rimane, che a parlarle dello stile poetico delle medesime. Ho già detto, che lo stile è il colorito della poesia; lo è dunque della poesia tragica. Ha essa ancora le sue bellezze poetiche, il suo fuoco poetico: dello scrittore di tragedie abbiamo da poter dire in certi luoghi, in alcune situazioni:

Fervet, immensusque ruit:

anche al suo stile deve potersi dare l'epiteto d'immaginoso, [1] d'impetuoso, di sonoro, di fluido:

Monte decurrens velut amnis.

---

[1] Lo stile ch'io chiamo immaginoso, è quello in cui la maggior parte delle parole dipingono una qualche immagine alla mente del lettore. Virgilio più d'ogni altro poeta possiede questo stile pittoresco. Riporterò dunque in maggior numero degli esempj tolti da lui:

Telumque imbelle sine ictu
Conjecit, rauco quod protinus ære repulsum
Extremo clypei nequicquam umbone pependit...

Validis ingentem viribus hastam
In latus inque feri curvam compagibus alvum
Contorsit. Stetit illa tremens, uteroque recusso
Insonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ...

Ponto nox incubat atra:
Intonuere poli, crebris micat ignibus æther...

Insequitur cumulo præruptus aquæ mons...

Furor impius intus
Sæva sedens super arma, et centum vinctus ahenis
Post tergum nodis, fremit horridus ore cruento...

Ter sese attollens cubitoque adnixa levavit,
Ter revoluta toro est, oculisque errantibus, alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta...

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit...

Sibila lambebant linguis vibrantibus ora...

Ecco degli esempj di questo stile colorito presi da Orazio:

Jam fulgor armorum fugaces
Terret equos, equitumque vultus...

Hinc tibi copia
Manabit ad plenum benigno
Ruris honorum opulenta cornu...

Obliquo laborat
Lympha fugax trepidare rivo...

Scimus ut impios
Titanas, immanemque turmam,
Fulmine sustulerit caduco,
Qui terram inertem, qui mare temperat
Ventosum, et umbras regnaque tristia.

Questo stile fluido ancora, melodioso, concatenato, deve far perdonare a chi scrive in versi sciolti la mancanza della rima, che non è piccola mancanza nella nostra moderna poesia; poichè sembra che senza la rima i nostri idiomi non possano esser poetici. Ho ammirato questo stile in molti passi delle sue tragedie, alcuni de' quali ho sopra indicati; ma confesso, con ingenua amicizia, che generalmente, per quello che mi pare, ella lo ha negletto. Ha preferito i pensieri, e non si è curato di vagamente vestirli.

Convengo, che Orazio in un luogo ha detto:

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri;

ma in un altro insegna:

Effutire leves indigna tragedia versus.

Osservo, che da per tutto, e con predilezione, ella adopera il pennello di Michelangelo, e quasi disprezza quello del

---

Eccone del Tasso:

Sebben l'elmo percosso in suon di squilla
Rimbomba orribilmente, arde, e sfavilla...

In gran tempesta di pensieri ondeggia.

Treman le spazïose atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba.

E dell'Ariosto:

E nella face de' begli occhi accende
L'aurato strale, e nel ruscello ammorza,
Che tra vermigli e bianchi fiori scende...

Se non vedea la lagrima distinta
Tra fresche rose e candidi ligustri
Far rugiadose le crudette pome,
E l'aura sventolar l'aurate chiome...

Sta sulla porta il re d'Algier, lucente
Di chiaro acciar, che il capo gli arma e il busto,
Come uscito di tenebre serpente... *etc.*

E del Camoens: (Si facciano giusti elogj a tutte le nazioni).

Debaixo dos pes duros dos ardentes
Cavallos, treme a terra, os valles sonaô...

As mays, que o som terrivel escutaraô,
Aos petos os filhinhos appettaraô...

E parlando di suono di trombe:

Pellas concavidades retumbando...

Os ventos brandamente respiravaon
Das naos as vellas concavas inchando...

Subitas trovoadas temerosas,
Relampagos que o ar em fogo acendem,
Negros chuveiros, noites tenebrosas,
Bramidos de trovoens, que o mundo fendem.

Correggio e dell'Albano; e qualora l'elegante leggiadria se gli presenta naturalmente sotto la penna, ella la fugge, e preferisce l'espressione forte, ma inceppata, e anche dura Dantesca.

Nel *Filippo,* per esempio, alla scena seconda, atto secondo, ella scrive:

Basso terror d'infame tradimento
A re, che merti esser tradito, lascia.

Questa trasposizione del verbo rende alquanto oscuro il senso a prima vista. Non dubito punto, ch'ella vedesse che, con più chiarezza, e forse con più eleganza, poteva dire:

Basso terror di tradimento infame
Lascia ad un re, che merti esser tradito.

Nel *Polinice,* atto quarto, scena prima, trovo:

Ma il sospettar, natura
Fassi in chi regna, sempre;

E per la tragedia, eccone alcuni esempj da Seneca:

Mihi gelidus horror ac tremor somnum excutit:
Oculosque nunc huc pavida, nunc illuc ferens,
Oblita nati, miserum quæsivi Hectorem:
Fallax per ipsos umbra complexus abit...

En alta muri decora congesti jacent
Tectis adustis, regiam flammæ ambiunt...
Diripitur ardens Troja, nec cœlum patet
Undante fumo: nube ceu densa obsitus,
Ater favilla squallet Iliaca dies.

Tanti esempj ho creduto dover trascrivere, affinchè più sensibile si renda questo immaginoso nell'espressione poetica, il quale dipinge narrando, e cagiona negli alunni delle muse un infiammato desiderio d'imitazione. Questo stile presenta continuamente alla fantasia oggetti nuovi, e pellegrine bellezze, e mette in bocca ai personaggi introdotti l'eloquenza propria all'esser loro, al loro carattere, alle loro passioni.

Senza questo stile, la tragedia, come ogni altro poema, riesce languida, e, per così dire, dilavata: sia pure ben disegnata, tratteggiata, disposta; ella non apparisce che un puro disegno, che, per quanto eccellentemente ed esattamente delineato sia, mancando dell'attrattiva del colorito, non produrrà mai l'ammirazione, il piacere, l'incanto di un quadro di Tiziano o di Paolo Veronese.

I versi di una tal tragedia, benchè eleganti e pensierosi, non saranno che una prosa congegnata in linee di undici sillabe. Non potranno mai destare negli animi il trasporto, il rapimento che vi desta la colorita immaginosa poesia: e la tragedia in prosa è un meschino ritrovato del nostro povero secolo.

Ma i giovani poeti avvertano di non profonder troppo nella tragedia questo stile pittoresco, per non cadere nell'ampolloso. L'economia che ne raccomando non è facile a praticarsi: si tratta di comprimer l'ingegno, di far forza all'amor proprio; nè si può accennare dove e quando adoprare si deve. Al solo discernimento del gran poeta è riservata questa cognizione.

e forse era più chiaro scrivere:

Ma il sospettar diventa
Natura sempre in quel che regna.

Tralascio di citare altri passi, perchè meglio di me gli avrà ella rilevati: ma conchiudo, che questa durezza, questa ambiguità, pregiudica talvolta a' suoi sentimenti nobili, sublimi, e spesso nuovi.

Corneille è certo più maestoso, più energico di Racine; ma Racine per l'eleganza del suo dire, il fluido della sua poesia, signoreggia sempre sulla scena. Apostolo Zeno è più teatrale, più grave, più pensieroso, più vario di Metastasio; ma regna Metastasio, e Apostolo Zeno è escluso affatto dal teatro: prova evidente di quanto possa la dolcezza, la melodia, la vaghezza dello stile.

Si contempla con ammirazione dai professori il quadro del Giudizio di Michelangelo: se ne ricavano e scorci, e positure, e atteggiamenti, e delineamenti per studio; ma i quadri di Rubens, di Tiziano, del Correggio, di Guido incantano e pittori, e dilettanti, e ignoranti, e intelligenti.

Questo suo stile, ella ha voluto con sommo impegno formarselo su i nostri antichi modelli. Dante più d'ogni altro l' ha sedotto: lo ha egregiamente imitato. Ma gli uomini, ai quali devono recitarsi le sue ammirabili tragedie, non sono quelli del secolo di Dante. La nostra lingua allora balbettava bambina; ora eloquentemente, maestosamente, e leggiadramente si spiega nella sua virilità. Par forse a lei, che se Dante ai dì nostri vivesse, scriverebbe come scrisse allora:

Or mentre io gli cantava cotai note,
O coscïenza o dolor che il mordesse,
Forte springava con ambo le piote;

e cento altre stranezze somiglianti? no, sicuramente. Nutrirsi de' grandiosi sentimenti di Dante, imitarne le forti immagini, le nervose espressioni, è certo degno di lode: ma son di parere, che trasportarle a noi convenga nell'odierno nostro più culto, più fluido linguaggio. Chi adopra adesso que' suoi fiorentinismi, quella sua grammatica? niuno al certo. E colui, che

Quædam nimis antique... pleraque dure
Dicere credit eum, ignave multa fatetur,
Et sapit, et mecum facit, et Jove judicat æquo.

Generalmente il tralasciar l'articolo, come:

Patria apprender cos'è...

LETTERA DELL'ABATE CESAROTTI

SULLE TRE TRAGEDIE:

OTTAVIA, TIMOLEONE E MEROPE.

Eccole gittata su la carta la mia opinione, qualunque siasi, intorno alle tre tragedie da lei inviatemi. Ella ne farà quel conto che le parrà, non avendo con ciò inteso se non di darle un attestato d'amicizia e di stima. Non le fo il torto di scusarmi della libertà ch'io prendo nel segnare ciò che non mi appaga o mi offende. Io l'ammiro troppo per dissimularle in alcuna parte la verità, o quello che mi par tale.

Padova, 25 Marzo, 1785.

MELCHIOR CESAROTTI.

OTTAVIA.

L'*Ottavia* ci presenta il contrasto fra l'eroismo della scelleraggine, e quello dell'innocenza.

Nerone è dipinto col pennello di Tacito. Il suo carattere si palesa, o per dir meglio, balza fuori con varj tratti luminosi e terribili. Quanto è nuovo e profondo ciò che dice sopra Seneca! *d'averlo punito coi doni, e di serbargli la scure, poichè l'avrà reso spregievole all'uomo più vile.* L'amore stesso in costui è sul punto di cedere all'orgoglio feroce, quando Poppea non piega tosto alle sue volontà: *Donna, io non ben m'appago d'amor qual mostri d'ogni tema ignudo. Chi me più teme ed ubbidisce, sappi, che m'ama più.* Come è fino il senso d'invidia ch'ei mostra, perchè un altro potè insegnargli il modo di disfarsi d'un nemico! e l'atto d'impazienza atroce: *Sempr'arte? non ferro mai?* e il *Men duole* in risposta a Tigellino, che gli avea detto: *Ch'ei non poteva svenar tutti.* La replica dell'*Atterrito*

io? a Poppea che mostra d'accorgersi del suo timore, quanto è mai cupa e terribile!

Seneca deve esser grato al nostro poeta: egli sostiene il suo decoro filosofico, e compensa le sue passate condiscendenze coll'accusarsene, ed emendarle con libertà e con fermezza. Bellissima è tosto la scena prima, in cui Nerone ricorre a lui, perchè si disponga a giustificare ciò ch'ei medita sopra Ottavia. L'istanza del tiranno è umiliante, e sparsa di minacce occulte, e di scherni amari. Insigne è il tratto di Seneca, e la risposta di Nerone: *Sol lascia a me di me la stima. Ove tu l'abbi, io la ti lascio.* Finissimo è pure il lagno di Seneca, che tocchi a lui la miglior parte del regno: *L'odio di tutti.*

Tigellino è qual deve essere, maestro consumato d'iniquità. Bello e profondo è il suo detto: *L'innocenza è troppa d'Ottavia, ond'ella scampi.* Accortissima è la sua condotta nella scena III dell'atto II, ove consiglia Nerone ad apporre una calunnia ad Ottavia: ed insigne è pure la sua descrizione del tumulto della plebe, (atto III, sc. III) viva, e artifiziosamente affannosa per irritar Nerone, e dispor meglio del di lui animo.

Poppea conserva anch'essa il suo carattere di donna ambiziosa, artifiziosa, e malvagia. Bello fra gli altri è il tratto, con cui ripiega naturalmente alla sua imprudenza, d'aver indicato d'accorgersi che Nerone è atterrito: *Sì, per me il sei.*

Ottavia è un modello di virtù, e di rassegnazione; e sostenuto egregiamente da capo a fondo. Solo può trovarsi a ridire ch'ella conservi amore per Nerone. Che soffra tutto, che non si risenta, che non voglia prestarsi alla sollevazione suscitata per lei, per non irritar maggiormente il tiranno, per la speranza di disarmarlo colla sua dolcezza, per non dargli il menomo pretesto di accusarla, per senso del proprio decoro, per disprezzo tranquillo della morte; tutto ciò è grande ed eroico: ma come può, senza farsi torto, conservar propriamente amore per un tal mostro? Questa dose d'affetto non pregiudica ella piuttosto all'interesse, che dovrebbe destar nei lettori? Potrebbe a stento essere un merito in una moglie cristiana, in cui l'amor conjugale è un dovere; e la sofferenza, una perfezion religiosa. Ma Ottavia non è nè cristiana, nè moglie (1).

È vero, che Ottavia sorella d'Augusto, benchè ripudiata da Antonio, non volle uscir della di lui casa, e protestò sempre d'essergli moglie: ma Antonio era un dissoluto, non uno scellerato, nè un parricida; egli era valoroso, generoso, ed amabile; Ottavia poteva esserne tuttavia innamorata senza scandalo: oltre che la sua moderazione aveva l'oggetto nobile di non attizzar maggiormente la discordia fra il marito e il fratello.

Il caso della nostra Ottavia è molto diverso. La preferenza

data a Poppea non doveva piuttosto eccitar in lei uno sdegno nobile, che una gelosia amorosa? Ottavia poteva rispettar Nerone, non lagnarsi, non pensar a vendette, conservar la memoria d'averlo amato quando egli sembrava diverso, bramar ch'ei si ravveda, anche per poterlo amar di nuovo; ma il continuar d'amarlo dopo tante iniquità, passa i confini della virtù, e si accosta a una debolezza, che non potendo esser nè lodata, nè compatita, indispone più che interessi.

Nulla di più eccelso della scena del terzo atto, in cui Ottavia si offre d'acchetare il popolo, fingendosi tornata in grazia di Nerone, affine ch'ei possa farla uccider senza periglio.

Insigne è la scena del V atto, ove Ottavia implora il soccorso di Seneca, per liberarsi colla morte dalle persecuzioni del suo nemico. Ella mostra una fermezza tranquilla, e bellissime sono le ragioni per indur Seneca a darle l'anello venefico. Seneca forse avrebbe potuto persuadersene; ma vediamo che la sua filosofia non giunge a tanto: egli vorrebbe a tutto costo salvar Ottavia. Come dunque è verisimile che si lasci rapire l'anello? Sia sorpresa, sia forza, il fatto non par naturale (2). Parmi inoltre che la morte d'Ottavia non faccia tutto l'effetto che avrebbe potuto aspettarsene. Seneca la sa; e Nerone la sente, ma non la vede. Non so s' io m' inganni, ma tutto questo pezzo della morte poteva fare assai maggior colpo se si fosse, per esempio, condotto nel modo seguente.

Ottavia poteva precedentemente su le massime di Seneca essersi provveduta d'un veleno in un anello, fin da quando fu rilegata in Campania. Le si annunzia l'accusa d'Anicéto. Ella si risolve al suo fine. Parla con Seneca in generale sul disprezzo della vita, sul vantaggio della morte, senza però palesare il suo disegno. Il filosofo, senza prevederlo, ve la conferma. Vien Nerone, Tigellino, e Poppea; la consigliano a confessar la sua colpa, colla speranza d'un semplice esiglio; minacciandola, in altro caso, di morte e d'infamia pubblica. In questo mezzo si sentono ancora fra il popolo alcune voci di tumulto. Seneca difende Ottavia con forza, spera ancora una rivoluzione, rimprovera il tiranno, cerca di atterrirlo. Ottavia, sino allora taciturna e tranquilla, impone silenzio agli altri, parla coll'eroismo della sua dolce virtù, e tutto ad un tempo si mette il veleno alla bocca. La sorpresa è universale, e genera effetti diversi (3). Seneca non ha più freno; predice a Poppea la sua caduta, e a Nerone il supplizio.

TIMOLEONE.

Timoleone è una tragedia d' un merito originale. Rendere amabile un tiranno, e ammirabile un fratricida; far che ambidue inflessibili nelle loro massime, gareggino d'amor fraterno anche nel punto che uno è uccisore, e l'altro ucciso; sono imprese che ricercano un genio non comune per riuscirvi, e il nostro autore ci riuscì. Egli seppe anche diversificare il carattere uniforme di Timoleone e di Echilo, col dare a questo il distintivo d'una schiettezza eroica. Quanto è nobile la rinunzia solenne ch'ei fa a Timofane della sua amicizia, e la protesta di giurar a Timoleone *Fede eterna di sangue,* e la sua risposta a Demarista, che gli dice *Son madre... — Di Timofane.*

Insigni sono le scene II e III dell'atto II, e la IV del III. Timofane in quattro versi ristringe il compiuto panegirico della monarchia: Timoleone fa un ritratto terribile dello stato d'un tiranno, con uno stile di fuoco. Ma, sopra ogni altra, sorprendente e divina è la prima dell'atto quarto fra Timoleone e la madre. Per notare i tratti più distinti della tragedia bisognerebbe trascriverla.

Si dirà, ch'ella è troppo povera d'azione. La tragedia non ha che un momento tragico: tutto il resto non è che una briga di famiglia: tutto si riduce al parlare gli stessi personaggi sopra i soggetti stessi, con pochissima e quasi niuna varietà (4). Ciò in parte è vero; ma oltre che questa è la vera e naturale esposizione della storia, oltre che, trattandosi dell'uccision d'un fratello, debbono esserci molte alternative, e la più piccola circostanza dee produrre timori, pentimenti, dubbj, e speranze, che sospendono necessariamente l'azione, e danno luogo a nuovi tentativi; aggiungerò che questo appunto fa il pregio più singolar dell'autore. Per ordire una tragedia di cinque atti con sì poca tela, e a forza di soli discorsi, ci vuole un capitale di sentimenti profondi ed eroici che supplisca all'azione, e sostenga l' interesse; una ricchezza inesausta per non ripetersi, e far nascere il vario dall'uniforme; e un'economia la più giudiziosa, per graduare i sentimenti della medesima specie, onde l'ultimo giunga sempre inaspettato quando tutto sembra già detto, e accresca l' interesse e la forza. Un tale assunto, per chi ben pensa, suppone un vigor di genio e una maestria d'arte molto superiore a quella che si ricerca nel viluppo dell'azione e nei colpi grandi di teatro.

Solo potrebbe non soddisfare il mezzo che conduce allo scioglimento. Era convenuto che i congiurati si trovassero in un

dato luogo. Echilo dalle parole di Demarista arguisce che siano scoperti, e che non v'è salute per lui e per Timoleone, se non in corte. Che dovea fare un eroe? o cercar di salvare i compagni, o morir con loro. Echilo pensa prima a salvar Timoleone, e lo persuade a venirsene alla madre senza palesargli il perchè: lo sdegno che mostra Timoleone quando sa il fatto, e il rimprovero che ne fa all'amico, mostrano abbastanza che quest'idea non fu nobile, nè degna di loro. Echilo mandò un messo agli amici, ma non se ne fida egli stesso. Egli dunque espose alla morte i compagni senza soccorso, lasciando in loro il crudo sospetto d'esser traditi da Timoleone stesso, che da due di loro fu veduto entrar nel palazzo. Non dovea Echilo piuttosto avvisar subito Timoleone, e insieme con lui andare in persona in traccia degli amici per avvisarli; e se non gli riusciva d'esser a tempo, esporsi con loro alla stessa sorte? (5).

Tale era in fatti il pensiero di Timoleone, che vuole uscir della corte. La sola scusa di Echilo è questa: La morte nostra è certa; uniti ai compagni noi possiamo vender caro la nostra vita, ma non salvar noi nè la patria. La salute di Timoleone è troppo necessaria allo Stato; se restiamo vivi, noi possiamo ancora uccidere il tiranno; se periamo con gli altri, tutto è perduto per sempre. Si pensi dunque ad assicurar Timoleone; ma se ci fosse un tradimento, degg'io abbandonarlo? Il suo cuore fraterno avrà egli forza bastante per uccidere il fratello sotto gli occhi della madre? Io non posso staccarmi da lui. Tutto ciò doveva egli spiegar chiaramente, per non lasciar negli animi il sospetto d'aver troppo leggermente abbandonato i compagni. E ad onta di ciò, sarebbe stato più eroico di mettere in salvo Timoleone, e poi correre ad unirsi cogli altri per incontrare lo stesso destino. Per indurlo a condiscendere d'andar alla corte sarebbe stato, parmi, ottimo pensiero, e il solo efficace, di dirgli che la madre lo attendeva per fuggir con lui dalle mani del tiranno, e che intanto egli andava ad aspettarlo al luogo convenuto. Aggiungo, che la scena fra Echilo e Timoleone è troppo lunga. Appena Timoleone conosce la pia frode di Echilo e il pericolo dei compagni, ogni qualunque ritardo è colpevole.

Veniamo al punto dell'azione. Suppongo senza scrupoleggiare che Echilo possa uccidere il tiranno. Egli è uomo valoroso e gagliardo, le guardie sono lontane, un momento ben colto è decisivo. Ma la sicurezza di Timofane non s'accosta ella alla stupidezza? Egli vuol farsi veder in trono: e dove? in casa, di notte; non innanzi al popolo, ma solo al fratello e al cognato, senza esser cinto da guardie. Non è questa una vanità puerile? Ei non temeva di nulla da due così stretti congiunti. Ma non

sapeva egli di certo, ch'erano alla testa d'una congiura? non gli aveano detto positivamente che non avrebbe regnato finchè vivevano, e che doveva assolutamente ucciderli? Come non assicurarsi se avevano arme? Una tale spensieratezza non parmi che possa giustificarsi abbastanza (6).

Non sanno nemmen piacermi i rimorsi e le disperazioni di Timoleone. Plutarco ci assicura che sono veri: ma Plutarco insieme li condanna come indegni d'un liberator della patria. Potevano conciliarsi i sentimenti dell'eroe e del fratello, facendo che Timoleone rimanesse stupido dopo il fatto, e dicesse soltanto: *Dover crudele! Echilo, abbi tu cura della patria, io uccisi il tiranno, or vado a piangere il fratello* (7).

MEROPE.

Nella *Merope,* l'autore ha il pregio distinto d'avere introdotto novità e accresciuto l'interesse tragico, in una azione, che dopo Maffei e Voltaire, non sembrava ammettere nè diversità di maneggio, nè aumento di bellezza.

Polifonte è un ipocrita delicato, che pare di buona fede, e potrebbe imporne. Non si mostra amante di Merope, ma bramoso di pace interna, e di governo giusto e tranquillo. Brama di sposarla, per renderle ciò che le ha tolto, e lasciare il regno ai di lei figli. La scena prima è condotta con bellissimo artifizio, affine di scoprire se il figlio di Merope sia vivo. La bella pittura, che fa Merope della strage fatta della famiglia di Cresfonte è insieme patetica e artifiziosa; giacchè la passione, che spira, serve di velo felicissimo alla sua menzogna. Finissima è la riflessione di Polifonte: *Che Merope dee sperar qualche cosa, poichè ella pur vive;* e più sottile ancora il fingere di dir ciò, solo per convincerla che ella non dee ricusare il trono, poichè brama e spera uno stato migliore.

Solo non vorrei, che Polifonte avesse detto, che Merope, *Mostrando di perdonargli, avrebbe reso il suo giogo più grato ai Messenj.* È questo un trarsi la maschera, e mostrare ch'egli fa tutto per interesse e timore. Ciò genera, contro il suo fine, diffidenza delle sue intenzioni sopra il figlio, e invita Merope al rifiuto. Questo tratto dovea omettersi, o esprimersi in altro modo (8).

È insigne nel II atto, scena II, la narrazione di Egisto: ella spira candore, ed è piena d'evidenza, di rapidità, e d'interesse.

Nella scena seguente sono bellissimi i tratti di Merope, che vorrebbe nascondere la sua interna sollecitudine; e i cenni di Polifonte: *Ma tu bramosa, e sollecita tanto? onde? — Che parli? Io sollecita? — Parmi.*

La scena fra Egisto e Merope, è sparsa di tratti caratteristici e interessanti. La fluttuazione di Merope, l'ansietà nelle domande, gli equivoci sul nome del padre, l'arrestarsi ad ogni circostanza, dipingono al vivo lo stato del cor materno. Impareggiabile è l'esclamazione in cui prorompe, quando sente che l'ucciso era inseguito e pieno di sospetto: *Barbaro, e tu l'hai morto?* e i trasporti in cui scoppia, all'udire che l'ucciso domandava la madre.

Il personaggio di Polidoro introdotto in questa tragedia vi fa un effetto diverso da quello dell'altre, e confluisce alla sorpresa in un modo inaspettato. Egli solo potrebbe sincerar Merope, ed egli appunto serve a confermarla nel suo inganno. L'invenzione è felicissima, e fa molto onore al poeta. Il fermaglio di Cresfonte trovato nel sangue non lascia dubitare che egli non sia ucciso. Potrebbe solo più d'uno trovar imprudente, e perciò poco naturale, che Polidoro desse un arnese così geloso a un giovinetto inesperto, e ignaro del mistero. La gemma del Maffei può confondersi con molte altre: ma l'insegna d'Alcide è un indizio non equivoco della famiglia regale. Ella non dovea confidarglisi, che nell'atto di palesargli la sua origine, e di prepararlo alla vendetta (9).

Eccellente è la scena II del III atto. Le impazienze di Merope, l'imbarazzo di Polidoro, le sue scappate dalla domanda, il dolore improvviso che lo tradisce, e i trasporti della madre, formano una situazione la più toccante. Di non minor bellezza è la seguente, in cui ambedue fuor di se raccontano il vero a Polifonte colle grida dell'angoscia, e insultano il tiranno colla sicurezza della disperazione.

Piena d'interesse diverso è la II dell'atto IV, in cui Polidoro trova Cresfonte vivo, ma nel punto il più critico. La sorpresa, l'allegrezza, la speranza, il timore, l'imbarazzo, si combattono a vicenda. Ma superiore ad ogni altra, anzi divina, è la seguente, in cui Merope viene con Polifonte per uccidere Egisto. Questa è una situazione del tutto nuova, e di straordinaria bellezza. Che farà Polidoro? come arrestar Merope, senza palesar Cresfonte ed esporlo al furor del tiranno? Il trasporto della madre rende vano ogni ritardo e pretesto. Il tratto ultimo estorto dalla necessità, *Egli è tuo figlio,* è un lampo improvviso, in cui sfavillano tutti gli affetti. Questo quadro teatrale mostra un genio drammatico, che non può lodarsi abbastanza.

Ma, dopo questo punto, parmi che la tragedia vada scemando di pregio (10). Polifonte è certo che Egisto è Cresfonte; lo conosce valoroso, audace, spirante vendetta; sa l'odio della madre, e dee presentirne le speranze e i disegni. Come non si assicura

sapeva egli di certo, ch'erano alla testa d'una congiura? non gli aveano detto positivamente che non avrebbe regnato finchè vivevano, e che doveva assolutamente ucciderli? Come non assicurarsi se avevano arme? Una tale spensieratezza non parmi che possa giustificarsi abbastanza (6).

Non sanno nemmen piacermi i rimorsi e le disperazioni di Timoleone. Plutarco ci assicura che sono veri: ma Plutarco insieme li condanna come indegni d'un liberator della patria. Potevano conciliarsi i sentimenti dell'eroe e del fratello, facendo che Timoleone rimanesse stupido dopo il fatto, e dicesse soltanto: *Dover crudele! Echilo, abbi tu cura della patria, io uccisi il tiranno, or vado a piangere il fratello* (7).

MEROPE.

Nella *Merope,* l'autore ha il pregio distinto d'avere introdotto novità e accresciuto l'interesse tragico, in una azione, che dopo Maffei e Voltaire, non sembrava ammettere nè diversità di maneggio, nè aumento di bellezza.

Polifonte è un ipocrita delicato, che pare di buona fede, e potrebbe imporne. Non si mostra amante di Merope, ma bramoso di pace interna, e di governo giusto e tranquillo. Brama di sposarla, per renderle ciò che le ha tolto, e lasciare il regno ai di lei figli. La scena prima è condotta con bellissimo artifizio, affine di scoprire se il figlio di Merope sia vivo. La bella pittura, che fa Merope della strage fatta della famiglia di Cresfonte è insieme patetica e artifiziosa; giacchè la passione, che spira, serve di velo felicissimo alla sua menzogna. Finissima è la riflessione di Polifonte: *Che Merope dee sperar qualche cosa, poichè ella pur vive;* e più sottile ancora il fingere di dir ciò, solo per convincerla che ella non dee ricusare il trono, poichè brama e spera uno stato migliore.

Solo non vorrei, che Polifonte avesse detto, che Merope, *Mostrando di perdonargli, avrebbe reso il suo giogo più grato ai Messenj.* È questo un trarsi la maschera, e mostrare ch'egli fa tutto per interesse e timore. Ciò genera, contro il suo fine, diffidenza delle sue intenzioni sopra il figlio, e invita Merope al rifiuto. Questo tratto dovea omettersi, o esprimersi in altro modo (8).

È insigne nel II atto, scena II, la narrazione di Egisto: ella spira candore, ed è piena d'evidenza, di rapidità, e d'interesse.

Nella scena seguente sono bellissimi i tratti di Merope, che vorrebbe nascondere la sua interna sollecitudine; e i cenni di Polifonte: *Ma tu bramosa, e sollecita tanto? onde? — Che parli? Io sollecita? — Parmi.*

La scena fra Egisto e Merope, è sparsa di tratti caratteristici e interessanti. La fluttuazione di Merope, l'ansietà nelle domande, gli equivoci sul nome del padre, l'arrestarsi ad ogni circostanza, dipingono al vivo lo stato del cor materno. Impareggiabile è l'esclamazione in cui prorompe, quando sente che l'ucciso era inseguito e pieno di sospetto: *Barbaro, e tu l'hai morto?* e i trasporti in cui scoppia, all'udire che l'ucciso domandava la madre.

Il personaggio di Polidoro introdotto in questa tragedia vi fa un effetto diverso da quello dell'altre, e confluisce alla sorpresa in un modo inaspettato. Egli solo potrebbe sincerar Merope, ed egli appunto serve a confermarla nel suo inganno. L'invenzione è felicissima, e fa molto onore al poeta. Il fermaglio di Cresfonte trovato nel sangue non lascia dubitare che egli non sia ucciso. Potrebbe solo più d'uno trovar imprudente, e perciò poco naturale, che Polidoro desse un arnese così geloso a un giovinetto inesperto, e ignaro del mistero. La gemma del Maffei può confondersi con molte altre: ma l'insegna d'Alcide è un indizio non equivoco della famiglia regale. Ella non dovea confidarglisi, che nell'atto di palesargli la sua origine, e di prepararlo alla vendetta (9).

Eccellente è la scena II del III atto. Le impazienze di Merope, l'imbarazzo di Polidoro, le sue scappate dalla domanda, il dolore improvviso che lo tradisce, e i trasporti della madre, formano una situazione la più toccante. Di non minor bellezza è la seguente, in cui ambedue fuor di se raccontano il vero a Polifonte colle grida dell'angoscia, e insultano il tiranno colla sicurezza della disperazione.

Piena d'interesse diverso è la II dell'atto IV, in cui Polidoro trova Cresfonte vivo, ma nel punto il più critico. La sorpresa, l'allegrezza, la speranza, il timore, l'imbarazzo, si combattono a vicenda. Ma superiore ad ogni altra, anzi divina, è la seguente, in cui Merope viene con Polifonte per uccidere Egisto. Questa è una situazione del tutto nuova, e di straordinaria bellezza. Che farà Polidoro? come arrestar Merope, senza palesar Cresfonte ed esporlo al furor del tiranno? Il trasporto della madre rende vano ogni ritardo e pretesto. Il tratto ultimo estorto dalla necessità, *Egli è tuo figlio,* è un lampo improvviso, in cui sfavillano tutti gli affetti. Questo quadro teatrale mostra un genio drammatico, che non può lodarsi abbastanza.

Ma, dopo questo punto, parmi che la tragedia vada scemando di pregio (10). Polifonte è certo che Egisto è Cresfonte; lo conosce valoroso, audace, spirante vendetta; sa l'odio della madre, e dee presentirne le speranze e i disegni. Come non si assicura

del suo nemico? Non è più tempo d'artifizj: si tratta di troppo: egli non ha di sicuro che questo momento. La condizione d'Egisto è ancora equivoca: se egli lascia convalidar l'opinione che sia Cresfonte, non vi è più sicurezza per lui. Egisto è reo d'un assassinio, si crede uccisor di Cresfonte; Polidoro lo attesta, poi dice che è figlio suo, poi finalmente ch'è figlio di Merope. Tante variazioni fanno giustamente sospettar di frode: qualunque principe, anche legittimo e giusto, si sarebbe assicurato di costoro, e gli avrebbe per lo meno posti in prigioni diverse, per venire in chiaro della verità. A più forte ragione dee farlo Polifonte (11). Pure egli non se ne cura, lo dona a Merope; e solo persiste di volerla sua sposa. Con quale oggetto? egli non può più sperare d'imporre al popolo; ella mostra la sua ripugnanza: e questo matrimonio sforzato è una nuova violenza tirannica, che lo rende maggiormente odioso. Suppongasi che egli voglia far credere di adottar Cresfonte per figlio, e lasciargli il trono. Lo tratterà egli da principe reale? egli ne sarà la vittima. Lo farà egli uccidere in qualche modo? ma come non teme il furore del popolo? E se può non temerlo allora, come lo teme adesso, che ha più ragion di disfarsene finchè può credersi un impostore? Tanto più, ch'ei vede che il nome di Cresfonte non fa una sensazione tanto forte quanto avrebbe potuto temere: anzi Merope sul fine rimprovera ai Messenj la loro taciturna freddezza.

Ma veniamo all'ultimo colpo. Polifonte sulla semplice promessa di Polidoro, di cui deve diffidare quanto di Merope, suppone che questa si adatti volentieri al matrimonio. Si prepara a celebrar le nozze alla presenza del popolo. Viene Merope, e con lei Egisto. Ella si protesta ritrosa e disperata: Polifonte perde con ciò tutto il frutto della sua ipocrisia. Merope par cedere a stento: Egisto freme e minaccia. Si noti, ch'egli era prima incatenato; e qui comparisce sciolto, non si sa come. Non ha ferro, ma è noto ch'egli inerme uccise l'assalitore armato. Non può egli rapire un pugnale? perchè non si osserva? come non è circondato dalle guardie? La scure è in alto fra le mani del sacerdote: come può Egisto tutto a un tratto strappargliela di mano, e squarciare il capo a Polifonte, senza che alcuno possa avvedersene e impedirlo?

Parmi che il Maffei abbia reso il fatto ben più credibile. Polifonte è in piena sicurezza, egli crede Cresfonte ucciso, ed Egisto l'uccisore. Egisto è libero, e sconosciuto a tutti, fuorchè alla madre, e ai di lei familiari. Merope cede al suo destino, e dà la mano al tiranno. Entra Egisto, come per curiosità; si avanza inosservato: chi potea porvi mente? i domestici del tiranno lo credeano l'uccisore del di lui nemico. Si pianta dietro le spalle di Polifonte: afferra la scure, che non è levata in alto,

ma giace fra le pàtere, e scaglia il gran colpo. In tal guisa il fatto è mirabile, senza aver dello strano. Con tutto ciò egli ha creduto meglio di riferirlo che di farlo vedere; e lo stesso fece Voltaire: nel che parmi che abbiano ben fatto a seguire il precetto d'Orazio. Questi fatti straordinarj e sorprendenti portano sempre seco qualche inverisimiglianza nell'esecuzione, che veduta offende, ma narrata non ferisce; prima per l'affetto tumultuoso della narrazione stessa, che ci trasporta, nè ci lascia riflettere alle circostanze; poi perchè si suppone, che il relatore agitato e confuso ometta qualche particolarità, che ne toglierebbe l'inverisimile. L'udito può fare illusione allo spirito, ma non la vista (12).

DELLO STILE.

Si è parlato della condotta e dei caratteri: resta a dir qualche cosa dello stile. L'energia e la precisione sono le qualità predilette del nostro autore, ed egli vi si rende in più d'un luogo ammirabile. Sarebbe a desiderarsi, che a questi pregi singolari egli aggiungesse quello della naturalezza e fluidità (13). Varj luoghi sono bensì felicemente e naturalmente scritti e verseggiati; il che mostra che potrebbero esserlo tutti: ma comunemente, rare sono quelle scene, in cui non si trovino delle singolarità che arrestano spiacevolmente; e tanto più, perchè sembrano dovute all'arte ben più che alla negligenza. Bando pressochè totale agli articoli; inversioni sforzate, ellipsi strane, e sovente oscure; costruzioni pendenti; strutture aspre; alternative d'iati e d'intoppi; riposi mal collocati; ripetizioni di *tu*, d'*io*, di *qui*, troppo frequenti, per dubitare ch'egli non si sia fatto uno studio di questa foggia di scrivere. La frequenza e la gratuità basterebbero per fare disapprovar questi modi poco naturali; ma il peggio è, che talora fanno un effetto contrario a quello ch'ei si prefigge, e che sembra esigere il sentimento.

Sarebbe facilissimo il togliere questi nei, senza pregiudicar punto all'energia, ch'ei tanto vagheggia. Finch'egli non si risolve a questo sacrifizio, l'Italia non gli renderà mai pienamente quella giustizia che gli è dovuta. Ammiratore come io sono del suo genio drammatico, e zelatore appassionato della sua gloria, io non so cessare di confortarlo a condiscendere al desiderio di chiunque lo stima, in questa parte che è la minima del suo lavoro, ma d'effetto massimo. Si compiaccia di farci l'esperienza d'una delle sue scene così come sta, e della medesima ritoccata giudiziosamente; e si determini poi su la diversa impressione degli ascoltanti.

NOTE DELL'AUTORE,

CHE SERVONO DI RISPOSTA.

OTTAVIA.

(1) *Ma Ottavia non è nè cristiana, nè moglie.*

Nel concepire il carattere d'Ottavia, mi sono proposto di eccitare per lei più assai compassione che ammirazione; e mi parve cosa molto atta ed efficace ad ottener tale intento, il farla, per così dire, mal suo grado amante ancora di Nerone. Pur troppo accade alle volte in natura di amar persone che non si stimano, e che ci han fatto, e fanno del male: e ciò in Ottavia non ho preteso che sia virtù, ma debolezza; e che ne risultasse da tal debolezza (come già dissi) non ammirazione, ma compassione somma per lei, odio maggiore per Nerone, e più mostruosità nel di lui carattere: perchè se Ottavia si dimostrasse aspra e risentita, e abborrisse Nerone quanto dovrebbe, più scusato allora egli sarebbe di averla repudiata, e di perseguitarla fino all'estremo.

Del resto, non mi pare che in Ottavia questo suo amore per Nerone sappia di stupidità. Ella sa e dice a Nerone stesso ch'egli è l'uccisore del di lei padre e fratello; nè si compiace già ella di questo suo amore, ma bensì se ne rammarica e dispera; e dal contrasto in lei tra ciò che ella sente e ciò che dovrebbe sentire, nasce, a mio parere, l'interesse grande in altrui: perchè la compassione umana sempre più si muove per gl'infelici che hanno in sè debolezza e timore, come conviensi a donna, che per quelli che son forti contro l'avversità, e risoluti a pigliar generoso partito: questi si ammirano; ma degli altri si piange. Aggiungo inoltre, che l'amore ch'ella conserva per Nerone, la giustifica di tutti i sospetti ed accuse d'altri amori; di cui pure troppo importa il discolparla interamente presso gli spettatori; e ciò senza avvilirla colle giustificazioni; che anche il solo doverle fare, gran macchia sarebbe alla onestà sua.

(2) *Sia sorpresa, sia forza, il fatto non par naturale.*

Ciò che mi si dice circa lo scioglimento di questa tragedia, in parte mi capacita, ed in parte no. A me stesso poco piace quel modo con cui Ottavia s'impadronisce dell'anello di Seneca,

il quale in quel momento, essendo a vicenda uomo e filosofo, vorrebbe e non vorrebbe accordarglielo; onde in quella sua indecisione ogni leggerissima forza lo vince. E perciò ho voluto, che in Ottavia il vedere e il togliere il mortifero anello fosse un sol punto; e ciò effettuerassi meglio in teatro, levando affatto il verso 183, che denota contrasto; e massimamente perchè da non buoni attori può esser detto ed eseguito in maniera ridicola. A Seneca dispiace la morte di Ottavia; ma egli in cuore la crede pur troppo inevitabile. Onde sorpreso dalla prontezza, con cui ella ha afferrato il veleno, se ne attrista in parte, perchè l'aspetto d'una giovine vaga ed innocente, che sta per darsi la morte, è per se stesso compassionevolissimo; ma in parte quasi ne gode, perchè la considera come una vittima involata alle calunnie e crudeltà di Nerone. E siccome fra due persone, di cui l'una ondeggi fra due diversi affetti, e l'altra sia, come Ottavia, *già per disperazion fatta secura,* questa con facilità vince l'altra; non ho creduto fuor di natura, che mentre Seneca dubita, Ottavia sorbisca la venefica polvere, senza che Seneca sia in tempo d'impedirnela. Queste sono le ragioni, per cui così l'ho praticato; oltre la ragion migliore, ch'io non seppi come altrimenti effettuarlo, serbando verisimiglianza negli intrapresi caratteri.

(3) *La sorpresa è universale, e genera effetti diversi.*

Ecco, mi si addita un altro mezzo ingegnoso per la catastrofe, e di cui l'effetto teatrale sarebbe molto maggiore. Ci penserò molto, e vedrò in un'altra edizione se io debba fare questo cambiamento. Ma, nell'osservare così di volo questo nuovo pensiero, già mi sono avvisto, che Ottavia, coll'essersi provveduta prima di veleno, non sarebbe più quella Ottavia timida, e non punto Stoica, da cui io fo dire a Seneca:

Se il vuoi, poss'io per te fuggir di vita;
Ma non è forza in me da attender morte.

Non sarebbe più quella Ottavia debole, e irresoluta fin all'ultimo, quale ho voluto dipingerla io; quale doveva essere una tenera donzella, figlia di Messalina e di Claudio, nata e educata mollemente; quale ella se stessa descrive, parlando con Seneca; e quale in somma si mostra in tutta la tragedia. Sarebbe una donna forte, già impensierita di morire, prima che la necessità ve la stringesse; e tale non può essere mai la mia Ottavia, senza o sbalzare ella fuori del proprio carattere, o essere intieramente da me concepita diversa.

Ma il dotto critico sa meglio di me, che questo sarebbe un rimedio peggiore del male; e che, dovendo le cose umane non

esser mai senza difetto, sono pur sempre più tollerabili quelli che vengono insieme col primo getto delle cose, che non quelli che nascono dalle rappezzature, le quali tanto pregiudicano all'unità del tutto. Ci penserò dunque, e più d'una volta, prima di risolvermi a mutare: ma, volendolo pur fare, non perderò di vista mai il bellissimo effetto che ne risulterebbe in fine dell'atto V, dal mezzo con tanta sagacità suggeritomi.

TIMOLEONE.

(4) *Tutto si riduce al parlare gli stessi personaggi sopra i soggetti stessi, con pochissima e quasi niuna varietà.*

Molto bene vien qui osservato, che il *Timoleone* è una tragedia, in cui non si fa quasi niente; questo è verissimo, e così l'ho fatta, perchè il soggetto non dà di più; e il cercare di far nascere degli avvenimenti dove non ci debbono essere, ho sempre giudicato esser cosa altrettanto fastidiosa, quanto facile; da molti però, che il giusto valore delle parole non sanno, ciò viene fastosamente denominato *fantasia.*

(5) *Non dovera Echilo piuttosto avvisar subito Timoleone, e insieme con lui andare in persona in traccia degli amici per avvisarli; e se non gli riusciva d'essere a tempo, esporsi con loro alla stessa sorte?*

Non credo che possa sussistere l'obiezione che ad Echilo si fa, d'aver lasciati perire i compagni; perchè negli estremi casi si scelgono i mali minori. Ad Echilo, che non può fare tre cose a un sol tempo, prima d'ogni altra deve premere di salvare Timoleone, come il primo stromento della libertà da ricuperarsi; poi d'uccider Timofane, come il primo ostacolo ad essa; poi di salvare i compagni. Col venire in corte e trarvi Timoleone, egli ottiene i due principali intenti; col correre ad ajutare inutilmente i compagni li perde tutti tre. Perchè, se egli non è con Timoleone, chi uccide il tiranno? se egli è coi compagni, per ciò non li salva, quantunque egli perisca con essi. E queste cose non mi pare che debba Echilo dirle a Timoleone nella scena I dell'atto V, che già vien giudicata troppo lunga; ma appena accennate, bastano perchè lo spettatore le ragioni poi, e le combini da se.

(6) *Una tale spensieratezza non parmi che possa giustificarsi abbastanza.*

Quanto alla sicurezza troppa di Timofane, io direi che la

soverchia potenza può darla. E molto più in casa propria, contro due uomini soli, di cui l'uno è fratello, l'altro è cognato, ed è stato già amico; salvati tutti due in quel punto manifestamente dalla morte: beneficio che il tiranno sempre reputa grandissimo; il non uccidere. Timoleone ed Echilo, per quanto si vede, sono disarmati; il tiranno non ha guardie in quella camera, ma le ha nel palazzo; e oltre tutto ciò, gli rimane una certa generosità nell'animo, per cui vuole ridestar quella di questi due nemici, e non avvilirsi in faccia a loro col mostrare di diffidarne, o di temerli. Il volersi *far vedere in trono,* non va interpretato letteralmente; vuol dire, il farsi vedere all'atto pratico d'esercitar signoria assoluta; ma mi son voluto servire di quella parola *trono,* come la più breve a dimostrar tirannia, e la più terribile agli orecchi e al cuore di un libero cittadino. Aggiungasi, che non tutte le minacce si credono vere; e che colui che ha pienamente effettuate le sue, come Timofane, può non temer di due che soli rimangono, e in apparenza sprovvisti di mezzi per effettuare le loro. E il modo con cui Echilo perviene ad ucciderlo, è così rapido e inaspettato, che sì il tiranno che lo spettatore, potrebbero anzi credere e temere, che questi due, non volendo sopravvivere alla intieramente estinta libertà, stessero per uccidere piuttosto se stessi, che il tiranno; il quale ben sanno non potersi quasi mai uccidere impunemente, avendo egli soldati, il che viene a dire satelliti e vendicatori.

(7) *Echilo abbi tu cura della patria; io uccisi il tiranno, or vado a piangere il fratello.*

Ho voluto donare i rimorsi di Timoleone al secolo in cui scrivo, e all'animo dei moderni spettatori; i quali per lo più nulla di patria sapendo, non potrebbero tollerare un fratello uccisore dell'altro, il quale poi con stoica insensibilità o fermezza, di un tal fatto parlasse, anche brevissimamente. Inoltre l'effetto teatrale sarebbe diminuito moltissimo da un tale stoicismo; assai diversi essendo, e dovendo essere, gli eroi nella storia, e nell'azione tragica, in cui sempre bisogna servire all'affetto per quanto si può. Il Timoleone mio è concepito amator della patria in primo luogo, e del fratello in secondo; dall'amarlo, riesce in lui più magnanimo lo sforzo dell' ucciderlo; ma uscirebbe dal suo carattere, se ucciso, non lo piangesse. Timoleone in quel punto non si mostra già a Corinto; è l' eroe in casa. Io son certo, che anche il gran Bruto avrà pianto amarissimamente colla madre e l' amico quegli stessi suoi figli, per cui in pubblico dicesi che nè una lagrima pure versasse.

esser mai senza difetto, sono pur sempre più tollerabili quelli che vengono insieme col primo getto delle cose, che non quelli che nascono dalle rappezzature, le quali tanto pregiudicano all'unità del tutto. Ci penserò dunque, e più d'una volta, prima di risolvermi a mutare: ma, volendolo pur fare, non perderò di vista mai il bellissimo effetto che ne risulterebbe in fine dell'atto V, dal mezzo con tanta sagacità suggeritomi.

TIMOLEONE.

(4) *Tutto si riduce al parlare gli stessi personaggi sopra i soggetti stessi, con pochissima e quasi niuna varietà.*

Molto bene vien qui osservato, che il *Timoleone* è una tragedia, in cui non si fa quasi niente; questo è verissimo, e così l'ho fatta, perchè il soggetto non dà di più; e il cercare di far nascere degli avvenimenti dove non ci debbono essere, ho sempre giudicato esser cosa altrettanto fastidiosa, quanto facile; da molti però, che il giusto valore delle parole non sanno, ciò viene fastosamente denominato *fantasia.*

(5) *Non doveva Echilo piuttosto avvisar subito Timoleone, e insieme con lui andare in persona in traccia degli amici per avvisarli; e se non gli riusciva d'essere a tempo, esporsi con loro alla stessa sorte?*

Non credo che possa sussistere l'obiezione che ad Echilo si fa, d'aver lasciati perire i compagni; perchè negli estremi casi si scelgono i mali minori. Ad Echilo, che non può fare tre cose a un sol tempo, prima d'ogni altra deve premere di salvare Timoleone, come il primo stromento della libertà da ricuperarsi; poi d'uccider Timofane, come il primo ostacolo ad essa; poi di salvare i compagni. Col venire in corte e trarvi Timoleone, egli ottiene i due principali intenti; col correre ad ajutare inutilmente i compagni li perde tutti tre. Perchè, se egli non è con Timoleone, chi uccide il tiranno? se egli è coi compagni, per ciò non li salva, quantunque egli perisca con essi. E queste cose non mi pare che debba Echilo dirle a Timoleone nella scena I dell'atto V, che già vien giudicata troppo lunga; ma appena accennate, bastano perchè lo spettatore le ragioni poi, e le combini da se.

(6) *Una tale spensieratezza non parmi che possa giustificarsi abbastanza.*

Quanto alla sicurezza troppa di Timofane, io direi che la

soverchia potenza può darla. E molto più in casa propria, contro due uomini soli, di cui l'uno è fratello, l'altro è cognato, ed è stato già amico; salvati tutti due in quel punto manifestamente dalla morte: beneficio che il tiranno sempre reputa grandissimo: il non uccidere. Timoleone ed Echilo, per quanto si vede, sono disarmati; il tiranno non ha guardie in quella camera, ma le ha nel palazzo; e oltre tutto ciò, gli rimane una certa generosità nell'animo, per cui vuole ridestar quella di questi due nemici, e non avvilirsi in faccia a loro col mostrare di diffidarne, o di temerli. Il volersi *far vedere in trono,* non va interpretato letteralmente; vuol dire, il farsi vedere all'atto pratico d'esercitar signoria assoluta; ma mi son voluto servire di quella parola *trono,* come la più breve a dimostrar tirannia, e la più terribile agli orecchi e al cuore di un libero cittadino. Aggiungasi, che non tutte le minacce si credono vere; e che colui che ha pienamente effettuate le sue, come Timofane, può non temer di due che soli rimangono, e in apparenza sprovvisti di mezzi per effettuare le loro. E il modo con cui Echilo perviene ad ucciderlo, è così rapido e inaspettato, che sì il tiranno che lo spettatore, potrebbero anzi credere e temere, che questi due, non volendo sopravvivere alla intieramente estinta libertà, stessero per uccidere piuttosto se stessi, che il tiranno; il quale ben sanno non potersi quasi mai uccidere impunemente, avendo egli soldati, il che viene a dire satelliti e vendicatori.

(7) *Echilo abbi tu cura della patria; io uccisi il tiranno, or vado a piangere il fratello.*

Ho voluto donare i rimorsi di Timoleone al secolo in cui scrivo, e all'animo dei moderni spettatori; i quali per lo più nulla di patria sapendo, non potrebbero tollerare un fratello uccisore dell'altro, il quale poi con stoica insensibilità o fermezza, di un tal fatto parlasse, anche brevissimamente. Inoltre l'effetto teatrale sarebbe diminuito moltissimo da un tale stoicismo; assai diversi essendo, e dovendo essere, gli eroi nella storia, e nell'azione tragica, in cui sempre bisogna servire all'affetto per quanto si può. Il Timoleone mio è concepito amator della patria in primo luogo, e del fratello in secondo; dall'amarlo, riesce in lui più magnanimo lo sforzo dell' ucciderlo; ma uscirebbe dal suo carattere, se ucciso, non lo piangesse. Timoleone in quel punto non si mostra già a Corinto; è l' eroe in casa. Io son certo, che anche il gran Bruto avrà pianto amarissimamente colla madre e l' amico quegli stessi suoi figli, per cui in pubblico dicesi che nè una lagrima pure versasse.

MEROPE.

(8) *Questo tratto doveva omettersi, o esprimersi in altro modo.*

A me pare, che Polifonte, nel dire a Merope; *che, se ella gli perdona, potrà forse rendere così più grato il di lui giogo ai Messenj,* confessando con quella apparente ingenuità una cosa che a Merope già è nota, più tosto la possa piegare, che alienarla da se; essendo particolarità del cuore umano, che una certa schiettezza vaglia a guadagnarlo, più assai che una continua dissimulazione; e trattandosi di cosa chiara e saputa, il negarla, o il volerla sotto pretesti non verisimili colorire, sommamente indispone. Polifonte non ha nascosto a Merope, che v'è l'interesse d'amendue nel conchiudere le loro nozze; e non ragionandole come amante, ma come politico, dee mostrare di dirle il vero, per quanto il può combinare coll' arte e coi fini suoi. Forse ch'io sbaglio, ma espressamente glie l'ho fatto dire, per sedurla con quell' apparente franchezza; concedendole una verità nota e innegabile, per poi poterne dissimulare e nascondere mill'altre men sapute e men chiare.

(9) *La gemma non dovea confidarglisi che nell'atto di palesargli la sua origine, e di prepararlo alla vendetta.*

La gemma del Maffei, e il mio cinto, sono fratelli carnali: ma la gemma è cosa assai più preziosa, e, per portarsi nelle dita, assai più in vista che un fermaglio a cintura, che può esser coperto dal pallio. E l'uno e l'altro era imprudenza del vecchio di commettere a quel giovinetto: ma, siccome Egisto è fuggito di casa, rimane giustificato il vecchio in gran parte dalla di lui fuga. S'era indotto il mio Polidoro a fargli un tal dono, perchè i vecchi padri coi doni accarezzano i figli; non era imprudenza il lasciarglielo portare in Elide, dove non era noto un tale arnese; e quel buon vecchio dovea veder con segreta gioja l'unico germe reale addobbarsi del cinto del suo re: quasi un tacito augurio del recuperarne egli un giorno il diadema. Oltre che io sempre ho detto, *cinto, fermaglio, impresa d'Alcide:* cose tutte, che per essere fors' anche di materia comune, potevano non disconvenire ad un privato, com'era il mio Egisto: in vece che una gemma di gran pregio disconveniva certamente a quell'Egisto, figlio di servo. E quindi l'imprudenza di quel Polidoro era maggiore.

Il re Cresfonte poteva, come guerriero, aver avuta una cintura di cuojo con fermaglio d' ottone o di ferro, e sopravi

l' impresa d' Alcide, senza che un tale arnese fosse più regio, che di privato guerriero.

(10) *Ma dopo questo punto, parmi che la tragedia vada scemando di pregio.*

So, che la commozione degli uditori scema moltissimo dopo il punto in cui Egisto sta per essere ucciso dalla madre; ma questo lo credo inevitabile difetto del soggetto, e non mi pare che le altre Meropi crescano dopo un tal punto. Nella mia però viene protratto fino alla fine del quart'atto; nell'altre, non più che alla metà del terzo. Stimo impossibile in natura, di sostituire al momento, in cui una madre sta per uccidere il proprio figlio a lei sconosciuto, un altro punto di eguale, non che di maggiore interesse. Tutto è minore quello che può accader dopo; e sia quel che si voglia. O si uccida il tiranno, o dal tiranno si uccida quel figlio istesso, non sarà mai più una madre che sta per uccidere il proprio figlio, noto a chi vede, e non alla madre. Ciò posto, questa tragedia che non finisce, nè può finire, colla sola agnizione d'Egisto, va pur terminata; e lo dev'essere colla morte del tiranno. Poichè dunque non si può aggiungere oramai interesse, il men cattivo mezzo, sarà necessariamente il più breve; affinchè gli spettatori, che non si possono più agitare, non abbiano neppur tempo di andarsi agghiacciando del tutto. Il più breve da quel punto in poi, credo d'essere stato io.

(11) *A più forte ragione dee farlo Polifonte.*

Polifonte non ha potuto insistere che i suoi soldati uccidessero Egisto appena svelato, per l'errore in cui è incorso egli stesso di crederlo morto, e di volerlo vendicare: errore, che in quel punto gli allaccia le mani; non potendo usar violenza ad Egisto, senza contradire a se stesso in faccia a tutta Messene. E che quello sia il figlio di Merope, tutti, o i più, lo credono, dall'impeto con cui la madre espone se stessa in difesa di quel giovine. Il popolo non è commosso quanto il dovrebbe, perchè un popolo soggiogato dalla tirannide non si scuote, se non alla vista di un qualche tragico accidente: e per quella ragione appunto, Polifonte che conosce un tal popolo, non vuole, col dargli questo spettacolo d'un figlio svenato in braccio alla madre, muovere in lui quel furore, che le parole e i pianti di essa a destare non bastano. Che fa egli dunque l'accorto tiranno? aspetta tempo. Il giovine rimane in fine del quart'atto senza catene, benchè non si dica; ma si suppone, dal dubbio che Polifonte pare ammettere ch'egli possa essere il figlio di Merope: dunque non lo lascia legato, non dovendosi più uccidere; ma lo lascia

assai ben custodito nella propria reggia. Un vecchio, una donna, e un giovine disarmato, soli, e ben custoditi, che far potrebbero per prevenire il tiranno? nulla mai, se non si appresentasse poi ad Egisto quella fortuita occasione di ucciderlo nel punto del sacrifizio con la scure del sacerdote: ma còdesta, chi mai la potea prevedere?

(12) *L'udito può far illusione allo spirito, ma non la vista.*

Quanto alla catastrofe, dirò, che ho creduto poter supplire alla freddezza che assale questa tragedia nel quint' atto, col porre sotto gli occhi quello spettacolo pomposo da prima, poi terribile funesto e dubbioso, del sagrifizio, delle imminenti nozze, dello svenato tiranno, del popolo commosso, dei soldati infieriti, e in ultimo del valore e vittoria d'Egisto. Cose tutte, che vedute, pare che occuperanno e scuoteranno assai più che narrate. Che se con un precetto di Orazio mi si dice, *che ogni cosa non si debba esporre alla vista;* io acconsento che non si dee mostrar Medea trucidante i suoi figli; ma bensì credo tra le cose che mostrare si possono, essere una delle non reprensibili il mostrare il figlio di un re ucciso e spogliato del trono, trucidante il tiranno uccisore del padre, e usurpatore del proprio soglio. Onde, con altro precetto d'Orazio giustificherò una tal mostra: *Il narrare fa assai minore impressione, che l'esporre agli occhi.* Ma la possibilità di un tal fatto nel modo in cui io lo espongo, va pur dimostrata.

Si osservi, che il vero popolo presente alla pompa nuziale è pochissimo, in paragone dei soldati e altri fautori del tiranno. Si osservi, ch'egli se ne sta taciturno, perchè atterrito è. Si osservi, che Polifonte espressamente ha scelto l'atrio della reggia per tal funzione, come luogo più ristretto che il tempio; luogo ov'egli può ammettere ed escludere chi vuole; luogo, a cui Egisto, Polidoro, e Merope per arrivarvi non debbono nè uscir della reggia, nè mostrarsi alla moltitudine. Verissimo è, che Merope venendo sforzatamente alle nozze, col mostrare al popolo la sua ritrosia, rende in gran parte inutile l'ipocrisia del tiranno; ma egli non poteva antivedere, che Merope, soprastando tuttavia il pericolo del figlio, ardirebbe fare in faccia al pubblico queste dimostrazioni. Dice il critico, che Polifonte non dovea credere a Polidoro; ma pure egli potea benissimo credergli, perchè gli parlava in nome di una madre bramosa e risoluta di salvare il figlio a qualunque suo costo. Polidoro avea detto al tiranno, Merope esser presta alle nozze; e in fatti Merope lo era: ma alla vista di quel popolo, fra cui ella crede, o spera d'aver dei fautori; di quel popolo, la cui presenza poc'anzi ha frenato, e

impedito il tiranno di farle uccidere il figlio; si risveglia in lei la speranza di poterlo commovere parlandogli. Dunque su questa fidanza, aggiunta all'orribile ribrezzo che ella prova nel venire a tai nozze coll'uccisor del marito, ella s'induce inopinatamente a testimoniare al popolo la sua estrema ripugnanza per Polifonte. Ma, che fa allora il tiranno? con studiata pompa di accorta franchezza rende conto dei suoi più intimi pensieri a riguardo d'Egisto, o sia egli, o non sia figliuolo di Cresfonte; e così, mezzo fra atterrito e persuaso, quel popolo si riduce al punto che nulla ardisce; e non sa, nè come, nè cosa operare in favore di Merope: e benchè egli non ami Polifonte, pure in tutto questo suo operare non lo può tacciar nè d'ingiusto nè di crudele; parendo egli volere col mezzo di queste nozze troncare ogni discordia, e restituire i suoi pristini dritti a ciascuno.

Ecco lo stato delle cose nel punto in cui Egisto impugna ed adopera poi così felicemente la scure sacerdotale. Al vedere quel colpo inaspettato, rinasce subito nei buoni la speranza e l'ardire; nei satelliti del tiranno il terrore. Coloro, che vivo Polifonte nulla ardivano, tutto osano ed imprendono vedendolo estinto; quelli, che tutta la loro baldanza e coraggio fondavano in lui, gran parte ne perdono al cader suo. Rapidamente si spande fuori della reggia, che il tiranno è stato trucidato: vi accorrono in folla i cittadini, e il numero loro deve trionfare dei soldati di Polifonte già atterriti, e cacciati della reggia da Egisto e dai cittadini che v'erano: e tutto ciò mi par naturale, e non difficile ad eseguirsi.

Che Egisto assistesse a quel rito, e vicino alla madre, e che Polifonte ve lo lasciasse (poichè egli dice poc'anzi di volerlo far suo erede, ove sia provato esser egli figlio di Merope), a me pare tanto verisimile, che non si potrebbe operare altramente da Polifonte, senza che i suoi fatti smentissero le sue parole. Egisto non era un personaggio indifferente alla celebrazione di queste nozze; onde non poteva da Polifonte nè essere tenuto lontano, nè lasciato nella folla: nè, molto meno, custodito fra guardie come un malfattore. Si ritrova dunque Egisto e presente e vicino, ma disarmato fra disarmati. Il tiranno non pensò alla scure: e neppure Egisto, che fra se stesso e con Polidoro inutilmente fremeva, ci avea pensato: il veder la scure in alto, pensarvi, afferrarla, ed uccidere, sono un sol punto: dall'istantaneità di un tal sublime impeto nasce il maraviglioso sì, ma non l'impossibile.

Molto meno bensì a me pare verisimile, ancorchè venga narrato e non visto, che in un tempio, in mezzo ad un rito solenne, quell'altro Egisto, creduto tuttavia figlio di un povero servo, convinto uccisore di persona così importante come il figlio di

Merope, e condannato già come tale da Polifonte stesso, potesse trovar mezzo di rompere tutta la folla degli spettatori, senza far moltissimo strepito; ch'egli potesse avvicinarsi all'ara inosservato dal re e dalle sue guardie; potesse avventarsi alla scure, che appunto, per non essere levata in alto dal sacerdote, era assai meno afferrabile con quella rapidità a ciò tanto necessaria; potesse, afferratala, trucidare il re: e molto meno verisimile mi pare, che quel popolo che non era neppure per ombra prevenuto che esistesse ancora questo figlio di Cresfonte, nè che quegli il fosse, a un tratto con tanto calore e ardire potesse salvarlo dai soldati del tiranno. Tutti questi possibili mi pajono più lontani dal vero che i miei.

Del resto, circa il più o men buono effetto di questo quint'atto, o sia paragonato in se stesso, o cogli altri, io ne appello a più d'una rappresentazione, quando si faranno come si debbono e possono eseguire.

DELLO STILE.

(13) *Sarebbe a desiderarsi, che all'energia e precisione aggiungesse il nostro autore il pregio della naturalezza e fluidità.*

Quanto alla mancanza, o in tutto o in parte, di queste due qualità ne' miei versi di tragedia, poco a dir mi rimane; avendo io tutto ciò che su questo proposito sapeva, ampiamente detto in una risposta al signor Calsabigi, che si può leggere stampata. In essa io assegno le ragioni, per cui ho creduto di dover essere meno fluido, che in un altro genere di poesia; e naturale in una maniera alquanto diversa dalla solita: cioè, avvertendo sempre che parlano (e non cantano) personaggi altissimi; la di cui naturalezza non dee, nè può essere triviale mai.

Le ragioni (quali ch'elle siano) in quella risposta da me allegate del mio operare, non sono state finora da nessuno, ch'io sappia, impugnate con altre ragioni. Aggiungerò pure, che non credo stoltamente d'avere alla prima dato interamente nel segno, rispetto a ciò che io aveva ed ho in mente. Moltissime cose vedo in quasi tutti i versi delle mie tragedie, che non mi soddisfanno; o come non chiare abbastanza, o come non eleganti quanto il vorrei; e tutte le muterò, toglierò, o migliorerò, sapendo, nel ristamparle; ma ciò, se cento edizioni ne facessi, in tutte più o meno mi avverrebbe; perchè sempre a chi non si accieca sulle cose proprie, il tempo, la riflessione, e le varie prove sì di leggere che di recitare, lasciano luogo a far meglio. Ma non cambierò però mai la totalità del mio stile, a segno

che quei versi ch'io credo tragici, diventino simili ai versi d'ottave, sonetti, canzoni, o altre liriche, o altre drammatiche composizioni, da cantarsi o cantabili. Di questo ne ho meco medesimo contratto un obbligo espresso, per non tradire, quanto è in me, la maestà e maschia sublimità della tragedia. Due sole cagioni mi potranno pure disciogliere da un tal obbligo: la prima, se io avrò veduto, a recita ben fatta e con intelligenza (se pur mai si farà), che alla terza e quarta rappresentazione di qualunque di queste tragedie, lo stile continui ad offendere come duro, o a nuocere all'intelligenza come oscuro. L'altra (e sarebbe assai più breve e più facile, e dall'amicizia di questo dotto censore l'attendo), se il signor Cesarotti, pigliando una scena qualunque di esse, vorrà assumersi il fastidio di ridurla, o tradurla in versi italiani, quali a lui pare che anderebbero fatti. Io, ottenuto il modello, lavorerei allora sopra una salda base; e, come imitatore fedele, non dispererei di soddisfare al suo gusto, e insieme a quello del pubblico. Ma, finchè non vedo un tal saggio, non sapendo io (ciò che fin ora l'Italia stessa forse neppure sa) quale sia, o quale debba essere il vero gusto italiano nella versificazione tragica; nè potendomi dipartire dal mio, per non sapere fin a qual segno ne debba recedere e a quale accostarmi, altro non farei che perdere la faccia mia, senza saper quale assumere: ed io credo in ogni cosa pur sempre più tollerabile assai un difetto costante, e dedotto da principj, comunque il siano, ragionati, che non una mediocrità operata a caso.

Io ho cercato d'imparare a far versi, leggendo Dante, Petrarca, Ariosto, Tasso, Poliziano, Ossian, (e questo, non lo inserisco io per adulare) e pochi altri. Ma, siccome in tutti questi non trovo versi di dialogo da recitarsi, ho cercato di adattare le loro parole, frasi, e modi alla nuova arte di far versi tragici italiani; avendo però sempre innanzi agli occhi e negli orecchi la recita, purgata da ogni molle e insulsa cantilena, e quale si conviene a ben addestrati attori in teatro. La sola prova che finora ho fatto io stesso di questo stile alla recita, che fu dell'*Antigone* in Roma, è riuscita (per quanto a me parve, e a molti altri) molto bene; e nessuno allora si dolse nè dell'oscuro, nè del duro; tutti parvero bensì accorgersi del breve e vibrato. Altre prove finora fatte, ma con minor diligenza assai, e maggiore imperizia dell'arte, del *Filippo, Agamennone, Oreste* e *Merope* in Siena, dell'*Oreste* in Firenze, del *Filippo* in Napoli, della *Virginia* in Torino ecc. ecc., non riuscirono benissimo, ma neppur male: e la cagione del minor incontro non parve essere stata nella composizione, quanto nell'esecuzione; e non vi fu doglianza universale, nè dell'oscurità, nè della durezza. Affinchè

i censori di questo stile fossero del pari con me a questa tenzone, bisognerebbe pure che avessero provato anch'essi a farne con somma accuratezza recitar una, e che la cattiva riuscita di essa gli avesse confermati nel loro parere, come la buona riuscita della prova fatta da me mi ha confermato nel mio.

Tuttavia, io sempre pronto ad arrendermi alla ragione e alla verità; e convinto nel rileggere io stesso le mie tragedie, che sul totale elle riuscivano di stile intralciato e stentato, mentre io m'era soltanto proposto di farlo sostenuto e vibrato; e che un tale costante difetto nuoceva loro assai alla lettura, ed anche non poco alla recita; mi sono fermamente determinato di dar loro in una seconda edizione un aspetto in gran parte diverso. Ma innanzi di accingermi a questa dura e spiacevole fatica, null'altro attendo, che di vedere (come cosa per me di somma autorità, e utile e luminosa per la Italia tutta) uscir di mano del signor Cesarotti un tal saggio di stile tragico; il che nessuno certamente può darmi, quanto l'autore dei versi immortali dell'Ossian.

PARERE DELL'AUTORE

SU LE PRESENTI TRAGEDIE.

Hæ nugæ seria ducent
In mala, derisum semel, exceptumque sinistre.
ORAZIO, *Poetica*, v. 451.

Essendomi io immutabilmente proposto di non rispondere d'ora in poi mai più a qualunque cosa potesse venire scritta su queste tragedie, ho creduto perciò cosa degna d'un uomo che ami veramente l'arte ed il vero, l'esaminar brevemente ciascheduna di esse, e con quell'occhio d'imparzialità giudicarle, che non è forse impossibile del tutto ad assumersi da chi dopo aver fatto quanto ha saputo e potuto, ha nondimeno in se stesso un intimo senso che gli dice, che si potrebbe pur fare assai meglio. Ma, siccome molti difetti nelle arti stanno nel soggetto che s'imprende a trattare; e molti altri più, nel carattere, ingegno, maniera, e natura di chi lo tratta; di queste due specie di difetti non correggibili mi propongo io di principalmente e quasi esclusivamente parlare, perchè possono essere i soli scusabili. Che se di altro genere ve ne avessi lasciati vedendoveli, potendosi quegli emendare, di essi non occorreva parlare, ma torre si voleano.

Sarò breve, quanto più il potrò; verace, quanto il comporterà il mio giudicio, che non è al certo infallibile; severo, quanto il potrebbe essere un mio illuminato e ragionevole nemico. Nè pretendo io già, con questo mio giudicio, di antivenire, o allacciare, o dirigere, o scansare l'altrui: ma, siccome sopra una cosa fatta ciascuno ha il parer suo, e dee poter dirlo; il mio su queste tragedie, per quattordici anni continui passate e ripassate sotto i miei occhi, non che a sangue freddo, ma congelato dalla noja del correggere, limare, e stamparle; il mio parere, dico, potrà forse contenere tali osservazioni, che a molti lettori, o spettatori, sfuggite sarebbero. Così pure la dotta censura altrui farà poi vedere ai lettori, e a me stesso, che molti altri difetti mi erano sfuggiti, benchè io pur li cercassi. In questo modo, fra me e gli altri, si verrà, spero, a scoprire ogni più menomo difetto delle presenti tragedie; e ciò, non mai

per malignità, ma pel vantaggio dell'arte, e affinchè se ne prevalga al far meglio chi verrà dopo.

Non intendo neppure di accattare da esse il pretesto di scrivere una poetica, per ridire con minori lumi ciò che già è stato sotto tanti aspetti detto da tanti. Onde, nè di regole, nè di unità, nè di maneggi di passioni, nè d'altri precetti parlerò, se non se di passo, e in quanto, particolareggiando su alcuno squarcio del mio, lo richiederà assolutamente il luogo. Dotto non sono, nè voglio parerlo: onde, nessun ragionamento farò sul teatro degli antichi; nessun raffronto di passi, nessuna citazione, nè, tampoco, leggi o sentenze su l'arte, inserirò in questo scritto. Egli non dee contenere altro che il semplice effetto e impressione che ho ricevuto da questi poemi, quando io, non me li ricordando quasi più, gli ho successivamente letti ed esaminati, come se fossero stati d'un altro.

Quanto alle bellezze (se pur ve ne sono) non le rileverò mai individuandole; perchè in ciò potrei essere ancor vie meno creduto: benchè mi sentirei pure se non l'abilità il coraggio almeno di essere veritiero e giusto anche in questo. Ma siccome dei tratti che a me paiono belli (di chiunque siano) non ne posso parlare senza trasporto, che il lodar freddamente col labro è una prova certa di poco sentire nel cuore; ed ogni calda espressione su le proprie cose essendo suscettibile di farsi ridicola; non loderò io perciò nessuna cosa individuatamente mai. Se mi occorrerà tuttavia, nel parlar dei caratteri e condotta, di dover dire talvolta, ch'io credo che stian bene così, brevissimamente il dirò: il di più che non mi spiacerà, loderò col non biasimarlo. Talvolta forse mi avverrà anche di lodare senza accorgermene, e senza volerlo; e allora l'uomo si escusi. Talvolta, in fine, sarò pur costretto, parlando d'una cosa che crederò starvi bene, a dire ch'ella bene vi sta; ma, se chi mi legge vorrà prestarmi fede nel biasimo, perchè me la negherà nel non-biasimo? E qual è quella opera umana, che per quanto abbia ella difetti, alcuna bellezza non abbia?

Proponendomi io dunque, e promettendo di non mai individuarne nessuna, e di neppure accennarla quando me ne accorgerò in tempo, spero che anche il mal disposto lettore da questa preventiva promessa ne trarrà argomento di sofferenza, e di una qualche fede nel rimanente.

Il metodo che intendo di tenere, per servire anche alla brevità, si è di esaminare ogni tragedia da se, quanto al soggetto, alla condotta, affetti e caratteri di ciascuna, prendendo ad esaminarle nell'ordine in cui sono state composte, non come sono stampate; ed in fine poi tutte insieme, quanto alla invenzione, sceneggiatura, e stile.

FILIPPO.

Benchè sia certamente cosa tragica assai, che un padre per gelosia si tragga ad uccidere il proprio figlio, pure questo soggetto, in se terribile, a me sembra poco capace di ottima tragedia: ma tale soltanto mi cominciò a sembrare gran tempo dopo di averla scritta; onde l'ho lasciata esistere, poichè ne avea durata la fatica: ma certo, dopo una qualche esperienza del teatro, non l'avrei più tornato a scegliere. La ragion principale per cui questo fatto mi pare poco teatrale, si è, che le passioni che lo cagionano non vi riescono suscettibili di quello sviluppo caldissimo, che solo fa scusare in palco le atrocità.

Filippo in questa tragedia è geloso, ma non per amore; ed è mille volte più superbo, vendicativo, e crudele. Quindi la sua gelosia assume una tinta così cupa, ed egli così poco si esterna, che lo spettatore che non gli legge profondamente nell'anima, (e questi saranno sempre i più) non può mai essere bastantemente commosso e riscaldato da quello che ei dice. Inoltre, la scellerata ipocrisia venendosi anch'ella ad unire alle sopraccennate atrocità, ne fa un tutto, terribilissimo sì, ma un carattere però (atteso il silenzio de' suoi mezzi) poco operante in apparenza, e perciò più assai proprio ad essere ampiamente narrato nella storia, che non da se stesso qua e là accennato nella tragedia.

Nel medesimo modo, ma per altre ragioni, Carlo non può essere, o non può almeno mostrarsi caldissimo amante in questa tragedia: perchè nei costumi nostri, e più ancora nei costumi degli Spagnuoli d'allora, l'amor di figliastro a madrigna essendo in primo grado incestuoso ed orrendo, non si può assolutamente sviluppare, nè prestargli quel calore che dovrebbe pure avere in bocca di Carlo, senza rendere questo principe assai meno virtuoso; e quindi, come più reo, assai meno stimabile, e men compatito. Questo mio Carlo dee dunque moltissimo amare, ma contrastando sempre con se stesso e col retto, pochissimo dire: e quindi, non dovendosi egli mai interamente esalare, gli spettatori non verranno gran fatto commossi da una passione che egli sente bensì, ma non spiega.

Tutte le ragioni addotte per Carlo, militano anche tutte per Isabella; ma con la fortissima tinta di più, che essendo ella donna e moglie, tanto più riguardata dee procedere, e mostrarsi perciò tanto meno appassionata, perfino nei soliloquj stessi: perchè un animo nato a virtù, neppur con se stesso ardisce pienamente sfogare una simil passione.

Ecco dunque una tragedia, in cui i tre principali personaggi sono, qual per carattere, qual per dovere, tutti sempre in un certo ritegno, che non mostrandoli che mezzi, li dee far riuscir quasi freddi. Me ne sono avvisto anche scrivendola, e ho cercato di salvar la freddezza quanto più ho saputo. Confesso che non avendola io vista recitar bene, non posso dire se l'ho salvata in parte; ma son quasi certo, che in tutto non l'ho salvata; e che Filippo, Carlo, Isabella, e massime questi due, vanno lasciando all'uditore un desiderio ignoto di qualcosa più, che io pure non potea, o non sapea dar loro, senza cadere in altri errori più gravi; ove però alcuno ve ne abbia più grave che non è la freddezza. Ma nel dire io freddi, non ho inteso di dir gelidi; che se così li credessi, non esisterebbero, e non ne parlerei. Gli altri tre personaggi, nel loro genere, sono forse men difettosi, perchè dovendo in somma operare assai meno, si sviluppano pure assai più.

Gomez, benchè atrocissimo e vile, (ma egli era il favorito di un tal re) a chi non ha ripugnanza per questa specie di caratteri parrà nondimeno forse appunto quale doveva egli essere.

Leonardo, introdotto nel solo consiglio, mi pare anche ritratto dal naturale. Egli è tuttavia un personaggio episodico; e ancorchè possa produr qualche effetto, non era però necessario all'azione.

Perez, fenice de' cortigiani, opera e parla come può e dee; ma se egli avesse qualche scena più con Carlo, potrebbero meglio svilupparsi tutti due, e quindi forse commoverebbero assai più. Non l'ho fatto, perchè la mia maniera in quest'arte (e spesso mal grado mio la mia natura imperiosamente lo vuole) è sempre di camminare, quanto so, a gran passi verso il fine; onde tutto quello che non è quasi necessarissimo, ancorchè potesse riuscire di sommo effetto, non ve lo posso assolutamente inserire.

Dal totale di questi caratteri me ne risulta una tragedia, temo, di non molto caldo affetto, in cui l'orrore predomina assai su la pietà; e questo sarà per lo più il solito difetto delle presenti tragedie. Vi si aggiunga la troppa modernità del fatto, per cui questi Carli e Filippi non sono ancora consecrati nei fasti delle eroiche scelleratezze; e che, per non esser consecrati ancora dal tempo, costoro suonano assai meno maestà negli orecchi, che gli Oresti, gli Atréi, e gli Edippi; e quindi paiono sempre aver presa in accatto la grandi-loquenza.

Nella condotta del *Filippo* ci è pur anche dell'intralcio, ed ella mi sa di rappezzatura. Essendo questa la seconda tragedia ch'io scriveva, e pochissima pratica avendo io allora dello sceneggiare, non potrei certo dar sempre plausibil ragione di

ciascuna scena. Il terzo e quart'atto serbano ancora, nella loro non esatta connessione presente, alcun vestigio dell'essere stati altrimente prodotti; il quarto era terzo, e il Consiglio stava nel quarto. Queste cose non si raggiustano mai benissimo, e tutto quello che non nasce intero di getto, si dee poi sempre mostrar difettoso agli occhi di chi acutamente discerne.

Circa alla catastrofe di questa tragedia, io rimango molto in dubbio, se ella stia bene o male così. Bisognerebbe ch'io la vedessi ottimamente recitata più volte, per ben giudicarne. Quel che mi pare a lettura, e che sul totale mi pare d'ogni mio quint'atto, si è, che le catastrofi, nel solo stampato non ajutate dall'azione, non possono ottenere, nè per metà pure, il loro effetto; essendo fatte assai più per gli occhi, che per gli orecchi. Ma di questa principalmente mi pare, che, o ella dovrà riuscire terribilissima, e non senza pietà frammista all'orrore; ovvero, per la fredda atrocità di Filippo, riuscirà fastidiosa fino alla nausea. Del che ne darà poi sentenza il tempo, e quel pubblico, che dopo me la vedrà ottimamente recitata.

POLINICE.

Tragico soggetto egli è certamente ben questo, poichè l'ambizione di regno mista ad un odio fatale dagli Dei inspirato nel cuore di due fratelli in punizione dell'incesto del loro padre, viene ad essere la cagione di una terribilissima catastrofe. Ma, convien dire il vero, che questo soggetto è pure assai meno tragico teatrale per noi, di quello che lo dovea essere pe' Greci; e per gli stessi Romani, i quali avendo pure le medesime opinioni religiose, poteano assai più di noi esser mossi da quella forza del fato, e dell'ira divina, che pajono essere i segreti motori di tutta questa tragedia. Tra le passioni che si sentono anche fra noi, le sole che hanno luogo nel *Polinice,* sono l'ambizion di regnare, e un odio insaziabile. Ma la prima, per non essere mai quella di un teatrale uditorio, poco forse lo commuoverà; la seconda, benchè passione possibile in ogni ente, pure innestata in cuore d'Eteocle principalmente, e figlia in lui della brama rabbiosa di esclusivamente regnare, entrerà anche pochissimo nel cuore degli spettatori; onde più orrore ne ritrarranno, che non commozione e pietà. Io sceglieva questo soggetto, più assai per bollore di gioventù, e infiammato dalla lettura di Stazio, che per matura riflessione: ma trovandomi poi la tragedia fatta, siccome credeva di averne pure cavato più bene che male, l'ho lasciata sussistere.

Eteocle, eccessivamente feroce, piacerebbe forse più, se il suo carattere non venisse misto di debolezza e viltà; poich'egli pure si arrende alla perfida doppiezza di Creonte, e s'induce a dar veleno al fratello: ma, nel concepirlo altramente, sarebbe allora mancata all'autore molta materia riempitiva dell'opera. Quindi tutte le scene, di dubbia pace fra la madre e lui, di falsa riconciliazione tra i fratelli, e nel quarto, l'effetto teatrale del nappo avvelenato, tutto questo sarebbe sparito, se Eteocle non fosse stato dissimulatore. Egli avrebbe dovuto fin dal terz'atto venirne a battaglia o a duello con Polinice, e terminare perciò la tragedia assai prima. Lascio giudici gli altri, se da questo indebolimento del carattere d'Eteocle ne sia ridondato più male, o più bene.

Di Polinice, dirò per la opposta parte lo stesso. L'antichità gli presta un carattere a un di presso somigliantissimo a quel d'Eteocle. Ma tra due feroci tigri non avrebbe avuto luogo nessun parlamento; appena si sarebber veduti, doveano immediatamente avventarsi l'uno all'altro, e sbranarsi. Per renderli dunque teatrali e soffribili, ho creduto che si dovesse dare al lor odio delle tinte diverse, per cui suscettibile riuscisse d'una qualche sospensione. Il mio Polinice è dunque nato assai più mite che non è Eteocle; egli ama moltissimo la sorella, la madre, la moglie, il figlio, ed il suocero; egli può quindi riuscire toccantissimo, e venir compatito. Eteocle, per non amare altro che il regno, riesce odiosissimo; ma potrà pure anche essere alquanto compatito, come ingannato e sedotto da Creonte, e come sforzato dalla necessità a difendersi in qualunque modo ei potrà.

Di Giocasta non mi occorre dir nulla, perchè a me pare ch'ella sia vera madre; ma tutto l'orrore dello stato suo non produrrà peró in noi la metà dell'effetto, che avrebbe potuto produrre nei popoli di un'altra opinion religiosa.

Antigone, personaggio non necessario, ma certamente non inutile, coll'amar più Polinice che Eteocle, si mostra assai giusta; ma questa parzialità ragionevole, che rende non meno Antigone che Polinice assai più graditi agli spettatori, avrebbe disdetto assolutamente a Giocasta; che troppo è diverso dall'amor di sorella l'amore di madre.

Di Creonte poi, altro non dirò, se non che questo iniquo carattere, senza cui pure la tragedia star non potrebbe, (almeno, come l'ho ideata) verrà ad ottener favore dagli spettatori, ove egli non ne cavi le fischiate. In molte altre tragedie, e di sommi autori, ho veduti assai di questi smaccati felloni introdottivi: al loro riapparire in palco, vanno sempre eccitando un non so qual mormorío d'indegnazione; questo mormorío poi, secondo la destrezza dell'autore, e secondo l'abilità dell'attore, o viene

a risolversi in un silenzio scontento, o in una manifesta nausea, o perfino in risate; massimamente quando il Creonte ardisce troppo lungamente e troppo spesso parlar di virtù, e pomposamente vestirsene; ovvero, quando in qualche soliloquio egli senza necessità malaccortamente discuopre al pubblico, più che non bisogna, la viltà tutta dell'animo suo. Non posso io dunque decidere, se in questo mio Creonte io abbia salvato affatto questi due principalissimi punti, perchè recitar non l'ho visto. Io prego perciò i futuri uditori (se pur mai ne avrò) a volersi ricordare, che vedendo io rappresentato questo mio Creonte, io stesso l'avrei forse anche fischiato. Ma, non posso io dalla semplice lettura, nè per via della più matura ragionata riflessione, venirne in ciò a giudicar pienamente l'effetto della recita: un mezzo verso, anche una parola sola in un modo o nell'altro recitata, in un modo o nell'altro collocata, può ottenere i due effetti i più direttamente opposti nella mente degli uomini; cioè il terribile ed il risibile: che in cosa rappresentata e finta questi due contrarj effetti son vicinissimi sempre; stante che la massima parte degli spettatori niente affatto si scorda di essere in un teatro, di starvi pe' suoi danari, e di non vi essere nessuno vero importante pericolo, nè per se stessa, nè per gli attori.

Il detto fin qui lungamente, vaglia anche per la catastrofe di questa tragedia, la quale di sommo effetto può essere, o no, secondo che l'azione le servirà. L'autore dee sapere, e pesare il valore delle parole ch'egli fa dire in tali circostanze; non ci dee porre che le più semplici, le più vere, le più spedite, e le meglio accennanti l'azione; lasciando il di più a chi spetta.

Il *Polinice* a me pare alquanto miglior che il *Filippo;* ma pecca anch'esso nella sceneggiatura e connessione di cose. Troppo lungi sarei, se individuarle volessi: io vedrò poi con sommo piacere questi difetti, con maggior perspicacità, e con più verità ancora, dottamente rilevati da altri.

ANTIGONE.

Questo tema, benchè assai meno tragico del precedente, mi pare con tutto ciò più adattabile ai nostri teatri e costumi; dove però le esequie di Polinice e degli Argivi non vengano ad essere il perno, ma bensì il solo pretesto, della tragedia; il che mi par d'aver fatto. In questa composizione mi nasceva per la prima volta il pensiero di non introdurvi che i soli personaggi indispensabili, e importanti all'azione, sgombrandola d'ogni cosa non necessaria a dirsi, ancorchè contribuisse pure all'effetto. In

Eteocle, eccessivamente feroce, piacerebbe forse più, se il suo carattere non venisse misto di debolezza e viltà; poich'egli pure si arrende alla perfida doppiezza di Creonte, e s'induce a dar veleno al fratello: ma, nel concepirlo altramente, sarebbe allora mancata all'autore molta materia riempitiva dell'opera. Quindi tutte le scene, di dubbia pace fra la madre e lui, di falsa riconciliazione tra i fratelli, e nel quarto, l'effetto teatrale del nappo avvelenato, tutto questo sarebbe sparito, se Eteocle non fosse stato dissimulatore. Egli avrebbe dovuto fin dal terz'atto venirne a battaglia o a duello con Polinice, e terminare perciò la tragedia assai prima. Lascio giudici gli altri, se da questo indebolimento del carattere d'Eteocle ne sia ridondato più male, o più bene.

Di Polinice, dirò per la opposta parte lo stesso. L'antichità gli presta un carattere a un di presso somigliantissimo a quel d'Eteocle. Ma tra due feroci tigri non avrebbe avuto luogo nessun parlamento; appena si sarebber veduti, doveano immediatamente avventarsi l'uno all'altro, e sbranarsi. Per renderli dunque teatrali e soffribili, ho creduto che si dovesse dare al lor odio delle tinte diverse, per cui suscettibile riuscisse d'una qualche sospensione. Il mio Polinice è dunque nato assai più mite che non è Eteocle; egli ama moltissimo la sorella, la madre, la moglie, il figlio, ed il suocero; egli può quindi riuscire toccantissimo, e venir compatito. Eteocle, per non amare altro che il regno, riesce odiosissimo; ma potrà pure anche essere alquanto compatito, come ingannato e sedotto da Creonte, e come sforzato dalla necessità a difendersi in qualunque modo ei potrà.

Di Giocasta non mi occorre dir nulla, perchè a me pare ch'ella sia vera madre; ma tutto l'orrore dello stato suo non produrrà peró in noi la metà dell'effetto, che avrebbe potuto produrre nei popoli di un'altra opinion religiosa.

Antigone, personaggio non necessario, ma certamente non inutile, coll'amar più Polinice che Eteocle, si mostra assai giusta; ma questa parzialità ragionevole, che rende non meno Antigone che Polinice assai più graditi agli spettatori, avrebbe disdetto assolutamente a Giocasta; che troppo è diverso dall'amor di sorella l'amore di madre.

Di Creonte poi, altro non dirò, se non che questo iniquo carattere, senza cui pure la tragedia star non potrebbe, (almeno, come l'ho ideata) verrà ad ottener favore dagli spettatori, ove egli non ne cavi le fischiate. In molte altre tragedie, e di sommi autori, ho veduti assai di questi smaccati felloni introdottivi: al loro riapparire in palco, vanno sempre eccitando un non so qual mormorío d'indegnazione; questo mormorío poi, secondo la destrezza dell'autore, e secondo l'abilità dell'attore, o viene

a risolversi in un silenzio scontento, o in una manifesta nausea, o perfino in risate; massimamente quando il Creonte ardisce troppo lungamente e troppo spesso parlar di virtù, e pomposamente vestirsene; ovvero, quando in qualche soliloquio egli senza necessità malaccortamente discuopre al pubblico, più che non bisogna, la viltà tutta dell'animo suo. Non posso io dunque decidere, se in questo mio Creonte io abbia salvato affatto questi due principalissimi punti, perchè recitar non l'ho visto. Io prego perciò i futuri uditori (se pur mai ne avrò) a volersi ricordare, che vedendo io rappresentato questo mio Creonte, io stesso l'avrei forse anche fischiato. Ma, non posso io dalla semplice lettura, nè per via della più matura ragionata riflessione, venirne in ciò a giudicar pienamente l'effetto della recita: un mezzo verso, anche una parola sola in un modo o nell'altro recitata, in un modo o nell'altro collocata, può ottenere i due effetti i più direttamente opposti nella mente degli uomini; cioè il terribile ed il risibile: che in cosa rappresentata e finta questi due contrarj effetti son vicinissimi sempre; stante che la massima parte degli spettatori niente affatto si scorda di essere in un teatro, di starvi pe' suoi danari, e di non vi essere nessuno vero importante pericolo, nè per se stessa, nè per gli attori.

Il detto fin qui lungamente, vaglia anche per la catastrofe di questa tragedia, la quale di sommo effetto può essere, o no, secondo che l'azione le servirà. L'autore dee sapere, e pesare il valore delle parole ch'egli fa dire in tali circostanze; non ci dee porre che le più semplici, le più vere, le più spedite, e le meglio accennanti l'azione; lasciando il di più a chi spetta.

Il *Polinice* a me pare alquanto miglior che il *Filippo;* ma pecca anch'esso nella sceneggiatura e connessione di cose. Troppo lungi sarei, se individuarle volessi: io vedrò poi con sommo piacere questi difetti, con maggior perspicacità, e con più verità ancora, dottamente rilevati da altri.

ANTIGONE.

Questo tema, benchè assai meno tragico del precedente, mi pare con tutto ciò più adattabile ai nostri teatri e costumi; dove però le esequie di Polinice e degli Argivi non vengano ad essere il perno, ma bensì il solo pretesto, della tragedia; il che mi par d'aver fatto. In questa composizione mi nasceva per la prima volta il pensiero di non introdurvi che i soli personaggi indispensabili, e importanti all'azione, sgombrandola d'ogni cosa non necessaria a dirsi, ancorchè contribuisse pure all'effetto. In

fine di questa prosa, dove parlerò dell'invenzione, penso di assegnare estesamente la ragione che mi fece abbracciare questo sistema dappoi.

Tuttavia in questo primo tentativo io m'ingannava, e non poco; in quanto questo soggetto arido anzi che no, non presta neppure i quattro personaggi introdottivi; volendo (come io pretesi di farlo) che abbiano ciascuno un motore, benchè diverso, pure ugualmente caldo, operante, importante; e tutti sì fattamente siano contrastanti fra loro, che n'abbiano a ridondare delle sospensioni terribili, e delle vicende molto commoventi, e caldissime. Dalla esamina di ciascuno dei quattro verrò, credo, a provare e schiarire quanto io asserisco.

Antigone, protagonista della tragedia, ha per primo motore e passione predominante, un rabbioso odio contra Creonte. Le ragioni di questo odio son molte e giustissime; le taccio perchè tutti le sanno; ma alle altre ragioni tutte sovrasta la fresca pietà di Polinice insepolto. Ecco già dunque due passioni in Antigone, che tutte due vanno innanzi all' amore ch' ella ha per Emone. Dall'avere il personaggio più d'una passione, allorchè le diverse non si riuniscono in una, ne risulta infallibilmente l'indebolimento in parte di tutte; e quindi presso allo spettatore assai minore l'effetto. Ma pure, le circostanze d'Antigone essendo queste per l'appunto, non credo che si debbano o possano, nè mutar, nè alterare. La passion vincitrice in Antigone venendo ad esser poi l'odio, che è pure essenzialissima parte del suo dovere di sorella e di figlia, questo amor suo per Emone, che pure è solo cagione dei tragici contrasti e della catastrofe, lascierà forse molto da desiderare.

Argía è mossa dall' amore del morto ed insepolto marito; altra passione non ha, nè dee avere; onde, per quanto si vada costei innestando nella tragedia, ella non è punto necessaria mai in questa azione; e quindi, da chi severamente giudicherà, può anche venirvi riputata inutile affatto. Ma pure, se ella lo è quanto all'azione, a me inutile non pare quanto all'effetto; poichè nel primo, secondo, e quint'atto, ella può tanto più commovere gli spettatori, appunto perchè si trova ella essere d'un carattere tanto men forte, e in frangenti niente meno dolorosi di quelli d'Antigone.

Creonte, avendo in questa tragedia ammantato con la porpora regia la viltà sua, diventa più sopportabile assai che non lo è stato nel *Polinice:* tanta è la forza della falsa opinione nelle cose le più manifestamente erronee! Ed in fatti, dovrebbe pure assai meno vile tenersi quell'uomo che fellon si facesse per arrivare ad un altissimo grado, che colui che essendoci pervenuto, volesse per tradimenti e violenze poi mantenervisi;

avendone egli dal proprio potere tanti altri mezzi più nobili, generosi, ed aperti: ma così non è nella opinione dei più, alla quale il drammatico autore è pur troppo sempre costretto a servire. Creonte, per essere egli in questa tragedia tanto più re che padre, ne viene a destare tanto minor commozione d'affetti; eppure, non credo che si dovesse ideare altrimenti.

Emone, che può in se riunire tutte le più rare doti, e che da altra passion non è mosso fuorchè dall'amor per Antigone, mi pare in questa tragedia il personaggio, a cui, se nulla pur manca, non è certo per colpa sua, ma di chi parlar lo facea. Forse a molti non parrà egli abbastanza innamorato, cioè abbastanza parlante d'amore, e in frasi d'amante. Ma di questo non me ne scuso, perchè non credo mai che l'amore in tragedia possa accattare espressioni dal madrigale, nè mai parlar di begli occhi, nè di saette, nè di idol mio, nè di sospiri al vento, nè d'auree chiome, ecc., ecc.

Nel risolvermi a far recitare questa tragedia in Roma, prima che nessuna altra mia ne avessi stampato, ebbi in vista di tentare con essa l'effetto di una semplicità così nuda quale mi parea di vedervi; e di osservare ad un tempo, se questi soli quattro personaggi (che a parer mio erano dei meno caldi tra quanti altri ne avessi creati in altre tragedie di simil numero) venivano pure ad esser tollerabili in palco senza freddezza. Con mio sommo stupore trovai alla recita, che i personaggi bastavano quali erano, per ottenere un certo effetto; che Argía, benchè inutile, non veniva però giudicata tale, e moltissimo inteneriva gli spettatori; e che il tutto in somma non riusciva nè vuoto d'azione, nè freddo.

E non si creda già, che io giudicassi allora la tragedia dall'esito ch'ella pareva ottenere piuttosto felice: io la giudicava anche molto dal semplice effetto che ne andava ricevendo io stesso; e così pure da un certo silenzio, direi, d'immobilità negli spettatori; non dagli applausi loro, che questi si possono pur dare non sentiti, nè veri: ma quella specie di sforzato e pieno silenzio, non si può mai ottenere se non da un certo vivo desiderio d'udire, il quale non è mai continuamente provato da un uditorio qualunque (per quanto voglia egli benigno mostrarsi) ove freddezza vi sia nell'azione. Io, essendo veramente in mio core prevenuto che ci dovesse essere questo principalissimo difetto, godeva ad un tempo come autore che pur non ci fosse; ma mi doleva altresì, come critico, di essermi affatto ingannato. Tuttavia potrebbe anche, o tutto od in parte, esservi pure stato, e non aver io visto sanamente; e quegli spettatori, o per civiltà, o per altra cagione, aver simulato e il desiderio d'udire e la commozione, e aver dissimulata la noja.

La catastrofe, ch'io anche credeva dover essere di pochissima azione, e non molto terribile, mi parve alla recita riuscire di un grande effetto; e massimamente lo sarà, venendo eseguita con pompa e decenza in uno spazioso teatro. Il corpo d'Antigone estinta, ch'io temea potesse far ridere, o guastare l'effetto, pure (ancorchè in picciolissimo teatro, e privo di quelle illusioni cui lo spazio e l'esattezza mirabilmente secondano) non cagionava nessun moto che pregiudicasse in nulla all'effetto prefisso: parmi dunque, che molto meno lo cagionerebbe in un perfetto teatro.

Crederei, che nell'*Antigone* l'autore abbia fatto qualche passo nell'arte del progredire l'azione, e del distribuire la materia; e in ciò forse la scarsezza stessa del soggetto gli ha fatto assottigliare l'ingegno. Tuttavia il quart'atto riesce debole assai; e con alcuni pochi versi più, bene inseriti nel terzo, si potrebbe da esso saltare al quinto, senza osservabile mancamento. Questo è difetto grande; e si dee attribuire per metà al soggetto, per metà all'autore.

Mi sono assai più del dovere allungato su questa tragedia, perchè avendola io recitata, ne ho osservati molti e diversi effetti, che dell'altre non potrei individuare così per l'appunto; benchè io fra me stesso gl'imagini. Con tutto ciò, l'aver io visto non mal riuscire questa tragedia, il che mi determinava allora a stamparla con molte dell'altre, non mi ha però fatto mutar di parere circa essa: e ancorchè ella si avvolga sovra passioni più teatrali per noi, io la reputo pur sempre tragedia meno piena, e di assai minore effetto teatrale, che le due precedenti.

VIRGINIA.

Più nobile, più utile, più grandioso, più terribile e lagrimevol fatto, nè più adattabile a tragedia in ogni età, in ogni contrada, in ogni opinione, non lo saprei trovar di Virginia. Un padre veramente costretto a svenare la propria figlia, per salvarle da una tirannica prepotenza la libertà e l'onestà, riesce cosa tragica in sublime grado, fra gli uomini tutti che vivono in società, sotto leggi e costumi, quali ch'ei siano. Tutte le passioni in questo avvenimento son vere, naturali, e terribili; nulla si accatta dalla religione, nulla dall'indole del governo, nè dalla favola, nè dal destino: havvi di più, che questo memorabile accidente s'innesta su nomi romani, e viene ad essere la seconda cagione della vera vita, libertà, e grandezza del più sublime popolo che si sia mai mostrato nel mondo. Che si può egli desiderare di più? nulla certamente, quanto al soggetto: ma molto

più forse ch'io non vi saprò vedere e rilevare, quanto alla maniera di trattarlo.

Tutto questo ho voluto premettere al mio esame, per dire e provare; che, stante le addotte ragioni, io credo Virginia un soggetto suscettibile di dare tragedia perfetta quasi; e che se questa non è riuscita tale, tutto quello che per arrivare al *quasi* le manca, viene ad essere colpa mera dell'autore, e non mai del soggetto; il quale, tolti certi piccioli nei che ha in se, e che avvertirò brevemente, tutto spira grandezza sempre, e verità, e terrore, e compassione caldissima.

Appio è vizioso, ma romano; e decemviro, da prima legalmente eletto dal popolo; egli è l'anima d'una nuova lodabile e approvata legislazione; egli è in somma di una tal tempra, che non è, nè può parere mai vile. Allorchè l'odio che eccitano i delitti, non partecipa in niente dello sprezzo, il personaggio che n'è reo, si vede comparire in palco senza ribrezzo, e con curiosità mista di maraviglia e di terrore.

Icilio mi pare e romano, ed amante; ciò vuol dire, non meno bollente di libertà che d'amore; e queste due passioni che nei nostri tempi non si vedono mai congiunte, stanno pure benissimo insieme: perchè non si può certo amare moltissimo, nè la sposa, nè i figli, senza amare ancor più quelle sacre tutelari leggi, che ve li fanno tranquillamente in securtà possedere. Se dunque Icilio in questa tragedia riesce qual era, e quale dev'essere, non se ne dia lode nessuna all'autore. Bastava leggere e invasarsi di Tito Livio, Icilio si cava di là bell'e fatto.

Virginia, mi pare amante e romana.

Virginio, mi pare padre e romano.

Numitoria, madre e romana. E di nessuno di questi mi occorre dir nulla, se non che quanto hanno essi di buono, tutto è del soggetto, e di Livio; quanto lor manca, è mio.

Il popolo, che qui è introdotto a parlare, mi pare non abbastanza romano, e mostrato troppo in iscorcio. Ne assegnerò brevemente la ragione. Quando questa tragedia verrà rappresentata ad un popolo libero, si giudicherà che in essa il popolo romano non dice e non opera abbastanza; e si dirà allora, che l'autore non era nato libero. Ma, rappresentata ad un popolo servo, si dirà per l'appunto l'opposto. Ho voluto conciliare questi due così diversi uditorj; cosa che raramente riesce senza difetto, e per cui si va a rischio per lo più di non piacere nè ai presenti, schiavi, nè ai futuri liberi popoli.

Marco è la principal macchia di questa tragedia, parchè non è in nulla romano, nè lo può, nè lo deve essere. Ma pure, essendo egli parte necessaria dell'azione, non voglio riportarne io il carico della viltà sua. Questo personaggio è figlio della tirannide

d'Appio; sovr'esso se ne dee riversare l'odiosità; e all'autore si dee tener conto del non averlo intromesso mai, se non brevissimamente dove era necessario.

Scorsi così i personaggi, e trovatili tutti quali debbono essere, non conchiudo io per ciò che la tragedia non abbia difetti. Due principalissimi ne ha; il primo, per quanto mi pare, si dee mezzo attribuire al soggetto; l'altro, interamente all'autore. I due primi atti sono caldi, destano la maggior commozione, e crescono a segno, che se si andasse con quella progressione ascendendo, (come si dee) o converrebbe finir la tragedia al terzo, o la mente e il cuore degli spettatori non resisterebbero a una tensione così feroce e continua. Dopo due atti, di cui il primo contiene un sommovimento popolare, e diverse parlate alla plebe, a fine di accenderla; il secondo, un pomposo giudizio, in cui il popolo viene esortato, minacciato, incitato e raffrenato a vicenda; dopo due tali atti, qual può essere lo stato e la progressione di un'azione, che non riesca languida e fredda? Questa è la metà del difetto, che io dissi esser posta nel tema stesso; perchè tra un giudizio e l'altro bisogna assolutamente interporre uno spazio. L'altra metà che su l'autore ricade, si è, che bisognava forse distribuire la materia in tal modo, che in vece di due atti di spazio, ve ne rimanesse uno solo. Ho supplito nel terzo, col toccare altri tasti del cuore umano, sviluppandovi l'interno stato d'una famiglia appassionata, costumata, ed oppressa dalla pubblica nascente tirannide: e credo, che questo terz'atto possa, benchè senza tumulto, esser caldo in un'altra maniera quanto i due precedenti.

Ma nel venire al quarto, confesso che questo è il difetto capitalissimo di questa tragedia, e spetta interamente all'autore. Virginia non ha quart'atto: quei versi che ne usurpano il luogo, molto otterranno, se, benchè pochi, non parranno moltissimi; stante che l'azione per via di essi non viene niente affatto inoltrata. Ma pure, io che un tal difetto discopro per semplice amore di verità, prego ad un tempo stesso il pubblico di non lo dire a nessuno, fuorchè alla gente dell'arte, affinchè facciano essi meglio, quando saranno in tal caso. Ne avverrà forse da questa segretezza del pubblico, che alla rappresentazione il gran numero non se ne accorgerà affatto; e che molti perciò avranno avuto un certo piacere nell'udire un Virginio romano, padre, e soldato, stare a fronte d'un Appio decemviro, e seco sviluppare quei nobili sensi, da cui dovea poi rinascere Roma, e rigermogliare in se stessa quelle tante virtù, ch'ella mai fin allora non avea spinte tant'oltre.

Del quinto non parlo affatto, perchè, per certe parti, io lo dovrei lodar troppo; e per cert'altre, come per esempio l'uccisione

d'Icilio, rimango troppo in dubbio se non si poteva far meglio altrimenti.

Mi pare, che quanto all'economia del poema, in una materia difficilissima a distribuirsi, l'autore abbia anche un cotal poco progredito qui in tal arte.

AGAMENNONE.

Quanto virtuosamente tragica e terribile riesce la precedente catastrofe, d'un padre che è sforzato di salvar la figlia uccidendola, altrettanto, e più, viziosamente e orribilmente tragica è questa, di una moglie che uccide il marito per esser ella amante d'un altro. Quindi, in qualunque aspetto si esamini questo soggetto, egli mi pare assai meno lodevole di tutti i fin qui trattati da me.

Agamennone è per se stesso un ottimo re; egli si può nobilitare e anche sublimare colla semplice grandezza del nome, e delle cose da lui fin allora operate: ma in questa tragedia non essendo egli mosso da passione nessuna, e non vi operando altro, che il farsi o lasciarsi uccidere, potrà essere con ragione assai biasimato. Vi si aggiunga, che il suo stato di marito tradito può anche (benchè l'autore grandissima avvertenza in ciò schivare ponesse) farlo pendere talvolta nel risibile, per esser cosa delicatissima in se: e rimarrà sempre dubbio, se questo difetto si sia scansato, o no, finchè non se ne vedrà, alla prova di molte ed ottime recite, il pienissimo effetto.

Clitennestra, ripiena il cuore d'una passione iniqua, ma smisurata, potrà forse in un certo aspetto commovere chi si presterà alquanto a quella favolosa forza del destin dei pagani, e alle orribili passioni quasi inspirate dai Numi nel cuore di tutti gli Atrídi, in punizione dei delitti de' loro avi: che la teologia pagana così sempre compose i suoi Dei, punitori di delitti col farne commettere dei sempre più atroci. Ma chi giudicherà Clitennestra col semplice lume di natura, e colle facoltà intellettuali e sensitive del cuore umano, sarà forse a dritto nauseato nel vedere una matrona, rimbambita per un suo pazzo amore, tradire il più gran re della Grecia, i suoi figli, e se stessa, per un Egisto.

Così Elettra, a chi prescinde da ogni favola, non piacerà, come assumentesi ella le parti di madre, e con un senno (a quindici o vent'anni) tanto superiore alla età sua, e tanto inverisimile nella figlia d'una madre pur tanto insana. Elettra inoltre, non è mossa in questa tragedia da nessuna caldissima passione sua propria; e bench'ella molto ami il padre la madre

il fratello, ed Egisto abborrisca, il tutto pure di questi affetti, fattone massa, non equivale a una passione vera qualunque, ch'ella avesse avuto di suo nel cuore, e che la rendesse un vero personaggio per se operante in questa tragedia.

Egisto poi, carattere orribile per se stesso, non può riuscir tollerabile, se non presso a quei soli, che molto concedono agli odj favolosi de' Tiesti ed Atréi. Altrimenti per se stesso egli è un vile, che altra passione non ha, fuorchè un misto di rancida vendetta, (a cui si può poco credere, per non essere stato egli stesso l'offeso da Atréo) e d'ambizione di regno, che poco in lui si perdona, perchè ben si conosce ch'egli ne sarà incapace; e di un finto amore per Clitennestra, il quale non solo agli spettatori, ma anche a lei stessa finto parrebbe, e mal finto, se ne fosse ella meno cieca.

Questi quattro personaggi, difettosi già tutti quattro assai per se stessi, e forse anche in molte lor parti per mancanza di chi li maneggia, danno con tutto ciò una tragedia che può allacciar tutto l'animo, e molto atterrire e commuovere. Riflettendo io fra me stesso ad un tale effetto, che pare il contrario di quello che dovrebbero dar le cagioni, non ne saprei assegnare altra ragione, se non che la stessa semplicità e rapida progressione di questa tragedia, la quale tenendo in curiosità e sospensione l'animo, non lascia forse il tempo di avvedersi di tutti questi tanti capitali difetti.

Se non mi fossi proposto di non lodare, potrei per avventura dimostrare, che se questa tragedia ha del buono, quasi tutto lo ottien dall'autore; e che il suo cattivo lo ricava in gran parte da se stessa.

L'arte di dedurre le scene, e gli atti, l'uno dall'altro, a parer mio, è stata qui condotta dall'autore a quel tal grado di bontà, di cui egli mai potesse riuscire capace. Ed in molte altre egli è bensì tornato indietro alle volte, ma in tal parte egli non ha mai ecceduto la saggia economia della presente tragedia.

ORESTE.

Questa azione tragica non ha altro motore, non sviluppa, nè ammette altra passione, che una implacabil vendetta. Ma, essendo la vendetta passione (benchè per natura fortissima) molto indebolita nelle nazioni incivilite, ella viene anche tacciata di passion vile, e se ne sogliono biasimare e veder con ribrezzo gli effetti. È vero altresì, che quando ella è giusta, quando l'offesa ricevuta è atrocissima, quando le persone e circostanze son tali, che nessuna umana legge può risarcire

l'offeso, e punir l'offensore, la vendetta allora, sotto i nomi di guerra, d'invasione, di congiura, di duello, o altri simili, a nobilitarsi perviene, e ad ingannare le menti nostre, a segno di farsi non solo sopportare, ma di acquistarsi maraviglia e sublimità. Tale, s'io non m'inganno, deve esser questa; ed a voler mettere l'*Oreste* in palco nel suo più favorevole aspetto, credo che bisognerebbe presentarlo allo stesso uditorio la sera consecutiva dell'*Agamennone:* che queste due tragedie si collegano insieme ancora più strettamente che il *Polinice* e l'*Antigone;* le quali due riceverebbero pure un notabil vantaggio dal seguitarsi anche nella recita: colla differenza tuttavia, che l'*Antigone* scapiterebbe alquanto dopo il *Polinice,* in vece che l'*Oreste* crescerebbe dopo l'*Agamennone;* e a tal segno forse crescerebbe, che se si volesse alternare, l'*Agamennone* dopo l'*Oreste* verrebbe anche a piacere assai meno di prima. Da questa prefazioncella essendomi già io svelato forse troppo nell'approvare il mio *Oreste,* e poco vedendovi da biasimare, debbo per legge di proprietà brevissimamente parlarne.

Oreste è caldo, a parer mio, in sublime grado; e questo suo ardente carattere, aggiunto ai pericoli ch'egli affronta, può molto diminuire in lui l'atrocità e la freddezza di una meditata vendetta. Ma pure gli si potrà, ed anche con qualche apparente ragione, opporre, che tanta rabbia e animosità contra Egisto per una offesa fatta dieci anni prima al suo padre, e quando egli non era che in età di dieci in undici anni, oltrepassi il verisimile d'alquanto. Io nondimeno oppongo questa ragione a me stesso, non già perchè io valevole nè vera la creda, ma perchè so che altri potrà dirla, o pensarla. Coloro dunque, che poco credono nella forza della passione di un'alta e giusta vendetta, si compiacciano di aggiungere nel cuore d'Oreste l'interesse privato, l'amor di regno, la rabbia di vedere il suo naturale retaggio occupatogli da un usurpatore omicida; e allora avranno in Oreste la verisimiglianza totale del furor suo. Vi si aggiungano inoltre i sensi feroci, in cui Strofio re di Focida lo dee aver educato; le persecuzioni che il giovine non può ignorare essergli state in mille luoghi suscitate dall'usurpatore; l'esser egli in somma figlio d'Agamennone, e il pregiarsene assai; tali cose tutte riunite, saranno per certo bastanti a immedesimare questa vendicativa passione in Oreste: che se egli non l'ha da molti anni già in core, e se non è cresciuta con esso, certamente egli non potrà (come altri poco maestrevolmente l'ha fatto) vestirsela come una corazza; e, molto meno, dopo essere stato per due o tre atti della tragedia ignoto a se stesso, potrà egli divenire ad un tratto nei due ultimi un così vero figlio d'Agamennone, e un così acerrimo nemico di Egisto.

Elettra, stante le persecuzioni che soffre da Egisto, ed un misto di pietà e d'ira ch'ella va provando per la madre a vicenda; e attesa in somma la stessa ardentissima passione ch'è in lei, di vendicare il padre trucidato; Elettra diviene in questa tragedia un personaggio molto più tragico, che non lo sia stata nell'altra.

Clitennestra pure riesce un carattere difficilissimo a ben farsi in questa tragedia, dovendo ella esservi

Or moglie or madre, e non mai moglie o madre:

e ciò era più facile a dirsi in un verso, che a maneggiarsi per lo spazio di cinque atti. Io credo nondimeno, che questa seconda Clitennestra, attesi i rimorsi terribili ch' ella prova, i pessimi trattamenti ch'ella riceve da Egisto, e le orribili perplessità in cui vive, possa inspirare assai più compassione di lei, che la Clitennestra dell'*Agamennone;* e credo che lo spettatore la possa giudicare quasi abbastanza punita dalla orridezza del presente suo stato.

Pilade, mi pare quale dev'essere; assennato, ma caldissimo; in somma, quel raro e maraviglioso amico, di cui risuona ogni antica storia e poesia.

Egisto non può innalzarsi mai l'animo, per quanto egli segga sul trono; sarà sempre costui un personaggio spiacevole, vile, e difficilissimo a ben farsi; personaggio, che di pochissima lode riesce all'autore allor quando si è fatto soffribile, e di moltissimo biasimo, se tal non si è fatto.

L'agnizione tra Elettra e Oreste, può essere per certe parti biasimata come poco verisimile, o come non abbastanza ben maneggiata: chè se Elettra (per esempio) dicesse il suo nome quando le vien chiesto; o se Oreste si ricordasse alquanto delle di lei fattezze, benchè a dir vero tra i quindici e i venticinque anni elle mutino al tutto; o se Oreste e Pilade vedendo una donzella, sola, abbrunata, dogliosa, e sospirosa, la credessero Elettra, e le domandassero se ella lo sia; sarebbe immediatamente finita quella specie di maraviglioso e di poetico che ci può essere in codesta agnizione. Ma l'autore potrebbe rispondere; che i confini del verisimile teatrale largheggiano alquanto più che non quelli del verisimile della vita familiare; e che Oreste e Pilade non si volendo nè dovendo svelare, non doveano neppure attentarsi di nominare Elettra, il che gli avrebbe convinti di essere troppo informati delle cose d'Argo, secondo forestieri allora dianzi approdativi.

Credo il quarto e quinto atto dover riuscire di un sommo effetto in teatro, ove fossero bene rappresentati. Nel quinto ci è un moto, una brevità, e un calore rapidamente operante, che

dovrebbero commovere, agitare, e sorprendere singolarmente gli animi. Così a me pare, ma forse non è.

Tra le tragedie fin qui esaminate, direi che questa, consideratone il tutto, sia la migliore; ma, essendo cosa mia, dirò soltanto, per non tradire il censore, ch'ella a me pare la meno difettosa di tutte le precedenti.

LA CONGIURA DE' PAZZI.

Le congiure sono forse più difficili ancora a ridursi in tragedia, che non lo siano ad eseguirsi. Questa specie di umano accidente acchiude quasi sempre in se un difetto, che lo impedisce di essere teatrale: ed è, che siccome i congiurati, per ragioni private o pubbliche, sono i giusti nemici del tiranno, e per lo più non ne sono parenti, nè avvinti ad essi d'alcuno altro vincolo; non riesce cosa niente *tragediabile,* che l'un nemico faccia all'altro quanto più danno egli può, ancor ch'ella sia cosa tragichissima; poichè dal solo contrasto tra le diverse passioni, o di legami, o di sangue, viene a nascere quell'ondeggiamento d'affetti suscettibile veramente di azion teatrale, fra l'odio che vorrebbe spento il comune oppressore, e quell'altro qualunque affetto che lo vorrebbe pur salvo.

In questa tragedia ho cercato di scemare in parte questo inerente difetto, facendo il principal congiurato, Raimondo, cognato dei due tiranni, e amantissimo della moglie, la quale lo è pure moltissimo di lui, benchè ami anch'ella i fratelli, a cui non è ella neppure discara. Questo urto di vicendevoli e contrarie passioni va prestando all'azione dei momenti teneri e caldi qua e là, per quanto mi pare: ma con tutto ciò non dico io, che si venga a compor di Raimondo un tutto che sia veramente tragico; perchè già si vede dalle sue prime parole, che le passioni d'odio privato e pubblico, di vendetta, e di libertà, sono troppe, perchè il cognatismo possa in nulla riuscire d'inciampo alla rabbia dei Pazzi. Ciò posto, io forse in più matura età non avrei tornato a scegliere un tal soggetto, a cui se oltre il difetto accennato, vi si aggiunge quello di essere un modernissimo fatto; succeduto in un paese picciolissimo; fatto, da cui non ne risultavano che debolissime, oscure, e passeggere conseguenze; egli viene sotto ogni aspetto a mostrarsi poco degno del coturno. Gran fatica, grand'ostinazione, arte moltissima, e calore non poco è stato adoprato nel condurre questa tragedia: eppure, tanta è l'influenza del soggetto, che con molti più sforzi fattivi in ogni genere, ella riesce tuttavia tragedia, per se stessa, minore di quasi tutte le fin qui accennate.

Raimondo, è un carattere anzi possibile che verisimile. Tale è la sorte d'un Bruto toscano, che per quanto venga infiammato, innalzato, e sublimato da chi lo maneggia, la grandezza in lui parrà pur sempre più ideale che vera; e la metà di quello ch'ei dice, posta in bocca del Bruto romano, verrà ad ottener doppio effetto. Tra i soggetti o grandiosi per se stessi, o fatti tali da una rimotissima antichità, e quelli che tali non sono, corre non molto minor differenza che tra i soggetti del dramma e quelli della tragedia. In questo Raimondo, mi pare che oltre la sublimità, riprensibile forse come gigantesca, vi sia anche un calor d'animo d'una tal tempra, che non so se potrà (come lo desidero) infiammare moltissimo l'animo dei presenti uditori.

Bianca è moglie, madre, e sorella; ma non credo di averle potuto o saputo prestare quella tale grandezza, che non dovendo essere romana, io mal poteva indovinare quale potesse pur essere; e la ho perciò, o tralasciata, o mal eseguita.

Guglielmo è un repubblicano fiorentino; e quindi, assai più verisimile che Raimondo. Il costume di padre e di vecchio mi pare ben osservato in costui; egli nondimeno mi pare un personaggio piuttosto irreprensibile, che lodevole.

Salviati rimane nel fatto un personaggio subalterno ai due Pazzi; il suo carattere sacerdotale spande su la catastrofe un certo che di risibile, misto di un orrore che non può ancora per parecchi anni esser tragico nella presente Italia, ma che forse un giorno anche ad essa potrà parer tale.

Lorenzo (ancorchè l'autore fosse uno dei congiurati contr'esso) ha pure, a mio parere, da lodarsi moltissimo del modo con cui egli vien presentato in questa tragedia: e credo io, che tutta la schiatta medicea presa insieme, non abbia mai dato un'oncia dell'altezza di questo Lorenzo; ma bisognava pur farlo tale, affinchè degnamente contra lui potesse congiurare Raimondo.

Giuliano è un tiranno volgare. Non era difficile nè ad idearsi, nè ad eseguirsi. I ritratti si fanno più facilmente che i quadri.

Nella condotta, questa tragedia ha un difetto capitalissimo, di cui però prego il lettore, o lo spettatore, a rendere in lealtà buon conto a se stesso, se egli se ne sia avvisto da se; e se, avvedendosene, ricevuto ne abbia noja e freddezza. Questa tragedia non ha che soli due atti, e sono il terzo ed il quinto. Nei due primi non si opera nulla affatto; vi si chiacchiera solamente; onde la tragedia potrebbe, con pochi versi d'esposizione di più, benissimo cominciare al terz'atto. Con tutto ciò, se il quarto non tornasse ad essere immobile, e a ricadere in chiacchiere, il difetto dei due primi atti, supplito col calore della libertà, e dei diversi affetti, paterno e maritale e fraterno, non mi comparirebbe forse così grande.

La catastrofe, che per dover essere necessariamente eseguita in un nostro tempio, non si poteva esporre in teatro, mi ha anche molto sbalzato fuori della mia solita maniera, che è di por sempre sotto gli occhi e in azione tutto quello che por vi si può.

Risulta dunque al censore di questa tragedia, che ella è difettosa in più parti, e di difetti non rimediabili, e da molti forse anche non escusabili. L'autore nondimeno, atteso lo sviluppo di alcune importanti e utilissime passioni che gli ha prestato questo soggetto, per nessuna cosa del mondo vorrebbe non l'aver fatta.

DON GARZIA.

Se il luogo della scena di questa tragedia, in vece di essere la moderna Pisa, fosse l'antica Tebe, Micéne, Persepoli, o Roma, questo fatto verrebbe riputato tragico in primo grado. Un fratello che uccide il fratello, e un padre che vendica l'ucciso figlio coll'ucciderne un altro; certo, se mai catastrofe vi fu e feroce, e terribile, e mista pure ad un tempo di somma pietà, ella era tale ben questa. Ma pure, mancandovi la grandezza vera dei personaggi, e la sublimità delle cagioni a tali inaudite scelleratezze, viene il soggetto a perdere gran parte della sua perfezione. Ho fatto quanto ho saputo per sublimare queste cagioni, frammischiandole coll'ambizione di regno: ma per lo regno di Firenze e di Pisa, non si può mai tanto innalzare un eroe, che a chi lo ascolta egli venga a parere veramente sublime. Tale è l'errore dei più; facilmente pare esser grande colui, che ad una cosa grandissima aspira; e inutilmente vuol farsi creder tale, anche essendolo, colui che aspira ad una molto minore. Al fatto ho aggiunto del mio (di che talvolta me ne vergogno non poco) quel terzo fratello, che essendo il solo scellerato davvero, cerca, come il Creonte nel *Polinice,* di seminar discordia per raccoglierne regno. Quest'aggiunta mi era necessaria per condur la mia tela, e per dare alla dissensione per se stessa generosa dei due fratelli, quel fine ad un tempo scellerato e innocente ch'ella ebbe: tutto ciò accresce certo l'orrore di questa tragica orditura, e riesce, se non altro, adattatissimo almeno ai tempi, ai costumi, e agli eroi di cui tratta.

Questo fatto storico viene da alcuni per stitichezza negato, o minorato d'assai. Ma ciò pochissimo importa al poeta, che sopra una base possibile e verisimile, da molti narrata e creduta, e quindi al certo non interamente inventata, ne posa la favola, e ad arbitrio suo la conduce. Certo è, che codesti due

fratelli ebbero rissa fra loro; che morirono in brevissimo tempo amendue, e la loro madre sovr'essi; e che i loro corpi furono di Pisa arrecati tutti tre ad un tempo in Firenze. Se ne mormorò sommessamente, e con terrore moltissimo, in tutta Toscana; ma nessuno osò indagare, e molto meno narrare un tal fatto. Ma è certo ancor più, che se così non seguiva, visti i costumi della scellerata schiatta dei Medici, questo fatto potea benissimo in tutte le sue parti seguire così.

Prima di parlare dei personaggi visibili, mi occorre in questa tragedia di brevemente toccare i due personaggi invisibili, ma molto operanti, dall'autore introdotti in questa tragedia, e da cui credo che molto più utile ne cavasse col non mostrargli in teatro, che se mostrati gli avesse. E sono, Salviati, ch'è il perno della ferocità di Cosimo; e Giulia, oggetto principalissimo del terribile contrasto dei diversi affetti che si vanno sviluppando in Garzía. Se questi due fossero introdotti in palco, verrebbero a duplicare e ad allungare molto l'azione; e niuna cosa potrebbero aggiungervi, che gli altri assai più brevemente, e con forse maggiore effetto, già non la dicano in vece loro. Questo metodo di valersi di personaggi non visti, e con tutto ciò operanti, credo che (servendosene con sobrietà, e senza accattarli, soltanto allor che il soggetto lo vuole) potrà riuscire di qualche effetto in teatro.

Cosimo è grandemente crudele, assoluto, e veemente; ma con tutto ciò non è grande: e anche mi pare, che quest'ultima tinta della impetuosità di carattere non sia in lui abbastanza ben toccata, e progredita nel corso della tragedia, per trarre poi gradatamente con verisimiglianza questo orribile padre ad un tanto eccesso, di trucidare il proprio figlio quasi fra le braccia della madre.

Diego, eroe possibile in un figlio di un moderno Duca di Toscana, non ha in se stesso grandezza eccedente il suo stato; ma ne ha abbastanza, mi pare, per rendersi ben affetto l'uditorio, e lasciar di se una certa maraviglia non del tutto spogliata di pietà.

Don Garzía, protagonista, ricade nel difetto del Raimondo della precedente tragedia; e per essere anch'egli di troppo alti pensieri, e impossibili quasi nello stato suo, diventa un personaggio poco verisimile, ancorchè non falso. Pure, quale altra tinta se gli sarebbe potuta mai dare, per far nascere fra lui e Diego una rissa che tragica fosse, e che con verosimiglianza menasse a tanta catastrofe? Ecco prova manifestissima, che un autore che cerchi d'esser sublime davvero, non dee impacciarsi mai con gente che sublime non poteva pur essere.

Pietro è veramente l'eroe, quale quella iniqua prosapia li

prestava: ma, per essere egli e vero, e verisimile, e tragico, ne riesce egli men nauseoso? Un velo densissimo, sparso su tutte le sue parole e opere nel corso della tragedia, lo va salvando (ma forse non abbastanza) da quel disprezzo misto di orrore e d'indegnazione, che nasce dal suo scelleratamente fosco procedere. Egli si è però svelato non poco nel consiglio dell'atto primo col padre; onde ogni delitto si dee aspettar da costui: ma se l'autore ha avuto la destrezza di non farlo poi abbastanza appalesar da se stesso, l'orribil dubbio in cui l'uditore cadrà circa ai suoi tradimenti, verrà rattemprato alquanto dalla incertezza dei mezzi e dell'esito; e allor che lo spettatore perverrà ad essere quasi certo, che Pietro sia quel tal mostro ch'egli temea, non se lo vedendo più innanzi agli occhi, e l'attenzione sua principale venendosi a rivolgere ad un maggiore eccesso, quello di Cosimo contra il figlio; nessuno, credo, o almeno pochissimi, accorgersi potranno di questo difetto che ha Pietro in se stesso: difetto che lo renderebbe insopportabile, ove se ne avesse piena certezza da prima, e il tempo quindi nel progresso della tragedia di assaporarne la insoffribile atrocità.

Eleonora è madre; parziale di Garzía, ma non abbastanza calda e operante in questa tragedia. L'essere ella una mezza privata, come figlia d'un semplice vicerè di Napoli, non mi ha concesso di troppo innalzarla; ancorchè Spagnuola, per non gonfiare oltre il vero, e senza necessità, tutti i miei personaggi. Ne risulta forse da ciò, ch'ella riesce per lo più trivialetta, e poco tragicamente maestosa.

Il modo con cui si viene a raggruppare quest'orrendo accidente, l'introduzione dei due fratelli nella grotta, il ritrovato della grotta stessa; queste cose tutte si possono dal censore con ottime ragioni biasimare, e dall'autore con altre ottime ragioni difendere. Ma e l'une e l'altre, inutili per ora sarebbero; bisogna da prima vedere alla recita qual sia l'effetto che ne ridonda. Se la cosa cammina, se non dà tempo a queste sofisticherie, è segno che ella sta bene così, ancor che star meglio potesse: se al contrario la cosa, o per poca rapidità, o per qualche non avvertita inverisimiglianza, dà tempo ai più degli spettatori nell'atto pratico di riflettervi, è segno che ella male vi sta. Ogni invenzione teatrale, da cui dee nascere un qualche grande e subito effetto, è giustificata abbastanza allorchè non è inverisimile, e ne vien prodotto l'effetto.

Devo però dire, per amor del vero, che la feroce atrocità di Cosimo, nel voler che sia l'amante stesso della figlia che ne uccida il padre, pecca nell'essere, o almeno nel parere gratuita; stante che a Cosimo non mancherebbero altri mezzi per far trucidar quel Salviati. Ma questo mezzo serviva meglio all'autore,

il quale forse ha errato nell'adattare più la cosa all'azione, che non l'azione alla cosa: nondimeno, io debbo anche dire, che in questo luogo gli si può forse perdonare questa mancanza d'arte, essendo questo uno dei suoi meno spessi difetti.

La tragedia, premesse queste osservazioni su l'invenzione, non mi pare del rimanente mal condotta; ella è di uno sviluppo gradato assai, e sempre sospensivo e dubbioso, e di uno scioglimento rapido, e terribile, più che niun'altra. Giudicandola io coi semplici dati dell'arte, la crederei superiore alla *Congiura,* (benchè questa tanto minori cose racchiuda) per esserne il soggetto tanto più caldo, appassionante, e terribile per se stesso.

MARIA STUARDA.

Questa infelicissima regina, il di cui nome a primo aspetto pare un ampio, sublime, e sicuro soggetto di tragedia, riesce con tutto ciò uno infelicissimo tema in teatro. Io credo, quanto alla morte di essa, che non se ne possa assolutamente fare tragedia; stante che chi la fa uccidere è Elisabetta, la natural sua capitale nemica e rivale; e che non v'è tra loro perciò nè legami, nè contrasti di passione, che rendano *tragediabile* la morte di Maria, abbenchè veramente ingiusta, straordinaria, e tragicamente funesta. Quanto a quest'altro accidente, della morte del marito di Maria, di cui ella venne incolpata, se avessi pienamente creduto che tragedia non se ne potesse veramente comporre, non avrei tentato di farla: confesso tuttavia, che già prima d'imprenderla, moltissimo temeva in me stesso ch'ella non si potesse far ottima. Per due ragioni pure l'ho intrapresa: prima, perchè mi veniva un tal tema con una certa premura proposto da tale, a cui non potrei mai nulla disdire; seconda, per un certo orgoglietto d'autore, che credendo aver fatto già otto tragedie, i di cui soggetti, tutti scelti da lui, tutti più o meno gli andavano a genio, volea pure provarsi sopra uno, che niente stimava, e che poco piaceagli; e ciò, per vedere se a forza d'arte gli verrebbe fatto di renderlo almen tollerabile. L'autore non può per anco stabilirsi perfetto giudice, se tale gli sia riuscito di farla, che non avendola vista finor recitare, non può con giustezza opinare su l'effetto: io dico bensì, che di quanto ha in se questa tragedia di debole e cattivo, se ne dee principalmente incolpare il soggetto; e di quanto ella venisse ad avere di buono, lodarne sommamente l'autore, che in essa ha disgraziatamente impiegato molta più arte, e sottigliezza, e avvertenza, e fatica, che in nessuna dell'altre.

Maria Stuarda, che dovrebbe essere il protagonista, è una

donnuccia non mossa da passione forte nessuna; non ha carattere suo, nè sublime. Regalmente governata da Botuello, raggirata da Ormondo, spaventata e agitata da Lamorre; ci presenta questa regina un ritratto fedele di quei tanti principi che ogni giorno pur troppo vediamo, e che in noi destano una pietà, la quale non è tragica niente.

Arrigo, personaggio ancor più nullo che non è la regina, mezzo stolido nelle sue deliberazioni, ingrato alla moglie, incapace di regno, minor di se stesso e di tutti; credo che appena perverrà egli ad essere tollerato in teatro.

Botuello è un iniquo raggiratore, e sventuratamente costui è il solo personaggio operante in questa tragedia.

Ormondo è bastantemente quale dev'essere; in bocca sua lo sviluppo delle femminili e regie accortezze d'Elisabetta, possono destare una certa attenzione, non mai passionata, ma istoricamente politica.

Lamorre è, a parer mio, il personaggio, che (non essendo però in nulla necessario in questa azione) non lascia pure di renderla assai più viva, e alquanto straordinaria; ove chi ascolta si voglia pure prestare alle diverse opinioni, che in que' tempi regnavano nella Scozia, così sanguinosamente feroci, e che furon poi quelle che trassero la infelice Maria a morir sovra un palco. La parte profeticamente poetica di Lamorre nel quint'atto, potrebbe forse in qualche modo scusare molti degli antecedenti e susseguenti difetti della tragedia.

Si osservi, quanto alla condotta, che i due personaggi regali, essendo per se stessi debolissimi e nulli, la tragedia si eseguisce tutta dai tre inferiori; difetto capitalissimo nei re di tragedia; a cui pure ci dovrebbero avere oramai pienamente avvezzati i re di palazzo.

Il tutto di questa tragedia mi riesce e debole, e freddo; onde io la reputo la più cattiva di quante ne avesse fatte o fosse per farne l'autore; e la sola, ch'egli non vorrebbe forse aver fatta.

ROSMUNDA.

Questo fatto tragico è interamente inventato dall'autore, e non so con quanta felicità. Egli acquista forse un certo splendore dall'esserne il carattere del protagonista appoggiato ad un personaggio noto e verace, i di cui delitti fanno rabbrividir nelle storie. Ma l'antichità e l'illustrazione hanno pur tanta influenza su le opinioni degli uomini, che Rosmunda, per non essere stata Greca o di altra possente antica nazione, e per non essere stata mentovata da un Omero, da un Sofocle, da un

Tacito, o da altri grandi, non può andar del pari con Clitennestra, nè con Medea. La mentovava però nelle sue storie il nostro Machiavelli; a cui, perch'egli appaja ai nostri occhi un Tacito, null'altro manca se non che gl' Italiani ridiventino un popolo. Nulladimeno, io non trovo questa universale opinione falsa del tutto; perchè l'uomo non può mai spogliare il fatto, nè delle persone, nè dei tempi, nè delle conseguenze che da esso derivate ne sono. Onde, con questa proporzione, tra due fatti eguali in tutte le loro parti, ma succeduti, l'uno fra grande e possente nazione con rivoluzione memorabile dopo, l'altro fra un piccolo popolo, senza che ne risultassero delle innovazioni grandiose, il primo sarà riputato grande, e degno di storia e di poema, il secondo di nessun dei due. Ma pure l'antichità somma, e le molte illustrazioni, suppliscono alla grandezza. Quindi un re di Tebe in tragedia riesce un personaggio molto superiore a un re di Spagna, o di Francia, benchè questi di tanto lo eccedano nella potenza; perchè la picciolezza nell'antichità si smarrisce, e la durevol grandezza nei grandi antichi scrittori si acquista.

Vengo da tutto ciò a dedurre, che questi secoli bassi a cui io ho appoggiato questo fatto, essendo per la loro barbarie e ignoranza così nauseosi, che i loro eroi non sono saputi, nè se ne vuole udir nulla, io certamente ho errato nello scegliere sì fatti tempi per innestarvi questa mia favola. Credo oltre ciò, che sia anche mal fatto di volere interamente inventare il soggetto d'una tragedia; perchè il fatto non essendo noto a nessuno, non può acquistarsi quella venerazione preventiva, ch' io credo quasi necessaria, massimamente nel cuore dello spettatore affinch' egli si presti alla illusion teatrale: e fermamente credo (quanto alla grandezza tragica dei personaggi) dover loro giovare moltissimo, pria che dicano e mostrino essi di essere o di volersi far grandi, un certo splendore del nome che per essi già dica che il sono, e che esserlo debbono. Nè l'autore tragico che è uno solo, e che debbe ai molti piacere, può quindi farsi a combattere questa opinione, (o vera o falsa ch'ella sia) per cui gli uomini non accordano nobiltà e grandezza in supremo grado alla istantanea e semplice virtù. Se da un'aristocrazia si dovesse estrarre un re elettivo, chi ardirebbe proporvi per re un uomo ignoto a tutti fino a quel punto? e, propostolo pure, chi nel vorrebbe creder mai degno? niuno al certo, finchè le sue vere virtù conosciute e provate non valessero a far forza a tutti. Così, quella tragedia che si raggira sopra un fatto ignoto, e con nomi, o ignoti, o non ancora illustrati, non può far forza alla opinione, finchè non è stata riconosciuta per ottima. E siccome questo non si ottiene mai nè in una rappresentazione

o lettura, nè in due, mi pare più savio assai (viste le tante altre difficoltà che già sono da superarsi in quest'arte) di non andarsi a cercare gratuitamente quest'una di più. E ciò credo io, e lo affermo con tanto più intera persuasione, quanto vedo che si va incontro a una maggiore difficoltà per ottenerne una lode minore: atteso che io reputo molto più facil cosa l'inventare a capriccio dei temi tragici, che il pigliare, e variare, e far suoi i già prima trattati. E con queste parole, *far suoi i temi già prima trattati,* ardirei io (benchè non sappia quasi nulla il latino) d'interpretare quel notissimo passo di Orazio nella poetica:

Difficile est proprie communia dicere;

passo, che per una certa sua apparente facilità viene saltato a piè pari da tutti i commentatori, e dai più dei lettori inteso appunto all'opposto. Questo pensiero mi par nondimeno assai più giusto, più pregno di cose, e quindi più degno d'Orazio: ma pure io per avventura in questo m'inganno.

Contra l'uso mio, mi sono qui oltre il dovere allargato a dir quello che non era forse necessario al proposito; ma potendo ciò non riuscire inutile affatto per quelli che professan quest'arte, ve lo lascio, e alla tragedia ritorno.

Rosmunda, è carattere di una singolare ferocia, ma pure non inverisimile, visti i tempi: e forse non del tutto indegna di pietà riesce costei, se prima che alle sue crudeltà, si pon mente alle crudeltà infinite a lei usate da altri. Ove se le fosse dato un più caldo amore per Almachilde, la di lei gelosia e crudeltà sarebbe riuscita più calda, e quindi più compatita: ma bisognava pur darle altre tinte che all'amor di Romilda: oltre che l'amore nelle persone feroci ha sempre un certo colore aspro e inamabile.

Almachilde mi pare un carattere veramente tragico, in quanto egli è colpevole ed innocente quasi ad un tempo; ingiusto ed ingrato per passione, ma giusto e magnanimo per natura; ed in tutto, e sotto varj aspetti, fortissimamente appassionato sempre, e molto innalzato dall'amor suo.

Romilda, mi pare che faccia un contrasto molto vivo e tenero con la ferocia di Rosmunda: ed ella mi par calda quanto basti.

Ildovaldo, è un perfetto amatore e un sublime guerriero. Le tinte del suo carattere hanno però un non so che di ondeggiante fra i costumi barbari dei suoi tempi, e il giusto illuminato pensare dei posteriori, per cui egli forse non viene ad avere una faccia interamente longobarda. Ma in ogni secolo ci può nascere degli uomini che non siano dei loro tempi, e massimamente nei barbari e oscuri. A me pare, che questo picciolo

grado d'inverisimiglianza, allorchè non eccede, possa prestare infinite bellezze; ma che non si possa pure scusare dell'esser difetto.

Mi risulta dal tutto, che questa tragedia è la prima di quattro soli personaggi, in cui all'autore sia riuscito di creare quattro attori diversi tutti, tutti egualmente operanti, agitati tutti da passioni fortissime, che tutte s'incalzano e si urtano e s'inceppan fra loro: e l'azione me ne pare così strettamente connessa, e varia, e raggruppata, e dubbiosa, che sia impossibile il prevederne lo scioglimento. Ma tutto questo (se pur vi si trova) è in parte il vantaggio che si ottiene dal trattare soggetti inventati, i quali si fanno arrivare al punto che si vuole, e in cui si fa nascere quegli incidenti che si giudicano di maggior effetto. Ma pure, questo vantaggio non ne compensa i sopraccennati svantaggi.

Il terribilissimo frangente in cui stanno due amanti che vedono l'amata sotto il pugnale della oltraggiata rivale, senza poterla salvare, è stato preso in parte da un romanzo francese, intitolato, *L'homme de qualité*. Gli spettatori giudicheranno poi un giorno quanto egli sia stato bene o male adattato al teatro dall'autore.

OTTAVIA.

Pervenuto alla metà della mia carriera tragica, mi sono (a quel ch'io spero) ravveduto in tempo dell'errore, in cui era caduto da quattro tragedie in qua, nella scelta de' soggetti, o troppo moderni, o non abbastanza grandiosi; errore, da cui necessariamente si genera una non picciola dissonanza fra l'intonazione e il soggetto. Risoluto perciò di ritornarmene per sempre fra Greci, o Romani, od altri antichi, già consecrati grandi dal tempo, nel risalire a loro, io mi sono alla prima non troppo felicemente forse inceppato in questo Nerone, da cui non era facile il distrigarsi.

Nerone è quel tal personaggio, che ha in sè tutta l'atrocità, e più che non ne fa d'uopo, per riuscir *tragediabile;* come anche tutta la grandezza che si richiede per far sopportare l'atrocità. Ma Nerone non ha, nè se gli può prestare, tutto quel calore di appassionato animo, che in supremo grado è necessario al personaggio degno di tragedia. Io perciò son d'avviso che costui non si debba esporre sul palco; ma che, se pur ci si pone, abbia ad essere o come questo mio, o, su questo andare, meglio eseguito da mano più esperta; ma non però mai minorato, nè addobbato alla foggia nostra, nè adattato ai nostri tempi e

costumi. Perchè, ammettendo anche per vero, che noi non abbiamo per ora, nè possiamo avere per re de' tai mostri, tuttavia siccome sono possibili in natura, poichè vi sono stati, si debbono ognora rappresentare dal vero. Tra i tanti effetti che ne ridonderanno, (se alcun effetto in una colta nazione ridonda dal teatro permanente) uno per l'appunto dei massimi che risultarne dovrà dalla evidente rappresentazion d'un Nerone, sarà quello di assolutamente impedire che degli altri Neroni vi siano. Chi può dubitare che se in Roma ai tempi di Caligola, di Nerone, di Domiziano, e di tante altre simili fiere, vi fosse stato un ottimo e continuo teatro, in cui fra molte altre rappresentazioni una avesse ritratto dal vero alcun simile inaudito tiranno; chi può dubitare che questo non sarebbe stato un terribilissimo freno a coloro affinchè tali non divenissero, o che se pure lo divenivano, non li soffrissero i popoli? Si dirà, che tali mostri venendo al principato, tutto impediscono sconvolgono e spengono. Rispondo; che il tiranno può spegner tutto, fuorchè una ottima tragedia, di cui potrà bensì sospendere od impedire la recita, ma non toglier mai che gli uomini la leggano, che si ricordino d'averla vista recitare, che ne sappiano gl'interi squarci a memoria, e che debitamente gli adattino: anzi, coll'impedirla o sospenderla, ne invoglierà egli vie più gli uditori; svelerà maggiormente se stesso; e si anderà così preparando maggiori ostacoli nella opinione di tutti: e da questa sola universale opinione dipende pur sempre, qual ch'egli sia, interamente tutto il potere suo. Io stimo dunque Nerone un personaggio non molto commovente in palco, ma moltissimo utile.

Ottavia può, a parer mio, molti e diversi affetti destare nel cuore di chi l'ascolta; e quanto più Nerone raccapricciare farà gli uditori, tanto più li farà piangere Ottavia. Se ella possa amar Nerone, fin a qual segno, e come, e perchè, ne ho assegnate le ragioni (quali assegnarle ho saputo) nel rispondere al signor Cesarotti; onde, per non ripetermi, le tacerò. Ridico solamente, che se Ottavia abborrisse Nerone come il dovrebbe, Nerone ne riuscirebbe di tanto meno biasimevole di ucciderla, ed ella di tanto meno da noi compatibile.

Poppea, degna dell'amor di Nerone, non credo si dovesse fare altrimenti; ma, su questo modello ammesso, ella si potea forse meglio eseguire.

Tigellino, degno ministro di un tal principe.

Seneca in questa tragedia è discolpato in gran parte delle taccie, che meritamente forse gli venivano date dai Romani stessi. Ma, per averlo io molto innalzato, e fattolo quale avrebbe dovuto e potuto essere, non credo però d'averlo fatto inverisimile, ancorchè ideale.

grado d'inverisimiglianza, allorchè non eccede, possa prestare infinite bellezze; ma che non si possa pure scusare dell'esser difetto.

Mi risulta dal tutto, che questa tragedia è la prima di quattro soli personaggi, in cui all'autore sia riuscito di creare quattro attori diversi tutti, tutti egualmente operanti, agitati tutti da passioni fortissime, che tutte s'incalzano e si urtano e s'inceppan fra loro: e l'azione me ne pare così strettamente connessa, e varia, e raggruppata, e dubbiosa, che sia impossibile il prevederne lo scioglimento. Ma tutto questo (se pur vi si trova) è in parte il vantaggio che si ottiene dal trattare soggetti inventati, i quali si fanno arrivare al punto che si vuole, e in cui si fa nascere quegli incidenti che si giudicano di maggior effetto. Ma pure, questo vantaggio non ne compensa i sopraccennati svantaggi.

Il terribilissimo frangente in cui stanno due amanti che vedono l'amata sotto il pugnale della oltraggiata rivale, senza poterla salvare, è stato preso in parte da un romanzo francese, intitolato, *L'homme de qualité.* Gli spettatori giudicheranno poi un giorno quanto egli sia stato bene o male adattato al teatro dall'autore.

OTTAVIA.

Pervenuto alla metà della mia carriera tragica, mi sono (a quel ch'io spero) ravveduto in tempo dell'errore, in cui era caduto da quattro tragedie in qua, nella scelta de' soggetti, o troppo moderni, o non abbastanza grandiosi; errore, da cui necessariamente si genera una non picciola dissonanza fra l'intonazione e il soggetto. Risoluto perciò di ritornarmene per sempre fra Greci, o Romani, od altri antichi, già consecrati grandi dal tempo, nel risalire a loro, io mi sono alla prima non troppo felicemente forse inceppato in questo Nerone, da cui non era facile il distrigarsi.

Nerone è quel tal personaggio, che ha in sè tutta l'atrocità, e più che non ne fa d'uopo, per riuscir *tragediabile;* come anche tutta la grandezza che si richiede per far sopportare l'atrocità. Ma Nerone non ha, nè se gli può prestare, tutto quel calore di appassionato animo, che in supremo grado è necessario al personaggio degno di tragedia. Io perciò son d'avviso che costui non si debba esporre sul palco; ma che, se pur ci si pone, abbia ad essere o come questo mio, o, su questo andare, meglio eseguito da mano più esperta; ma non però mai minorato, nè addobbato alla foggia nostra, nè adattato ai nostri tempi e

costumi. Perchè, ammettendo anche per vero, che noi non abbiamo per ora, nè possiamo avere per re de' tai mostri, tuttavia siccome sono possibili in natura, poichè vi sono stati, si debbono ognora rappresentare dal vero. Tra i tanti effetti che ne ridonderanno, (se alcun effetto in una colta nazione ridonda dal teatro permanente) uno per l' appunto dei massimi che risultarne dovrà dalla evidente rappresentazion d'un Nerone, sarà quello di assolutamente impedire che degli altri Neroni vi siano. Chi può dubitare che se in Roma ai tempi di Caligola, di Nerone, di Domiziano, e di tante altre simili fiere, vi fosse stato un ottimo e continuo teatro, in cui fra molte altre rappresentazioni una avesse ritratto dal vero alcun simile inaudito tiranno; chi può dubitare che questo non sarebbe stato un terribilissimo freno a coloro affinchè tali non divenissero, o che se pure lo divenivano, non li soffrissero i popoli? Si dirà, che tali mostri venendo al principato, tutto impediscono sconvolgono e spengono. Rispondo; che il tiranno può spegner tutto, fuorchè una ottima tragedia, di cui potrà bensì sospendere od impedire la recita, ma non toglier mai che gli uomini la leggano, che si ricordino d'averla vista recitare, che ne sappiano gl'interi squarci a memoria, e che debitamente gli adattino: anzi, coll' impedirla o sospenderla, ne invoglierà egli vie più gli uditori; svelerà maggiormente se stesso; e si anderà così preparando maggiori ostacoli nella opinione di tutti: e da questa sola universale opinione dipende pur sempre, qual ch'egli sia, interamente tutto il potere suo. Io stimo dunque Nerone un personaggio non molto commovente in palco, ma moltissimo utile.

Ottavia può, a parer mio, molti e diversi affetti destare nel cuore di chi l'ascolta; e quanto più Nerone raccapricciare farà gli uditori, tanto più li farà piangere Ottavia. Se ella possa amar Nerone, fin a qual segno, e come, e perchè, ne ho assegnate le ragioni (quali assegnarle ho saputo) nel rispondere al signor Cesarotti; onde, per non ripetermi, le tacerò. Ridico solamente, che se Ottavia abborrisse Nerone come il dovrebbe, Nerone ne riuscirebbe di tanto meno biasimevole di ucciderla, ed ella di tanto meno da noi compatibile.

Poppea, degna dell'amor di Nerone, non credo si dovesse fare altrimenti; ma, su questo modello ammesso, ella si potea forse meglio eseguire.

Tigellino, degno ministro di un tal principe.

Seneca in questa tragedia è discolpato in gran parte delle taccie, che meritamente forse gli venivano date dai Romani stessi. Ma, per averlo io molto innalzato, e fattolo quale avrebbe dovuto e potuto essere, non credo però d'averlo fatto inverisimile, ancorchè ideale.

Questi caratteri tutti, se hanno qualche verità bellezza e grandiosità, è tutta dovuta a Tacito. Io gli ho piuttosto tradotti e parafrasati, che creati.

La contesa fra le due donne rivali nel terzo; e nel quinto, l'avvelenamento d'Ottavia per via dell'anello; son due tratti, che facilmente possono in palco divenire risibili, se sono eseguiti dai soliti attori italiani. Ma, purchè il lettore non ne possa giustamente ridere, è bastantemente giustificato lo scrittore.

Il timore di cui è impastato sempre ogni detto, ogni moto, ed ogni pensiero di Nerone, spande sovr'esso una tinta di viltà, che da alcuni sarà biasimata, e che in fatti sempre guasta, o menoma assai la grandezza del tragico eroe. Ma pure, senza questo continuo timore, la ferocia natìa di Nerone sciolto da ogni riguardo non lascierebbe durar la tragedia oltre due atti. All'arrivo di Ottavia, se le avventerebbe egli, e la svenerebbe. Questo timore vien dunque ad essere il necessarissimo perno, su cui sta come in bilico questa intera azione, e le sue diverse vicende. Ma, per essere questo timore necessario e giovevole, ne riesce egli men difettoso? Confesso, che a me non piace; e attribuisco in gran parte a questo difetto la non abbastanza piena impressione che riceve il mio cuore da questa tragedia, la quale pur non mi pare per altra parte nè inverisimile, nè mal tessuta, nè trascurata.

TIMOLEONE.

Questa terza tragedia di libertà, bench'ella debba cedere a *Virginia* per la pompa e grandiosità, e alla *Congiura de' Pazzi* per la rabbia che mi vi pare sovranamente agitare quei congiurati, mi pare nondimeno ch'ella le superi di gran lunga per la semplicità dell'azione, per la purità di questa nobil passione di libertà, che ne riesce la sola motrice, e per l'avervi in somma l'autore saputo forse cavare dal poco il moltissimo. Di più non dirò quanto al soggetto; e forse tradito dall'amor proprio, ne ho io già detto assai troppo. Ma pure, se mi sono scostato dal vero, nol facea come ingannatore; ma come ingannato; e quindi più scusabile apparirne dovrò, benchè pure a me stesso nol sono, di essermi scostato dalla risoluzione presa fin da principio, di tacere là dove credo che si potrebbe lodare. Desidererei davvero che questo *Timoleone* fosse d'un altro, per poterlo senza arrossire minutamente individuare.

Timoleone, è cittadino e fratello.

Timofane, è tiranno e fratello; entrambi son figli.

Demarista, è donna e madre.

Echilo, è cittadino ed amico.

Tali quattro personaggi messi in azione, prestano di necessità molte cose importanti da dirsi: ma vero è, che questo fatto essendo quasi privato, e maneggiandosi nel limite della loro casa infra essi soli, viene spogliato d'ogni magnificenza, e può anche a molti parer totalmente privo d'azione. Pure, un fratello, che combatte fra l'amor della patria e quel del fratello, e che opera il possibile per salvar l'uno e l'altro, parrà sempre una importantissima azione a quegli uditori fra cui si troveranno molti uomini che siano ad un tempo e cittadini e fratelli: e per quelli principalmente, credo che la esponesse in palco l'autore.

MEROPE.

Il parlar del soggetto di *Merope,* è un *portar nottole a Atene, o vasi a Samo.* Mi son dovuto anche già dilungare alquanto su questa nel rispondere a certe ingegnose obiezioni del signor Cesarotti: onde, non mi resta quasi nulla da qui inserire su questa tragedia, non volendomi dal mio proposto rimuovere. I paragoni son tutti delicatissimi a farsi ed odiosi; e la persona che vien creduta parziale, non è mai quella che li possa discretamente fare con felicità d'esito, e con vero vantaggio dell'arte. Mi tocca pure di render conto brevissimo del carattere de' miei personaggi, caso che non fossero quegli stessi delle altre Meropi.

Merope mi pare esser madre dal primo all'ultimo verso; e madre sempre; e nulla mai altro, che madre: ma, madre regina in tragedia, non mamma donnicciuola.

Polifonte, è tiranno sagace, destro, e prudente; e, per quanto mi sembra, verisimile tiranno, e non vile.

Egisto è un giovanetto ben nato, e talmente educato, ch'egli può veramente assumere il personaggio di nepote d'Alcide, allor che viene a conoscer se stesso, senza punto uscir di se stesso.

Polidoro mi pare quale dovea essere colui, a chi una regina affidava il suo più caro pegno, l'unico figlio rimastole, il solo legittimo erede del trono.

L'autore ha dovuto di necessità impiegare molta più arte nel condurre questa tragedia, che in nessun'altra sua; dovendo sempre avere innanzi agli occhi, che se egli non la intesseva meglio, cioè più semplicemente, più verisimilmente, e più caldamente, che le precedenti di un tal nome, egli dimostrava contro a se stesso ch'ella era stata temerità l'intraprendere di far cosa fatta. Ma debbo pur anche confessare per amor del vero, ch'ov'egli mai fosse in ciò riuscito, la gloria di chi tratta

un soggetto per così dire esaurito dagli altri, rimane assai picciola; in quanto chi vien dopo si può interamente valere delle bellezze trovate dai predecessori, e toglierne o minorarne i difetti. Tanto maggiore quindi gliene spetta la vergogna, se egli non vi è riuscito. Ove ciò sia di questa tragedia, un qualche dotto e cortese critico è tenuto d'illuminare e convincer l'autore ed il pubblico, coll'individuargliene, chiarirne, e provarne i difetti. Io son certo, che l'autore gliene saprà molto grado, e gliene testimonierà gratitudine pubblica: e quest'ultima *Merope* così censurata, se ne rimarrà quindi, come le infelici ali d'Icaro, un monumento perenne della stolta baldanza dell'autor suo. Io, come censore, ci vedo anche qua e là dei difetti, e non pochi; ma li lascio, e in più gran numero, e con più sana ed utile critica, rilevare da altri. Mi trovo nondimeno tenuto a svelarne uno, che si va spandendo sul totale di questo poema; ed è, il vedersi chiaramente, che il genere di passione molle materna (prima base di questa tragedia), non è interamente il genere dell'autore.

SAUL.

Le antiche colte nazioni, o sia che fossero più religiose di noi, o che in paragone dell'altre stimassero maggiormente se stesse, fatto si è, che quei loro soggetti, in cui era mista una forza soprannaturale, esse li reputavano i più atti a commuovere in teatro. E certamente non si potrà nè dire nè supporre, che una città come Atene, in cui Pirrone, e tanti altri filosofi d'ogni setta e d'ogni opinione pubblicamente insegnavano al popolo, fosse più credula e meno spregiudicata che niuna delle nostre moderne capitali.

Ma comunque ciò fosse, io benissimo so, che quanto piacevano tali specie di tragedie a quei popoli, altrettanto dispiacciono ai nostri; e massimamente quando il soprannaturale si accatta dalla propria nostra officina. Se ad un così fatto pensare non avessi trovato principalmente inclinato il mio secolo, io avrei ritratto dalla Bibbia più altri soggetti di tragedia, che ottimi da ciò mi pareano. Nessun tema lascia maggior libertà al poeta di innestarvi poesia descrittiva, fantastica, e lirica, senza punto pregiudicare alla drammatica e all'affetto; essendo queste ammissioni o esclusioni una cosa di mera convenzione; poichè tale espressione, che in bocca di un Romano, di un Greco (e più ancora in bocca di alcuno de' nostri moderni eroi) gigantesca parrebbe e sforzata, verrà a parer semplice e naturale in bocca di un eroe d'Israéle. Ciò nasce dall'avere noi sempre conosciuti codesti biblici eroi sotto quella sola scorza, e non mai sotto altra;

onde siamo venuti a reputare in essi natura, quello che in altri reputeremmo affettazione, falsità, e turgidezza.

L'aprire il campo alle immagini, il poter parlare per similitudini, potere esagerare le passioni coi detti, e render per vie soprannaturali verisimile il falso; tutti questi possenti ajuti riescono di un grande incentivo al poeta per fargli intraprendere tragedie di questo genere: ma le rendono altresì, appunto per questo, più facili assai a trattarsi; perchè con arte e abilità minore il poeta può colpire assai più, e oltre il diletto, cagionar maraviglia. Quel poter vagare, bisognando; e il parlar d'altro, senza abbandonare il soggetto; e il sostituire ai ragionamenti poesia, e agli affetti il maraviglioso; era questo un gran campo da cui gli antichi poeti raccoglieano con minor fatica più gloria. Ma il nostro secolo, niente poetico, e tanto ragionatore, non vuole queste bellezze in teatro, ogniqualvolta non siano elle necessarie ed utili, e parte integrante della cosa stessa.

Saúl, ammessa da noi la fatal punizione di Dio per aver egli disobbedito ai sacerdoti, si mostra, per quanto a me pare, quale esser dovea. Ma per chi anche non ammettesse questa mano di Dio vendicatrice aggravata sovr'esso, basterà l'osservare, che Saúl credendo d'essersi meritata l'ira di Dio, per questa sola sua opinione fortemente concepita e creduta, potea egli benissimo cadere in questo stato di turbazione, che lo rende non meno degno di pietà che di maraviglia.

David, amabile e prode giovinetto, credo che in questa tragedia, potendovi egli sviluppare principalmente la sua natía bontà, la compassione ch'egli ha per Saúl, l'amore per Gionata e Micol, ed il suo non finto rispetto pe' sacerdoti, e la sua magnanima fidanza in Dio solo; io credo che da questo tutto ne venga David a riuscire un personaggio ad un tempo commoventissimo, e maraviglioso.

Micol, è una tenera sposa e una figlia obbediente; nè altro dovea essere.

Gionata ha del soprannaturale forse ancor più che David; ed egli in questa tragedia ne ha più bisogno, per poter mirar di buon occhio il giovinetto David, il quale preconizzato re dai profeti, se non era l'ajuto di Dio, dovea parere a Gionata piuttosto un rivale nemico, che non un fratello. L'effetto che risulta in lui da questa specie di amore inspirato e dalla sua totale rassegnazione al voler divino, parmi che sia di renderlo affettuosissimo in tutti i suoi detti al padre, alla sorella, e al cognato; e ammirabilissimo, senza inverisimiglianza, agli spettatori.

Abner, è un ministro guerriero, più amico che servo a Saulle; quindi egli a me non par vile, benchè esecutore talora dei suoi crudeli comandi.

un soggetto per così dire esaurito dagli altri, rimane assai picciola; in quanto chi vien dopo si può interamente valere delle bellezze trovate dai predecessori, e toglierne o minorarne i difetti. Tanto maggiore quindi gliene spetta la vergogna, se egli non vi è riuscito. Ove ciò sia di questa tragedia, un qualche dotto e cortese critico è tenuto d'illuminare e convincer l'autore ed il pubblico, coll'individuargliene, chiarirne, e provarne i difetti. Io son certo, che l'autore gliene saprà molto grado, e gliene testimonierà gratitudine pubblica: e quest'ultima *Merope* così censurata, se ne rimarrà quindi, come le infelici ali d'Icaro, un monumento perenne della stolta baldanza dell'autor suo. Io, come censore, ci vedo anche qua e là dei difetti, e non pochi; ma li lascio, e in più gran numero, e con più sana ed utile critica, rilevare da altri. Mi trovo nondimeno tenuto a svelarne uno, che si va spandendo sul totale di questo poema; ed è, il vedersi chiaramente, che il genere di passione molle materna (prima base di questa tragedia), non è interamente il genere dell'autore.

SAUL.

Le antiche colte nazioni, o sia che fossero più religiose di noi, o che in paragone dell'altre stimassero maggiormente se stesse, fatto si è, che quei loro soggetti, in cui era mista una forza soprannaturale, esse li reputavano i più atti a commuovere in teatro. E certamente non si potrà nè dire nè supporre, che una città come Atene, in cui Pirrone, e tanti altri filosofi d'ogni setta e d'ogni opinione pubblicamente insegnavano al popolo, fosse più credula e meno spregiudicata che niuna delle nostre moderne capitali.

Ma comunque ciò fosse, io benissimo so, che quanto piacevano tali specie di tragedie a quei popoli, altrettanto dispiacciono ai nostri; e massimamente quando il soprannaturale si accatta dalla propria nostra officina. Se ad un così fatto pensare non avessi trovato principalmente inclinato il mio secolo, io avrei ritratto dalla Bibbia più altri soggetti di tragedia, che ottimi da ciò mi pareano. Nessun tema lascia maggior libertà al poeta di innestarvi poesia descrittiva, fantastica, e lirica, senza punto pregiudicare alla drammatica e all'affetto; essendo queste ammissioni o esclusioni una cosa di mera convenzione; poichè tale espressione, che in bocca di un Romano, di un Greco (e più ancora in bocca di alcuno de' nostri moderni eroi) gigantesca parrebbe e sforzata, verrà a parer semplice e naturale in bocca di un eroe d'Israéle. Ciò nasce dall'avere noi sempre conosciuti codesti biblici eroi sotto quella sola scorza, e non mai sotto altra;

onde siamo venuti a reputare in essi natura, quello che in altri reputeremmo affettazione, falsità, e turgidezza.

L'aprire il campo alle immagini, il poter parlare per similitudini, potere esagerare le passioni coi detti, e render per vie soprannaturali verisimile il falso; tutti questi possenti ajuti riescono di un grande incentivo al poeta per fargli intraprendere tragedie di questo genere: ma le rendono altresì, appunto per questo, più facili assai a trattarsi; perchè con arte e abilità minore il poeta può colpire assai più, e oltre il diletto, cagionar maraviglia. Quel poter vagare, bisognando; e il parlar d'altro, senza abbandonare il soggetto; e il sostituire ai ragionamenti poesia, e agli affetti il maraviglioso; era questo un gran campo da cui gli antichi poeti raccoglieano con minor fatica più gloria. Ma il nostro secolo, niente poetico, e tanto ragionatore, non vuole queste bellezze in teatro, ogniqualvolta non siano elle necessarie ed utili, e parte integrante della cosa stessa.

Saúl, ammessa da noi la fatal punizione di Dio per aver egli disobbedito ai sacerdoti, si mostra, per quanto a me pare, quale esser dovea. Ma per chi anche non ammettesse questa mano di Dio vendicatrice aggravata sovr'esso, basterà l'osservare, che Saúl credendo d'essersi meritata l'ira di Dio, per questa sola sua opinione fortemente concepita e creduta, potea egli benissimo cadere in questo stato di turbazione, che lo rende non meno degno di pietà che di maraviglia.

David, amabile e prode giovinetto, credo che in questa tragedia, potendovi egli sviluppare principalmente la sua natía bontà, la compassione ch'egli ha per Saúl, l'amore per Gionata e Micol, ed il suo non finto rispetto pe' sacerdoti, e la sua magnanima fidanza in Dio solo; io credo che da questo tutto ne venga David a riuscire un personaggio ad un tempo commoventissimo, e maraviglioso.

Micol, è una tenera sposa e una figlia obbediente; nè altro dovea essere.

Gionata ha del soprannaturale forse ancor più che David; ed egli in questa tragedia ne ha più bisogno, per poter mirar di buon occhio il giovinetto David, il quale preconizzato re dai profeti, se non era l'ajuto di Dio, dovea parere a Gionata piuttosto un rivale nemico, che non un fratello. L'effetto che risulta in lui da questa specie di amore inspirato e dalla sua totale rassegnazione al voler divino, parmi che sia di renderlo affettuosissimo in tutti i suoi detti al padre, alla sorella, e al cognato; e ammirabilissimo, senza inverisimiglianza, agli spettatori.

Abner, è un ministro guerriero, più amico che servo a Saulle; quindi egli a me non par vile, benchè esecutore talora dei suoi crudeli comandi.

Achimeléch è introdotto qui, non per altro, se non per avervi un sacerdote, che sviluppasse la parte minacciante e irritata di Dio, mentre che David non ne sviluppa che la parte pietosa. Questo personaggio potrà da taluno, e non senza ragione, esser tacciato d'inutile. Nè io dirò che necessario egli sia, potendo benissimo stare la tragedia senz'esso. Ma credo, che questa tragedia non si abbia intieramente a giudicare come l'altre, colle semplici regole dell'arte; ed io primo confesso, che ella non regge a un tale esame severo. Giudicandola assai più su la impressione che se ne riceverà, che non su la ragione che ciascheduno potrà chiedere a se stesso della impression ricevuta, io stimo che si verrà così a fare ad un tempo e la lode e la critica del soprannaturale adoprato in teatro.

Tutta la parte lirica di David nel terz'atto, siccome probabilmente l'attore (quando ne avremo) non sarà musico, non è già necessario che ella venga cantata per ottenere il suo effetto. Io credo, che se un'arpa eccellente farà ad ogni stanza degli ottimi preludj esprimenti e imitanti il diverso affetto che David si propone di destare nell'animo di Saúl, l'attore dopo un tal preludio potrà semplicemente recitare i suoi versi lirici; ed in questi gli sarà allora concesso di pigliare quella armoniosa intuonazione tra il canto e la recita, che di sommo diletto ci riesce allor quando sentiamo ben porgere alcuna buona poesia da quei pochissimi che intendendola, invasandosene, non la leggendo e non la cantando, ce la sanno pur fare penetrar dolcemente per gli orecchi nel cuore. Se questo David sarà dunque mai qual dev' essere un attore perfetto, egli conoscerà, oltre l'arte della recita, anche quella del porger versi; e s' io non mi lusingo, questi versi lirici in tal modo presentati, e interrotti dall'arpa maestra nascosa fra le scene, verranno a destare nel cuore degli spettatori un non minore effetto che nel cuor di Saulle.

Quanto alla condotta, il quart'atto è il più debole, e il più vuoto, di questa tragedia. L'effetto rapido e sommamente funesto della catastrofe, crederei che dovesse riuscire molto teatrale.

In questa tragedia l'autore ha sviluppata, o spinta assai più oltre che nell'altre sue, quella perplessità del cuore umano, così magica per l'effetto; per cui un uomo appassionato di due passioni fra loro contrarie, a vicenda vuole e disvuole una cosa stessa. Questa perplessità è uno dei maggiori segreti per generar commozione e sospensione in teatro. L'autore forse per la natura sua poco perplessa, non intendeva questa parte nelle prime sue tragedie, e non abbastanza ha saputo valersene nelle seguenti, fino a questa, in cui l' ha adoprata per quanto era

possibile in lui. Ed anche, per questa parte, Saúl mi pare molto più dottamente colorito, che tutti gli eroi precedenti. Ne' suoi lucidi intervalli, ora agitato dalla invidia e sospetto contra David, ora dall'amor della figlia pel genero; ora irritato contro ai sacerdoti, or penetrato e compunto di timore e di rispetto per Iddio; fra le orribili tempeste della travagliata sua mente, e dell'esacerbato ed oppresso suo cuore, o sia egli pietoso, o feroce, non riesce pur mai nè disprezzabile, nè odioso.

Con tutto ciò un re vinto, che uccide di propria mano se stesso per non essere ucciso dai soprastanti vincitori, è un accidente compassionevole sì, ma per quest'ultima impressione che lascia nel cuore degli spettatori, è un accidenle assai meno tragico, che ogni altro dall'autore finora trattato.

AGIDE.

Nella breve dedicatoria da me premessa all'*Agide,* avendone io toccato alquanto il soggetto, non molto mi dovrebbe ora rimanere ad aggiungervi. È questa, la quarta mia tragedia di libertà: ma io credo, che quella divina passione venga qui ad assumere un aspetto affatto diverso e nuovo, dal ritrovarsi ella così caldamente radicata nel cuore di un re. Un tal soggetto, che se non fosse testimoniato dalle storie, parrebbe ai tempi nostri impossibile; un tal soggetto, vista la comune natura dei re e degli uomini, non è forse facile ad esser presentato a popoli non Greci nè Romani, sotto aspetto di verisimiglianza. Ed ancorchè io pur fossi riuscito a renderlo tale, non mi lusingo perciò di avere altresì riuscito ad appassionare gli spettatori per Agide. Tra molte ragioni, che assegnarne potrei, questa principalissima mi basti sola: gli uomini pigliano poca parte alle sventure di colui che precipita manifestamente se stesso, mosso a ciò da una passione che essi non credono vera, nè quasi possibile, perchè non la sentono. Questa ragione milita assai meno in tutte le altre mie tragedie di libertà, in cui per lo più è un privato oppresso che congiura contro un potente oppressore; nel qual caso la invidia, passione la più comunemente naturale nell'uomo volgare, opera nel suo cuore quello stesso effetto che negli alti animi opera l'amore di libertà; e quindi egli vede con piacere e commozione che chi opprimere voleva, oppresso rimanga. Ma un re, (benchè un re di Sparta fosse una cosa assai diversa dagli altri tutti) un ente pure, che porta il nome di re, e che vuole a costo del trono, della vita, e perfin della propria fama, porre in libertà il suo popolo fra cui egli pur non è schiavo, e nella di cui libertà egli perde molta potenza e

ricchezza, senza altro acquistarvi che gloria e anche dubbia; un tal re, riesce di una tanta sublimità, che agli occhi di un popolo non libero egli dee parere più pazzo assai che sublime. Una tragedia d'Agide potrebbe forse ottener sommo effetto in una repubblica di re; cioè in quel tal popolo (tale è stato per assai tempo il romano), in cui vi fossero molti grandi potenti, che tutti potrebbero per la loro influenza attentarsi di assumere la tirannide; ma dove, non essendo tuttavia ancora corrotti, pochi vi penserebbero, e nessuno lo ardirebbe; perchè quei potenti si crederebbero pur anco più grandi per l'essere eguali fra loro e non tiranni del popolo, che non pel diventare, col mezzo della forza, l'esecrazione e l'obbrobrio dei cittadini tutti, a cui si verrebbero con un tale attentato a manifestare di gran lunga minori in virtù. Una tal repubblica riapparirà forse un giorno in Italia, sì perchè tutto ciò ch'è stato può essere, sì perchè la pianta uomo in Italia essendovi assai più robusta che altrove, quando ella venga a rigermogliare virtù e libertà, la spingerà certamente (come già lo ha provato coi fatti) assai più oltre che i nostri presenti eroi boreali, fra cui la libertà si è piuttosto andata a nascondere, che non a mostrarsi in tutto il suo nobile immenso e sublime splendore.

Ma tornando io alla tragedia, e giudicando quest'Agide con i nostri dati, la reputo tragedia di un sublime più ideale che verisimile, e quindi pochissimo atta ad appassionare i moderni spettatori.

Il carattere d'Agide, già è definito abbastanza dalla sentenza che si dà della tragedia.

Leonida, è un re volgare. Una certa mezza pietà mista di maraviglia, ch'egli mostra per Agide dopo averlo incarcerato e successivamente sino al fine, potrà forse non ingiustamente parere una discordanza dal suo proprio carattere. Chi la vorrà scusare, dirà che Leonida, come suocero d'Agide, come padre tenerissimo d'Agizíade, e tenuto ad Agide stesso della propria vita, potea benissimo, nel vederlo vicino a perire, sentire in se alcun contrasto in favor di un oppresso. Chi lo vorrà biasimare, dirà che quello stesso Leonida che nel terz'atto a tradimento imprigiona Agide, che nel quarto lo accusa, e nel quinto lo tragge a morir colla madre, non può sentirne pietà nessuna, e che fuor d'ogni verisimiglianza la finge. Io non ne dirò altro, se non che Leonida è uomo e re volgarissimo.

Agesistrata, è una madre spartana.

Agizíade, come moglie e madre affettuosissima, potrà pure alquanto commuovere: questi due affetti son d'ogni secolo, e d'ogni contrada.

Anfare, è piuttosto un infame ministro di assoluto re, che

non un magistrato indipendente in un misto governo. Ma, nella confusione d'ogni cosa in cui giacea Sparta, allora già corrottissima, e degna omai quasi di avere un assoluto re, io credo che Anfare potesse esser tale.

Questa tragedia potrà forse parere eccellente ad alcuni, mediocre a molti altri, e a taluni pur anche cattiva. Io non vi so scorgere dei difetti importanti di condotta; ma ve li sapranno pur ritrovare quei molti, che giudicandola mediocre o cattiva, dovranno, per essere creduti, assegnarne dimostrativamente il perchè.

SOFONISBA.

Un caldissimo amante, costretto di dare egli stesso il veleno all'amata per risparmiarle una morte più ignominiosa; il contrasto e lo sviluppo dei più alti sensi di Cartagine e di Roma; ed in fine, la sublimità dei nomi di Sofonisba, Massinissa, e Scipione; queste cose tutte parrebbero dover somministrare una tragedia di primo ordine. E, per essermi da prima sembrato così, mi sono io indotto ad intraprendere questa. Ma, o ne sia sua la colpa, o mia, o di entrambi, ella pure mi riesce, or dopo fatta, una tragedia se non di terz'ordine, almen di secondo. S'io m'ingannassi nello sceglierla o nell'eseguirla, ovvero se io m'inganni nel giudicarla, altri lo vedrà e dirà, assai meglio di me.

Due difetti principali io scorgo in questo soggetto, i quali, aggiunti forse a qualch'altro che io non vi scorgo, vengono ad essere la cagione della mediocrità del tutto. Il primo difetto è, che questa moglie di due mariti è cosa, per se stessa, troppo delicata e scabrosa e rasentante la commedia, per potere interamente schivare il ridicolo. Mi pare di averlo in parte salvato col preventivo grido della morte di Siface, e col ritrovarsi Sofonisba sposa solamente e non moglie ancora di Massinissa. Con tutto ciò, questo stato di Sofonisba non dee molto piacere ai nostri spettatori. L'altro difetto è, che per quanto Scipione si colorisca sublime in questa tragedia, non essendo egli mosso da niuna calda passione, egli la raffredda ogni volta che vi s'impaccia: eppure egli è parte integrante dell'azione, poichè Roma è il solo ostacolo alla piena felicità di Massinissa. Ma un uomo sommo per se stesso, (quale è Scipione) che freddamente eseguisce le parti ingiuste ed atroci di un popolo soverchiatore, il quale potrebbe benissimo lasciare sposar Sofonisba da Massinissa: un tal uomo, diviene odioso a chi lo ascolta, bench'egli pure nol sia, nè esserlo voglia. E ancorchè le ragioni politiche scusino il popolo e il senato di Roma del diffidarsi di Sofonisba

ricchezza, senza altro acquistarvi che gloria e anche dubbia; un tal re, riesce di una tanta sublimità, che agli occhi di un popolo non libero egli dee parere più pazzo assai che sublime. Una tragedia d'Agide potrebbe forse ottener sommo effetto in una repubblica di re; cioè in quel tal popolo (tale è stato per assai tempo il romano), in cui vi fossero molti grandi potenti, che tutti potrebbero per la loro influenza attentarsi di assumere la tirannide; ma dove, non essendo tuttavia ancora corrotti, pochi vi penserebbero, e nessuno lo ardirebbe; perchè quei potenti si crederebbero pur anco più grandi per l'essere eguali fra loro e non tiranni del popolo, che non pel diventare, col mezzo della forza, l'esecrazione e l'obbrobrio dei cittadini tutti, a cui si verrebbero con un tale attentato a manifestare di gran lunga minori in virtù. Una tal repubblica riapparirà forse un giorno in Italia, sì perchè tutto ciò ch'è stato può essere, sì perchè la pianta uomo in Italia essendovi assai più robusta che altrove, quando ella venga a rigermogliare virtù e libertà, la spingerà certamente (come già lo ha provato coi fatti) assai più oltre che i nostri presenti eroi boreali, fra cui la libertà si è piuttosto andata a nascondere, che non a mostrarsi in tutto il suo nobile immenso e sublime splendore.

Ma tornando io alla tragedia, e giudicando quest'Agide con i nostri dati, la reputo tragedia di un sublime più ideale che verisimile, e quindi pochissimo atta ad appassionare i moderni spettatori.

Il carattere d'Agide, già è definito abbastanza dalla sentenza che si dà della tragedia.

Leonida, è un re volgare. Una certa mezza pietà mista di maraviglia, ch'egli mostra per Agide dopo averlo incarcerato e successivamente sino al fine, potrà forse non ingiustamente parere una discordanza dal suo proprio carattere. Chi la vorrà scusare, dirà che Leonida, come suocero d'Agide, come padre tenerissimo d'Agizíade, e tenuto ad Agide stesso della propria vita, potea benissimo, nel vederlo vicino a perire, sentire in se alcun contrasto in favor di un oppresso. Chi lo vorrà biasimare, dirà che quello stesso Leonida che nel terz'atto a tradimento imprigiona Agide, che nel quarto lo accusa, e nel quinto lo tragge a morir colla madre, non può sentirne pietà nessuna, e che fuor d'ogni verisimiglianza la finge. Io non ne dirò altro, se non che Leonida è uomo e re volgarissimo.

Agesistrata, è una madre spartana.

Agizíade, come moglie e madre affettuosissima, potrà pure alquanto commuovere: questi due affetti son d'ogni secolo, e d'ogni contrada.

Anfare, è piuttosto un infame ministro di assoluto re, che

non un magistrato indipendente in un misto governo. Ma, nella confusione d'ogni cosa in cui giacea Sparta, allora già corrottissima, e degna omai quasi di avere un assoluto re, io credo che Anfare potesse esser tale.

Questa tragedia potrà forse parere eccellente ad alcuni, mediocre a molti altri, e a taluni pur anche cattiva. Io non vi so scorgere dei difetti importanti di condotta; ma ve li sapranno pur ritrovare quei molti, che giudicandola mediocre o cattiva, dovranno, per essere creduti, assegnarne dimostrativamente il perchè.

SOFONISBA.

Un caldissimo amante, costretto di dare egli stesso il veleno all'amata per risparmiarle una morte più ignominiosa; il contrasto e lo sviluppo dei più alti sensi di Cartagine e di Roma; ed in fine, la sublimità dei nomi di Sofonisba, Massinissa, e Scipione; queste cose tutte parrebbero dover somministrare una tragedia di primo ordine. E, per essermi da prima sembrato così, mi sono io indotto ad intraprendere questa. Ma, o ne sia sua la colpa, o mia, o di entrambi, ella pure mi riesce, or dopo fatta, una tragedia se non di terz'ordine, almen di secondo. S'io m'ingannassi nello sceglierla o nell'eseguirla, ovvero se io m'inganni nel giudicarla, altri lo vedrà e dirà, assai meglio di me.

Due difetti principali io scorgo in questo soggetto, i quali, aggiunti forse a qualch'altro che io non vi scorgo, vengono ad essere la cagione della mediocrità del tutto. Il primo difetto è, che questa moglie di due mariti è cosa, per se stessa, troppo delicata e scabrosa e rasentante la commedia, per potere interamente schivare il ridicolo. Mi pare di averlo in parte salvato col preventivo grido della morte di Siface, e col ritrovarsi Sofonisba sposa solamente e non moglie ancora di Massinissa. Con tutto ciò, questo stato di Sofonisba non dee molto piacere ai nostri spettatori. L'altro difetto è, che per quanto Scipione si colorisca sublime in questa tragedia, non essendo egli mosso da niuna calda passione, egli la raffredda ogni volta che vi s'impaccia: eppure egli è parte integrante dell'azione, poichè Roma è il solo ostacolo alla piena felicità di Massinissa. Ma un uomo sommo per se stesso, (quale è Scipione) che freddamente eseguisce le parti ingiuste ed atroci di un popolo soverchiatore, il quale potrebbe benissimo lasciare sposar Sofonisba da Massinissa: un tal uomo, diviene odioso a chi lo ascolta, bench'egli pure nol sia, nè esserlo voglia. E ancorchè le ragioni politiche scusino il popolo e il senato di Roma del diffidarsi di Sofonisba

dell'inimicarla, e perseguitarla; e benchè l'amicizia caldissima che l'autore ha prestato a Scipione per Massinissa faccia sorgere in lui un certo contrasto tra il suo freddo dovere, e il non freddo impulso dell'amicizia; nulladimeno, il difetto naturale inerente al personaggio di Scipione non viene già ad esser tolto, per essere alquanto menomato, deviato, e nascosto. Io son quasi certo in me stesso, che lo spettatore, senza sapersi render conto de' moti dell'animo suo, sentirà in questa tragedia molto minor commozione di quello che la sventura di questi eroi dovrebbe naturalmente destare; e ciò soltanto, perchè la sventura dei due amanti non diventa di necessità indispensabile per alcuna intrinseca cagione o contrasto che sia in essi, ma per l'ostacolo solo di Scipione e di Roma. Le cagioni forse di questa minor commozione stanno anche in alcun altro difetto che io vedere non so; e nell'assegnare questo come il vero, non intendo io di dir altro, se non che non ne so scorgere alcuno che con maggior verisimiglianza mi si appresenti.

Sofonisba ha in se stessa tre grandezze; quella di cittadina di Cartagine, nipote di Annibale; quella di regina di un possente impero; e la terza, che assaissimo s'innalza sovra queste due di cui si compone, quella del proprio animo. Sofonisba con tutto ciò non può riunire al grande l'appassionatissimo carattere dell' amore, perchè all' amore suo per Massinissa si mesce e dee mescersi in troppo gran dose l'odio per Roma: l'amore quindi ne ha il peggio; oltre che, a questo suo amore non si può neppure prestare un legittimo sfogo, diventando reo ogni amore in colei che ridiviene moglie di Siface. Sofonisba quindi mi pare uno di quei personaggi, che senza essere dei più tragici, può e deve riuscire uno dei più sublimi in tragedia. Onde, se questa non è tale, e nel più eccelso grado, la colpa sarà dell'autore soltanto.

Siface, riesce molto difficile a ingrandirsi; ed è più difficile ancora il salvarne la maestà e il decoro. Un re vinto, maturo, innamorato, inopportunamente risuscitato, e la di cui recente memoria già già quasi era obliata e tradita dalla supposta vedova moglie; io stesso benissimo vedo, e quanto altri mai, che un simile eroe può essere facilmente posto in canzone da chiunque anche con poco ingegno vorrà pigliarsi il pensiero di porvelo. Ma, se questo mio Siface meriti di essere canzonato, ne lascio giudice altrui. Ove egli non lo potesse essere con retto e imparziale giudizio, l'autore avrebbe riportato gran palma: ove egli non ne andasse esente del tutto, la vergogna non sarebbe che per metà dell'autore: a Siface stesso ne spetta giustamente il di più, poichè nè un istante pure avrebb'egli dovuto sopravvivere alla sua intera sconfitta.

Massinissa, può essere e mostrarsi innamorato, senza far ridere; poich'egli è giovane, vincitore, riamato, e ardentissimo.

Scipione, personaggio così sublime e commovente nella storia, io spero ch'egli abbia ad essere anche sublime non poco in questa tragedia; ma, torno a dire, ch'egli non vi è niente tragico, e la sua stessa sublimità che gli è pur tanto dovuta, qui lo pregiudica fors'anche. Eccone in breve la ragione. Scipione è per se stesso quel tale, a cui nessun uomo, in nessun luogo, sotto nessuno aspetto, preceder dovrebbe; eppure qui tutti tre i personaggi lo precedono (e di gran lunga) in calore, che è la più importante prerogativa del tragico eroe. Scipione vien dunque a star male per tutto ove egli il primo non sia. E il pacifico animo, per quanto esser possa grande in se stesso, non può sul teatro mai stare accanto, nè molto meno primeggiare, agli animi appassionati, operanti, ed ardenti.

Poche tragedie prestano, a parer mio, alla sublimità del parlare quanto questa, ancorchè i suoi eroi non siano mossi da alcuna passione del più sublime genere; ma la sola sublimità, ove non riunisca in sè una dose pari di affetto, piace assai più nella storia che non sul teatro, dove l'abbondanza di quella non compensa mai la mancanza o la scarsità di questa.

Nel quint'atto i mezzi impiegati per trarre Massinissa ad uccidere Sofonisba, non mi soddisfanno; ma, ancorchè in varie maniere li mutassi e rimutassi, non ho saputo far meglio.

MIRRA.

Benchè nello scriver tragedie io mi compiaccia assai più dei temi già trattati da altri, e quindi a ognuno più noti; nondimeno, per tentare le proprie forze in ogni genere, siccome ho voluto in *Rosmunda* inventare interamente la favola, così in *Mirra* ho voluto sceglierne una, la quale, ancor che notissima, non fosse pure mai stata da altri trattata, per quanto io ne avessi notizia. Prima di scrivere questa tragedia io già benissimo sapea, doversi dire dai più, (il che a dirsi è facilissimo, e forse assai più che non a provarlo) che un amore incestuoso, orribile, e contro natura, dee riuscire immorale e non sopportabile in palco. E certo, se Mirra facesse all'amore col padre, e cercasse, come Fedra fa col figliastro, di trarlo ad amarla, Mirra farebbe nausea e raccapriccio: ma, quanta sia la modestia, l'innocenza di cuore, e la forza di carattere in questa Mirra, ciascuno potrà giudicarne per se stesso, vedendola. Quindi, se lo spettatore vorrà pur concedere alquanto a quella imperiosa forza del Fato, a cui concedeano pur tanto gli antichi, io spero ch'egli perverrà a

compatire, amare, ed appassionarsi non poco per Mirra. Avendone io letto la favola in Ovidio, dove Mirra introdotta dal poeta a parlare narra il suo orribile amore alla propria nutrice, la vivissima descrizione ch'ella compassionevolmente le fa de' suoi feroci martirj, mi ha fatto caldissimamente piangere. Ciò solo m'indusse a credere, che una tale passione, modificata e adattata alla scena, e racchiusa nei confini dei nostri costumi, potrebbe negli spettatori produrre l'effetto medesimo che in me ed in altri avrà prodotto quella patetica descrizione di Ovidio. Non credo, finora, di essermi ingannato su questa tragedia, perchè ogniqualvolta io, non me ne ricordando più affatto, l'ho presa a rileggere, sempre ho tornato a provare quella commozione stessa che avea provata nel concepirla e distenderla. Ma forse in questo, io come autore mi accieco: non credo tuttavia d'esser io tenero più che altri, nè oltre il dovere. Posto adunque, che Mirra in questa tragedia appaja, come dee apparire, più innocente assai che colpevole; poichè quel che in essa è di reo non è per così dir niente suo, in vece che tutta la virtù e forza per nascondere estirpare e incrudelire contra la sua illecita passione anco a costo della propria vita, non può negarsi che ciò sia tutto ben suo; ciò posto, io dico, che non so trovare un personaggio più tragico di questo per noi, nè più continuamente atto a rattemprare sempre con la pietà l'orror ch'ella inspira.

Quelli che biasimar vorranno questo soggetto, dovrebbero per un istante supporre, che io (mutati i nomi, il che m'era facilissimo a fare) avessi trattato il rimanente affatto com'è; e ammessa questa supposizione, dovrebbero rendere imparziale e fedel conto a se stessi, se veramente questa donzella, che non si chiamerebbe Mirra, verrebbe nel decorso della tragedia a sembrar loro piuttosto innamorata del padre, che di un fratello assente, o di un altro prossimo congiunto, o anche d'uno non congiunto, ma di amore però condannabile sotto altro aspetto. Da nessuna parola della tragedia, fino all'ultimo del quint'atto, non potranno certamente trar prova, che questa donzella sia rea di amare piuttosto il padre, che di qualunque altro illecito amore; ed essendo ella rea in una tal guisa sempre dubbiosa, più difficilmente ancora si dimostrerà che ella debba riuscire agli spettatori colpevole, scandalosa, ed odiosa. Ma avendola io voluta chiamar Mirra, tutti sanno tal favola, e tutti ne sparleranno, e rabbrividire vorranno d'orrore già prima di udirla.

Io, null'altro per l'autore domando, se non che si sospenda il giudizio fin dopo udite le parti; e ciò non è grazia, è mera giustizia. A parer mio, ogni più severa madre, nel paese il più costumato d'Europa, potrà condurre alla rappresentazione di

questa tragedia le proprie donzelle, senza che i loro teneri petti ne ricevano alcuna sinistra impressione. Il che non sempre forse avverrà, se le caste vergini verranno condotte a molte altre tragedie, le quali pure si fondano sopra lecitissimi amori.

Ma, comunque ciò sia, io senza accorgermene ho fin qui riempito assai più le parti d'autore, che non quelle di censore. Il censore nondimeno, ove egli voglia esser giusto, e cercare i lumi ed il vero per lo miglioramento dell'arte, dee pure, ancor che lodare non voglia, assegnare le ragioni, il fine, ed i mezzi, con cui una opera qualunque è stata condotta.

Del carattere di Mirra ho abbastanza parlato fin qui, senza maggiormente individuarlo. Nel quart'atto c'è un punto, in cui strascinata dalla sua furiosa passione, e pienamente fuor di se stessa, Mirra si induce ad oltraggiare la propria madre. Io sento benissimo ch'ella troppo parrà, e troppo è rea in quel punto: ma, data una passione in un ente tragico, bisogna pure, per quanto rattenuta ella sia, che alle volte vada scoppiando; che se nol facesse, e debole e fredda sarebbe, e non tragica: e quanto più è raro questo scoppio, tanto maggiore dev'essere, e tanto più riuscirne terribile l'effetto. Da prima rimasi lungamente in dubbio, se io lascierei questo ferocissimo trasporto in bocca di Mirra; ma, osservatolo poi sotto tutti gli aspetti, e convinto in me stesso, ch'egli è naturalissimo in lei (benchè contro a natura sia, o lo paja) ve l' ho lasciato; e mi lusingo che sia nel vero; e che perciò potrà riuscire di sommo effetto quanto all'orror tragico, e molto accrescere ad un tempo la pubblica compassione ed affetto per Mirra. Ognuno, spero, vedrà e sentirà in quel punto, che una forza più possente di lei parla allora per bocca di Mirra; e che non è la figlia che parli alla madre, ma l'infelice disperatissima amante all'amata e preferita rivale. Con tutto ciò io forse avrò errato, al parere di molti, nell'inserirvi un tal tratto. A me basta di non avere offeso nè il vero nè il verisimile, nello sviluppare (discretamente però) questo nascosissimo, ma naturalissimo e terribile tasto del cuore umano.

Ciniro, è un perfetto padre, e un perfettissimo re. L'autore vi si è compiaciuto a dipingere in lui, o a provar di dipingere, un re buono ideale, ma verisimile; quale vi potrebbe pur essere, e quale non v'è pur quasi mai.

Peréo, promette altresì di riuscire un ottimo principe. Ho cercato di appassionarlo quanto ho saputo; non so se mi sia venuto fatto. Io diffido assai di me stesso; e massimamente nella creazione di certi personaggi, che non debbono esser altro che teneri d'amore. Credo perciò, che tra i difetti di *Mirra* l'uno ne sarà forse costui; ma non lo posso asserire per convinzione; lo accenno, perchè ne temo.

Cecri, a me pare una ottima madre; e così ella, come il marito, per gli affetti domestici mi pajono piuttosto degni d'essere privati cittadini, che principi. La favola dell'ira di Venere cagionata dalla superbia materna di Cecri, abbisognerà di spettatori benigni che alquanto si prestino a questa specie di mezzi, poco oramai efficaci tra noi. Confesso tuttavia, che questa madre riesce sul totale alquanto mamma, e ciarliera.

In Euricléa l'autore ha preteso di ritrarre una persona ottima, semplicissima, e non sublime per niuna sua parte. Se ella è tale; perciò appunto piacerà forse, e commoverà. Mi pare che questa Euricléa, bench'essa mi sappia un po' troppo di balia, si distingua alquanto dal genere comune dei personaggi secondarj, e ch'ella operi in questa tragedia alcuna cosa più che l'ascoltare. Costei nondimeno pecca come tutte le altre sue simili, nella propria creazione; cioè, ch'ella non è in nulla necessaria alla tessitura dell'azione, poichè si può proceder senz'essa. Ma se pure ella piace e commuove, non si potrà dire inutile affatto: e questo soggetto, più che nessun altro delle presenti tragedie, potea comportare un tal genere d'inutilità. Nel farla confidentissima di Mirra osservo però, che l'autore ha avvertito di non farle mai confidare da Mirra il suo orribile amore, per salvare così la virtù di Euricléa, e prolungare la innocenza di Mirra.

Questa tragedia sul totale potrà forse riuscire di un grand'effetto in teatro, perchè i personaggi tutti son ottimi; perchè mi par piena di semplicità, di dolci affetti paterni, materni, e amatorj; e perchè in somma quel solo amore che inspirerebbe orrore, fa la sua parte nella tragedia così tacitamente, che io non lo credo bastante a turbare la purità delle altre passioni trattatevi; ma può bensì questo amore maravigliosamente servire a spandere sul soggetto quel continuo velo di terrore, che dee pur sempre distinguere la tragedia dalla pastorale. Io, troppo lungamente, e troppo parzialmente forse, ne ho parlato, per esser creduto: altri dunque la giudichi meglio da se, e altri difetti rilevandone, mi faccia sovr'essa ricredere, chè io gliene sarò tenutissimo. Ma fino a quel punto, io la reputo una delle migliori fra queste, benchè pure sia quella, in cui l'autore ha potuto meno che in ogni altra abbandonarsi al suo proprio carattere; ed in cui anzi, ha dovuto contra il suo solito mostrarsi prolisso, garrulo, e tenue.

BRUTO PRIMO.

Le due seguenti ultime tragedie sono state concepite insieme e nate, direi, ad un parto. Elle portano lo stesso nome, hanno

per loro unica base la stessa passione di libertà, e ancorchè assai diverse negli accidenti loro, nel costume, e nei mezzi, nondimeno essendo ambedue romane, tutte due senza donne, e contenendo l'una (per così dire) la nascita di Roma, l'altra la morte, in molte cose doveano necessariamente rassomigliarsi; e quindi l'autore in esse ha forse potuto e dovuto ripetersi. Per questo appunto elle vengono separate nello stamparle; e si farà anche benissimo di sempre disgiungerle, sì nel recitarle, come anche nel leggerle, tramezzandole come elle sono, con *Mirra;* e questa essendo tragedia d'un'indole opposta affatto, potrà facilmente servire di tornagusto all'intelletto di chi al primo Bruto si trovasse già sazio di sentir sempre parlare di libertà e di Roma.

Esaminando per ora la prima, dico; che il Giunio Bruto mi pare un soggetto tragico di prima forza, e di prima sublimità; perchè la più nobile ed alta passione dell'uomo, l'amore di libertà, vi si trova contrastante con la più tenera e forte, l'amore di padre. Da un tal sublime contrasto ne debbono nascere per forza dei grandiosissimi effetti. Se io ve gli abbia saputi far nascere, è da vedersi.

Questa tragedia, a parer mio, pecca e non poco, in uno degli incidenti principalissimi, che ne fanno pure la base. Ed è, che i figli di Bruto, per avere, sedotti da Mamilio, soscritto il foglio dei congiurati, non pajono, nè sono abbastanza colpevoli agli occhi degli spettatori, nè a quelli del popolo, nè a quelli di Bruto stesso, onde meritino d'essere fatti uccidere dal padre. Si dirà dunque, (e ciascuno sa dirlo) che un padre il quale commette un'atrocità quasi ingiusta contro i proprj figliuoli, riesce piuttosto un impostore di libertà, che non un vero magnanimo cittadino. Ci sarebbe da rispondere, che agli occhi di Bruto novello consolo i figli possono con certa ragione apparire più rei che nol sono; ma se pur anche tali non gli appajono, ed ancorchè egli creda di commettere veramente una qualche ingiustizia nel condannarli al paro cogli altri congiurati, si può arditamente asserire ch'egli dovea pure commetterla, e rimanerne con immenso dolore conscio a se stesso soltanto, affine di non venir egli poi giustamente tacciato da Roma tutta, e massimamente dai tanti orbi parenti degli altri congiurati, di avere commessa un'altra ingiustizia, politicamente peggiore; cioè, d'aver egli eccettuati, o lasciati eccettuare dall'universale supplizio i soli suoi figli.

Io per me, crederei al contrario, che Bruto, convinto quasi in suo cuore che i proprj figli non sono che leggermente rei, credendosi nondimeno costretto a lasciargli uccider con gli altri, tanto più riescano e tragiche e forti e terribili, e ad un tempo stesso compassionevoli, tenere, e disperate le vicende di Bruto:

e quindi tanto maggior maraviglia io crederei ch'egli dovesse destare in altrui. Nè stimo che si debba prescindere mai da questo assioma, pur troppo verissimo nella esperienza del cuore dell'uomo; che la maraviglia di se è la prima e la principal commozione che un uomo grande dee cagionare in una qualunque moltitudine, per poterla indurre a tentare e ad eseguir nuove cose. Bruto dunque, ancorchè ottimo padre e miglior cittadino, sente in se stesso l'assoluta necessità di commettere con proprio privato danno questa semi-ingiustizia, da cui ne dee ridondare un terribile esempio ai tanti altri non cittadini abbastanza, e quindi la vera vita della comune patria. Egli perciò nel commetterla diviene agli occhi di Roma il più sublime esempio della umana fermezza. Quale altro soggetto può mai riunire ad un tempo più terrore, più maraviglia, e più compassione?

Ciò ammesso, io credo che questo mio Bruto abbia bensì nel suo carattere alcune e molte delle tinte necessarie per venirne a un tal atto; ma temo pure, che egli non sia, o non paja, padre abbastanza: e molti forse ne sarebbero assai più commossi, se l'autore l'avesse saputo fare con più maestria irresoluto nel sentenziare su i figli.

Collatino, attesa la recente uccision della moglie, atteso il suo giusto ed immenso dolore, attesa l'attività e il caldo zelo con cui egli seconda l'alte viste di Bruto, e atteso in somma il sacrificio ch'egli fa da principio del suo privato dolore all'utile pubblico, e alla comune vendetta; Collatino, a parer mio, per tutte queste ragioni riesce un così degno collega di Bruto nel consolato, che in questa tragedia egli riesce minore di Bruto soltanto.

Valerio, che nelle adunanze parla sempre pel senato, viene a rappresentarci (per quanto ha saputo l'autore) lo stato di quei patrizj al tempo della espulsion dei Tarquinj.

Il Popolo, che è principalissimo personaggio in ambedue i Bruti, in questo primo riesce forse alquanto difettoso dall'annunziare un po' troppo quella virtù ch'egli non ebbe che dopo; ed a cui, fresco egli allora dell'oppressione, non potea per anco innalzarsi. Ma credo, che bisogni anche concedere non poco alla forza dell'orribile spettacolo del corpo della uccisa Lucrezia, da cui deve essere singolarmente commosso quel popolo; ed ogni moltitudine commossa è tosto persuasa; ed appena è persuasa, (finchè non venga a dissolversi) ella opera e parla per lo più giustamente, e spesso anche altamente, per semplice istinto di commossa natura. E per questa sola importante ragione, ha voluto l'autore con un poetico anacronismo rappresimare la uccision di Lucrezia coll'uccisione dei figli di Bruto,

non c'interponendo che un giorno; appunto a fine di rendere Collatino un personaggio più tragico, a fine d'infiammare con maggior verisimiglianza il popolo, e di giustificare con la recente atrocità della cagione la lagrimevole atrocità dell'effetto. Tuttavia a una recita quali sogliono farsi finora in Italia, la voce d'uno sguajato, che uscirebbe di mezzo a uno stuolo di figuracce rappresentanti il popolo, potrebbe facilmente destar le risate; e questo anch'io lo sapea; ma purchè il risibile non stia nelle parole che dir dovrà il popolo, quanto all'aspetto e forma di questo popolo attore, mi fo a credere che mutando poi un giorno la forma e il pensare degli spettatori, muterà poi anche l'arte e il decoro degli attori. Quel dì, che in alcuna città d'Italia vi potrà essere un popolo vero ascoltante in platea, vi sarà infallibilmente anche un popolo niente risibile favellante sul palco.

Tito, si mostra assai più figlio di Bruto, che non del nuovo cittadino e console di Roma. Con questa tinta nel di lui carattere, l'autore ha sperato di farlo con più verisimiglianza cedere il primo alle astute istanze di Mamilio, nel sottoscrivere il foglio.

Tiberio parea promettere un degno Romano, ove egli pure inciampato non fosse nelle reti di Mamilio. Questi, più caldo di libertà, più giovane, più arrendevole al fratello, e più innocente di lui, dee pur anche intenerire assai più che Tito. Tale almeno è stata la intenzione dell'autore. Quanto più l'uno e l'altro commoveranno e parran poco rei, tanto maggiore verrà ad essere la compassione per essi e per Bruto; il quale non li può pur salvare, senza mostrarsi più padre e privato, che non cittadino e console; e se tal si mostrasse, non meriterebbe poi Bruto di dare egli primo l'impulso a quella sì splendida libertà, da cui ne dovrà poscia ridondare il maggior popolo che siasi mai mostrato nel mondo, la romana repubblica.

Mamilio, è un ambasciator di tiranno; vile, doppio, presuntuoso, ed astuto; qual esser dovea.

Questa tragedia mi pare ben condotta in tutto, fuorchè nel modo, con cui s'inducono i giovani a sottoscrivere il foglio. Questo incidente è difficilissimo a ben graduarsi; non mi appaga quasi niente come egli sta, eppure non lo saprei condurre altrimenti: ma non posso già io per ciò nè difenderlo, nè lodarlo.

BRUTO SECONDO.

Molte delle cose anzidette circa il soggetto di *Bruto primo*, mi vagliano anche dette per *Bruto secondo*. Corre però fra le due tragedie questa estrema differenza, che nella prima gli

affetti paterni vi fanno veramente (e debbono farvelo) un naturale e caldissimo contrasto con gli affetti di libertà, essendo Giunio Bruto un vero legittimo padre di figli per se stessi fino a quel punto incontaminati; in vece che l'amor filiale di Marco Bruto per quel Cesare, il quale o non gli è vero padre, o illegittimamente lo è, e che di molte reità giustamente gli par maculato, mi è sembrato sempre uno incidente posticcio, e sì dagli storici che dai poeti, intromesso in questo soggetto, più per accattarvi il maraviglioso, che per seguire la verisimile traccia degli affetti naturali. Ed in fatti, Marco Bruto che si viene a chiarir figlio di Cesare, appunto in quell' istesso giorno in cui egli ha risoluto di ucciderlo; Marco Bruto, che fino a quel giorno avea, e con ragione, abborrito in Cesare il tiranno della patria comune; non può certamente tutto ad un tratto venirlo ad amar come padre. Onde questo filiale amore, che nascer non può come un fungo, essendo debolissimo in Bruto, non dee mai cagionare nel di lui cuore quel feroce contrasto di passioni con l'amore di libertà più antico, più radicato, e più giusto, di cui era invaso l'animo tutto di Bruto: e da questo solo urto di contrarie passioni può ridondarne il tragico vero. E Cesare parimente, bench'egli da gran tempo sapesse di essere il padre di Bruto, non glie lo avendo manifestato pur mai fino ad ora, ed avendo occupatissimo l'animo, il cuore, e la mente da tutt'altra cosa che dall'amore di padre, egli con pochissima verisimiglianza perviene ad innestarsi ad un tratto nel cuore quest'amore, di cui non può aver mai (nè mostrarla pure) una dose bastante da poter contrastare colla smisurata sua ambizione inveterata di regno.

Un altro manifesto svantaggio del *Bruto secondo,* rispetto al *Bruto primo,* si è questo: l'amore di un vero padre superato dall'amor di libertà, la quale è nobile e virtuosa passione in se stessa, sorprende, piace, e rapisce; perchè un tale magnanimo sforzo non può mai accadere se non in un animo altrettanto virtuoso quanto maschio e sublime: ma, che l'amore di un mezzo padre sia vinto dall'amore d'impero, non sorprende, nè piace: perchè tale è il comune andamento di tutti i volgari uomini. Cesare dunque, per questa tragica parte, riesce tanto minore di Giunio Bruto, quanto un tiranno è minore d'un cittadino. E così Marco Bruto, trovandosi o dubbio o non dovuto figlio di Cesare, non è maraviglia punto se egli preferisce la repubblica ad un tal padre. Per la parte dunque del contrasto d'affetti non corre paragone alcuno tra il primo Bruto e il secondo.

L'autore ha creduto (ma forse ingannavasi) di potere alquanto supplire al difetto inerente a questa paternità di Cesare e a

questa filialità di Bruto, col fargli amendue già pieni di reciproca stima e di ammirazione l'uno per l'altro; Cesare, pronto ad accogliere in Bruto un successore della potenza sua, che anzi ne potrebbe ammendare poi le brutture, e menomarne la violenza; Bruto, pronto a riconoscere in Cesare il suo nobile emulo, anzi il suo degno maestro in gloria e in virtù, dove egli, ravviatosi pel dritto sentiero, consenta a ridivenir grande come semplice cittadino, e non a finirsi d'impicciolire come tiranno. Posti costoro in questo aspetto di generosa nimistà, la quale ad ogni poco che l'un dei due si rallenti, è vicinissima a cangiarsi in eroica amicizia; mi pare che sopraggiungendo poi l'agnizione tra 'l padre ed il figlio, ne risulti allora un tutto fra loro che basta a destare un tal quale contrasto colle loro dominanti primitive passioni, di libertà nell'uno, di tirannide e di falsa gloria nell'altro. E da questo contrasto, ancorchè più artificiale sia egli che naturale, ne può nascere un certo interesse tragico di pietà; ma non mai, come già dissi, paragonabile a quello che dee destar Giunio Bruto.

Il *Bruto secondo* somministra tuttavia il vero sublime in molto maggior copia che il primo, e che niun'altra di tutte queste precedenti tragedie. Il sublime di questa dee riuscire di tanto maggiore di quello (per esempio) di *Sofonisba,* di quanto le passioni che muovono questi eroi sono infinitamente più alte e più importanti che le passioni di quelli. Siface e Sofonisba son mossi dalla vendetta e dall'odio contra Roma; Massinissa dall'amore; Scipione dalla privata amistà: ma in questa tragedia, Cesare è mosso dalla sfrenata voglia di regnare, e più ancora da un immoderato amore di gloria, benchè fallace; Bruto, e gli altri congiurati tutti, gradatamente son mossi dalla divina passione di libertà; la cosa combattuta fra loro è Roma, cioè il mondo conosciuto d'allora; i nomi dei combattitori son tali, che nessuna storia maggiori gli dà; l'effetto che risulta da questa azione si è l'annichilamento della più vasta repubblica che mai vi sia stata, e l'innalzamento della più feroce e durabil tirannide che gli uomini mai sopportassero. Nessuna sublimità di soggetto e di personaggi può dunque contrastare con questa. Ed ancorchè un Bruto, e Roma, e la libertà, siano il soggetto del *Bruto primo,* quello dee pur cedere nella sola sublimità al soggetto del *Bruto secondo,* perchè questa Roma di Cesare di tanto superava (se non in virtù) in sublimità e in grandezza, quella Roma dei Tarquinj. Quindi in mezzo ai difetti che ha questo soggetto in se stesso, egli appresta pure al poeta un vastissimo campo alla grandezza ideale dei caratteri, senza rischio di sentirsi addosso quelle fredde parole: *Non è verisimile;* perchè, per quanto grandiosi siano e giganteschi questi eroi,

ove però non escano dal possibile in natura, li può sempre un autore giustificare, col dire: è Cesare, è Cicerone, è Cassio, ed è Bruto.

Il Cesare di questa tragedia non è interamente quale era il Cesare di Roma, ma quale egli dovea e potea benissimo essere, attese le circostanze e i doni suoi di natura; e quale forse a molti potè egli parere, senza esser tale.

Così questo Bruto, mi pare affatto inventato e creato dall'autore, ma sopra una gran base di vero. Onde io reputo, che l'autore in costui abbia forse riuscito a formare un verisimile colossale.

Cassio, è il primo dei congiurati, ma non esce però dalla comune classe dei congiuratori. E Cassio doveva pur cedere in grandezza al protagonista Bruto, che in questa tragedia mi pare un ente possibile fra l'uomo e il Dio. Nè credo, che bisognasse crear quell' eroe in nulla tragicamente minore di quel ch'ei lo sia; poichè in Bruto si dovea dar degna tomba alla grandezza tutta di Roma.

Cimbro, si è voluto che in parte rappresentasse l'animo e le virtù di Catone in questo fatto, nel quale certamente l'ombra sua fu a quei tempi uno dei principalissimi attori. La virtù, la fermezza, e la feroce morte di quel Romano, debbono per certo essere state un incentivo caldissimo nel cuore degli uccisori tutti di Cesare. Ma la parte di Cimbro non era qui suscettibile di quella estensione che si sarebbe richiesta per sviluppare gli alti sensi e le virtuose opinioni di Catone.

Cicerone, personaggio poco tragico, perchè per la sua età e senno, non essendo egli agitato da fortissima passione, poco commuove; mi parve tuttavia da introdursi in questa azione, ancorchè il farnelo sparire al terz'atto bastantemente provi contra l'autore, ch'egli non era neppur necessario nei due primi. Necessario non era; ma, col mostrare un tale Romano di più, col farlo opinare sovra i presenti pericoli, col farlo parlare della repubblica con quella vera tenerezza di padre, non credo di aver nojato gli spettatori. Dove pure colla severità dell'arte giudicare si debba, non oserò io mai approvare l' intromissione d'un attore, il quale, senza cagionar mancanza nessuna, sparisce allor che l'azione si compie. Onde difficilmente le parole di Bruto, nel principio del quart'atto, basteranno a impedire qualche risatella, che s'innalzerà quando Cimbro annunzia che Cicerone è fuggito.

Il Popolo, in questa tragedia, fa una parte assai meno splendida che nell'altra. Ma credo che così esser dovesse. I Romani, all' uscire dal giogo dei Tarquinj, erano oppressi, sdegnati, e non ancora corrotti: all' entrare sotto il giogo di Cesare, erano

licenziosi e non liberi, guasti, in ogni vizio perduti, e il più gran numero, dal tiranno comprati. Non potea dunque un tal popolo in una tragedia di libertà aver parte, se non se nel fine; quando, commosso prima dallo spettacolo di Cesare morto, da buon servitore che egli era, imprenderebbe a vendicare il padrone. Ma allora dalla maravigliosa fermezza, dalla divina impetuosa eloquenza di Bruto egli viene arrestato, persuaso, convinto, e infiammato a ricordarsi, almeno per breve ora, ch'egli può ridivenire il popolo romano. Pare a me, che in questo sublime istante si debba finir la tragedia, se l'autore nello scriverla si propone di ricavarne il più nobile fine ch'ella presenti; cioè un giusto ed immenso amore di libertà. Ma, dal finirla coll'aringa d'Antonio al popolo in lode e favore del morto Cesare, ne risulta per l'appunto l'effetto contrario; e con doppio difetto dell'arte si prolunga assai troppo l'azione, che già è compita con la morte di Cesare, ed affatto si scambia il fine proposto, o che uno propor si dovea, cioè, l'amore e la maraviglia per Bruto; due affetti che, per la troppa pietà da Antonio destata per Cesare, vengono falsamente a cambiarsi in odio non giusto per Bruto. Ma vero è, che le altre tragedie che trattano questo fatto, s' intitolavano *Cesare;* e questa s' intitola *Bruto.*

Gli elogj del morto Cesare nella bocca stessa di Bruto, pajono a me più grandi e più tragici assai, che non le smaccate e vili adulazioni nella bocca d'Antonio. E massimamente forse commovere potrà quell'istante, in cui Bruto si dichiara al popolo ad un tempo stesso e l'uccisore ed il figlio di Cesare.

La condotta di questa tragedia partecipa dei difetti annessi necessariamente alle congiure, nelle quali si parla molto più che non si opera; e vi campeggia tra gli altri la quasi total nullità del quart'atto. Non ho saputo evitare questo difetto; ma spero, che la grandezza delle cose in esso trattate potrà renderlo in gran parte tollerabile.

INVENZIONE.

Se la parola invenzione in tragedia si restringe al trattare soltanto soggetti non prima trattati, nessuno autore ha inventato meno di me; poichè di queste diciannove tragedie, sei appena ve ne sono che non fossero finora state fatte da altri, per quanto io 'l sappia; e sono, la *Congiura de' Pazzi,* il *Don Garzia, Maria Stuarda, Saúl, Rosmunda,* e *Mirra;* e di Rosmunda intendo, non il titolo, che varie altre tragedie un tale ne portano, ma il fatto in questa trattato da me. È vero altresì, che alcune di queste già fatte da altri, non mi eran note di

vista, avendo solamente sentito dire che vi siano; come l'*Agide*, il *Timoleone*, ed altre, che neppure so di chi siano, ma che mi vengono accertate essere scritte in francese. Se poi la parola invenzione si estende fino al far cosa nuova di cosa già fatta, io son costretto a credere che nessuno autore abbia inventato più di me; poichè nei soggetti appunto i più trattati e ritrattati, io credo di avere in ogni cosa tenuto metodo, e adoperato mezzi, e ideato caratteri, in tutto diversi dagli altri. Forse men buoni, forse men proprj, e forse men tutto; ma miei certamente, ed affatto diversi dagli altrui, per quanto essere il potessero senza uscir di se stessi. Quest'asserzione, affinch'ella non paja gratuita, mi converrà pur brevemente dimostrarla.

Circa al metodo e condotta, chiunque vorrà pigliarsi la briga di raffrontare una qualunque di queste ad un'altra tragedia di simil nome, potrà per se stesso esaminarne la totale diversità, e convincersi. Quanto nell'altre gli autori loro (e massimamente i moderni) hanno per lo più studiato di farvi nascere incidenti episodici, scontri teatrali e spettacolosi, agnizioni non naturali o non necessarie, maravigliose e non sempre verisimili catastrofi; altrettanto in queste l'autore si è studiato a spogliare il suo tema d'ogni qualunque incidente che non vi cadesse naturale, necessario, e per così dire, assoluto signore del luogo ch'egli vi occupa. Per questa parte dunque direi che l'autore abbia piuttosto *disinventato*, negandosi assolutamente tutte le altrui, e tutte le proprie invenzioni, là dove nocevano a parer suo alla semplicità del soggetto, da cui si è fatto una legge sacrosanta di non si staccare mai un momento, dal cominciar della prima parola del primo verso, fino alla estrema dell'ultimo. Da questa rigida maniera ne è ridondato forse un altro difetto; il che suole e dee accadere allorchè si cerca di pigliare un uso interamente contrario all'uso già ammesso. Il difetto si è, che siccome in tutte l'altre tragedie si può benissimo non ascoltarne, e perderne qua e là quasi delle intere scene, che per non essere importanti, necessariamente riescono anche languide e fredde; in queste non se ne potrà quasi perder verso, senza che l'intelligenza e la chiarezza ne vengano ad esser lese moltissimo. E siccome da una tale intensità d'attenzione può forse riuscirne più assai fatica che diletto alla mente di chi ascolta, più spettatori preferiranno una condotta che dia loro respiro e che non voglia tanta attenzione, ad una che sempre gl'incalza, e che non dà mai riposo. Ma se si pensa, che il riposo nelle cose appassionate vuol dir sospensione, e quindi notabile minoramento di passione, il che equivale a freddezza; e se si pensa, che quando l'uomo ha cominciato ad essere commosso, egli vuole per natura sua non essere più interrotto, ed anzi, vuol

che la commozione sua crescendo sempre all'ultimo termine della favola rapidamente lo conduca; ammesse queste cose, io credo che un pubblico che si educherebbe a un teatro, dove in grado perfetto questa incalzante continuità dominasse, non si potrebbe poi piegare mai più a sentir rappresentazioni che non avessero questo carattere d'incessante caldissima rapidità. Onde, questo andamento che io, o avrò invano tentato d'imprimere alle presenti tragedie, o che in esse avrò soltanto accennato, altri dopo me con maggior felicità e perfezione modificandolo e rettificandolo, non m'è avviso che da ciò l'arte ne debba pur mai scapitare.

Da un tal metodo costantemente adottato in queste tragedie, elle ne sono anche riuscite più brevi assai che nessune delle fatte da altri finora; e se elle sono, o pajono calde, è un bene che troppo non durino per non troppo stancare; se elle non lo sono, un bene maggiore sarà la lor brevità, perch'elle rechino minor tedio. E il breve, quando egli stia pure nei limiti del dato genere, io non lo reputo mai difetto.

Dalla soppressione assoluta d'ogni episodico incidente, d'ogni chiacchiera che non sviluppi passione, d'ogni operare che al termine per la più breve non tragga, ne è derivata di necessità la soppressione di tutti i personaggi non strettamente necessarissimi, e sotto un tale aspetto primarj. Ed in fatti, i personaggi secondarj, quelli cioè che non portano nell'azione un proprio importante motore, per cui essi pure raggruppino, impediscano, e spingano, e sviluppino l'azione; questi personaggi, ammessi che sono, non potranno dir mai, se non se cose inutili e fredde: e per quanto elle siano ben dette, siccome le dirà per bocca loro l'autore, riusciranno sempre per lo meno inopportune.

Facil cosa era ad altrui lo schernire questa riduzione de' personaggi sino al numero di soli quattro; ma non credo che così facile fosse il valersene con qualche felicità; ed anche senza felicità nessuna, il tirarsi innanzi e il parlare comunque, durante i cinque atti, del solo soggetto senza ripetersi, certamente facil cosa non era. Alcuni dei gran maestri dell'arte, e tra gli altri Voltaire, hanno parlato di codesti personaggi secondarj, come di cosa da scemarsi, o da togliersi affatto. Voltaire nel suo *Oreste* si è in fatti proposto una tal soppressione, e ha creduto di averla eseguita. Lascio giudice ogni accurato lettore, se Ifísa, Pammene, e Pilade stesso, siano altro che personaggi secondarj nell'Oreste Volteriano; se vi siano necessarj e operanti nell'azione; se cagionino in chi gli ascolta, o commozione, o freddezza.

Dicono alcuni, che nelle tragedie si debbano pure introdurre dei personaggi minori, per dare in tal guisa diverse tinte al poema, e non troppo stancar l'uditore. Rispondono altri, che le

diverse tinte vi si troveranno già per semplice forza di natura in ciascuno dei personaggi presi in se stessi, stante la diversità dei gradi di passione per cui passano essi durante l'azione; e così le diverse tinte si ritroveranno pure fra l'un personaggio e l'altro, attese le diversamente forti passioni che gli agitano. Difficilmente può accadere, che un pieno uditorio pecchi pel troppo sentire; che i molti uomini sogliono anzi in ogni cosa rimanersi piuttosto di qua che di là dal soverchio: e quella stanchezza che nascer potrebbe da una commozion troppo viva, si dee riputare come assai più dilettevole e più fruttifera cosa, che non quella languidezza che nasce da interrompimento di passione, e da troppa quiete. Nè l'eccellente pittore in un sublime epico dipinto introdurrà per far l'ombra del quadro una o più figure non epiche, ov' elle quasi nulla vi adoperino: ma se pur anche ve le introduce, lo può fare il pittore in un' arte muta, senza nuocere all'effetto; non lo può far l'autor tragico, perchè quel tal personaggio (ove muto ei non sia) vien pure costretto a dir qualche cosa, allor quando ha ottenuto la cittadinanza in quella tragica azione. Ma se quanto egli dice non è necessario e caldo e operante per conto proprio, costui al progredir dell'azione nulla aggiungendo, moltissimo toglie. Si osservi inoltre, che costoro son sempre rappresentati da attori assai più mediocri che i primi: e in Parigi stesso, dove il teatro è pur molto perfezionato quanto all'arte del recitare, io ci vedo ogni giorno i personaggi secondarj nelle migliori tragedie eccitare le risa per la loro sguajataggine; e costoro nondimeno dicono cose per se stesse niente risibili ad una platea educata a non ridere, e a ben ascoltare. Onde, quando non vi fosse altra ragione che questa, io credo che ogni autore vorrebbe, potendolo, risparmiarsi la creazione di questa inutile ed infelice prole. Che se costoro muovono per anche le risate in Parigi, quale effetto mai produrranno in Italia, dove i primi personaggi attori di tanto ancora sono inferiori agli ultimi attori di Francia?

Esaminerò or ora, nel parlare della sceneggiatura, quai siano i difetti che risultano altresì dai pochissimi personaggi adoperati in Tragedia. Dalla esposizione del metodo tenuto in queste, mi pare intanto di aver mostrato abbastanza, che un tal metodo è nuovo finora, e diverso in tutto da tutti i fin qui praticati. Non dimostrerò io già, che egli sia il migliore; a me non si aspetta il dirlo; ma udirò con piacere, che altri mi dimostri che il presente metodo sia il peggiore.

I mezzi di cui si va servendo l'autore nel decorso di queste tragedie, mi pajono (per quanto egli il possa ed il sappia) semplicissimi sempre, e nobili, e verisimili. Una sola letterina ci vedo introdotta in tutte le diciannove tragedie; ed è nel *Bruto*

secondo, a fine di attestare la nascita di Bruto. Io credo che l'autore ve l'abbia piuttosto voluta introdurre per elezione, che non perchè necessaria gli fosse; stante che codesta lettera (come si vede in alcune altre moderne tragedie) non viene a raggruppare la tragedia del Bruto, la quale sussister potrebbe senz'essa benissimo. A quel modo stesso, si è voluto nella *Merope* introdurre quel fermaglio con l'impresa d'Alcide, in mano d'Egisto; ma non credo che il non esservi un tale incidente potrebbe nuocere in nulla all'azione.

Del resto nelle presenti tragedie non vi si vedono mai personaggi messi in ascolto per penetrare gli altrui segreti, dallo scoprimento dei quali dipenda poi in gran parte l'azione. Non vi si vedono personaggi sconosciuti a se stessi o ad altrui, se non quelli che così doveano essere per ragioni invincibili, come per esempio in *Merope,* Egisto a se stesso. Non vi s' introducono nè ombre visibili e parlanti, nè lampi, nè tuoni, nè ajuti del cielo; non vi si vedono uccisioni inutili, o minaccie di uccisioni non naturali, nè necessarie; non vi si vedono in somma nè accattate inverisimili agnizioni, nè viglietti, nè croci, nè roghi, nè capelli recisi, nè spade riconosciute, ecc. ecc. Non annovererò insomma tutti i *mezzucci* non adoprati in queste tragedie; e basta (credo) il già detto, per provare che i mezzi in esse impiegati sono per lo più diversi assai dagli altrui; e che, o queste tragedie non progrediscono, o che, se pure elle hanno una mossa qualunque per arrivare al lor fine, elle v'arrivano per lo più per via dei soli semplici e naturali mezzi somministrati dalla cosa stessa. Ma fra tutti i mezzi diversi dalla maniera degli altri, di cui si prevaleva in queste l'autore, i due soli che quasi non dubiterei essergli riusciti migliori degli altrui, ov'egli però abbia saputo adoprarli, sono i due mezzi seguenti. Ne' suoi primi atti egli non ha mai fatto esporre il soggetto della tragedia da un qualche personaggio attore a un personaggio indifferente e creato soltanto per ascoltare; e molto meno l'esposizione si è fatta tra due personaggi indifferenti; ma sempre si è dato introduzione alla favola col dialogo d'azione, appassionato in quel grado soltanto che può ammettere un principio, ma che non si può mai scompagnare dai personaggi che hanno veramente in core alte ed incalzanti passioni. L'altro mezzo particolare all'autore si è: che ne' suoi quint'atti, per tutto dove si potea senza punto offendere il verisimile, o la teatrale decenza, egli non ha mai fatto narrare ciò che potea presentarsi agli occhi, e che, operato in palco dai soli personaggi importanti, dovea ben altramente commuovere gli spettatori: come altresì, quando gli è convenuto narrare, non si è mai servito di un narratore indifferente e non importante attore, per annunziar la catastrofe.

Quanto poi ai presenti caratteri, chi si vorrà chiarire se questi siano o non siano diversi dagli altrui, ponga accanto ad uno qualunque di questi personaggi i più noti, e i più spesso trattati, un altro simile d'altro autore; per esempio quest'Oreste, quest'Egisto in *Merope,* questo Marco Bruto, accanto all'Oreste, Egisto, e Bruto di Voltaire, di Crebillon, del Maffei, o di altro pregiato scrittore; ed io credo impossibile che la total differenza, per quanta ve ne possa essere in un personaggio stesso nel fatto stesso, non venga chiaramente a manifestarsi. E chi vorrà pure chiarirsi, se questi caratteri, diversi già dagli altrui, vengano poi anche ad essere diversi fra loro, ponga accanto l'un l'altro alcuni di questi personaggi, i quali per somiglianza di passione, e di circostanze, debbano in molte cose esser simili, e vedrà se veramente lo siano. Si paragonino, per esempio, i tiranni fra loro: Filippo a Creonte; Egisto d'*Oreste,* con Polifonte; Appio, Timofane, e Cesare, fra loro; Nerone a Cosimo, ecc.: ovvero si confrontino i buoni re, che in queste tragedie, come in natura, saranno sempre pochissimi; per esempio Agamennone, Agide, e Ciniro: o si raffrontino gli amanti, come Carlo, Emone, Icilio, Ildovaldo, e Peréo: o i difensori di libertà, come Icilio, Timoleone, Raimondo, Agide, Bruto primo, e Bruto secondo: o le donne tenere, come Isabella, Argía, Mirra, Romilda, Bianca, e Micol: o le madri, come Clitennestra, Giocasta, Numitoria, Merope, Agesistrata, Eleonora, e Demarista: o le donne forti, come Antigone, Virginia, Sofonisba, e Rosmunda: o perfino anco si raffrontino i subalterni fra loro, come Gomez, e Tigellino; Perez, Polidoro, e Seneca; Echilo, e Pilade; Abner, e Botuello; Achimeléch e Lamorre ecc. Da questo confronto si verrà facilmente a conoscere se l'autore abbia saputo altrettanto diversificare i caratteri suoi, quanto inventarli diversi dagli altrui.

Non intendo io con tutto ciò di asserire, e far credere altrui, che questi caratteri siano meglio ideati ed eseguiti che altri da altri: ed ancorchè nel profondo del cuore l'autore sel creda, (che se nol credesse a stampa non li darebbe), il censore tuttavia esaminandoli col dovuto critico sguardo, ritrova in essi non piccoli ed anche non pochi difetti, fra qualche bellezza: ma colla stessa sincerità il censore assicura chi credere lo vorrà, che egli non scorge in questi caratteri nè le stesse bellezze, nè gli stessi difetti, che gli pare di scorgere negli altrui personaggi; perchè in tutto sono essi concepiti diversi. E, riassumendo in poche parole quanto ho detto lungamente finora, e parlando ad un tratto e come censore e come autore, conchiudo quanto alla invenzione delle presenti tragedie, che elle potranno esser forse, o parere, mediocri, ed anche se si vuole, cattive; ma che non potranno elle mai esser giudicate non mie.

SCENEGGIATURA.

Ecco, che fra i difetti della sceneggiatura risultanti da questa maniera d'inventare e di condurre la favola, già già odo dai più annoverar come, il primo e capitalissimo, la frequenza dei soliloquj. E questa frequenza certamente è difetto; ma non vien riputata uno dei maggiori per altra ragione, fuochè per esser questo uno dei difetti più facili a esser rilevati da chiunque. Nè io lo voglio affatto difendere, nè interamente condannarlo coi più. Credo, che nelle arti sia più sana ed utile cosa il ragionare, che il sentenziare. Ripetiamo da prima quasi Eco, la voce dei più: « Il soliloquio è cosa fuor di natura, inverisimile, e « stucchevole; il troppo usarne è una manifesta prova, che l'au- « tore non saprebbe tirarsi innanzi senz'essi. » Ragioniamo ora su questo grido. Il soliloquio d'un uomo fortemente appassionato, e che medita qualche grande impresa, non si può dire fuor di natura nè inverisimile, poichè tuttodì noi ne vediamo in natura la prova; nè si può dire stucchevole, allorchè sia appassionato, e non lungo. Ciò posto, molte cose in una tragedia e massime nel principio di essa, sono necessarissime a dirsi per esporre, motivare, e progredire l'azione. Ora io domando, se un soliloquio di persona importante e appassionatissima, un soliloquio rotto, pieno, breve, e accennante piuttosto che narrante le cose, non debba riuscire più caldo, meno stucchevole, e altrettanto probabile, quanto una lunga scena tra quel personaggio importante e un personaggio subalterno, il quale invano tentando di riscaldare se stesso alla fiamma dell'altro, in vece di ciò, e l'altro e se stesso e gli spettatori raffredda; perchè costui non è, nè può essere, in pari coll'attore primario, nè per quel ch'ei sente, nè pel modo con cui lo esprime, nè per quello ch'ei dice, nè pel modo pure con cui lo recita. Codesto subalterno non dice che due o tre versi per volta, per interrogare e far dire dal personaggio primario ciò che lo spettatore dee pur necessariamente sapere; costui soggiunge poi con cinque o sei altri versi di triviali e freddi consigli, allorchè ha saputo dall'altro ciò che egli dovea già saper molto prima, essendogli per lo più intrinseco e famigliare. Codesto subalterno si affatica quanto può in nome dell'autore per simulare una calda commozione delle cose ascoltate; ma egli non ci riesce quasi mai, e mai non trasfonde per propria virtù negli spettatori quel calore ch'egli non ha, nè può avere in se stesso. Queste o simili scene sono tuttavia le sole, che in una tragedia possano riempire le veci dei soliloquj.

Aggiungerò, quanto all'inverisimile di questi, che io, senza esser persona tragica, mosso il più delle volte da passioncelle non degne del coturno per certo, tuttavia parlo spessissimo con me stesso; e molte altre volte, ancorchè io non favelli con bocca, parlo con la mente, e perfino dialogizzo idealmente con altri. Quanto più dunque potrà una tal cosa accadere a chi da una terribile e continua passione sia mosso? Un uomo che medita di ucciderne un altro, non parlerà egli del dove, del come, del quando? Ed anzi, chi non vede che ogni uomo che medita una importante terribile impresa, per esser atto ad eseguirla, dee per lo più trattarne e combinarla in se stesso, e non affidarsi in nessuno giammai, fuorchè in colui che dalla stessa sua passione travagliato sia non meno di lui? Ora tale non può mai essere, nè parere un personaggio subalterno ad un primario appassionato, ove questi uno stolto non sia.

I soliloquj in queste tragedie non eccedono quasi mai trenta versi, e sono spesso di venti, di quindici, di dieci, e anche meno. Per quanto io gli abbia esaminati, non me n'è caduto nessuno sott'occhio, di cui l'autore non ne potesse render ragione; ma non sono con tutto ciò talmente innestati nell'intreccio dell'azione, che l'autore, volendo, non avesse potuto non ce gli porre, e trasfondergli in altre scene. Molte e forse troppe delle presenti tragedie cominciano con un soliloquio; ma egli è brevissimo sempre, e recitato sempre da uno dei personaggi primarj; in esso è racchiuso, non per via di narrazione, ma per via di passione, tutto il soggetto della tragedia: e in oltre, quel personaggio dice in quel suo soliloquio tali cose, che discretamente egli non potrebbe mai dire a nessuno. Ed esemplificando, mi sarà facile di provar l'asserzione.

Nel *Filippo,* Isabella dà principio alla tragedia con un soliloquio in cui passionatamente, e brevissimamente accenna il suo amore per Carlo: ma se tal cosa non avesse ella detto fra se stessa, a chi avrebbe ella ragionevolmente osato affidarla? a una sua cameriera: ma un tale arcano essa non avrebbe potuto svelarlo, volendolo, se non se lungamente ed a stento, atteso il contrasto tragico vero, che nel suo core si trova tra il modesto dovere e l'amore. Ora, io domando se questo contrasto non riesca di molto maggiore effetto accennandolo brevemente da prima infra se stessa colla semplice ma passionata esposizione del fatto, e sviluppandolo ella pienamente poscia nella scena seguente con l'oggetto amato, che non narrandolo a quella sua fida cameriera, la quale per quanto si sarebbe affaticata nel mostrar di provarne grandissima commozione, non ne potea pur mai nè provare nè far provare agli spettatori la millesima parte di quella che sente e quindi fa sentire ad altrui l'appassiona-

tissimo Carlo. Col semplice primo soliloquio, Isabella ha lasciato intendere agli spettatori, ch'ella ha in core mal grado suo quella terribilissima passione; ella gli ha prevenuti in favor suo, e in favore di Carlo, e in disfavor di Filippo; ella ha lasciato intendere chi ella sia, dove ella sia, con cui abbia che fare, e ciò ch'ella debba temere o sperare. Onde, dopo i suoi ventiquattro versi, che più non sono, lo spettatore che avrà prestato attento orecchio, viene a sapere tutto ciò che è necessario a sapersi, e salta, direi così, a piè pari in mezzo all'azione, che al vigesimoquinto verso comincia: il che alle volte in cert'altre tragedie non viene ad esser noto neppure al finir del prim'atto.

E mi tocca qui di osservare per incidenza, che la esposizione d'una tragedia non riuscirà mai difficile a quell'autore che avrà concepito una semplice azione, e che spogliatala di tutto l'inutile, l'anderà sempre spingendo ad un solo fine per la più naturale e spedita via.

Così nell'*Antigone,* se Argía si appresenta sola in teatro, ella ne assegna il perchè; ed è, che avendola accompagnata, indi smarrita, il suo fedele Menéte, non potendosi ella staccare dalla proposta impresa, si è ritrovata sola al giungere in Tebe. In tal modo mi parrebbe, che la decenza del costume suo non ne venga punto offesa, e che lo spettatore già maggiormente si appassioni per lei; appunto perchè la vede sola e straniera in una reggia nemica. In questo soliloquio d'Argía, lo spettatore vien pure a sapere da un personaggio importante e appassionato tutto ciò ch'egli dee sapere; e non lo sa per la via della gelida e lunga esposizione comune fra un personaggio operante e un personaggio ascoltante. Ma, io odo già dir da taluno; ecco in questa tragedia duplicato a bella prima il difetto dei soliloquj; ecco Antigone che esce sola, e ce ne vuol dare un secondo. Chi dice tal cosa, poichè prima di dirla non ha voluto riflettervi, rifletta dopo, che Antigone in codesto punto esce per andarne di notte e di furto ad infrangere una crudelissima legge del tiranno; ella dovea perciò esser sola; che nelle imprese dove ne va la vita, raramente si trova compagni; nè il dignitoso e maschio animo d'Antigone comportava ch'ella a ciò li cercasse.

Così Egisto nell'*Agamennone,* Elettra nell'*Oreste,* Merope nella *Merope,* e altri forse di cui non mi ricordo per ora, danno principio alle suddette tragedie con soliloquj, in cui se ne viene ad esporre il soggetto. Ma Egisto lo espone, parlando coll'ombra del feroce Tieste, che a lui par di vedere, e di udire altamente domandantegli vendetta contro al figlio d'Atréo. Elettra comincia l'*Oreste,* col rammentare appassionatamente l'ucciso padre, col favellargli con trasporto di fantasia, e col dispiegare in parte la speranza di vendetta che le rimane nella persona

Aggiungerò, quanto all'inverisimile di questi, che io, senza esser persona tragica, mosso il più delle volte da passioncelle non degne del coturno per certo, tuttavia parlo spessissimo con me stesso; e molte altre volte, ancorchè io non favelli con bocca, parlo con la mente, e perfino dialogizzo idealmente con altri. Quanto più dunque potrà una tal cosa accadere a chi da una terribile e continua passione sia mosso? Un uomo che medita di ucciderne un altro, non parlerà egli del dove, del come, del quando? Ed anzi, chi non vede che ogni uomo che medita una importante terribile impresa, per esser atto ad eseguirla, dee per lo più trattarne e combinarla in se stesso, e non affidarsi in nessuno giammai, fuorchè in colui che dalla stessa sua passione travagliato sia non meno di lui? Ora tale non può mai essere, nè parere un personaggio subalterno ad un primario appassionato, ove questi uno stolto non sia.

I soliloquj in queste tragedie non eccedono quasi mai trenta versi, e sono spesso di venti, di quindici, di dieci, e anche meno. Per quanto io gli abbia esaminati, non me n'è caduto nessuno sott'occhio, di cui l'autore non ne potesse render ragione; ma non sono con tutto ciò talmente innestati nell'intreccio dell'azione, che l'autore, volendo, non avesse potuto non ce gli porre, e trasfondergli in altre scene. Molte e forse troppe delle presenti tragedie cominciano con un soliloquio; ma egli è brevissimo sempre, e recitato sempre da uno dei personaggi primarj; in esso è racchiuso, non per via di narrazione, ma per via di passione, tutto il soggetto della tragedia: e in oltre, quel personaggio dice in quel suo soliloquio tali cose, che discretamente egli non potrebbe mai dire a nessuno. Ed esemplificando, mi sarà facile di provar l'asserzione.

Nel *Filippo,* Isabella dà principio alla tragedia con un soliloquio in cui passionatamente, e brevissimamente accenna il suo amore per Carlo: ma se tal cosa non avesse ella detto fra se stessa, a chi avrebbe ella ragionevolmente osato affidarla? a una sua cameriera: ma un tale arcano essa non avrebbe potuto svelarlo, volendolo, se non se lungamente ed a stento, atteso il contrasto tragico vero, che nel suo core si trova tra il modesto dovere e l'amore. Ora, io domando se questo contrasto non riesca di molto maggiore effetto accennandolo brevemente da prima infra se stessa colla semplice ma passionata esposizione del fatto, e sviluppandolo ella pienamente poscia nella scena seguente con l'oggetto amato, che non narrandolo a quella sua fida cameriera, la quale per quanto si sarebbe affaticata nel mostrar di provarne grandissima commozione, non ne potea pur mai nè provare nè far provare agli spettatori la millesima parte di quella che sente e quindi fa sentire ad altrui l'appassiona-

tissimo Carlo. Col semplice primo soliloquio, Isabella ha lasciato intendere agli spettatori, ch'ella ha in core mal grado suo quella terribilissima passione; ella gli ha prevenuti in favor suo, e in favore di Carlo, e in disfavor di Filippo; ella ha lasciato intendere chi ella sia, dove ella sia, con cui abbia che fare, e ciò ch'ella debba temere o sperare. Onde, dopo i suoi ventiquattro versi, che più non sono, lo spettatore che avrà prestato attento orecchio, viene a sapere tutto ciò che è necessario a sapersi, e salta, direi così, a piè pari in mezzo all'azione, che al vigesimoquinto verso comincia: il che alle volte in cert'altre tragedie non viene ad esser noto neppure al finir del prim'atto.

E mi tocca qui di osservare per incidenza, che la esposizione d'una tragedia non riuscirà mai difficile a quell'autore che avrà concepito una semplice azione, e che spogliatala di tutto l'inutile, l'anderà sempre spingendo ad un solo fine per la più naturale e spedita via.

Così nell'*Antigone,* se Argía si appresenta sola in teatro, ella ne assegna il perchè; ed è, che avendola accompagnata, indi smarrita, il suo fedele Menéte, non potendosi ella staccare dalla proposta impresa, si è ritrovata sola al giungere in Tebe. In tal modo mi parrebbe, che la decenza del costume suo non ne venga punto offesa, e che lo spettatore già maggiormente si appassioni per lei; appunto perchè la vede sola e straniera in una reggia nemica. In questo soliloquio d'Argía, lo spettatore vien pure a sapere da un personaggio importante e appassionato tutto ciò ch'egli dee sapere; e non lo sa per la via della gelida e lunga esposizione comune fra un personaggio operante e un personaggio ascoltante. Ma, io odo già dir da taluno; ecco in questa tragedia duplicato a bella prima il difetto dei soliloquj; ecco Antigone che esce sola, e ce ne vuol dare un secondo. Chi dice tal cosa, poichè prima di dirla non ha voluto riflettervi, rifletta dopo, che Antigone in codesto punto esce per andarne di notte e di furto ad infrangere una crudelissima legge del tiranno; ella dovea perciò esser sola; che nelle imprese dove ne va la vita, raramente si trova compagni; nè il dignitoso e maschio animo d'Antigone comportava ch'ella a ciò li cercasse.

Così Egisto nell'*Agamennone,* Elettra nell'*Oreste,* Merope nella *Merope,* e altri forse di cui non mi ricordo per ora, danno principio alle suddette tragedie con soliloquj, in cui se ne viene ad esporre il soggetto. Ma Egisto lo espone, parlando coll'ombra del feroce Tieste, che a lui par di vedere, e di udire altamente domandantegli vendetta contro al figlio d'Atréo. Elettra comincia l'*Oreste,* col rammentare appassionatamente l'ucciso padre, col favellargli con trasporto di fantasia, e col dispiegare in parte la speranza di vendetta che le rimane nella persona

dell'amato Oreste da lei posto in salvo. Merope dà principio alla tragedia col piangere, come una madre il debbe, i due trafitti figli, lo svenato marito, e l'unico suo figliuolo rimastole, spogliato del trono, e allora errante e smarrito. E tutti tre questi personaggi si appresentano soli, perchè soli esser debbono. Egisto nella reggia d'Atreo non dovea certamente avervi alcun confidente; ed anche potendovene avere, si osservi che tutte le passioni estreme, fuor che l'amore allor quando incestuoso non è, tendono piuttosto a concentrarsi nel cuore dell'uomo, che ad esternarsi; e anche si osservi, che le sole passioni deboli son quelle che cercano sfogo di parole; e siccome non son queste le passioni, nè questi per lo più gli eroi di tragedia, ne risulta che anche lo stesso legittimo amore in una donzella tenerissima, allorchè troppo in teatro si esala in parole, allorchè non ha in se stesso un possente contrasto che ne vada rattenendo lo sfogo, una tal passione può bensì esser tenera, ma cessa di parer tragica. Credo che ne sia questa la ragione: delle donnicciuole che piangano per amore, e che tutta e lungamente narrino la loro passione, se ne vedono così spesso e tante nella vita famigliare, che poca curiosità rimane di vederle in palco in tragedia. Torno al fatto. Elettra parimente nell'*Oreste* era sola, perchè andava contro al divieto d'Egisto a compiere l'anniversario su la tomba del padre. E così Merope, tenuta quasi prigioniera nella reggia d'un usurpatore, dovea esser sola per piangere e dubitare sul destino dello smarrito suo figlio.

Nè ad uno ad uno di tutti i soliloquj delle presenti tragedie parlerò, nè tutti forse bene vi stanno: ma serve il detto fin qui, per chiarire che l'autore non ve gli ha inseriti, se non quando gli ha creduti verisimili ed utili, e che sempre ha tentato di fargli, o appassionati, o brevissimi.

Ed in prova, che anche con la creazione di pochi, e di quattro soli personaggi, si può nondimeno progredire un'azione senza soliloquj, l'autore a bella posta ha voluto nel *Timoleone* (cioè nella tragedia sua la più nuda di azione e la più povera di mezzi) non ve ne inserire che un solo di Echilo, che son dieci versi in fine del quarto; e questo anche si potrebbe levare, cambiando quei dieci versi in due soli che Echilo dicesse a Demarista in fine della scena precedente. Ma l'autore ce l'ha inserito perchè gli è sembrato verisimile, che un caldissimo amico di Timoleone e della patria, qual era Echilo, potesse dir dieci versi da sè nel punto che dalla madre del tiranno gli viene con dubbie e tronche parole accennato, che Timoleone e la patria stanno in periglio imminente e grandissimo.

Finisco (e n'è tempo) di parlare dei soliloquj, col far osservare che nelle nove tragedie susseguenti alle prime dieci stampate

in Siena, l'autore ne ha diminuito moltissimo l'uso; il che egli ha fatto più per liberarsi dal tedio di questa facile e triviale censura, che per intima convinzione che siano essi quel difetto che si va dicendo che siano. Ma comunque si reputino, io credo d'aver dimostrato col fatto, che anche senza personaggi subalterni si possa progredire un'azione tragica con pochissimi ed anche con nessun soliloquio.

Quanto al rimanente della sceneggiatura in queste tragedie, ella mi pare per lo più semplice, naturale, e bastantemente motivata; eccettuatene però le tre prime tragedie, in cui ella non è abbastanza naturale, nè sempre verisimilmente motivata. Ma l'autore stava allora imparando quest'arte, che forse non ha saputo poi mai; ma che in somma non potea certamente impararsi senza l'esperienza, gli errori, ed il tempo.

Il difetto principale, che io rilevo nell'andamento di tutte le presenti tragedie, si è l'uniformità. Chi ha osservato l'ossatura di una, le ha quasichè tutte osservate. Il primo atto, brevissimo; il protagonista, per lo più non messo in palco se non al secondo; nessuno incidente mai; molto dialogo; pochi quart'atti; dei vuoti qua e là quanto all'azione, i quali l'autore crede di aver riempiti o nascosti con una certa passione di dialogo; i quinti atti strabrevi, rapidissimi, e per lo più tutti azione e spettacolo; i morenti, brevissimi favellatori: ecco, in uno scorcio, l'andamento similissimo di tutte queste tragedie. Altri osserverà poi (che più lungamente e meglio il potrà far dell'autore) se questa costante uniformità di economia nel poema vi venga bastantemente compensata dalla varietà dei soggetti, dei caratteri, e delle catastrofi.

Quanto alle regole delle tre unità, mi pare che nè per ombra pure non vi sia stata violata mai quella principalissima e sola vera unità, che posta è nel cuore dell'uomo, la unità dell'azione. Ed oso io qualificarla di principalissima, e di sola vera, perchè quando altri narra o fa vedere un fatto qualunque, chi ascolta non vuole nè vedere, nè udir cosa, che lo disturbi da quello. L'unità di luogo è violata in queste tragedie tre volte; nel quint'atto del *Filippo,* nel quarto, e quinto dell'*Agide,* e nel quinto del *Bruto secondo.* Quella di tempo non v'è stata infranta se non se leggermente, di rado, e in tal modo, da non potersene accorgere quasi nessuno, non vi si trovando mai offesa la necessaria verisimiglianza.

dell'amato Oreste da lei posto in salvo. Merope dà principio alla tragedia col piangere, come una madre il debbe, i due trafitti figli, lo svenato marito, e l'unico suo figliuolo rimastole, spogliato del trono, e allora errante e smarrito. E tutti tre questi personaggi si appresentano soli, perchè soli esser debbono. Egisto nella reggia d'Atreo non dovea certamente avervi alcun confidente; ed anche potendovene avere, si osservi che tutte le passioni estreme, fuor che l'amore allor quando incestuoso non è, tendono piuttosto a concentrarsi nel cuore dell'uomo, che ad esternarsi; e anche si osservi, che le sole passioni deboli son quelle che cercano sfogo di parole; e siccome non son queste le passioni, nè questi per lo più gli eroi di tragedia, ne risulta che anche lo stesso legittimo amore in una donzella tenerissima, allorchè troppo in teatro si esala in parole, allorchè non ha in se stesso un possente contrasto che ne vada rattenendo lo sfogo, una tal passione può bensì esser tenera, ma cessa di parer tragica. Credo che ne sia questa la ragione: delle donnicciuole che piangano per amore, e che tutta e lungamente narrino la loro passione, se ne vedono così spesso e tante nella vita famigliare, che poca curiosità rimane di vederle in palco in tragedia. Torno al fatto. Elettra parimente nell'*Oreste* era sola, perchè andava contro al divieto d'Egisto a compiere l'anniversario su la tomba del padre. E così Merope, tenuta quasi prigioniera nella reggia d'un usurpatore, dovea esser sola per piangere e dubitare sul destino dello smarrito suo figlio.

Nè ad uno ad uno di tutti i soliloquj delle presenti tragedie parlerò, nè tutti forse bene vi stanno: ma serve il detto fin qui, per chiarire che l'autore non ve gli ha inseriti, se non quando gli ha creduti verisimili ed utili, e che sempre ha tentato di fargli, o appassionati, o brevissimi.

Ed in prova, che anche con la creazione di pochi, e di quattro soli personaggi, si può nondimeno progredire un'azione senza soliloquj, l'autore a bella posta ha voluto nel *Timoleone* (cioè nella tragedia sua la più nuda di azione e la più povera di mezzi) non ve ne inserire che un solo di Echilo, che son dieci versi in fine del quarto; e questo anche si potrebbe levare, cambiando quei dieci versi in due soli che Echilo dicesse a Demarista in fine della scena precedente. Ma l'autore ce l'ha inserito perchè gli è sembrato verisimile, che un caldissimo amico di Timoleone e della patria, qual era Echilo, potesse dir dieci versi da sè nel punto che dalla madre del tiranno gli viene con dubbie e tronche parole accennato, che Timoleone e la patria stanno in periglio imminente e grandissimo.

Finisco (e n'è tempo) di parlare dei soliloquj, col far osservare che nelle nove tragedie susseguenti alle prime dieci stampate

in Siena, l'autore ne ha diminuito moltissimo l'uso; il che egli ha fatto più per liberarsi dal tedio di questa facile e triviale censura, che per intima convinzione che siano essi quel difetto che si va dicendo che siano. Ma comunque si reputino, io credo d'aver dimostrato col fatto, che anche senza personaggi subalterni si possa progredire un'azione tragica con pochissimi ed anche con nessun soliloquio.

Quanto al rimanente della sceneggiatura in queste tragedie, ella mi pare per lo più semplice, naturale, e bastantemente motivata; eccettuatene però le tre prime tragedie, in cui ella non è abbastanza naturale, nè sempre verisimilmente motivata. Ma l'autore stava allora imparando quest'arte, che forse non ha saputo poi mai; ma che in somma non potea certamente impararsi senza l'esperienza, gli errori, ed il tempo.

Il difetto principale, che io rilevo nell'andamento di tutte le presenti tragedie, si è l'uniformità. Chi ha osservato l'ossatura di una, le ha quasichè tutte osservate. Il primo atto, brevissimo; il protagonista, per lo più non messo in palco se non al secondo; nessuno incidente mai; molto dialogo; pochi quart'atti; dei vuoti qua e là quanto all'azione, i quali l'autore crede di aver riempiti o nascosti con una certa passione di dialogo; i quinti atti strabrevi, rapidissimi, e per lo più tutti azione e spettacolo; i morenti, brevissimi favellatori: ecco, in uno scorcio, l'andamento similissimo di tutte queste tragedie. Altri osserverà poi (che più lungamente e meglio il potrà far dell'autore) se questa costante uniformità di economia nel poema vi venga bastantemente compensata dalla varietà dei soggetti, dei caratteri, e delle catastrofi.

Quanto alle regole delle tre unità, mi pare che nè per ombra pure non vi sia stata violata mai quella principalissima e sola vera unità, che posta è nel cuore dell'uomo, la unità dell'azione. Ed oso io qualificarla di principalissima, e di sola vera, perchè quando altri narra o fa vedere un fatto qualunque, chi ascolta non vuole nè vedere, nè udir cosa, che lo disturbi da quello. L'unità di luogo è violata in queste tragedie tre volte; nel quint'atto del *Filippo,* nel quarto, e quinto dell'*Agide,* e nel quinto del *Bruto secondo.* Quella di tempo non v'è stata infranta se non se leggermente, di rado, e in tal modo, da non potersene accorgere quasi nessuno, non vi si trovando mai offesa la necessaria verisimiglianza.

STILE.

Lungamente, e forse assai troppo, e certamente invano, avrò io parlato dello stile di queste prime dieci tragedie, nel volerlo, come autore, difendere e giustificare, allorchè mi occorreva di rispondere su di ciò al signor Calsabigi, e all'abate Cesarotti. Ed avendo io in questa seconda edizione inserite entrambe le suddette risposte, oramai non ne dovrei ragionar più che tanto, se io qui non mi assumessi l'incarico di parlarne come censore.

Comincierò dunque col dire; che in tutte le dieci prime stampate quali erano, ci ho riconosciuto costantemente due difetti non piccioli, quanto allo stile; e sono, oscurità e durezza. E non già ch'io intenda qui di ridirmi di quanto ho detto nella risposta al Calsabigi circa lo stile tragico, la di cui chiarezza e armonia son convinto dover essere in tutto diversa dallo stile della lirica poesia: ma intendo bensì di mostrare, che il mio stile tragico in quella prima edizione mi era venuto fatto non solamente diverso dal lirico, da cui espressamente avea voluto discostarmi, ma ad un tempo stesso da quello stile tragico ch'io m'era ideato, e che non avea saputo poi eseguire.

In ogni arte, ma principalmente nella difficilissima del far versi, è certo pur troppo, che non si può quasi mai far bene, se non dopo aver fatto male in gran parte alla prima, e quindi successivamente sempre meno male, finchè quel ben fare di cui è capace l'artista si trovi tutto sviluppato dalla maestra esperienza. E ciò principalmente accaderà a quell'artista, che tentando un genere di cui non ha perfetti modelli, dovrà ad un tempo i migliori mezzi per quel dato genere idearsi, e da se stesso eseguirseli.

Non so, se in questa seconda e intera edizione delle mie tragedie io ne abbia veramente condotto lo stile a quel grado or dianzi accennato, al quale forse non mi sarà dato mai di condurle; ma non credo di averle lasciate molto addietro da quella debole perfezione di cui posso esser io capace. Il mio primo stile è stato assai biasimato in Italia; avrei desiderato per la propria mia istruzione, e pel vantaggio dell'arte, che ne' miei critici l'amor del bello ed i lumi si fossero agguagliati alla malignità. Perciò io sono stato ben tre e quattro anni, e ancora sto tuttavia aspettando una qualche luminosa, sugosa, vera, ragionata, e brevissima scolpita critica, la quale mi esponga

rapidamente i difetti di quel mio primo stile, me ne assegni le cagioni, e me ne additi i rimedj: e questa vorrei che un dotto censore avesse intrapreso di farla, pigliandone ad esaminare una sola scena qualunque; di cui da prima a verso a verso, a parola a parola, ne facesse l'analisi, rilevando i difetti di parole, di frasi, di collocazione, e di suono: quindi vorrei che sviluppasse le ragioni, che a parer suo mi aveano indotto in simili errori; e che finalmente poscia il censore stesso rifacesse egli quei versi, a fine d'insegnare al pubblico, ed a me, quali avrebbero dovuti essere per riuscire chiari, armonici, e tragici. Ancorchè io abbia lungamente aspettato, ed anche inutilmente chiesto, da alcuni dei più eccellenti versificatori d'Italia questo prezioso modello, che mi servisse poi come di regolo per ridurre a similitudine sua il totale delle presenti tragedie, mi è, pur troppo, convenuto poi fare da me questa sgradita fatica, di indagare io stesso la cagione costante del difettoso mio stile, ed emendarmelo come il sapeva. Io spero dunque, che la presente edizione, seconda quanto alle prime dieci tragedie che vi son ristampate, verrà bastantemente a fare la dovuta critica della prima edizione, stante le infinite mutazioni che in materia di stile vi si incontreranno quasichè ad ogni verso.

Ma, per dimostrare brevemente come io cadessi allora in errore, come penassi ad accorgermene, come cominciassi ad emendarmi, e come finissi (per ora almeno) sì di emendare, che di conoscer l'errore; mi prevarrò dell' esempio di un solo mio verso, che successivamente ho fatto in quattro diverse maniere; e di ciascuna assegnerò il come, il quando, e il perchè. Io scelgo a bella posta un verso di nessunissima importanza per se stesso; un verso che non ha in se scusa alcuna, appunto perchè non contiene pensiero nè affetto nessuno; un verso insomma di quei tanti, che debbono come in uno esercito passare fra la moltitudine senza farsi nè lodare, nè biasimare, nè pure osservare. Sta nel *Filippo,* atto IV, scena V, verso 20, della pagina 67, di questa terza edizione di esso. Parla Gomez a Isabella; diceva nella prima edizione:

II. A quei che uscir den dal tuo fianco figli.

Questo verso è difettoso per molte ragioni. Intralciato di collocazione di parole, perchè *figli* è troppo lontano da *quei:* spiacevole di armonia, perchè ha tanti monosillabi mal collocati, e principalmente *uscir den dal:* questo verso, finalmente, è triviale altresì, per via di quella sola parola *quei,* che particolarizzando una cosa che non lo deve essere, si rapprossima quindi assai troppo al parlar familiare. A chi vorrà vedere la

gradazione per cui l'autore è venuto a fare, non a caso, ma espressamente, questo verso intralciato e stentato (che sono i due caratteri distintivi del primo suo stile) basterà il sapere che questo verso è nato da un primo, che naturalissimo era e chiarissimo; ma che essendo troppo triviale e cantabile, o almeno tale parendo all'autore, veniva poi supplito coll'altro; ed il primo verso fatto, era questo:

I. Ai figli, che usciranno dal tuo fianco.

Ed ecco il verso, che senz'arte nessuna si appresenta il primo a chiunque vorrà dire tal cosa. Ma, trovato dall'autore, come dissi, troppo cadente, per evitare questo difetto egli è caduto poi nell'opposto, facendogli succedere quel secondo irto e stentato. L'autore nel ristampare si avvide dello stento e intralcio di quel verso; e lo corresse, fra molti altri, così:

III. A quei figli che uscir den dal tuo fianco.

Ed ecco un verso, da cui è tolto l'intralcio bensì, ma non già lo stento, il quale nasce dalla inutile spiacevolezza di quello già accennato suono *uscir den dal.* L'autore rileggendolo un giorno stampato in questi bellissimi caratteri, ed essendo egli già vie più inoltrato nella sua conversione, rimase colpito della non necessaria durezza di questo verso, il quale per se stesso non dice nulla, che ne lo possa scusare; onde avendolo anche ritrovato in numerosa brigata con altri che tuttavia gli offendevano inutilmente l'orecchio, passò alla terza edizione delle intere tre prime tragedie, per sempre più ripurgarle di quella loro prima imperfetta maniera. E nella terza edizione del *Filippo,* che è la presente questo maladetto e nullissimo verso finalmente vi si legge così:

IV. Ai figli, che uscir denno dal tuo fianco.

E così mi parrebbe per ora, ch'egli starvi dovesse, per non farsi punto osservare.

Strano parrà ad alcuni, ed ai più, che una cosa tanto semplice e facile non si presentasse alla prima all'autore; ma chi conosce l'uomo e l'arte, ci vedrà che il verso I, naturale e triviale, era quello di ogni autore che poco ancora sapesse far versi; che il verso II era di chi stava imparando e tentando di farsi una maniera sua; il verso III era d'uno che non avea ancora in tutto conosciuto i difetti in cui era dovuto necessariamente trascorrere nel tentarla; e finalmente, il verso IV era

d' uno che a forza d' arte era pervenuto forse a riassumere la naturalezza spogliandola della trivialità. E quest'ultima asserzione si può dimostrar brevemente, paragonando insieme il primo ed il quarto; quindi il secondo e terzo col quarto.

Mi si perdoni, se in questa apparente puerilità io spenderò ancora alquante parole, e più che non pajano necessarie; ma un verso dei comuni bene esaminato, vale spesso, se non per tutti, almeno pe' molti; perchè i molti son quelli che uno stile compongono. Diceva il primo:

Ai figli che usciranno dal tuo fianco.

Quell'*usciranno,* parola lunga, collocata in quella mezzana sede; parola, che accenna quasi cosa sicura una cosa dubbia, parve all'autore che portasse con se trivialità d'espressione e di suono. Sostituitovi nel quarto l'*uscir denno,* il verso rimane di una cadenza più sostenuta; e la parola *denno* vi riesce anche più propria in bocca di Gomez, che parla alla regina dei figli futuri, cui egualmente potrà avere e non avere, ma che pure è desiderabile e probabile ch'ella abbia. Levando alla parola *denno* una sillaba, che viene a dar luogo alla parola *quei,* articolo non necessario di *figli,* si ha il terzo verso che non è difettoso quanto il secondo, perchè *quei* sta vicino a *figli,* ma che pure quanto all'armonia (per quella che possa avere questo verso) riesce assai meno buono che il quarto.

E così come io con tediosa minutezza ho analizzato questi quattro versi, da cui ne è risultato uno solo, e comune, altri potrà ragionare, volendolo, su tutti, e cavarne la ragione dei diversi difetti od ammende, paragonando delle dieci tragedie la prima edizione con la seconda; e delle tre prime, la terza con la seconda e la prima. E così, mi pare, si potrebbe e dovrebbe ragionar sovra i libri, ove pure meritino una tal briga; e si verrebbe in tal modo a chiarir la ragione dei diversi stili nei diversi generi; e si verrebbero così a fissare esattamente i giusti confini dello stile naturale, del semplice, del ricercato, dello stentato, e del dignitoso; il quale in tragedia dee (se non m' inganno) essere il preferibile, e dee participare alquanto dei primi quattro; ma in tal modo pure, che i due viziosi non pregiudichino ai due buoni; talchè insomma il naturale si venga a condire con una minima parte di ricercato, affinchè triviale non sia; e che lo stentato perda il difetto del nome immedesimandosi al semplice quanto basti, affinchè il semplice non paja cascante.

Do fine a tutto questo mio parere circa lo stile, come circa ogni altra parte delle presenti tragedie, col dire; che nello stile

di questa edizione io ci scorgo pur anche quattro diverse gradazioni di tinte.

La prima, non del tutto ancora ripurgata, nè forse mai ripurgabile dalla antica oscurità e stento, mi pare di vederla nel *Filippo, Polinice* ed *Antigone,* quali erano nella seconda edizione: che si sono poi ristampate intere: e in qualche parte ve la osservo ancora in questa stessa terza edizione delle tre mentovate tragedie, la quale finalmente rimane. E questi due difetti, oscurità e stento, nelle suddette tre prime tragedie vi si troveranno forse ancora sparsi qua e là, somiglianti a un di presso a quel verso del *Filippo* qua sopra da me dimostrato difettoso, in più d'un aspetto.

La seconda tinta nello stile, mi par di vedervela nelle sette susseguenti tragedie ristampate, fino a *Maria Stuarda,* che è la prima inedita. In queste sette, lo stile mi pare bastantemente appianato, e tendente verso quel semplice dignitoso che cerca l'autore; ma con tutto ciò, io lo giudico ancora assai lontano in questa parte da quello che egli s'era ideato. Credo che la ragione ne sia, che tutte queste dieci tragedie già stampate, non essendo a bella prima state gettate con la dovuta chiarezza ed eleganza di stile, non è mai più riuscito all'autore di poter dare ad esse per via di correzione quella maestria e quella naturalezza, che si dà ad un'opera per via di creazione.

Credo di scorgere una terza tinta di stile nelle prime quattro inedite; *Maria Stuarda, Congiura de' Pazzi, Don Garzia* e *Saúl.* Queste, ancorchè fossero fatte nello stesso tempo che le dieci prime, e finite quando l'altre si stampavano, con tutto ciò, per non essere mai state stampate, ed essere sempre state qua e là ritoccate nel frattempo dell'una all'altra edizione, ne sono per avventura riuscite alquanto più facili e pure; ma non però mai quanto le cinque ultime.

In queste mi pare, che vi si possa ravvisare uno stile di un altro getto: essendo elle state concepite e verseggiate ben due o tre anni dopo le altre quattordici. La loro dicitura mi pare più liscia, più maestosamente semplice, e più facilmente breve; e sono queste le principali parti a cui fin da prima l'autore avea indirizzato ogni suo sforzo. In queste si è anche molto più badato a combinare una certa armonia di verso, che senza riuscire uniforme, nè troppo suonante, apparisse pure dolce e lusinghiera, con varietà e grandezza. E fra quest'ultime cinque, le due che mi pajono avvicinarsi il più alla idea dell'autore, sono la *Sofonisba,* e il *Bruto secondo:* o fosse che quei personaggi maggiormente prestassero alla sublime semplicità del dire, o che i difetti stessi del soggetto nel *Bruto,* e il poco moto

dell'azione nella *Sofonisba,* sforzassero l'autore a lavorarne maggiormente lo stile.

Ma, dovendo io delle presenti tragedie tutte uniformemente dare sentenza quanto allo stile, direi ch'elle mi pajono tutte per questa parte bastantemente pure, corrette, e non fiacche; direi, che la dicitura non n'è troppo epica, nè lirica mai, se non quando può esser tale, senza cessar d'esser tragica. Quindi niuna similitudine mai vi s' incontra, se non per via di brevissima immagine; pochissime narrazioni, e non lunghe, e non mai intromesse là dove necessarie non siano. Quindi pochissime sentenze, e non dette mai dall'autore; nessuna tumidezza quanto ai pensieri; e pochissima quanto all'espressioni. Alle volte (ma di rado) vi si incontreranno alcune parole nuove, come *madrignale;* e massimamente dei verbi; per esempio *distemere, preaccennare, ravvedere* in senso attivo, e altri simili: ma, in tutti si potrà osservare, che l'amore della brevità assai più che l'amor della novità li creava. E in somma, rendendo l'autore conto a se stesso di ogni pensiero, parola, e sillaba componente queste tragedie, non ha approvato, nè rigettato mai nulla sotto altre regole, che quelle della semplice natura e dell' indole della lingua; cioè, esaminando se quel tal personaggio in quella data circostanza potea, e dovea pensare tal cosa, ed in quella tal guisa colorarla.

Quanto alla maniera di architettare il verso, si potrà con qualche ragione tacciare l' autore di volerlo far troppo pieno; e di avere ad un tal fine abusato assai delle particelle riempitive, *pur, ne, sì, io,* e principalmente, *or;* che questa, non v'è pagina in cui non s'incontri, e più d'una volta; e massime nelle undici tragedie, che precedono le ultime cinque. Se non temessi di riuscir tedioso, ne arrecherei parecchi esempj, e assegnerei le ragioni per cui ho errato, appunto quando mi estimava far meglio: ma, oltre la noja inseparabile da queste puerilità, le giudico anche inutili affatto per chiunque non sa cosa è verso; e chi, per esperienza dell'arte, da se lo capisce, bastantemente l'osserverà da se stesso. Mi lusingo bensì, che chiunque intende dell'arte vedrà codeste particelle non esservisi mai intromesse a caso; e che quasi sempre elle operano alcuna cosa nel verso, o per l'energia, o per l'armonia, o per la gravità, o per la varietà, o (più che ogni altro) per la sostenutezza e impedimento di trivialità e di cantilena. Con tutto ciò elle vi sono forse biasimevoli, come troppe.

Questo stile, esaminato in massa, mi pare avere un certo aspetto nuovo, e proprio suo. Pochissime, per non dire nessuna, delle italiane tragedie vi sono finora, di cui si ammiri con giustezza di sana critica lo stile. E benchè in molti squarci

meritamente venga lodato lo stile del Maffei nella *Merope*, chiunque vorrà paragonare qualsivoglia squarcio di queste a qualsivoglia squarcio di quella, si convincerà facilmente da se, (per poco ch'egli intenda di stile) che questo non è in nulla simile a quello; e peggiore per avventura lo potrà giudicare, ma non mai giudicarlo certamente lo stesso. E così pure, raffrontandolo con altri versi sciolti, di qualunque specie sian essi, non credo che si potrà mai giustamente rassomigliarlo a nessuna. Che se, in fatti, l'Italia non avea, o non ha, una bastante quantità di eccellenti tragedie, che quanto allo stile prestassero il modello del verso tragico, chiara cosa è, ed indubitabile, che chiunque pretendeva, o pretenderà di scriver tragedie, si dovesse (come tutto il rimanente, e forse più ancora d'ogni altra cosa) cercare anche da se stesso lo stile.

Questo verseggiare in somma, qual ch'egli sia, a me pare il men cattivo per tragedia, che si sia finora adoprato in lingua italiana: e ciò dico perchè veramente tale mi pare; non perchè io pretenda accertarlo; nè farlo altrui credere: e non penso che la lode sia grande; poichè niuna tragedia abbiamo assolutamente finora in Italia, che tutta intera si ardisca porre innanzi per buona quanto allo stile, non che per ottima. Ed io reputo questo come il men cattivo finora, perchè mi par di vedere in esso costantemente più brevità, più energia, più semplicità, dignità, e varietà, che in qualunque altro tragico verseggiare finora in Italia tentato da altri; oltre all'assai minor cantilena e trivialità di suono, che mi sembra pure di scorgervi.

Ma io, tuttavia, lo reputo assai lontano da quella sua possibile perfezione, che l'autore avea più assai nella mente che nella penna; perfezione, a cui qualch' altro che verrà dopo, approfittandosi forse de' suoi errori pur tanti, e di alcuna sua scarsa bellezza, potrà più facilmente poscia condurlo.

Ogni scrittore ha, o dee avere, una faccia sua propria: quella del presente tragico non è la dolcezza in supremo grado; quindi, ogniqualvolta si ammetterà che la dolcezza debba essere il primo pregio del più terribile genere di poesia che v'abbia, l'autore di queste tragedie si dà interamente per vinto, e si conosce incapace di tentare ciò che per evidenza di ragione a lui non par essere il vero; e che, per l' impero della sua propria natura, a lui riuscirebbe impossibile in questo genere. Ma, se la dolcezza al contrario dee sola regnare sovra ogni altro pregio nella lirica poesia, l'autore ha scritto egli pure i suoi sonettucci pur troppi, e non poche altre rime, su le quali poi si potrà giudicare se egli sapeva cosa sia la dolcezza del verseggiare, e dove e come adoprarla si debba.

Onde, il tutto riassumendo, conchiudo: che da quel segno a cui l'autore lascia le presenti tragedie quanto allo stile, non credo che lavorandovi egli pur anco vent' anni gli verrebbe mai fatto di portarle notabilmente più oltre; ma che, in molte picciolissime cose (le quali, ove siano assai, ne vengono a compor delle grandi) sarebbe pur sempre scarsissima la intera sua vita, quando egli tutta la impiegasse al far meglio: gran parola nelle arti; poichè nessuna opera umana la esclude; e quanto più l' uomo in alcuna di esse s' inoltra, tanto più vede che gli avanza della via, e che gli manca della capacità e del tempo.

SENTIMENTO DELL'AUTORE

SULLA TRAGEDIA

ANTONIO E CLEOPATRA.

ATTO PRIMO.

L'irresolutezza ed il piagnistèo di Cleopatra nelle tre prime scene di quest'atto non pajono conseguenti alla temeraria azione da essa commessa col fuggire, ed abbandonare Antonio in Azio; e molto meno poi le si convengono codesti lamenti, se si osserva qual sia il carattere di Cleopatra nel rimanente della tragedia.

Era il pensier mio di tener gli spettatori sospesi, sino al monologo di Cleopatra, che dà fine al primo atto, e che sviluppa chiaramente qual sia l'animo suo; ma non m'è riuscito in questo di conservarci quella gradazion di colori, così necessaria per mantener l'illusione.

ATTO SECONDO.

Credo che gli spettatori non saranno molto contenti delle ragioni addotte da Antonio a Diomede, nella seconda scena di quest'atto, per ischiarirlo sulla sua fuga dall'armata, e sul suo arrivo in Egitto. Quel romanzetto del vascello inimico, che si rese padrone del suo, e il di cui capitano vendette poscia la libertà ad Antonio, non mi soddisfa neppure, perchè mi par cosa poco verisimile; peraltro bisognerà contentarsene, mentre non ho saputo trovare ragione più apparente di quella per giustificare il suo più tardo arrivo in Egitto.

Questa scena istessa parrà lunghetta, supponendo, come si deve supporre da ognuno, che Antonio altro non desidera che di riveder Cleopatra, quella per cui disprezza l'onore e la fama; ma m'è parso che Antonio doveva render conto in qual modo fosse pervenuto in Egitto: e questo non lo poteva rendere, che

ad un personaggio di second'ordine; perchè, se avesse raccontato il suo caso a Cleopatra, avrebbe sconcia la sua scena con lei; scena che non deve accettare altro che passione dalla parte d'Antonio, ed infingardaggine da quella di Cleopatra. Del resto, poi, volli anche mostrarlo eroe prima di mostrarlo amante; altrimenti, poi, Antonio avrebbe comparso piuttosto un debolissimo innamorato, che un celebre romano, se venendo in scena, subito avesse trovato Cleopatra, e con lei si fosse abbassato a rimproveri indegni di un tant'uomo; così nelle due prime scene avendo mostrato l'animo d'un eroe, resta poi più scusabile nella terza, se si mostra anche meno di un uomo.

Questa terza scena nemmeno mi piace, e benchè non sia cattiva, poteva essere assai meglio trattata. Antonio vi si mostra troppo credulo, e Cleopatra parla piuttosto con ferocità, che con arte, o passione.

ATTO TERZO.

Tutta l'atrocità di Cleopatra compare nella prima scena; e la prima era necessarissima per intendere la seconda.

Non so se avrò riuscito di fare questa seconda scena differente da quella del second'atto, in cui si veggono Antonio e Cleopatra per la prima volta: la situazione essendo quasi la stessa, difficilissimo si era, che la scena non si rassomigliasse alla precedente.

Un nuovo tradimento dalla parte di Cleopatra, ed un più gran furore da quella di Antonio, sono o devono essere il nervo di questa scena. Quello stile che passeggia da una mano all'altra, senza ferirsi nessuno, è cosa delicata assai, per la prossimità che il tragico, in queste occasioni, può facilmente aver con il comico: mi par però d'avere sfuggito da questo pericolo, colla risposta che faccio fare da Cleopatra allorchè le vien dato il pugnale da Antonio. Cleopatra, troppo conosciuta dai spettatori perchè alcuno possa crederla capace di uccidersi, o di lasciarsi uccidere in quelle circostanze, poteva facilmente movere alle risa parlando di morte, questa è l'arte della parola, e mi pare che non ci sia nella tragedia una parlata più artifiziosa di questa; insomma ha salvato le risa, e forse forse ha tenuto in sospeso gli animi de' spettatori.

La scena d'Augusto e d'Antonio è bella, ma troppo lunga.

Quella d'Augusto con Settimio serve per far conoscere Augusto; e vedendolo così briccone, ognuno deve necessariamente compatire maggiormente Antonio, che ne deve esser la vittima.

ATTO QUARTO.

Ecco il vortice, da cui non ebbi abilità bastante a fuggire. Era il quart'atto pieno di situazioni bellissime, ma difficili, e tutte quante le ho sbagliate.

Augusto con Cleopatra, vale a dire due che si vogliono reciprocamente ingannare, questa prima situazione esigeva un pennello più delicato, e colori più fini. Cleopatra fa la pettegola, ed Augusto fa a l'amore, come uno scolaro che esce di collegio.

Viene poi Antonio; e resta la cosa delicatissima a trattarsi; Augusto e Cleopatra s'ingannano fra loro; qui si riuniscono per ingannar Antonio, il quale fa un' uscita da spaccamonte, infuria per gelosia, indi a poco a poco scordata affatto la gelosia, prega Augusto a favore di Cleopatra; Cleopatra prega Augusto a favore di lei stessa e d'Antonio; insomma questa farsa bassissima (che io non saprei qual altro nome prestarle) non mi piace e non val niente; non è se non bassa e atroce, mentre doveva essere artifiziosa e nobile.

Del resto, pare che non v'era neppure questa necessità di fare assassinare Antonio, poichè lui dal terz'atto non vuole se non morire; ma siccome non sempre gli innamorati, in questo, son degni di fede, m'ha parso perciò, che la regina già ingannata due volte nella sua speranza di vedere Antonio estinto nelle due battaglie, non doveva più vacillare a compire più sicuramente il suo delitto.

L'ultima scena in cui Cleopatra ordina a Diomede di assassinare Antonio, è scritta con energia, con rabbia e furore, forse non verisimile nella persona di Cleopatra, mentre poi Antonio non l'aveva offesa, e non era verso di lei colpevole, se non di troppo amore; ma era necessario che fosse codesta parlata infocata, affine di risolvere Diomede ad una tale atrocità, che doveva costar moltissimo ad un personaggio pieno di probità e di virtù. Per questo la regina gli dice che Antonio l'ha voluta tradire lei stessa; per questo non lo lascia nè riflettere, nè rispondere.

Questa scena difettosa quanto all'intreccio della tragedia, fa un effetto inaspettato in teatro, e lascia alla fine del quart'atto in grandissima sospensione se Diomede obbedirà, o no, all'atroce comando della Regina.

ATTO QUINTO.

Mi piace il quint'atto; è il migliore di tutti, e non ha in sè altri difetti, che quelli che ridondano in lui dagli altri quattro. È ripieno di passioni e non languisce mai.

La morte d'Antonio è bella; benchè dovrebbe parlar più ad Augusto, e meno alla Morte; e mostrarsi più Romano, che filosofo.

La morte di Cleopatra fa un contrasto bellissimo con quella d'Antonio; è vero che il personaggio d'Augusto nell'ultima scena non è invidiabile; ma di questo non ne posso nulla; se non lo mostravo in scena, la morte d'Antonio perdeva molto, non essendo in faccia al vincitore; se lo facevo parlare, che dovea dire? Scusarsi? era più vile; insultare Antonio? era sfacciataggine; rimproverare Cleopatra? era accusarsi; compiangere Antonio? era ridicolo. Dunque niente; e se fa cattiva figura, se lo ha meritato.

CARATTERI.

Antonio, è nobile, grande, ma alle volte troppo credulo.

Cleopatra, è sostenuta, ma spesse volte troppo atroce senza necessità.

Augusto, fuorchè nella prima scena con Antonio, è sempre piccolo.

Diomede, è più spettatore, che attore; e poi, un uomo di corte onesto e filosofo, questi sono mostri che non pajono veri nemmeno in teatro.

Ridata una scorsa a tutte queste cose ott'anni dopo, le trovai, come sono, cattive, male scritte, e poco meglio pensate, non però tali da vergognarmene davanti a chi sapesse le mie circostanze d'allora.

Roma, 30 luglio 1782.

E in Firenze nel 1798. Avendone riletti qua e là degli squarcetti, ho riso veramente di cuore, e mi sono rallegrato con me stesso.

ATTO QUARTO.

Ecco il vortice, da cui non ebbi abilità bastante a fuggire. Era il quart'atto pieno di situazioni bellissime, ma difficili, e tutte quante le ho sbagliate.

Augusto con Cleopatra, vale a dire due che si vogliono reciprocamente ingannare, questa prima situazione esigeva un pennello più delicato, e colori più fini. Cleopatra fa la pettegola, ed Augusto fa a l'amore, come uno scolaro che esce di collegio.

Viene poi Antonio; e resta la cosa delicatissima a trattarsi; Augusto e Cleopatra s'ingannano fra loro; qui si riuniscono per ingannar Antonio, il quale fa un' uscita da spaccamonte, infuria per gelosia, indi a poco a poco scordata affatto la gelosia, prega Augusto a favore di Cleopatra; Cleopatra prega Augusto a favore di lei stessa e d'Antonio; insomma questa farsa bassissima (che io non saprei qual altro nome prestarle) non mi piace e non val niente; non è se non bassa e atroce, mentre doveva essere artifiziosa e nobile.

Del resto, pare che non v'era neppure questa necessità di fare assassinare Antonio, poichè lui dal terz'atto non vuole se non morire; ma siccome non sempre gli innamorati, in questo, son degni di fede, m'ha parso perciò, che la regina già ingannata due volte nella sua speranza di vedere Antonio estinto nelle due battaglie, non doveva più vacillare a compire più sicuramente il suo delitto.

L'ultima scena in cui Cleopatra ordina a Diomede di assassinare Antonio, è scritta con energia, con rabbia e furore, forse non verisimile nella persona di Cleopatra, mentre poi Antonio non l'aveva offesa, e non era verso di lei colpevole, se non di troppo amore; ma era necessario che fosse codesta parlata infocata, affine di risolvere Diomede ad una tale atrocità, che doveva costar moltissimo ad un personaggio pieno di probità e di virtù. Per questo la regina gli dice che Antonio l'ha voluta tradire lei stessa; per questo non lo lascia nè riflettere, nè rispondere.

Questa scena difettosa quanto all'intreccio della tragedia, fa un effetto inaspettato in teatro, e lascia alla fine del quart'atto in grandissima sospensione se Diomede obbedirà, o no, all'atroce comando della Regina.

ATTO QUINTO.

Mi piace il quint'atto; è il migliore di tutti, e non ha in sè altri difetti, che quelli che ridondano in lui dagli altri quattro. È ripieno di passioni e non languisce mai.

LETTERE CRITICHE

DI GIOVAN MARIA LAMPREDI E DI MELCHIOR CESAROTTI

SULLE TRE TRAGEDIE

VIRGINIA, ORESTE, LA CONGIURA DE' PAZZI.

LETTERE DI GIOVAN MARIA LAMPREDI

ALL' ALFIERI.

I.

SULLA VIRGINIA.

Signor conte stimatissimo.

Villa, 31 ottobre 1777.

Spedito a Pisa il mio bagaglio, restato senza fogli e senza libri, prendo questa opportunità per comunicarle le mie riflessioni sulla sua *Virginia*: cosa che io non potei fare a mio modo, per la presenza del terzo che ci ascoltava.

Comincio dal ripeterle che la sua *Virginia* è una cosa eccellente; i caratteri dei personaggi, opportuni e ben conservati; i dialoghi, vivi, pieni di calore e d'interesse; gli affetti, maneggiati e svegliati divinamente: in una parola, tutto bello, tutto eccellente. Ma io debbo dirle che, dopo la piacevole agitazione, e, starei per dirle, l'estasi in cui ci tenne la sua tragedia sino a tutto il quarto atto, mi trovai freddo e indolente alla recita del quinto; e la morte di Virginia appena mi fece impressione. Bisogna dunque che il quinto atto abbia dei vizj: e l'asserisco francamente, perchè capace di sentire tutta l' impressione del bello, il quinto atto invece di farmene alcuna, mi tolse il calor concepito, ed alla fine mi ridussi senza la minima agitazione. Seguì l' istesso all'amica, che è piena di sentimento e di delicatezza, e che aveva poco innanzi sparso delle lacrime. Qual è la causa di questo effetto? Eccole le mie riflessioni.

In tutta la condotta della tragedia, Icilio, Virginia, Numitoria, Virginio istesso fa credere che il popolo, sensibile alla crudeltá di Appio, e sdegnato contro la patente frode di Marco, si solleverà, ucciderà il tiranno, e libererà Virginia dalla sua violenza. Marco istesso si spaventa a vedere il tumulto e la furia del popolo, ed il decemviro è obbligato la prima volta a interrompere il giudizio per timore d'una sollevazione. Nè toglie questa opinione dall'animo dello spettatore una massima detta senza calore alcuno da Virginio, o la sicurezza di Appio, della quale non rende ragione alcuna: il dir ch'ei fa, che altre volte

ha sedato i tumulti, che il popolo si volge or da una parte or dall'altra come il vento, non è sufficiente a toglier la credenza che non ostante seguirà qualche gran tumulto; giacchè tutti gli attori dicono che esso popolo è commosso, agitato, tumultuante, furibondo; e giacchè Icilio e Virginio, sì cari al popolo istesso, tanto vi confidano.

Alla fine dunque del quarto atto, li spettatori sono nella persuasione che gran tumulto e disordine sveglierà il popolo agitato, e che di qui dipenderà lo scioglimento del nodo.

Si apre il quarto atto con un dialogo tra Appio e Virginio, dal quale apparisce che Virginio è nella medesima persuasione nella quale debbono essere li spettatori: la sicurezza con cui parla al decemviro non può venir d'altronde, che dalla fiducia che il popolo non lascerà un uomo del suo merito senza ajuto in una circostanza così funesta. Ma che? compariscono gli altri attori; si fa supporre che tutto il popolo li seguiti, si aspetta una sollevazione; e ad un tratto, senza la minima ragione, il popolo fugge come una truppa di pecore; e con la sua fuga asperge di ridicolo Icilio e Virginio, i quali mostrano di non aver conosciuto punto la natura e l'indole di quel popolo, su cui tanto confidavano. Questo accidente toglie affatto ogni interesse, che avevano svegliato ed Icilio e Virginio, e il popolo medesimo: gli uni, perchè appariscono inconsiderati e sciocchi, essendosi fidati ad un popolo di vigliacchi; l'altro, perchè con la sua estrema vigliaccheria mostra di non esser degno del prezioso dono della libertà, l'amor della quale in tutto il corso della tragedia ha svegliato tanti affetti negli ascoltatori. Eccole dunque tutti li spettatori diventati indolenti e senza interesse; nè si possono scuotere alla repentina uccisione di Virginia fatta dal padre. Questo accidente improvviso non è punto preparato: l'animo degli spettatori non è passato per quel grado d'agitazione, che sveglia il timore di un grande accidente. Il padre non si conduce a gradi a questa strana risoluzione; non si espone agli occhi degli spettatori nella situazione d'un uomo disperato, per ottenergli perdono d'un'azione contro natura, che può essere scusata solamente dall'entusiasmo della libertà. La morte di Virginia non è preparata; e deve sorprendere, ma non commuovere. Li spettatori domanderanno sempre all'autore: perchè il popolo romano, al solo vedere i littori che mettono in mezzo Icilio e Virginio, fugga, e perchè ammazzi il padre sì crudelmente la figlia quasi a sangue freddo. È vero che chi legge questa istoria in Tito Livio supplisce con l'immaginazione, e fa passare il padre per tutti i gradi di rabbia, di disperazione e d'entusiasmo, che son necessarj ad un padre per risolversi ad uccidere la sua figlia; ma nella tragedia non

è così. Bisogna che il tragico esponga agli occhi la passione, e la faccia passare dal cuor del personaggio in quello degli spettatori. In legger lo storico, si dee riflettere; in vedere una tragedia, si dee sentire. Il contrasto dell'entusiasmo della libertà con la tenerezza paterna deve fare questo effetto, che sarà tanto più grande, quanto più lascerà in dubbio la platea sull'esito della disperazione di Virginio.

Ella vede che, per render vivo l'interesse del quinto atto che languisce, bisognerà ritoccar la tela. Ella che ha tanto ingegno, troverà subito un compenso adattato. È facilissimo scoprire i difetti, ma difficile il rimediarli. Ognuno scuopre una scorrezione in un bel quadro, ma pochissimi son capaci d'immaginarlo e d'eseguirlo. Io sono l'osservatore; ella è il pittore eccellente; e trovando vero il difetto, è opera della sua fantasia e del suo pennello l'emendarlo. Prenda coraggio, e veda di trovare un rimedio. Questa sua eccellente produzione non va abbandonata: è bella, ma bella davvero, e le farà acquistare una gloria infinita. Non conosco tra gli scrittori italiani chi possa far meglio; ed i dialoghi di questa tragedia sono divini.

II.

SULL'ORESTE.

Signor conte riveritissimo.

Pisa, 30 gennaio 1778.

Un colpo della sua penna emenda i due difetti, se pur son tali, che mi parve di trovare nella sua stupenda tragedia, che è superiore a quante mai io ne abbia o lette o sentite rappresentare.

Nel quarto atto le scene di Clitennestra e d'Egisto con i due stranieri, nelle quali si cerca qual di loro sia Oreste, sono troppo lunghe. L'animo agitato e sospeso degli ascoltatori, che è impaziente d'escire dalla sua sospensione, soffre di mala voglia un giuoco, che non l'interessa punto, perchè già conoscono Oreste. Prevedono subito che Oreste non soffrirà mai che Pilade muoja per lui; e, per conseguenza, la loro gara, mandata troppo in lungo, diventa una scena languida, che raffredda il calor concepito, che ha bisogno in quel momento o d'esser conservato nella sua forza, o d'essere accresciuto.

Nell'atto quinto, dopo che Egisto ha mandato alla morte Oreste, ha disprezzato i pianti di Clitennestra, ed ha scoperto

ha sedato i tumulti, che il popolo si volge or da una parte or dall'altra come il vento, non è sufficiente a toglier la credenza che non ostante seguirà qualche gran tumulto; giacchè tutti gli attori dicono che esso popolo è commosso, agitato, tumultuante, furibondo; e giacchè Icilio e Virginio, sì cari al popolo istesso, tanto vi confidano.

Alla fine dunque del quarto atto, li spettatori sono nella persuasione che gran tumulto e disordine sveglierà il popolo agitato, e che di qui dipenderà lo scioglimento del nodo.

Si apre il quarto atto con un dialogo tra Appio e Virginio, dal quale apparisce che Virginio è nella medesima persuasione nella quale debbono essere li spettatori: la sicurezza con cui parla al decemviro non può venir d'altronde, che dalla fiducia che il popolo non lascerà un uomo del suo merito senza ajuto in una circostanza così funesta. Ma che? compariscono gli altri attori; si fa supporre che tutto il popolo li seguiti, si aspetta una sollevazione; e ad un tratto, senza la minima ragione, il popolo fugge come una truppa di pecore; e con la sua fuga asperge di ridicolo Icilio e Virginio, i quali mostrano di non aver conosciuto punto la natura e l'indole di quel popolo, su cui tanto confidavano. Questo accidente toglie affatto ogni interesse, che avevano svegliato ed Icilio e Virginio, e il popolo medesimo: gli uni, perchè appariscono inconsiderati e sciocchi, essendosi fidati ad un popolo di vigliacchi; l'altro, perchè con la sua estrema vigliaccheria mostra di non esser degno del prezioso dono della libertà, l'amor della quale in tutto il corso della tragedia ha svegliato tanti affetti negli ascoltatori. Eccole dunque tutti li spettatori diventati indolenti e senza interesse; nè si possono scuotere alla repentina uccisione di Virginia fatta dal padre. Questo accidente improvviso non è punto preparato: l'animo degli spettatori non è passato per quel grado d'agitazione, che sveglia il timore di un grande accidente. Il padre non si conduce a gradi a questa strana risoluzione; non si espone agli occhi degli spettatori nella situazione d'un uomo disperato, per ottenergli perdono d'un'azione contro natura, che può essere scusata solamente dall'entusiasmo della libertà. La morte di Virginia non è preparata; e deve sorprendere, ma non commuovere. Li spettatori domanderanno sempre all'autore: perchè il popolo romano, al solo vedere i littori che mettono in mezzo Icilio e Virginio, fugga, e perchè ammazzi il padre sì crudelmente la figlia quasi a sangue freddo. È vero che chi legge questa istoria in Tito Livio supplisce con l'immaginazione, e fa passare il padre per tutti i gradi di rabbia, di disperazione e d'entusiasmo, che son necessarj ad un padre per risolversi ad uccidere la sua figlia; ma nella tragedia non

è così. Bisogna che il tragico esponga agli occhi la passione, e la faccia passare dal cuor del personaggio in quello degli spettatori. In legger lo storico, si dee riflettere; in vedere una tragedia, si dee sentire. Il contrasto dell'entusiasmo della libertà con la tenerezza paterna deve fare questo effetto, che sarà tanto più grande, quanto più lascerà in dubbio la platea sull'esito della disperazione di Virginio.

Ella vede che, per render vivo l'interesse del quinto atto che languisce, bisognerà ritoccar la tela. Ella che ha tanto ingegno, troverà subito un compenso adattato. È facilissimo scoprire i difetti, ma difficile il rimediarli. Ognuno scuopre una scorrezione in un bel quadro, ma pochissimi son capaci d'immaginarlo e d'eseguirlo. Io sono l'osservatore; ella è il pittore eccellente; e trovando vero il difetto, è opera della sua fantasia e del suo pennello l'emendarlo. Prenda coraggio, e veda di trovare un rimedio. Questa sua eccellente produzione non va abbandonata: è bella, ma bella davvero, e le farà acquistare una gloria infinita. Non conosco tra gli scrittori italiani chi possa far meglio; ed i dialoghi di questa tragedia sono divini.

II.

SULL'ORESTE.

Signor conte riveritissimo.

Pisa, 30 gennaio 1778.

Un colpo della sua penna emenda i due difetti, se pur son tali, che mi parve di trovare nella sua stupenda tragedia, che è superiore a quante mai io ne abbia o lette o sentite rappresentare.

Nel quarto atto le scene di Clitennestra e d'Egisto con i due stranieri, nelle quali si cerca qual di loro sia Oreste, sono troppo lunghe. L'animo agitato e sospeso degli ascoltatori, che è impaziente d'escire dalla sua sospensione, soffre di mala voglia un giuoco, che non l'interessa punto, perchè già conoscono Oreste. Prevedono subito che Oreste non soffrirà mai che Pilade muoja per lui; e, per conseguenza, la loro gara, mandata troppo in lungo, diventa una scena languida, che raffredda il calor concepito, che ha bisogno in quel momento o d'esser conservato nella sua forza, o d'essere accresciuto.

Nell'atto quinto, dopo che Egisto ha mandato alla morte Oreste, ha disprezzato i pianti di Clitennestra, ed ha scoperto

tutta la sua malvagità; Clitennestra resta nella situazione d'una madre disperata, e non ha altro nell'animo, che sensi di aborrimento per uno scellerato marito, che ella ha conosciuto per l'uomo il più scellerato e il più ribaldo della terra. Un momento dopo, Oreste è messo in libertà, impugna la spada per punire quest' uomo malvagio, che corre alla difesa; ed essa ad un tratto si muta, si scorda di tutto, e vuole andare a salvarlo col rischio di perder la vita.

Questo subito cangiamento non mi parve abbastanza preparato, e Clitennestra non dice, per quanto io mi ricordo, ragioni che dimostrino questo cangiamento naturale. Da questo momento in poi Clitennestra non m' interessò quanto doveva farlo nella situazione in cui si trova, perchè una pazza non isveglia pietà. Mi pare che se Clitennestra facesse intendere in qualche modo, che la sua fatale e funesta passione la trae contro sua voglia a divider con Egisto un destino che la loro scelleraggine ha reso comune; se si mostrasse strascinata dalla fatalità, dalle furie ec., a seguitarlo; se vi mescolasse una parola interrotta, che mostrasse la tenerezza per il suo figlio ec.; tutto questo farebbe un effetto mirabile, e accrescerebbe estremamente la pietà ed il terrore, affetti che dominano in tutto il corso della sua tragedia.

Faccia quel conto che ella crede conveniente di queste mie riflessioni, e le attribuisca all' amicizia di cui ella si degna di onorarmi, e al mio sincero desiderio della sua gloria, che sarà sicuramente la prima tra quanti tragici vi sono stati e saranno. Io lo desidero vivamente per l'onor suo, e per quello di tutta l'Italia, che nella sua servitù e nella sua piccolezza inceppa ed avvilisce tutti gl'ingegni grandi, dei quali sarebbe naturalmente feconda.

La signora Anna le rinnuova le sue congratulazioni, e le fa molti saluti; ed io resto col desiderio di saper le sue nuove, pieno di sincera stima,

Suo devotissimo obbligatissimo servitore

GIO. M. LAMPREDI.

LETTERA DI MELCHIOR CESAROTTI

ALL' ALFIERI

SULLA CONGIURA DE' PAZZI.

Signor conte padrone ed amico pregiatissimo.

Padova, 19 settembre 1785.

Dovrei chiederle mille scuse per la mia lunga tardanza a scriverle; ma fo qualche cosa di meglio: mi emendo. Se però non le scrissi, non cessai di parlar di lei, e del suo genio drammatico, con un trasporto corrispondente alla profonda impressione lasciata nel mio spirito dalle sue tragedie. Ho anche reso giustizia alla sua gentile condiscendenza e docilità alle opinioni degli uomini che non son volgo, e presi impegno a suo nome ch'ella renderebbe la versificazione più fluida e la struttura talvolta più naturale, qualità che sole mancano perchè la sua Melpomene ottenga tutti i suffragj dei conoscitori spregiudicati. In prova ch'ella può accarezzar gli orecchi al par d'ogni altro, sol che lo voglia, allegai i suoi due insigni sonetti sopra il Petrarca, che non fu mai lodato meglio. Il primo spezialmente mi colpì, per quel tratto originale di fierezza antimonarchica con cui si chiude.

Tornando alle tragedie, so che la N. D. Zaguri le scrisse ch'io avea qualche dubbio sulla *Congiura de' Pazzi:* e poichè ella, signor conte gentilissimo, mostra desiderio ch'io le palesi i miei sentimenti, lo farò con tutto il candor dell'animo, senza pretendere di dettar oracoli. La *Congiura de' Pazzi,* ragguardevole per la forza de' caratteri e degna di Tacito e di Machiavello per la politica, parmi che pecchi nel soggetto. Suppongo prima, che a lei non basti di far una tragedia alla foggia di

Shakspeare, vale a dire di metter in azione ed in dialogo una storia atroce qualunque siasi, lasciandola com'ella sta; ma che voglia rappresentar un'azione ben scelta, ed interessante. Posto ciò, parmi che la sua tragedia rivolti più di quel che interessi. Essa ha per oggetto di far cader l'odiosità sopra i Medici, e il favore su i Pazzi: non è questo un collocar l'interesse al rovescio dell'opinion generale? Ella ben rammenta il *Famam sequere* d'Orazio. I Medici (dico Lorenzo e 'l fratello) hanno imposto alla fama; essi lasciarono un nome non solo rispettato a Firenze, ma caro e venerato in Italia. Lorenzo non occupò la signoria, ma la ricevè quasi come ereditaria da Piero e da Cosimo: il suo governo non fu tirannico, almeno secondo le idee comuni: egli non ebbe guardie, se non dopo la congiura: egli fu il Pericle di Firenze; colla differenza, che avea migliori titoli dell'Ateniese all'autorità. All'incontro, i Pazzi non furono mai risguardati come eroi della libertà; nè le loro qualità e il loro credito diedero splendore alla loro impresa, che fu sempre considerata come un complotto di scellerati. La sola particolarità di Francesco che, nell'uccider Giuliano, ferisce mortalmente se stesso, mostra un furore personale che non può mai essere scambiato coll'eroismo. Le circostanze poi dell'azione la rendono, per mio parere, ributtante all'estremo. I complici dell'eroe principale devono partecipar del favore del protagonista: se questo deve interessarci, gli altri non possono esser odiosi, senza contradizione e pregiudizio della passion dominante. Or, come sperare di rendere non dirò interessante, ma tollerabile, un pontefice che favorisce un assassinio, e un prelato che leva gli scrupoli ai sicarj, e sceglie la chiesa per teatro di questa esecrabile atrocità? Una tal circostanza comunica a questo fatto un grado d'orrore superior ad ogni espressione; e il volerci interessar per gli autori di esso, è lo stesso che il pretendere di cangiar l'essenza delle cose, e farci rinnegar i principj del sentimento.

Aggiungerò, per non ometter nulla, un'altra obbiezione, benchè di minore importanza; cioè, che il personaggio di Bianca mi sembra inutile, e perciò freddo; poichè questa nè accelera nè ritarda l'impresa. Anche l'amor di Raimondo per Bianca non è molto conciliabile con quel carattere, nè colla natura del fatto.

Parmi che alla sua destrezza sarebbe facile di riformar la detta tragedia in modo, che le restassero tutte le sue principali bellezze, trasportando solo l'interesse dai Pazzi ai Medici. Basterebbe perciò modificar alquanto i caratteri e le circostanze; senza il quale arbitrio niun fatto storico potrà mai adattarsi alla scena. Scusi se io prendo la libertà di por qui alcuni tratti di questo sbozzo.

Lorenzo e Giuliano amano l'autorità; ma il secondo per ambizion di famiglia; il primo, ancora più per bene dello Stato, che crede più sicuro, più forte al di fuori, più tranquillo al di dentro, insomma più felice sotto la saggia amministrazione della sua casa, che in preda alle fazioni, e fluttuante fra la licenza e la tirannide. Vorrebbe vincer gli ostacoli colla dolcezza, e far che i grandi e 'l popolo conoscessero a poco a poco il bisogno d'un tal governo. Giuliano è più risentito, più impetuoso: odia e teme i Pazzi; vorrebbe che si facesse qualche colpo d'autorità. La medesima differenza di carattere regna tra i Pazzi stessi. Guglielmo è un buon cittadino: ama l'uguaglianza repubblicana, ma conosce gli eccessi della democrazia; non disama i Medici, ma non li vorrebbe signori, più per timor degli abusi futuri che dei presenti: ad ogni modo, crede meglio il soffrir qualche inconveniente, che il ricorrere ad una violenza pericolosa. Raimondo è fiero ed ardente: odia i Medici per invidia, per ambizione; ma la copre colla maschera del zelo patriottico. Cerca d'irritar Guglielmo; esagera le offese della casa, e i pericoli della patria. Bianca, già promessa sposa a Raimondo, ora gli vien niegata: si vuol togliere il grado di gonfaloniere a Raimondo, o impedire che non gli sia dato, o si suppone che Lorenzo voglia abolirlo per sempre. Queste o altre simili cagioni, o vere o inventate da Raimondo, possono far qualche impressione sopra Guglielmo, ma non lo scuotono. Viene in Firenze Salviati, scellerato deciso; ed unito a Raimondo, si propone di mover ad ogni patto Guglielmo ad esser capo della congiura. Le ragioni private non bastano a determinarlo. Se ne inventano di pubbliche e pressanti: l'uccisione proditoria di qualche cittadino amico de' Pazzi (che potrebbe essersi sacrificato dal Salviati stesso), attribuita ai Medici; una lega supposta con qualche principe perchè gli assista a farsi signori perpetui, qualche altro stratagemma fondato sulle apparenze che nascono dal carattere impetuoso di Giuliano, che comunica i suoi timori a Lorenzo, determinano alfine Raimondo. L'autorità del papa leva ogni scrupolo, e l'anatema di Roma, che Salviati portò seco contro Lorenzo, rende legittimo qualunque mezzo di ucciderlo. Quando tutto è già disposto, Raimondo mostra d'umiliarsi ai Medici, Giuliano diffida, e vuol che Lorenzo se ne assicuri. Le proteste di Raimondo, la fiducia e magnanimità di Lorenzo, l'amor di Bianca, che qui può giocar con felicità, trionfano dei sospetti: si rinnuova l'amicizia, si promette di nuovo Bianca a Raimondo; si va al tempio unitamente come a prender Dio per garante della riunione, e vi si consuma la tragedia; che dovrebbe aver per oggetto di far abborrire l'abuso della religione, l' ipocrisia patriotica e il fanatismo.

Arrossisco di tante ciarle presso che inutili, giacchè nella sua tragedia si trovano tutte queste cose, ed ella non ha che a riordinar se stesso. Questo è ben dal mio canto un gestire dinanzi a Roscio: ella doni tutto al zelo amichevole ch'io nutro per la sua gloria.

La Dama e tutti gli amici le fanno mille complimenti; ed io, col sentimento della più vera e profonda stima, mi pregio di protestarmele

Affezionatissimo obbligatissimo servitore.

VERSIONI DAL GRECO.

I PERSIANI

DI ESCHILO.

PERSONAGGI.

CORO, DI SENIORI PERSIANI.
ATOSSA.
NUNZIO, DELL'ESERCITO DI SERSE.
OMBRA DI DARIO.

La Scena è in Susa.

Textus, ex editione Paw, 4° Hayae Com. 1745, paucis demptis castigationibus, quae ex editione Godofr. Schütz, 8° Halae 1784.

ATTO PRIMO.

SCENA I.

CORO.

Coro. Lasciati a guardia della *patria* terra
E delle immense sue dovizie siamo,
Come i più vecchi: e al fido incarco, ei stesso
Il Re, Serse di Dario, in Grecia i Persi
A guerreggiar traendo, eletti c'ebbe.
Ma un *non so qual* presagio infausto in cuore,
Circa il tornar dell'opulenti squadre
E del Re *nostro,* omai ci angoscia. Intero
Iva con esso il fior dell'Asia; e *indarno*
Ella i guerrier *suoi* giovani richiama.
Nè Nunzio alcun, nè cavaliero, appare
Finor fra queste mura: e tanti, *e tanti,*
*E pedoni e su' carri e in navi quivi,
Mole enorme di guerra, pur sospinti
N'ebbe Ecbatana, e Susa, e la Cissína
Antiqua rocca. *Oh* quali *eran nell'armi*
I Persi Duci, al Re dei Re soggetti,
Artafrén, Megabázo, Astáspe, Amístre,
Con lor archi e cavalli *e carri e schiere!*
A vedersi terribili; terribili
Ben altro poscia a chi *nel campo* a prova
Contro lor alme indomite si affronta.
Ed Artembáre, quel dai be' corsieri;
E Masístre; ed Iméo, quel dal fort'arco;
E Farandáce; e il generoso auriga
Sostáne! Ma *quanti* altri *invitti* Duci
Quivi mandava il fertil Nilo immenso,
A noi soggetto! Susiscáne *il prode,*
E l'Egizio Pegástago, ed il magno
Arsáme, capo della sacra Memfi;
E il reggitor della vetusta Tebe,
Arïomárdo: *accompagnati tutti*
Da stuolo innumerabile d'esperti

Remigator palustri. E *all'alta impresa*
Anco sue turbe invía la Lidia molle
Dalle più interne regïoni: ad esse
Preposti Re van Metragáte e il buono
Archéo, con carri Sardïani in copia;
Cui gli aggiogati, or quattro or sei, destrieri
Pompa fan ricca e in un tremenda. Al sacro
Tmolo vicini abitator, Mardónio,
E Taríbbe, indefesse aste vibranti;
E i Misj arcieri; *essi pur tutti* or stanno
Servili ceppi minacciando ai Greci.
Ma le miste sue turbe anco v'invía
Babilonia *pel* molto auro *superba;*
Nel navigar ben addestrate, l'une;
Saettatrici appien secure, l'altre:
Quanti Asia tutta *in somma* in se chiudeva
Brando-cingenti, tutti ivi sospìnge
Il Regio inviolabile comando.
Tal è il fior dei guerrier del Perso suolo,
Ch'Asia nutriva; e ch'or, colà spediti,
Gemebunda richiama. E Padri, e Mogli,
Dal partir loro annoverando i giorni,
Stansi, del tempo all'indugiar, tremanti.

CORO LIRICO.

STROFE.

Già la spianacittadi regal possa
In su l'opposto lido è omai varcata:
Nave a nave avvinghiata
Il gran peso di guerra ivi si addossa;
E inusitato temerario ponte
Su l'Atamántid'Elle soggiogata,
Schiere immense traghetta al vincer pronte,
Alla vicina Grecia assai ben conte.

ANTISTROFE.

Impetüoso guidator sovrano
Dell'Asia popolosa, in ogni parte
L'alta greggia di Marte
Spinge; mortal ben ei, ma non lontano
Dalla stirpe dei Numi, i Duci a mille
Sotto ha di se, fra cui doppie comparte,
Quasi d'un tanto regno alme pupille,
Sue terrestri e marittime faville.

ANTISTROFE I.

Coro. Certo, ch'è il peggio
Il viver troppo e incanutir, qual noi:
Inaspettata strage tanta io deggio
Udire, e morir poi!
Nunzio. Io presente, in persona e non per fama,
Narrarvi, o Persi, quanto accadde, io 'l posso.

STROFE II.

Coro. Ahimè me, che il colosso
Delle tante frammiste Asiatich'armi,
Qual soffio or parmi
Premesse appena a Grecia sacra il dosso!
Nunzio. Putrefatti cadaveri traboccano
Di Salamina e suoi confini ai liti.

ANTISTROFE II.

Ahimè me, i ruggiti
Del tempestoso mar dall'onde insorti,
Lor corpi morti
Spingon sovr'assi infrante al lido attriti!
Nunzio. Nulla giovar lor gli archi: è da radice
Svelta l'armata al forte urtar de' rostri.

STROFE III.

Coro. Piangiamo, urliam, sovra i guerrieri nostri,
Che in troppo angusti chiostri
Schieravan mal lor numerose prore:
Ahi sventurato errore!
Nunzio. Ahi duro e sempre insopportabil nome,
Salamina! funesto; al par che Atene.

ANTISTROFE III.

Coro. Grave a membrarsi a' suoi nemici Atene,
Che Perse donne or tiene
Cotante in lutto, invan già dette, spose;
Dei mariti orbe, in eterno dogliose.
Atossa. Lungamente tacqu'io, misera attonita
Da mali tanti; e sì oltrepassa il metro
Questa sventura, che nè il dir concede,
Nè gli altrui detti udire. Ma pur forza
È il sopportar le angosce *noi* mortali,
Qualor gli Iddii le inviano. Su, dunque,
A parte a parte annovera le piaghe;
E, piangendo anco, imperturbabil narra

Persico tanto esercito, s'ei mai
Sconfitto fosse, ed erma ed insalúbre
La magna Susa, e spenti i suoi dì gai!

ANTISTROFE II.

E se di Cissa i popoli
Fessero anch'essi a Susa eco infelice,
Sì che l'alta metropoli
Tutta echeggiasse in femminili strida
Del fero oimè che sì gran pianto elice,
Che gli squarciati ammanti avvien che intrida.

STROFE III.

Ogni doma-destrier forte guerriero,
Ogni pedón feroce,
Qual d'api folto sciame, al condottiero
Attergatosi, uscía
D'Asia in Europa, in corso ali-veloce,
Terra calcando in su marina via
Tra opposte spiagge ognor disgiunte in pria.

ANTISTROFE III.

Pel desio coniugal, talami intanto
Da Perse donne meste
Il dì e la notte inondansi di pianto;
Dal fier desio ciascuna
Struggesi, piena il cor d'atre tempeste;
Nè mai cessa di lagrime digiuna
Chiamar l'assente sposo essa sola una.

ATTO SECONDO.

SCENA I.

CORO. [1]

Coro. Ma noi Persiani, in questa reggia antiqua
Seggio ottenenti, or via, poichè il comanda
Necessitade, un qualche onesto ed alto
Consiglio usiam, *presti all'evento. Il magno*

[1] Cioè il solo Corifeo agli altri.

ANTISTROFE I.

Coro. Certo, ch'è il peggio
Il viver troppo e incanutir, qual noi:
Inaspettata strage tanta io deggio
Udire, e morir poi!
Nunzio. Io presente, in persona e non per fama,
Narrarvi, o Persi, quanto accadde, io 'l posso.

STROFE II.

Coro. Ahimè me, che il colosso
Delle tante frammiste Asiatich'armi,
Qual soffio or parmi
Premesse appena a Grecia sacra il dosso!
Nunzio. Putrefatti cadaveri traboccano
Di Salamina e suoi confini ai liti.

ANTISTROFE II.

Ahimè me, i ruggiti
Del tempestoso mar dall'onde insorti,
Lor corpi morti
Spingon sovr'assi infrante al lido attriti!
Nunzio. Nulla giovar lor gli archi: è da radice
Svelta l'armata al forte urtar de' rostri.

STROFE III.

Coro. Piangiamo, urliam, sovra i guerrieri nostri,
Che in troppo angusti chiostri
Schieravan mal lor numerose prore:
Ahi sventurato errore!
Nunzio. Ahi duro e sempre insopportabil nome,
Salamina! funesto; al par che Atene.

ANTISTROFE III.

Coro. Grave a membrarsi a' suoi nemici Atene,
Che Perse donne or tiene
Cotante in lutto, invan già dette, spose;
Dei mariti orbe, in eterno dogliose.
Atossa. Lungamente tacqu'io, misera attonita
Da mali tanti; e sì oltrepassa il metro
Questa sventura, che nè il dir concede,
Nè gli altrui detti udire. Ma pur forza
È il sopportar le angosce *noi* mortali,
Qualor gli Iddii le inviano. Su, dunque,
A parte a parte annovera le piaghe;
E, piangendo anco, imperturbabil narra

Qual sia vivo dei Duci, e qual sia estinto,
Di sè lasciando vedovi i suoi prodi
Pochi rimasti.

Nunzio. È vivo Serse: ei beve
Tuttavia l'alma luce.

Atossa. Un vivo lampo,
Qual dopo tetra notte aurato giorno,
Questo tuo detto entro la reggia arreca.

Nunzio. Ma de' cavalli diecimila il Duce,
Artémbare, su l'irta spiaggia morto
Di Salamína ei giace. E il Chiliarca
Dadáce, di sua nave giù sbalzato
Da un colpo era di lancia. E il fior dei Battri.
Tenagón, di sua salma ingombra ei pure
L'ondisonante aspr'isola d'Ajace.
Terzo Argeste, con Arsamo, e Liléo
Schiacciati tutti a forza a' scabri scogli
Son della terra Salamina, nido
Di colombe ferace. E da una stessa
Nave estinti cadevano e Farnúco,
E Feréssebo, e Adéo, con quel dai fonti
Sceso del Nilo, il prode Egizio Arctéo.
E Matállo da Crisa, a cui ben trenta
Di destrieri di pece le migliaja[1]
Invan soggette, questi il folto mento
Tingea morendo in porpora sanguigna.
E il Mago Arábo, e il Battrïano Artáme,
Abitator dei Salaminii scogli,
*Estinti colà giacciono. Ed Amístri;
E Amfistréo vibrator d'indomit'asta;
E Ariomárdo, l'ottimo che a' suoi
Sardïani gran pianto *in morte* lascia;
E Seisáme di Misia; e il bel Tarúbi,
Che di Lirna orïundo or cento e cento
Oltre cinquanta battagliere navi
Guidava; ei pure, ahi misero, ivi giace
In trista guisa. Ma dei prodi il prode,
Siénnesi, che ai Cílici comanda;
Uom che al nemico appresta aspri travagli;
Quivi ei muor glorïoso. Io, di tai Duci
Fo menzïon, *e il mertano;* ma *oh* quanti
Altri ivi spenti or nel silenzio premo!

[1] Destrier di neve, disse Petrarca; poeta non turgido. **Destrier di pece, si** può far dire da Eschilo, senza punto snaturarlo.

Atossa. Estremi danni (oimè!) son quei ch'io ascolto;
Disnor de' Persi, inconsolabil pianto. —
Ma pur, per ordin narrami e da capo,
Quanta foss'ella quella Greca Armata,
Da osar venirne delle prore all'urto
Contro ai Persi navigli.

Nunzio. Abbi per certo,
Che di gran lunga in numero più spesse
Eran le nostre. Dieci volte trenta
Annoveravan le lor navi i Greci;
E sole dieci oltr'esse eran l'elette:
Ma Serse avea (ch'io 'l so) navi ben mille;
E, spareggianti pel veloce corso,
Sette n'ebb'ei sovra dugento: e questo
È il puro vero. Inferïori forse,
*Parti, a tal pugna ne venissim *noi?*
Ma un qualche Nume la inegual stadera
Fea traboccar con dispari fortuna,
Un tanto nostro esercito sperdendo.

Atossa. Scudo è di Palla alla cittade il Cielo. [1]

Nunzio. Ell'è d'Atene la città, *in se stessa*
Ella invincibil è: secure torri
D'uomini veri *ella si fa.*

Atossa. Ma, narra
Qual delle navi il primo scontro fosse;
Chi le spingesse alla battaglia primo;
Se i Greci; o se il mio figlio, ebbro *pur troppo*
Della immensa marittima sua possa.

Nunzio. D'ogni mal nostro era ivi fonte un qualche
Infausto Genio, un Demón tristo, insorto,
Donde, i' nol so, Regina. Uno de' Greci
Si appresentava al figlio tuo; *questi era*
Un dello stuolo Atenïese *appunto:*
Ed a Serse ei dicea; che se fra l'ombre
Notturne affrontass'ei le Ellénie navi,
Niuna d'esse starebbe; anzi, ne' remi
Precipitando tutti, occulto scampo
Cercherian di lor vite; ognun diverso.
Ciò udito il Re, non sospettando ei fraude
Esser del Greco i detti, e in un securo
Dalla invidia de' Numi, a' suoi Navarchi [2]

[1] Vel: *Gli Dei son scudo alla città di Palla.*

[2] *Navarchi* qui, come *Chiliarchi* più addietro, pajono parole da concedersi ad un traduttore, per andar alla breve, tanto più ch'elle non riescono

Qual sia vivo dei Duci, e qual sia estinto,
Di sè lasciando vedovi i suoi prodi
Pochi rimasti.

Nunzio. È vivo Serse: ei beve
Tuttavia l'*alma* luce.

Atossa. Un vivo lampo,
Qual dopo tetra notte aurato giorno,
Questo tuo detto entro la reggia arreca.

Nunzio. Ma de' cavalli diecimila il Duce,
Artémbare, su l'irta spiaggia morto
Di Salamína ei giace. E il Chiliarca
Dadáce, di sua nave giù sbalzato
Da un colpo era di lancia. E il fior dei Battri.
Tenagón, di sua salma ingombra ei pure
L'ondisonante aspr'isola d'Ajace.
Terzo Argeste, con Arsamo, e Liléo
Schiacciati tutti a forza a' scabri scogli
Son della terra Salamina, nido
Di colombe ferace. E da una stessa
Nave estinti cadevano e Farnúco,
E Feréssebo, e Adéo, con quel dai fonti
Sceso del Nilo, il prode Egizio Arctéo.
E Matállo da Crisa, a cui ben trenta
Di destrieri di pece le migliaja[1]
Invan soggette, questi il folto mento
Tingea morendo in porpora sanguigna.
E il Mago Arábo, e il Battrïano Artáme,
Abitator dei Salaminii scogli,
*Estinti colà giacciono. Ed Amístri;
E Amfistréo vibrator d'indomit'asta;
E Ariomárdo, l'ottimo che a' suoi
Sardïani gran pianto *in morte* lascia;
E Seisáme di Misia; e il bel Tarúbi,
Che di Lirna orïundo or cento e cento
Oltre cinquanta battagliere navi
Guidava; ei pure, ahi misero, ivi giace
In trista guisa. Ma dei prodi il prode,
Siénnesi, che ai Cílici comanda;
Uom che al nemico appresta aspri travagli;
Quivi ei muor glorïoso. Io, di tai Duci
Fo menzïon, *e il mertano;* ma *oh* quanti
Altri ivi spenti or nel silenzio premo!

[1] Destrier di neve, disse Petrarca; poeta non turgido. Destrier di pece, s può far dire da Eschilo, senza punto snaturarlo.

tossa. Estremi danni (oimè!) son quei ch'io ascolto;
Disnor de' Persi, inconsolabil pianto. —
Ma pur, per ordin narrami e da capo,
Quanta foss'ella quella Greca Armata,
Da osar venirne delle prore all'urto
Contro ai Persi navigli.

unzio. Abbi per certo,
Che di gran lunga in numero più spesse
Eran le nostre. Dieci volte trenta
Annoveravan le lor navi i Greci;
E sole dieci oltr'esse eran l'elette:
Ma Serse avea (ch'io 'l so) navi ben mille;
E, spareggianti pel veloce corso,
Sette n'ebb'ei sovra dugento: e questo
È il puro vero. Inferïori forse,
*Parti, a tal pugna ne venissim *noi?*
Ma un qualche Nume la inegual stadera
Fea traboccar con dispari fortuna,
Un tanto nostro esercito sperdendo.

tossa. Scudo è di Palla alla cittade il Cielo. [1]

unzio. Ell'è d'Atene la città, *in se stessa*
Ella invincibil è: secure torri
D'uomini veri *ella si fa.*

tossa. Ma, narra
Qual delle navi il primo scontro fosse;
Chi le spingesse alla battaglia primo;
Se i Greci; o se il mio figlio, ebbro *pur troppo*
Della immensa marittima sua possa.

unzio. D'ogni mal nostro era ivi fonte un qualche
Infausto Genio, un Demón tristo, insorto,
Donde, i' nol so, Regina. Uno de' Greci
Si appresentava al figlio tuo; *questi era*
Un dello stuolo Atenïese *appunto:*
Ed a Serse ei dicea; che se fra l'ombre
Notturne affrontass'ei le Ellénie navi,
Niuna d'esse starebbe; anzi, ne' remi
Precipitando tutti, occulto scampo
Cercherian di lor vite; ognun diverso.
Ciò udito il Re, non sospettando ei fraude
Esser del Greco i detti, e in un securo
Dalla invidia de' Numi, a' suoi Navarchi [2]

[1] Vel: *Gli Dei son scudo alla città di Palla.*

[2] *Navarchi* qui, come *Chiliarchi* più addietro, pajono parole da concersi ad un traduttore, per andar alla breve, tanto più ch'elle non riescono

Impon così: Che al saettar cessante
Dei Solar raggi e all'annerar dell'etra,
Quant'ella sia l'armata abbianla tosto
In tre squadre a dividere, e farne argine
Fra scoglio e scoglio sì, che ostrutte tutte
Ai Greci legni sien l'uscite; e in cerchio
Stringan cingendo l'isola d'Ajace.
Così, se alcun giammai di fuga schermo
Trovato avesser navigando occulti
I Greci, allor d'inevitabil morte
Punir dovransi i Duci suoi pur tutti.
Tal favellava in fuoco d'ira acceso [1]
Serse; ahi, pur troppo dei decreti ignaro
De' Numi. Ai di lui cenni i Persi (*)
Ratti obbedendo, ogni nocchier pasciuto
Ai ben adatti scanni avvincolava
I remi già. Tramonta il Sole; è sorta
La notte; appieno ecco ordinate e colme
Di remiganti, e combattenti, e Duci,
Son le guerriere navi. Il mar ciascuna
Solca così come schierata mosse;
E ciascun capo tutta notte e a questa
E a quella uscita i naviganti suoi
Va collocando. Trascorrea frattanto
La notte, e tuttavia la Greca armata
Nullo tentò segreto scampo. Insorta
Poi co' bianchi destrier l'Alba raggiante
A rischiarar la spiaggia tutta, insorge
Tosto l'aure a ferire alto sonoro
Clamor di fausto modulato carme,
Che a un tratto gli aspri Salaminii scogli
*Echeggiar fea. Stanno, a un tal rimbombo
Inopinato, stupefatti i Persi [2].
Sacro sonante il salmeggiar de' Greci,
Non di fuggiaschi un salmeggiare al certo
Era egli, no; bensì di audace scontro,
A cui precipitavansi infiammati
Dalle trombe di guerra. Di repente,
Le frementi spumose onde marine
Dal comandato flagellar de' remi

nè più ingrate nè più esotiche di *Monarchi, Tetrarchi,* e altre simili già da altri affigliate alla lingua nostra.

[1] Vel: *Tal favellava in sua superbia eretto.*

(*) Al verso mancano due sillabe. (N. d. E.).

[2] *I Persi.* Il Testo, al solito, dice, *Barbari.*

Squarciate, agli occhi ci appresentan tutti
I Greci legni. Il destro corno, in bella
Ordinanza precede; intera il segue
La schieratasi armata. Era ad udirsi
Questo lor grido in ogni parte allora:
« Ite, o figli di Grecia, *itene;* salva
« Sia la patria per voi, libere sieno
« Le mogli, e i figli, e i sacri templi, e i sacri
« Paterni avelli; or qui per lor si pugna ».
Nè di noi Persi al contrapporsi tarde
S'udian le grida. Ogni indugiar vien tronco.
Già contro nave nave all'urto corre.
Prima a investir con suo rostrato bronzo
L'avversa prora e romperla, è una prora
Di Greci, contro una Fenicia; e tosto
Si azzuffan tutte. Al primo impeto incontro
La Persa moltitudin forte sta;
Ma quando, coartata entro lo stretto
Di Salamìna, l'una all'altra nave,
Non che dar forza, impaccio dà, cozzandosi
Tra lor gli aénei rostri, stritolandosi
Co' remi i remi; i Greci legni allora
Destramente accerchiandole e picchiandole
Sì, ch'alfin nostre navi rimboccavansi;
L'onde allora sparite ampio uno strato
E di travi, e di sangue, e di cadaveri,
Il mar diresti; e si accatastan anco
A ogni spiaggia dintorno. In fuga sperse
Le rimanenti navi nostre vanno:
Ma i corpi semivivi galleggianti,
Schiacciati in testa dal percuoter spesso
Dei Greci armati de' tanti frantumi
D'assi e di remi, affondano; e innalzavasi
Un lamentevole ululato, ond'erano
Ripieni e i mari e i lidi: atra risorge
Alfin la notte ad ammantar le stragi.
Ma il noverarne a parte a parte i danni,
Nè in dieci dì verriami dato: io dico,
Abbreviando, che in un giorno solo
Copia sì immensa d'uomini non mai
Spinta era a morte.

tossa. Ahimè, qual oceáno
D'infortunj or sommerge Persia tutta!

unzio. Eppur nè a mezzo gl'infortunj io narro.
Cotanta ci ha calamitade oppressi,

Impon così: Che al saettar cessante
Dei Solar raggi e all'annerar dell'etra,
Quant'ella sia l'armata abbianla tosto
In tre squadre a dividere, e farne argine
Fra scoglio e scoglio sì, che ostrutte tutte
Ai Greci legni sien l'uscite; e in cerchio
Stringan cingendo l'isola d'Ajace.
Così, se alcun giammai di fuga schermo
Trovato avesser navigando occulti
I Greci, allor d'inevitabil morte
Punir dovransi i Duci suoi pur tutti.
Tal favellava in fuoco d'ira acceso [1]
Serse; ahi, pur troppo dei decreti ignaro
De' Numi. Ai di lui cenni i Persi (*)
Ratti obbedendo, ogni nocchier pasciuto
Ai ben adatti scanni avvincolava
I remi già. Tramonta il Sole; è sorta
La notte; appieno ecco ordinate e colme
Di remiganti, e combattenti, e Duci,
Son le guerriere navi. Il mar ciascuna
Solca così come schierata mosse;
E ciascun capo tutta notte e a questa
E a quella uscita i naviganti suoi
Va collocando. Trascorrea frattanto
La notte, e tuttavia la Greca armata
Nullo tentò segreto scampo. Insorta
Poi co' bianchi destrier l'Alba raggiante
A rischiarar la spiaggia tutta, insorge
Tosto l'aure a ferire alto sonoro
Clamor di fausto modulato carme,
Che a un tratto gli aspri Salaminii scogli
*Echeggiar fea. Stanno, a un tal rimbombo
Inopinato, stupefatti i Persi [2].
Sacro sonante il salmeggiar de' Greci,
Non di fuggiaschi un salmeggiare al certo
Era egli, no; bensì di audace scontro,
A cui precipitavansi infiammati
Dalle trombe di guerra. Di repente,
Le frementi spumose onde marine
Dal comandato flagellar de' remi

nè più ingrate nè più esotiche di *Monarchi, Tetrarchi,* e altre simili già da altri affigliate alla lingua nostra.

[1] Vel: *Tal favellava in sua superbia eretto.*

(*) Al verso mancano due sillabe. (N. d. E.).

[2] *I Persi.* Il Testo, al solito, dice, *Barbari.*

Contro all'inclita Atene il figliuol mio
Mietea vendetta. Ahi, scarsa era la strage
Forse dei nostri in Maratóna, a segno
Ch'or riscattarla Serse mio dovesse,
Una peggior soffrendone? Ma, narra;
Qual fu il destin delle fuggiasche navi?
Ove or son elle? il sai ridir tu appieno?

Vunzio. Senz'ordin niuno, ove li spinge il vento
Con le rimaste navi a insana fuga
Si danno i Duci loro. Il resto quindi
Dell'esercito, *parte* in su i Beozj
Campi cadeva, appo le Crénee fonti;
E vi perian di sete: altri, anelanti
E spossati ci andávam strascinando
Pel suol Focense e Dorico, e radévamo
Di Mélia il golfo, ove con limpid'onda
Irriga il pian lo Sperchio. Indi ci accoglie
Acaica terra e Tessala cittade
Necessitosi d'ogni cosa: e quivi
Di fame e sete (le penurie entrambe
Forte pungendo) ne perivan molti.
Poscia al Magnesio e al Macedonio suolo
Pervenimmo, ove l'Asio tragittarsi
Dovea, non men che il palustral cannéto
Di Bolbe, ed il Pangéo monte, per trarci
All'Edónida terra. Ma destava
In quella notte un qualche Iddio per certo
Un rio stridor d'inopinato verno,
Che le Strimonie pure acque fluenti
In saldo ghiaccio ebbe impietrite. Allora
Anco chi dianzi a scherno i Numi avea,
Con preci *devotissime* implorava
Cielo e Terra, adorando. Al cessar poscia
Delle fervide laudi, ecco avviarsi
Sovra il tenace gelo il Perso esercito:
E qual di noi più affrettasi al tragitto
Pria che suoi dardi ivi saetti Apollo,
Salvo afferra la ripa. Ma inforzavano
Del Solar orbe intanto ognor più i raggi,
Onde l'ardor struggea nel mezzo *appunto*
Il guado sì, che l'un l'altro sossopra
Cadenti sprofondavano. Beato
Chi di più ratta morte ivi affogava.
Pochi, a cui tocca in sorte andarne illesi,
A grande stento per la Tracia poscia

Ch'anche addoppiato, il mio narrar fia manco.

Atossa. Ma in che potea più dunque infierir mai
Nemica sorte? Or parla; al popol Perso
Che mai di peggio accadde?

Nunzio. I Persi, quanti
In giovinezza, in nobiltade e ardire,
E in esser fidi al Re venian distinti;
Tutti di morte inonorata (ahi miseri!)
Perivano.

Atossa. Ahi me lassa! Oh amici! oh sorte! —
Ma pur narrami, in qual guisa periro?

Nunzio. Di Salamina a fronte una isoletta
Stassi, all'ancore infida, le cui spiagge
Pane, il Dio della danza, abitar gode.
Colà Serse in aguato collocavali
Contro a quei Greci, ch'ivi avriano scampo
Dalle infrante lor navi, onde ritrarne
Vie più lieve e più intera in un la palma;
E prestar pure ai di lui Persi asilo
Contra il furor fortuito dell'onde.
Ma ei mal previde. Vincitori appieno
Della naval battaglia illustre i Greci,
Mercè di un Nume; ecco, il dì stesso, assunte
L'armi bronzate, *alla terrestre pugna*
Adatte, dalle navi balzan essi,
Tutta accerchiano l'isola, ed è tolta
Ogni ritratta ai Persi. Oltre il tremendo
Nembo dei forte saettati dardi,
Co' sassi a mano li esterminan anco;
E in fine in massa unanimi con impeto
Su quei miseri piombano, e ne fanno
Brani così, che vivo uno non resta.
Ma Serse intanto da un eccelso scoglio,
Dove in trono sedea da tutti visto
Tutti mirando, in riguardar l'abisso
Di sue sventure, squarciasi l'ammanto,
E disperasi, ed ulula; ed, imposto
Che le pedestri schiere fuggan ratte,
Va in preda ei stesso di scomposta fuga.[1] —
Questa, o Regina, ai pria narrati danni
L'aggiunta ell'è, con cui ti addoppio il pianto.

Atossa. Abborrita Fortuna, or come il senno
Deluso hai tu de' Persi? amara in vero

[1] Vel: *Va di scomposta fuga in preda ei stesso.*

Il giusto util regnar di Dario omai:
Troppo il dolente nostro animo sfugge
Re mentovar, cui niun pari fu mai.

ANTISTROFE I.

Travalicaro già le alate antenne
Di terra e mar le genti:
Navi funeste, oimè!
Navi, cui preda fe,
Navi, che annichilò l'urtar perenne
Di Greche prore: onde a sottrarne il Re,
Perigli mille e stenti
Valsero appena, come Fama il suona;
Sì ch'ei pe' campi dei Bistonii tenne
Vie, dove invan col gelo il Sol tenzona.

STROFE II.

Ma i primi estinti, oimè,
Lasciati ahi furo là
Dei Salaminj scogli agli aspri piè:
Miseri, a cui fora il non nascer me'!
Piangi, orbata città,
E divorato il cor d'atro dolor,
Del gran tuo pianto fa
Sino al Cielo salir l'alto fragor,
Sì che dien gli urli un qualche sfogo al cor.

ANTISTROFE II.

Tratti dall'onde oimè,
Nel mar rabido giù,
Pasto orrendo, ahi pur troppo, dier' di sè
Ai muti abitatori, ond'ei nido è,
Tanti, che nulla più.
Vedovata ogni casa lagrimar,
E ogni uom che padre fu
Suoi feri danni immensi in ascoltar,
Muto il veggio dal duol dentro impietrar.

MONOSTROFE.

D'Asia certo nel suolo omai più all'ombra
Di Persïane leggi
Non vivranno più i popoli; nè al trono
Sovran supremo che intera la ingombra,
Tributeranno il dono
Da lor dovuto i sottoposti greggi:

Non più prostrati adoreran sommessi,
Fatto il Monarca un'ombra:
Non più a freno le lingue; invida romba
Si udrà, l'audace popolar baldanza,
E d'ogni tempra eccessi,
D'impunità sorgendo empia speranza.
All'echeggiar della sanguigna tromba,
Persia per sempre in Salamina ha tomba.

ATTO TERZO.

SCENA I.

ATOSSA, CORO.

Atossa. Ogni uom ne' mali addottrinato, o fidi,
Sa che i mortali sogliono, ove inondi
De' guai la piena, paventar di tutto;
Ma se prospera spiri aura, affidarsi
Ch'abbia costante a rimaner Fortuna.
A me così d'ogni terror ricolma
Si appresentan funeste visïoni,
Figlie dei Numi; e rintronar gli orecchi
Sentomi, *oimè!* di non Peónie grida.
Quind'io con mente attonita, tremante,
E de' miei carri e dell'usato fasto
Immemore, qui riedo, dalla reggia
Meco arrecando le funeste accette
Libazïoni, allevïanti i *muti*
Defunti, onde la tomba or si disséti
Del Genitor di Serse *mio*. La dolce
Bevanda io reco, almo candor di latte
Di giovenca purissima: e il tesoro
Da' fior trascelto, luccicante miele;
E intatte l'onde di virginea fonte:
E il licor gajo di vetusta vite,
Figlia di suol robusto: e aggiungovi anco
Il pingue umor soave, che odorifero
Del sempre-verde ulivo spremer suolsi
Dai frutti: e in copia le ghirlande arreco
Della prole terrigena fiorita.

S'odan per voi frattanto a queste mie
Libazïoni aggiunti inni di morte,
Atti evocar dalle Tartaree grotte
L'*ombra* quassù *del* Divin Dario; mentre
Affidati all'arsiccia Madre antiqua
Premando io i doni degl'Inferni Numi[1].

Coro. O veneranda, quanto Persia gira,
Donna e regina; a senno tuo que' sacri
Umori tu nell'intime terrestri
Latébre spandi: all'aure inni disciolti
Fieno intanto da noi, sì che benigna
Scorta or si degnin dalle Inferne chiostre
Venirne i Numi *alla pregevol Ombra.*
O Sotterranei voi Démoni sacri,
Mercurio, e Pluto reggitor di Stige[2],
Per voi di Dario l'alma in luce rieda.
Sola omai puote, ogni mal nostro udendo,
Del sottrarcene i mezzi additar essa.

STROFE I.

Coro lirico. Chi sa se Dario or forse, ombra beata,
Re, che ai Numi fu pari;
Chi sa, s'egli or non ode
Nostra Persica voce addolorata,
Di lagrime impregnata!
Ah, sì; che i nostri gemiti alti amari
Ben egli ascolta or dalle Stigie prode.

ANTISTROFE I.

Terra, deh tu, che il suo mortal ne ammanti;
E voi, ch'arbitri Duci
Dei terrigeni estinti,
Ne ostentate talor gli avanzi santi;
Deh, con magici incanti
Redivive or mandate a noi le luci
Del Re, che in maggior fede ha i Persi avvinti!

[1] *Premandare,* verbo poco usato. Pare però intelligibile, necessario, e calzante in questo luogo. È tanto Italiano, quanto il *Premorire,* e tanti altri simili, affigliati al Vocabolario.

[2] Il Testo, prima di Mercurio invoca la Terra: ma dopo aver detto Χθόνιοι δαίμονες, Terrestri, o sia *Sotterranei Dei;* pare o risibile, o inutile di aggiungervi, o Terra.

Non più prostrati adoreran sommessi,
Fatto il Monarca un'ombra:
Non più a freno le lingue; invida romba
Si udrà, l'audace popolar baldanza,
E d'ogni tempra eccessi,
D'impunità sorgendo empia speranza.
All'echeggiar della sanguigna tromba,
Persia per sempre in Salamina ha tomba.

ATTO TERZO.

SCENA I.

ATOSSA, CORO.

Atossa. Ogni uom ne' mali addottrinato, o fidi,
Sa che i mortali sogliono, ove inondi
De' guai la piena, paventar di tutto;
Ma se prospera spiri aura, affidarsi
Ch'abbia costante a rimaner Fortuna.
A me così d'ogni terror ricolma
Si appresentan funeste visïoni,
Figlie dei Numi; e rintronar gli orecchi
Sentomi, *oimè!* di non Peónie grida.
Quind'io con mente attonita, tremante,
E de' miei carri e dell'usato fasto
Immemore, qui riedo, dalla reggia
Meco arrecando le funeste accette
Libazïoni, allevïanti i *muti*
Defunti, onde la tomba or si dissèti
Del Genitor di Serse *mio*. La dolce
Bevanda io reco, almo candor di latte
Di giovenca purissima: e il tesoro
Da' fior trascelto, luccicante miele;
E intatte l'onde di virginea fonte:
E il licor gajo di vetusta vite,
Figlia di suol robusto: e aggiungovi anco
Il pingue umor soave, che odorifero
Del sempre-verde ulivo spremer suolsi
Dai frutti: e in copia le ghirlande arreco
Della prole terrigena fiorita.

ATTO QUARTO.

SCENA I.

DARIO, CORO, ATOSSA.

Dario. O fida stirpe de' miei Persi fidi,
Compagni, o voi, de' miei primi anni; or quale
Travaglio oppressa la cittade? i gemiti
Odo e il picchiar onde squarciato echeggia
Il suolo; e starsi al mio sepolcro appresso
La mia consorte io miro. Orror mi prende
Delle pur tante or qui da lei diffuse
Libazioni; al par che dei vostri inni,
D'Averno l'ombre ad evocar possenti;
Ma pur li accetto. Ecco, invocato io sorgo;
Ciò permettenti i sotterranei Numi,
Mal pieghevoli al certo, e ognor più intesi
Ad afferrar che a rilasciar mai l'alme.
Pur, presso quelli io valgo; onde mi affretto
Ver voi; che indugio, a mancamento forse
Poi non mi venga ascritto. Or via, qual nuovo
Fulmin, narrate, in su la Persia piomba?
Coro. *O magno Re,* nel rimirarti io tremo;
Nel favellarti io tremo; addentro tanto
Cotal mi sta tua veneranda immago.
Dario. Ma pur, poichè dagli Inferi or m'han tratto
I pianti vostri, in brevi detti or via
Stringendo il tutto, a me di tema scevri
Favellate.
Coro. S'io il ver, per lusingarti,
Or ti scemassi, io tremerei: ma tremo
Anco, in narrarti de' tuoi cari i danni.
Dario. Or, poichè il vostro venerarmi antiquo
Vi toglie il dire; or parli la bennata
Socia senil del letto mio. Deh, cessa
Per ora i pianti ed i lamenti, o fida,
E aperto narra: Umana dote, i guai;
La terra e il mar ne prestano a dovizia
Sempre ai mortali: e tanti più glien danno,
Quant'essi vivon più.

Atossa. Fra quanti han visso
In terra, o tu sovra tutti altri ricco;
Tu invidïato ognor, finchè tra i Persi
Prosperi i rai del Sole almo bevesti;
Tu quasi Iddio fra noi: t'invidio estinto,
Che almen non hai delle sciagure il colmo
Visto con gli occhi tu. Immenso pianto
Io ti acchiudo in un motto. O Dario, è svelta
Fin da radice oggi la Persia.

Dario. Ahi! come?
Pestifer'aura il face? oppur sovversa
Han la città sedizïose scosse?

Atossa. Atene, *Atene,* annichilato ha il nerbo
Degli eserciti Persi.

Dario. E qual mio figlio
Là spingevali?

Atossa. Serse impetüoso,
Che di guerrieri ha vedovato il piano.

Dario. Ma, si accins'egli con terrestri forze,
O con navali, a impresa insana tanto?

Atossa. Con ambe il fea: duo Duci, e due diverse
Fronti d'armate schiere.

Dario. Ma un sì vasto
Esercito di terra, ove, in qual guisa,
L'onde varcava?

Atossa. Ad ingegnosi ordigni
L'Asia alla Grecia unire ebbe commesso,
Per traghettarvi.

Dario. E in guisa il fea, che chiuso
Ne restasse il gran Bosforo?

Atossa. Sí, il fea;
E il secondava un qualche Iddio.

Dario. Deh, quale!
Poich'a insanir lo trasse.

Atossa. Il tristo evento
Ben del tuo dir fa fede.

Dario. Ma dei vostri
Pianti omai tutte le cagion mi aprite.

Atossa. Rotto il navale esercito, agli estremi
Trasse il terrestre tosto.

Dario. Uccisi dunque
Tutti dall'aste?...

Atossa. In guisa tal, che un solo
Pianto fatta è l'orbata Susa intera.

Dario. Oh Numi! e furo arida polve al vento

Sí smisurate forze?

Atossa. I Battri tutti
Periro; e in quale età! vecchio, un non cadde.

Dario. Qual fiore, oimè, pería di prodi!

Atossa. È fama,
Che solo quasi Serse or si rimanga
Deserto...

Dario. *Ahi sorte!* e non ha scampo, o ajuto?

Atossa. Varcato *in fuga,* e buon per lui, s'ebbe egli
Il superbo suo ponte.

Dario. E salvo il vide
L'Asia approdar alle sue rive?

Atossa. In questo
Concordan tutti; a salvamento ei giunse.

Dario. Ratto, ahi pur troppo! a compimento ei venne
L'oracolo, cui Giove a fin condurre
Vuol sovra il figlio mio. Preci agli Iddii,
Che in lungo il protraessero, già porsi:
Ma s'uom lo affretta, ah, non lo indugia allora
Per certo il Nume. Ecco, a' miei fidi è schiuso
Il fonte omai d'ogni sventura: e il nuovo
Ardir del figlio malaccorto or fessi
Cagion de' guai. Qual servo in ceppi, il sacro
Ellesponto avvincea, giovine audace,
Stabil credendo argine imporre all'urto
Del suo fluir celeste; e in lungo tratto
Su per l'umide vie, fatte omai sode,
Oltrepassar sue immense schiere ei fea.
Ai Numi tutti, al Dio dell'onde, inciampo
Insano farsi un mortal uomo! Al tutto
Fuor di senno il mio figlio. Oimè; pavento
Che delle tante mie dovizie il nerbo
Del rapitor non sia per farsi preda.

Atossa. Perfidi amici alla natía fierezza
Di Serse diero esca novella. Udiva
Dirsi ei da loro: In viva guerra accrebbe
Dario tesori ai figli suoi: ma indarno
Brandirà l'asta entro sua Reggia Serse,
Nulla aggiungendo alla paterna dote.
Sproni eran questi, che adoprar io vidi
Da quella gente ria con lui sì spessi,
Che addosso a Grecia alfin con armi tante
Precipitar lo fero.

Dario. A tal genía
Dunque tant'opra déssi, memoranda,

Quest'uom, presto son io, ma non di furto;
A viva forza, sì. Su l'un piè solo
Mal si reggendo insomma, a noi pur tanti
Contrastar non potrà. *Ben* io *qui* teco
Mandato fui per ajutar l'impresa,
Ma udir chiamarmi traditor, nol soffro.
Perder pria ben oprando, *o* Re, mi aggrada,
Che con vergogna vincere.

Ulisse. Ed io pure,
O figlio tu d'ottimo padre, *io pure*
Da giovinetto avea ratte le mani,
Tarda la lingua: ammaestrato io poscia
Da esperïenza, or veggo infra i mortali,
Non l'opre no, regnar la lingua.

Neoptól. E che altro
Chiedi or tu *dalla mia,* fuorchè menzogna?

Ulisse. Vo' che tu colga Filottéte ai lacci.

Neoptól. Meglio non fora persüaso trarlo,
Che l'ingannarlo?

Ulisse. Persüaso? indarno.
Nè a forza pur lo piglieresti.

Neoptól. Ei tanta
Dunque ha possanza, *e* audacia *tanta?*

Ulisse. Ha frecce
Recanti a volo inevitabil morte.

Neoptól. Dunque nè di accostarsegli può l'uomo
Fidarsi?

Ulisse. No; fuorchè ingannandol, come
Ti vo dicendo.

Neoptól. A te il mentir non pare
Turpitudine dunque?

Ulisse. *Or* no; s'ei reca
Il mentire, salvezza.

Neoptól. E con qual fronte
Si ardirebb'uom ciò dire?

Ulisse. Ogni qual volta
Sia l'impresa un tal lucro, onde non debba
L'uomo arrossirne.

Neoptól. E quale a me fia lucro
Dal venir questi a Troja?

Ulisse. Espugnar Troja?
Soli pon gli archi suoi.

Neoptól. Dunque non io,
Come pur dite, espugnerolla?

Ulisse. *Al pari*

Rimanderemvi esercito trascelto.

Dario. Ma intanto dell'esercito gli avanzi,
Che ancor v'avete in Grecia, ivi disgiunti
Fien dalla speme del tornarsi in salvo.

Coro. Che parli? e in Asia or non approdan essi,
Varcato l'Ellesponto?

Dario. Ah! dell'immenso
Stuolo ritornan pochi; ov'uom pur fede
Presti, qual dessi, al profetar dei Numi.
Compiuto è il più: nè si dimezzan mai
Gli oracoli. Sedotto or da fallace
Lusinga Serse, ad altre imprese ei quivi
Dei rimasti guerrier l'eletta lascia,
Insano. I campi di Beozia, dove
Con le pingui onde sue la irríga Asópo,
Son la fatal prefissa ultima meta,
Che darà tomba all'arroganza e empiezza
Di costoro. Sacrílegi, che ardiro,
Nel porre in Grecia il piè, le statue, l'are,
E i templi *stessi* dei *tremendi* Iddii,
Spogliare, incender, sradicare. Eccessi
Inauditi commisero: inaudite
Pene già scontan ei; vieppiù poi sempre
Ne sconteran maggiori: in alta mole
Sovra base profonda si accatastano
Le infelici sanguigne ossa dei Persi
Nel vasto piano di Platéa; ferale
Messe di Doriche aste; ai pronipoti
Tardo esemplo, che tacito lor grida:
« Figli di morte, rintuzzar sappiate
« L'orgoglio stolto ». Audacia altro non frutta,
Turgido seme, se non danno e pianti.
Tal vista poscia a voi rammenti ognora
E Atenïesi e Greci; nè alcun mai
Dispregiator di sua presente sorte,
Maggior l'ambisca, e in ciò suo impero ei snervi.
Sempre sovrasta alle arroganti imprese,
Giudice e grave punitore, *il sommo*
Giove. Voi quindi, *o antiqui,* usi ammonirlo,
Serse a modestia addottrinate omai,
Sì ch'egli rinsavito disimpari
Lo insolentir coi Numi. E tu frattanto,
Canuta madre tenera di Serse,
Riedi alla reggia a provveder di adorne
Vesti corredo, con cui poscia incontro

Quest'uom, presto son io, ma non di furto;
A viva forza, sì. Su l'un piè solo
Mal si reggendo insomma, a noi pur tanti
Contrastar non potrà. *Ben* io *qui* teco
Mandato fui per ajutar l' impresa,
Ma udir chiamarmi traditor, nol soffro.
Perder pria ben oprando, *o* Re, mi aggrada,
Che con vergogna vincere.

Ulisse. Ed io pure,
O figlio tu d'ottimo padre, *io pure*
Da giovinetto avea ratte le mani,
Tarda la lingua: ammaestrato io poscia
Da esperïenza, or veggo infra i mortali,
Non l'opre no, regnar la lingua.

Neoptól. E che altro
Chiedi or tu *dalla mia,* fuorchè menzogna?

Ulisse. Vo' che tu colga Filottéte ai lacci.

Neoptól. Meglio non fora persüaso trarlo,
Che l'ingannarlo?

Ulisse. Persüaso? indarno.
Nè a forza pur lo piglieresti.

Neoptól. Ei tanta
Dunque ha possanza, *e* audacia *tanta?*

Ulisse. Ha frecce
Recanti a volo inevitabil morte.

Neoptól. Dunque nè di accostarsegli può l'uomo
Fidarsi?

Ulisse. No; fuorchè ingannandol, come
Ti vo dicendo.

Neoptól. A te il mentir non pare
Turpitudine dunque?

Ulisse. *Or* no; s'ei reca
Il mentire, salvezza.

Neoptól. E con qual fronte
Si ardirebb'uom ciò dire?

Ulisse. Ogni qual volta
Sia l'impresa un tal lucro, onde non debba
L'uomo arrossirne.

Neoptól. E quale a me fia lucro
Dal venir questi a Troja?

Ulisse. Espugnar Troja?
Soli pon gli archi suoi.

Neoptól. Dunque non io,
Come pur dite, espugnerolla?

Ulisse. *Al pari*

Rimanderemvi esercito trascelto.

Dario. Ma intanto dell'esercito gli avanzi,
Che ancor v'avete in Grecia, ivi disgiunti
Fien dalla speme del tornarsi in salvo.

Coro. Che parli? e in Asia or non approdan essi,
Varcato l'Ellesponto?

Dario. Ah! dell'immenso
Stuolo ritornan pochi; ov'uom pur fede
Presti, qual dessi, al profetar dei Numi.
Compiuto è il più: nè si dimezzan mai
Gli oracoli. Sedotto or da fallace
Lusinga Serse, ad altre imprese ei quivi
Dei rimasti guerrier l'eletta lascia,
Insano. I campi di Beozia, dove
Con le pingui onde sue la irríga Asópo,
Son la fatal prefissa ultima meta,
Che darà tomba all'arroganza e empiezza
Di costoro. Sacrílegh, che ardiro,
Nel porre in Grecia il piè, le statue, l'are,
E i templi *stessi* dei *tremendi* Iddii,
Spogliare, incender, sradicare. Eccessi
Inauditi commisero: inaudite
Pene già scontan ei; vieppiù poi sempre
Ne sconteran maggiori: in alta mole
Sovra base profonda si accatastano
Le infelici sanguigne ossa dei Persi
Nel vasto piano di Platéa; ferale
Messe di Doriche aste; ai pronipoti
Tardo esemplo, che tacito lor grida:
« Figli di morte, rintuzzar sappiate
« L'orgoglio stolto ». Audacia altro non frutta,
Turgido seme, se non danno e pianti.
Tal vista poscia a voi rammenti ognora
E Ateníesi e Greci; nè alcun mai
Dispregiator di sua presente sorte,
Maggior l'ambisca, e in ciò suo impero ei snervi.
Sempre sovrasta alle arroganti imprese,
Giudice e grave punitore, *il sommo*
Giove. Voi quindi, *o antiqui,* usi ammonirlo,
Serse a modestia addottrinate omai,
Sì ch'egli rinsavito disimpari
Lo insolentir coi Numi. E tu frattanto,
Canuta madre tenera di Serse,
Riedi alla reggia a provveder di adorne
Vesti corredo, con cui poscia incontro

Al caro figlio uscirne: ch'ei di dosso
Quanti intorno s'avea regali ammanti
Disperato strappavasi. Al suo duolo
Porgerai pure di sermon benigno
Il dolcissimo farmaco: a te sola
Prestar, ben so, potrà l'orecchio. A Dite
Nella caligin sotterranea *tetra*
Io men ritorno già. Vegliardi, o voi
Di Persia senno, anco fra' guai godervi
Sappiate intanto *d'intelletto* i beni [1],
Poichè niun ben poscia ai defunti avanza.

SCENA II. (*)

ATOSSA, CORO.

Coro. Quanto, ahi, mi dolse ed i passati nostri
Danni, e i futuri, annoverarmi udendo!
Atossa. Ahi sorte! oh quante mi assaliro a un punto
Doglie in udir di Dario i detti! in cuore
Niun pur men sento penetrar più addentro,
Che la immagin del figlio avvolto in lembi
Cenciosi; oimè! Tosto alla reggia, a trarne
Splendidi ammanti, io vo, con cui mi appresti
Ad incontrare il figlio mio. Niun danno
Mai distorrammi dall'amata prole.

SCENA III.

STROFE.

Coro. Numi possenti, oh quale
Ne si parava innanzi ampia perfetta
Felicità di vita in legge retta,
Quando l'ottimo antiquo, invitto, eguale
In tutto a voi, magno Re Dario, il freno
Stringea di Persia con governo ameno!

[1] *D'intelletto i beni.* Il Testo dice: *Godete, concedendo quotidiane voluttà all'animo, poichè nulla giovano ai morti le ricchezze.* Il voler essere troppo scrupolosamente fedele in questo passo, avrebbe potuto facilmente abbassare il coturno sino alla scurrilità del socco.

(*) Nell'autografo laurenziano la indicazione di questa scena è in lettere *terza,* e la seguente, *quarta.*

ANTISTROFE.

Dell'armi nostre il saggio
Alto allor demmo; e le nemiche mura
Il soggiacerci sel tenean ventura.
E il guerresco retrogrado vïaggio,
Di fatiche e perigli a noi rimase
Scevro fin dentro alle paterne case.

MONOSTROFE.

Quante città il gran Re,
Senza varcare ei l'onda
Dell'Alio fiume, fea suddite a sè,
Senza uscir pur dai tetti alti degli avi!
Quante ne acchiudon le Strimonie sponde
Presso de' Tracj piani; e quante in terra
Addentro, oltre più là dei cupi stagni
Ergean lor torri; udiro, *udir pur* tutte
Che imperava un tal Re; la sinuosa
Propontide, e le foci ampie del Ponto,
E lor città d'Elle fregianti il guado;
E le accerchiate dai marini flutti
Al promontorio d'Asia sottoposte
Isole tante dell'Egéo; la *vaga*
Lesbo, e Samo olivífera, e Micona,
E Paro, e Nasso, e Chio: con le congiunte
Tra loro, Teno ed Andro; a Dario tutte
Suddite fur, non men che le più oltre
In mar giacenti, Lenno, Icaria, Gnido,
E Rodi, e Cipro con sue tre cittadi,
Sólo, Pafo, e *l'eretta* Salamína,
Figlia, oimè! di quest'altra Attica prima,
Che a noi cagiona or tanti lutti. E tenne
Con la mente sua provvida soggette
Le popolose dell'Jónia Greche
Colonie, a sorte ivi dedotte. Ei s'ebbe,
Dario, di genti bellicose *scudo*
Misto *a più doppj* d'ausiliaria possa,
Saldo infrangibil sempre. Avversi or fatti
A noi gli Dei, non dubbio danno immenso
Riportiam dalle pugne, travagliati,
(Ahi quanto!) e in campo domi, e in mar, del pari.

ATTO QUINTO.

SCENA ULTIMA.

SERSE, CORO.

Serse. Ahi me infelice! ahi me, sovra cui piomba
Destin sì atroce, e non previsto mai!
Fortuna oh quanto ai Persi cruda! ed io
Pur la sopporto? Il cor, la lena, mancanmi
Nel riveder questo senil consesso
D'orbi padri. Deh, Giove, infra quei prodi
Perchè nel campo anch'io non giacqui estinto?
Coro. Dove, o Re, dove i Forti nostri? il lustro
Del regno immenso Persico? *Maligno*
Invido Nume disperdeali. Chiede
Lagrimosa la Persia i giovanili
Suoi parti, cui con sì gran calca all'Orco
Sospinti ha Serse. Le migliaja a mille;
Il fior d'Asia e dell'arco; abitatori
Già d'Ecbatána, al Tartaro n'andáro.
Serse. Ahi valor chiaro! ahi!
Coro. Giace al suol prostesa
L'Asia immobile, o Re, da enorme pondo
Oppressata.
Serse. *Oimè misero!* e quell'io
Quell'io mi son, che il grand'eccidio adduco
Alla mia stirpe, alla mia patria terra!
Coro. Pel tuo ritorno udrai
Tutti noi *schiamazzanti,*
Tutti noi sospiranti;
E pianti e pianti,
Funesto suon de' Mariandini lai.
Serse. Lugubre lagrimevole
Tetro echeggiante suono
Le labbra vostre innalzino,
Poichè scopo alla sorte invida i' sono.
Coro. Certo dorremci, e molto,
(Senza cessar dal venerarti pure)
Pel gran popol sepolto
Nelle invan flagellate onde secure,
Da cui tutto n'è tolto.

Piangeremo, ululeremo,
Poichè il Greco Marte avverso
Ha disperso,
Ha sommerso
In notte eterna il fior de' Persi estremo.

Serse. A vicenda piangete,
A vicenda chiedete
Di cui saper vi aggrada.

Coro. U' degli amici, ov'è, l'immenso stuolo?
Dove i Sátrapi tuoi? quel senza pari
Farandace? ov'è Susa, ove Agabáte?
E Pelagóne, e Dotamánte, e Psámmi;
E Susiscane, ond'orba essi Ecbatana?

Serse. Di Salamina in su le dure spiagge
Sospinti, estinti io li lasciai; nè tomba
Altra che il lido s'ebbero, gittati
Fuor delle Tirie navi.

Coro. Oimè! *che narri?*
E il buon Farnúco, e Ariomárdo prode;
E il Re Sebalce; e, invidïato padre,
Liléo; di loro, e in un ti chieggo io conto
Di Masistre, e di Táribo, e di Memfi,
E d'Istácme, e di Artémbare...

Serse. Ahi me misero!
In un conflitto tutti, all'odïoso
Cospetto *ostile* dell'antiqua Atene,
Infelici cadevano fra i palpiti
Di vïolenta morte.

Coro. E in un con essi
Cadea fors'anco il tuo fidissim'occhio,
Quell'annoverator delle migliaja
E migliaja di Persi, Alpisto, il figlio
Di Batámoco, a Sésamo nipote,
E bisnipote a Megabáte? ivi anco,
Dimmi, lasciasti il magno Ebare? quivi
Anco Partéo lasciasti?

Serse. Oh di nemici
Fera possanza!

Coro. Ai generosi Persi
Infortunj presaghi d'infortunj
Sono il tuo dire.

Serse. In rammentarmi a nome
Lo stuol di prodi tanti, oimè! tu innaspri
Vieppiù la piaga del dolore: a brani
Squarciami il cor pietade.

Coro. E sì pur d'altri
Pianger n'è forza: il Duce *egregio* Mardo
Di diecimila Capo; e Zante, e il Marte
Ancáre; e i reggitori de' Cavalli
Arsáce con Diéxi, e Cigdagáte,
E l'ardito Litínne, insazïabile
D'asta maestro.

Serse. Estinti, estinti, estinti;
E non sepolti in pompa, attorniati
D'alto-velati carri, e di *piangenti*
Seguitanti guerrieri: ah no; quai vili
Saccomanni d'esercito sen giaciono
Sconosciuti; ahi, sen giaciono!

Coro. Oh lor miseri!
Oh sventurati, il perir vostro ergea
Di avversa sorte inopinato e chiaro
Monumento, qual Nemesi l'avrebbe
A di lei posta eretto.

Serse. Annichilati;
E il siam per sempre.

Coro. Annichilati: il vede
Intero il mondo: ahi nuovi danni! ahi nuovi
Danni! Oh dei Persi sventurato scontro
In quelle Jonie prore!

Serse. Una sì fatta
Armata, oimè! quasi nol credo: ahi come
Ciò avvenne!

Coro. E come no? *Salvar l'armata,*
Dove fian spenti i Duci?

Serse. Ecco, (tu 'l vedi)
Di cotanta mia possa ecco l'avanzo.

Coro. Il veggo, il veggo.

Serse. Questo sol turcasso...

Coro. Ahi! che di' tu?

Serse. Sì questo solo, e orbato
De' dardi suoi.

Coro. Di sì gran possa ahi quale
Misero avanzo!

Serse. E ogni soccorso è al vento.

Coro. Non sfuggon dunque la battaglia i Greci?

Serse. Scogli stann'essi: e inaspettata io n'ebbi
La trista prova.

Coro. Di lor navi all'urto
Le sperperate navi nostre accenni?

Serse. *Pur troppo! e in ciò veder,* squarciavam'io

Disperato le vesti.
Coro. Ahi giorno! ahi sorte!
Serse. Nullo ahi! si agguaglia a duol cotanto.
Coro. Ah! nullo,
Centuplicato anco foss'egli.
Serse. E il nostro
Pianto, ai nemici è gioja.
Coro. E il nervo è tronco...
Serse. E nè pur Guardie ho più...
Coro. Dai vasti flutti
Coi Fidi assorte...
Serse. Ah! pianto, e pianto, e pianto
Versate: ai Lari omai tornate.
Coro. Oh guai!
Or senza fine guai!
Serse. Gli ululi vostri,
Deh, faccian eco agli ululati miei!
Coro. Lai renderem per lai.
Serse. Funeste note
Di gemiti.
Coro. Di gemiti.
Serse. Oh sventura,
Cui niuna è pari!
Coro. Indi più intenso è il duolo.
Serse. Singhiozzate; percuotetevi
Per lo Re vostro il petto; singhiozzate...
Coro. Siam di lagrime fiumi...
Serse. E rispondetemi,
Contraccambiando fremiti con fremiti.
Coro. Questo è il pianto, o Re, che giovaci.
Serse. Pianto, pianto, pianto innalzisi.
Coro. Atra cupa gemebonda
Voce risponda dai petti squarciati.
Serse. Squarcinsi, squarcinsi:
E le funeree s'odan strida Misie,
Coro. Sepolcrali, terribili...
Serse. A norma mia svelletevi
Il folto onor dei mal canuti menti.
Coro. Svelgasi, svelgasi; e ognor più spingasi.
Serse. Urlate, urlate [1].

[1] Questo lagrimevole duetto parrà alquanto prolisso: forse ajutato della Musica riusciva più tollerabile; e a stringerlo in due parole, non viene a dir altro, se non se, *Piangete, Piangiamo.* Ma è uffizio del Traduttore il rendere tutto il Testo intero, senza altre mutazioni, che le indispensabili per non farsi canzonare.

Figliuol, mi compassionano; e fors'anco
Un po' di cibo, un po' di veste ei diermi,
Impietositi *alquanto:* ma null'uomo,
Per quanto io 'l chiegga, ricondurmi vuole
In patria mai: quind' io, misero, pero,
Dieci anni or già, nello stento e ne' guai
Pur nutricando il *mio* vorace morbo. —
Ecco, o figlio, lo stato, in cui gli Atridi
E il forte Ulisse mi lasciaro: ad essi
Deh, pari dien gli Olimpii Numi il danno!

Coro. Ed io pur compassionoti, quant'altri
Ospiti mai qui ne approdaro, o figlio
Del *buon* Peante.

Neoptól. E testimonio anch'io,
Per prova il son, del tuo parlar verace:
Leso *anch' io* dagli Atridi ambi, e dal fero
Ulisse.

Filottéte. Oh! tu pur dunque irato contro
Gli Atridi, hai donde querelarten?

Neoptól. Venga,
Deh venga il dì, ch' io l'ira mia disfoghi
Con mano sì, ch'odan Micene e Sparta
Pianta esser pur dell'*alta* Sciro i forti.

Filottéte. Forte davver, tu figlio. Ma cotanto
Perchè contr'essi irato or qui venivi?

Neoptól. Dirottel tosto, o di Peante prole;
Benchè a stento dirò, *per l'ira troppa,*
Quant' io da lor soffersi oltraggi. Appena
Achille al fato soggiacea...

Filottéte. Me lasso!
Non proseguir, s' io non intendo or pria
La morte, oimè, del *gran* Pelíde.

Neoptól. Ucciso
Periva ei, sì; ma non da mortal mano:
Spegnealo, è fama, il saettante Apollo.

Filottéte. Alti, e l'ucciso e l'uccisore. Io stommi
Sospeso, o figlio, se i tuoi lagni io debba
Primi ascoltare, o lagrimar di Achille.

Neoptól. Ti bastan, parmi, o misero, i tuoi mali,
Senza che tu pianga gli altrui.

Filottéte. Ben parli.
Su via dunque or ripiglia il narrar tuo,
Come pur te oltraggiassero *gli Atridi.*

Neoptól. In Sciro, a me, su ben ornata nave
Veniano Ulisse il generoso e il *prisco*

IL FILOTTÉTE

DI SOFOCLE.

PERSONAGGI.

ULISSE.
NEOPTÓLEMO.
CORO.
FILOTTÉTE.
ESPLORATORE, IN VISTA DI MERCANTE.
ERCOLE.

La Scena è nell'Isola di Lenno

Textus, ex editione Capperonnier, 4º Parisiis 1781. Pauca si dempseris asterisco notata, ubi Brunk sequor.

ATTO PRIMO.

SCENA I.

ULISSE, NEOPTÓLEMO, CORO.

Ulisse. Di Lenno al certo ell'è la spiaggia questa,
Male accessibil isola deserta. —
O tu di Achille, dell'eccelso scudo
Degli Achei, Neoptólemo tu prole,
Sappi ch'io qui già di Peante il figlio,
Quel da Melia, lasciai, com'era imposto
Dai Duci a me. N'era cagion la infetta
Vorace piaga onde il suo piè stillava:
Piaga, onde a noi mai non venía concesso
Sagrificare o libar mai, che ognora
D'imprecazioni orrende empiendo egli iva
Il campo tutto, gemendo, ululando. —
Ma ciò narrar, che giova? *or* non il tempo
Di ragionar prolisso a noi soverchia.
La mia venuta ora ignorar debb'egli,
Sì che non esca a vuoto l'arte, ond'io
Coglierlo in breve ai lacci miei disegno.
*Ma siami l'opra tua omai ministra
All'appurar dove qui tale un antro
Giaccia con doppio ingresso in viva pietra;
L'un verso il Sole, amica sede il verno;
L'altro *ver l'Orsa,* onde ai *pacati* sonni
Invito fan pel traforato albergo
L'estive aurette. E da man manca *or* parmi
V'abbi a veder, più sotto alquanto, un fonte,
S'ei pur rimanvi, di potabil acqua.
Tacitamente ivi ti accosta, e quindi
Ben mi ragguaglia se in quel loco stesso,
O se in qualch'altro, *or* Filottéte alberghi.
Quanto a dirti mi resta, udrai tu poscia,
E d'accordo opreremo.

Dì 1. settembre 1800. Firenze.

Neoptól.[1] Affar non lungo,
Ulisse Re qui m'addossasti: in fatti
Scoprir già parmi l'accennata grotta.
Ulisse. Il di dentro, o il di fuori? esperto fammi.
Neoptól. Il di dentro vegg'io; nè vi si scerne
Vestigio alcuno.
Ulisse. Bada, ch'egli or forse
Non ivi entro dormisse.
Neoptól. Albergo io veggo
Vuoto d'ogni uomo.
Ulisse. Nè di umano cibo
Orma evvi alcuna?
Neoptól. Evvi di foglie, a foggia
Di un letto ov'uomo giacciasi, uno strato.
Ulisse. Deserto tutto il rimanente speco,
Senz'altro più?
Neoptól. Di schietto legno un nappo,
Opra d'ignaro artefice, vi scorgo,
E questi a un tempo *appien non arsi* stizzi.
Ulisse. *Tutto* il tesoro di costui ci ostenti.
Neoptól. Oimè! ch'io qui *veggo* asciuttarsi *appesi*
Panni inzuppati di morboso umore.
Ulisse. L'uom vi alberga, per certo; ed or non molto
Lungi ei si sta. Come potrebbe, in fatti,
Egro egli il piè d'inveterato morbo,
Allontanarsi quindi? ito ei saranne,
Fuori, o pel cibo, o per qualch'erba forse,
Ov'ei ne sappia, che il dolor gli acqueti.
Dunque il *servo* che hai teco, attorno invia
Per iscoprirlo, che ad un tratto incontro
Ei non facesse in me: pria me vorrebbe
Che ogni altro Argivo egli afferrar, potendo.
Neoptól. Spedito ho il *servo* a custodire il calle.
Dimmi ora tu, s'altro più vogli.
Ulisse. O figlio
Di Achille, or d'uopo il personal coraggio
Solo non t'è, per trarre a fin l'impresa
A cui venisti: ei t'è mestier, quand'anco
Novità non pria udite udir tu debba,
Me secondar, come a tal fin sei meco.
Neoptól. Che m'imponi or tu dunque?
Ulisse. *Accorto* dei
Di Filottéte l'animo ingannare

[1] Postosi in traccia dell'antro.

Deh non m'abbandonare: o in patria tua
Salvo ripommi, o nell'Euboico porto
Di Calcodónto. Indi, per mar non lungo,
L'Eta e il Trachinio giogo e le bell'onde
Rivedrò del *mio* Sperchio; e rivedrammi,
Per tua mercè, l'amato padre. *Ahi!* tremo,
Che aspettato ei non m'abbia! *Oh* quante volte
Supplichevoli preghi io gli mandava
Da gente qui approdata, affin che un legno
Per ritornarmi in patrïa spedisse!
Ma, o ch'ei cessasse, o che, (qual suol tal gente)
Ripatrïati, dessermi all'oblío,
Nulla ne intesi io mai. Tu dunque, a un tempo
Restitutore e nunzio mio, me salva:
Tu impietosisci *or sì,* mirando ai tanti
Mali e sì gravi, a cui soggetti vanno
I mortali, oggi lieti, e doman *forse*
In pianto amaro. Chi d'affanni è scevro,
Miri agli afflitti: e chi più in alto è giunto,
Tanto allor più precipitar paventi.

ANTISTROFE I.

Coro. Pietade, o Re, ti prenda
Dei narrati insoffribili *suo'* affanni
In questa grotta orrenda;
Quali, deh, niuno mai
Dei nostri cari a sopportar pur li abbia!
E se anco tu di rabbia
Contro agli iniqui Atridi acceso stai,
Volgi or contr'essi i proprj loro inganni,
Tutti tornando i danni
Di Filottéte all'util suo, col trarlo
Sovra veloce nave al patrio lido:
Lieto puoi farlo,
E di Nemesi in un sottrarti al grido.

ATTO TERZO.

SCENA I. [1]

NEOPTÓLEMO, CORO, E FILOTTÉTE IN DISPARTE.

Neoptól. Badate or voi ch'oltre il dover benigni
Non vi mostriate, e che poi quando al fianco
Un morbo tal v'avrete, altro sermone
Non teniate allor poi.
Coro. No; mai non fia,
Ch'abbi tu a darci una tal taccia a dritto.
Neoptól. Turpe sarei dunqu'io, se a voi minore
Pur mi mostrassi nel prestare ajuto
Opportuno a *quest'*ospite. Se piacevi,
Venga ei tosto, e si navighi; nè loco
Nel legno *nostro* a lui si nieghi. *Ah,* salvi
Sol che gli Iddii ci traggano di questa
Isola; e, dove irne vogliam, si approdi!
Filottéte. [2] Oh giorno bramatissimo! O, tra quanti
Uomini v'ha, di tutti benignissimo;
E voi, nocchieri amati; or io mostrarvi
Come il potrò, di quai nodi tenaci
Mi allacci a voi la *gratitudin?* Vieni;
Pria di partircen, figlio, entro condurti
Vo' meco, e salutar codesto mio
Cavernoso aspro albergo: onde tu il sappi,
E di che mi vivessi, e di qual forte
Cor mi foss'io, *per reggere a tal vita.*
Ch'altri mai, nè con gli occhi assaggiar pure
Potriasi, penso, ciò ch'io a lungo appresi,
Non che ad usar, anco ad amare: e m'ebbe
Costretto a ciò, Necessitade.

[1] Benchè non vi si scorga separazione nè intervallo nessuno tra l'ultime parole del Coro, e questa risposta di Neoptòlemo, pure dopo l'Antistrofe lirica cantata dal Coro, si può con qualche verisimiglianza dividere qui il Terzo Atto dal Secondo: mentre Filottéte appartatosi alquanto e stato in osservazione dei moti e parole che corrono fra il Coro e Neoptólemo, ritorna poi su la Scena.

[2] Filottéte, udite l'ultime parole del Coro, e conosciutoselo amico, s'inoltra lietissimo.

Coro. I passi
Fermate: udiam, che voglian questi due
Ch'or s'inoltran ver noi: dei nostri, è l'uno;
Straniero, è l'altro: uditili, entrerete.

SCENA II.

NEOPTÓLEMO, CORO, FILOTTÉTE, MERCANTE, E MARINAJO CHE NON PARLA.

Mercante. Figlio d'Achille, a questo tuo nocchiero,
Che la tua nave custodiva ei terzo,
Io di te chiesi ove tu fossi; e il caso
Inopinato or fa, ch'io in te m'incontri,
Teco approdando a un porto stesso a sorte.
Con pochi legni io navigo da Troja
Ver la mia pampinosa Peparéto;
Appena udii, ch'una tua nave ell'era,
E tutti tuoi que' naviganti, e meco
Anco in vista amichevoli, a me parve
Di non doverti preterir tacendo.
Che tu, al certo, non sai, di te quai tenga
Consigli il Greco esercito; nè soli
Consigli fien, ma fatti; e fien, tra breve.
Neoptól. Certo, s'io nulla vaglio, ospite, in serbo
Terrommi io grato il *generoso* avviso.
Ma i tuoi detti or mi appiana; ond'io sappia
Qual nuova trama degli Achei tu arrechi.
Mercante. *Te perseguenti disparian l'antico
Fenice e i figli di Teseo, con molte
Armate navi.
Neoptól. A ricondurmi a forza,
O ad indurmi coi detti?
Mercante. Nol saprei:
Di quanto udii ti do notizia solo.
Neoptól. Fenice e i suoi, per compiacer gli Atridi
Forse or ciò imprendon con ardor cotanto?
Mercante. Non vi si accingon, vi si accinser, sappi.
Neoptól. Dunque; perchè non in persona anch'egli
Eravi, Ulisse? alcun timor fe' intoppo
Forse al suo navigare?
Mercante. Ei già, col figlio
Di Tidéo, navigando ivano in cerca
D'altr'uom, quand'io salpava.
Neoptól. E di cui dunque

ATTO TERZO.

SCENA I. [1]

NEOPTÓLEMO, CORO, E FILOTTÉTE IN DISPARTE.

Neoptól. Badate or voi ch'oltre il dover benigni
Non vi mostriate, e che poi quando al fianco
Un morbo tal v'avrete, altro sermone
Non teniate allor poi.

Coro. No; mai non fia,
Ch'abbi tu a darci una tal taccia a dritto.

Neoptól. Turpe sarei dunqu'io, se a voi minore
Pur mi mostrassi nel prestare ajuto
Opportuno a *quest'*ospite. Se piacevi,
Venga ei tosto, e si navighi; nè loco
Nel legno *nostro* a lui si nieghi. *Ah,* salvi
Sol che gli Iddii ci traggano di questa
Isola; e, dove irne vogliam, si approdi!

Filottéte. [2] Oh giorno bramatissimo! O, tra quanti
Uomini v'ha, di tutti benignissimo;
E voi, nocchieri amati; or io mostrarvi
Come il potrò, di quai nodi tenaci
Mi allacci a voi la *gratitudin?* Vieni;
Pria di partircen, figlio, entro condurti
Vo' meco, e salutar codesto mio
Cavernoso aspro albergo: onde tu il sappi,
E di che mi vivessi, e di qual forte
Cor mi foss'io, *per reggere a tal vita.*
Ch'altri mai, nè con gli occhi assaggiar pure
Potriasi, penso, ciò ch'io a lungo appresi,
Non che ad usar, anco ad amare: e m'ebbe
Costretto a ciò, Necessitade.

[1] Benchè non vi si scorga separazione nè intervallo nessuno tra l'ultime parole del Coro, e questa risposta di Neoptòlemo, pure dopo l'Antistrofe lirica cantata dal Coro, si può con qualche verisimiglianza dividere qui il Terzo Atto dal Secondo: mentre Filottéte appartatosi alquanto e stato in osservazione dei moti e parole che corrono fra il Coro e Neoptólemo, ritorna poi su la Scena.

[2] Filottéte, udite l'ultime parole del Coro, e conosciutoselo amico, s'inoltra lietissimo.

Coro. I passi
Fermate: udiam, che voglian questi due
Ch'or s'inoltran ver noi: dei nostri, è l'uno;
Straniero, è l'altro: uditili, entrerete.

SCENA II.

NEOPTÓLEMO, CORO, FILOTTÉTE, MERCANTE, E MARINAJO CHE NON PARLA.

Mercante. Figlio d'Achille, a questo tuo nocchiero,
Che la tua nave custodiva ei terzo,
Io di te chiesi ove tu fossi; e il caso
Inopinato or fa, ch'io in te m'incontri,
Teco approdando a un porto stesso a sorte.
Con pochi legni io navigo da Troja
Ver la mia pampinosa Peparéto;
Appena udii, ch'una tua nave ell'era,
E tutti tuoi que' naviganti, e meco
Anco in vista amichevoli, a me parve
Di non doverti preterir tacendo.
Che tu, al certo, non sai, di te quai tenga
Consigli il Greco esercito; nè soli
Consigli fien, ma fatti; e fien, tra breve.
Neoptól. Certo, s'io nulla vaglio, ospite, in serbo
Terrommi io grato il *generoso* avviso.
Ma i tuoi detti or mi appiana; ond'io sappia
Qual nuova trama degli Achei tu arrechi.
Mercante. *Te perseguenti disparian l'antico
Fenice e i figli di Teseo, con molte
Armate navi.
Neoptól. A ricondurmi a forza,
O ad indurmi coi detti?
Mercante. Nol saprei:
Di quanto udii ti do notizia solo.
Neoptól. Fenice e i suoi, per compiacer gli Atridi
Forse or ciò imprendon con ardor cotanto?
Mercante. Non vi si accingon, vi si accinser, sappi.
Neoptól. Dunque; perchè non in persona anch'egli
Eravi, Ulisse? alcun timor fe' intoppo
Forse al suo navigare?
Mercante. Ei già, col figlio
Di Tidéo, navigando ivano in cerca
D'altr'uom, quand'io salpava.
Neoptól. E di cui dunque

Ulisse in traccia navigava ei stesso?
Mercante.[1] Di qualcun certo. — Ma tu dimmi or pria,
Chi fia costui, che ti stą al fianco? e in voce
Sommessa dillo.
Neoptól. A te, straniero, innanzi
Sta il gloriöso Filottéte.
Mercante. Or, d'altro
Non richiedermi omai; ma ratto ratto
Da quest'isola sciolto, in salvo approda.
Filottéte.[2] Figlio, il nocchier che ti dic'egli? *e' parmi,*
Ch'ei di soppiatto or teco mercanteggi
Su la persona mia.
Neoptól. Non ben lo intesi:
Ma, che ch'ei dica, apertamente dirlo
A te dovrà, del par che a me, del pari
Che a costor *tutti.*
Mercante. O *tu,* germe di Achille,
Deh non tradirmi appo gli Achei, ch'io t'abbia
Il da non dirsi detto. Io lor pur deggio,
Da pover'uom qual son, grato mostrarmi
Di quant'util mi danno.
Neoptól. *Aspro* nemico
Io degli Atridi, sovra tutti or caro
Tengh'io costui, perch'ei gli Atridi abborre.
Dunque, poichè benigno a me venisti;
*Svelarci or dei quanto ascoltavi, appieno.
Mercante. Bada, o figlio.
Neoptól. Badai.
Mercante. Te solo io poscia
Ne incolperò.
Neoptól. *Sì,* incolpami; e favella.
Mercante. Dico, che in traccia di costui que' due,
Ch'io vi nomava già, Tidíde e Ulisse,
Van navigando, sotto il giuro entrambi
Di ricondurlo al certo, o persüaso,
O a viva forza: e un cotal vanto udiro
Apertamente quanti Achei v'ha *in Troja*
Da Ulisse stesso, audace ei sol da tanto.
Neoptól. Perchè dunqu'ora rivolean gli Atridi
Uom ch'ebber pur da sì gran tempo espulso?
Qual mai desío li invase? i Numi forse,
Cui vendicar le prave opre s'aspetta?

[1] Con voce sommessa.
[2] Sommessamente.

Mercante. Quanto non hai tu forse udito, io tutto
Or narrerotti. Un nobil vate *in Troja*
Stavasi, figlio del *gran* Priamo; il nome,
Eleno. Avvenne, che una notte uscía
Del campo nostro, senza alcun compagno,
Quei che di tutte pravitadi ha fama
Il fraudulento Ulisse. Eleno ei piglia,
E in lacci avvinto, opíma preda, il tragge
Degli Achivi al cospetto. Eleno ad essi
Vaticinava il tutto: e, quanto a Troja,
Abbatter mai non ne potrian le rocche,
Se pria costui non persuadeano i Greci,
Di lasciarsi da questa isola trarre,
Ov'egli abita pure. Udito ch'ebbe
Tal vaticinio di Laérte il figlio,
Tosto agli Achei *trarre e* mostrar promise
Quest'uomo. Ei pensa prenderlo a buon grado,
S'egli il consente; ove il negasse, a forza.
E, impetuoso, ei trascorrea per fino
Al dir, ch'ei dava, a chi *'l* volea, reciso,
Ov'ei manchi all'impresa, il proprio capo.
Tutto or udisti, o figlio; indi t'esorto,
E in un costui, e quanti a cor vi stanno,
D'irvene a fretta.

Filottéte. Ahi lasso me! fia quegli,
Quel *fonte impuro d'*ogni danno, ch'abbia
Me preso a trarre ai Greci mai, perch'esso
Temerario il giurò? Tanto ei di Troja
Persüadermi a ritornarne ai lidi
Potrebbe mai, quanto a tornar da Stige
A rivedere il dì: qual già il rivede
Il di lui padre, *Sisifo.*

Mercante. Tai cose
Non so: ma intanto alla mia nave io riedo:
E i maggior beni a voi conceda Iddio.

SCENA III.

NEOPTÓLEMO, FILOTTÉTE.

Filottéte. Non è fors'ella iniqua cosa, o figlio,
Codesto Laerzìade attentarsi
*Di aver speme di trarmi seco a mostra,
Con molli detti, dell'Argivo campo?
Pria mille volte io presterei l'orecchio

Ulisse in traccia navigava ei stesso?
Mercante.[1] Di qualcun certo. — Ma tu dimmi or pria,
Chi fia costui, che ti stą al fianco? e in voce
Sommessa dillo.
Neoptól. A te, straniero, innanzi
Sta il gloriöso Filottéte.
Mercante. Or, d'altro
Non richiedermi omai; ma ratto ratto
Da quest'isola sciolto, in salvo approda.
Filottéte.[2] Figlio, il nocchier che ti dic'egli? *e' parmi,*
Ch'ei di soppiatto or teco mercanteggi
Su la persona mia.
Neoptól. Non ben lo intesi:
Ma, che ch'ei dica, apertamente dirlo
A te dovrà, del par che a me, del pari
Che a costor *tutti.*
Mercante. O *tu,* germe di Achille,
Deh non tradirmi appo gli Achei, ch'io t'abbia
Il da non dirsi detto. Io lor pur deggio,
Da pover'uom qual son, grato mostrarmi
Di quant'util mi danno.
Neoptól. *Aspro* nemico
Io degli Atridi, sovra tutti or caro
Tengh'io costui, perch'ei gli Atridi abborre.
Dunque, poichè benigno a me venisti;
*Svelarci or dei quanto ascoltavi, appieno.
Mercante. Bada, o figlio.
Neoptól. Badai.
Mercante. Te solo io poscia
Ne incolperò.
Neoptól. *Sì,* incolpami; e favella.
Mercante. Dico, che in traccia di costui que' due,
Ch'io vi nomava già, Tidíde e Ulisse,
Van navigando, sotto il giuro entrambi
Di ricondurlo al certo, o persüaso,
O a viva forza: e un cotal vanto udiro
Apertamente quanti Achei v'ha *in Troja*
Da Ulisse stesso, audace ei sol da tanto.
Neoptól. Perchè dunqu'ora rivolean gli Atridi
Uom ch'ebber pur da sì gran tempo espulso?
Qual mai desío li invase? i Numi forse,
Cui vendicar le prave opre s'aspetta?

[1] Con voce sommessa.
[2] Sommessamente.

Mercante. Quanto non hai tu forse udito, io tutto
Or narrerotti. Un nobil vate *in Troja*
Stavasi, figlio del *gran* Priamo; il nome,
Eleno. Avvenne, che una notte uscía
Del campo nostro, senza alcun compagno,
Quei che di tutte pravitadi ha fama
Il fraudulento Ulisse. Eleno ei piglia,
E in lacci avvinto, opíma preda, il tragge
Degli Achivi al cospetto. Eleno ad essi
Vaticinava il tutto: e, quanto a Troja,
Abbatter mai non ne potrian le rocche,
Se pria costui non persuadeano i Greci,
Di lasciarsi da questa isola trarre,
Ov'egli abita pure. Udito ch'ebbe
Tal vaticinio di Laérte il figlio,
Tosto agli Achei *trarre e* mostrar promise
Quest'uomo. Ei pensa prenderlo a buon grado,
S'egli il consente; ove il negasse, a forza.
E, impetuoso, ei trascorrea per fino
Al dir, ch'ei dava, a chi *'l* volea, reciso,
Ov'ei manchi all'impresa, il proprio capo.
Tutto or udisti, o figlio; indi t'esorto,
E in un costui, e quanti a cor vi stanno,
D'irvene a fretta.

Filottéte. Ahi lasso me! fia quegli,
Quel *fonte impuro d'*ogni danno, ch'abbia
Me preso a trarre ai Greci mai, perch'esso
Temerario il giurò? Tanto ei di Troja
Persüadermi a ritornarne ai lidi
Potrebbe mai, quanto a tornar da Stige
A rivedere il dì: qual già il rivede
Il di lui padre, *Sisifo.*

Mercante. Tai cose
Non so: ma intanto alla mia nave io riedo:
E i maggior beni a voi conceda Iddio.

SCENA III.

NEOPTÓLEMO, FILOTTÉTE.

Filottéte. Non è fors'ella iniqua cosa, o figlio,
Codesto Laerzìade attentarsi
*Di aver speme di trarmi seco a mostra,
Con molli detti, dell'Argivo campo?
Pria mille volte io presterei l'orecchio

Alla abborrita vipera, il cui morso
Tolto hammi i passi. Ma è da lui ben cosa
Il tutto dire, e audacemente a tutto
Lo accingersi. Ben so, ch'ei di me in traccia
Certo verrà: dunque, or andianne, o figlio;
E molto mar disgiunga noi da Ulisse.
Andianne; ognora l'affrettarsi a tempo,
Cessata appena la fatica, adduce
Sonno e quïete.

Neoptól. Salperem noi tosto
Che favorevol volgerassi il vento:
Spira or avverso.

Filottéte. Avventurato è sempre
Il navigar, quando da' guai l'uom sfugge.

Neoptól. Non *temer;* ch'anco Ulisse avversi ha i venti.

Filottéte. Vento non è che avverso spiri ai ladri,
Ove il furar lor sia dato, e il rapire.

Neoptól. Via; se a te piace, andiamo; ma tu pria
Quanto ti è d'uopo, e ciò che hai più in affetto,
Fuor del tuo speco estraggi.

Filottéte. All'uopo alcune
Cose mi fan; non molte, in vero.

Neoptól. Or, quali,
Ch'io nella nave mia non l'abbia pure?

Filottéte. Ho presso me tale una foglia, ond'io
Allevïare e mitigar non poco
Le angosce ognor di questa piaga soglio.

Neoptól. Teco prendila or dunque: havvi null'altro
Ch'indi trarre ti giovi?

Filottéte. Oimè! quest'arco
Come or di mente uscivami? lo prendo,
Perchè, lasciato, altri nol tolga.

Neoptól. È forse
Quel tanto celebre arco, ora codesto?

Filottéte. È desso appunto, che in mie mani or vedi.

Neoptól. Poss'io da presso esaminarlo, ed anco
In man librarlo, e un *rispettoso* bacio,
Quasi a Nume, donargli?

Filottéte. A te, non solo
Quest'arco, o figlio, ma del mio quant'abbia
Pure a giovarti, io tutto *do.*

Neoptól. Certo, io
Il bramo assai; ma in questa guisa io 'l bramo;
Ch'ove a me non disdica, a me tu il dia;
Ov'ei disdica, il nieghi.

Filottéte. In ver, favelli,
Da *quel* giust'uom *che sei:* ben ti si addice,
Figlio, *quest'arco.* O tu, che sol donasti
A me la vista ancor dell'alma luce;
Tu, che la terra Etéa; tu, che l'antico
Mio genitor di riveder mi desti,
E i cari miei; tu, che ritolto ai *crudi*
Nemici mi hai, risorger me facendo;
Osa pur tu: dalle mie man ti lice
E prender l'arco e renderlo, e a tua posta
Maneggiarlo, vantandoti che solo
Tu fra mortali a una tal sorte eletto
Eri, mercè la tua virtude: in merto
Dei prestati servigj anch'io l'ottenni;
Nè grave m'è l'esserti grato. In pregio
Vuolsi tener sovra i tesori tutti,
S'ei contraccambia il tuo ben far, l'amico.
Neoptól. Entra, su dunque, *or nella grotta.*
Filottéte. E meco
V'introdurrò pur te: l'aspra mia piaga
Punge or già sì, che d'uopo emmi il tu' ajuto.

SCENA IV.

STROFE I.

Coro. Benchè da noi non visto, *a noi* pur conto
Per fama egli è, quell'Issïon, cui seco
Sempre-girevol ruota
Avvinto avvolge *entro al Tartareo speco:*
Voler di Giove onnipossente, e pronto
A rimorder la vuota
Insana speme del mortale audace,
Che per Giuno si sface.
Ma, nè mai vista, nè agli orecchi nota
Fu mai più ria sventura
Di questa, ond'ora un sì giust'uom compreso,
Soffre angosce che fremer fan natura.
Deh, come ei solo, ei d'ogni intorno preso
Dal mare in nudo scoglio, anima ardita,
Pur sostentò sua lagrimevol vita?

ANTISTROFE I.

Schermito ei mal contro al furor dei venti
Qui se ne stava, egro egli il piè pur tanto:

Nè indigena, nè estrano
Dato gli era, con cui piangere alquanto,
Negli spasmi atrocissimi cocenti
Che il rendon quasi insano,
Al proromper del sangue atro-fugace
Dall'ulcere vorace.
Non v'era (*ahi, no!*) chi con benigna mano
Fresche cadute foglie
Colte gli andasse sul morbo adattando:
Ma, qual fanciul che l'orme a stento scioglie
Dalla nudrice, ei vassi voltolando
Carpon, se il calle e il duol pur gliel concede,
D'erbe indagando alcun ristoro al piede.

STROFE II.

Nè cibo alcun, dall'alma
Terra avvivato sotto industri mani,
Onde sogliam *noi* pascerci, lui pasce:
Ma sol coi dardi alati ultime ambasce
Ai volator lontani
Reca ei, potendo; e il ventre indi satolla.
Ahi miserabil alma,
Cui ben dieci anni omai di Bacco ampolla
Niuna il fa lieto; e a dissetarsi *ansante*
A pozza vil si trae d'acqua stagnante!

ANTISTROFE II.

Ma gli si para innante
Or questi, di ottimi avi egregio figlio,
Che tornerallo in grande e lieto stato,
Dopo assai lune, in riva al desiato
Sperchio; dove al suo esiglio
Meta ei porrà nella paterna corte:
Là dove Ercol, sue piante
Sciolte dal suol, *presa a dileggio Morte,*
Ardendo in Eta la corporea salma,
Vola assunto dal rogo a eterea palma.

ATTO QUARTO.

SCENA I.

NEOPTÓLEMO, FILOTTÉTE, CORO.

Neoptól. *Or,* se a te piace *carpon strascinarti,*
Strascinati: ma, donde, così a un tratto,
Muto ti festi, e stupefatto stai?
Filottéte.[1] Oimè me!...
Neoptól. Che ti accade?
Filottéte. Mal nessuno.
Ma tu prosiegui, o figlio.
Neoptól. In te reprimi
Forse or del mal sopravvegnente il duolo?
Filottéte. Io?... no, davvero. — Un po' respiro omai. —
Oh Dei!
Neoptól. Che invochi tu, così gemendo,
Gli Dei?
Filottéte. Perch'essi a noi vengan propizj
Conservatori. — Ahi me!...
Neoptól. Che fia? tu soffri,
E dir nol vuoi? tacito stai? ma il duolo
Pur ti si legge *in fronte.*
Filottéte. Patimenti
Di morte, o figlio; nè omai più li posso
Celare a voi. Me misero!... trapassanmi...
Mi trapassano... il... cor. Ahi, figlio; io pero...
Io fremo... Oimè! oimè! Prendi, su via,[2]
Per gl'Iddii ti scongiuro, un ferro prendi,
Qual ch'ei sia; prendi un ferro, e il piè mi tronca;
Alla più corta, troncalo: nè vogli
Questa mia vita risparmiare. O figlio,
Te ne scongiuro.
Neoptól. Ma, che mai, *che mai*

[1] Per non far ridere i nostri moderni lettori in vece di farli piangere, qui sono stati soppressi dal Testo due altri *ahi;* e si è replicato il *me* dopo l'*oimè,* per combinare quant'era possibile l'Eroe Tragico con l'uomo travagliato da fieri dolori.

[2] E qui pure, per le stesse ragioni, si sono ridotti a due soli *Oimè* i sei *papae,* che occupano un verso e più del Testo.

Ti sopravvien sì repentinamente,
Che in guisa tale ed urli e gemi?

Filottéte. O figlio,
Sai tu?...

Neoptól. Che fia?

Filottéte. Nol sai? figlio?...

Neoptól. Che hai dunque?

Filottéte. Ned' io 'l so.

Neoptól. Come, nol saper tu stesso?

Filottéte. Ahi lasso me!... figlio... Me lasso!...

Neoptól. Al certo
*Terribil è di un tal morbo l'accesso.

Filottéte. Terribil, sì; quanto indicibil. Deh,
Pietà di me, pietà!

Neoptól. Che poss'io farti?

Filottéte. Deh, non ti svolga dal condurmi teco
Questo rabido mal; di tempo in tempo,
Quasi Corsaro, assaltami; e sfamatosi,
Mi lascia quindi. Oimè!...

Neoptól. Troppo, ahi! pur troppo,
Misero tu! quai patimenti orrendi!
Poss'io toccarti e sollevarti alquanto?

Filottéte. Ciò punto, no: prendi bensì quest'arco,
Chiestomi dianzi, *e tu mel serba,* insino
Che il duol, feroce or tanto, poscia allenti;
Tu lo assicura, e custodisci. Il sonno
Suol sottentrarmi a mano a man che scema
In me il dolor; nè mai, se non col sonno,
Ei lasciami. Dunque or, fa sì ch'io possa
Placidamente *un po'* dormire: ov'essi,
Ulisse, e Diomede, in quel frattempo
Giungesser mai, pe' *sommi* Iddii t'impongo,
Che nè buon nè mal grado, nè per arte,
Nè in guisa niuna tu ti lasci indurre
Di affidar lor nè i dardi miei nè l'arco:
Ch'ove li dessi mai, tu perdi a un tempo
Con me tuo fido supplice, te stesso.

Neoptól. Confida *in me:* che antiveduto io darli
Nelle tue mani di mia man sol voglio.
Dunque in buon punto or dammeli.

Filottéte. Ecco, o figlio;
Prendi *il mirabil arco:* ma tu *il Nume*
Placa *d'*Invidia pria, perchè da questo
Non t'insorgan travagli, quanti io n'ebbi,
E quanti n'ebbe chi anzi me già il tenne.

Neoptól. Fausti, deh, sien gli Dei! propizio e pronto
Sia 'l navigar, dove approdarci il Nume
Dritto estima, e approdar l'armata anela.
Filottéte. Temo, o figlio, che vano esca un tal voto.
Già ricomincia a stillarmi *dal piede*
L'atro sangue bollente: ahi! già preveggo
Un nuovo accesso. Oimè! oimè! oh dolore!
O piè *mio,* qual mi dai truce martíro!
Eccolo: ei cresce ognor vieppiù: me misero!
Fate almen voi di non mi abbandonare.
Oimè, ahi!... Deh, questo mortal *mio* spasmo
Te trapassasse, o Cefalonio *Ulisse,*
Fin ne' visceri addentro! Ahi! vieppiù morde...
O delle Argive schiere ambo *voi* duci,
Agamennóne e Meneláo, se il pari
Malor v'aveste in vece mia, da tanto
Sareste voi, di soffrirlo sì a lungo? —
Oimè misero! oimè!... Deh, Morte, Morte,
Perchè invocata il dì ben mille e mille
Volte, venir non puoi pur una? O figlio,
O magnanimo tu, pigliami, e il rogo
Con questa al ciel rotante Lennia face
M'incendi; *ah! sì;* tu che altamente nasci,
Compi or ver me quanto i' compiei già pria
Verso il figlio di Giove, alle cui frecce
Or sei custode tu. Che parli, o figlio?
Che rispondi?... tu taci? ove sviata
Vagando or va la mente tua?
Neoptól. Gran pezza
Dolente io già, delle tue angoscie gemo.
Filottéte. Dunque alquanto or sollevati; che suole,
Dopo tai strette, in fretta ir declinando
Questo mio male. Io bensì ti scongiuro
Di non lasciarmi solo.
Neoptól. Abbi fidanza;
Noi rimarremo.
Filottéte. Rimarrai, fia vero?
Neoptól. Non dubitarne, *deh!*
Filottéte. Per te non tengo
Del giuro il vincol necessario, o figlio.
Neoptól. Egli è impossibil, ch'io senza te rieda.
Filottéte. Pegno dammi *or* la mano.
Neoptól. Eccola: *pegno*
Del mio restare.
Filottéte. *Or* costà dunque, *or trammi*

Costà.
Neoptól. Dove di' tu?
Filottéte. Sopra.
Neoptól. *Che parli?*
Vaneggi tu? Nelle celesti volte
Che miri tu?
Filottéte. Lasciami *andar;* mi lascia.
Neoptól. Dove ir ti lascio?
Filottéte. Lasciami in buon'ora.
Neoptól. *Non lascierotti io, no.
Filottéte. *Ma* tu mi uccidi,
Se più mi tocchi.
Neoptól. Io già mi scosto; or ecco:
Qual n'hai vantaggio tu?
Filottéte. Morente omai,
Qual io mi sono, entro il tuo seno, o Terra,
Accoglimi. Mai più non mi rialzo
Da sì feroce assalto.
Neoptól. Or sembra, in breve
Debba il sonno indonnarsene: già già
Il tentennante capo indietro cadegli;
Pel corpo tutto scorregli un sudore;
E a sommo il piè da negra vena un fiume
Gli trabocca di sangue. Or dunque, *o* amici,
Lasciamlo a se, perchè il sonno assopiscalo.

CORO.

STROFE I.

Sonno, o tu cui del duolo è ignoto il morso,
Spira or ver noi soave,
E siedi grave
Là su quel ciglio: onde sia tronco il corso
Al saettar della raggiante luce:
Venga, a noi venga, il tuo divin soccorso. —
Ma in te frattanto, o figlio,
Qual pensier ti fai duce?
E omai qual presti a nostre opre consiglio?
Che più indugiamo? occasïon ne adduce,
Consigliera sovrana,
*Quel punto: ove nol cogli, è già lontana.
Neoptól. Nulla egli ode oramai: ma indarno, or veggo,
Tolto avremmo a lui l'arco, ove senz'esso
Quinci noi navigassimo. La palma,
Tutta è di lui; Febo ne impon, che a Troja

Si adduca ei stesso. Opprobrïoso scorno
Ha chi si abbella delle non sue gesta.

CORO.

ANTISTROFE I.

Figlio, a ciò pur provvederan gli Dei.
Sol tu ben cauto or bada,
Che non ti accada
Di alzar la voce più che tu nol dei.
Parlami pian, pianino: è un mezzo sonno
Quel degli infermi, e il fugano gli oméi:
Piano, pianin, pianissimo.
Farti or di lui puoi donno;
Come è il pensier, tu il sai, di quel savissimo
Ch'io non ti nomo, e intendi. Il tutto ponno
Gl'ingegni antivedenti,
Cui fausti anco le vele empiano i venti.

EPODO.

Tali or, figlio, a te spirano.
Nulla più quest'uom vede;
Al sonno arrendesi,
Inerme ei stendesi,
Nè mano ha omai nè piede:
Quasi giù all'Orco il tirano,
Mira, i sopiti sensi.
Lascia, ch'io 'l vincoli.
Antepor l'opre densi,
Cui Securtà d'ogni periglio svincoli.

Neoptól. Tacer v'impongo, e rincorar la speme:
Ecco, ei gli occhi rïapre; *ecco* erge il capo.

Filottéte. Oh luce, al sonno sottentrata *al fine!*
Oh custodia di questi ospiti fidi,
Ch'io sperar non osava! O figlio, e come
Creduto avrei, che tu, pietoso tanto,
Voluto avresti e star presente e darmi
In sì gravosi accessi miei soccorso?
Certo, non mai quegli almi Duci Atridi
Piegati a ciò sarebbersi in tal guisa.
Ma, prole tu di generosi, o figlio,
E generoso da te stesso, in conto
Niuno tenesti e il sopportar mie strida,
E lo ammorbarti il mio *diro* fetore.
Or, via dunque, poichè pur tace alquanto

Questa mia angoscia, o figlio, e mi dà tregua,
Tu stesso or via rialzami; tu, pommi
Ritto su i piè, figliuolo; ond'io, cessata
La languidezza in me, teco alla nave
Irne possa, e s'imprenda il corso tosto.

Neoptól. Scevro tu di dolor, dischiusi gli occhi,
Bevi tuttor l'aure di vita; oh gioja!
Dianzi, d'uom vivo in te segno pur niuno
Scorgendo, io tanto non sperava omai.
Via, sorreggiti in te: *se pur nol puoi,*
Ti porteran costoro, e non fia grave
Ad essi tal fatica, ove a te giovi;
Poich'io 'l voglio così.

Filottéte. Sta bene, o figlio:
Ma tu stesso rialzami, com'era
Già il tuo pensiero: a questi or dà commiato,
Perchè il mio lezzo innanzi tempo a loro
Noja non rechi: assai n'avranno, e troppa,
Dal poi soffrirmi in un con essi in nave.

Neoptól. Facciasi a senno tuo: dunque in te stesso
Sorreggiti or da te.

Filottéte. Bene speriamo:
Io reggerommi al par di pria.

Neoptól. (Da se) Me lasso!
Come omai n'uscirò?

Filottéte. Figlio, che è stato?
Che dici tu fra te?

Neoptól. (Da se) Non so, qual deggia
De' due partiti scerre.

Filottéte. In forse stai?
Figlio, e di che? deh, non dubbiare.

Neoptól. (Da se) Eppure
Tal passïone or m'ange.

Filottéte. Or questo mio
Morbo ti è grave forse, onde pigliarmi
Passeggier sul tuo legno or più non vogli?

Neoptól. Tutto è grave, a chi fuor dell'indol sua
Accinger vuolsi a disdicevol opra.

Filottéte. Ma tu al certo or non fai, nè dici cosa
Del padre tuo non degna, ove ad uom prode
Soccorrer pensi.

Neoptól. (Da se) Turpe fama avronne:
Pensier che m'ange or da gran tempo.

Filottéte. *Ah!* turpe
Non l'avrai, no da un tale oprar; da un tale

Parlar, bensì l'avrai tu forse.

Neoptól. (Da se) O Giove,
Or che farò? S'io 'l ver gli ascondo, e schiudo
A finzïon turpissima il mio labro,
Reo mi fo di bel nuovo,[1]

Filottéte. (Da se) Or, s'io non erro,
Par che costui sia per tradirmi, e sciorre
Dal lido, abbandonandomi.

Neoptól. Non sono
Per girmen, no, lasciandoti; ma grave
Emmi bensì il doverti a mal tuo grado
Pigliar con me.

Filottéte. Che mai favelli, o figlio?
Io per me, nulla intendo.

Neoptól. *Ah* no, non fia,
Ch'io nulla omai ti asconda. Ei t'è pur forza
Di navigar verso gli Argivi a Troja,
Degli Atridi all'esercito.

Filottéte. Ahi me *lasso!*
Che dicesti?

Neoptól. Non vogli, anzi di udirmi,
In gemiti prorompere.

Filottéte. Che deggio
Udire *omai?* che vuoi tu farmi, in somma?

Neoptól. Di questo mal sanarti pria, poi teco
A Troja giunto, devastarne i campi.

Filottéte. E ciò davver, compier t'estími?

Neoptól. A tanto
Necessitade alta mi tragge: all'ira
Quindi pon freno in ascoltarmi.

Filottéte. Io sono
Diserto, oimè! tradito io sono: in tale
*Guisa, or perchè trattato, ospite, m'hai?
L'arco rendimi tosto.

Neoptól. *Or* ciò non puossi:
Ch'io giusta tengo ed util cosa, ai Capi
L'obbedir *sempre.*

Filottéte. O tu, di pessime arti
Caldo terribil fabro, a me quai lacci[2]

[1] *Di bel nuovo.* Benchè il Testo dica per l'appunto così, al Traduttore anderebbe più a genio quest'altra versione: *Reo mi fo doppiamente.*

[2] Il Testo dice: *O fuoco tu, e tutto spavento, e di bindoleria pessimo artificio odiosissimo, quali cose m'hai fatto, con quali m'hai ingannato?* — Era d'uopo che il Traduttore serbasse per quanto si potea la forza del Testo,

Questa mia angoscia, o figlio, e mi dà tregua,
Tu stesso or via rialzami; tu, pommi
Ritto su i piè, figliuolo; ond'io, cessata
La languidezza in me, teco alla nave
Irne possa, e s'imprenda il corso tosto.

Neoptól. Scevro tu di dolor, dischiusi gli occhi,
Bevi tuttor l'aure di vita; oh gioja!
Dianzi, d'uom vivo in te segno pur niuno
Scorgendo, io tanto non sperava omai.
Via, sorreggiti in te: *se pur nol puoi,*
Ti porteran costoro, e non fia grave
Ad essi tal fatica, ove a te giovi;
Poich'io 'l voglio così.

Filottéte. Sta bene, o figlio:
Ma tu stesso rialzami, com'era
Già il tuo pensiero: a questi or dà commiato,
Perchè il mio lezzo innanzi tempo a loro
Noja non rechi: assai n'avranno, e troppa,
Dal poi soffrirmi in un con essi in nave.

Neoptól. Facciasi a senno tuo: dunque in te stesso
Sorreggiti or da te.

Filottéte. Bene speriamo:
Io reggerommi al par di pria.

Neoptól. (Da se) Me lasso!
Come omai n'uscirò?

Filottéte. Figlio, che è stato?
Che dici tu fra te?

Neoptól. (Da se) Non so, qual deggia
De' due partiti scerre.

Filottéte. In forse stai?
Figlio, e di che? deh, non dubbiare.

Neoptól. (Da se) Eppure
Tal passïone or m'ange.

Filottéte. Or questo mio
Morbo ti è grave forse, onde pigliarmi
Passeggier sul tuo legno or più non vogli?

Neoptól. Tutto è grave, a chi fuor dell'indol sua
Accinger vuolsi a disdicevol opra.

Filottéte. Ma tu al certo or non fai, nè dici cosa
Del padre tuo non degna, ove ad uom prode
Soccorrer pensi.

Neoptól. (Da se) Turpe fama avronne:
Pensier che m'ange or da gran tempo.

Filottéte. *Ah!* turpe
Non l'avrai, no da un tale oprar; da un tale

Parlar, bensì l'avrai tu forse.

Neoptól. (Da se) O Giove,
Or che farò? S'io 'l ver gli ascondo, e schiudo
A finzïon turpissima il mio labro,
Reo mi fo di bel nuovo.[1]

Filottéte. (Da se) Or, s'io non erro,
Par che costui sia per tradirmi, e sciorre
Dal lido, abbandonandomi.

Neoptól. Non sono
Per girmen, no, lasciandoti; ma grave
Emmi bensì il doverti a mal tuo grado
Pigliar con me.

Filottéte. Che mai favelli, o figlio?
Io per me, nulla intendo.

Neoptól. *Ah* no, non fia,
Ch'io nulla omai ti asconda. Ei t'è pur forza
Di navigar verso gli Argivi a Troja,
Degli Atridi all'esercito.

Filottéte. Ahi me *lasso!*
Che dicesti?

Neoptól. Non vogli, anzi di udirmi,
In gemiti prorompere.

Filottéte. Che deggio
Udire *omai?* che vuoi tu farmi, in somma?

Neoptól. Di questo mal sanarti pria, poi teco
A Troja giunto, devastarne i campi.

Filottéte. E ciò davver, compier t'estími?

Neoptól. A tanto
Necessitade alta mi tragge: all'ira
Quindi pon freno in ascoltarmi.

Filottéte. Io sono
Diserto, oimè! tradito io sono: in tale
*Guisa, or perchè trattato, ospite, m'hai?
L'arco rendimi tosto.

Neoptól. *Or* ciò non puossi:
Ch'io giusta tengo ed util cosa, ai Capi
L'obbedir *sempre.*

Filottéte. O tu, di pessime arti
Caldo terribil fabro, a me quai lacci[2]

[1] *Di bel nuovo.* Benchè il Testo dica per l'appunto così, al Traduttore anderebbe più a genio quest'altra versione: *Reo mi fo doppiamente.*

[2] Il Testo dice: *O fuoco tu, e tutto spavento, e di bindoleria pessimo artificio odiosissimo, quali cose m'hai fatto, con quali m'hai ingannato?* — Era d'uopo che il Traduttore serbasse per quanto si potea la forza del Testo,

Questa mia angoscia, o figlio, e mi dà tregua,
Tu stesso or via rialzami; tu, pommi
Ritto su i piè, figliuolo; ond'io, cessata
La languidezza in me, teco alla nave
Irne possa, e s'imprenda il corso tosto.

Neoptól. Scevro tu di dolor, dischiusi gli occhi,
Bevi tuttor l'aure di vita; oh gioja!
Dianzi, d'uom vivo in te segno pur niuno
Scorgendo, io tanto non sperava omai.
Via, sorreggiti in te: *se pur nol puoi,*
Ti porteran costoro, e non fia grave
Ad essi tal fatica, ove a te giovi;
Poich'io 'l voglio così.

Filottéte. Sta bene, o figlio:
Ma tu stesso rialzami, com'era
Già il tuo pensiero: a questi or dà commiato,
Perchè il mio lezzo innanzi tempo a loro
Noja non rechi: assai n'avranno, e troppa,
Dal poi soffrirmi in un con essi in nave.

Neoptól. Facciasi a senno tuo: dunque in te stesso
Sorreggiti or da te.

Filottéte. Bene speriamo:
Io reggerommi al par di pria.

Neoptól. (Da se) Me lasso!
Come omai n'uscirò?

Filottéte. Figlio, che è stato?
Che dici tu fra te?

Neoptól. (Da se) Non so, qual deggia
De' due partiti scerre.

Filottéte. In forse stai?
Figlio, e di che? deh, non dubbiare.

Neoptól. (Da se) Eppure
Tal passïone or m'ange.

Filottéte. Or questo mio
Morbo ti è grave forse, onde pigliarmi
Passeggier sul tuo legno or più non vogli?

Neoptól. Tutto è grave, a chi fuor dell'indol sua
Accinger vuolsi a disdicevol opra.

Filottéte. Ma tu al certo or non fai, nè dici cosa
Del padre tuo non degna, ove ad uom prode
Soccorrer pensi.

Neoptól. (Da se) Turpe fama avronne:
Pensier che m'ange or da gran tempo.

Filottéte. *Ah!* turpe
Non l'avrai, no da un tale oprar; da un tale

Parlar, bensì l'avrai tu forse.

Neoptól. (Da se) O Giove,
Or che farò? S'io 'l ver gli ascondo, e schiudo
A finzïon turpissima il mio labro,
Reo mi fo di bel nuovo.[1]

Filottéte. (Da se) Or, s'io non erro,
Par che costui sia per tradirmi, e sciorre
Dal lido, abbandonandomi.

Neoptól. Non sono
Per girmen, no, lasciandoti; ma grave
Emmi bensì il doverti a mal tuo grado
Pigliar con me.

Filottéte. Che mai favelli, o figlio?
Io per me, nulla intendo.

Neoptól. *Ah* no, non fia,
Ch'io nulla omai ti asconda. Ei t'è pur forza
Di navigar verso gli Argivi a Troja,
Degli Atridi all'esercito.

Filottéte. Ahi me *lasso!*
Che dicesti?

Neoptól. Non vogli, anzi di udirmi,
In gemiti prorompere.

Filottéte. Che deggio
Udire *omai?* che vuoi tu farmi, in somma?

Neoptól. Di questo mal sànarti pria, poi teco
A Troja giunto, devastarne i campi.

Filottéte. E ciò davver, compier t'estími?

Neoptól. A tanto
Necessitade alta mi tragge: all'ira
Quindi pon freno in ascoltarmi.

Filottéte. Io sono
Diserto, oimè! tradito io sono: in tale
*Guisa, or perchè trattato, ospite, m'hai?
L'arco rendimi tosto.

Neoptól. *Or* ciò non puossi:
Ch'io giusta tengo ed util cosa, ai Capi
L'obbedir *sempre.*

Filottéte. O tu, di pessime arti
Caldo terribil fabro, a me quai lacci[2]

[1] *Di bel nuovo.* Benchè il Testo dica per l'appunto così, al Traduttore anderebbe più a genio quest'altra versione: *Reo mi fo doppiamente.*

[2] Il Testo dice: *O fuoco tu, e tutto spavento, e di bindoleria pessimo artificio odiosissimo, quali cose m'hai fatto, con quali m'hai ingannato?* — Era d'uopo che il Traduttore serbasse per quanto si potea la forza del Testo,

Costà.
Neoptól. Dove di' tu?
Filottéte. Sopra.
Neoptól. *Che parli?*
Vaneggi tu? Nelle celesti volte
Che miri tu?
Filottéte. Lasciami *andar;* mi lascia.
Neoptól. Dove ir ti lascio?
Filottéte. Lasciami in buon'ora.
Neoptól. *Non lascierotti io, no.
Filottéte. *Ma* tu mi uccidi,
Se più mi tocchi.
Neoptól. Io già mi scosto; or ecco:
Qual n'hai vantaggio tu?
Filottéte. Morente omai,
Qual io mi sono, entro il tuo seno, o Terra,
Accoglimi. Mai più non mi rialzo
Da sì feroce assalto.
Neoptól. Or sembra, in breve
Debba il sonno indonnarsene: già già
Il tentennante capo indietro cadegli;
Pel corpo tutto scorregli un sudore;
E a sommo il piè da negra vena un fiume
Gli trabocca di sangue. Or dunque, *o* amici,
Lasciamlo a se, perchè il sonno assopiscalo.

CORO.

STROFE I.

Sonno, o tu cui del duolo è ignoto il morso,
Spira or ver noi soave,
E siedi grave
Là su quel ciglio: onde sia tronco il corso
Al saettar della raggiante luce:
Venga, a noi venga, il tuo divin soccorso. —
Ma in te frattanto, o figlio,
Qual pensier ti fai duce?
E omai qual presti a nostre opre consiglio?
Che più indugiamo? occasïon ne adduce,
Consigliera sovrana,
*Quel punto: ove nol cogli, è già lontana.
Neoptól. Nulla egli ode oramai: ma indarno, or veggo,
Tolto avremmo a lui l'arco, ove senz'esso
Quinci noi navigassimo. La palma,
Tutta è di lui; Febo ne impon, che a Troja

D'ogni malizia ignaro. — Eppur, finch'io
Ben non m'accerto, che cangiar tu in meglio
Di bel nuovo non vogli, in te per anco
L'imprecar mio non scaglio: ma, se insisti,
Perir tu possa orribilmente!

Coro. (A Pirro) Or noi
Che far dobbiamo o Re? discior le vele
*Possiamo, e ove a te piaccia, o ai costui detti
Anco aderir *possiamo.*

Neoptól. (Al Coro) In me, gran pezza,
Già per quest'uom compassïon sublime
Mi sottentrava in core.

Filottéte. Abbi, deh figlio,
Abbi pietade! per gl'Iddii, *tel chieggo:*
Nè assumer tu l'infamia appo le genti,
Dell'avermi deluso.

Neoptól. Oimè! che dunque
*Farommi? *ah* mai non avess'io solcato
Da*lla mia* Sciro *l'onde!* a duro passo
Trovomi.

Filottéte. *Ah, no,* tristo per te, nol sei:
Bensì da tristi addottrinato, or parmi
Che a turpe oprar ti accosti. In chi li fea,
Torci or gl'inganni, qual si dee: le vele,
Datomi l'arco pria, *senza me,* sciogli.

Neoptól. Or, che farem, compagni? [1]

SCENA II.

ULISSE, FILOTTÉTE, NEOPTÓLEMO, CORO.

Ulisse. [2] O pessim'uomo,
Che stai per fare or tu? Vattene: lascia
Quest'arco a me.

Filottéte. Chi fia costui? che ascolto?
Voce di Ulisse, oimè!...

Ulisse. Voce d'Ulisse,
Sì tu ascoltasti; e al tuo cospetto il vedi.

Filottéte. Venduto, oimè, perduto io sono! or dunque
Colto e privo dell'armi hammi costui?

Ulisse. T'ho colto, io sì, non altri; ed *io* men vanto.

Filottéte. Rendilmi, deh! lasciami l'arco, o figlio.

Ulisse. Questo, non mai, non fia, s'anco egli il voglia.

[1] In atto di restituir l'arco a Filottéte.
[2] A Pirro, mostrandosi improvvisamente.

D'uopo anzi è, che coll'arco in un tu stesso
*Con noi venga, o trarranti a forza...

Filottéte. A forza,
O audacissimo, o pessimo tra i rei,
Me quinci *a forza?...*

Ulisse. Se non vai di grado.

Filottéte. O Lennia terra, o folgor di Vulcano
Che il tutto domi! e il soffrireste or voi,
Che costui di qui svelgami per forza?

Ulisse. Un Giove, (or sappi) in questa terra un Giove
Impera, e tal fu il suo decreto: io servo
A quel Giove soltanto.

Filottéte. Iniquo, or quali
Adduci tu pretesti? *dal tuo labro*
Gli Iddii? mendaci fa il tuo *labro* i Numi.

Ulisse. Anzi, veraci: e t'è pur forza a questo
Vïaggio andarne.

Filottéte. Io pur persisto al niego.

Ulisse. Ed io l'assévro: ed obbedir tu dei.

Filottéte. Misero ahi me! non liber'uomo adunque
Me procreava il padre *mio,* ma servo.

Ulisse. Non servo, no; ma agli Ottimáti eguale,
Con cui tu Troja annichilar, *tu il* dei.

Filottéte. Io? non mai, no; quand'io soffrir pur anco
Tutti dovessi i mali; infin che asilo
In quest'isola il cupo antro mi presta.

Neoptól. Che farai dunque?

Filottéte. In su quei massi là,
Dai massi giù *precipitandom'io,*
Sfracellerò questa mia testa.

Ulisse. A forza
Rattenetel; che a vuoto esca il disegno.

Filottéte. O mani *mie,* fra lacci or da un tal uomo
Stringer vi veggio? ah, mancavi, (pur troppo!)
*Quell'*arco fido. — O tu, cui nè d'intégro,
Nè di libero nulla in petto alligna,
Con quali inganni or m'hai deluso e colto?
Scudo a te festi questo giovincello,
Ignoto a me; benchè a me pur simíle,
E dissímil da te. Nulla sepp'egli,
Fuorch'oprar quanto gl'imponevi; ed ora
Si scorge in lui, quant'egro egli sostenga
E la sua fraude, e i patimenti miei.
Ma il tortuoso animo tuo, rivolto
Al nuocer sempre di soppiatto, or dotto
Fea 'l giovincel, benchè ritroso e puro,

Nell'*arte del* mal fare. E or tu disegni,
Tu, sciagurato, or me da questa spiaggia
Trarre avvinto, su cui già mi gittasti
Senza amici, solingo, esul, defunto
Fatto infra vivi. Ah! tristo fin ti colga:
Ciò t'imprecai più volte io già; ma i Numi
Nulla di dolce a me comparton mai.
Tu, lieto vivi; ed io, misero gemo
In pene mille: anco da te deriso,
E dagli Atridi, a cui tu servi entrambi.
Eppur per fraude astretto anco tu stesso
Eri a salpar con loro: e me all'incontro,
Me guidator volonteroso ad essi
Di navi sette mie, me qui gittaro
*Inonorato; e il dici tu; ma al dire
Di lor, tu il festi. — Or via, perchè pigliarmi?
Perchè trarmi? Gran tempo è già, ch'io nulla
Mi sono: io già, per voi, sepolto io sono.
Odio o tu degli Dei, perchè più omai
Non io ti appajo *un vil* storpio fetente?
Come ardirete ai Numi porger voi
Libazïoni e sacrificj e voti,
Navigando voi meco? E sì quest'era
Già il tuo pretesto, onde scacciarmi. *Ah, tutti*
Perir possiate, esterminati ah voi,
Che ingiusti oltraggi ad uom, qual io, già feste!
E degli Dei, se a lor giustizia è in petto,
Ne sia la cura: ma il ben so, che in petto
Han *gl'Iddii* la giustizia: e un non so quale
Stimol Divino al certo era cagione
Sola or, che qui co' vostri armati legni
A rintracciare un miser'uom vi spinse.
Deh, patria terra, e voi di mie sventure
Dei Testimoni, un dì, quando ch'ei sorga,
Punite un dì, se in voi di me pietade
Resta, costor punite tutti. Io vivo,
Certo, infelice: e d'ogni mal io scevro
Pur mi terrò, sol ch'io vegga costoro
Irne perduti.

Coro. O Ulisse, in forti detti
Parla, e fort'è quest'ospite, nè agli aspri
Casi ei soggiace.

Ulisse. Avrei detti non pochi,
Onde i di lui ribattere, se il tempo
Fosse or da ciò: ma solo un me ne giova
Esporre; ed è; che tal son io, quand'uopo

Fanno tali opre; e ch'io, qualor poi dessi
Vincer d'uom retto ed ottimo la palma,
Da null'uomo in bontade oltrepassarmi
Non lascio, no. Al vincer nato *Ulisse,*
Pur da te solo or vincer lascierassi,
Di buon suo grado. — Ei sciolgasi; nè omai
Alcun di voi più se gli accosti; ei resti.
Non ci fai d'uopo or tu, poichè in man nostra
Quest'armi *tue* si stanno. In campo stassi
Fra noi, dotto in trattarle, il *prode* Teucro;
Ed io vi sto, che in maneggiar quest'arco
Di te men destro al certo non mi tengo,
Nè forte io meno. Or, qual bisogno adunque
*Havvi di te? Sta in Lenno pure; addio.
Andiamcen noi: daranno a me quest'armi
Forse l'onor, che trarne a te spettava.

Filottéte. Ahi me infelice! or che farommi? — E fia,
Ch'a risplender pur t'abbi infra gli Argivi,
Adorno tu dell'armi mie?

Ulisse. Null'altro
Occorre omai che tu soggiunga: io parto.

Filottéte. O tu, d'Achille germe, or di tua voce
Non degnerai me più? così ten vai?

Ulisse. *Neoptolemo,* or vieni: *omai sovr'esso*
Più non badar, per quanto sii ben nato:
Funesta or farsi alla ventura nostra
La tua pietà potrebbe. [1]

Filottéte. Ospiti, e voi,
Voi pure or me, senza pietà, solingo
Qui lascierete in abbandono?

Coro. Il Duce
Di nostre navi è questo giovin: quanto
Egli a te dice, a te il diciam noi pure.

Neoptól. [2] Me pïetoso troppo (io tal pur nacqui)
Tenga *a suo senno* Ulisse. — Or voi con esso,
Poich'egli il brama, un altro po' indugiarvi
Potrete, insin che dai nocchieri appieno
Sien le navi allestite, e ai Numi porte
Sien le *dovute* preci. In tal frattempo,
Chi sa che a favor nostro ei non si cangi;
Io seguo dunque Ulisse: e voi, nel punto
Che appelleremvi, rapidi apparite.

[1] Esce Ulisse.
[2] Prima da se.

SCENA III.

FILOTTÉTE, CORO.

Filottéte. O tu nel vivo masso antro scavato
Tiepido a me nel verno,
E ai lunghi dì agghiacciato,
Non fia mai no ch'io traggami a lasciarti,
Lasso, in eterno:
Anzi provarti
Confortator io spero al morir mio.
Ma, oh miser, misero io!
Nella magion del duolo
Qui derelitto,
In appresso non scerno
Come acquistarmi il mio dïurno vitto.
Dell'Arpíe piombi in me rapace il volo,
Contro cui l'arco mio schermo era solo.

Coro. Tu stesso, tu, d'ogni tuo mal cagione,
Misero, fosti. Nè in tal sorte immerso
Ebbeti altronde alcun possente. Ei t'era
Dato il valerti, a scelta tua, del meglio;
E prescieglievi pur *tu stesso* il peggio.

ANTISTROFE I.

Filottéte. Ahimè misero, ahi misero! che al certo
Sotto il gravoso lutto
Qui per sempre diserto
Mai non fia ch'i' rivegga d'uomo il volto:
Ma, qui distrutto,
Starò insepolto.
Che omai senza i miei dardi la scarsa esca
Tosto avverrà che incresca
Pur essa a me furata.
Ahi qual sorpresa,
Impostor ben instrutto
Colui, mi fea con lingua a fraude intesa!
Vedess'io almen quell'alma scellerata
Infra tormenti eguali a' miei crucciata!

Coro. Nostro non è, non è mortale inganno,
Che a tal ti trasse: è dei Celesti il fato.
In altri or dunque l'imprecar tuo infausto,
L'odïoso imprecar *tu in altri* scaglia:
Che amico a noi serbarti, assai ne preme.

STROFE III.

Filottéte. Oimé! fors'anco al lito
Del mar canuto assiso
Me scherne *Ulisse rio vilmente ardito;*
E i miei strali ei palleggia, ond'io diviso
Mai non verrà ch'io viva.
O nudritor compagno mio, fido arco,
Già dolcissimo incarco
Delle mie man, cui fraude empia rapiva;
Arco, a me sol finor concesso, un germe
D'Ercole indarno or cerchi
(Quasi in te fosse d'uom la mente viva)
Che teco gloria merchi.
Vendica or me, tu pïetoso, ond'abbia
La iniqua Ulissea rabbia
Ad uscir vuota, ov'ei pur tenti il nervo
Del tuo sonante saettar, che inerme
Tacer de' in te, se a fraudator sei servo.

Coro. Dritt'uom non mente: nè, se il vero egli ode,
Contro chi 'l disse il velenoso dente
Rivolge ei mai. Scelto era Pirro insomma
Dall'esercito a ciò: da Ulisse ei tenne
La norma poi, dond'ei fu ai socj ajuto.

ANTISTROFE III.

Filottéte. O voi, stormi di alati;
O di montane fere
Stuoli, da me qui intorno bersagliati;
Venite (omai per me l'arco non fere)
Al cupo antro securi,
In cui per sempre io resto.
Via, scagliatevi impavidi su questo
Lasso inerme nemico, anzi che furi
Le mie livide carni il digiun lungo
Alla vendetta atroce
Dei provocati morsi vostri impuri.
All'Acherontea foce
Forz'è ch'io corra, omai d'ogni esca privo
Ch'uom lasci esser mal vivo.
Mortal pascean quaggiù mai l'aure ignude?
Solingo io qui, morbo al mio morbo aggiungo,
Che l'alma Terra ogni suo don mi chiude.

Coro. Per gl'Iddii, ti scongiuro; ove pur noi
Ospiti in conto alcuno aver ti aggradi:

Vientene a Pirro, che *per te qui* venne.
Sappi intanto, ben sappi, che in te *solo*
Sta di sottrarti a questo *orrido* fato.
Pascer chi puossi di miseria, quando
A un tanto incarco è l'uom dispári troppo?

Filottéte. *Ahi,* di bel nuovo la non salda piaga,
Ciò rammentando, or mi *rinnaspri.* O voi,
Ottimi sovra quanti ospiti m'ebbi:
Perchè me perder, dite? e di me farvi
Che disegnate or voi?

Coro. Perchè tai detti?

Filottéte. Forse di Troja all'abborrito lido
Sperate voi trar me?

Coro. Ciò il meglio fora.

Filottéte. Fuor di qui dunque or tosto itene.

Coro. Assai
Grato emmi, grato, questo tuo comando,
Di cosa a cui già accingermi volea.
Andianne ai legni, andiam; come già imposto
N'era pur dianzi.

Filottéte. Deh, pel *magno* Giove
Che dei supplici ha cura, or non partirti.
Scongiuroti.

Coro. Raffrenati.

Filottéte. Fermatevi,
Ospiti, deh; per quanti abbiavi Numi,
Ven prego, *deh.*

Coro. *Ma,* perchè stridi *or* tanto?

Filottéte. Ahi me *misero!* ahi me! Démone *mio,*
Démone, i' pero. O piede, o piè, che farmi
Di te potrò! *se* omai *pur,* lasso! in vita
Rimangomi. Deh, pregovi, ritorno,
Ospiti, fate a me spontanei.

Coro. E che altro
Far possiam noi, che il tuo voler di dianzi?[1]

Filottéte. Ch'uom per eccesso di dolor vaneggi,
Non fia poi, parmi, irremissibil colpa.

Coro. Dunque, o infelice, a noi cedendo, *in Troia*
Vieni or con noi.

Filottéte. Non mai; non mai; (ti accerta)
Non se lo stesso ignifero Tonante

[1] Il Testo dice: Che farem'*ora,* in altra sentenza, da quella che tu manifestasti? Cioè: Ci hai detto or dianzi di andarcene immediatamente: che altro possiam noi fare, se non se obbedirti?

Col folgor suo per ardermi già stesse.
Troja, e quanti havvi ad espugnarla intenti,
Peran con essa; e quanti osar cacciarmi
Per l'infermo mio piede. — Ora, un sol prego,
Ospiti, a me da voi concesso sia.

Coro. Qual mai sarà?

Filottéte. Se voi v'avete o un brando,
O una scure, o qualunque altra pur arme,
Datela a me.

Coro. Che ne farai tu poscia?

Filottéte. E membri e testa, troncherommi io tutto
Con *questa* man: morte sol bramo io, morte.

Coro. *Deh!* che di' tu?

Filottéte. Riunirommi al padre.

Coro. Dove mai? *deh!*

Filottéte. Sotterra: ov'ei s'invola
Da questa luce. — Oh patrie mura! *Oh Sperchio!*
Voi riveder, come il potria pur mai,
Io, sventurato tanto? io, dalle sacre
Onde tue dipartitomi in ajuto
Degli odïosi Argivi, or son io nulla.[1]

ATTO QUINTO.

SCENA I.

CORO, POI ULISSE, E NEOPTÓLEMO.

Coro. Teco, pria d'ora già rivolti avremmo
Noi ver la nave i passi, ove tornarne
A questa volta Ulisse, e in un d'Achille
Non vedessimo il figlio.

Ulisse.[2] A me tu dunque
Dir non vorrai, perchè sì a fretta il piede
Ritorto or abbi a ricalcar quest'orme?

Neoptól. *Ammendar vo' l'error ch'io fea pur dianzi.

Ulisse. Grave il tuo dir: qual error festi?

[1] Dopo queste parole, Filottéte, senza altrimenti prestar più l'orecchio al Coro, che ancor gli favella, lentamente si va strascinando nell'antro.

[2] Raggiungendo Pirro.

Neoptól. Quello
Di obbedire all'esercito, e ad Ulisse.
Ulisse. T'imposi io cosa di te forse indegna?
Neoptól. *Sì:* d'ingannar con turpe fraude un tanto
Eroe.
Ulisse. *Che dici?* oimè! qual mai disegno
Novello fai!
Neoptól. Nuovo non è: *sol voglio*
Or di Peante al figlio...
Ulisse. Or, che faresti?
Oh, qual m'invade tremito!
Neoptól. Quest'arco,
(Ch'io da lui l'ebbi) a lui *render vogl'io.*
Ulisse. Che ascolto? oh Giove! render tu vuoi *l'arco?*
Neoptól. *Sì;* poichè in turpe ingiusta guisa io l'ebbi.
Ulisse. Pungi or me forse col dir tuo?
Neoptól. S'ei punge
Il ver pur mai.
Ulisse. Che parli? o tu d'Achille
Prole, *a me* che dicesti?
Neoptól. Or, non che due,
Anco tre volte il vuoi tu udir?
Ulisse. Da prima
Udito già deh non l'avess'io troppo!
Neoptól. Tutto or sai dunque tu.
Ulisse. Tal havvi, *tale*
V'ha, che ciò fare inibiratti.
Neoptól. Oh! *parla:*
Chi fia costui, che inibirammi?
Ulisse. Intero,
Sì, l'esercito Achivo; e fra quelli, io.
Neoptól. Saggio t'eri, ma saggio or non favelli.
Ulisse. Di saggio, in te nè i detti odo, nè l'opre.
Neoptól. Giusto me vedi; e meglio fia.
Ulisse. Ma giusto
Fia 'l render, mal mio grado, armi ch'avevi
Da' miei consigli tu?
Neoptól. Del fallir mio
A me torrò, quanto il pur posso, io l'onta.
Ulisse. E così oprando, degli Achei non tremi?
Neoptól. Oprando io 'l giusto, il tuo terror non m'entra:
Nè la tua mano all'oprar mio fa intoppo.
Ulisse. Non dunque più contro a' Trojani or noi,
Ma contro a te noi pugneremo.
Neoptól. E sia.

Ulisse. Vedi tu già del brando mio su l'elsa
La destra?...
Neoptól. E in su quest'elsa or la mia destra
Tarda forse fia più?
Ulisse. Lascioti: andronne
Dove all'intero esercito dar conto
Dovrò di te, cui pagherai tu il fio.
Neoptól. Cauto fosti; e se ognor così tu il sei,
Sì vivrai tu fuor d'ogni pianto forse. —
Ma tu, figliuolo di Peante (io grido
A Filottéte) esci *or dall'antro e omai*
Lascia codeste tue scogliose volte.

SCENA II.

FILOTTÉTE, ULISSE, NEOPTÓLEMO, CORO.[1]

Filottéte. Quai nuove grida alla caverna *mia*
Giungono? a che fuor mi chiamate or voi,
Ospiti? — Oimè! veggo il malvagio *Ulisse!* —
Per danno aggiunger a' miei danni, or forse
Qui vi trasse costui?
Neoptól. Fidati; ed odi
Quai detti io qui ti arrechi.
Filottéte. Io pur pavento:
Ch'io già fidando in tuo parlare or dianzi,
Fui dai be' detti in precipizio tratto.
Neoptól. Fors'uom non mai può dunque ravvedersi?
Filottéte. Tal tu pur favellavi, in vista amico,
Perfido in cor, quando furarmi *ardivi*
Quell'arco tu.
Neoptól. Non or così. Ma udirne
Pria vo' da te, se risolutamente
Vuoi rimanerti, o se con noi far vela.
Filottéte. Basta or; non più: quanto diresti, indarno
Tutto *il* diresti.
Neoptól. In ciò sei fermo or dunque?
Filottéte. Fermo più ancor, che dir nol posso.
Neoptól. Eppure
Io sì bramava a' detti miei piegarti:
Ma se poi fieno inopportuni affatto,
Desistomi.
Filottéte. Parole al vento fora

[1] Ulisse finge d'andarsene, e si cela.

*Che tu mai, no, benevolo faresti
A te il mio core; *a te*, che m'hai con fraude
Sottratto il vitto, e che ten vieni or *poscia*,
D'ottimo padre abbominevol figlio,
Ammonitor de' casi miei. *Voi tutti*
Perir possiate *omai*: gli Atridi pria,
Quel di Laerte poi, tu poscia...

Neoptól. *Ah!* cessa
Dal più imprecare: di mia man ricevi
Quest'arco.

Filottéte. Che dicesti? — Or non è forse
Fraude novella ciò?

Neoptól. Pel Nume eccelso
Del sacro Giove io 'l giuro.

Filottéte. Oh! quai pronunzi
Accenti *a me* gratissimi, se veri![1]

Neoptól. Ten chiariranno i fatti. Omai la destra
Stendi a me dunque, e afferra or l'armi tue.

Ulisse.[2] Ma Ulisse v'ha, che il niega: io sì ne attesto,
E per gli Achivi e per gli Atridi, i Numi.

Filottéte. Qual voce udii? non fu d'Ulisse, o figlio?

Ulisse. Sì, fu di Ulisse: ecco, ei si appressa; e presto
(Il voglia o no d'Achille il figlio) il vedi
A strascinarti a Troja.

Filottéte. S'io pur pria
Con questo stral tua gioja non rintuzzo.

Neoptól. Ah! ferma, deh; nol saettar.

Filottéte. Sprigiona,
Deh tu mia destra, amato figlio.

Neoptól. Al certo
Non io 'l farò.

Filottéte. Perchè inibir ch'io uccida
Uom sì nemico or col mi' arco?

Neoptól. È cosa,
Che a te non men, che a me, disdice.

Filottéte. Or mira
Se i Duci dell'esercito e i supposti
Suoi nunzj sieno al battagliar men ratti
Ch'a imbaldanzir co' detti.

Neoptól. *E* il sien, *se vuoi*
Ma l'arco or t'hai, vana pertanto è l'ira,
Nè val che me tu incolpi.

[1] Vel: *Schietti.*
[2] Mostrandosi improvviso a Pirro prima, poi a Filottéte

Filottéte. Il ver tu parli.
Ben nato tu mi ti mostrasti, o figlio,
Qual sei: che tu di un Sisifo non esci,
Bensì d'Achille; che alta fama in vita
Ebbesi, ed ha *non minor fama* estinto.
Neoptól. Piacemi udir del padre mio le laudi,
E di me stesso, dal tuo labro *a un tempo.*
Ma pur da te quant'i' vorria, *deh,* l'odi.
Forza è che l'uom, qual glie la danno i Numi
La sorte sua sopporti: ma, chi immerso,
Come or tu il fai, se stesso vuol nei mali,
Quei nè indulgenza nè pietà si merta.
Tu, inferocito, niun consiglio accogli;
E chi benigno ti ammonisce, ei t'entra
In odio *tosto,* e a te nemico il tieni:
Non io per questo tacerommi: e chiamo
Del cuor mio retto in testimon te, Giove.
Sappi or tu dunque, e tel scolpisci in mente,
Che il tuo morbo è dal Cielo; e là il mertasti,
Quando in Crisa al *fatale* angue, custode
Del gran tempio *di Pallade,* appressarti
Pur ti attentavi; e sappi *a un tempo inoltre,*
Che requie nulla dal dolor tuo grave
Sei per aver, finchè quinci esce il Sole,
E là tramonta, ove tu pria non venga
Di Troja ai campi, *e* di buon grado: *ivi* anco
I dotti nostri d'Esculapio alunni
Te sanerían del piede: onde tu meco,
Mercè il prod'arco tuo, sin da radice
Poi svelleresti le Pergamee *rocche.* —
Ma, dond'io pur tanto mi sappia, ascolta.
Di Troja un uom preso teniam, che ha nome
Eleno, egregio vate. Ei ci predice
Ch'esser ciò debbe, e in chiari detti: aggiunge
Poi, ch'ove al suolo Troja appien distrutta
Non cada in quest'estate, egli se stesso,
Del falso in pena, offre a spontanea morte.
Dunque al destin ch'io ti fo noto, or cedi:
Ch'egli è pur bello, esser tu sol fra' Greci
Giudicato tant'ottimo, che pria
Da quei che in campo abbiam Peonii figli
Tu risanato, a Troja ultimi pianti
Poi recar debbi con tua gloria immensa.
Filottéte. Che fai tu meco, o insopportabil vita?
A che questi astri a più mirar mi astringi?

Perchè a Dite or me scendere non lasci?
Oimè! che far degg'io? niegherò fede
Ai costui detti? che in benigno suono
Pur mi ammoniva? — Ma fia mai, ch'io ceda?
Come alle genti mostrerommi io poscia,
Infelice qual trovomi? i miei detti,
Cui volgerò? *Celesti* ruote, o *voi*
Tutto veggenti, e il soffrireste? andarne
Io con gli Atridi, eccidio mio? coll'empia
Peste del mondo, di Laerte il figlio?
Nè tanto il mal trascorso omai mi morde,
Quanto il pensare, antivedendo, ai mali
Cui da costoro sopportar mi fora
Forza dappoi: che il tristo oprar mai manco
Non viene a quei, cui fea tristi Natura.
Di te bensì mi maraviglio in questo:
Che a te per certo mal si addice in Troja
Non sol me trarre, ma tu stesso andarvi:
Là, dove stan quei che ti offeser tanto,
L'armi paterne a te togliendo: quelli,
Che in darle a Ulisse poscia, giudicaro
Minor di Ulisse Ajace. A codestoro
Propugnatore andrai tu dunque? a forza
Me trarresti a costoro? Il Ciel, *deh,* figlio,
Ciò tolga! Ma bensì, ciò che giurasti,
Di ricondurmi ai patrj Lari, attiemmi.
Tu stesso in Sciro indi rimanti; e lascia,
Perano in empia guisa empj *sì fatti.*
Doppio appo me così ti avrai tu il merto,
E doppio in un appo il *tuo* padre. Ai tristi
Non soccorrendo, non parrai tu tristo.

Neoptól. Ben parli tu: ma pur vorria, che fede
Prestassi e ai Numi e ai detti miei: dovresti
Salpar tu quinci col tuo Pirro amico.

Filottéte. Per irne a Troja, e all'abborrito Atride,
Con questo infermo piede?

Neoptól. *Anzi,* per irne
A chi codesto tuo tabido piede
Tolga di doglia, e il rio morbo ti sani.

Filottéte. Che mi di' tu? quai favole?...

Neoptól. Non favole;
A entrambi noi bensì laudevoli opre
Da farsi, accenno.

Filottéte. E di oltraggiar tu i Numi
Co' detti tuoi non ti vergogni?

Neoptól. E fia,
Ch'uom si vergogni altrui giovando?
Filottéte. In questo
Altrui, gli Atridi, o Filottéte, intendi?
Neoptól. Da quel ch'io sono, amico tuo ti parlo.
Filottéte. Amico a me? tu, che ai nemici miei
Darmi vuoi preso?
Neoptól. Or via, ne' mali impara,
Amico, un poco a sferocirti.
Filottéte. Il veggo,
Me perderai con questi detti.
Neoptól. Al certo,
Io, no: bensì dich'io, che poco scerni.
Filottéte. Scern'io pur ben, che me scacciar gli Atridi.
Neoptól. Conosci in un, che salveranti or quelli,
Che ti scacciar già pria.
Filottéte. Me veder Troja
Mai non *faran,* buon grado mio.
Neoptól. Che dunque
Faremci or noi, s'ogni mio dir fai vano?
Emmi lieve, e il tacer e in un lasciarti
Viver, qual vivi, in disperata guisa.
Filottéte. Ai patimenti, cui patir mi è forza,
Lasciami pur: ma il promettesti, o figlio,
(E a noi scambievol pegno eran le destre)
Di ricondurmi alle mie case; attienlo;
Nè più indugiar, nè rammentar più omai
Troja, che assai già lagrime costommi.
Neoptól. *Dunque,* se il vuoi, si vada.
Filottéte. Oh generosi
Detti, *ben* tuoi!
Neoptól. Provati or pria, se in piedi
Sorreggere ti puoi.
Filottéte. Farò ogni sforzo.
Neoptól. Ma come io poi presso agli Achei scolparmi?
Filottéte. Non ci pensar.
Neoptól. Che fia, se *irati poscia*
Devastan essi il Regno mio?
Filottéte. Sarovvi...
Neoptól. Che prò?
Filottéte. *Sarovvi,* con gli Erculei strali.
Neoptól. Che parli tu?
Filottéte. Dalla tua patria lungi
Starli farò *ben io.*
Neoptól. Poichè da tanto

Ti sei, vien meco dunque; a Lenno pria
Dato il tuo addio.

SCENA III.

ERCOLE APPARISCE. FILOTTÉTE, NEOPTÓLEMO, ED ULISSE.

rcole. O di Peante figlio,
Non *partir,* no, pria ch'ascoltati *appieno*
Abbi i miei sensi tu. D'Ercol ti è dato
La voce udir; *d'Ercole* il volto or vedi.
Per te lasciato il mio celeste seggio,
Nunzio a te vengo del voler di Giove,
Che dal cammin che imprendi or ti disvia.
Prestami attento orecchio. — Io t'appaleso,
Ecco, la *magna* mia beata essenza:
Premio a me data ell'è d'immensi stenti
La immortal vita; il vedi. In quanto poscia
A te spetta, di guerra ei t'è pur forza
Soffrir travagli ancora, onde s'intessa
Di gloria il viver tuo. Con questo Pirro
N'andrai tu a Troja: ivi da pria sanato
Del lagrimevol tuo morbo sarai.
Poi, primeggiante infra i guerrieri Achivi,
Troncherai tu colle tue frecce i giorni
Di quel Paride, fonte di codeste
Sciagure tante. Al suol tu fia che adegui
Troja, e tu in Eta al genitor Peante
Invïerai delle sue spoglie il fiore;
Giusta mercede al tuo valor donata
Dall'esercito tutto. Alla mia pira,
De' miei dardi in memoria, appese fieno
Poi da te quelle spoglie. E a te pur parlo,
Figlio d'Achille, *a un tempo:* poichè *il Fato*
Vuol, che a Troja spianar nè tu senz'esso,
Nè senza te bastar possa egli. Entrambi
Quai duo Leoni predator compagni,
L'un l'altro dunque vi darete aita.
Sanator del tuo morbo ivi frattanto
Esculapio ti mando. Esser de' presa
Dalle mie frecce irremissibilmente
Ilio in somma. Sovvengavi pur quando
Que' campi voi devasterete, a petto
Tenervi ognora il venerar gli Dei.

[1] Ammutolitosi dal verso 40 della Scena seconda dell'Atto quinto.

Neoptól. E fia,
Ch'uom si vergogni altrui giovando?
Filottéte. In questo
Altrui, gli Atridi, o Filottéte, intendi?
Neoptól. Da quel ch'io sono, amico tuo ti parlo.
Filottéte. Amico a me? tu, che ai nemici miei
Darmi vuoi preso?
Neoptól. Or via, ne' mali impara,
Amico, un poco a sferocirti.
Filottéte. Il veggo,
Me perderai con questi detti.
Neoptól. Al certo,
Io, no: bensì dich'io, che poco scerni.
Filottéte. Scern'io pur ben, che me scacciar gli Atridi.
Neoptól. Conosci in un, che salveranti or quelli,
Che ti scacciar già pria.
Filottéte. Me veder Troja
Mai non *faran,* buon grado mio.
Neoptól. Che dunque
Faremci or noi, s'ogni mio dir fai vano?
Emmi lieve, e il tacer e in un lasciarti
Viver, qual vivi, in disperata guisa.
Filottéte. Ai patimenti, cui patir mi è forza,
Lasciami pur: ma il promettesti, o figlio,
(E a noi scambievol pegno eran le destre)
Di ricondurmi alle mie case; attienlo;
Nè più indugiar, nè rammentar più omai
Troja, che assai già lagrime costommi.
Neoptól. *Dunque,* se il vuoi, si vada.
Filottéte. Oh generosi
Detti, *ben* tuoi!
Neoptól. Provati or pria, se in piedi
Sorreggere ti puoi.
Filottéte. Farò ogni sforzo.
Neoptól. Ma come io poi presso agli Achei scolparmi?
Filottéte. Non ci pensar.
Neoptól. Che fia, se *irati poscia*
Devastan essi il Regno mio?
Filottéte. Sarovvi...
Neoptól. Che prò?
Filottéte. *Sarovvi,* con gli Erculei strali.
Neoptól. Che parli tu?
Filottéte. Dalla tua patria lungi
Starli farò *ben io.*
Neoptól. Poichè da tanto

Ti sei, vien meco dunque; a Lenno pria
Dato il tuo addio.

SCENA III.

ERCOLE APPARISCE. FILOTTÉTE, NEOPTÓLEMO, ED ULISSE.

ole. O di Peante figlio,
Non *partir,* no, pria ch'ascoltati *appieno*
Abbi i miei sensi tu. D'Ercol ti è dato
La voce udir; *d'Ercole* il volto or vedi.
Per te lasciato il mio celeste seggio,
Nunzio a te vengo del voler di Giove,
Che dal cammin che imprendi or ti disvia.
Prestami attento orecchio. — Io t'appaleso,
Ecco, la *magna* mia beata essenza:
Premio a me data ell'è d'immensi stenti
La immortal vita; il vedi. In quanto poscia
A te spetta, di guerra ei t'è pur forza
Soffrir travagli ancora, onde s'intessa
Di gloria il viver tuo. Con questo Pirro
N'andrai tu a Troja: ivi da pria sanato
Del lagrimevol tuo morbo sarai.
Poi, primeggiante infra i guerrieri Achivi,
Troncherai tu colle tue frecce i giorni
Di quel Paride, fonte di codeste
Sciagure tante. Al suol tu fia che adegui
Troja, e tu in Eta al genitor Peante
Invïerai delle sue spoglie il fiore;
Giusta mercede al tuo valor donata
Dall'esercito tutto. Alla mia pira,
De' miei dardi in memoria, appese fieno
Poi da te quelle spoglie. E a te pur parlo,
Figlio d'Achille, *a un tempo:* poichè *il Fato*
Vuol, che a Troja spianar nè tu senz'esso,
Nè senza te bastar possa egli. Entrambi
Quai duo Leoni predator compagni,
L'un l'altro dunque vi darete aita.
Sanator del tuo morbo ivi frattanto
Esculapio ti mando. Esser de' presa
Dalle mie frecce irremissibilmente
Ilio in somma. Sovvengavi pur quando
Que' campi voi devasterete, a petto
Tenervi ognora il venerar gli Dei.

[1] Ammutolitosi dal verso 40 della Scena seconda dell'Atto quinto.

Tutto ei pospone a pïetade *il magno*
Giove; e compagna indivisibil sempre
Religïone agli uomini sia in vita,
Nè per lor morte terminabil mai.

Filottéte. O tu, che udir la tanto amata voce
Qui di nuovo or mi festi, ancor che tardo
All'apparirmi sii, rubello certo
Non io farommi a' tuoi comandi.

Neoptól. Ed io
Presto son pure al tuo voler *con esso.*

Ercole. Non indugiate or dunque: in mar vi appella
Aura opportuna, che da poppa spira.

Filottéte. Vengo: ma dar vo' prima *a Lenno* addio.[1]

SCENA ULTIMA.

FILOTTÉTE, CORO.

Filottéte. Salve, o tutela mia, fida caverna;
Salve a voi pur, umide Ninfe erbose:
E a voi, maschio-sonanti fragorose
Onde, che il flagellar di Noto alterna;
Voi, ch'a irrorarmi il capo ardimentose
Vi addentravate nel cupo mio speco:
Salve tu infin, o Erméo sublime scoglio,
Che il suon del mio cordoglio
Ripercotevi in flebile lungo eco.
Dolci nettaree fonti,
Cui più lasciar mai non credea, vi lascio:
Lascio i feri tuoi monti,
Marina Lenno: addio. Spira, deh, pronti
Venti al mio navigar, dov'alto fascio,
Necessitade e amici e il Fato e un Dio
*Prepotente, or spint'hanno il corso mio.

Coro. Tutti or andianne; e le marine Ninfe
Scorte imploriam noi fide al tornar nostro.

[1] Qui, verisimilmente Ercole sparisce, ed il muto Ulisse, e Pirro, si avviano verso la spiaggia, mentre Filottéte rimasto con parte del Coro poeteggia.

L'ALCESTE

DI EURIPIDE.

Tutto ei pospone a pïetade *il magno*
Giove; e compagna indivisibil sempre
Religïone agli uomini sia in vita,
Nè per lor morte terminabil mai.

Filottéte. O tu, che udir la tanto amata voce
Qui di nuovo or mi festi, ancor che tardo
All'apparirmi sii, rubello certo
Non io farommi a' tuoi comandi.

Neoptól. Ed io
Presto son pure al tuo voler *con esso.*

Ercole. Non indugiate or dunque: in mar vi appella
Aura opportuna, che da poppa spira.

Filottéte. Vengo: ma dar vo' prima *a Lenno* addio.[1]

SCENA ULTIMA.

FILOTTÉTE, CORO.

Filottéte. Salve, o tutela mia, fida caverna;
Salve a voi pur, umide Ninfe erbose:
E a voi, maschio-sonanti fragorose
Onde, che il flagellar di Noto alterna;
Voi, ch'a irrorarmi il capo ardimentose
Vi addentravate nel cupo mio speco:
Salve tu infin, o Erméo sublime scoglio,
Che il suon del mio cordoglio
Ripercotevi in flebile lungo eco.
Dolci nettaree fonti,
Cui più lasciar mai non credea, vi lascio:
Lascio i feri tuoi monti,
Marina Lenno: addio. Spira, deh, pronti
Venti al mio navigar, dov'alto fascio,
Necessitade e amici e il Fato e un Dio
*Prepotente, or spint'hanno il corso mio.

Coro. Tutti or andianne; e le marine Ninfe
Scorte imploriam noi fide al tornar nostro.

[1] Qui, verisimilmente Ercole sparisce, ed il muto Ulisse, e Pirro, si avviano verso la spiaggia, mentre Filottéte rimasto con parte del Coro poeteggia.

L'ALCESTE

DI EURIPIDE.

ALLA NOBIL DONNA

LA SIGNORA CONTESSA

LUISA STOLBERG D'ALBANIA.

Donna, due lustri compie omai ch'io posi
Al mio tragico ardir meta perenne,
E il pugnale e il coturno in un deposi
D'Apollo al piè con pio voto solenne.
Ebbi il tuo nome, allor ch'io Mirra esposi,
Propizia vela alle mie stanche antenne:
Intitolarti or quindi in me proposi
Il men reo fior del mio tradur decenne.
Specchio a té stessa e l'una e l'altra Alceste,
Cui dagli Elleni modi ai toschi adatto,
Io ti consacro: ultimo don fian queste.
Deh, tregua dando il tempo al vol suo ratto,
Sorte a me pari al buon Feréte appreste,
S'io nell'un dei due Adméti ho me ritratto!

Firenze. Decembre. 1798.

VITTORIO ALFIERI.

PERSONAGGI.

APOLLO.
LA MORTE.
CORO DI VECCHI CITTADINI DI FERE.
SEMICORO.
ANCELLA DI ALCESTE.
ALCESTE.
SERVO.
ADMÉTO.
EUMELO, FIGLIO D'ADMÉTO.
ERCOLE.
FERÉO, PADRE D'ADMÉTO.

APOLLO FA IL PROLOGO.

La Scena è in Fere, Capitale della Tessaglia.

Textus, ex editione Musgravii. Oxonii 4º 1778. Paucis exceptis carminibus, quae asterisco notantur.

ATTO PRIMO.

SCENA I.

APOLLO.

Apollo. [1] *Pur ti riveggo,* o reggia *alma* di Adméto,
Già mio ricovro un dì; quand'io soggiacqui
A servil vita, abbenchè Dio: ma tale
Di Giove *allora* era il volere. Ucciso
Col suo fulmin *tremendo* egli mi avea
Il mio figlio Esculapio: irato io quindi
Poscia uccideva i *rei* Ciclópi, fabri
Del folgore celeste: onde me in pena
Ad esser servo a mortal uomo astrinse
L'*alto* mio padre. In questa terra io spinto,
Gli armenti altrui qui pascolai: servata
Da allora in poi sempr'ha il mio nume questa
Santa magion d'ospite santo. Adméto,
Prole del *buon* Feréo, perciò da morte
Ebbi *or* sottratto; e le deluse Parche
Mi promettean per or sua vita *in dono,*
Purchè scendesse in di lui vece all'Orco
Altr'alma. Adméto, indarno, iva tentando
E i *varj* amici, e il proprio padre, e carca
D'anni la madre, se al morir propensi
Fossero in vece sua; sola ei trovava
Presta a lasciare in eterno la luce
Del dì per esso, la sua moglie Alceste.

[1] *Pur ti riveggo:* Le parole di carattere corsivo, accennano di essere o aggiunte, o alcun poco diverse dal Testo. Queste due libertà non si sono prese dal Traduttore mai, senza una qualche ragione importante; e principalmente per conservar la chiarezza, ed accrescerla anco. Queste prime parole in fatti si sono aggiunte, perchè il Lettore non rimanesse in dubbio, se Apollo stesse tuttavia in servizio d'Adméto: benchè i due verbi ἔτλην, e ἐβουφόρβουν, per essere l'uno aoristo, e l'altro imperfetto, non potrebbero denotare il presente: nondimeno fa più chiarezza, ove Apollo dice di esservi ora tornato.

29 Marzo 1799. In Villa Santini.

Egra quindi ella, in su *pietose* braccia
Per la reggia trasportasi, morente.
Già il dì fatal di sua partita è sorto
Irremissibilmente. Oimè! pur troppo
Sottrarmi io debbo a questi amati tetti.
Perchè la Morte, ch'io veggo inoltrarsi,
Contaminar mia deità non vaglia
In questa reggia. Ecco, si appresta, *fera*
Sacerdotessa, a strascinarne a Pluto
L'infelice sua vittima: al dì fisso
Del fatal varco, vigile ella giunge.

SCENA II.

LA MORTE, APOLLO.

Morte. Olà! che fai? perchè ti aggiri, o Febo,
A questa reggia innanzi? ingiusto anch'oggi,
Segregar forse, o rattener ti avvisi
Prede a Dite dovute? Or, non ti basta
L'a me furato Adméto, e defraudate
Con nuova arte le Parche? Anco la destra
Armi or di strali, a custodir pur questa
Figlia di Pelia, che a sottrar suo sposo
Se stessa a Morte *scambio oggi* promette.
Apollo. Non temer: giust'io sono.
Morte. A che pur l'arco?
Se giusto sei.
Apollo. Quest'è il mio incarco usato.
Morte. Anco il prestar tu a questi ingiusto ajuto?
Apollo. Mi accóra, è ver, questo infelice amico.
Morte. E tor mi vuoi quindi anco l'altra?
Apollo. A forza
Tel tolsi io forse Adméto?
Morte. Oh! non calca egli
Co' vivi piè la terra?
Apollo. E tu, in sua vece
Non sei per trar la di lui sposa?
Morte. Al certo
Trarrolla all'Orco.
Apollo. E tu la prendi; e vanne.
Ma pur mi ascolta: or io non potrei forse
Persüaderti?
Morte. A uccider chi mi spetta?
Venni a ciò fare appunto.

Apollo. *Ah,* no; piuttosto,
Di uccider quei, che già invecchiaro.
Morte. Intendo
Il tuo desìr, *da questi* detti.
Apollo. Alceste
[1] Incanutir può dunque?
Morte. No, *nol puote:*
Sappi, ch'io pur gloria ricerco.
Apollo. Eppure
Sola una preda qui per or ti avrai.
Morte. Ma giovin preda, è a me più gloria.
Apollo. Eppure
Matrona ottien più ricco onor di tomba,
Morendo.
Morte. Ai ricchi, o Febo, assai tu mite[2].
Apollo. Filosofessa anco tu sei? nol seppi.
Morte. Con tal riscatto, in gioventù niun ricco
Morriasi mai.
Apollo. Dunque tal grazia indarno
Chiegg'io da te?
Morte. Per certo, indarno: il sai
Qual sia l'indole mia.
Apollo. So, che ai mortali
Ostile sei, come odïosa ai Numi.
Morte. Nulla otterrai fuor del dovere.
Apollo. E cruda
Sii pur quanto il vuoi più, sì cangieratti
Tal uom, che in questa reggia di Feréo[3]
Tosto verrà; cui nella Tracia algente
A conquistar nobile equestre carro
Manda Euristéo. Raccolto ospite ei fia
Da quest'Adméto; e a te saprà ben egli
Ritor per forza Alceste; e sì il farai,
Vieppiù da me abborrita, allor costretta.
Morte. Che che tu dica, è vano il tutto. A Pluto
Scenderà la *tua* Alceste. E già ver essa,
Per consecrarla col mio brando a Dite,
Io men vo. Questo ferro agli Infernali
Dei sacra il capo di color, cui pria
Lustrando ha tronche le *fatali* chiome.

[1] *Incanutir può dunque?* Il Testo dice: *Dunque ad Alceste lice di pervenire a vecchiezza?*
[2] Il Testo dice: *Legge agli abbienti piacevole, o Febo, tu imponi.*
[3] *Tal uom:* accenna Ercole.

SCENA III.

CORO DI CITTADINI DI FERE.

Coro. Qual mai silenzio in questi atrj regali!
Perchè sì muta è la magion d'Adméto?
Sem. I. Olà; qui niuno aggirasi, che amico
Ci narri, se omai morta pianger dessi
La Regina; o se pur del Sol la luce
Miri ella ancora? Alceste, egregia figlia
Di Pelia; ottima moglie, a parer nostro;
E, in ben amar suo sposo, infra mai quante
Ne furo *al mondo, unica e prima.*
Semicoro II. Udito
Alcun di voi fors'ha pianti, ululati
Entro la reggia, o batter palme a palme,
Di morte indizj?
Sem. I. Nulla: e in su la soglia
Niun de' ministri stavvi.
Sem. II. In tal tempesta,
Deh tu apparissi, o fugator sovrano
D'ogni periglio, Apollo!
Sem. I. Ove pur morta
Fosse ella già, silenzio tal non fora
Nella magion; donde sparito a un tratto
Esser non può il cadavere.
Sem. II. Onde *il sai?*
In che ti affidi or tanto? io, non m'affido.
Sem. I. Come a sì egregia moglie esequie muta
Avria mai dato Adméto?
Sem. II. Eppur, non veggo
Or davanti alle porte il fonte usato
Dell'acqua mortuaria, onde si asterge
Ogni defunto in su la *propria* soglia:
Nè veggo io quivi, qual si suole, alcuna
Recisa ciocca di capelli: e grida
Di femminile giovine drappello
Non odo.
Sem. I. Eppure, il dì prefisso è questo.
Sem. II. *Il dì?* che parli?
Sem. I. *Ah sì, pur troppo,* in cui
Vuol morta Alceste l'implacabil Fato.
Sem. II. *Oimè!* la mente mi attristasti, e il cuore.
Sem. I. Su via, conviene, chi di buono ha fama,
Pianga, qualora afflitti sono i buoni.

STROFE.

Coro intero. Non, perchè al mare il dorso
Preman veloci navi,
Dal Licio Apollo o dall'Ammonio Giove
Ad implorar soccorso,
Nulla fia mai che Giove
A involar questa ai gravi
Fati, già pronti a darle il crudo morso.
Vane ormai tutte appo ogni altar le prove;
Nè sacerdote resta,
Onde aíta impetrar *dai Numi chiesta.*

ANTISTROFE.

Solo di Apollo il figlio,
Ov'ei quest'alma luce
Ancor mirasse, or la potria sottrarre
Dal tenebroso esiglio
Delle Plutonie sbarre.
Quei, che di Morte *truce*
Togliea le prede, infin che irato il ciglio
Giove il fe' da un suo stral di vita trarre [1],
Or, chi mia speme avviva,
Che possa *Alceste* rimaner pur viva?

Tutte i Re *nostri (ahi tutte!)* omai tentaro
Le vie dei Numi: all'are tutte, a rivi
Sangue di sacre vittime trascorre:
Ma indarno il tutto, a irremediabil danno.

SCENA IV.

CORO, ANCELLA DI ALCESTE.

Coro. Ma, dalla reggia ecco un'ancella uscirne
Lagrimosa: or qual sorte ne udrem mai? —
Il pianger, sì, de' suoi Signori al pianto
Laudevol è; ma, parla: Alceste ancora
Respira, o no?
Ancella. Viva puoi dirla, e estinta.
Coro. Come ciò mai? [2]
Ancella. Tanto è vicina a morte,

[1] Accenna Esculapio.
[2] Dice il Testo: *E come può mai una stessa persona esser morta e viva?* Si è serbato il senso, troncando le parole: e così forse il Traduttore è stato fedele ad un tempo ed amico ad Euripide.

Tenebrosa già gli occhi mi si appannano.
O figli, *o* figli in breve più non è,
Più non è, no, la madre vostra: o voi,
Godiate almen questo *almo* Sol, *deh,* lieti!

Adméto. Oh detti, oimè, d'ogni più cruda morte
Più crudi a me! ten prego or, per gl'Iddii,
E pe' figli, che foran di te orbati,
Deh non mi vogli abbandonar! te spenta,
Io non vivrò: ripiglia animo *alquanto;*
Cara e sacra mi sei; sta in te mia vita,
Sta la mia morte *in te.*

Alceste. Tu il vedi, o Adméto,
A che ridotta io sia; di aprirti bramo,
Pria di morire, appien l'animo mio.
Per onorarti, e perchè tu più a lungo
Questa luce in mia vece anco rimiri,
Io per te muojo; ed in mia man ben era
Il non perire; ed anzi, a scelta, avermi
Altro Tessalo sposo, e seco starmi
Entro beata reggia. Ma, non volli
Da te disvelta io viver, no, coi figli
Orbi del padre; nè a me perdonai,
Bench'io goder di giovinezza i doni
Mi potessi anco. E i tuoi parenti entrambi,
Cui morir per l'*amato* unico figlio
Bello era pure e gloriöso assunto,
Te non salvando *il tuo desir* tradiro.
Eppur, te morto, d'altra prole in essi
Caduchi omai, spenta ogni speme ell'era.
Vivi *così* rimasti ambo saremmo;
Nè desolato pianger tu dovresti
La tua consorte, nè educar *nel pianto*
Gli orfani figli. Ma, in tal guisa, al certo,
Un qualche Iddio volea che il tutto fosse:
E sia così. – Tu intanto, contraccambiami
Del beneficio mio: pari nol chieggo;
Che al viver, nulla si ragguaglia; un giusto
Contraccambio mi dona, che a te stesso
Parrà pur tale; poichè questi figli
Ami non men ch'io *gli amo,* e saggio sei.
Questi sien dunque di mia casa i soli
Eredi, nè ai tuoi figli una Madrigna
Sovrappor vogli, che di me men pia
L'invide man su questa prole nostra
Scaglierebbe. Scongiuroti dunque io,

Che ciò far non ti piaccia. Ai non suoi figli
La vegnente Madrigna è ognor nemica,
Nè a lor più mite che vipera il sia.
Udito ascolta il maschio figlio il padre,
E all'uopo in lui scudo possente ei trova.
Ma tu, mia figlia verginella, *ahi* come
Addottrinati fien gli anni tuoi primi
In madrignal custodia? *Oimè! parento*
Che in sul tuo più bel fior colei deturpi,
Per frastornar tue nozze, a te la fama.
Figlia *infelice!* ah, dalla vera madre
Non si faran le nozze tue! nè al *primo*
Tuo parto avrai della materna vista
Il fido impareggiabile conforto!
Morir, mi è forza: nè un sol dì *le Parche*
Differiran la mia sventura: in breve
Più non sarò tra gli esistenti. — Addio:
Sia letizia con voi: tu, sposo, il vanto
D'aver avuta ottima moglie or t'abbi;
E abbiatel voi d'ottima madre, o figli.

Coro. *Donna* affidati *in lui; ben ei mi è noto:*
Saggio, qual è, mallevador non temo
Farmiti, ch'*egli* adempirà i tuoi voti.

Adméto. Tutto farò; *deh,* non temer, faro*llo.*
Viva t'ebbi; e tu sola a me consorte,
Anco estinta, sarai: nè in vece tua
Niuna Tessala moglie me suo sposo
Mai chiamerà: nè chiarità di sangue,
Nè beltade havvi in donna omai da tanto.
Prole ho bastante, e dagli Dei sol chieggo
Di goder questi; poichè *(oh ciel!)* tu tolta
Mi sei. Ma il pianto, entro il confin dell'anno
Già non starà: fin ch'io vivrommi, o donna,
Te piangerò; sempre odïando e il padre,
E in un colei che procreommi; amici
Ambo a me in detti, e poi nemici, all'uopo.
Tu, *sola tu,* pel viver mio donando
Ogni più cara cosa tua, m'hai salvo.
Ch'altro oramai che gemiti mi avanza,
Di cotal moglie orbato? *Ah!* per me mai,
Non v'ha più mai compagni, nè conviti,
Nè corone, nè canti: non più udrassi,
Qual solea, risuonar *questa* mia reggia
Nè della lira, nè de' miei *lieti* inni
Colla Libica tibia accompagnati:

Teco ogni gaudio del mio viver, donna,
M'involi tu. Ma, dalla industre mano
Di *dottissimi* artefici un tuo corpo
Avrommi; e in letto io 'l poserò: lì presso
Io giacerommi, e il *simulacro amato*
Fra mie braccia stringendo, *e ad alta voce*
A nome *anco* chiamandoti, parrammi,
La cara sposa non avendo, averla:
Tristo diletto! eppur sollievo alquanto
Darammi all'alma. E ne' miei sogni poi
Consolatrice a me verrai: che *ognora,*
E notte *e dì,* quando che sia, gradita
Dell'amico è la vista. *Ah,* se avess'io
D'Orfeo la voce e i carmi, onde la figlia
Intenerir di Cerere, o il suo Pluto,
E te sottrarre all'Orco! Ivi disceso,
Non mi fariano inciampo, nè il *trifauce*
Cerbero, nè dell'-anime-il-nocchiero
Caronte, no, per ricondurti a vita.
Ma, *poich'esser non può,* colà mi attendi
Finch'io mi muoja; e una comune sede
Tu intanto appresta *alle nostr'alme entrambe.*
Che un'arca stessa di *perpetuo* cedro
Accanto al fianco tuo questo mio fianco
Giacente acchiuda, ordinerò: nè mai,
Nè in morte pure, io mi starò disgiunto
Da te, ch'unica e fida *al mondo* io m'ebbi.

Coro. E teco io pur, qual con l'amico il suole
L'amico, *appien* dividerò il tuo pianto
Per sì degna consorte.

Alceste. O figli, udiste
Del padre i detti: a danno vostro ei moglie
Mai non torrà; nè oltraggio *tal* farammi.

Adméto. No; mai; tel giuro.

Alceste. *Or,* per mia man ricevi
Dunque a tal patto i figli *miei.*

Adméto. Li accetto,
Amico don di amica mano.

Alceste. A questi
Madre in mia vece anco sii tu.

Adméto. Fatale
Necessità, poichè di te fian orbi!

Alceste. O figli, *appunto* allor che il viver mio
Più d'uopo c'era, io muojo!

Adméto. *Ahi!* che farommi

Orbo *or* di te?
Alceste. Rimedio al pianto avrai,
Dal tempo: i morti, un nulla sono.
Adméto. *Ah;* trammi,
Per gl'Iddii *te ne prego,* all'Orco trammi,
Deh, teco.
Alceste. *All'Orco* io sola or per te basto.
Adméto. *Ah,* di qual moglie orbo mi rendi, o Fato!
Alceste. Ma gli occhi gravi già già mi si appannano...
Adméto. E pero io pur, se tu mi lasci, *o* sposa.
Alceste. Nulla omai sono; e *tosto* a te pur anco
Nulla parrò.
Adméto. *Deh,* il volto innalza *alquanto;*
Nè abbandonar *questi* tuoi figli!...
Alceste. A forza
Li lascio... Or dunque, addio, *miei* figli...
Adméto. Ad essi
Volgi *ancor* gli occhi; volgili...
Alceste. Già manco.
Adméto. *Oimè!* che fai? ci lasci?
Alceste. *Adméto,* addio.
Adméto. *Ahi me* misero, *io* pero!
Coro. *Ecco,* passò:
Ah! più non hai, più non hai moglie, Adméto.
Eúmelo. Oh me infelice! la *mia* madre a Stige
Discese: ahi, più non la rischiara il Sole!
O padre, ella abbandonami, e vivrommi
Orfano! — Mira, le palpébre ha chiuse,
Misera; e sciolte le mani le cadono. —
Odimi, madre; odimi o tu, ten prego:
Io *son,* io *son quei che* ti appello; il tuo
Fanciul, che stassi or sul tuo labro, o madre!
Adméto. Nè più t'ode, nè vede; *invan la chiami.*
Piagati tutti, e padre e figli, a morte.
Eúmelo. Padre, fanciullo abbandonato e solo
Son dall'amata madre: oh quanti danni,
Cui tu pur meco, o sorellina, avrai!
Invano, o padre, invan tu moglie hai tolta,
Poichè con questa agli ultimi anni tuoi
Pervenir non t'è dato: ella involossi
A tutti noi. Nel tuo perire, o madre,
Nostra casa perì.
Coro. T'è forza, o Adméto,
Il sopportar questa sventura. Anco altri
Orbati fur d'ottime mogli: il sai,

Teco ogni gaudio del mio viver, donna,
M'involi tu. Ma, dalla industre mano
Di *dottissimi* artefici un tuo corpo
Avrommi; e in letto io 'l poserò: lì presso
Io giacerommi, e il *simulacro amato*
Fra mie braccia stringendo, *e ad alta voce*
A nome *anco* chiamandoti, parrammi,
La cara sposa non avendo, averla:
Tristo diletto! eppur sollievo alquanto
Darammi all'alma. E ne' miei sogni poi
Consolatrice a me verrai: che *ognora,*
E notte *e dì,* quando che sia, gradita
Dell'amico è la vista. *Ah,* se avess'io
D'Orfeo la voce e i carmi, onde la figlia
Intenerir di Cerere, o il suo Pluto,
E te sottrarre all'Orco! Ivi disceso,
Non mi fariano inciampo, nè il *trifauce*
Cerbero, nè dell'-anime-il-nocchiero
Caronte, no, per ricondurti a vita.
Ma, *poich'esser non può,* colà mi attendi
Finch'io mi muoja; e una comune sede
Tu intanto appresta *alle nostr'alme entrambe.*
Che un'arca stessa di *perpetuo* cedro
Accanto al fianco tuo questo mio fianco
Giacente acchiuda, ordinerò: nè mai,
Nè in morte pure, io mi starò disgiunto
Da te, ch'unica e fida *al mondo* io m'ebbi.

Coro. E teco io pur, qual con l'amico il suole
L'amico, *appien* dividerò il tuo pianto
Per sì degna consorte.

Alceste. O figli, udiste
Del padre i detti: a danno vostro ei moglie
Mai non torrà; nè oltraggio *tal* farammi.

Adméto. No; mai; tel giuro.

Alceste. *Or,* per mia man ricevi
Dunque a tal patto i figli *miei.*

Adméto. Li accetto,
Amico don di amica mano.

Alceste. A questi
Madre in mia vece anco sii tu.

Adméto. Fatale
Necessità, poichè di te fian orbi!

Alceste. O figli, *appunto* allor che il viver mio
Più d'uopo *v*'era, io muojo!

Adméto. *Ahi!* che farommi

Orbo *or* di te?

Alceste. Rimedio al pianto avrai,
Dal tempo: i morti, un nulla sono.

Adméto. *Ah;* trammi,
Per gl'Iddii *te ne prego,* all'Orco trammi,
Deh, teco.

Alceste. *All'Orco* io sola or per te basto.

Adméto. *Ah,* di qual moglie orbo mi rendi, o Fato!

Alceste. Ma gli occhi gravi già già mi si appannano...

Adméto. E pero io pur, se tu mi lasci, *o* sposa.

Alceste. Nulla omai sono; e *tosto* a te pur anco
Nulla parrò.

Adméto. *Deh,* il volto innalza *alquanto;*
Nè abbandonar *questi* tuoi figli!...

Alceste. A forza
Li lascio... Or dunque, addio, *miei* figli...

Adméto. Ad essi
Volgi *ancor* gli occhi; volgili...

Alceste. Già manco.

Adméto. *Oimè!* che fai? ci lasci?

Alceste. *Adméto,* addio.

Adméto. *Ahi me* misero, *io* pero!

Coro. *Ecco,* passò:
Ah! più non hai, più non hai moglie, Adméto.

Eúmelo. Oh me infelice! la *mia* madre a Stige
Discese: ahi, più non la rischiara il Sole!
O padre, ella abbandonami, e vivrommi
Orfano! — Mira, le palpébre ha chiuse,
Misera; e sciolte le mani le cadono. —
Odimi, madre; odimi o tu, ten prego:
Io *son,* io *son quei che* ti appello; il tuo
Fanciul, che stassi or sul tuo labro, o madre!

Adméto. Nè più t'ode, nè vede; *invan la chiami.*
Piagati tutti, e padre e figli, a morte.

Eúmelo. Padre, fanciullo abbandonato e solo
Son dall'amata madre: oh quanti danni,
Cui tu pur meco, o sorellina, avrai!
Invano, o padre, invan tu moglie hai tolta,
Poichè con questa agli ultimi anni tuoi
Pervenir non t'è dato: ella involossi
A tutti noi. Nel tuo perire, o madre,
Nostra casa perì.

Coro. T'è forza, o Adméto,
Il sopportar questa sventura. Anco altri
Orbati fur d'ottime mogli: il sai,

Ch'è a *tutti* noi necessità la morte.

Admèto. Pur troppo il so; nè fu improvviso il colpo:
Già addolorommi, antiveduto pria. —
Ma, tomba or vuolsi a questo corpo. Innanzi
Fatevi, *o voi miei fidi:* ite alternando
Al crudo Inferno Nume inni lugúbri.
A' miei Tessali tutti impongo intanto
Per sì gran Donna il comun lutto. Ognuno,
Reciso il crin, sue vesti abbruni; e *tosto*
Le quadrighe si aggioghino, e ai corsieri
Delle cervici il folto onor sia tronco:
Muta ogni tibia sia, *muta* ogni cetra,
Nella città, dodici lune intere:
Ch'io mai, no mai, più caro corpo in tomba
Seppellirò di questo. Ella è ben degna,
Ch'io l'onori *altamente, ella* che sola
Volle in mia vece *per mio amor* morire.

STROFE I.

Coro. O *tu, già* figlia del *buon* Pelia, fausta
Or mi sii dalla reggia
Dell'Orco *grave* d'ogni luce orbato.
Al tuo venir, si avveggia
Il Nume atro-chiomato
Pluto; e il Nocchier della palude infausta,
Che in su i remi biancheggia
Del palischelmo dell'eterno Fato;
Varcate aver quell'acque
Donna, che sovra tutte ottima nacque.

ANTISTROFE I.

Di te molt'inni e molti, *o Alceste fida,*
Canteranno i Poeti,
Or misti al suon della Parnassia lira,
Or senza corde *queti.*
E dove Sparta mira
Del Carnio *Apollo* tutelar sua guida
Ogni anno *i giorni lieti*
A colma Luna; e dove Palla spira
Su la beata Atene;
Di tua morte il Cantor gran vanto ottiene.

STROFE II.

Deh, mi foss'io da tanto,
Che a ricondur bastassi

Te in questa luce, dal tremendo ostello;
E Cocíto solcassi
Col rivolto infernal Remige snello!
Tu, dall'eterno pianto
Riscattando il marito, amante Donna,
Che tutte addietro lassi,
Donata all'Orco hai la mortal tua gonna.
Sovra te posi lieve
Seppellitrice arena! *Ah,* se mai poi
Nel *tuo* talamo Adméto altra riceve,
Lo abborrirem noi certo e i figli tuoi.

ANTISTROFE II.

Non la madre che vita
Al *nostro* Adméto dava;
Nè il genitor, che il procreò; niun d'essi
Coprir sua salma ignava
Di terra vuol, mentre a spregiar se stessi
Lor canizie li invita.
Tu, giovincella, del tuo bel sul fiore,
Tu al giovin sposo intessi
Viver novel, *coll'esser tuo che* muore.
Deh pur tal donna in sorte
(Raro dono!) toccasse a me compagna:
Che il mio amor, non mai sazio, ognor più forte
Farian quegli anni, *onde più Amor si lagna.*

ATTO TERZO.

SCENA I.

ERCOLE, CORO.

Ercole. Ospiti, o voi di Fere abitatori,
Ditemi, Adméto entro *sua* reggia or stassi?
Coro. Egli *or* vi sta, del *buon* Feréo l'erede.
Ma qual cagion te spinge, Ercole, a questa
Tessala Fere?
Ercole. *Alto* travaglio, a cui
Il Tirinzio Euristéo mandami.
Coro. E dove?

Qual t'impose *ei* peregrinar *novello?*

Ercole. L'aggiogata quadriga conquistargli
Deggio del Trace Dïomede.

Coro. *Ahi,* come
Ciò far potresti? non ti è noto ei forse?

Ercole. Noto ei non m'è: vengo ai Bistonii campi
Or per la prima volta.

Coro. Aver non puoi
Quei destrier, senza pugna.

Ercole. Eppur, scevrarmi
Di tai fatiche, io nol potea.

Coro. Tu dunque,
O tornerai dopo aver morto *il Trace,*
O quivi morto *da lui* rimarrai.

Ercole. Primo mio aringo nel pugnar fia questo?

Coro. Che più ne avrai, perchè tu ucciso l'abbi?

Ercole. N'avrò i destrieri; e ad Euristéo trarrolli.

Coro. A *tai destrieri* l'imboccare il freno,
Lieve impresa non è.

Ercole. Spiran lor nari
Fiato di fiamma forse?

Coro. Han ratti denti,
Ond'ei divoran l'uomo.

Ercole. Di montane
Belve fia l'esca, di destrier non mai.

Coro. Eppur di sangue i lor presepj aspersi
Vedrai.

Ercole. Ma quei, che pur li nutre *e affrena*
Qual genitor vanta egli?

Coro. *Il fero* Marte:
E su i Traci egli regna, al par che ricchi,
Belligeri.

Ercole. Travaglio ecco *novello,*
Quel ch'*or* tu narri, il mio Destin *mi* appresta:
Duro e sublime il mio destin fia sempre.
Figli ognora di Marte a me fan fronte:
Già Licaón primiero, e Cigno quindi
Ebbi a combatter; terzo ora *vedrammi*
Questo *Trace Diomede,* e i suoi destrieri
E lui sfidarne a pugna. Ercol, d'Alcména,
Niun mai vedrallo paventar nemici.

Coro. Eccolo, il Re di questa terra: appunto
Di *sua* reggia esce Adméto.

SCENA II.

ADMÉTO, ERCOLE, CORO.

Adméto. *Oh!* ben sii giunto,
Di Perseo stirpe, o tu di Giove nato.
Ercole. Salve, o tu pur, Re di Tessalia, Adméto.
Adméto. *Salute a me?* quanto il vorrei! Ma, grato
*Pur emmi il voto d'*uom benevol *mio.*
Ercole. Che fieno (oimè!) queste lugubri insegne[1]
In ch'io ti veggio?
Adméto. Debbo oggi dar tomba
A un cadavere.
Ercole. *Ognor* dalla tua prole
Tenga lontano *un cotal* danno Iddio!
Adméto. Vivon per anco entro *mia* reggia i figli,
Ch'io procreai.
Ercole. Forse il tuo padre antiquo
Saría quei che mancò?
Adméto. Vivo è pur egli,
Ercole; e viva anco è mia madre.
Ercole. *Oh cielo!*
Forse perì la tua consorte Alceste?
Adméto. In due modi su lei risponder posso.
Ercole. Viva, in somma, od estinta?...
Adméto. Estinta e viva,
Del par mi accóra.
Ercole. Oscuro parli: io nulla
Intendo.
Adméto. Or, non sai forse, che al mio fato
Sottentrare debb'ella?
Ercole. Il so, che morte
Essa volle in tua vece.
Adméto. Or come adunque,
Devota a morte, esister puote?
Ercole. *Ah!* pria
Del suo cessar, non piangerla.
Adméto. Cessò:
Non men che i morti, è affatto un nulla,
Chi per morire sta.
Ercole. Ma pur, non uno

[1] Dice il Testo: Che fia questa tosatura funesta; per cui ti distingui? Principal parte del bruno era fra' Greci il tosarsi.

Son, l'esistere e il no.

Adméto. Tu il di'; non io.

Ercole. Che piangi or dunque? qual tuo amico è estinto?

Adméto. Una donna. *Tu* dianzi *udisti;* femmo
Menzïon d'una donna.

Ercole. Estranea *forse,*
O del tuo sangue?

Adméto. Estranea, sì; ma pure
Necessaria era alla *mia* casa.

Ercole. Or come
A morirvi venn'ella?

Adméto. Vi crebbe orfana.

Ercole. Deh, non ti avessi in duol trovato, o Adméto!

Adméto. Questo tuo dir, che fia? che stai per farti?

Ercole. Ad altr'ospite andarmene.

Adméto. Non lice,
O re: tal danno il Ciel mi tolga!

Ercole. *Ognora,*
Ov'egli approdi a lagrimante *ostello,*
Fassi molesto l'ospite.

Adméto. *Che vale?*
Chi più non è, non è. — Tu dunque il piede
Poni in *mia* reggia.

Ercole. Il banchettar disdice
Appo gli afflitti.

Adméto. Havvi appartate sale
Atte a ciò: quivi introdurremti.

Ercole. *Ah!* lasciami:
Ten sono io pur gratissimo.

Adméto. A niun conto
Albergar puoi presso altri. *Entra,* precedi:
Spalancati ecco gli atrj: ospite stanze
Là troverai: cibi a tua posta imponi
A chi per me quivi presiede. *E voi,*
Chiudete là le intermediarie porte
Infra l'ospite e noi. Troppo sconviensi
L'ascoltar pianti, a chi banchetta; e vuolsi
Non funestar gli ospiti mai.

SCENA III.

CORO, ADMÉTO.

Coro. Che festi?
In così gran calamità pur osi

Ospiti ammetter tu? Senno è d'Adméto? [1]

Adméto. E s'io avessi il venuto ospite espulso
Di mia reggia e città, più laude or forse
Voi men dareste? eh no: poichè men grave
La mia feral calamità non fora
In nulla; io bensì inospite stimato,
A queste omai troppo infelici mura
Aggiungerei la inospitale taccia.
Ercole, allor che all'arid'Argo io vengo,
Ottimo ei presta a me l'ospizio.

Coro. *E* come
Dunque or sì bene ad uom, qual dici, amico
Celavi tu quest'*orrida* sventura?

Adméto. Mai consentito ei non avria di porre
Quivi entro il piè, se dei mie' guai pur nulla
Spiato avesse. Altri, cred'io, biasmarmi
Di ciò potrà, come non saggio: eppure,
Nè inonorar, nè espellere giammai
Ospiti seppe il limitar d'Adméto.

SCENA IV.

CORO.

STROFE I.

Coro. O magïon d'Adméto, ospite molto
E liberal mai sempre,
Te pure in spoglie pastorali avvolto
Già degnossi abitare il Pizio Apollo:
Le cui soavi tempre
Dell'alma lira mai non fean satollo
Orecchio niun, che gli porgesse ascolto;
Quand'ei per queste valli tortuose
Tra le greggie lanose
Pastorecci cantava inni di spose.

ANTISTROFE I.

Pascean, liete al tuo canto, a te dintorno
Le macolate Linci;
E ritolte al boscoso Otrio soggiorno
Le biondeggianti torme dei Leoni,

[1] Il Testo dice: *Che, sei tu pazzo, o Adméto?* Queste sono le sole infedeltà, che il Traduttore si va permettendo.

Febo *immortal,* tu vinci, [1]
Sposando il carme di tua cetra ai suoni:
Cozzante all'aure con lascivo corno
Lieve il villoso cavriol saltella
Tra questa pianta e quella
Degli abéti, cui chioma eccelsa abbella.

STROFE II.

Quindi avvien, che di armenti
A dovizia fornito abiti, *o Adméto,*
I piani ampj ridenti
Al Bebio ameno stagno appo-giacenti;
Che in ver l'Occaso nullo fan divieto
Fino ai Molossi al guardo;
E dell'Egéo protendonsi sul lido
Ai naviganti infido
Fin dove al Pelio eccelso è il salir tardo.

ANTISTROFE II.

Ed or, *sua* reggia aprendo,
Entro vi accoglie *il Re* l'ospite *Alcide;*
Mentre ei stassi piangendo
Della sposa il recente eccidio *orrendo.*
Ma, più assai che il dolor, virtù conquide
I generosi petti,
Cui Sapïenza ogni suo don largiva.
Ond' io fiducia ho viva,
D'uom sì pio non veder men pii gli effetti.

SCENA V.

ADMÉTO, CORO.

Adméto. O voi, di Fere cittadini astanti
Benevoli, già già d'ogni suo fregio
Il morto corpo adorno hanno i ministri,
E in alto il portan alla tomba e al rogo:
Dunque or, com'usa, a salutar venite
Nel vïaggio suo ultimo l'estinta.
Coro. Scorgo già il padre tuo, con senil piede

[1] Il Testo non aggiunge nessun epiteto alla parola Febo. In questi squarci Lirici, attesa la servitù del metro, e della rima, il Traduttore si è un poco più emancipato dal Testo.

Venirsene: e il di lui corteggio arrecasi
In man gli ornati di tua sposa; usata
Pompa, ai defunti *piamente* accetta.

SCENA VI.

FERÉO, ADMÉTO, CORO.

Feréo. A travagliarmi ne' tuoi mali, o figlio,
Men vengo. Or tu, saggia e valente sposa
(Chi 'l nieghería?) perdesti: eppur, quest'*anco*
Di sopportar ti è forza, abbenchè *duro*
Insopportabil sia. Ricevi or dunque
Questi ornamenti a seppellirsi eletti:
Vuolsen fregiare il costei corpo: *è dessa,*
Che pur morì per darti vita, o figlio;
Che me non volle di mia prole orbato
Veder marcire in lúgubre vecchiaja;
Che al sesso tutto immensa laude, *in somma,*
Recava, osando questa egregia impresa. —
O tu, che a me questo mio pegno hai salvo,
Che noi cadenti rialzasti, *ah* mite
Omai ti accolga di Pluton la reggia! —
Nozze eran queste; io 'l dico: e all'uom ben giova
O tali, o niune, celebrarne.

Admèto. A queste
Esequie tu, non invitato, or vieni:
Nè dirò, che il vederviti mi aggradi.
Niun de' tuoi doni sarà mai, che adorni
Costei, che nulla al seppellirsi ha d'uopo
Aver da te. Tu, condolerti allora
Ch'io per morire stavami, dovevi.
Ma allor tu assente, i giovani lasciavi,
Tu attempato, morirsene: ed or questa
Tu piangeresti estinta? *Ah, no,* non eri
Vero mio padre tu; nè madre, quella
Che pur di aver me dato in luce ha fama.
Di servil sangue io nato, il *non mio* latte
Dalla consorte tua succhiai furtivo.
Ti mostrasti qual t'eri: e a te non figlio
Io mi professo. In timidezza, hai vinto
Ogni uomo tu; che d'anni carco, e all'orlo
Già del sepolcro, pur morir pel figlio,
Nè volesti, nè osasti. A morte andarne
Bensì lasciaste questa estrania donna:

Straniera, è ver, di sangue; ma, di affetti
Sola mia degna e genitrice e padre.
Eppur di egregia gara avevi palma,
Se tu morivi pel tuo figlio. Un breve
Avanzo di tua vita ricomprava
La vita intera di costei: nè in pianto
I' mi vivría di tal consorte orbato.
Felice al tutto, quanto altr'uom giammai
Vissuto t'eri: Re da' tuoi primi anni,
Me figlio erede del tuo regno avevi;
Nè, morendo, lasciavi orfana casa
Da lacerarsi infra straniere genti.
Nè dir potrai, che abbandonato a Morte
Mi avessi tu, perch'io spregiare osassi
Mai la vecchiezza tua: ch'anzi tu *spesso,*
E la madre anco, laude a me non lieve
Piaccavi dar pel riverente mio
Vero amoroso filïal contegno.
A procrearti nuovi figli or dunque
Più non indugia omai: quelli nudrirti
Denno in vecchiezza; *quelli* il morto tuo
Corpo adornare e seppellir; non io:
Questa mia man non ti darà mai tomba.
Morto io son, quanto a te: che s'io pur miro
La luce ancor, di chi me la serbava
Dico esser figlio, e di sua vecchia etade
Esser l'amato nutritore. Indarno
Vituperando *e* la vecchiaja e il lungo
Tempo del viver loro, i vecchi *in detti*
Braman morir; ma, se Morte si appressa,
Più non è grave a lor vecchiezza, e niuno
Più vuol morire.

Coro. *Or, deh,* cessate: è troppa
Già *per se stessa* la presente angoscia:
Perchè inasprir, tu figlio, il cor del padre?

Feréo. Figlio, insanisci? alcun tuo compro schiavo
Di Lidia o Frigia, malmenar ti estimi?
Tessalo, e nato di Tessalio padre,
E schietto liber'uom son io; nol *sai?*
Troppo arroganti giovanili detti
In me tu scagli; nè impunito andrai.
Te generato di mia casa erede
Ebbi, e tal ti educai: ma *ingiusta* legge
Nel divenirti io padre accettai forse,
Di morir io per te? Fra' Greci ignota

Usanza ell'è, morir pe' figli i padri.
Felice, o no, nascevi tu a te stesso:
E da noi, quanto aver dovevi, avesti.
Tu in somma regni, e in ampio regno; e vaste
Possessïon ti lascierò pur io;
Che tante a me lasciò 'l mio padre. *Or dunque,*
In che ti offesi io mai? di che ti scevro?
Non per me tu, nè morir io pur *deggio*
Per te *giammai.* Del Sole *almo* la vista,
Giovati? e credi al genitor non giovi?
Lungo è l'Orco pur troppo; il viver, breve;
Ma dolce in un: tu *il sai, che* incontro a Morte
Battagliasti pur tanto, e rossor nullo
Di viver oltre al tuo giorno prefisso
Prendeati; e, spenta la tua moglie, or vivi.
E me poi tu di timidezza accusi,
Tu vinto, o timidissimo, da Donna,
Che in tua vece moría: leggiadro in vero
Garzoncellino! E il ritrovato è astuto
Per non morir tu mai, l'indurre ognora
Qual ti abbi moglie a dar per te sua vita.
E gli amici, che in ciò ti ricusáro,
Rampogni poi, sendo peggior tu stesso.
Taci: e pensa, che cara ogni uom la sua
Tien, qual tu la tua vita: onde, se oltraggi
A me dirai, molti ne udrai *più* veri.

Coro. Ed ora, e dianzi, già sen disser troppi.
Dunque, tu antiquo, il tuo figliuol non vogli
Punger più omai.

Adméto. Di' pur, poich'io già dissi:
Ma, se il ver duolti, non dovevi or primo
Fallire in me.

Feréo. Fallo ben altro il mio
Era, s'io mai per te moriami.

Adméto. Forse
Pari è il morir giovane o vecchio?

Feréo. In una,
Non in du'alme, vivere l'uom debbe.

Adméto. Vorresti, *il veggo,* più invecchiar che Giove.

Feréo. Tuoi genitor tu, non offeso, oltraggi?

Adméto. Il viver lungo è a te diletto, il sento.

Feréo. Ma, di te stesso in vece, or non sotterri
Il costei corpo tu?

Adméto. Trofei son questi,
O timidissim'*uom,* di tua viltade.

Feréo. Che uccisa io l'abbia, nol dirai tu *al certo.*
Adméto. Deh, possa tu, quando che sia, di questo
Tuo figlio aver pur d'uopo!
Feréo. Abbiti in copia
Mogli, ond'elle per te muojano in copia.
Adméto. Di ciò tu adonti: *e n'hai ben donde:* amasti [1]
Il viver tu; *donna spregiollo.*
Feréo. *È* dolce
Quest'*alma* luce del Dio *Febo,* è dolce.
Adméto. Indole trista, e non virile, or mostri.
Feréo. E in sotterrar tu il vecchiarello, forse
Non rideresti?
Adméto. E sì morrai tu pure,
Ma morrai senza gloria.
Feréo. A me non cale,
Morto ch'io son, che che si dica.
Adméto. Ahi quanto
Colma pur d'impudenza è la vecchiezza!
Feréo. Non impudente la *infelice Alceste*
Ti si mostrava, ma demente.
Adméto. Or vanne;
E questo corpo seppellir mi lascia.
Feréo. Men vo. Ben dei tu seppellirla; uccisa
L'hai *tu per certo:* e il fio ne pagherai
A' suoi parenti, *tu.* Che d'uom non merta
Il nome Acasto, *ah no,* se in te vendetta
Non fa del sangue dell'uccisa suora.
Adméto. Male a te stesso, e alla tua moglie, accada:
Qual vi si debbe, orbi invecchiate entrambi,
Benchè pur vivo abbiate il figlio. E in fatti,
Meco mai più, mai non daravvi albergo
Un tetto istesso. Itene *omai. Deh,* fosse
Lecito pur degli Avi tuoi la casa
Farti interdir dal Banditore! al certo
Io la t'interdirei. — Ma noi frattanto,
Poichè il subir questa sventura è forza,
Andianne: abbiasi il rogo il morto corpo.

[1] Il Testo dice soltanto: *Questo etti disdoro; poichè tu non volesti morire.* Si sono aggiunte quelle poche parole, per meglio spiegare qual fosse il disdoro.

SCENA VII.

CORO.

Coro. O tu, infelice, generosa, ardita,
Sovra *le donne* tutte ottima *donna,*
Pace sia teco. Il sotterraneo Pluto
Benignamente accolgati, condotta
Da Mercurio benevolo: e, se quivi
Più si onorano i buoni, abbiti il seggio
Tu della sposa di Plutone al fianco!

ATTO QUARTO.

SCENA I.

SERVO.

Servo. Molti omai d'ogni terra ospiti a mensa
Accolti abbiam d'Adméto entro la reggia,
Ma niuno mai peggior di questo. *Ei venne,*
E a bella prima il Re trovando in pianti,
Pure audace inoltrossi: udita poscia
L'afflizïon *di questa intera casa,*
Ospizio a caso offertogli, accettava,
Indiscreto. *E non basta:* ove al portargli
Alcuna cosa alquanto lenti noi
Ce gli mostriamo forse, ei da se stesso
C' interpella, e la vuole. In man si reca
Quindi ei d'ellera un nappo, e ne tracanna
Prole di negra terra in copia il vino
Schietto cotanto, che l'ardente vampa
D'esso l'accerchia già: corona al capo,
Rami ha di mirto, e canzonacce abbaia.
Doppio, e diverso, era ad udirsi il grido:
Costui, cantante; che di Adméto i guai
Nulla curava: e noi tutti, piangenti,
Servi *amorosi,* la padrona *nostra.*
Benchè pur l'occhio lagrimante, ascoso
Noi tenessimo all'ospite: tal era
Il comando del Re. Perciò qui stommi

Or banchettando a un tale ospite ladro,
Trista schiuma: e frattanto uscía *per sempre*
Di *questa* reggia Alceste: nè il seguirla,
Nè le mani prostendere ver essa,
Nè alla Regina mia li ultimi pianti
Dar potei. *Deh,* quant'era e ai servi tutti,
E a me, *più che signora* ella pur madre!
E quante volte l'ire essa molcendo
Del Re, di mille inciampi noi traea!
Non odio a dritto io forse ospite tale,
Sì inopportuno giunto?

SCENA II.

ERCOLE, SERVO.

Ercole. O tu, che fai,
Così guardando mestamente torvo?
Fosco ministro agli ospiti venirne
Sconviensi; accor li debbe animo gaio.
Tu all'incontro, vedendo ospite amico
Del tuo Signor, con sì funesta faccia,
Con tal cipiglio, a esterni guai pensando,
Tu lo ricevi? — Accostati: ch'io farti
Vo' più saggio, insegnandoti. Nol sai,
Qual sia la essenza dell'umane cose?
Cred'io, nol sappi: onde il sapresti? or, m'odi.
Forza è, ch'uom muoja; e a niun mortale è dato
Il saper, s'ei fia in vita il dì che segue.
Dubbio ognor troppo tien Fortuna il corso;
Nè d'impararlo, o d'impedirlo, è nota
L'arte *ad alcuno.* Addottrinato or dunque
Tu da' miei detti, rasserena il volto,
E bevi, *e* dì per dì la vita estíma
Esser tua, *finchè l'hai;* del caso, il resto.
Molto anche onora infra le Dive tutte
La più soave agli uomini, Ciprigna;
Ch'ella è cortese Dea. D'ogni altra cosa
Lascia il pensiero; ed ai precetti miei,
Se retti pur ti pajono, t'arrendi.
Così pens'io. Su dunque, al vento i guai;
Meco bevi, e incorónati, e sormonta
La presente sventura. Io n'ho certezza,
Che di tua mesta ingombra mente in vece,
Afferrerai di gioja il porto, al lieto

Tintinnìo delle tazze. Un uom son io,
E l'uom conosco: e gli accigliati e i mesti
Tutti, a mio senno, in *quel* lor viver hanno
Non vita no, ma sventura*ta pena.*

Servo. Tali cose, so *anch'io:* ma, un punto è questo,
Che il banchettar nè il rider non ammette.

Ercole. Donna moria straniera: onde poi tanto
Pianger dei tu? di questa reggia sono
Vivi i Signori...

Servo. Vivi? *ah,* della reggia
Non sai per anco i danni.

Ercole. Il Signor tuo,
M'avrebb'egli or deluso?

Servo. Ei troppo amante
È degli ospiti, *ah,* troppo.

Ercole. Ei l'è davvero;
Poich'egli pur di sì gran pianto onora
Estranio corpo.

Servo. *Estranio corpo?* ah, certo
Di casa era ei, molto, e pur troppo, il corpo!

Ercole. Dunque alcuna domestica sventura
Celava Adméto a me?[1]

Servo. Lieto pur vanne:
Spetta a noi, pianger dei Re *nostri* i guai.

Ercole. Questo tuo dir *fiere* sciagure accenna,
E non estranie, *no.*

Servo. *Se fosser lievi,*
Certo in vederti banchettare, io mesto
Non mi starei.

Ercole. Dunque feroce oltraggio
Gli ospiti miei mi feano?

Servo. In questa reggia
Tu non giungevi al certo ora opportuno,
Quando abbrunati, e rasi il capo, in pianto
Noi ti accogliamo.

Ercole. Or, chi cessò qui dunque?
L'uno forse de' figli, o il padre antiquo
Di Adméto?

Servo. Ospite, *ah, no:* bensì la sposa

[1] Quest'Ercole parrà forse d'intendimento duretto anzi che no. Ma Euripide avendolo voluto così, fedelmente così lo restituisce il Traduttore. Forse che il vino gli toglieva la memoria d'aver egli detto ad Adméto al v. 535 del Testo, e 567 della Versione:

Il so, che morte essa (Alceste) *volle in tua vece.*

Or banchettando a un tale ospite ladro,
Trista schiuma: e frattanto uscía *per sempre*
Di *questa* reggia Alceste: nè il seguirla,
Nè le mani prostendere ver essa,
Nè alla Regina mia li ultimi pianti
Dar potei. *Deh,* quant'era e ai servi tutti,
E a me, *più che signora* ella pur madre!
E quante volte l'ire essa molcendo
Del Re, di mille inciampi noi traea!
Non odio a dritto io forse ospite tale,
Sì inopportuno giunto?

SCENA II.

ERCOLE, SERVO.

Ercole. O tu, che fai,
Così guardando mestamente torvo?
Fosco ministro agli ospiti venirne
Sconviensi; accor li debbe animo gaio.
Tu all'incontro, vedendo ospite amico
Del tuo Signor, con sì funesta faccia,
Con tal cipiglio, a esterni guai pensando,
Tu lo ricevi? — Accostati: ch'io farti
Vo' più saggio, insegnandoti. Nol sai,
Qual sia la essenza dell'umane cose?
Cred'io, nol sappi: onde il sapresti? or, m'odi.
Forza è, ch'uom muoja; e a niun mortale è dato
Il saper, s'ei fia in vita il dì che segue.
Dubbio ognor troppo tien Fortuna il corso;
Nè d'impararlo, o d'impedirlo, è nota
L'arte *ad alcuno.* Addottrinato or dunque
Tu da' miei detti, rasserena il volto,
E bevi, *e* dì per dì la vita estíma
Esser tua, *finchè l'hai;* del caso, il resto.
Molto anche onora infra le Dive tutte
La più soave agli uomini, Ciprigna;
Ch'ella è cortese Dea. D'ogni altra cosa
Lascia il pensiero; ed ai precetti miei,
Se retti pur ti pajono, t'arrendi.
Così pens'io. Su dunque, al vento i guai;
Meco bevi, e incorónati, e sormonta
La presente sventura. Io n'ho certezza,
Che di tua mesta ingombra mente in vece,
Afferrerai di gioja il porto, al lieto

Tintinnìo delle tazze. Un uom son io,
E l'uom conosco: e gli accigliati e i mesti
Tutti, a mio senno, in *quel* lor viver hanno
Non vita no, ma sventura*ta pena.*

Servo. Tali cose, so *anch'io:* ma, un punto è questo,
Che il banchettar nè il rider non ammette.

Ercole. Donna moria straniera: onde poi tanto
Pianger dei tu? di questa reggia sono
Vivi i Signori...

Servo. Vivi? *ah,* della reggia
Non sai per anco i danni.

Ercole. Il Signor tuo,
M'avrebb'egli or deluso?

Servo. Ei troppo amante
È degli ospiti, *ah,* troppo.

Ercole. Ei l'è davvero;
Poich'egli pur di sì gran pianto onora
Estranio corpo.

Servo. *Estranio corpo?* ah, certo
Di casa era ei, molto, e pur troppo, il corpo!

Ercole. Dunque alcuna domestica sventura
Celava Adméto a me?[1]

Servo. Lieto pur vanne:
Spetta a noi, pianger dei Re *nostri* i guai.

Ercole. Questo tuo dir *fiere* sciagure accenna,
E non estranie, *no.*

Servo. *Se fosser lievi,*
Certo in vederti banchettare, io mesto
Non mi starei.

Ercole. Dunque feroce oltraggio
Gli ospiti miei mi feano?

Servo. In questa reggia
Tu non giungevi al certo ora opportuno,
Quando abbrunati, e rasi il capo, in pianto
Noi ti accogliamo.

Ercole. Or, chi cessò qui dunque?
L'uno forse de' figli, o il padre antiquo
Di Adméto?

Servo. Ospite, *ah, no:* bensì la sposa

[1] Quest'Ercole parrà forse d'intendimento duretto anzi che no. Ma Euripide avendolo voluto così, fedelmente così lo restituisce il Traduttore. Forse che il vino gli toglieva la memoria d'aver egli detto ad Adméto al v. 535 del Testo, e 567 della Versione:

Il so, che morte essa (Alceste) *volle in tua vece.*

Cessò di Adméto.

Ercole. Oh! che di' tu? Ma, e voi
Pur deste a me ciò non ostante albergo?

Servo. Di a te negar questa *sua* reggia *Adméto,*
Avea ribrezzo.

Ercole. Ahi misero! qual moglie
Perdevi, o Adméto!

Servo. E non perì sola essa:
Tutti perimmo.

Ercole. Io, nel vedervi in pianto,
E i mesti visi, e i tronchi crini, avvisto
Quasi me n'era: ma deluso tosto
M'ebbe ei, dicendo, a peregrina donna
Farsi i funébri onori. A mal mio grado
Da pria varcava il limitar; pur bevvi,
E incoronato io banchettai qui poscia,
Dove in sì ria sventura *orbo* sen giace
Uom sì ospitale. Ma n'è tua la colpa:
Tu mel tacesti; mentre angoscia tanta
La reggia opprime. *Almen, deh dimmi,* or dove,
Dov'è la pompa sepolcral? ch'io corra
Ad incontrarla.

Servo. In su la via, che mena
A Larissa, vedrai, fuor del sobborgo,
La luccicante tomba.

SCENA III.

ERCOLE.

Ercole. O *d'Ercol* petto,
Alma mia, che bastavi a imprese tante,
Mostra or qual prole generasse a Giove
Figlia d'Elettrión *la illustre* Alcména[1].
Forza è ch'io salvi la pur dianzi estinta
Donna, e che Adméto io contraccambj, in vita
La sua Alceste di nuovo in questa reggia
Stabilmente tornandogli. *Or,* si vada:
Pormi vo' a guardia della fosco-alata:
Regina de' cadaveri, cui penso
Presso al sepolcro ritrovar, mentr'ella

[1] Il Testo dice: *Alcména Tirinzia.* Il Traduttore ha scambiato *Tirinzia* nell'epiteto *illustre,* perchè in un verso Italiano male si accoppiavano Elettrione, e Tirinzia, suoni barbari.

Delle vittime il sangue ivi tracanna:
Là, se l'aguato a me riesce, a un tratto
Fuori balzando infra mie braccia avvinta
Morte terrò tenacemente tanto,
Ch'uom nullo svincolarnela potrà
Mai, finchè a me non rilasci ella Alceste
Dai suoi artigli libera. Ma, s'io,
Deluso poscia, al sanguinoso desco
Non la trovassi, all'Orco, entro la buja
Reggia di Pluto a Proserpina scendo
Allora; e, ai preghi datomi, ritrarre
Spero alla luce, e ricondurre in mano
Del *mio ospite* Alceste. *Unico al mondo*
Infra gli ospiti Adméto, ei non negommi
Ricovro pur, benchè da grave angoscia
Percosso ei stesso; e ascosemi, magnanimo,
Il suo dolore; ed onorommi. Or quale
Fra i Tessali, in amar ospiti, il vince?
E qual fra i Greci? *Ah,* non mai fia ch'ei dica,
D'aver servito ei generoso a ingrato!

SCENA IV.

ADMÉTO, CORO.

Adméto. Ahi tristo accesso, ed abborrita vista
Di mie vedove stanze! Oimè! oimè!
Dove andrò? Dove starmi? Che favello?
Che taccio? *Oh,* come morir pur potrei?
Sventurato, deh, quanto generommi
La madre *mia!* Beati i morti, dico;
Sol quelli invidio, e lor magion sospiro.
Nè più mi allegro in mirar questo Sole;
Nè, in su la terra l'orme mie stampando;
Dacchè pur toltomi sì amato ostaggio,
Diedelo a Pluto *la spietata* Morte.
Coro. Inoltra, inoltrati nel cupo là
Della reggia.
Adméto. Ahi me misero!
Coro. Soffristi
Lamentevoli guai.
Adméto. Misero me!
Coro. Nel duol sepolto io ben ti veggio.
Adméto. Ahi Fato!
Coro. *Ma* in nulla pur *così* l'estinta ajuti.

Adméto. Oh me infelice!
Coro. Il non più mai vedersi
Davanti il volto dell'amata moglie,
Trista *cosa è pur troppo!*
Adméto. *Ahi!* qual rimembri
Nome, che il cor saettami! qual danno
Aver può l'uomo *in fatti,* che pareggi
Il perder ei l'amata moglie? Avessi,
Celibe pur, non abitata io mai
Questa reggia con essa! Oh fortunati
Quei, che non figli ebber nè moglie! Un'alma
Sola han *così,* perderla quindi è lieve:
Ma *duol ben altro, e* intollerabil vista,
Dei figli *orfani* ell'è la inferma etade,
E il talamo da Morte devastato,
A chi potea nè padre esser nè sposo.
Coro. Fato, ahi Fato invincibile!
Adméto. Ahi me misero!
Coro. Ma non porrai tu meta niuna al pianto?
Adméto. Oimè! oimè! *
Coro. Grave, è vero, l'angoscia; eppure...
Adméto. Oimè!
Coro. D'uopo è soffrir: non tu primier perdevi...
Adméto. Ahi me lasso!
Coro. La sposa: altri ne opprime
Una qualch'altra manifesta doglia:
Mortali *siamo.*
Adméto. O lunghi lutti, o dura
Reminiscenzia dei sepolti amici,
Deh, perchè voi nella tomba profonda
Precipitar non mi lasciaste? almeno
Con quella egregia oltre l'egregie tutte
Giacerei morto. Avute avriasi Pluto,
D'una in vece, du' alme in saldi nodi
Congiunte fedelissime nel varco
Della inferna palude.
Coro. *Or, deh, ti acqueta.*
Ebbi un parente anch'io, che tor si vide
Degno-d'-esser compianto unico figlio
In sua magion *dall'empia Morte:* e quegli
Pur con misura sopportò tal danno,
Bench'orbo padre ei si restasse, e il crine
Già incanutito omai, precipitasse
Ver l'estremo dell'arco della vita.
Adméto. Oh tristo aspetto del *mio* albergo! or, come

Entrar potrovvi? e in sì cangiata sorte,
Come abitarvi? Oimè, da quel di pria,
Diverso ahi quanto! Allor, di faci *mille*
Tronche dal Pelio monte *ivami innanzi*
Pomposa luce; e, fra cantati carmi,
Entrava io quivi per la man tenendo
L'amata moglie: ed echeggiar si udía
Fra i seguaci compagni *il fausto nome*
Di lei, che più non è. Beati entrambi
Noi predicavan gl'Inni loro, a cielo
E la nobil prosapia ergendo, e il nostro
Conjugal nobilissimo legame. —
Tutto or cangiò: non più Imenéo, ma pianti
Risuonan qui: non più candide vesti,
Ma negre vesti mi accompagnan entro
Fino al vedovo talamo deserto.

Coro. Te, di sventure ancor digiuno, in mezzo
Di tua prospera sorte, assale or questo
Dolor, *nol niego:* ma, tua vita hai salva.
Cessò la sposa: il vivo amor ten resta.
Nuovo è forse tal caso? ah, di lor mogli
Quanti altri sposi ebbe già Morte orbati!

Adméto. Amici, oh quanto più di me felice
La mia consorte io tengo! altrui, non pare;
Ma così pure ell'è. Ninn duol più mai
Alla mia Alceste giungerà: stassi ella,
Con gloria assai, di tutti affanni or scevra.
Non io così; che mal sottratto a morte,
Oltrepassato i giorni miei, vivrommi,
Ora imparando, lagrimevol vita.
Come, deh, *come* in questa reggia il piede
Potrò inoltrar? Chi chiamerovvi a nome?
Chi chiamerammi? Avrò mai gioja ivi entro?
Dove, *aimè,* volgerommi? *orrida regna*
Solitudin mortifera là entro.
Quand'io vedrò della consorte il letto
Deserto! e i seggi, in cui sedevasi ella!
E d'ogni intorno squallida ogni cosa:
E i figli, che abbracciandomi i ginocchi,
Piangeran la lor madre! e piangeranno
Lor donna, ond'orba è la magione, i servi.
Di mia reggia l'interno, ecco qual fia;
Fuor d'essa poi, duro travaglio al core
Ogni nozza Tessalica, ogni lieta
Adunanza di donne, porgerammi.

E come, in fatti, sostener potria
L'aspetto io mai di giovani donzelle
D'età conformi a questa già mia sposa?
Già il susurrar d'ogni nemico ascolto:
« Vedil tu? questi, a gran vergogna, è in vita;
« Egli il morir non sosteneva; e in vece
« Di se *stesso,* la *propria* moglie sua
« Gittò, codardo, in grembo a Morte; e tiensi
« D'esser pur egli un uomo; e i genitori,
« Che non morir volean per esso, abborre. »
Ecco qual fama, oltre i miei tanti affanni,
Pur troppo avrommi. Or, che degg'io più vita
Bramare, o amici, inonorata, e orrenda?

STROFE I.

Coro. Per quanto io pur delle Celesti Muse
Volgendo andassi i Fasti,
Nullo alto dir mi schiuse
Forza, che al Fato eterno incontro basti.
Non quei, che tu cantasti
Carmi fra i Traci, o sacro vate Orféo;
Non quanti altri mai farmachi alla prole
Di Esculapio poteo
Febo donar, con cui sanarci ei suole:
Nulla è, che scampi i miseri mortali
Dagli artigli fatali.

ANTISTROFE I.

Sola Dea, di cui viensi indarno all'are
E ai simulacri avanti;
Usa e i voti spregiare,
E le vittime, *e gl'Inni,* e i *caldi* pianti;
Necessità, che *vanti*
Ogni cenno di Giove a fin condurre;
Deh vogli or mite, se mai pria mel fosti,
Nessun tuo duol mi addurre!
Tu *l'adamante e* il ferro hai sottoposti;
Senza arrossir, tutto a tue voglie pieghi,
Nè un tuo nodo mai sleghi.

STROFE II.

Coro. Te pure, *Admèto,* allaccia
Or questa dura inestricabil Dea.
Ma, scoglio tu contro sua possa rea,
Fa che il tuo pianger taccia:

Ah! mai non trasse il pianto
Alma da Stige alla superna traccia.
Anco i figli dei Numi han morte il manto. (?)
Cara fu a noi la donna tua, vivente;
E cara ell'è, giacente:
Che d'ogni egregia il fiore
Quella era inver, cui ti accoppiava Amore.

ANTISTROFE II.

Nè avverrà mai, che sembri
Tumulo *umíl* di accatastate genti
L'avello, in cui della tua sposa algenti
Posan sepolti i membri;
Ma, qual divina cosa,
Propizio un Nume al passeggier rimembri.
« Ecco (ei prorompe in voce ossequïosa)
« Ecco, questa è, che del marito in vece
« Morir se stessa fece.
« Salve, o Diva beata;
« O veneranda, arridi ai voti grata. »

ATTO QUINTO.

SCENA I.

CORO, ADMÉTO, POI ERCOLE CON UNA DONNA SCONOSCIUTA E VELATA.

Coro. Ma questi è al certo, qual mi sembra, il figlio
Di Alcména: e vien verso i tuoi Lari, o Adméto.
Ercole. Liberamente, o Adméto, ad uom ch'è amico
Favellar dessi, e non serrarsi in cuore
Tacitamente i guai. Dianzi, qui giunto,
Io di tue angosce a parte entrar bramava,
A prova io posto amico: ma tu, nulla
Pur mi dicevi dell'esposto corpo
Della morta tua moglie: anzi, ospitale
Tu mi accoglievi nella reggia, in guisa
D'uom, cui premesse un qualche estraneo lutto.
Ed io, *credulo,* il capo incoronavami,
E in queste afflitte tue stanze spandea
Libazïoni ai Numi. Offeso io quindi

Men querelo, ed a dritto io men querelo.
Ma pur non vo' te contristar già mesto:
E la cagion, per cui sì ratto io torni,
Dirotti. In tua custodia or questa donna
Serbar mi dei, finch'io tornato adduca
Meco i Tracj destrieri, ucciso pria
De' Bistonj il Tiranno. Ma, s'io mai
Non ne tornassi (il che non sia!) costei
Per familiar tua ancella abbiti in dono:
Travaglio assai nel conquistarla io m'ebbi;
Che di vittoria in premio or la mi traggo
Da una pubblica giostra, ove agli atleti
Doni condegni ai *generosi* sforzi
Erano esposti. Ai vincitor di lievi
Agili pugne, premio eran destrieri:
Quei, che in più fero agón di cesti o lotta
Vinceano, armenti ne acquistavan *pingui:*
E in premio inoltre ivi era anco una Donna.
Io, che a sorte la vinsi, arrossirei
Di trascurar sì gloriöso lucro:
Quindi, com'io tel dissi, a te il pigliarti
Cura si aspetta di costei, ch'io adduco,
Rapita no, ma guadagnata a costo
Di *nobile* sudore. Il dì fia forse,
Che di un tal don mi applaudirai tu *stesso.*

Admèto. Nè in tuo dispregio, nè perch'io ti avessi
Per mio nemico, a te il destino ascosi
Della infelice moglie mia: ma il tacqui,
Perchè duol mi si fora aggiunto a duolo,
Se ai Lari tu d'altr'ospite ito fossi.
Bastava a me già quel primier mio pianto.
Ma questa donna tua, pregoti, ov'abbi
Alcun mezzo, *deh* vogli, o Re, fidarla
A un qualch'altro fra i Tessali, che immune
Sia dai mali ch'io provo. A te non manca
Ospiti in Fere: esasperar tu dunque
Deh non vogli *or* la mia recente piaga!
Mai non potrei, mirando entro mia reggia
Tal donna, io starmi a-ciglio-asciutto; a infermo
Non sovrapporre infermitade: oppresso
Dalle sfortune mie già son, *pur troppo!*
In qual mai parte della reggia or posta
La giovincella mi verria? (che tale
Monstranla i fregi e il giovenil vestire;)
L'albergherei fors'io, dov'hanno stanza

Quei del corteggio mio? ma, come pura
Starebbesi ella a giovanetti in mezzo?
Non sono, Ercole, facili a frenarsi
I giovanetti: ed io d'una tua cosa
Provida cura prendo. Od io ricetto
Là nel talamo forse le darei
Della sepolta Alceste? *ahi,* come trarre
Questa *or* al letto di quell'altra *mia!*
Doppio il biasmo ne temo: ogni uom di Fere
Me traditor potria nomare *a dritto,*
S'io dell'estinta ottima moglie in vece,
Assunta avessi al letto mio compagna
Una altrui giovincella. E qual non deggio
Riguardo, inoltre, a quell'*adorata* ombra,
La cui memoria d'onor tanto è degna? —
Ma tu, qual che ti sii, sappilo, o Donna,
Le forme, e i modi, e la statura stessa
D'Alceste hai tu. Deh trammi (oimè!) dagli occhi,
Ercole, per gl'Iddii te ne scongiuro,
Trammi dagli occhi or questa donna: ond'io,
Già deserto, *or* non pera. — E' mi par viva
Veder la moglie, in rimirar costei:
Palpita il core a un tal aspetto, e sgorgami
Dagli occhi un fonte. Ahi lasso me, deh quanto
Amaro già da questo lutto io colgo!

Coro. Certo, infelice ell'è tua sorte, o Adméto,
Ma sopportar quanto a te manda il Nume,
Forza t'è pure.

Ercole. Almen da Giove io tanta
Possanza avessi, onde a *quest'alma* luce
Dai sotterranei chiostri ricondurre
La tua donna, giovandoti in tal guisa!

Adméto. Ben conosco il cor tuo: ma ciò, chi 'l puote?
Non ponno i morti in luce tornar mai.

Ercole. Dunque or ti affrena, e moderatamente
Il tuo danno sopporta.

Adméto. *È* assai più lieve
Gli altri esortar, che il sopportare i danni.

Ercole. Ma poi, qual pro, se tu in perpetuo piagni?

Adméto. Anch'io stesso *il* conosco, e *al pianto* pure
Sforzami Amore.

Ercole. Amar gli estinti, è pianto.

Adméto. Perdeami *Amore;* ed è più acerbo il male,
Più assai, ch'io dir nol posso.

Ercole. Ottima moglie

(Chi 'l niegheria?) ti manca.
Adméto. *Ottima, a segno,*
Che a quest'Adméto non sarà in eterno
Dolce la vita mai.
Ercole. Recente or troppo
La piaga: il tempo saneralla.
Adméto. Il tempo?
Ben dicesti: la morte.
Ercole. Un' altra donna,
E il desio d'altre nozze...
Adméto. Oimè! che parli?
Taci: *da te* non *io* ciò m'aspettava.
Ercole. E che? non più nozze mai dunque? ognora
Vedove piume coverai?
Adméto. Non havvi
Donna, che omai giaccia d'Adméto al fianco.
Ercole. Ma e che? giovar così all'estinta or credi?
Adméto. Ovunque aggirisi ella, il dover mio
È di onorarla.
Ercole. Io laudoti; ti laudo,
Ma pur ne avrai taccia d'insano [1].
Adméto. *E s'abbia:*
Purchè *tu* mai sposo non chiami Adméto.
Ercole. Della consorte un fido amante io *scorgo,*
E ammiro in te:
Adméto. Tronca mia vita fora,
Di tradirla nell'atto, ancor ch'estinta.
Ercole. Ma intanto accogli entro tua reggia or questa;
Nobil ell'è.
Adméto. *Deh,* no; te ne scongiuro
Pel genitor tuo, Giove.
Ercole. Eppur, gran fallo
Nel rifiutarla fai.
Adméto. Rimorso al core
Or mi fora ben altro, l'accettarla.
Ercole. Arrenditi: che forse anco opportuno
Questo mio don ti fia.
Adméto. Deh, non avessi
Tu nell'agón vinta pur mai costei!
Ercole. Tu pur, nel vincerla io, meco l'hai vinta.
Adméto. Sia: ma si apparti *or questa* donna.

[1] Il Testo dice: *Ma tu di pazzia sei multato.* Spiegando la metafora col senso piano, e adoprando il verbo al futuro in vece del presente, il Traduttore a bella posta ha indebolita alquanto l'espressione dell'ospite.

Ercole. All'uopo
Andrassen' ella; ma veder dei pria,
Se ciò ti giovi.
Adméto. È d'uopo, *andarsen'ella:*
Fuorchè tu poi per adirarten fossi.
Ercole. Tal cosa io so, che fammi *or teco* tanto
Insistere.
Adméto. Dunque or, benchè non grata
Cosa a me facci, il tuo voler tu adempi.
Ercole. Ma il dì verrà, che men darai tu laude:
Arrenditi *or* soltanto.
Adméto. Entro la reggia
Scortatela *voi dunque,* poichè darle
Ricetto è forza.
Ercole. Ai *tuoi* ministri io mai
Non l'abbandonerei.
Adméto. Tu stesso dunque
Lei, se a te piace, entro la reggia adduci.
Ercole. Anzi in tua man rimetterolla io stesso.
Adméto. Non toccherolla io, certo: ma introdursi
Ella ben puote.
Ercole. Alla tua destra sola
Affidarla poss'io.
Adméto. Tu mi vi sforzi,
O Re, bench'io nol voglia.
Ercole. Osa; distendi
Tua man, *su dunque,* e l'ospite alfin tocca.
Adméto. La stendo io già; qual se il Gorgoneo teschio
Toccar dovessi.
Ercole. *Or, presa* l'hai?
Adméto. L'ho *presa.*
Ercole. Serbala or *dunque:* e sì dirai tu un giorno,
Ch'ospite egregio ei fu di Giove il figlio.
In lei, su via, rimira; e s'ella alquanto
Alla tua donna si assomigli, *indaga.*
Felice oh tu! dal pianto omai ti arretra.
Adméto. Oh Dei! che diromm'io? miracol *nuovo*
Inaspettato questo. E fia pur vero?
Questa mia *moglie* io veggo? o un qualche Iddio
Vaneggiar fammi in *tal* fallace gioja?
Ercole. No, non vaneggi: e tu in costei ben vedi
La tua consorte.
Adméto. Bada, *or* ciò non fosse
Un qualche inferno Spettro.
Ercole. Ercol non tieni

Prestigiator finora.

Adméto. Ed io pur veggo
Quella mia *donna,* ch'io *già* seppelliva?

Ercole. Sì, *quella stessa, sì:* nè maravigliomi
Che prestar fede a sì gran sorte or nieghi.

Adméto. *Lei* palpo, *è ver:* ma favellarle posso
Come alla viva moglie mia?

Ercole. Favella:
Che appien possiedi quanto mai bramasti.

Adméto. Oh volto, oh forme della sposa mia
Amatissima! *Or dunque,* oltre ogni speme,
Io che più mai non mi credea vederti,
Or ti posseggo?

Ercole. *Or sì, tu la* possiedi:
Nè a te la invidj alcun dei Numi omai.

Adméto. O del massimo Giove altera prole,
Deh felice tu sii! chi procreotti,
Deh ti conservi! che tu solo a vita
M'hai ricondotto. Ma costei, dall'Orco
Come ritratta a questa luce *or* l'hai?

Ercole. Pugnando io *là* dei Démoni col Sire.

Adméto. Morte, vuoi dirmi: e dove l'affrontasti?

Ercole. Presso alla tomba stessa io l'afferrava
Con mani insidïose.

Adméto. Or, perchè dunque
Muta si sta la donna *mia?*

Ercole. Non lice
A te l'udire i detti suoi per anco,
Pria ch'ella *appien* da questi inferni *Dei,*
Giunto il dì terzo, abbia redento il suo
Già consecrato capo. Ma tu intanto,
Entro traggila; *è* tua: benigno poscia,
Da quel giusto che sei, te provin sempre
Gli ospiti, Adméto. Addio. *Volo* alla pugna,
Ch'io proponeami già, di qui partendo,
Far pel figlio di Sténelo, *Euristéo,*
Re *di Micéne.*

Adméto. *Deh,* con noi rimanti;
Ospite mio ti voglio.

Ercole. Altra fïata
Ciò fia *poi:* forza intanto emmi, ch'io sudi.

Adméto. Felice dunque abbi l'impresa: e *questa*
Mia reggia *poscia* al tuo tornar ti accolga.

SCENA ULTIMA.

ADMÉTO, CORO.

Adméto. A voi, di Fere cittadini, e a quanti
Havvi Tetrarchi di Tessaglia, impongo
Che canti e feste instituite or sieno
Pel fortunato memorando evento:
Fumino all'are odori in copia, e aggiunte
Sieno vittime opíme all'*alte* preci,
Poichè omai più di pria tornata in fiore
Abbiam la vita: ch'io, d'esser beato
Più che nol fossi io mai, non farò niego [1].

Coro. Mille havvi modi, onde il voler Celeste
Fra noi si adempia: e mille volte, o Numi,
Le non sperate cose esser voi feste,
E svanir le sperate:
Per orme inopinate
Guidanci in porto gli *Olimpiaci Lumi.* —
Tal fu l'evento della *egregia Alceste.*

[1] In questi ultimi versi il Traduttore si è oltre il solito alquanto dilungato, per accrescere appunto la pompa e dignità dell'ultime parole di Adméto e del Coro.

INDICE

TRAGEDIE POSTUME.

ANTONIO E CLEOPATRA . . . . . *Pag.* 3
ABELE (Tramelogedia) . . . . . » 47
Prefazione dell'Autore all'*Abele* . . . . . » 48
ALCESTE SECONDA . . . . . » 99
Schiarimento del Traduttore su questa *Alceste seconda* . » 145

CALSABIGI, CESAROTTI, ALFIERI.

PARERI SULLE TRAGEDIE.

Parere dell'Autore sull'Arte comica in Italia . . . *Pag.* 151
Lettera di Ranieri de' Calsabigi all'Autore, sulle quattro sue prime Tragedie . . . . . » 155
Risposta dell'Autore . . . . . » 189
Lettera dell'abate Cesarotti sulle tre Tragedie: *Ottavia, Timoleone* e *Merope* . . . . . » 205
Note dell'Autore che servono di risposta . . . . . » 214
Parere dell'Autore su le sue Tragedie . . . . . » 225
Sentimento dell'Autore sulla Tragedia *Antonio e Cleopatra* » 290

Lettere di G. M. Lampredi all'Alfieri: I. Sulla *Virginia* » 297
Id. id. II. Sull'*Oreste* . » 299
Lettera di Melchior Cesarotti all'Alfieri sulla *Congiura de' Pazzi* . . . . . » 301

VERSIONI DAL GRECO.

I PERSIANI di Eschilo . . . . . *Pag.* 307
IL FILOTTÉTE di Sofocle . . . . . » 341
L'ALCESTE di Euripide . . . . . » 389

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01497 8756